

*ÉCOLE DOCTORALE 270*

*EA 4377 - ERCAM Théologie catholique et sciences religieuses (Strasbourg)*

**THESE** présentée par :

**Renaud LESTRADE**

soutenue le : 19 juin 2021

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg** Discipline/ Spécialité :  
Sciences religieuses

**Réécritures de la *Genèse* en vers,  
entre littérature, exégèse, et théologie :  
le cas de l'*Heptateuchos* (V<sup>e</sup> s.)  
avec une édition critique et une traduction  
du *Liber geneseos*, et un commentaire  
des vers 1 à 133 (*Gn. 1-Gn. 3*)**

**THÈSE dirigée par :**

**M. CUTINO Michele**

**M. ZARINI Vincent**

Professeur, Université de Strasbourg

Professeur, Sorbonne-Université

**RAPPORTEURS :**

**Mme LABARRE Sylvie**

**M. AGOSTI Gianfranco**

Maître de conférences HDR, Le Mans Université

Professeur, Université de Rome - Sapienza

---

**AUTRES MEMBRES DU JURY :**

**M. GUIGNARD Christophe**

Maître de conférences HDR, Université de Strasbourg



## *Remerciements*

Je dois ici rendre grâce à ceux qui m'ont permis de mener à bien cette étude ; en premier lieu, ma reconnaissance va à mes directeurs de recherche, Messieurs les Professeurs Michele Cutino et Vincent Zarini, pour leur enseignement, leur bienveillance et leur patience à mon égard.

Je remercie vivement Madame Sylvie Labarre, Monsieur le Professeur Gianfranco Agosti et Monsieur Christophe Guignard, pour m'avoir fait l'honneur d'accepter d'être membres de mon jury de soutenance ; leurs suggestions et corrections ont été précieuses.

Je dois aussi ma reconnaissance à Madame Michèle Fruyt, professeur émérite de linguistique latine à Paris IV-Sorbonne, qui m'a formé et initié à la recherche, ainsi qu'aux professeurs de grammaire et de langues classiques de la même université, dont l'enseignement m'a inspiré et nourri en vue de ce travail ; aux membres de l'Institut des Sources Chrétiennes à Lyon, pour la formation à l'ecdotique qu'ils dispensent chaque année aux étudiants qui s'engagent dans l'édition de textes anciens, ainsi qu'à ceux de l'Institut d'Études Augustiniennes et de sa bibliothèque.

Ce travail a été rendu possible par le financement assuré par l'École Doctorale de Théologie et de Sciences Religieuses de l'Université de Strasbourg (ED 270), et je remercie particulièrement Madame Michèle Hassani pour sa grande sollicitude ; ma gratitude va aussi à mes camarades doctorants de l'Équipe de recherche sur le christianisme ancien et médiéval (ERCAM), parmi lesquels Ilaria Ponti-Grimm pour son assistance amicale en de nombreuses occasions, et Esther Falcon, pour m'avoir communiqué son travail sur l'*Alethia* de Claudius Marius Victorius.

Enfin je remercie les proches qui m'ont soutenu dans cette longue entreprise, en particulier mes parents, et Quitterie mon épouse.



Déclaration sur l'honneur  
*Declaration of Honour*

J'affirme être informé que le plagiat est une faute grave susceptible de mener à des sanctions administratives et disciplinaires pouvant aller jusqu'au renvoi de l'Université de Strasbourg et passible de poursuites devant les tribunaux de la République Française.

Je suis conscient(e) que l'absence de citation claire et transparente d'une source empruntée à un tiers (texte, idée, raisonnement ou autre création) est constitutive de plagiat.

Au vu de ce qui précède, j'atteste sur l'honneur que le travail décrit dans mon manuscrit de thèse est un travail original et que je n'ai pas eu recours au plagiat ou à toute autre forme de fraude.

*I affirm that I am aware that plagiarism is a serious misconduct that may lead to administrative and disciplinary sanctions up to dismissal from the University of Strasbourg and liable to prosecution in the courts of the French Republic.*

*I am aware that the absence of a clear and transparent citation of a source borrowed from a third party (text, idea, reasoning or other creation) is constitutive of plagiarism.*

*In view of the foregoing, I hereby certify that the work described in my thesis manuscript is original work and that I have not resorted to plagiarism or any other form of fraud.*

Nom : Prénom : LESTRADE Renaud

Ecole doctorale : ED 270

Laboratoire : ERCAM - UR 4377

Date : 17 avril 2021

Signature :



## Sommaire

Avant-propos. . . . .	9
Chapitre 1. La poésie de réécriture biblique . . . . .	11
Chapitre 2. L' <i>Heptateuchos</i> : état de la question . . . . .	21
Chapitre 3. Le <i>livre de la Genèse</i> de l' <i>Heptateuchos</i> . . . . .	54
Chapitre 4. Texte critique et traduction du <i>Liber geneseos</i> . . . . .	93
Chapitre 5. Commentaire des vers 1-133 ( <i>Gn.</i> 1-3) . . . . .	215
Bibliographie. . . . .	445
<i>Indices.</i> . . . . .	459
Table des matières. . . . .	475





## Avant-propos

L'*Heptateuchos* est un poème hexamétrique latin du début du V<sup>e</sup> s.<sup>1</sup> dont la dernière publication intégrale, qui fait encore autorité à ce jour, est celle du *CSEL* en 1891<sup>2</sup> ; il s'agit d'une réécriture en style épique virgilien des sept premiers livres de l'Ancien Testament. Ce poème, l'un des plus longs de l'Antiquité tardive<sup>3</sup>, est aussi l'un des moins étudiés au sein d'un corpus de réécritures métriques des textes bibliques qui commence à être bien connu par ailleurs<sup>4</sup> ; le présent essai a pour objet premier de produire, à nouveaux frais<sup>5</sup>, une édition critique du livre de la *Genèse*<sup>6</sup>, et d'en proposer une traduction en français. Cette édition et la traduction seront précédées de 3 chapitres introductifs, et suivies d'un commentaire des vers 1 à 133, qui correspondent dans le poème aux trois premiers chapitres de la *Genèse*<sup>7</sup> : l'examen de cet échantillon nous permettra, nous l'espérons, de bien définir les caractéristiques grammaticales et stylistiques de l'œuvre et d'y étudier la réception du texte biblique, par la comparaison non seulement avec l'hypotexte, mais aussi avec les sources poétiques classiques

---

<sup>1</sup> Certains critiques préfèrent accorder pour la création de l'œuvre un intervalle plus large, du début du V<sup>e</sup> s. jusqu'au courant du VII<sup>e</sup> s. ; sur la question de la datation, voir p. 37 sq.

<sup>2</sup> Peiper 1891 ; c'est aussi la dernière en date, mais une nouvelle édition a récemment été entreprise par un groupe de recherche constitué sous la direction de M. Cutino, de l'université de Strasbourg : elle comportera huit volumes (un pour chaque livre du poème, et un volume de *prolégomènes*), avec des textes critiques revus sur les manuscrits, des traductions en langue française et des commentaires ; l'auteur de cette étude est en charge du volume consacré au *liber Geneseos*.

<sup>3</sup> Il comporte 5550 vers pour les sept premiers livres bibliques ; l'édition Peiper recense 17 vers supplémentaires, identifiés comme provenant des livres des *Rois*, des *Paralipomènes*, et de *Job*, ou d'autres livres non déterminés, voir Peiper 1891, 209-211 « Deperditorum carminum reliquiae ».

<sup>4</sup> Voir le chapitre suivant, « La poésie de réécriture biblique », p. 11.

<sup>5</sup> Par un nouvel examen des manuscrits médiévaux originaux, voir p. 22.

<sup>6</sup> L'édition de R. Peiper ne souffre pas de graves défauts (voir la table des modifications opérées par la présente édition, p. 95 sq.) ; cependant l'éditeur semble ne pas avoir eu l'occasion de consulter directement le ms. *G*, qui propose souvent des leçons originales intéressantes, ni systématiquement vérifié sur l'hypotexte biblique la probabilité de telle ou telle leçon.

<sup>7</sup> Voir la table des matières p. 475.

mobilisées, les textes exégétiques des Pères, et les réécritures poétiques analogues<sup>8</sup>, dans un cadre général qui se veut une contribution à l'histoire du christianisme antique, et une étude des modalités de son inculturation au sein de la culture latine classique.

Ce travail repose en partie sur les acquis de travaux personnels antérieurs<sup>9</sup>, d'un mémoire de Master 2 tout d'abord<sup>10</sup>, qui considérait principalement la question du genre littéraire de l'œuvre et de sa valeur au sein de l'ensemble de la littérature exégétique, ainsi qu'une première tentative de traduction des 400 premiers vers d'après le texte critique de Peiper. Pendant le cursus du doctorat ensuite, nous avons eu l'occasion de procéder à une série d'études particulières : deux d'entre elles sont publiées, sur le récit de la Chute et la valeur fonctionnelle de l'intertextualité poétique classique, d'autres sous presse, à propos du récit de création du monde<sup>11</sup>, de la théophanie de Mambré, et de la création de la femme<sup>12</sup>. Certaines observations y seront reprises, et certains arguments en seront reformulés ; nous les mentionnons à présent car nous ne les citerons pas systématiquement : les données présentées dans ce mémoire, qu'il s'agisse du texte critique, de la traduction ou des analyses, doivent être considérées comme les plus à jour.

---

<sup>8</sup> Voir p. 215 pour le commentaire.

<sup>9</sup> Voir la bibliographie complète p. 445.

<sup>10</sup> Lestrade 2014.

<sup>11</sup> Lestrade 2018 & 2020a.

<sup>12</sup> Ces études sont classées dans la bibliographie comme Lestrade 2018, 2019, & 2020b.

## Chapitre 1. La poésie de réécriture biblique

Ce chapitre vise à définir les cadres théoriques dans lesquels s'inscrit ce travail de recherche, et à en signaler les précurseurs ; les points exposés ici ont été souvent bien débattus et ne font généralement plus débat. Il s'agira donc d'un panorama de la réception critique moderne de la poésie latine de réécriture biblique, d'une condamnation initiale à une réévaluation récente.

### 1. L'« épopée biblique » : un genre décadent ?

Après la publication, autour de l'an 330, des *Euangeliorum libri quattuor*<sup>13</sup>, versification évangélique du prêtre espagnol Juvencus<sup>14</sup>, paraît du v<sup>e</sup> au vi<sup>e</sup> siècles une série de poèmes s'attachant, de manière analogue, à retranscrire la matière biblique dans des hexamètres de facture virgilienne ; l'*Heptateuchos* appartient ainsi à un corpus de textes, assez homogène sur le plan chronologique, comprenant les paraphrases néotestamentaires de Juvencus, Sédulius<sup>15</sup>, et Arator<sup>16</sup>, et les réécritures de l'Ancien Testament de Claudius Marius Victorius<sup>17</sup>, d'un pseudo-Hilaire<sup>18</sup>, de Dracontius<sup>19</sup>, et d'Avit de Vienne<sup>20</sup>, auxquelles on peut ajouter le *Centon* virgilien de Proba<sup>21</sup>. L'écllosion relativement récente d'un intérêt académique pour la période « tardo-antique », et conséquemment pour les modalités de la synthèse entre la culture classique et la culture chrétienne naissante, donne à ces œuvres un attrait qu'elles n'ont pas toujours possédé ; s'il paraît aujourd'hui naturel pour beaucoup de chercheurs de porter son attention sur ces textes<sup>22</sup>, il en allait autrement pour les premiers érudits de la période moderne.

Conformément à leur idée de la « décadence de Rome », et à une conception assez intransigeante du classicisme, les critiques du début du XX<sup>e</sup> s. étaient avant tout frappés par la

---

<sup>13</sup> Huemer 1891.

<sup>14</sup> L'œuvre, dédiée à l'empereur Constantin, est mentionnée favorablement dans la catalogue des auteurs chrétiens de saint Jérôme, *de uir. ill.* 84.

<sup>15</sup> Huemer 1885.

<sup>16</sup> Orbán 2006.

<sup>17</sup> Hovingh 1960.

<sup>18</sup> Kreuz 2006.

<sup>19</sup> Moussy & Camus 1985

<sup>20</sup> Hecquet-Noti 1999 & 2005.

<sup>21</sup> Rizzi & Badini 2011.

<sup>22</sup> Voir un sommaire des études récentes, p. 41 sq.

bizarrierie de ce mélange d'antique et de chrétien, par le caractère incongru et un peu aberrant de cette « épopée biblique »<sup>23</sup>, ainsi qu'on nomma ce type de textes, qui jurait avec leur intuition esthétique, et qu'ils voyaient essentiellement comme une sous-catégorie de l'épopée, un produit de la décomposition de l'épopée classique au seuil de l'ère chrétienne. Le jugement de l'érudit E.R. Curtius selon lequel l'épopée biblique était « [...] restée toute sa vie [...] un genre hybride, un *genre faux*<sup>24</sup> » fit longtemps autorité, et bien que son propos fût, en contexte, un peu moins péjoratif que ne le laisse croire la formule, la plupart des études sur les « épopées bibliques » parues après la sienne la reprenaient en guise de *captatio benevolentiae*. En 1962 encore, K. Thraede, dans l'article « epos » du *Reallexikon für Antike und Christentum*, trahissait une forme d'embarras en multipliant les sous-genres pour parvenir à intégrer à son exposé chaque « épopée biblique » : il distinguait la « paraphrase historico-grammaticale » ('Cyprianus Gallus'), « rhétorico-didactique » (Ps-Hilaire, Cl. Marius Victorius), « elegisch-lyrisch » (Dracontius), « dramatisch-lyrisch » (Avit)<sup>25</sup> ; il n'est nul besoin de s'étendre sur l'utilité pratique de catégories qui ne comportaient souvent qu'une seule occurrence. Mais nous devons croire que les critiques exprimaient là un réel déplaisir au contact de textes que ne pouvaient justifier aucunes des catégories esthétiques traditionnelles : pour le chrétien, ils paraissaient contrefaits, déguisés à la mode antique, et pour l'esthète, handicapés par une métrique en mutation et un manque d'invention indéniable ; pour le romantique, ils étaient dépourvus de sentiment et de génie individuel ; pour le classiciste, ils témoignaient de la ruine de la civilisation qu'il avait appris à connaître et à aimer, et qui avait contribué à former sa notion du Beau. Comme le résume R. Herzog, le cadre de réception de ces poèmes bibliques était celui d'une « Kontrafakturtheorie »<sup>26</sup> : au mieux, il s'agissait d'un substitut chrétien de l'ancienne épopée, et au pire, une usurpation, chargée de tous les maux que l'on pouvait attribuer à l'Antiquité tardive. En fin de compte ces paraphrases bibliques latines se situaient dans un néant épistémologique, et l'on se bornait souvent à constater, selon les termes de D. Kartschoke, « das blosse Fakt ihrer historischer Existenz »<sup>27</sup>.

---

<sup>23</sup> En allemand, *Bibelepik* ou la variante hellénisante *Bibelepos*.

<sup>24</sup> En français dans le texte original : « Die Bibelepik ist während seiner ganzer Lebenszeit – von Juvenus bis Klopstock – eine hybride und innerlich unwahre Gattung gewesen, ein *genre faux* », voir Curtius 1948, 457, et la traduction de J. Bréjoux, Curtius 1991, 727.

<sup>25</sup> *RLAC*, vol. 5, col. 997-1043.

<sup>26</sup> Herzog 1975, lxiv.

<sup>27</sup> Kartschoke 1975, 9.

## 2. R. Herzog et l'« édification »

L'ouvrage de R. Herzog, *Die Bibelepik der lateinischen Spätantike : Formgeschichte einer erbaulichen Gattung*<sup>28</sup>, marque un nouveau point de départ pour la recherche ; convaincu du fait qu'avec l'épopée biblique, c'est un genre nouveau qui advient, et non une simple imitation au goût du jour d'une forme littéraire usée, Herzog prend les textes au sérieux, et, comme l'observe P.-A. Deproost, « [...] plaide [...] pour une meilleure estimation de la spécificité chrétienne du genre, en rapport avec le public auquel s'adressent ces poèmes »<sup>29</sup>, c'est-à-dire « eine [...] Lesererwartung, die von der Bibeldichtung altertest Zugang zum sakralen Text, sodann dessen Zureichende und dogmatisch einwandfreie Exegese, zugleich aber eine das eigene Andachtsbedürfniss gegenüber dem Sakralen erfüllende effektvolle Wiederholung des Vertrauten forderte »<sup>30</sup> ; thèse que soutient, notons-le, la structure des manuscrits *A* et *B* de l'Heptateuchos, qui font alterner la paraphrase d'un livre biblique et un florilège de citations patristiques relatives au même livre<sup>31</sup>. Pour Herzog, il semble<sup>32</sup> qu'il faille comprendre la notion d'« Erbauung » mentionnée dans le titre de l'ouvrage comme relative à une recherche spirituelle, plutôt qu'à une visée proprement didactique, et considérer ces poèmes davantage comme des supports de méditation que comme des outils pédagogiques à proprement parler. L'activité de reformulation épique serait donc, extérieurement, une forme de culte, la grande forme virgilienne étant apportée en tribut au texte sacré, et intérieurement, un exercice de discipline ascétique ; citons encore P.-A. Deproost<sup>33</sup> :

« L'analyse de Herzog met [...] en évidence un aspect cardinal de l'épopée biblique, dont l'intelligence suppose le postulat d'une certaine continuité entre l'écrivain sacré et l'écrivain chrétien, à travers ce schéma littéraire que l'auteur définit comme un « triangle herméneutique » ; le poète épique chrétien croise, en effet, une triple affinité biblique, virgilienne et chrétienne, en vue d'actualiser le message scripturaire dans une esthétique qui doit exprimer de la façon la plus persuasive la foi du poète dans le mystère du Christ et de ses saints. »

---

<sup>28</sup> Herzog 1975.

<sup>29</sup> Deproost 1997, 22.

<sup>30</sup> Herzog 1975, xxxv.

<sup>31</sup> Voir p. 28 sq.

<sup>32</sup> La précaution oratoire s'explique par le caractère un peu mystérieux du cheminement de l'ouvrage d'Herzog, lequel n'explicite pas toujours son propos.

<sup>33</sup> Deproost 1997, 24.

Pour la défense de la poésie biblique, la stratégie argumentative d'Herzog, pour la résumer à grands traits, est la suivante : si les critiques ont jusqu'ici jugé que ces textes étaient de mauvaises épopées, c'est qu'il leur a échappé qu'il ne s'agissait plus vraiment d'épopées ; le *distinguo*, une fois posé, donne libre carrière à ceux qui le souhaitent d'étudier ces poèmes bibliques sans être suspects de quelque perversité « fin de siècle ». Sur un plan moins superficiel, sa notion d'« édification » vient trouver à cette littérature une *utilitas* conforme au caractère foncièrement didactique, parfois négligé par les modernes qui n'en voient plus que la valeur esthétique, qui justifiait l'épopée antique<sup>34</sup>.

### 3. M. Roberts et la paraphrase rhétorique

C'était un fait déjà reconnu par les premiers critiques, que l'idée de réécrire le texte biblique s'enracinait, pour les lettrés tardo-antiques, dans la pratique scolaire de la paraphrase rhétorique<sup>35</sup> ; mais cette mise en lumière de l'importance des procédés et des habitudes issues de la *paideia* classique s'accompagnait généralement d'une comparaison, défavorable pour nos poèmes, avec ceux produits pendant l'Antiquité classique : ce que Herzog dénonçait comme « Paraphrase-Theorie » ou « Theorie der rhetorischen Deszendenz der Bibeldichtung »<sup>36</sup> conduisait ainsi à nier toute spécificité à ces textes et à ne considérer que leur statut d'imitation. L'orientation argumentative du livre d'Herzog, qui était celle d'une « défense et illustration » du poème biblique, l'amenait ainsi à repousser l'aspect contingent de ces œuvres afin de leur accorder une valeur propre.

M. Roberts, dans son étude de 1985, *Biblical Epic and Rhetorical Paraphrase in Late Antiquity*, renouvelle l'approche de la question en embrassant pleinement le caractère paraphrastique et scolaire de ce type de textes. Pour lui, leur mauvaise réputation était due à une distorsion de perspective quant à la valeur du classicisme : quand, pour les modernes, le culte de la forme classique constitue une forme d'élitisme culturel qui doit marquer une sensibilité supérieure, elle reposait chez les anciens sur une conviction que la beauté devait

---

<sup>34</sup> Voir Malsbary 1985, 57 qui rappelle « (...) the highly serious and socially-central, educative function of the ancient epic, a function who has remained relatively constant from before Homer to Late Antiquity, and which was consciously assumed by Christian poets. » ; voir aussi Labarre 2009, 54 : « [...] l'épopée biblique subordonne toujours la *dulcedo* de la composition poétique au principe de l'*utilitas*. »

<sup>35</sup> L'exercice était inclus dans les programmes de *progymnasmata*, « a graded sequence of exercises designed to promote skills in composition » (Roberts 1985, 6) ; voir *RE* s.u. *progymnasmata*.

<sup>36</sup> Herzog 1975, lxxv.

être le fruit d'une élaboration collective. Ainsi la pratique de la « réécriture », qui comprend la paraphrase et la traduction,

« [...] depends [...] on the belief that a work of literature contained a basic, underlying sense which should remain intact in any new version, but which might be overlaid with any amount of amplification and stylistic elaboration without altering the essential identity of the work. »<sup>37</sup>

Le caractère « sacré » d'une œuvre de l'esprit semblait ainsi lié non pas, comme pour nous, à une notion juridique de propriété individuelle inaliénable, mais à une notion esthétique tout aussi objective, c'est-à-dire au niveau d'achèvement, à la perfection du polissage formel ; cette conception autorisait l'idée d'une amélioration possible de textes préexistants, la seule œuvre intouchable étant une œuvre déjà parfaite. Cette conception n'est pas tardive ni décadente, car on la trouvait déjà formulée chez Horace :

*Difficile est proprie communia dicere ; tuque  
rectius Iliacum carmen deducis in actus,  
quam si proferes ignota indictaque primus.  
**Publica materies priuati iuris erit, si  
non circa uilem patulumque moraberis orbem,  
nec uerbo uerbum curabis reddere fidus  
interpres, nec desilies imitator in artum,  
unde pedem profere pudor uetet aut operis lex.***<sup>38</sup>

Dans cette perspective de « privatisation »<sup>39</sup> d'un matériel narratif ou d'un thème esthétique, deux pratiques opposées ont cours simultanément : d'une part, d'un point de vue narratif, la volonté de corriger un texte pour le conformer à une exigence de clarté et de non-redondance, que l'on nomme en latin *breuitas* ; de l'autre, la volonté d'épuiser la valeur esthétique d'une image topique ou d'une idée en lui donnant son extension maximale, ce qui se dit en latin *amplificare*.

D'autre part, pour Roberts, la différence ontologique que nous serions tentés de faire, avec la prédilection qui est la nôtre pour l'*inventio*, entre un travail « scolaire » et une œuvre

---

<sup>37</sup> Roberts 1985, 82-83.

<sup>38</sup> *ars poetica* 128-135, cité par Roberts 1985, 31 avec cette glose synthétique : « a subject, once expressed, became the common property of all. »

<sup>39</sup> On pourrait parler aujourd'hui d'« appropriation », avec une connotation péjorative qui indique la distance qui nous sépare d'une telle idéologie.

« artistique », et partant, entre l'original et son imitation, n'a pas lieu d'être dans le contexte de création de nos poèmes : « there is no clear demarcation between a paraphrase and an independent work of literature »<sup>40</sup>. Ainsi, pour juger ces œuvres relativement à leurs propres buts esthétiques et idéologiques, plutôt que sur nos attentes de lecteurs modernes, il est pertinent d'examiner avec précision leur rapport à la source, que ce soit sur le plan quantitatif, en relevant les « amplifications » et « abréviations », ou qualitatif, par l'attention aux « transpositions », troisième terme d'une « triade »<sup>41</sup> méthodologique.

Pour apprécier les « épopées bibliques » il nous faut en somme réapprendre d'une part la valeur et la nature du classicisme, et se défaire d'autre part, dans notre rapport au texte biblique, de toute attente de dépaysement : si l'idée de ces reformulations virgiliennes de l'Écriture peuvent paraître au premier abord incongrues, c'est parce que, comme le relevait H.-I. Marrou :

« nous ne voyons plus la bizarrerie de la Bible : c'est que, libérés par la révolution romantique, nous ne savons plus ce qu'était le classicisme, la valeur absolue de certaines normes, de certains cadres définis : l'exotisme de la Bible, sa couleur orientale, nous charment et nous émeuvent. »<sup>42</sup>

L'étude de Roberts ne s'arrête pas à la formulation de principes herméneutiques, mais les met en pratique par de nombreuses analyses d'extraits de texte<sup>43</sup> ; plus généralement, il entend montrer la naissance de ce qu'il juge être une esthétique particulière et nouvelle, qu'il tentera de définir dans son ouvrage suivant<sup>44</sup> : par la comparaison avec les arts plastiques notamment, il y démontre que l'application des principes rhétoriques dans le processus de création poétique engendre un art nouveau, mineur, mais délicat et appliqué, et qui annonce l'art médiéval. Dans cette perspective, les épopées bibliques seraient comme des enluminures virgiliennes du texte scripturaire, faites de souci du détail et d'oubli de soi.

---

<sup>40</sup> Roberts 1985, 3.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> Marrou 1958, 474.

<sup>43</sup> Voir notamment Roberts 1985, 92-96 pour l'analyse d'extraits de l'*Heptateuchos*.

<sup>44</sup> Ouvrage intitulé *The Jeweled Style : Poetry and Poetics in Late Antiquity* (Roberts 1989).



#### 4. L'« exégèse en vers »

Le caractère rhétorique et ornementé de cette poésie n'est donc plus retenu comme une faute de goût contre les auteurs chrétiens de paraphrases bibliques, œuvres dont il importe de reconnaître le caractère épideictique :

« Au total, dans leur attitude esthétique, on ne voit aucune différence fondamentale entre païens et chrétiens dans l'Antiquité tardive. Chaque poète réalise à sa manière un équilibre entre le néo-classicisme et le néo-alexandrinisme dans l'expression triomphaliste de l'idéologie du temps. Mais, pour les poètes vraiment chrétiens [...] la poésie acquiert une dimension supplémentaire : l'activité poétique devient un acte spirituel, une forme du service de Dieu ; et le poème, un acte religieux de louange, d'action de grâce ou de prosélytisme ; dans tous les cas, une offrande à Dieu. Les chrétiens ne repoussent pas la tradition poétique ; ils l'acceptent pour la convertir et la mettre au service de leur dessein spirituel. »<sup>45</sup>

Ainsi, une fois la paraphrase biblique réhabilitée en tant qu'objet digne d'être étudié, le besoin s'est fait sentir de la redéfinir, voire de la renommer, afin d'enregistrer les conséquences d'un changement général de perspective dans les recherches sur l'Antiquité tardive<sup>46</sup> de même que, d'une manière plus spécifique, sur la poésie latine chrétienne<sup>47</sup>. Des débats, parfois assez vifs ont eu lieu sur la question de la terminologie, particulièrement entre les professeurs Nazzaro et Consolino<sup>48</sup> : le premier avait proposé, dès 1983<sup>49</sup>, la dénomination spécifique de « paraphrase épique » pour ces textes qu'il considérait comme constituant un genre nouveau ; dans une communication de 1997, il en explicitait ainsi le contenu :

« la tradizione dell'epos greco-romano rendeva possibile un nuovo genere di esegesi cristiana che conferì un'enfasi speciale all *narratio* storica, mentre la tradizione giudeo-

---

<sup>45</sup> Charlet 2008, 167.

<sup>46</sup> Mentionnons à titre d'exemple la thèse, citée *supra*, d'H.-I. Marrou de 1938, avec ses multiples rééditions et rétractations (voir dans la bibliographie Marrou 1958).

<sup>47</sup> Voir Fontaine 1981, *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien*.

<sup>48</sup> Voir l'article initial d'A. Nazzaro, intitulé « Poesia biblica come espressione teologica : fra tardoantico e altomedioevo » (Nazzaro 2001) ; la réfutation de F.E. Consolino, « Il senso del passato : generi letterari e rapporti con la tradizione nella 'parafrasi biblica' latina » (Consolino 2005), et enfin la réponse d'A. Nazzaro, « Riscritture metriche di testi biblici e agiografici in cerca del genere negato » (Nazzaro 2006).

<sup>49</sup> Dans le cadre du *Dizionario patristico e di antichità cristiane* dirigé par A. di Berardino.

cristiana dell'interpretazione scritturistica rendeva possibile un nuovo genere di epica cristiana, che porto alla ribalta la devozione personale e l'insegnement teologico »<sup>50</sup>.

Dans un article paru en 2005, F.E. Consolino contesta ce choix, en particulier quant au terme de « paraphrase » ; elle observa que les les textes de Juvencus, Dracontius, Avit de Vienne ou 'Cyprianus Gallus'<sup>51</sup> n'étaient des paraphrases que dans des mesures très diverses<sup>52</sup>, et préférait les termes « epos biblico », « una modalità dell'epos che non si lega necessariamente alla parafrasi (vi rientra per es. anche il *Cento* di Proba), e la cui continuità può essere seguita fino al *Paradise Lost* di Milton »<sup>53</sup>. A. Nazzaro proposa dans sa réponse la dénomination de compromis « réécriture métrique » qui tend aujourd'hui à s'imposer<sup>54</sup>, et c'est celle que nous emploierons le plus souvent, même si les besoins de la variation peuvent nous pousser à employer « paraphrase »<sup>55</sup>, en particulier quand nous considérons les rapports du texte à son modèle biblique.

Mais sous ces turbulences de surface, l'idée exprimée incidemment par A. Nazzaro, selon laquelle les poèmes de réécriture biblique constituaient « un nuovo genere di esegesi cristiana »<sup>56</sup>, tendait à devenir une opinion générale<sup>57</sup>, tandis que se précisait la compréhension du phénomène tardo-antique de reconfiguration du système des genres littéraires classiques, soumis à la gravitation de l'autorité de la Bible. Citons D. Nodes, dans son ouvrage de 1993, *Doctrine and Exegesis in Biblical Latin Poetry*<sup>58</sup> :

« Throughout the patristic period, Christian exegetes were able to draw upon the substance of Jewish interpretation, but they did not set out to duplicate the interpretative literary forms of Judaism. Instead, Christians developed their exegetical traditions largely in literary forms derived from Hellenistic rather than Jewish culture. (...)

---

<sup>50</sup> Nazzaro 2001, 152.

<sup>51</sup> Nom attribué à l'auteur anonyme de l'*Heptateuchos* depuis l'édition Peiper jusqu'à une période fort récente, voir Petringa 2016, 25-26, et *infra*, p. 43.

<sup>52</sup> Voir Consolino 2005, 519 : si le poème d'Avit de Vienne, avance l'auteur avec malice, est une paraphrase de la Bible, celui de Lucrèce pourrait tout aussi bien être considéré comme une paraphrase d'Épique.

<sup>53</sup> Consolino 2005, 520.

<sup>54</sup> Voir Nazzaro 2006, 397-439 ; Cutino 2016a, 245 n. 1.

<sup>55</sup> Le terme, du reste, comme le faisait observer F.E. Consolino, convient davantage à l'*Heptateuchos* qu'à l'*Histoire spirituelle*.

<sup>56</sup> Nazzaro 2001, 152, voir ci-dessus.

<sup>57</sup> Comme en témoignent les études de Malsbary 1985, Nodes 1993, Deproost 1997, ou le volume collectif d'Otten & Pollmann 2007.

<sup>58</sup> Nodes 1993, 131.

Classical literary motifs such as the philosophical dialogue, the commentary, and (...) eventually the epic poem, were adapted and made the receptacles of the concepts and legends of the new faith. »

Dès l'instant, en effet, où l'on cesse de reprocher à l'Antiquité chrétienne de ne plus être l'Antiquité classique, ses productions artistiques et culturelles prennent un nouveau relief, et il devient concevable d'étudier la poésie biblique non seulement en tant que poésie, mais aussi en tant que littérature exégétique, et d'y chercher ainsi la mention ou les répercussions de débats philosophiques, politiques ou théologiques, d'y constater des tendances herméneutiques, d'assister enfin, par cette union des textes bibliques et virgiliens, à la naissance du canon culturel chrétien.

## 5. Conclusions

De ce rapide aperçu de l'histoire de la réception critique de la poésie de réécriture biblique, tirons quelques enseignements :

- Tout d'abord, sur un plan épistémologique, il semble qu'un certain nombre d'antithèses ne relèvent que de préjugés critiques : contrairement aux préventions des classicistes, il n'apparaît pas que l'utilisation du fond poétique païen dans un contexte chrétien ait provoqué de graves dissonances cognitives chez les auteurs ; en d'autres termes, ce mélange est plus gênant pour nous qu'il ne le fut jamais pour eux. Il s'ensuit que les jeux d'antithèses qui opposent interprétation chrétienne de l'épopée et interprétation épique de la Bible, ou épopée paraphrastique et paraphrase épique, ne sont que des artifices d'école<sup>59</sup>, car l'opposition de la Bible et de la poésie antique comme celle du sacré au profane ne correspond pas à la réalité tardo-antique : comme le note D. Nides<sup>60</sup>,

« Christianity had already inherited the language and conceptual framework of Hellenic thought to such a degree as to invalidate for all practical purposes the claims regarding the incompatibility of Athens and Jerusalem, or Homer and the Bible (...). »

Dans les « épopées bibliques », ce sont, nous semble-t-il, deux types de sacralité qui collaborent, une sacralité littéraire, c'est à dire reposant sur la perception esthétique du lecteur et le prestige acquis de la grande poésie hexamétrique, et une sacralité proprement

---

<sup>59</sup> De même, le *topos* académique sur le « mensonge des poètes » n'est guère plus qu'un divertissement mondain, et n'a aucune conséquence, ni dans la pratique de la poésie biblique, ni dans sa réception ; voir la synthèse de Deproost 1998, 101-121.

<sup>60</sup> Nides 1993, ix.

religieuse. Cette union n'est pas seulement un mariage de raison, mais elle est fondée sur une affinité de contenu spirituel entre le message évangélique et la langue virgilienne<sup>61</sup> ; et du reste, selon les termes de J. Fontaine, « la poésie romaine [...] a toujours été imprégnée d'une spiritualité personnelle ou collective »<sup>62</sup>.

- Sur le plan méthodologique ensuite, la poésie de réécriture biblique apparaît comme un genre extrêmement contingent : la « triple affinité biblique, virgilienne et chrétienne »<sup>63</sup> qui caractérise ces œuvres selon Herzog, implique, pour leur bonne intelligence, la nécessité d'une étude comparée à termes multiples : la « paraphrase » doit être étudiée en elle-même, mais aussi rapportée à l'hypotexte biblique, à la tradition exégétique<sup>64</sup>, à la poésie classique dont elle emprunte le verbe, et enfin à la poésie chrétienne, comprenant les réécritures bibliques analogues ; on ajoutera, en ce qui concerne l'*Heptateuchos* du moins, la poésie théologique et spirituelle de Prudence et de Paulin de Nole. En outre, le caractère rhétorique et épideictique de cette littérature doit être pris en compte, avec tout ce qu'il implique d'approximations, d'exagérations et d'ellipses logiques, qui viennent s'ajouter à l'effet de « flou » poétique dans sa manière de rendre compte de la doctrine chrétienne et du texte biblique.

---

<sup>61</sup> Sur le sujet des tendances religieuses de la poésie virgilienne, et sa réception chrétienne, voir notamment Benko 1980 ; Otis 1967 ; Boyancé 1963.

<sup>62</sup> Fontaine 1981, 23.

<sup>63</sup> Deproost 1997, 24.

<sup>64</sup> Laquelle tradition exégétique contient elle-même une confrontation de la sagesse biblique avec la sagesse « scientifique » de la tradition classique.

## Chapitre 2. L'*Heptateuchos* : état de la question

L'*Heptateuchos* est un poème hexamétrique de 5550 vers de composé des livres suivants :

1. *Genèse* : 1498 hexamètres
2. *Exode* : 1333 vers, dont 35 hendécasyllabes phaléciens
3. *Lévitique* : 309 hexamètres
4. *Nombres* : 777 vers, dont 10 hendécasyllabes phaléciens
5. *Deutéronome* : 288 vers, dont 126 hendécasyllabes phaléciens
6. *Josué* : 585 hexamètres
7. *Juges* : 760 hexamètres (livre incomplet)

En outre, l'édition Peiper comporte 17 vers issus de la tradition indirecte<sup>65</sup> dont l'attribution est incertaine.

Le titre<sup>66</sup>, *Heptateuchos*, vient non des manuscrits qui nous ont transmis le texte mais de catalogues médiévaux<sup>67</sup> qui semblent le référencer ; le terme n'est attesté que depuis Ambroise, le mot grec \*ἐπτάτευχος n'étant, lui, pas attesté : il s'agirait donc d'un vocable hellénisant de la langue technique biblique latine. Le monde latin connaissait, en tant qu'ensembles éditoriaux vétéro-testamentaires, le Pentateuque, l'Heptateuque, et l'Octateuque, c'est-à-dire les sept premiers livres et le livre de *Ruth*, souvent associé au livre des *Juges*<sup>68</sup> ; P.-M. Bogaert explique que des groupements des sept premiers livres existaient dès le IV<sup>e</sup> siècle en Afrique et en Italie, et ajoute qu'« en l'absence du mot *eptaticus* plusieurs ensembles exégétiques anciens confirment l'existence de la chose. »<sup>69</sup>. Le titre proposé par Peiper s'autorise donc de cette tradition, qui reflète une « indécision (...) dans un système de diffusion où la Bible en un volume (Pandectes) est inconnue, ou encore rare »<sup>70</sup>, et s'inscrit dans le processus d'appropriation chrétienne des textes sacrés juifs : « pour des écrivains

---

<sup>65</sup> Voir Peiper 1891, 209-211, p. et *infra* p. 33 sq.

<sup>66</sup> Pour une enquête détaillée sur le nom « *heptateuchos* », voir Bogaert 1997.

<sup>67</sup> Le catalogue du monastère de Saint-Nazaire de Lorsch (X<sup>e</sup> s.) évoque un « Metrum Cypriani super Heptateuchum et Regum et Hester Iudith et Machabaeorum. [...] », celui de l'abbaye de Cluny (1158-1161) : « Volumen in quo continetur Alchimus episcopus in eptateucum versifice, et in libros Regum, Paralipomenon, Hester, Judith, Machabeorum [...] ». Les manuscrits *A* et *B* donnent toutefois comme titre du *Centon* de Proba « Probae de Aeptatico ».

<sup>68</sup> C'est le cas dans la *Vulgate* hiéronymienne, qui comporte une préface commune pour les deux livres.

<sup>69</sup> Bogaert 1997, 336.

<sup>70</sup> *Ibid.*

chrétiens, la notion de Loi de Moïse en cinq livres, adéquatement désignée du nom de Pentateuque, n'est pas à ce point importante qu'on ne puisse lui substituer (...) un groupement plus large dans lequel son caractère privilégié se dissout. »<sup>71</sup>

## 1. La transmission du texte

Nos recherches dans les catalogues de l'IRHT n'ayant pas permis d'y trouver trace de nouveaux manuscrits de l'œuvre, notre corpus est identique à celui utilisé pour l'édition Peiper<sup>72</sup>.

Avant de présenter les témoins, il faut confesser que notre compétence en codicologie et en histoire des textes ne nous permet pas d'apporter une contribution significative à l'analyse de la tradition manuscrite de l'*Heptateuchos*, ou à l'évaluation des manuscrits individuels, données pour lesquelles nous dépendons de nos prédécesseurs et particulièrement des études exhaustives de M. R. Petringa<sup>73</sup> ; nous tenterons ici d'en présenter une synthèse. Nous avons toutefois pu consulter directement *A*, *G*, *C* et *R*, qui comportent le livre de la *Genèse*, vérifier à leur propos l'exactitude des observations enregistrées, et procéder enfin aux corrections mineures qui s'imposaient.

### 1. 1. La tradition manuscrite

#### 1.1.1. Les manuscrits

*A* = Laon, Bibliothèque Municipale, ms. 279, IX sec. *in.*, membr., *in folio maximo*, ff. 163, ll. 36. Ce codex contient, outre la version la plus complète de l'*Heptateuchos*, diverses paraphrases métriques portant sur les sept premiers livres de l'Ancien Testament, ainsi qu'un commentaire exégétique sous forme de florilège en prose qui s'intercale entre les différents livres de l'*Heptateuchos* (en caractères gras dans la liste) :

- 1) f. 1r : *metrum* sancti Hilarii Pictaviensis episcopi *in Genesin ad Leonem papam*
- 2) ff. 1v-3v : *Probae de Aeptatico* : il s'agit des vers 1-318 du *Centon* de Proba, qui traitent des événements contenus dans le livre de la *Genèse*
- 3) ff. 3v-5r : *versus* Cypriani *de Sodoma*

---

<sup>71</sup> Bogaert 1997, 337.

<sup>72</sup> Le processus d'établissement du texte nous a toutefois donné l'occasion de constater que Peiper n'avait sans doute pas collationné *G*, car ses leçons sous ce sigle se trouvent régulièrement être des corrections de Martène.

<sup>73</sup> Voir Petringa 2016, 20-28, avec description précise des mss aux pages 128-134, ainsi que Petringa 2011, 287-303, Petringa 2007b, 166-167 ; voir en outre Schmalzgruber 2017, 44-51, et la thèse soutenue en 2015 par M. Canal, Canal 2015, 4-20.

- 4) ff. 5r-18r : Alcimi Aviti *prologus* ; *liber I de initio mundi* ; *liber II de originali peccato* ; *liber III de sententia Dei* ; *liber IV: de diluvio mundi*
- 5) ff. 18r-22r : Dracontii *liber I*
- 6) ff. 22v-33v : ***liber Geneseos metricus Cypriani*** ; manquent les vers 734-736 ; 992 ; 1420
- 7) ff. 34v-100r : [Wigbodi] *liber quaestionum super librum Genesis ex dictis sanctorum patrum Augustini, Gregorii, Hieronymi, Ambrosii, Hilarii, Isidori, Eucheri, Iunilii*
- 8) ff. 100v-105v : Alcimi Aviti *liber V de transitu Maris Rubri*
- 9) ff. 105v-114v : ***liber Exodus*** ; manquent les vers 694 ; 764 ; 908 ; 968
- 10) ff. 115r-125v : [Wigbodi] *explanatio... super Exodum*
- 11) ff. 125v-127v : ***liber Leviticus***
- 12) ff. 128r-132r : [Wigbodi] *capitulatio et explanatio in Leviticum*
- 13) ff. 132r-137v : ***metrum super Numerum*** ; manquent les vers 253 et 339
- 14) ff. 137v-144v : [Wigbodi] *capitula et explanatio libri Numeri*
- 15) ff. 144v-146v : ***metrum super Deuteronomium***
- 16) ff. 146v-150r : [Wigbodi] *capitulatio et explanatio libri Deuteronomii*
- 17) ff. 151r-155r : ***metrum super librum Iesu Nave*** ; manque le vers 257
- 18) ff. 155r-157v : [Wigbodi] *capitula et expositum in Iesu Nave*
- 19) ff. 157v-162v : ***metrum super librum Iudicum*** ; nombreuses lacunes : le récit s'interrompt au vers 760, manquent les vers 10 à 69 et 393
- 20) ff. 162v-163r : [Wigbodi] *capitula et expositum de libro Iudicum* : livre incomplet, les dernières pages du manuscrit font défaut

**B = Laon, Bibliothèque Municipale, ms. 273, IX sec. ex., forma quaternaria maxima**, ff. 173, ll. 33. Volume à la structure similaire à celle de A, auquel manquent toutefois la *Genèse* et l'*Exode* ; le livre des *Juges*, comme dans A, est amputé des vers 1 à 69.

- 1) ff. 1r-2v : *metrum sancti Hilarii Pictaviensis episcopi in Genesin*
- 2) ff. 2v-5r : Probae *de Aeptatico* : vv. 1-318
- 3) ff. 5r-6r : *versus Cypriani de Sodoma*
- 4) ff. 6r-21r : Alcimi Aviti *prologus* ; *liber I de initio mundi* ; *liber II de originali peccato* ; *liber III de sententia Dei* ; *liber IV de diluvio mundi*
- 5) ff. 21r-25v : Dracontii *liber I* : vv. 118-754
- 6) ff. 25v-111r : [Wigbodi] *liber quaestionum super librum Genesis ex dictis sanctorum patrum Augustini, Gregorii, Hieronymi, Ambrosii, Hilarii, Isidori, Eucheri, Iunilii*

- 7) ff. 111r-116r : Alcimi Aviti *liber V de transitu Maris Rubri*
- 8) ff. 116r-129v : [Wigbodi] *capitula et explanatio... super Exodum*
- 9) ff. 129v-130r : ***metrum super Leviticum*** : manquent les vers 1-262
- 10) ff. 130r-135v : [Wigbodi] *capitulatio et explanatio in Leviticum*
- 11) ff. 135v-140r : ***metrum super Numerum*** : manquent les vers 62-172 et 229-284
- 12) ff. 140r-147v : [Wigbodi] *capitula et explanatio libri Numeri*
- 13) ff. 148r-150r : ***metrum super Deuteronomium***
- 14) ff. 150r-154v : [Wigbodi] *capitulatio et explanatio libri Deuteronomi*
- 15) ff. 154v-159r : ***metrum super librum Iesu Nave***
- 16) ff. 159r-162v : [Wigbodi] *capitula et expositum in Iesu Nave*
- 17) ff. 162v-169r : ***metrum super librum Iudicum*** ; nombreuses lacunes : le récit s'interrompt au vers 760, et manquent les vers 10-69 ; 558 ; 647
- 18) ff. 169r-173r : [Wigbodi] *capitula et expositum de libro Iudicum*
- 19) ff. 173r-173v : [Wigbodi] *explanatio libri Ruth*

**G = Paris, Bibliothèque Nationale, ms. lat. 13047, sec. VIII-IX in.**, membr., 272 × 190 mm., ff. 167, ll 25 ou 27. M. R. Petringa<sup>74</sup> note que la localisation chronologique a fluctué, du VII au X<sup>e</sup> s. Il s'agit d'une compilation qui contient le livre de la *Genèse* de l'*Heptateuchos*, diverses œuvres de Pères de l'Église et quelques textes en vers. Le feuillet 1v. contient une table des matières.

- 1) ff. 2v-29v : ***liber Iuveni (m2: Historia Genesis Iuveni aut sane Cypriani)*** : il s'agit du livre de la *Genèse* de l'*Heptateuchos*, où manquent les vers 325-378, ainsi que les vers 496 et 716
- 2) ff. 29v-40v : [Q. S. F. Tertulliani] *excerpta de apologetico contra Iudaeos*
- 3) ff. 41r-62v : *epistola sancti Iohannis [Chrysostomi] ad Demetrium heremitam de conpunctione cordis*
- 4) ff. 62v-64v : *epistola sancti Hieronymi ad Augustinum*
- 5) ff. 64v-68v : *epistola sancti Augustini ad Hieronymum*
- 6) ff. 68v-72v : *eiusdem ad eundem*
- 7) ff. 72v-75r : *eiusdem ad eundem*
- 8) ff. 75r-89v : *epistola sancti Hieronymi ad Augustinum*
- 9) ff. 90r-92v : *epistola sancti Hieronymi ad Marcellam de quinque quaestionibus novi*

---

<sup>74</sup> Petringa 2012, 130-131.



*testamenti*

- 10) ff. 92v-94v : *eiusdem de Melchisedech*
- 11) ff. 94v-96r : *homilia de epiphania*
- 12) ff. 96v-104v : *epistola beati Hieronymi ad Dardanum de terra repromissionis*
- 13) ff. 105r-112v : *sancti Cypriani ad Felicem de resurrectione mortuorum*
- 14) ff. 113r-122r : *Iuuenci* [il s'agit de Sédulius] *metrum de veteri testamento* : extrait du premier livre du *Carmen paschale*
- 15) ff. 123r-124r : *versus Sybillae de die iudicii*
- 16) ff. 125r-135v : *Caecilii Cypriani* [pseudo-Cypriani] *de mortalitate*;
- 17) ff. 135v-143r : *item Cypriani* [pseudo-Cypriani] *de zelo et liuore*
- 18) ff. 143r-149v : *item Cypriani* [pseudo-Cypriani] *de aleatoribus*
- 19) ff. 149v-160v : *item Cypriani* [pseudo-Cypriani] *de habitu virginum*;
- 20) ff. 161r-163r : *hymnus sancti Sedulii* [*i.e.* Cento de uerbi incarnatione]
- 21) ff. 163v-164r : *Iusti episcopi epistola ad Siagrium papam et alia ad Iustum diaconum*
- 22) ff. 165r-167v : *epistola sancti Hieronymi ad Marcella*

**C = Cambridge, Trinity College, ms. B. 1. 42, sec. X-XI**, membr., 180 × 87 mm, ff. V + 110, ll. 20. Le codex contient seulement l'*Heptateuchos*, sans indication d'auteur, si ce n'est, en regard de la première page du poème (f. Vv), un ajout postérieur, en partie barré, qui stipule : *Aldelmus in Pentateuchum et in alios libros metricè – Scriptum manu fere saxonica*<sup>75</sup>.

Voici la structure du volume :

- 1) ff. 1r-30v : [incerti auctoris] *liber Genesis* ; manque toute la fin du livre, vers 1184-1498
- 2) ff. 30v-56v: [incerti auctoris] *liber Exodus* ; manque le début, vv. 1-293
- 3) ff. 57r-64v: [incerti auctoris] *liber Leuiticus*
- 4) ff. 64v-84r: [incerti auctoris] *liber Numeri*
- 5) ff. 84r-91r: [incerti auctoris] *Deuteronomium* ; manquent les vers 284-288
- 6) ff. 91r-97v : [liber Iesu Naue]: sans indication de titre, fragment du livre de Josué suit le Deutéronome ; manquent les vers 1-146 et 364-546
- 7) ff. 97v-110r (= 102v-115r) : *item liber Iudicum* ; manquent les vers 3 ; 379 ; 382 ; 384 et 507-760

---

<sup>75</sup> A propos de cette conjecture, voir Petringa 2016, 131 ; « gli editori di Adelmo [...] non hanno tuttavia mai rituneto che il poema dovesse attribuirsi a questo scrittore ».

**R = Paris, Bibliothèque Nationale, ms. lat. 14758 (olim S. Victoris 380), sec. XIII-XIV**, membr., 360 × 245 mm. ff. I + 96 (numérotés 17 à 112v), ll. 44. Le manuscrit contient les 165 premiers vers du *Liber Geneseos*, et constitue la source de la première, bien que partielle, édition du poème par Guillaume Morel en 1560. Voici le contenu du codex, qui est un recueil de poésie biblique :

- 1) ff. 17r-19v : *Sedulii Paschale carmen liber V*
- 2) ff. 19v : *Aratoris epistola ad Florianum*
- 3) ff. 19v-20r : *eiusdem epistola ad Vigilium*;
- 4) ff. 20r-35r : *eiusdem de actibus Apostolorum libri II*
- 5) ff. 35r-43r : *Prosperi epigrammata*
- 6) ff. 44r-64r : *Iuuenci Euangeliorum libri IV*
- 7) ff. 65r-66r : *Hilariimetrum in Genesis*
- 8) ff. 66r- 68r : *Probae de Eptatico* : vv. 1-318
- 9) ff. 68r-69r : *versus de Sodoma*
- 10) ff. 69r-80r : *Alcimi Aviti de spiritalis historiae gestis libri IV*
- 11) ff. 80r-83v : *Dracontii de laudibus Dei liber I* : vv. 118-754
- 12) ff. 83v-84v : ***sancti Cypriani liber Geneseos metricus*** : vers 1-165 du *Liber Geneseos* de l'*Heptateuchos*.
- 13) ff. 85r-89r : *Hildeberti Cenomanensis postmodum Turonensis episcopi liber metricus de sacramentorum ordine*;
- 14) ff. 89r-89v : *eiusdem liber metricus de mysteriis missae*;
- 15) ff. 91r-112v : *Matthaei Vindocinensis libri IV Regum metrificati*.

Ceci termine la description des manuscrits que nous avons consultés ; l'édition critique du *liber geneseos* a donc été établie sur la consultation de *A*, *G*, *C*, et *R*<sup>76</sup>, dont nous n'avons retenu aucune leçon particulière, étant donné sa brièveté et sa dépendance au ms. *A*<sup>77</sup>. Il existe deux autres manuscrits plus tardifs, nommés *E* et *T*, qui contiennent une portion de texte analogue à celle de *R*, à savoir les 165 premiers vers de la Genèse, et qui lui sont, selon M.R. Petringa<sup>78</sup>, apparentés.

---

<sup>76</sup> *B* ne contenant pas le livre de la Genèse.

<sup>77</sup> Voir ci-dessous, p 32.

<sup>78</sup> Petringa 2007b, 167.

En voici le contenu<sup>79</sup> :

**E = Paris, Bibliothèque Nationale, ms. lat. 8321, XV sec.**

- 1) *Aratoris historia apostolorum*
- 2) *Hildeberti Cenomanensis carmina XXXVI; XXXVIII; XL;*
- 3) *Iuuenci euangeliorum libri*
- 4) *Hilarii Pictaviensis [pseudo-Hilarii] metrum in Genesin*
- 5) *Probae de Heptateucho: vv. 1-318*
- 6) *de Sodoma*
- 7) *Alcimi Aviti de spiritalis historiae gestis libri IV*
- 8) *Dracontii de laudibus Dei liber I: vv. 118-754*
- 9) **liber Geneseos metricus** : vv. 1-165
- 10) *Hildeberti Cenomanensis physiologus Theobaldi*
- 11) *liber de uita scholastica*
- 12) *carmina mediaevalia*
- 13) *Prudentii Dittochaeon*
- 14) *carmen mediaevale in honorem sanctae Virginis*

**T = Toulouse, Bibliothèque Municipale, ms. 809, XVIII sec.** Selon M.R. Petringa, Il s'agit de la copie d'un texte imprimé<sup>80</sup>.

- 1) ***Sancti Cypriani liber Geneseos***
- 2) *sancti Cypriani carmen de Sodoma*
- 3) *Q. Septimii Florentis Tertulliani libri carmine conscripti*
- 4) *Disticha de diuersis rebus quae Basilica Ambrosiana scripta sunt*
- 5) *Hilarii Pictaviensis episcopi Genesis ad Leonem papam*
- 6) *Marii Victorini rhetoris Afri carmen de septem fratribus Machabeis*
- 7) *Cl. Marii Victoris oratoris Massiliensis commentarius in Genesim*
- 8) *Eiusdem epistola ad Salmonem abbatem de perversis suae aetatis moribus*
- 9) *Probae Falconiae Virgiliocentones*
- 10) *Eudoxiae Augustae Homerocentra*
- 11) *Petri Apollonii Collatii presbyteri Novariensis De urbis Jerusalem eversione vel Solymeis libri IV*

---

<sup>79</sup> Pour la pagination de E et T, voir Petringa 2016, 133-134.

<sup>80</sup> Petringa 2007b, 166, n. 2.

12) *R.P. Vanierii S.I. Paraguensis populus*

### 1.1.2. Les catalogues médiévaux

Les catalogues médiévaux<sup>81</sup> mentionnent en outre des *codices* aujourd'hui perdus qui comportaient le texte de l'*Heptateuchos* :

1. Catalogue du monastère de Saint-Riquier (831) : « quaestiones Hilari Cypriani Alcimi Aviti Hieronymi Augustini super pentateuchum in I vol. qui sunt libri duo ».

2. Catalogue du monastère de Saint-Nazaire de Lorsch (X<sup>e</sup> s.) : « Metrum Cypriani super Heptateuchum et Regum et Hester Iudith et Machabaeorum. Metrum Alcimi ad Apollinarium episcopum libri VI : I de initio mundi II de originali peccato III de sententia Dei IIII de diluvio mundi V de transitu maris rubri [de decem plagis Aegypti] VI de virginitate. metrum Dracontii de fabrica mundi. metrum Columbani. alii versus quam plurimi in uno codice ».

3. Catalogue de l'abbaye de Cluny (1158-1161) : « Volumen in quo continetur Alchimus episcopus in eptateucum versifice, et in libros Regum, Paralipomenon, Hester, Judith, Machabeorum, et opusculum de veteri Testamento, nativitate ac passione Domini, excerptum de Virgiliano, de sententia Dei, de diluvio mundi, de originali peccato, de transitu maris rubri et de enigmatibus variarum rerum ».

### 1.1.3. Remarques sur la tradition manuscrite et conséquences pour la présente édition

Notons tout d'abord que les deux derniers catalogues cités, celui de Lorsch et celui de Cluny, mentionnent des livres des Rois, d'Esther, de Judith et des Maccabées, ainsi que les Paralipomènes pour le second, à la suite des sept livres qui nous sont conservés ; la tradition indirecte<sup>82</sup> corrobore partiellement le fait : le traité *De metris et aenigmatibus ac pedum regulis* (daté de l'an 685) d'Aldhelme donne ainsi deux vers d'un « livre des Rois ». L'*Opus prosodiacum* de Micon de Saint-Riquier (825-853) donne pour sa part, outre des vers de l'*Heptateuchos* connus par ailleurs<sup>83</sup>, un certains nombres de vers que Peiper avait identifiés comme provenant des livres des Rois, des Paralipomènes, de Job, et d'autres livres vétérotestamentaires indéterminés<sup>84</sup>, mais M. R. Petringa juge que ces attributions ont été

---

<sup>81</sup> Voir Petringa 2007a, 167 pour la description des catalogues ; voir aussi la discussion de Canal 2015, 10.

<sup>82</sup> Voir le détail au point suivant, p. 33.

<sup>83</sup> Vers qu'il attribue toutefois à Avit de Vienne.

<sup>84</sup> Voir Peiper 1891, 209-11, « Deperditorum carminum reliquiae ».

pour la plupart réfutées<sup>85</sup>.

Par ailleurs, on observe qu'à l'exception du manuscrit *C*, le texte de l'*Heptateuchos* n'est pas, ce que sa longueur permettait, proposé seul, mais qu'il est conservé dans des volumes anthologiques de poésie chrétienne, assortis dans des proportions diverses de textes en prose des Pères, mais dont le contenu poétique semble plus ou moins canonique ; *A* et *B*, puis *R* et *E* conséquemment, présentent ainsi un groupement récurrent, que nous constatons aussi dans les catalogues, groupement comprenant les réécritures métriques bibliques du pseudo-Hilaire, de Proba, de Dracontius, d'Avit de Vienne, et de l'*Heptateuchos*, et de façon plus variable de textes de Juvencus, Sédulius ou Cl. Marius Victorius<sup>86</sup>.

La structure de *A* et *B*, qui font alterner des réécritures poétiques des premiers livres de l'Ancien Testament de la *Genèse* jusqu'au livre des *Juges*, et, pour chaque livre successivement, les *explanationes* d'un érudit carolingien dénommé Wigbod<sup>87</sup>, supposé être un « familier » de l'abbaye de Lorsch, est l'élément qui conditionne le *stemma codicum* proposé par Peiper dans l'édition du *CSEL* : le *codex* mentionné ci-dessus dans le catalogue de Lorsch, qu'il nomme *Liber Nazarianus*, serait selon lui une compilation de textes exclusivement poétiques dans laquelle Wigbod, ou l'un de ses collègues ou successeurs, aurait trouvé la matière conséquemment mise en regard du florilège d'exégèse patristique que constitue le « commentaire » Wigbodien :

« Aeuo autem carolino Wigbodo uel Wigbodus presbyter, Sti Nazarii ut uidetur familiaris, quaestiones sacras composuit de Heptateucho (uel Octateucho), quos Carolo regi inscripsit [...] Mox siue ipse auctor quaestionum uel collectorum, siue alius nescio quis, quo eis quaestionibus egregium praesidium atque ornamentum pararet, praemisit singulis libris carmina Hilarii Probae Alcimi Dracontii Cypriani ceterorum ad heptateuchum pertinentia, recisis quae aliena erant, quae si non omnia, at pleraque in uno codice Nazariano coniuncta inuenisset »<sup>88</sup>

Le nouveau *codex* issu de la combinaison du *liber Nazarianus* et du commentaire de Wigbod, à la structure proche de *A* et *B*, est dénommé *liber Wigbodianus*, et constitue un achétype

---

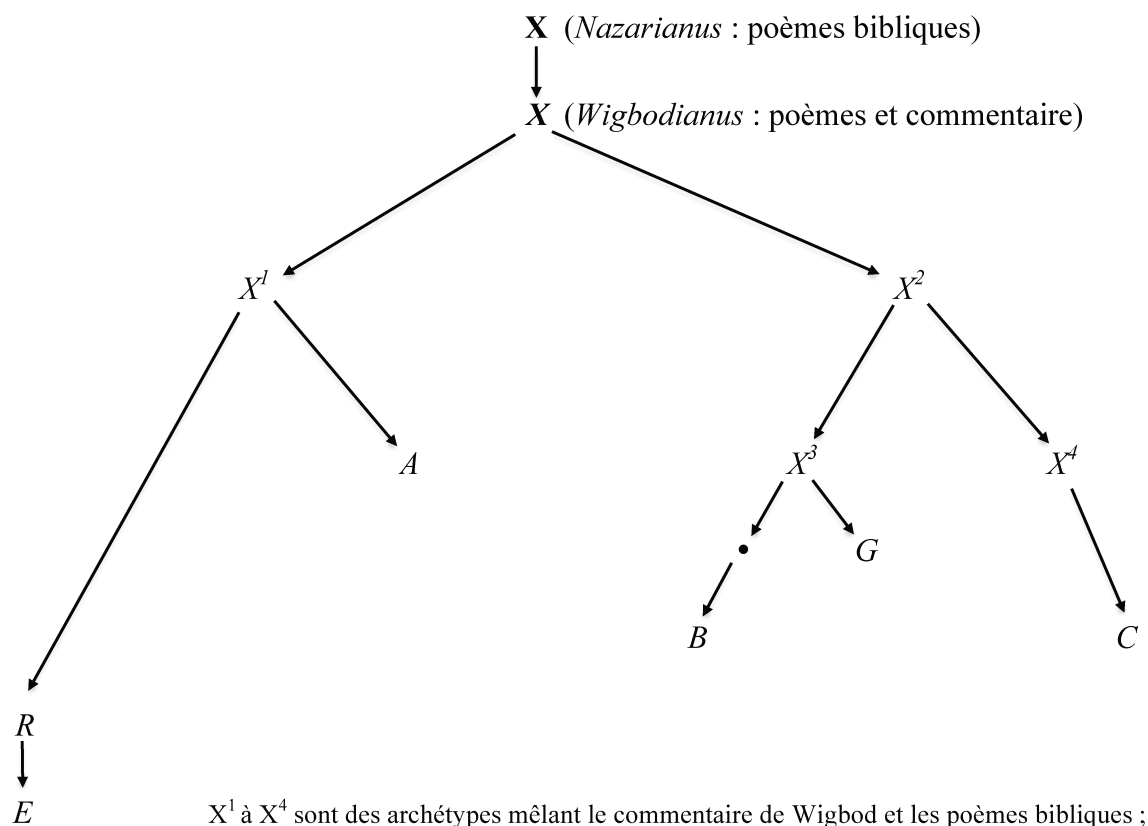
<sup>85</sup> Voir Petringa 2016, 116, n. 42, et références.

<sup>86</sup> Voir Canal 2015, 12-16.

<sup>87</sup> Sur ce personnage, voir Petringa 2016, 137 n. 9, et les nombreux travaux de M. Gorman, (notamment Gorman 1982, « The encyclopedic commentary on *Genesis* prepared for Charlemagne by Wigbod ») ; voir aussi Passi 2002.

<sup>88</sup> Peiper 1891, ii-iii.

second qui serait à l'origine de *A* et *B* via un certain nombre d'intermédiaires. Voici le *stemma* proposé par Peiper, augmenté pour *R* et *E* par G. Kreuz<sup>89</sup> :



$X^1$  à  $X^4$  sont des archétypes mêlant le commentaire de Wigbod et les poèmes bibliques ;  
de même que •, ce sont des manuscrits intermédiaires postulés par Peiper.

La recension, que Peiper justifie dans les pages suivantes de son introduction<sup>90</sup>, éclaire sur la réception de l'œuvre au cours du moyen-âge, et nous renseigne sur son public et l'usage qui pouvait en être fait. Il existe d'ailleurs un désaccord mineur dans la tradition critique pour expliquer l'existence de ce mélange de poésie biblique et de florilège patristique dans les archétypes « wigbodiens » : les commentateurs récents<sup>91</sup> jugent que le florilège patristique avait pour but d'expliciter les livres bibliques paraphrasés par les poèmes, quand Peiper, comme on l'a vu dans la citation ci-dessus<sup>92</sup>, estimait plutôt que les poèmes devaient

<sup>89</sup> A l'occasion de son édition du *Metrum in Genesim* du pseudo-Hilaire, qui partage comme on l'a vu la tradition manuscrite de l'*Heptateuchos* voir Kreuz 2006,15. Ce stemma est aussi celui qui est proposé dans la récente édition des vers 1-362 du *Liber Geneseos* de l'*Heptateuchos* par H. Schmalzgruber (Schmalzgruber 2017, 50).

<sup>90</sup> Peiper 1891, XIV-XVI.

<sup>91</sup> Voir Petringa 2001, 524, n. 47 ; Petringa 2011, 290, et Canal 2015, 8, qui la suit.

<sup>92</sup> Peiper 1891, III : « [...] quo eis quaestionibus egregium praesidium atque ornamentum pararet, praemisit singulis libris carmina Hilarii Probae Alcimi Dracontii Cypriani ceterorum ad heptateuchum pertinentia ».

constituer un ornement du commentaire. Les deux explications sont probablement vraies ; du point de vue de l'histoire de l'art, le goût des dorures et de l'ornement est sans doute une caractéristique, avec l'engouement néoclassique, de l'époque carolingienne, et l'*Heptateuchos* présente les qualités esthétiques et linguistiques qui le disposent à un tel emploi. Mais sur le plan spirituel, et en supposant que de tels *codices* étaient effectivement lus, et non simplement exhibés pour affermir un statut social, il est aisé de saisir l'intérêt de la mise en regard de commentaires exégétiques et de réécritures métriques comme deux types de « ruminatio »<sup>93</sup> de l'Écriture qui viennent chacune amplifier l'effet de l'autre : les réécritures métriques, par leurs capacités de scansion rythmique et de production d'images frappantes pour l'imagination, permettent à l'esprit de quitter un plan prosaïque pour mieux pénétrer les mystères divins, dont la compréhension analytique et rationnelle ouvre à son tour le sens de l'Écriture ; cela correspond à la fonction d'« édification »<sup>94</sup> qu'Herzog prête aux poésies bibliques, et où doivent se combiner les capacités de l'entendement et celles de l'intuition poétique. Quoiqu'il en soit, retenons que la tradition manuscrite de l'*Heptateuchos* s'épanouit au sein de l'école carolingienne<sup>95</sup>, ce que va confirmer la tradition indirecte que nous allons évoquer au point suivant.

Dans la perspective de notre édition du *liber geneleos*, le *stemma* de Peiper-Kreuz, qui stipule une absence de dépendance directe entre les trois manuscrits significatifs<sup>96</sup>, est vérifié

---

<sup>93</sup> Selon le terme de saint Ambroise, voir par exemple *exp. Psalm. Cxviii 7,25* : *non enim perfunctorie transeamus quae legimus, ut tunc tantum, cum legimus ea, in memoriam eorum redire uideamur, sed etiam, cum abest codex manibus, tamquam animantia, quae probantur et munda habentur in lege, etiam quando non pascuntur ruminare consuerunt, ex semet ipsis alimenta sibi recondita proferentia, ita et nos de nostrae memoriae thesauro, de interioribus nostris ruminandum nobis pabulum spiritale promamus* ; voir encore *de inst. uirg.* 16,103 : *Quasi bona quoque agnicula ruminas in ore tuo praecepta diuina, ut dicas et tu : Exercebor in mirabilibus tuis.*

<sup>94</sup> R. Herzog place cette notion d'« Erbauung » au centre de son étude de la poésie de réécriture biblique : voir la citation d'Herzog 1975, xxxv, mentionnée *supra*, p. 13.

<sup>95</sup> Voir Petringa 2016, 161 : « Non a caso la sua tradizione manoscritta è costituita per lo più da codici miscellanei (*ABG*) che, in quanto sottoposti a precisi tagli di materiale in base a determinate scelte tematiche, costituiscono i più antichi esemplari di vere e proprie Bibbie metriche divenute di uso corrente nella scuola carolingia. Proprio per tale funzione didattica il poema dell'*Heptateuchos* attraverso la *narratio* biblica ritrascritta nelle forme dell'esametro favoriva al tempo stesso l'approfondimento sia dei temi di fede che della grammatica e della retorica e quindi rendeva l'esercizio di apprendimento della lingua più accettabile per un pubblico cristiano. »

<sup>96</sup> Nous pensons à *A*, *G*, et *C* ; *R*, plus tardif, dépendant de *A*, et ne comportant que 165 vers sur 1498, nous a été utile en une seule occasion, pour établir le fait que la leçon de l'édition « princeps » de Morel pour le vers 1 de

par notre expérience du texte. *A*, *G* et *C* ont ainsi des lacunes qui ne se recoupent pas :

- Dans *A* manquent le vers 992 présent dans les deux autres, ainsi que 1418-1420 qu'on lit dans *G*. Le manuscrit a également quelques autres particularités distinctives : une interversion des vers 8 et 9, *e quis* à la place d'*atqui* au vers 78, *loquentis* au lieu de *loquella* ou *loquellis* au vers 103, ces trois derniers éléments se lisant aussi dans *R*, ce qui confirme le rapport généalogique entre *A* et *R*.

- Dans *G*, qui est le manuscrit le plus singulier, avec beaucoup de texte déplacé par rapport aux autres, et un plus grand nombre de leçons « originales », manquent les vers 325-378, 496, 716 ; les vers 461-894 sont déplacés entre les vers 1306 et 1307, 689 est déplacé après 700, et 1075 après 1093. Par ailleurs, c'est un manuscrit que Peiper n'a visiblement pas consulté lui-même, car certaines leçons qu'il donne pour ce manuscrit sont des erreurs ou des corrections de Martène ; nous avons globalement l'impression que Peiper a un peu négligé *G*, et il se trouve qu'un bon nombre des corrections que nous proposons en sont issues (voir la table des modifications, p. 95).

- Dans *C*, enfin, les vers 1184-1498 manquent, c'est à dire toute la fin du poème ; le manuscrit comporte en outre un hémistiche qui pourrait être une glose rapportée relative au personnage de Melchisedech (*Gn.* 14,18-20), « princeps rector quae (rectorque ?) salemae », et que Peiper a édité en 495-495<sup>1</sup> : il a opéré pour ce faire des commutations et des ajouts dans le texte<sup>97</sup> que nous trouvions un peu cavaliers, en conséquence de quoi nous avons rapporté l'hémistiche dans notre texte critique à l'endroit où il se trouvait dans *C*, en le nommant 495<sup>1</sup>, ce qui nous évitait de modifier toute la numérotation ultérieure pour un détail relativement anecdotique.

Aucun des trois manuscrits ne pouvant être considéré comme un *codex descriptus*, ni prétendre à une autorité réellement supérieure à celle des autres, nous avons donc édité le texte selon une méthode qu'on pourrait dire « éclectique », en choisissant, entre les leçons de *A*, *G*, et *C*, celle qui nous paraissait la plus probable. Les critères retenus pour ce faire varient selon les cas : qu'il s'agisse de considérer la contrainte métrique, l'existence de syntagmes analogues dans la tradition poétique ou dans l'*Heptateuchos* lui-même, ou encore d'opter pour une *lectio difficilior*, le choix n'échappe sans doute pas toujours à l'arbitraire, et nous

---

la *Genèse*, [...] *caelum terramque creauit* au lieu de *locauit*, était une correction de l'éditeur et non une leçon manuscrite : *R* donne *locauit* comme les plus anciens témoins.

<sup>97</sup> Voir p. 95-96.



espérons que la mention des variantes dans l'apparat permettra au lecteur de corriger le cas échéant celui que nous avons fait.

## 1.2. La tradition indirecte (VII<sup>e</sup> - IX<sup>e</sup> s.)

On trouve, comme évoqué ci-dessus à propos du contenu des catalogues, des citations de vers isolés de l'*Heptateuchos* dans des manuels médiévaux de poésie ou de grammaire latine, qui permettent de constater que le poème pouvait être tenu au VII<sup>e</sup> s. pour une source d'*exempla* de poésie latine classique au même titre que les œuvres de Virgile ou de Lucain<sup>98</sup>. Ici encore nous devons renvoyer aux recherches de M. R. Petringa<sup>99</sup>, qui a relevé deux types de manifestations du texte de l'*Heptateuchos*, d'abord en tant que « modèle d'*ars metrica* pour l'enseignement scholastique » dans des manuels en prose ou des florilèges, d'autre part en tant que source d'imitations manifestes à l'intérieur d'autres poèmes.

### 1.2.1. Mentions dans les manuels en prose et les florilèges

Dans une aire « anglo-saxonne » tout d'abord, le poème est cité dans trois traités :

- Le *De metris et aenigmatibus ac pedum regulis* d'Aldhelme<sup>100</sup> (640-709)
- Le *De arte metrica* de Bède<sup>101</sup> (673-735)
- L'*Epistula* 162 d'Alcuin<sup>102</sup> (730-804)

Dans une aire « française », il apparaît dans deux florilèges :

- L'*Opus prosodiacum* de Micon de Saint-Riquier<sup>103</sup> (825-853)
- Un recueil anonyme sobrement intitulé *Exempla diversorum auctorum*<sup>104</sup> (s. IX).

---

<sup>98</sup> Petringa 2016, 106 cite un extrait du traité *De metris et aenigmatibus ac pedum regulis* d'Aldhelme (Ehwald 1919, 92,7-14) : « Quis est versus heroicus catalecticus ? Praebet Vergilius exemplum dicens : *Et tonicae-mitrae* [Verg. *Aen.* 9,616] ; scanditur ita ... ; item libro undecimo : *Fecerat-auro* [Verg. *Aen.* 11,75] et **libro Iudicum** : *Septuaginta prius trun-carat corpora regum* [*Hept. Iud.* 18] et Lucanus libro tertio [Lucan. 3,762] : *Primus-armis* ».

<sup>99</sup> Pour une discussion et une description détaillées de ces occurrences, qui n'intéressent pas directement notre étude du *liber Geneseos*, voir Petringa 2001, 511-536, et Petringa 2016, 104-126 ; voir encore Canal 2015, 20-34, et Schmalzgruber 2017, 51-52.

<sup>100</sup> Ehwald 1919, 92,7-14

<sup>101</sup> Kendall 1975, 132,4-22.

<sup>102</sup> Dümmler 1895, 260-262.

<sup>103</sup> Traube 1896, 279-294.

<sup>104</sup> Keil 1880, 254,16-30.

### 1.2.2. Imitations dans des textes poétiques<sup>105</sup>

Les textes sont :

- Les *Miracula Nyniae episcopi*<sup>106</sup> (anonyme, VIII<sup>e</sup> s.)
- Le *Carmen de abbatibus* d'Aethelwulf<sup>107</sup> (IX s. in.)
- Le *Carmen de Sancto Cassiano*<sup>108</sup> (anonyme, IX<sup>e</sup> s.)

Ceci conclut notre rapide aperçu de la tradition textuelle de l'*Heptateuchos* ; comme on l'a vu, si l'on peut tirer de son analyse des informations sur la réception de l'œuvre au Moyen Âge, elle ne permet pas, dans une perspective d'édition du livre de la *Genèse*, d'éliminer ni de privilégier l'un ou l'autre des manuscrits A, G ou C, qui nous ont transmis une portion significative du texte.

---

<sup>105</sup> Voir Petringa 2016, 118-118 : « Fin qui dunque è apparso in modo chiaro che le aree che caratterizzano il quadro geografico della fortuna dell'*Heptateuchos* tra VII e IX secolo sono l'Inghilterra e la Francia, nei cui maggiori focolai di cultura l'opera doveva essere ben nota; nelle stesse aree è attestata altresì la diffusione del poema biblico mediante le imitazioni e i riusi che di esso si rinvencono in alcune opere poetiche. Attraverso un'analisi delle riprese dell'*Heptateuchos* in questi testi poetici è possibile constatare, oltre alle novità, alle qualità e alle caratteristiche dei prodotti letterari in sé, il fatto che a partire dall'ultimo quarto dell'VIII secolo, molto più nettamente che nei precedenti secoli, si fissano modelli di gusto e si canonizzano meccanismi di scrittura, destinati ad avere una ricaduta assai più ampia del ristretto ambiente scolastico. »

<sup>106</sup> Le manuscrit de ce poème de 504 vers est le suivant : Bamberg, Staatsbibliothek, B II 10 (Misc. Patr. 17), X-XI<sup>e</sup> s ; voir les études de Strecker 1922, et Levison 1940.

<sup>107</sup> Dümmler 1881, 590.

<sup>108</sup> Winterfeld 1899, 181-196.

## 2. Les éditions et les études critiques

### 2.1. Les éditions

Le texte a connu, en comptant les rééditions, une trentaine de publications, d'extensions diverses, avant celle de Peiper en 1891 ; il y est attribué de manière variable, à saint Cyprien de Carthage, Avit de Vienne, Tertullien, ou Juvencus. Nous reportons la liste complète des éditions<sup>109</sup> dans la bibliographie, à la fin du présent volume, et ne mentionnons ici que celles qui constituent une avancée dans la publication du texte :

- **1560** : l'éditeur humaniste **G. Morel** publie d'après le manuscrit *R* les 165 premiers vers de la *Genèse*<sup>110</sup>, dans un recueil rassemblant des vers de l'*Alethia*, du pseudo-Hilaire et de Dracontius, et deux courts poèmes de 165 vers : un *carmen de Genesi*, qui est celui qui nous occupe, et un autre *de Sodoma*<sup>111</sup> ; il attribue ces derniers à Cyprien de Carthage conformément à la mention de *R*<sup>112</sup>.

- **1643** : le jésuite **J. Sirmond**<sup>113</sup> publie le poème biblique d'Avit de Vienne d'après trois manuscrits qui sont vraisemblablement *A*, *B*, et un troisième manuscrit non identifié<sup>114</sup>. Incidemment, il affirme avoir trouvé dans ces manuscrits, et imputés au même auteur, des livres poétiques de l'*Exode*, du *Lévitique*, des *Nombres*, du *Deutéronome*, de *Josué*, et des *Juges* ; il publie, en outre, pour chaque livre, les quatre ou cinq vers initiaux, en mentionnant un nombre total de vers qui se trouve ne pas correspondre à ceux des manuscrits que nous connaissons<sup>115</sup>.

- **1733** : les bénédictins **E. Martène & U. Durand**<sup>116</sup> publient dans le neuvième et dernier tome de leur anthologie des auteurs chrétiens antiques le livre de la *Genèse* d'après le manuscrit *G*, par conséquent sans les vers 325 à 378. Comme la première main de *G*, ils attribuent le texte à Juvencus, et y ajoutent des notes critiques qui restent intéressantes à consulter et que nous avons reportées à l'occasion dans notre apparat. Leur texte est réédité

---

<sup>109</sup> Voir Petringa 2016, 163-165 et *infra* p. 447.

<sup>110</sup> Morel 1560.

<sup>111</sup> Poème édité par Peiper à la suite de l'*Heptateuchos* sous le titre « Incerti de Sodoma », voir Peiper 1891, 212-220 ; à propos de ce poème, voir Morisi 1993.

<sup>112</sup> Sur la question de l'attribution du texte, voir *infra* p. 37 sq.

<sup>113</sup> Sirmond 1643.

<sup>114</sup> Voir Petringa 2016, 144, et Peiper 1891, xii.

<sup>115</sup> *Ibid.*

<sup>116</sup> Martène & Durand 1733.

plusieurs fois, notamment en 1792, par le jésuite **F. Arevalo**<sup>117</sup>, en annexe de son édition du poème évangélique de Juvencus. Arevalo révisé toutefois les notes et nous le citerons aussi quand ce sera utile ; notons enfin ici que le texte de Martène & Durand, avec les notes d'Arevalo, sont publiés tels quels dans la *Patrologia Latina* de J.P Migne<sup>118</sup> en 1846.

- **1852** : le travail du cardinal **J.B. Pitra**<sup>119</sup> se signale par la découverte des manuscrits *A*, *B*, et *C*<sup>120</sup>, et en conséquence, il s'agit de la première édition de notre poème à partir d'une tradition complète, ou du moins telle que nous la connaissons encore aujourd'hui. Il comble la lacune de 54 vers dans le texte du *liber Geneseos* (les actuels vers 325 à 378), et propose une première édition des six autres livres de l'*Heptateuchos*. Il attribue l'œuvre à Juvencus, conformément à la leçon de *G*, et à une intuition personnelle qui lui indique des similitudes, dans le style comme dans la méthode paraphrastique, entre l'*Heptateuchos* et les *Euangeliorum libri quattuor*<sup>121</sup>. Le travail de Pitra passe étrangement inaperçu lors de sa publication : en 1871, lorsqu'il publie son édition des œuvres complètes de saint Cyprien, G. Hartel<sup>122</sup> semble ainsi ignorer non seulement la découverte de *A*, *B*, et *C*, mais aussi celle de *G* par Martène et Durand, et donne en annexe les seuls 165 premiers vers de la Genèse d'après le manuscrit *R*<sup>123</sup>. C'est l'étude littéraire et philologique de J.E.B. Mayor<sup>124</sup>, en 1889, qui va relancer l'intérêt pour l'œuvre en proposant un commentaire tenant compte de tous les manuscrits, et des commentaires de Martène, Arevalo, et Pitra.

- **1891** : **R. Peiper**<sup>125</sup> publie la édition première édition « scientifique » et intégrale de l'*Heptateuchos* : le volume 23 du *CSEL* est, comme il est d'usage, roboratif, et comporte, outre une présentation et une analyse des sources que nous avons déjà évoquées<sup>126</sup>, divers *indices*, pour les *loci similes*, les noms propres, les *uerba et locutiones*, et les particularités

---

<sup>117</sup> Arevalo 1792.

<sup>118</sup> Migne 1846 (*PL* 19).

<sup>119</sup> Pitra 1852.

<sup>120</sup> Bien qu'*A* et *B* aient été déjà vraisemblablement signalés par J. Sirmond, comme avancé ci-dessus.

<sup>121</sup> Pitra 1852, xl-xlv.

<sup>122</sup> Hartel 1871.

<sup>123</sup> Voir Petringa 2016, 147 et Hartel 1871, lxvi : « Genesis carmen una cum Sodoma Morelius ex codice bibliothecae S. Victoris primus edidit. Ego eundem Victorinum 380 (*R*) nunc Parisiensem saec. XIII diligentius excussi altero non invento, cuius auxilio unici codi- cis menda gravissima tollerentur ».

<sup>124</sup> Mayor 1889. Le savant anglais dédie son travail au cardinal Pitra (Mayor 1889, iii).

<sup>125</sup> Peiper 1891 ; le texte critique repose sur *A*, *B*, *C* et *G*, et Peiper ajoute, en appendice aux sept livres de l'*Heptateuchos*, trois *carmina* d'auteur inconnu : *de Sodoma*, *de Iona* et *Ad senatorem*.

<sup>126</sup> Voir *supra*, p. 27.

métriques ; un sommaire enfin des *Mayoriana*, leçons ou corrections proposées par Mayor et non retenues par Peiper dans son texte ou son apparat. Il attribue l'œuvre à un « Cyprianus Gallus », pour des raisons que nous allons exposer à présent.

## 2.2. Auteur et datation de l'œuvre : états de la question

Les questions liées de la paternité et de la datation de l'œuvre occupent une large part de la bibliographie critique de l'*Heptateuchos*, et ont notamment quelque peu monopolisé l'attention qui lui a été accordée au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle<sup>127</sup>, ce qui explique le titre de cette section ; mais nous y mentionnerons tout de même les études portant sur contenu du texte, dont le nombre va croissant depuis une vingtaine d'années.

### 2.2.1 Dans les documents médiévaux et les premières éditions

Comme nous l'avons vu, les documents manuscrits apportaient les témoignages suivants : *AR*<sup>128</sup> et une seconde main de *G* attribuaient l'œuvre à « Cyprien », quand *G* et *C* ne donnaient pas de nom d'auteur.

Parmi les catalogues, celui de Lorsch donnait Cyprien, celui de Cluny Avit de Vienne, et celui de saint Riquier est ambigu<sup>129</sup>, mais pouvait désigner Cyprien ou Avit.

Si l'on considère enfin la tradition indirecte, Micon de Saint-Riquier attribuait certains vers à Avit, d'autres à Juvencus, quand Aldhelme, Bède et Alcuin ne donnaient pas de nom d'auteur :

« I [...] tre autori, nei cui scritti si rinvencono espliciti riferimenti al poema in questione, non fanno mai il nome dell'autore, utilizzando formule generiche per indicarlo, quasi si trattasse di un'opera ben nota ai lettori. Sembrerebbe pertanto evidente che già nel VII secolo il nome dell'autore fosse ignoto: l'opera, dunque, circolava anonima e gli eruditi del tempo non tentavano di attribuirle una paternità, assai più saggiamente di quanto avrebbero fatto in seguito sia gli scribi dei codici *AGR* che i filologi dal XVI al XIX secolo. »<sup>130</sup>

---

<sup>127</sup> A l'exception notable de l'étude comparée de Gamber 1899, *Le Livre de la Genèse dans la poésie latine au Ve siècle*, sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin, voir p. 42.

<sup>128</sup> *B* est amputé de tout le début de l'*Heptateuchos* et donc du livre de la *Genèse* ; par conséquent il ne donne pas d'attribution pour le poème.

<sup>129</sup> Nous rappelons le titre mentionné : « Quaestiones Hilari Cypriani Alcimi Aviti Hieronymi Augustini super pentateuchum ».

<sup>130</sup> Petringa 2016, 22.

Les éditeurs en question avaient en effet généreusement attribué le poème, à divers Pères de l'Eglise et à des auteurs reconnus de paraphrase biblique : outre celui de Cyprien de Carthage<sup>131</sup>, il fut publié sous le nom de Tertullien<sup>132</sup>, de Salvien<sup>133</sup>, de Juvencus<sup>134</sup> et d'Avit de Vienne<sup>135</sup> ; certains éditeurs toutefois refusèrent de se prononcer et le publièrent comme anonyme<sup>136</sup>.

### 2.2.2. Dans l'érudition du tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s.

Le rationalisme philologique du tournant du siècle se fit fort d'ordonner cette situation anarchique : les attributions hasardeuses furent réfutées<sup>137</sup>, et de nouvelles conjectures furent émises, dont nous allons tâcher de présenter les principales dans l'ordre chronologique.

- En 1874, **A. Ebert** (1820-1890), conteste, sur des critères stylistiques, l'unité de l'œuvre, et juge que les 165 premiers vers sont l'œuvre d'un auteur qui n'est pas celui du reste de la Genèse<sup>138</sup>.

- En 1888, **C. Schenkl**, dans son édition du *CSEL* de l'*Alethia*<sup>139</sup>, est le premier à relever les *loci similes* entre le poème de Cl. Marius Victorius et l'*Heptateuchos* : l'avis a depuis prévalu, qu'il y avait lieu de voir chez le rhéteur marseillais une influence du poète inconnu<sup>140</sup>, ce qui fournit un premier *terminus ante quem* pour la composition de l'ouvrage, à la première moitié du V<sup>e</sup> s<sup>141</sup>.

- **C. Becker**, dans une étude de 1889, suggère que le poète pourrait être gaulois en

---

<sup>131</sup> Fabricius 1564, de Pamèle 1568, Rigault 1648, Le Prieur, et Maittaire 1713.

<sup>132</sup> Par de Pamèle encore (1583), ainsi que du Jon 1597, Rivinus 1651 et Oberthür 1781.

<sup>133</sup> Dupin 1690.

<sup>134</sup> Martène-Durand 1733, Galland 1768, Arevalo 1792, Pitra 1852 et 1888.

<sup>135</sup> Sirmond 1643.

<sup>136</sup> Rigault 1634, Le Prieur 1664, Fell 1682, Baluze-Maran 1726.

<sup>137</sup> Becker 1889, Best 1892, Harnack 1899, Stutzenberger 1903, Brewer 1904, Hass 1912 ; voir l'exposé de Petringa 2016, 151-154.

<sup>138</sup> Ebert 1889 ; cette hypothèse n'a pas connu une grande fortune auprès des autres critiques, et notre expérience du texte nous la rend, de même, improbable, en raison de la constance tout au long des sept livres de vocables et tours syntaxiques fort rares par ailleurs ; plus personne ne semble la défendre aujourd'hui.

<sup>139</sup> Voir Schenkl 1888, 352-353.

<sup>140</sup> Cf. Becker 1889, 38-4, Best 1892 48-53, Peiper 1891, XXV-XXVI et 275-281, Maurer 1896, 61-67. Contra, voir Pollman 1992 et Jakobi 2010.

<sup>141</sup> Petringa 2016, 154 n. 100 précise que selon Gennade (*de uir. ill.* 60), Claudius Marius Victorius serait mort sous le règne de Théodose II et Valentinien III (425-450).

s'appuyant sur des correspondances métriques et stylistiques avec des poètes localisés en Gaule avec certitude, tels que Paulin de Périgueux et Cl. Marius Victorius ; il situe l'œuvre aux alentours de l'an 400 en raison de de son influence sur l'*Alethia*, et d'un parallèle qu'il décèle entre des vers de Claudien (*III cos. Hon.*, 96-98, datant de 396),

*o nimium dilecte Deo, cui fundit ab antris  
Aeolus armatas hiemes, cui militat aether  
et coniurati ueniunt ad classica uenti.*

et d'autres, du livre de l'*Exode* de l'*Heptateuchos* (*Hept. exod.* 474-476) :

*o nimium felix<sup>142</sup>, celsis cui misit ab astris  
munimenta Deus, candens cui militat aether  
et coniuratae ueniunt ad prælia noctes !*

Il juge en outre que l'auteur devait être un homme à la culture juridique (*homo iureconsultus rhetorque*)<sup>143</sup> en raison du vocabulaire qu'il emploie.

- **R. Peiper** contribue au débat dans son « *proæmium* » : reprenant, sur ses propres dires, une indication de Mayor<sup>144</sup> il relève lui aussi la similitude probante entre les vers de Claudien et ceux de l'*Heptateuchos*, ainsi que d'autres :

- entre un vers d'Ausone<sup>145</sup> dans la *Moselle* (47), *sicca in primores pergunt uestigia lymphas*, et un autre issu du livre de Josué dans l'*Heptateuchos* (89), *nuda in primori mergunt uestigia ripa* ;

- entre un vers du pseudo-Hilaire (*metrum in Genesim* 101), *herbarum uaria consurgunt gramina campis*) et le vers 13 du livre de la *Genèse* de l'*Heptateuchos*, *florea uentosis consurgunt germina campis*<sup>146</sup>.

Il accepte par ailleurs, comme ses prédécesseurs, la dépendance de l'*Alethia* à

---

<sup>142</sup> L'attaque du vers se lit chez Stace, *silu.* 5,5,59 : *O nimium felix, nimium crudelis et expers* / [...].

<sup>143</sup> Becker 1889, 44-45.

<sup>144</sup> Voir Mayor 1889, xlii et 92 que nous avons déjà mentionné à propos des éditions (*supra*, p. 36), raison pour laquelle nous n'y revenons pas plus longuement ici. Peiper précise en outre que l'indication lui avait été donnée auparavant par Manitius (Peiper 1891, xxv n. 2). Il s'avère, comme on vient de le voir, que le parallèle figure également dans Becker 1889.

<sup>145</sup> Ausone est mort en 394.

<sup>146</sup> Voir Peiper 1891, xxv : « [...] eodemque quo Victor tempore etiam Hilarius Genesis ad Leonem Papam (consecratus is erat a. 440, obiit a. 461) conditor Cypriani Genesin legisse uidetur ».

l'*Heptateuchos*<sup>147</sup> et pose ainsi une fenêtre chronologique identique à celle de C. Becker, pour localiser l'œuvre entre la parution du poème de Claudien (396) et celle de l'*Alethia* (450 au plus tard).

Concernant l'identification de l'auteur, c'est une question qu'il avait déjà abordée dans son édition des poèmes d'Avit de Vienne en 1883, dans laquelle il affirmait accepter l'attribution à un « Cyprianus » mentionnée dans *A* et *R*, et jugeait qu'il fallait identifier ce personnage à un « Cyprien » connu en tant que disciple de Césaire d'Arles, l'évêque de Toulon mort en 546<sup>148</sup>. Dans son édition de l'*Heptateuchos* de 1891 pourtant, il change d'avis :

« Nella prefazione all'edizione dell'*Heptateuchos* Peiper cambiò tuttavia parere, rinunciando a qualsiasi attribuzione a personaggi altrimenti noti ma conservando il nome Cipriano di una parte della tradizione. Tale oscuro autore sarebbe stato in ogni caso attivo in Gallia, a causa del luogo di provenienza della maggior parte dei manoscritti e della lingua da lui impiegata, e fu pertanto denominato da Peiper 'Cipriano Gallo'. »<sup>149</sup>

Que d'importants auteurs de paraphrase biblique comme Avit ou Cl. Marius Victorius fussent par ailleurs localisés en Gaule rendait la conjecture d'autant plus opportune, et quoi qu'il en soit, le nom *Cyprianus Gallus* se répandit et demeure aujourd'hui celui sous lequel le texte de l'*Heptateuchos* est référencé<sup>150</sup>.

- S'ensuivent, pendant une vingtaine d'années, un certain nombre de débats érudits, toujours autour de la paternité ou de l'authenticité de l'œuvre, et qui se sont globalement montrés assez infructueux : citons Best 1892, qui soutient que l'auteur du livre de la *Genèse* n'est pas le même que celui des autres livres, Harnack 1899, qui pense que l'auteur est celui de la *Cena Cypriani*, Brewer 1904, qui juge que l'auteur de la *Cena Cypriani*, qui est celui de l'*Heptateuchos*, devait être un certain moine qui correspondait avec saint Jérôme<sup>151</sup> ; toutefois Haas 1912, en tâchant de tirer une datation et une localisation de l'œuvre du texte biblique que

---

<sup>147</sup> Peiper 1891, xxv.

<sup>148</sup> Peiper 1883, lxiii ; hypothèse reprise par Mayor 1889, xl-xlii.

<sup>149</sup> Petringa 2016, 150.

<sup>150</sup> Petringa 2016, 25-26, plaide avec de solides arguments pour un abandon de cette dénomination, et dans les faits sa suggestion est déjà mise en pratique la plupart des chercheurs qui s'occupent de l'œuvre, au profit d'une périphrase telle que « le poète de l'*Heptateuchos* » (*Heptateuchdichter*, *Heptateuch Poet* : la locution est plus satisfaisante dans les langues germaniques) ; voir *infra*, p. 43.

<sup>151</sup> *ep.* 140.



l'on pouvait supposer être à l'origine de notre paraphrase, a le premier relevé que le poème témoignait simultanément de leçons bibliques issues de la Vieille Latine et de la Vulgate <sup>152</sup>.

### 2.2.3. Dans les études critiques modernes

Il se passe, comme le relève M.R. Petringa<sup>153</sup>, soixante années avant que l'*Heptateuchos* ne suscite à nouveau l'intérêt de la recherche, mais l'attente se révèle fructueuse, car deux études importantes sur la poésie de réécriture biblique mentionnées au chapitre précédent, celle de R. Herzog et celle de M. Roberts, vont renouveler l'approche du genre, et incidemment, celle de l'*Heptateuchos* : **R. Herzog** tout d'abord, publie donc en 1975 un ouvrage important, qui plaide pour la considération des spécificités génériques des poèmes bibliques, ce qui l'amène à réfléchir sur la fonction de ce type de texte, ainsi qu'à son assise sociologique<sup>154</sup>. En ce qui concerne plus spécifiquement l'*Heptateuchos*, il rend obsolète les débats autour du nom de « Cyprien » par une éclairante analyse du processus de pseudépigraphie<sup>155</sup> : les éditeurs carolingiens auraient, selon lui, rassemblé les poèmes bibliques tombés dans l'anonymat et les auraient identifiés avec les grands écrivains et exégètes pré-ambrosiens (Herzog 1975, xxvi) :

« [...] mit der Reihe Tertullian-Cyprian-Laktanz-Hilarius-Viktorin liegt der seit Hieronymus und Cassiodor herausgearbeitet Kanon der vorambrosianischen Kirchenschriftsteller vor [...], Niederschlag eines systematischen Verdrängungsvorgangs in die Pseudepigraphie. »

Il pense ainsi, à propos de l'*Heptateuchos*, que le nom de Cyprien de Carthage aurait été simplement utilisé pour conférer du prestige à un poème tombé dans l'anonymat<sup>156</sup>, et il est suivi en cela par **M. Roberts**<sup>157</sup> qui, comme on l'a dit précédemment, a contribué à faire reconnaître pleinement la facture rhétorique de la poésie de réécriture biblique<sup>158</sup>, et à la faire apprécier selon ses propres principes esthétiques<sup>159</sup>, au lieu de la condamner sur des a priori post-romantiques. Cela a imposé une méthodologie comparatiste qui inspire la présente étude,

---

<sup>152</sup> Voir Hass 1912, 27sq., n. 6 ; nos observations confirment par ailleurs cette théorie ; voir *infra* p. 61 sq.

<sup>153</sup> Petringa 2016, 153 ; cette période correspond à une disgrâce plus générale de la poésie et du latin chrétiens.

<sup>154</sup> Nous avons relevé précédemment (p. 13) son hypothèse sur l'« horizon d'attente » (« Lesererwartung ») dans lequel s'inscrivait l'*Heptateuchos*.

<sup>155</sup> Herzog 1975, xxvii-xxxii.

<sup>156</sup> *Ibid.*, 53-60.

<sup>157</sup> Roberts 1978, 249, et Roberts 1985, 93.

<sup>158</sup> Roberts 1985.

<sup>159</sup> Roberts 1989.

faite d'une confrontation systématique de la paraphrase à l'hypotexte biblique, conformément à l'intuition selon laquelle ces poèmes, en tant qu'exégèse en vers, visent à la connaissance du texte de l'Écriture davantage qu'à une gloire littéraire qui leur serait propre.

Les études de Roberts contiennent en outre de nombreuses analyses littéraires d'extraits de textes de l'*Heptateuchos* ; Herzog et Roberts ne sont toutefois pas les premiers à voir dans le poème autre chose qu'une stimulante charade philologique : dès 1899, S. Gamber, que nous avons déjà mentionné, publie une étude comparant les paraphrases de la Genèse dans les poèmes de « Cyprianus Gallus », du pseudo-Hilaire, de Claudius Marius Victorius, de Dracontius et d'Avit de Vienne<sup>160</sup> ; il œuvre à caractériser les buts artistiques comme spirituels de cette littérature, et il y a lieu de le considérer comme un précurseur. Citons enfin, l'étude littéraire de J.M. Evans<sup>161</sup>, consacrée aux antécédents de l'épopée biblique de J. Milton, *Paradise Lost* : c'est de fait une petite synthèse des traditions herméneutiques et littéraires sur le récit génésiaque de la Chute, comportant un chapitre consacré aux réécritures bibliques antiques et incidemment, au livre de la *Genèse* dans l'*Heptateuchos*<sup>162</sup>. Dans une approche plus similaire à celle des philologues classique, il faut également mentionner, dans des années peu propices à l'étude de la poésie biblique, les recherches d'A. Longpré sur la métrique de l'*Heptateuchos*<sup>163</sup> ; c'est là un aspect que, par un défaut de compétence, nous avons quelque peu laissé de côté dans notre étude, exceptés quelques cas où les considérations métriques pouvaient aider à établir le texte critique ou à mettre en lumière des effets expressifs manifestes<sup>164</sup>.

---

<sup>160</sup> Voir Gamber 1899.

<sup>161</sup> Evans 1968.

<sup>162</sup> Le caractère synthétique de l'étude implique malheureusement une approche un peu rapide et superficielle des œuvres individuelles considérées ; ainsi Evans propose-t-il une interprétation du récit de la Chute dans l'*Heptateuchos* qui nous a semblé astucieuse mais erronée, voir Evans 1968, 137-142, et *infra*, commentaire, p. 377.

<sup>163</sup> Longpré 1972a, « Structure de l'hexamètre de Cyprianus Gallus », et 1972b, « Traitement de l'élision chez le poète Cyprianus Gallus ».

<sup>164</sup> A ce sujet, voir toutefois quelques observations au chapitre suivant, p. 72.

#### 2.2.4. Développements récents

Grâce à Roberts et Herzog<sup>165</sup>, la recherche sur l'*Heptateuchos* est en quelque sorte sortie de l'impasse où l'avait conduite la *Quellenforschung*, et les dernières décennies ont vu paraître un nombre croissant d'études et d'articles sur la poésie de réécriture biblique, et sur notre poème en particulier.

##### 2.2.4.1. Sur la question de l'identification et du nom de l'auteur

Si elle souscrit à la théorie pseudépigraphique exposée par Herzog, M.R. Petringa émet toutefois quelques réserves et remarques que nous résumons ici en espérant ne pas les galvauder : d'abord la mention du nom de « Cyprien » dans *A* et *R* ne lui apparaît pas forcément comme visant à conférer du prestige à l'œuvre, mais lui semble plutôt accidentelle ; le fait d'autre part, que les *codices* contenant l'*Heptateuchos* soient, à l'exception de *C*, des volumes de *miscellanei*, y affaiblit à ses yeux l'autorité de la mention de l'auteur ; enfin, le fait que les catalogues, plus anciens que les *codices* dont nous disposons, donnent les vers comme anonymes, lui semble une preuve supplémentaire du caractère anonyme de l'œuvre dès le début de la tradition textuelle observable<sup>166</sup>. Elle suggère en outre d'abandonner, dans la mesure où l'identification de notre auteur à un « Cyprien » quelconque ne tient plus, l'abandon de sa dénomination comme « Pseudo-Cyprien », afin d'éviter de le « confluire per comodità nel già folto gruppo degli scritti pseudoepigrafici del vescovo di Cartagine »<sup>167</sup> : l'argument étant raisonnable, il sera donc dorénavant nommé, jusqu'à une prochaine découverte peut-être, l'« auteur de l'*Heptateuchos* » ou le « poète de l'*Heptateuchos* ».

---

<sup>165</sup> Il faudrait sans doute accorder ici le même crédit aux chercheurs qui, au cours du XX<sup>e</sup> s., ont permis une meilleure compréhension du climat culturel et scientifique de l'Antiquité tardive, comme H.-I. Marrou, de la littérature exégétique, comme J. Daniélou, ou de la poésie latine chrétienne, comme J. Fontaine, et plus récemment J.-L. Charlet, pour citer des chercheurs français.

<sup>166</sup> Voir Petringa 2016, 25-26, pour un exposé détaillé de ces arguments.

<sup>167</sup> Petringa 2016, 26.

#### 2.2.4.2. Sur la question de la datation<sup>168</sup> : terminus post quem

Il existe un consensus sur la dépendance de l'*Heptateuchos* au *Panegyrique sur le troisième consulat d'Honorius*<sup>169</sup> daté de 397 ; K. Pollmann cependant, dans un article de 1992<sup>170</sup>, a émis l'hypothèse selon laquelle un passage du livre de la *Genèse* dans le poème indiquait une dépendance à saint Augustin. Voici l'argumentation : au chapitre 18 de la *Genèse*, la péripécie couramment dénommée « théophanie de Mambré » nous présente « le Seigneur » rendant visite à Abraham en compagnie de deux personnages mystérieux qui, peu après en *Gn.* 19,1, seront qualifiés comme « des anges » par le texte biblique, mais que la tradition exégétique a eu du mal à identifier avec précision<sup>171</sup> : s'agissait-il de Dieu le Père accompagné de deux anges, du Christ accompagné de deux anges, d'une manifestation trinitaire ? Notre poème rend compte de l'épisode (*hept. gen.* 597-641) en des termes que l'on doit reconnaître à deux reprises comme relevant d'une théologie trinitaire, au v. 611 d'abord : *dumque deum trina positum sub imagine pascit*, et au v. 634 encore, lorsque les trois personnages se séparent (*Gn.* 19,1), *ilicet ad Sodomam ueniunt duo, Natus et Altor*<sup>172</sup>. Or, dit K. Pollmann, Augustin est le premier à voir dans cet épisode biblique une manifestation trinitaire, ce qui permet donc de dater le poème relativement à la publication de son interprétation de *Gn.* 19, c'est-à-dire, pour la datation la plus haute, 397 (*serm.* 7)<sup>173</sup>.

---

<sup>168</sup> Au sujet de la datation de l'œuvre, outre les travaux de M.R. Petringa que nous avons déjà abondamment cités, voir Herzog 1975, xxv-xxxii et 53-60, Roberts 1978, 249, Roberts 1985, 93, Pollmann 1992, 492, Jakobi 2010, Cutino 2016b.

<sup>169</sup> Voir *supra*, p. 39.

<sup>170</sup> Pollmann 1992, « Der sogenannte Heptateuchdichter und die 'Alethia' des Claudius Marius Victorius. Anmerkungen zur Datierungsfrage und zur Imitationsforschung ».

<sup>171</sup> Voir à ce sujet Thunberg 1966, Bartelink 1984, Wenham 1994, Boulnois 2006, Bucur 2015.

<sup>172</sup> Si *natus* désigne assurément « le fils », *altor* pourrait convenir au Père comme à l'Esprit ; voir Cutino 2016b, 107, et Pollmann 1992, 500-501 à ce sujet, qui n'est pas d'une grande incidence sur le fond de l'argument exposé ici.

<sup>173</sup> L'idée, selon K. Pollmann, est exprimée à deux reprises dans l'œuvre ultérieure d'Augustin, en *trin.* 2,11,22 (397-420), et *c. Max.* 2,25,5 (427-428), lieux qui pourraient aussi, selon elle, être la source de la lecture trinitaire que nous constatons dans l'*Heptateuchos*.

Voici les objections : d'une part, comme le fait observer M.R. Petringa<sup>174</sup>, la datation la plus haute serait, dans ce cas identique à celle donnée par le parallèle avec Claudien (397) ; d'autre part, nous lisons chez Origène (*comm. in cant.* 2,8,8) :

*Quid enim [...] fiebat tunc cum apparuerunt tres uiri Abrahae sedenti ad quercum Mambre ? Licet illa angelorum species plus aliquid quam angelicum ostenderit ministerium, nam trinitatis ibi mysterium prodebat.*

Chez Ambroise encore (*Abr.* 1,33) :

*Vide primo fidei mysterium : deus illi adparuit, et tres aspexit ; cui deus refulget trinitatem uidet, non sine filio patrem suscipit nec sine sancto spiritu filium confitetur.*

Il est donc faux d'affirmer que saint Augustin est l'initiateur d'une interprétation trinitaire de la péricope<sup>175</sup>. Si nous nous y sommes arrêtés, en dépit du peu d'incidence de la question sur la localisation chronologique précise du poème, c'est parce que la question de l'influence, ou en l'occurrence, de l'absence d'influence de la pensée augustinienne sur l'*Heptateuchos*, nous a semblé, au cours de notre étude, être un trait remarquable du poème.<sup>176</sup> Quoi qu'il en soit, nous accepterons la date de 397 et le poème de Claudien comme terminus post quem.

#### 2.2.4.3. Terminus ante quem

De même que pour le terminus post quem, nous héritons d'un consensus de la tradition philologique, qui voit dans la publication de l'*Alethia* la limite basse de la fenêtre de datation du poème, soit au plus tard 450. Dans un article de 2016, M. Cutino, en s'appuyant sur le relevé d'un grand nombre de *loci similes*<sup>177</sup> entre l'*Heptateuchos* et le *Carmen de prouidentia Dei* du pseudo-Prosper d'Aquitaine<sup>178</sup>, propose d'avancer sensiblement cette limite pour la placer à la date retenue pour la publication de ce dernier poème, soit en 417.

Dans un mouvement inverse, K. Pollman, dans l'article déjà cité de 1992, a remis en cause la dépendance de l'*Alethia* à l'*Heptateuchos*, suivie en cela par M. R. Petringa et H. Schmalzgruber<sup>179</sup>. Son argumentation est de nature logique : elle juge que la plupart des *loci*

<sup>174</sup> Petringa 2016, 155.

<sup>175</sup> A propos de la tradition exégétique de *Gn.* 18, voir la synthèse de Bucur 2015.

<sup>176</sup> Sur cette question, et plus généralement sur le « contenu du » poème, voir *infra*, p. 87.

<sup>177</sup> Cutino 2016b, 109-115 pour le relevé des exemples.

<sup>178</sup> Pour l'édition de ce texte, voir Cutino 2011.

<sup>179</sup> Schmalzgruber 2017, 113-135 reprend longuement le dossier, et sa conclusion est identique à celle de K. Pollmann : *non liquet*. Mais elle ne remet pas pour autant en cause à la datation traditionnelle à la première moitié du V<sup>e</sup> s.

*similes* relevés ne sont que des lieux communs peu probants, et que même quand ils le sont, rien ne prouve que l'influence ait joué dans un sens plutôt que dans l'autre ; R. Jakobi<sup>180</sup> va plus loin dans cette voie en postulant, exemples et analyses à l'appui, que c'est l'*Heptateuchos* qui dépend de l'*Alethia* et non l'inverse : selon ces critiques, la tradition philologique aurait été victime d'un préjugé stipulant que le simple doit venir avant le complexe, et donc que l'austère et servile paraphrase de l'*Heptateuchos* devait précéder le commentaire polémique et volubile de Claudius Marius Victorius. Ces arguments sont recevables, mais sont réversibles et ne prêtent de toute manière pas à la réfutation de détail ; nous avons, dans le cadre de ce travail, choisi de postuler une antériorité de l'*Heptateuchos* pour des raisons qui tiennent, en quelque sorte, au contenu doctrinal, et en particulier au traitement du récit de la Chute. Nous devons renvoyer au commentaire qui tente de l'expliquer en détail, mais nous pouvons résumer ici nos constatations : le fait est que sur toutes les questions théologiques difficiles que soulève la lecture, et à plus forte raison la paraphrase du livre de la *Genèse*, jamais notre poète ne laisse voir une connaissance des innovations et des synthèses augustinienne, alors qu'il montre par ailleurs une bonne connaissance académique des différents points de doctrine ; son horizon théologique, et même théologico-poétique, est celui de Prudence et d'Ambroise, pas celui d'Augustin. Il est possible, si l'on suppose que l'ouvrage a vu le jour dans un contexte « scolaire », d'imaginer que certaines complications doctrinales eussent été inappropriées pour un public non érudit, et que par conséquent il est logique de ne pas les trouver dans cette Bible illustrée<sup>181</sup> qu'est à certains égards l'*Heptateuchos*. Mais ce qui est vrai de la doctrine des raisons séminales n'est pas de celle du péché originel, laquelle n'est pas complexe, mais facile à expliquer sous une forme narrative et frappante pour l'imagination ; il n'est qu'à voir avec quelle verve la défend l'*Alethia*, œuvre « scolaire » elle aussi, pour se convaincre qu'il n'aurait pas été difficile d'en rendre compte sans complications, ne serait-ce qu'au détour d'une épithète. Or le récit de la Chute dans l'*Heptateuchos* ne laisse voir aucune condamnation morale des protoplastes, et introduit en revanche une idée narrative originale, une métaphore narrativisée où l'« ouverture des yeux » de *Gn.* 3,7 est comprise comme l'accès à une révélation du spectacle céleste qui symbolise un partage de l'omniscience divine<sup>182</sup> (*Hept. gen.* 87-88) :

---

<sup>180</sup> Jakobi 2010.

<sup>181</sup> Voir le jugement de Gamber 1899, 5 : « [le poète de l'*Heptateuchos*] semble ne s'être attaché à reproduire en vers les livres de l'Ancien Testament que pour rendre cette lecture plus agréable [...]»

<sup>182</sup> Voir le commentaire, p. 395.

*Quod simul ac sumpsit [le fruit défendu, sc.], detersa nocte, nitentes  
emicuere oculi mundo splendente sereni.*

Dans l'*Alethia* au contraire, l'ingestion du fruit interdit l'accès aux mystères célestes (1,423-429) :

[...] *quippe antea degere nudis  
et nescire datum, siue almi plena uigoris  
corda rudes homines celsarum conscia rerum  
et caelo tantum mundoque intenta ferentes  
pectora ad excelsum semper conuersa parentem,  
dum secretorum miracula diuinorum  
paene incorporeae mentis splendore notarent [...]*

Ce qui, lors de la désobéissance, est gagné pour un temps dans l'*Heptateuchos*, est précisément ce qui est perdu dans l'*Alethia*<sup>183</sup> ; nous avons du mal à nous persuader que l'auteur de l'*Heptateuchos*, connu pour avoir des « tendances moralisantes »<sup>184</sup>, eût donné une telle interprétation du récit s'il avait connu auparavant le poème du marseillais, et ce sans même évoquer ou admettre l'existence de la théorie augustinienne : cela impliquerait chez lui une malice et des dispositions polémiques qu'il ne montre nulle part. Nous en resterons donc là en confessant une incertitude, et en espérant qu'une erreur éventuelle sur ce point ne priverait pas cette étude de toute pertinence.

En tout état de cause, pour revenir à notre terminus ante quem, une fois que l'on a abandonné la dépendance de l'*Alethia*, la voie est libre<sup>185</sup>, pour ainsi dire, jusqu'aux citations du poème dans le manuel d'Aldhelme (640-709), et la limite passe au VII<sup>e</sup> s. : c'est la position que défend aujourd'hui M. R. Petringa<sup>186</sup>, s'autorisant d'une hypothèse émise par Herzog, qui

---

<sup>183</sup> La condamnation morale sera plus explicite chez Avit de Vienne, mais l'image est encore la même (*Spir.Hist.* 2,263-272) : *ecce repentinus fulgor circumstetit ora, / lugendoque nouos respersit lumine uisus. / Non caecos natura dedit nec luminis usu / privatam faciem peperit perfectio formae ;/ nunc mage caecus eris, cui iam non sufficit illud / noscere, quod tantus uoluit te nosse creator ! / Ad uitam uobis cernendi facta facultas : / uos etiam letum uestra sed sponte uidetis./ Tum patuisse gemunt oculos ; nam culpa rebellis / fulsit et obscenos senserunt corpora motus.*

<sup>184</sup> Roberts 1985, 119.

<sup>185</sup> En effet, la logique de renversement de dépendance fonctionne aussi pour le pseudo-Hilaire, Avit et Dracontius, qui présentent aussi beaucoup de lieux analogues à ceux de l'*Heptateuchos*.

<sup>186</sup> Petringa 2016, 161.

jugeait qu'il était concevable que l'œuvre eût été conçue en milieu scholastique<sup>187</sup>.

Pour résumer l'état de la question sur la datation du poème, le terminus post quem est unanimement situé en 397, et le terminus ante quem est, selon les opinions, datable à la parution du *De providentia Dei* du pseudo-Prosper (417), de l'*Alethia* de Claudius Marius Victorius (450 au plus tard), ou encore du *De metris et aenigmatibus ac pedum regulis* d'Aldhelme (VII<sup>e</sup> s.).

Il est encore un critère de datation que nous avons laissé de côté, celui qui se base sur la version de la Bible latine supposée avoir été employée par le poète : l'opinion la plus répandue pour la grande majorité des critiques, stipulait que notre paraphrase ne dépendait pas de la Vulgate hiéronymienne<sup>188</sup> mais de l'une des textes « vieilles » traductions latines traduites de la Septante. K. Pollmann, fait exception : entendant prouver que l'*Alethia* précède l'*Heptateuchos*, elle avance que les deux poèmes tirent leur information biblique d'un texte « mixte » ou annoté, qui comporterait simultanément ou alternativement de la Vulgate et d'une « vieille latine », où qu'ils utilisent tous les deux deux textes bibliques différents<sup>189</sup>. Ils se trouve que nos observations confirment en partie la théorie ; notre poème reflète bien des leçons de la Vulgate<sup>190</sup>, mais plus rarement qu'il ne renvoie à une traduction de la Septante, ce qui explique sans doute l'erreur collective sur ce plan. Cette constatation, pour intéressante qu'elle soit, empêche néanmoins de dater le texte relativement à la version biblique employée, la date de rédaction de la Vulgate (avant 405 pour le Pentateuque) ne modifiant guère la fenêtre de datation admise. Pour les besoins de notre étude, nous avons produit un texte

---

<sup>187</sup> Herzog 1975, xxix sq. ; 54 ; 56.

<sup>188</sup> Voir Mayor 1889, xliii-xliv, Becker 1889, 27-36, Peiper 1891, xxvi-xxvii, Manitius 1891, 167, Best 1892, 37-48, Hass 1912, 12-42, Herzog 1975, 106 et 110, Roberts 1985, 93-94, Pollmann 1992, Nides 1993, 26 et 83, Petringa 2016, 44-50. Un premier indice se manifeste dès le vers 2 du livre de la *Genèse* de l'*Heptateuchos* (*Gn.* 1,2) : *namque erat informis fluctuque abscondita tellus*, où la paire d'épithète *informis fluctuque abscondita* est beaucoup plus proche d'*inuisibilis et incomposita* (*Vetus Latina* ; cf. ἄορατος καὶ ἀκατασκευαστος LXX) que du doublet synonymique *inanis et uacua* de la Vulgate, qui tire son caractère répétitif du style hébraïque.

<sup>189</sup> Pollmann 1992, 497-498 pour la démonstration ; cette position était aussi celle de Hass 1912, 27-28 ; voir aussi Lubian 2015, 225-226, et n. 33 : « Hass 1912, 12-28, fautore di una posizione che mi sembra ancora la più plausibile, concludeva la sua disamina ipotizzando che il poeta dovesse conoscere una versione preieronimiana del Pentateuco (e dell'Ottateuco) strettamente imparentata con quello che oggi - seguendo Fischer 1951-1954, 17-18 - si può chiamare il tipo europeo S della *Vetus Latina*, in cui il testo originario risultava però integrato con emendazioni interlineari e *marginalia* tratti dalla *Vulgata*, come accade del resto anche nel caso dello stesso *Codex Lugdunensis*. »

<sup>190</sup> Voir la démonstration *infra*, chapitre 3, p. 61 sq.



biblique de synthèse issu principalement des leçons « européennes » de la *Vetus Latina* de Beuron<sup>191</sup>, en nous reportant au texte de la Septante en cas de difficulté ; nous reviendrons sur la question de l'hypotexte biblique dans le troisième chapitre de l'étude.

#### 2.2.4.4. La question du public et du milieu de composition

L'une des particularités de l'*Heptateuchos*, outre, comme nous venons de le constater, le défaut d'éléments paratextuels qui permettent de l'attribuer à un personnage et à un moment historique précis, est l'absence de déclaration d'intention qui permette d'en préciser les visées argumentatives ou littéraires : d'une manière singulière si l'on se réfère à tous les textes analogues<sup>192</sup>, le poème se présente dans tous les manuscrits sans aucun *præmium* ou épître dédicatoire<sup>193</sup>, mais débute directement par la paraphrase de *Gn. 1,1, principio Dominus caelum terramque locavit*.

D'autre part, le scripteur se révèle extrêmement discret dans le fil même de son texte, qui se présente comme un pure narration, une simple contrepartie versifiée de son modèle : on n'y trouve pas de prise de position théologico-exégétique explicite comme dans l'*Alethia* ou l'*Histoire spirituelle*, et en l'absence de gloses ou de digressions significatives, les tendances exégétiques et théologiques doivent en être entièrement inférées par l'examen du vocabulaire employé, des épisodes narratifs retranchés ou amplifiés, ou de la nature même de ces modifications du texte ; les infléchissements du récit biblique, qui se révèlent seulement à la lumière d'une laborieuse étude comparée, sont en fait les seuls indices réellement probants, dans la mesure où la contrainte métrique et le régime « analogique » de l'expression poétique limite la portée « signifiante » des choix lexicaux : le poète n'a pas le même rapport aux mots que le philosophe et le théologien. Il résulte de tous ces manques, pour l'*Heptateuchos*, une

---

<sup>191</sup> Nous avons suivi, de préférence, le texte qui porte le sigle *I* ; ce texte, nommé *Itala* car supposé en circulation en Italie, n'est pas un texte authentique, mais un « centon » de citations d'Ambroise, Jérôme, Rufin et Augustin, qui ne se soucient pas toujours d'être constants dans la lettre de leurs citations, et qui, c'est particulièrement le cas de saint Ambroise, intègrent le texte biblique à leur propre syntaxe d'une manière si inextricable qu'il est souvent difficile de déterminer l'endroit où commence la citation et celui où elle s'achève. Le *codex Lugdunensis* 403 (209), mentionné dans la 188 ci-dessus par F. Lubian, et qui contient la version la plus complète d'une bible latine pré-hiéronymienne, est sans doute une meilleure approximation du texte utilisé par notre poète, mais malheureusement pour notre étude qui s'est concentrée sur les trois premiers chapitres de la Genèse, il ne contient pas le début du Pentateuque, mais commence en *Gn. 16,9* ; pour ce texte biblique voir Robert 1881.

<sup>192</sup> Voir le commentaire, p. 215 sq.

<sup>193</sup> Le titre, quand le manuscrit en comporte un (*G* en est dépourvu), est simplement *liber geneleos (A)* ou *liber genesis (C)* ; voir texte critique p. 102. Sur le titre général *Heptateuchos*, voir *supra* p. 21.

réputation d'austérité et d'obscurité ; voici le jugement de J. Fontaine, qui multipliait les conjectures dans son manuel de poésie latine chrétienne<sup>194</sup> :

« Cette œuvre aurait pu commencer d'être écrite du vivant même de Prudence, en retrait duquel elle se place si décidément : est-ce un manifeste de l'aile rigoriste du parti ascétique? La culture littéraire de ce poète demeure considérable, et dans les trois domaines de la culture tardive : poésie antique de Virgile à Stace, prose classique, poésie chrétienne, y compris Paulin et Prudence. Cela souligne d'autant mieux sa résolution de s'en tenir au projet de Juvencus, voire à la stricte versification des Écritures. L'idée initiale du poète était-elle de compléter, par l'Ancien Testament, le poème de Juvencus ? Faudrait-il imaginer cet anonyme impénétrable comme un Juif d'Occident, soucieux de ne pas laisser aux chrétiens le monopole de l'expression épique ? ou comme un chrétien judaïsant ? »

Aucune de ces hypothèses ne peut-être réellement confirmée par une lecture attentive du poème : l'« ascétisme » supposé ne se vérifie ni dans la forme<sup>195</sup>, ni dans le fond : on ne trouve aucun indice renvoyant au combat entre le semi-pélagianisme et l'augustinisme, comme dans le *Carmen de providentia Dei* du Pseudo-Prosper<sup>196</sup> ou *l'Alethia*<sup>197</sup>, et le « moralizing bias » évoqué par M. Roberts<sup>198</sup> à son propos relève d'avantage d'un souci des convenances mondaines<sup>199</sup> que d'un ascétisme militant. Les termes trinitaires<sup>200</sup> et

---

<sup>194</sup> Fontaine 1981, 247.

<sup>195</sup> L'esthétique poétique classique qui imprègne le poème, ne serait-ce que par les renvois intertextuels, penche vers le sensualisme, si ce n'est l'érotisme, et du reste, comme le montrera le commentaire, *l'Heptateuchos* ne refuse pas l'ornement, malgré la caractérisation de J. Fontaine 1981, 247 (« En cette absence de toute liberté dans la transcription, peut-être faut-il donc voir moins la traduction d'une incapacité que l'abstention délibérée de tout ornement : bref, l'expression d'une sorte d'« atticisme monastique [...] »), lequel avait sans doute d'autres priorités dans le cadre d'une étude synoptique de la totalité de la poésie latine chrétienne.

<sup>196</sup> Voir Cutino 2011, 57 sq.

<sup>197</sup> Cutino 2009, 223-225.

<sup>198</sup> Roberts 1989, 119.

<sup>199</sup> Le poète, parmi d'autres « atténuations », abrège fortement des chapitres entiers de la seconde partie de la Genèse, quand les réalités évoquées (le commerce, les coutumes matrimoniales, les mœurs politiques tribales, la physiologie féminine) tendent vers le prosaïsme ; voir au chapitre suivant, à propos des abréviations, p. 64.

<sup>200</sup> Voir *supra*, p. 44 ; les « trois hommes » venus à la rencontre d'Abraham à Mambré sont décrits comme un *deum positum trina sub imagine* (*Hept. gen.* 611).

christologiques<sup>201</sup> que l'on trouve pour désigner « le Seigneur » dans sa paraphrase de *Gn.* 18 excluent par ailleurs que l'auteur soit juif ; quant à la comparaison avec Juvenus, force est de constater que l'*Heptateuchos* est effectivement plus « austère » encore que le poème de l'Espagnol, qui comporte un prologue explicite, et qui, par la nécessité de tenir compte de l'existence des quatre récits évangéliques, est moins contraint que notre poème par son hypotexte. En somme les références et cadres herméneutiques habituellement mobilisés autour de l'« épopée biblique » ne sont pas ici d'un grand secours.

Il existe certes un consensus sur une nature didactique des réécritures bibliques<sup>202</sup>, mais cela même peut porter à confusion, si nous y plaçons nos conceptions de ce qui constitue un travail « scolaire », que nous tendons à opposer à un travail « artistique » accompli<sup>203</sup> ; en fin de compte, on peut imaginer pour l'*Heptateuchos* un public relativement varié, d'un lectorat scolaire à une intelligentsia chrétienne « mondaine »<sup>204</sup>, en passant par le public de clercs qui devait, les années passant, tendre à devenir l'unique lectorat du poème.

#### 2.2.4.5. études récentes diverses

Pour terminer cet état de la question « *Heptateuchos* », citons les travaux les plus récents<sup>205</sup>, que nous n'avons pas eu encore l'occasion d'évoquer parce qu'ils dépassaient la perspective de la *Quellenforschung*, et les questions de datation et d'identification de l'auteur qui

---

<sup>201</sup> *Hept. gen.* 614 : *cœptas iterat Lux uera loquellas* pour *Gn.* 18,10 ; cf. *Jn.* 1,9 : *erat lux uera quae illuminat omnem hominem*.

<sup>202</sup> Voir Cutino 2016a, 246 : « il faut remarquer la fonction 'informative' de ces paraphrases bibliques en vers : elles sont adressées aux *rudes*, c'est-à-dire à ceux qui ne connaissent pas encore bien l'Écriture, ni le langage de l'exégèse et de la théologie chrétienne, mais qui, en revanche, sont très cultivés et donc sensibles à la forme poétique », voir aussi Cutino 2011, 23-24 et 85-88 : voir aussi l'hypothèse « scholastique » de Herzog 1975, xxix sq. ; 54 ; 56), suivi par M. R. Petringa (2016, 161), déjà évoquée ci-dessus p. 48.

<sup>203</sup> Voir Roberts 1985, 3, déjà cité ci-dessus, p. 16 : « there is no clear demarcation between a paraphrase and an independent work of literature ».

<sup>204</sup> Voir Fontaine 1981, 95-100, chapitre « La poésie chrétienne 'mondaine', du centon de Proba aux petits vers d'Ausone ».

<sup>205</sup> Nous signalons à ce titre une série d'études à paraître dans les actes du colloque *Das Alte Testament in der Dichtung der Antike*, tenu à l'université de Wuppertal du 23 au 25 janvier 2019, où ont été présentées au sujet de l'*Heptateuchos* un nombre de communications considérable, compte-tenu de l'oubli où était tenu encore récemment ce poème : il s'agit de Thomas Gärtner, *Die Verführungsrede der Schlange in den verschiedenen Genesisversifikationen* ; Michele Cutino, *Les rapports entre l'Heptateuchos du Ps.-Cyprien et l'Alethia de Claudius Marius Victorius* ; Maria Rosaria Petringa, *Aspetti esegetici ed ecdotici dell'anonimo poema dell'Heptateuchos* ; Danuta Shanzer, *Bitter Waters in Late Antiquity: the Heptateuch Poet on Numbers* ; Hedwig Schmalzgruber, 'ille ego qui sum', *Die Reden Gottes im Buch Exodus der Heptateuchdichtung*.

constituèrent longtemps le fil conducteur de la tradition académique autour de l'*Heptateuchos*, fil que nous avons tenté de suivre dans cet exposé. Depuis une trentaine d'années, les recherches se signalent par une plus grande diversité d'approches : D. Nodes, tout d'abord, s'est intéressé à la réception de l'exégèse patristique au sein de la paraphrase biblique<sup>206</sup> ; D. Ciarlo, à la technique paraphrastique de l'auteur<sup>207</sup> ; D. De Gianni, aux rapports intertextuels avec la littérature patristique<sup>208</sup> et classique<sup>209</sup>, ainsi qu'à la méthode paraphrastique<sup>210</sup>, tout comme F. Lubian<sup>211</sup> ; M. Cutino, à la caractérisation idéologique et à la mise en lumière des priorités « narratives » du poème<sup>212</sup>, ainsi qu'à la question de la réception des savoirs scientifiques et exégétiques que l'on peut y observer<sup>213</sup>. Il faut aussi signaler deux travaux de plus grande ampleur, la thèse sur le livre de *Josué* soutenue en 2015 par M. Canal<sup>214</sup>, et l'important ouvrage d'H. Schmalzgruber sorti en 2017, *Studien zum Bibeleos des sogenannten Cyprianus Gallus*, dont le corpus, les vers 1-362 du du *liber Geneseos*, recoupe le nôtre : il s'agit d'une édition des vers en question, accompagnés d'une traduction en langue allemande, d'une préface et d'un commentaire philologique, ainsi que de notices sur la suite du *liber Geneseos* (363-1498). Ce travail nous a été précieux sur bien des aspects ; dans le cadre de cet aperçu des opinions critiques, il faut y relever une innovation théorique : H. Schmalzgruber propose de voir une influence sur l'*Heptateuchos* du *Centon* de Proba<sup>215</sup>, hypothèse qui ne change pas le terminus post quem pour la composition de notre poème, le *Centon* étant daté, au plus tard, de 360<sup>216</sup>. Enfin, le professeur M. Cutino, de l'université de Strasbourg, dirige actuellement une équipe qui travaille à une nouvelle édition critique de l'*Heptateuchos* en huit volumes (un volume pour chaque livre et un volume de *prolegomena*) qui doivent comprendre textes critiques révisés, traductions françaises,

---

<sup>206</sup> Nodes 1993.

<sup>207</sup> Ciarlo 2008.

<sup>208</sup> De Gianni 2014a et 2014b.

<sup>209</sup> De Gianni 2015.

<sup>210</sup> De Gianni 2017.

<sup>211</sup> Lubian 2015.

<sup>212</sup> Cutino 2016b.

<sup>213</sup> Cutino 2016a.

<sup>214</sup> Canal 2015.

<sup>215</sup> Voir le dossier commenté des *loci similes* dans Schmalzgruber 2017, 100-113 ; c'est une innovation relative, puisque Best 1892 avait déjà établi un lien, mais sans être suivi.

<sup>216</sup> Schmalzgruber 2017, 99.

introductions et notes ; l'auteur de la présente étude est en charge du volume consacré au *liber Geneseos*.

### Chapitre 3. Le livre de la *Genèse* de l'*Heptateuchos*

Les chapitres précédents avaient pour objet de situer notre poème dans le cadre de l'histoire littéraire, puis d'en présenter la tradition manuscrite, éditoriale et critique ; il importe à présent de le définir d'un point de vue formel et idéologique en nous appuyant sur notre propre étude du livre de la *Genèse*. Nous évoquerons donc en premier lieu les problèmes pratiques posés par la conversion en poésie latine du texte génésiaque, puis la méthode paraphrastique suivie par notre auteur ; ensuite, nous tâcherons de caractériser sa langue, son style, et ses influences poétiques et enfin, autant que faire se peut, le contenu idéologique et « théologique » du poème.

#### 1. La réécriture poétique de la *Genèse*

Il n'est pas besoin d'insister sur la particularité du livre de la *Genèse* au sein de la Bible hébraïque, et du Pentateuque lui-même. Il se distingue, sur un plan littéraire, par l'archaïsme et la multiplicité, voire l'hétérogénéité des récits présentés, et sur le plan du contenu religieux et philosophique, par la densité et l'importance des questions traitées : l'origine du monde, du mal, celle des hommes et leur destin, la nature de la justice sont ainsi autant de problèmes abordés dans un texte parfois difficile à comprendre : comme le note M. Roberts<sup>217</sup>, les problèmes de cohérence structurelle s'ajoutent aux problèmes d'interprétation posés par le récit, et tout cela est exposé selon des principes stylistiques exotiques qui en obscurcissent encore la compréhension. Il n'en reste pas moins que, conformément à la polysémie grecque comme latine, le *principium*, le « début », étant aussi le « principe »<sup>218</sup>, ce premier livre biblique concentre un grand nombre de questions théologiques majeures, et ainsi est-il bien plus représenté que les autres livres du Pentateuque dans la poésie de réécriture : ses paraphrases forment comme un sous-groupe de poèmes qui entretiennent de forts rapports entre eux et constituent de fait un corpus comparatiste cohérent, qui se révèle précieux pour caractériser de façon différentielle l'« austère » texte du *liber geneleos*.

##### 1.1. Problèmes narratifs

Du point de vue d'un paraphraste, le principal problème littéraire que pose la réécriture, et avant cela, la lecture même de la *Genèse*, tient à sa narration à la fois elliptique et redondante ; le récit est tour à tour obscur ou trop schématique, il se répète ou se contredit, et

---

<sup>217</sup> « two kinds of problems, those arising from the structure (...) and those arising from the content », Roberts 1985, 116.

<sup>218</sup> Voir commentaire, p. 217

rend difficile toute interprétation littéraliste radicale : les « doubles créations » du monde et l'homme en sont les exemples les plus frappants<sup>219</sup>. La tradition exégétique, quand elle reconnaissait ces difficultés, les affrontait de diverses manières : les alexandrins y voyaient l'indice de figurations allégoriques ou typologiques, et saint Augustin s'est appuyée sur elles pour développer sa conception singulière de l'exégèse « littérale »<sup>220</sup>. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> s., des tentatives de rationalisation eurent lieu : la laïcisation de l'étude de l'Écriture y importa les méthodes et cadres conceptuels de l'érudition classique, et ainsi, l'une des nouvelles méthodes d'analyse, nommée « Formgeschichte »<sup>221</sup>, s'attacha à analyser les textes bibliques et à remettre en cause leur structure selon un point de vue diachronique, par l'examen de critères littéraires internes, et des conditions socio-historiques supposées de leur rédaction. L'application de cette méthode à l'Ancien Testament<sup>222</sup> donna ainsi lieu à l'élaboration d'une théorie nommée « hypothèse documentaire » : le livre de la *Genèse*, en particulier, était le lieu d'un phénomène de stratification ; différentes sources, d'époques et de tendances intellectuelles différentes, avaient été compilées pour aboutir au texte que nous connaissons, ce qui expliquait les redondances et les variations stylistiques, voire idéologiques<sup>223</sup>. La principale faiblesse de cette théorie était de ne reposer sur aucun document observable<sup>224</sup>, et elle est aujourd'hui en désuétude pour cette raison, et à cause sans doute de la désuétude plus

---

<sup>219</sup> Voir le commentaire, p. 220 sq.

<sup>220</sup> Il faut relever ici le caractère très singulier de l'exégèse « littérale » augustinienne telle qu'elle est présentée dans le traité *De genesi ad litteram*, qui laisse place à la figuration, laquelle se superpose, en quelque sorte, à une littéralité qui n'est pas négociable.

<sup>221</sup> La méthode fut s'abord appliquée à l'étude des Évangiles synoptiques ; voir la bibliographie et une discussion dans Benoit 1946.

<sup>222</sup> Voir Gunkel 1917.

<sup>223</sup> Pour les premiers livres de la *Genèse*, la « théorie documentaire » distinguait ainsi, parmi d'autres sources hypothétiques, une strate appelée P (Priest), ou « texte sacerdotal », qui en formait l'ossature, et une strate peut-être plus ancienne de contenu, mais d'adjonction plus récente, nommée J, ou « texte jahviste », d'après sa façon de désigner Dieu par son nom personnel, *Yhwh*, et qui s'intercalait dans le texte P ; les épisodes narratifs étaient parfois répartis entre les sources (ainsi la Chute serait plutôt un récit de J), mais les combinaient à l'occasion (le récit du Déluge en particulier) ; pour ce qui est des caractéristiques stylistiques, J., un « conteur oriental » selon Dhorme 1931, 86, avait un style « vif et imagé », et une conception anthropomorphique de Dieu, quand P. employait un langage précis, répétitif et prosaïque, et témoignait d'une notion plus abstraite de la divinité.

<sup>224</sup> Ce qui inspire au critique littéraire M. Sternberg la réflexion suivante : « Rarely have such grandiose theories of origination been built and revised and pitted against one another on the evidential equivalent of the head of a pin; rarely have so many worked so long and so hard with so little to show for their trouble. », Sternberg 1985, 13.

générale de l'approche « comparatiste » en matière d'histoire des religions ; elle eut pourtant le mérite d'attirer l'attention sur des faits de langue et sur la structure interne des récits bibliques.

Pour notre *liber geneseos*, l'examen du traitement des doublons et des dissonances révèle une incontestable priorité narrative : le poète n'hésite pas à réduire la difficulté théologique éventuelle à une faute de narration, et la corrige en conséquence en éliminant le doublon, et en modifiant l'ordre biblique des événements au besoin<sup>225</sup> ; il n'y voit jamais l'occasion de s'élever au niveau mystique ou allégorique. C'est là une première caractéristique remarquable, et qui, conformément au jugement de J. Fontaine mentionné *supra*<sup>226</sup>, rapproche le poème du travail de Juvencus, contraint de composer avec les différents récits évangéliques, davantage que de toute autre réécriture biblique. Si l'on considère que l'*Heptateuchos* ne paraît pas être l'œuvre d'un ignorant, ni sur le plan littéraire ni sur celui de la théologie, et qu'il ne présente pas de traits polémiques, ces réductions des problèmes exégétiques ressemblent fort à des simplifications didactiques, que l'on imagine pour les justifier un contexte catéchétique, ou plus « mondain » : dans ces deux cas l'érudition comme l'esprit de chicane seraient naturellement déplacés. Au demeurant, même les paraphrastes moins timorés tendent de même à réduire les doublons narratifs les plus manifestes<sup>227</sup>, ce qui est une contrainte imposée par la caractéristique du genre épique.

## 1. 2. Problèmes linguistiques : style et niveau de langue des textes bibliques latins

« Les premiers chapitres de la *Genèse* [...] », écrit E. Dhorme, « [...] ne sont que de la prose, mais de la prose d'ordre sublime »<sup>228</sup>, ce qui signifie qu'elle procède d'une logique et d'une stylistique poétique : ainsi, tirant le meilleur parti de la modestie des structures syntaxiques<sup>229</sup> de la langue hébraïque, cette poésie repose essentiellement sur le procédé paratactique nommé « parallélisme ». Il s'agissait de « diviser chaque période en deux membres, le plus souvent égaux, qui se correspondait pour le sens et pour le son. Le premier membre de la période

---

<sup>225</sup> Le traitement de la séquence d'anthropogénèse est l'exemple le plus frappant de cette application du principe rhétorique de la *breuitas*, voir commentaire, p. 258 sq.

<sup>226</sup> Fontaine 1981, 247 ; voir la citation au chapitre 2, p. 50.

<sup>227</sup> A propos de la « double création » de l'homme de *Gn.* 1,26-27 et *Gn.* 2,7, par exemple, seul Claudius Marius Victorius (*aleth.* 1,163-170) affronte la difficulté, voir commentaire.

<sup>228</sup> Dhorme 1931, 85.

<sup>229</sup> « L'hébreu est simple et pauvre, (...) ses moyens de syntaxe sont médiocres : l'hébreu a certes quelques particules de subordination ; mais il se plaît surtout au moyen le plus simple, la coordination. », G. Auzou, cité par Poinssotte 1979, 67.



contenait un sentiment qui, dans le second, était amplifié ou relevé par un contraste »<sup>230</sup>. Ce procédé était répandu dans tout l'Orient, chez les Babyloniens, les Assyriens, les Syriens, les Arabes, et il est ancré dans une pratique sociale de réunion d'une communauté autour d'un « chorège » qui dialogue avec le « chœur » selon un dispositif d'appels et de réponses ; à un niveau plus profond, il répond à des dispositions universelles de l'esprit :

« L'âme est cadencée par le parallélisme, d'autant plus facilement qu'il existe au fond de nous-mêmes une tendance à répéter l'idée, l'image, l'émotion, soit en elles-mêmes, soit dans leurs répliques similaires ou contrastées. »<sup>231</sup>

Le début de la *Genèse*, qui déploie la Création selon une série de couples, antithétiques ou complémentaires, ciel / terre ; tohu / bohu ; lumières / ténèbres, soir / matin, eaux d'en haut / eaux d'en bas, terre / mer, etc., illustre le procédé. Cette poésie est ainsi faite davantage de formules phraséologiques que de strictes lois de versification<sup>232</sup>, ce qui brouille la frontière avec la prose ; plus important encore, cette logique de répétition existe également au niveau de la macrostructure : ainsi E. Dhorme estime-t-il que le narrateur du récit-cadre de la *Genèse*, « fidèle à un système qu'on retrouve chez les historiens arabes, [...] juxtapose souvent sans harmoniser, c'est-à-dire qu'il n'éprouve pas le besoin de modifier son texte pour aboutir à un tout uniforme. »<sup>233</sup> Dans ces conditions, les répétitions, qui sont pour la théorie documentaire des marques de suture dans le texte, peuvent être des effets expressifs ou des moyens d'obtenir l'effet de litanie recherché, de même que les contradictions apparentes peuvent être des variations complémentaires ou paradoxales.

En raison de la manière, littérale et mot à mot, dont furent traduites les Écritures, en grec, puis du grec en latin<sup>234</sup>, ces particularités stylistiques sont passées directement dans des

---

<sup>230</sup> Dhorme 1931, 76, voir aussi Poinssotte 1979, 70 n. 215 : « Cette poésie est fondée sur le rythme, et elle s'exprime en une structure littéraire de forme binaire, appelée le parallélisme des membres : les propositions s'organisent en lignes accouplées, de longueur à peu près égale, qui se correspondent pour le sens et pour le son, et qui sont dans un rapport de synonymie, d'antithèse, ou de gradation. (...) [Les chrétiens de langue latine] y étaient disposés par l'antique tradition nationale du *carmen* romain, par le prestige toujours vivace de l'asianisme, sans parler du dualisme inhérent à la théologie chrétienne. »

<sup>231</sup> Dhorme 1981, 84-85 ; il est notable, comme le remarque J.-M. Poinssotte (voir la note précédente), que les anciens *carmina* romains présentaient une logique de répétition et d'amplification un peu analogue, cf. l'analyse de la prière à Mars de Caton (*de agri cultura* 141.1 sq.) dans l'ouvrage de Watkins 1995, 197-206.

<sup>232</sup> Dhorme 1981, 82.

<sup>233</sup> *Ibid.*, xxxvii.

<sup>234</sup> Même saint Jérôme se borne à corriger les aberrations grammaticales les plus gênantes, mais touche peu, malgré ses talents de linguiste, à l'*ordo uerborum* du texte biblique (*ep.* 57, 5) : *ego enim non solum fateor, sed*

langues littéraires fortement polies, au sein desquelles elles offrent un fort effet de contraste, et, d'un point de vue herméneutique, viennent compliquer une compréhension rendue déjà difficile par l'archaïsme du contenu : Lactance témoigne ainsi, à l'aube de l'ère des réécritures bibliques, du sentiment des lettrés confrontés au texte biblique latin (*inst. diu.* 5,1,15-18, autour de l'an 320 au plus tard) :

*Nam haec in primis causa est cur apud sapientes et doctos et principes huius saeculi scriptura sancta fide careat, quod prophetae communi ac simplici sermone, ut ad populum, sunt locuti. Contemnuntur itaque ab iis qui nihil audire uel legere nisi expolitum ac disertum uolunt ; nec quidquam haerere animis eorum potest, nisi quod aures blandiori sono mulcet. Illa uero quae sordida uidentur, anilia inepta uulgaria existimantur.*<sup>235</sup>

Si nous insistons sur ce point, c'est parce que, l'éloignement chronologique écrasant les perspectives, il peut nous échapper à quel point le latin biblique, dans la « synchronie » de Lactance ou de saint Augustin, devait, sur le plan non plus du registre stylistique, mais du niveau de langue<sup>236</sup>, jurer avec la langue littéraire et savante employée par ceux qui l'étudiaient : la « mise à jour » stylistique opérée par Juvencus ou l'auteur de l'*Heptateuchos* est ainsi, pour l'*elocutio*, la contrepartie de la tendance au remembrement narratif pour la *dispositio* : il s'agit, tout simplement, de rendre le texte biblique « présentable ». Il n'en reste pas moins que, dans cette *translatio*, certaines choses sont perdues, et d'autres altérées, en passant ainsi d'un idiome archaïque et oral à une langue urbaine et « littéraire », c'est-à-dire façonnée par la pratique de l'écriture et fixée par la conservation de textes : cette romanisation est déjà une déjudaïsation<sup>237</sup> de fait. Par ailleurs, sur le plan de la diffusion du message évangélique, c'est une « inculturation » singulière, dans la mesure où le niveau de développement académique de la culture d'accueil dépasse celui du milieu d'origine du message « inculturé », paradoxe qui se reflète dans l'emploi, malicieux pensons-nous, de l'épithète *rudis* dans le prologue du *carmen de prouidentia Dei* (416-417) pour désigner non

---

*libera uoce profiteor, me in interpretatio Graecorum absque scripturis sanctis, ubi et uerborum ordo mysterium est, non uerbum e uerbo sed sensum exprimere de sensu.*

<sup>235</sup> Voir le jugement de la linguiste Ch. Mormann, qui constate que le latin biblique présentait « [...] une forme rude et exotique qui a scandalisé les lettrés. » (Mohrmann 1955, 29).

<sup>236</sup> Les linguistes parlent de variation « diastratique » ; l'adhésion souvent proclamée au *sermo humilis* et à la *sancta simplicitate* sont, nous semble-t-il un peu illusoire, dans la mesure où l'exégèse patristique se présente essentiellement comme une littérature savante, et non comme une sagesse des nations.

<sup>237</sup> Selon l'expression de J.-M Poinssotte, voir Poinssotte 1979.

pas les gens sans éducation dans les arts libéraux, mais les individus cultivés mais ignorants ou les débutants en théologie (97-100) :

*Ista quidem melius diuinis edita libris  
cognoscenda forent, ubi legis in aequore aperto  
promptum esset uentis dare libera uela secundis;  
sed quoniam **rudibus** metus est intrare profundum,  
in tenui primum discant procurrere riuo*<sup>238</sup>

Si nous nous trompions sur le caractère provocateur de l'épithète chez le pseudo-Prosper, l'écart avec le jugement de Lactance un siècle auparavant en serait d'autant plus remarquable : les *rudes* semblent être devenus ceux-là même qui ne veulent rien entendre *nisi quod aures blandiori sono mulcet*. Quoi qu'il en soit, il est clair que nos réécritures bibliques sont incluses dans un plus large combat de la culture chrétienne pour la « modernité », c'est-à-dire pour la place d'honneur dans la hiérarchie culturelle et artistique du temps, à même de garantir ensuite la meilleure diffusion idéologique.

### 1.3. Le corpus des « épopées bibliques » génésiaques

L'épopée, d'un point de vue anthropologique, est un récit étiologique qui vient justifier une organisation présente du monde par un drame joué dans un temps originel ; comme l'a montré G. Dumézil à propos de l'histoire de la monarchie romaine<sup>239</sup>, il s'agit souvent d'un mythe ou d'un théologème historicisé, un mythe rationalisé et reformulé dans un but didactique. Cette nécessité d'illustration qui justifie la forme épique implique un style qui tend vers l'ornement et le sublime ; ainsi Aristote jugeait que l'épopée était une forme littéraire primitive remplacée par la tragédie, mais de même registre (*Poétique*, 1448b-1449b)<sup>240</sup>, en ce qu'elle constituait un genre narratif qui se caractérisait par la peinture d'actions nobles et d'hommes de rang élevé.

A considérer ces définitions du genre, le livre de la *Genèse* se prête donc sans doute plus aisément à la réécriture épique que les *Évangiles* ou les *Actes des apôtres* : certains traits, il est vrai, comme l'unité d'action ou la présence d'un « héros » unique, offraient dans la geste

---

<sup>238</sup> Cité et commenté par M. Cutino 2016a, 246.

<sup>239</sup> Voir Dumézil 1968, chapitre 2, « Naissance d'un peuple » ; certes l'épopée n'a pas dans ce cas sa forme métrique originelle et canonique, mais dans cette acception du terme, les premiers livres de Tite-Live tiennent davantage du « genre » que le *De natura rerum*, qui est un traité sous forme épique.

<sup>240</sup> Ἡ μὲν οὖν ἐποποιία τῆ τραγωδία μέχρι μὲν τοῦ μετὰ μέτρου λόγῳ μίμησις εἶναι σπουδαίων ἠκολούθησεν· [...] ἃ μὲν γὰρ ἐποποιία ἔχει, ὑπάρχει τῆ τραγωδία, ἃ δὲ αὐτῆ, οὐ πάντα ἐν τῆ ἐποποιία.

du Christ plus de prise pour une narration resserrée, mais le type de valeurs morales, la qualité sociale des personnages, le caractère bas et prosaïque des lieux et des actions, même miraculeuses, comparées aux exploits héroïques ordinaires, si l'on peut dire, en rendent la transposition épique plus artificielle. Dans la tradition littéraire, le fait est que les *Euangelium libri quattuor* de Juvencus ne sont guère comparables qu'au *Carmen paschale* de Sédulius<sup>241</sup>, quand les réécritures de la *Genèse* forment, du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> s., un corpus conséquent : dès 1899, S. Gamber publia *Le Livre de la Genèse dans la poésie latine au Ve siècle*, une étude parallèle portant sur le livre de la Genèse de l'*Heptateuchos*, l'*Alethia*, le *Metrum in Genesim*, le « *Carmen de Deo* » de Dracontius, et l'*Histoire spirituelle* d'Avit de Vienne ; plus récemment, D. Nodde, dans son ouvrage *Doctrine and Exegesis in Biblical Latin Poetry* ajoutait au corpus le *Centon* de Proba, et l'expérience de l'étude de ce type de texte montre qu'il est intéressant d'inclure aussi dans l'examen les poèmes théologiques de Prudence, la poésie spirituelle du Paulin de Nole, ou le *de Providentia Dei* du pseudo-Prosper, qui, sans être des réécritures bibliques à proprement parler, contiennent des reformulations des récits et concepts bibliques qui font écho à celles des paraphrastes : la redondance est conséquente, et invite à l'étude comparative.

Ces poèmes peuvent présenter des extensions variables dans la proportion du texte biblique paraphrasé, et possèdent des visées argumentatives et des tonalités stylistiques qui les distinguent, mais toutes rendent compte des trois premiers chapitres de la Genèse, sur lesquels nous avons concentré notre commentaire ; les *primordia mundi*, l'anthropogénèse et le récit de la Chute sont des pièces à conviction dans beaucoup des grands débats théologiques de la période, et leur reformulation est l'une des façons de contribuer à ces débats. En outre, sans préjuger d'un ordre chronologique parfois incertain<sup>242</sup>, il est manifeste que les poèmes bibliques entretiennent des rapports entre eux<sup>243</sup>, que des formules de l'*Heptateuchos* en particulier ont des parallèles dans tous les textes analogues, et que sa plus grande réserve tend à le faire situer à l'origine de la tradition. Définir ces relations pour parvenir à mieux situer et caractériser notre texte sera l'un des objets du commentaire.

---

<sup>241</sup> Sur les réécritures épiques du Nouveau Testament, voir Green 2006.

<sup>242</sup> Voir chapitre 2, p. 45 sq.

<sup>243</sup> Voir en particulier chapitre 5, commentaire, p. 374.

## 2. La méthode paraphrastique à l'œuvre dans l'*Heptateuchos*

La question du rapport de l'*Heptateuchos* à son hypotexte texte biblique est l'une des plus abordées dans la bibliographie récente, dans des études inspirées du travail de M. Roberts ; nous renvoyons notamment, dans l'ordre chronologique, à Ciarlo 2008, Lubian 2015, Canal 2015, 54-60, et De Gianni 2017. Voici nos observations quant aux grandes tendances à l'œuvre dans la paraphrase du *liber geneleos* ; pour un examen précis des problèmes syntaxiques, lexicaux et herméneutiques, nous renvoyons au commentaire qui mentionnera systématiquement le texte biblique latin.

### 2.1. L'hypotexte biblique : un texte *Vetus Latina* comportant des leçons de la Vulgate, ou deux textes différents

Si la dépendance de l'*Heptateuchos* en général, du *liber geneleos* en particulier, à un texte biblique latin pré-hiéronymien ne fait généralement pas débat, certains critiques, depuis W. Hass en 1912<sup>244</sup> évoquaient, exemples à l'appui, une influence possible du texte de la Vulgate, que l'on imagine que l'auteur ait travaillé sur deux bibles différentes, ou qu'il ait disposé d'une Vieille Latine « contaminée »<sup>245</sup> par le texte de la Vulgate. Nos observations tendent à confirmer cette théorie ; considérons par exemple, à la page suivante, les listes généalogiques de *Gn* 4 et 5, qui présentent des variations connues entre la *LXX*<sup>246</sup> et la Vulgate :

---

<sup>244</sup> Pollmann 1992, Jakobi 2010, Lubian 2015, voir *supra*.

<sup>245</sup> Voir chapitre 2, p. 48-49 et notes.

<sup>246</sup> Le choix de la *LXX* nous semble moins arbitraire dans ce cas que celui de l'une des multiples leçons présentées par la *Vetus Latina*.

<i>Heptateuchos</i>	Vulgate	<i>LXX</i>
<b>Descendants de Caïn (Gn. 4,17-18)</b>		
Cain	Cain	Καιν
Enochus	Enoch	Ενωχ
<b>Gaidad</b>	<b>Irada</b>	<b>Γαιδαδ</b>
<b>Malelus</b>	<b>Maviahel</b>	<b>Μαιηλ</b>
<b>Mathusalamus</b>	<b>Matusahel</b>	<b>Μαθουσαλα</b>
Amalech	Lamech	Λαμεχ
<b>Descendants de Seth (Gn. 5,3-32)</b>		
Sethus	Seth	Σηθ
Enochus	Enos	Ενως
Cainanus	Cainan	Καιναν
Malelela	Malaleel	Μαλελεηλ
Iaretus	Iared	Ιαρεδ
Enochus	Enoch	Ενωχ
<b>Mathusalamus</b>	<b>Mathusalam</b>	<b>Μαθουσαλα</b>
Lamechus	Lamech	Λαμεχ
Noelus / Noe	Noe	Νωε
Sethus	Sem	Σημ
<b>Chamus</b>	<b>Ham</b>	<b>Χαμ</b>
Iaphetus	Iafeth	Ιαφεθ

Outre la tendance de l'auteur de l'*Heptateuchos* à la suffixation latine de tous les noms propres hébraïques, et une certaine confusion due à la redondance des noms dans chaque lignée, on observe que, pour chaque terme où la *LXX* diffère de la Vulgate, l'*Heptateuchos* présente la leçon de la *LXX*<sup>247</sup>. Il est donc manifeste que l'auteur dispose d'un texte biblique pré-hiéronymien.

Mais si, d'autre part, nous examinons la durée des existences mentionnées pour ces patriarches, nous lisons dans notre *liber geneleos*, à propos de Lamech le père de Noé (*Hept. gen. 221-222 / Gn. 5,31*) :

*Septies hic centum uixit septemque per annos,  
septuaginta super positis, ut summula poscit.*

<sup>247</sup> *Gaidad* au lieu d'*Irada* ; *Malel(us)* (proche de *Μαιηλ*, avec une lettre « l » qui pourrait fort bien venir d'un « i ») plutôt que *Maviahel* ; même confusion que dans la *LXX* entre *Mathusalam* et *Matusahel*, tous deux nommés *Mathusalamus* (*LXX* *Μαθουσαλα*) ; *Cham* (*Χαμ*) plutôt que *Ham*. En revanche, la confusion entre *Ενως* et *Ενωχ* (tous deux *Enochus* dans le poème) ne vient pas de la *LXX*.

Le total est celui mentionné par la Bible hébraïque<sup>248</sup>, 777, et non celui de la *LXX*<sup>249</sup>, 753. Cette discordance particulière semblait du reste un fait notoire : voici les remarques de saint Augustin (*ciu.* 15,10) :

*In sola nona generatione, id est in annis Lamech, filii Mathusalae, patris autem Noe, summa uniuersitatis discrepat, sed non plurimum. Viginti enim et quattuor annos plus uixisse in hebraeis quam in nostris codicibus inuenitur. Namque antequam gigneret filium, qui uocatus est Noe, sex minus habet in hebraeis quam in nostris ; postea uero quam eum genuit, triginta amplius in eisdem quam in nostris, unde sex illis detractis restant uiginti quattuor, ut dictum est.*

Cet extrait de la *Cité de Dieu* est intéressant à plusieurs titres, et d'abord en ce qu'il désigne les « vieilles latines » comme *codices nostri* : on sait aujourd'hui que la Vulgate mit longtemps à s'imposer comme texte de référence<sup>250</sup>, et par conséquent, si la présence dans un texte de leçons qui en sont issues peut nous donner un *terminus post quem* pour le texte en question, la présence, à l'inverse, de leçons issues d'une « vieille latine » ne suffit pas, pour l'Antiquité tardive, pour déterminer un *terminus ante*. Par ailleurs, il manifeste un état de la pratique du texte biblique en Occident dans lequel le texte issu de la *LXX* fait encore autorité, mais où la connaissance du texte hébraïque et des variantes qu'il présente commence à se diffuser : c'est apparemment précisément le cas pour notre poète. Relevons également le type de gymnastique intellectuelle induit par la façon fragmentée dont le texte génésiaque nous renseigne sur les durées de vies des personnages<sup>251</sup> : *Namque antequam gigneret filium, qui uocatus est Noe, sex minus habet in hebraeis quam in nostris ; postea uero quam eum genuit, triginta amplius in eisdem quam in nostris, unde sex illis detractis restant uiginti quattuor, ut dictum est*, dit Augustin. Ce type de jeu arithmético-généalogique est le seul profit que notre poète semble tirer des listes généalogiques génésiaques ; voyons par exemple *Hept. gen.* 197-204 :

*Nongentos igitur postquam complebat Adamus  
ter denosque annos, sopitus morte quieuit ;  
longaeuusque dehinc nongentos quinque per annos*

---

<sup>248</sup> *Vulg.* : *et facti sunt dies Lamech septingenti septuaginta septem anni et mortuus est.*

<sup>249</sup> *LXX* : καὶ ἐγένοντο πᾶσαι αἱ ἡμέραι Λαμεχ ἑπτακόσια καὶ πενήκοντα τρία ἔτη, καὶ ἀπέθανεν.

<sup>250</sup> Selon P.-M. Bogaert, ce ne fut le cas qu'à partir du milieu du IX<sup>e</sup> s., avec la diffusion des « Bibles de Tours », voir Bogaert 2012.

<sup>251</sup> Selon un patron du type : « X vécut  $n^1$  années et engendra Y, après quoi il vécut  $n^2$  années ».

*Enochus uixit, quem Cainanus adequans  
quinque fuit tantum protentis longior annis.  
Iunior hoc iterum ter quinis decubat annis  
Maleleela senex ; ter denis deinde Iaretus  
atque tribus uixit longo constrictior aeuo.*<sup>252</sup>

Le caractère un peu vain et scolaire de tels exercices, certes courants en poésie ancienne, est néanmoins assez frappant dans le fil de la lecture du poème, et ces démonstrations d’agilité métrique viennent peut-être masquer une forme d’embarras devant la caducité, pour des lecteurs chrétiens, de tous les passages génésiaques qui concernent de manière exclusive la destinée et l’ascendance du peuple hébreux ; nous allons à présent, en observant les abréviations du récit biblique dans notre texte, voir d’autres exemples qui relèvent du même phénomène.

## **2.2. Aspect quantitatif : les abréviations**

La discrétion du scripteur de l’*Heptateuchos*, qui ne s’autorise guère de gloses du texte paraphrasé, et sa tendance à la normalisation du style formulaire de l’Ancien Testament<sup>253</sup>, en font avant tout un abrégiateur : par conséquent, pour déterminer la nature de son approche du texte biblique, il est intéressant de voir quel type de contenu narratif il laisse de côté. Si l’on rapporte, de manière un peu arbitraire, le nombre de vers du *liber geneseos* au nombre de versets correspondants pour chaque chapitre de la *Genèse*, il est possible d’observer les variations de l’intérêt qu’il accorde à telle ou telle péripécie ; pour les deux premiers chapitres par exemple, qu’il paraphrase de la manière la plus rigoureuse, sans omissions ni amplifications significatives, nous trouvons un rapport de 42 vers pour 31 versets (chapitre 1), et 29 pour 25 (chapitre 2)<sup>254</sup> : on peut considérer que le rapport « moyen » se situe entre 1,2 et 1,5 vers par verset.

Une fois ceci observé, on pourra considérer que les chapitres pour lesquels le rapport est en dessous de 1 sont abrégés, et qu’à l’inverse ceux pour lesquels il s’approche ou dépasse 2 sont amplifiés. Voyons donc d’abord quels sont les passages les plus manifestement abrégés :

---

<sup>252</sup> Voir ci-dessous, un passage similaire du *liber geneseos*, 361-362 p. 67.

<sup>253</sup> Voir p. 56 sq. et commentaire.

<sup>254</sup> Le décompte est parfois incertain, dans la mesure où le poète, comme on l’évoqué *supra*, réorganise souvent la matière narrative, et change l’ordre des événements sans se soucier du chapitrage biblique qui n’apparaît sur aucun manuscrit : le « livre de la Genèse » est présenté d’un seul tenant, comme s’il s’agissait du livre 1 de l’*Énéide*.



Chapitres de la <i>Genèse</i> abrégés dans l' <i>Heptateuchos</i>		
Chapitre de la <i>Genèse</i>	Nombre de vers par verset biblique	Observations sur le contenu
10	0,6	Il s'agit de la liste généalogique des descendants de Noé. Le poète a paraphrasé exhaustivement les listes des chapitres 4 et 5, mais il abrège fortement ce catalogue de personnages qui ne jouent aucun rôle mentionné par ailleurs.
11	0,8	L'histoire de la tour de Babel est bien rapportée, mais la généalogie de Sem ( <i>Gn.</i> 11,10-29) est laissée de côté.
22	0,6	Le sacrifice d'Isaac est relaté en seulement 14 vers, malgré l'opportunité en matière d'effets pathétiques, et la liste généalogique des descendants de Nahor ( <i>Gn.</i> 22,20-24) est omise.
23	0,3	La mort de Sarah et l'achat du « double tombeau » de Mambré aux fils de Het sont traités en 6 vers seulement.
24	0,3	Les tractations à visée matrimoniales avec Laban, le frère de Rebecca, sont passées sous silence ; <i>Gn.</i> 24,25-67 sont résumées en deux vers (774-775) : <i>ungitur hospitio iuuenis, mox munera promit : / omnibus explicitis uadit nuptura marito.</i>
30	0,5	Les unions de Jacob avec les servantes Balla et Zelpha et ses ruses pour s'emparer des moutons de son beau-père Laban sont nettement abrégées.
31	0,4	Contentieux entre Laban et Jacob.
34	0,3	Le viol de Dina et la cruelle vengeance de Siméon et Lévi sont rapportés en 9 vers seulement.
36	0,1	5 vers seulement pour le catalogue de la descendance d'Esau.
38	0,3	L'histoire d'Onan qui gâche sa semence, celle de Thamar se faisant passer pour une prostituée, sont entièrement passées sous silence.
44	0,4	Tandis que tout le roman de Joseph est suivi avec rigueur et attention, l'évocation de sa duplicité, pourtant excusable, envers ses frères, est fortement abrégée.
46	0	Ce chapitre comportant la liste complète des membres de la maison d'Abraham venus avec lui rejoindre Joseph en Egypte est entièrement omis.
48 / 49 / 50	0,5 / 0,2 / 0,5	Succession de Jacob : L'étrange scène de la bénédiction « les mains croisées » d'Ephraïm et Manassé, la bénédiction des 12 fils, et les rites funéraires autour de la mort de Jacob sont assez fortement abrégés.

Comme on le voit, le tableau des épisodes de la *Genèse* abrégés par le poète présente certaines constantes, du point de vue des critères que l'on peut inférer pour son choix. Le premier critère nous semblerait être celui de non-pertinence : les nombreuses généalogies, spécifications géographiques, marchandages et intrigues matrimoniales qui ancrent le texte dans son substrat sémitique et constituent pourtant des éléments épiques archétypiques, n'intéressent manifestement pas ce chrétien de culture romaine. Il y a une véritable « déjudaïsation »<sup>255</sup> de fait par cette omission des mythes généalogiques qui disent la destinée particulière du peuple hébreux ; cela correspond bien entendu à l'idée chrétienne selon laquelle le rôle historique que les Juifs avaient été appelés à jouer était à présent terminé. Mais il n'en reste pas moins que ce dédain de la couleur locale archaïsante et de l'exotisme oriental, qui est une constante des réécritures bibliques latines, est remarquable du point de vue de notre époque qui tend à chercher dans l'archaïsme et l'exotisme un surcroît d'authenticité. Cette tendance se laisse voir jusque dans l'onomastique de l'*Heptateuchos*, qui, comme on l'a vu dans les listes de descendants de Caïn et de Seth, suffixe quasi systématiquement les noms propres hébraïques pour les latiniser<sup>256</sup>.

Le second critère nous semble être celui d'une censure de nature morale<sup>257</sup>, avec une gradation qualitative : sont omis ou abrégés des passages au contenu franchement obscène (Onan et Thamar, *Gn.* 38) ou violent (le viol de Dina et la vengeance de ses frères, *Gn.* 34), et dans une moindre mesure, ceux qui montrent une forme de duplicité chez des personnages par ailleurs vertueux (Jacob en *Gn.* 30, Joseph en *Gn.* 44) ; même, enfin, un épisode riche en potentialités pathétiques comme le sacrifice d'Isaac (*Gn.* 22) est assez nettement abrégé, en raison probable de son caractère ambigu et paradoxal. C'est, au fond, une morale de maître d'école, qui préfère passer sous silence qu'affronter les difficultés théologiques comme le ferait Augustin, ou vitupérer contre l'erreur et le péché comme le font Avit de Vienne ou Claudius Marius Victorius ; c'est un souci des convenances davantage qu'une morale de théologien ou de pasteur. Mais concurrentement, les épisodes dans lesquels les méchants sont clairement punis (le serpent dans le récit de la Chute, les habitants de Sodome et Gomorrhe, le roi Abimelech alors qu'il convoite Sarra) sont, pour leur part, rapportés sans fausse pudeur.

Malgré ces coupes, l'équilibre quantitatif entre toutes les grandes parties du récit génésiaque est globalement maintenu :

---

<sup>255</sup> Voir Poinssotte 1979.

<sup>256</sup> Voir tableau ci-dessus, p. 62.

<sup>257</sup> Sur cette « tendance moralisante », voir p. 88-91.

- Gn. 1-11 récit des origines (1-41) : 411 vers
- Gn. 12-24 Abraham et ses deux fils (412-779) : 368 vers
- Gn. 25-36 Jacob (779-1112) : 334 vers
- Gn. 37-50 Joseph (1112-1498) : 386 vers

On constate certes une légère préférence pour la première et la quatrième partie, mais les coupes sont en partie compensées par des amplifications, particulièrement des discours divins<sup>258</sup> ; c'est surtout sur le plan qualitatif que le récit des origines et le roman de Joseph se trouvent être assez nettement supérieurs. En effet, le processus d'abréviations, qui concerne surtout les deux parties centrales qui présentent les tribulations de la lignée abrahamique, a causé des dégâts dans la conduite du récit : beaucoup de passages deviennent ainsi allusifs et difficiles à comprendre sans une Bible à disposition pour combler les ellipses du poème. Un exemple caricatural en est la paraphrase du chapitre 38, le plus abrégé du livre de la *Genèse*, dont 27 versets sont résumés en deux vers (*Hept. gen.* 1175-1176) :

*Haec inter Thamara parit, dum gaudia culpae  
laeta placent, geminoque impletur pignore uenter*

La subordonnée *dum gaudia culpae laeta placent* n'a aucun sens dans le contexte du poème, et ne peut être expliquée que par une connaissance préalable ou une lecture parallèle de la *Genèse*. C'est l'occasion de relever le rapport particulier qu'entretient le poème avec son modèle : à certains égards, avec l'absence de prologue et de gloses, il se présente comme un substitut du texte biblique lui-même, mais à d'autres, il désigne la Bible comme une référence intertextuelle, avec tous les jeux d'allusions et autres diversions mondaines que cela suppose. Ainsi, à plusieurs reprises, après des jeux arithmétiques dont nous avons donné un exemple ci-dessus, le poème donne à voir un « métalangage » biblique :

(*Hept. gen.* 1435-1437, qui paraphrasent la totalité chapitre 46)

*Aegyptumque petit, Arabum quae iungitur aruis,  
educens iuuenes patrio moderamine quinque  
septies et denos, **Genesis ut formula cauit***

(*Hept. gen.* 361-362 / *Gn.* 9,28-29)

*Inde senex functus nongentos transit in annos*

---

<sup>258</sup> Voir *infra*, p. 80-84.

*quinquies et denos, ut Legis formula cauit*<sup>259</sup>

Malgré l'emploi du mot *lex*, le poète démontre par ces mentions qui semblent presque désinvoltes que la *Genèse* n'est plus pour lui une loi, mais bien un *mythos*, idée corroborée par sa paraphrase de *Gn. 7,2*, qui voit dans la *Genèse* Noé sommé d'embarquer dans son arche une certaine quantité d'animaux purs, et une moindre quantité d'animaux impurs (*Hept. gen. 266-269*) :

*claude simul pecudes omni de germine mites  
septenis paribus, immundo de grege bina  
esse sines tecum [...].*

*Grex immundus* est opposé *pecudes mites*, le « doux bétail », locution affublée d'une épithète typiquement virgilienne à valeur pathétique ; sans scrupule apparent le poète oppose ainsi à une catégorie théologique légale un caractérisant affectif. Incidemment, cela contribue à produire une acclimatation, une *interpretatio christiana* de l'Ancien Testament, mais cela témoigne en revanche d'un manque d'intérêt pour la Loi<sup>260</sup> difficilement conciliable avec la sensibilité ascétique qu'on a pu supposer au poète. Sur le plan pratique, la transformation d'un texte juridique en texte littéraire autorise davantage de manipulations du texte, conformément à l'idéologie classique de l'émulation artistique que nous avons mentionnée dans le premier chapitre<sup>261</sup>.

Pour conclure sur les abréviations, nous voyons donc que ce qui motive les coupes est une intuition morale, ou un désintérêt pour toute la dimension « nationale » de l'épopée de la lignée abrahamique, et ce qui les autorise est une conception dégradée de la la sacralité de la lettre du texte biblique. Mais paradoxalement, la sensibilité littéraire et « laïque » du poète, l'amène à produire, lorsqu'il n'est pas occupé à décompter les âges des patriarches, un récit vivant à la narration fluide, où les événements ne sont pas enterrés sous les gloses exégétiques ni atomisés en articles de loi par le chapitrage que nous connaissons aujourd'hui ; chez Avit de Vienne, par comparaison, la Bible, malgré le talent du poète, commence à n'être plus qu'un argument d'autorité qui soutient la doctrine ; dans l'*Aurora* de Petrus Riga, quelques

---

<sup>259</sup> Cf. cet autre passage, où le jeu mathématique lui-même, et non plus le texte biblique, est désigné de la même façon (*Hept. gen. 221-222 / Gn. 5,31*) : *Septies hic centum uixit septemque per annos, / septuaginta super positis, ut summula poscit.*

<sup>260</sup> Voir Becker 1889, 44-45, cité *supra*, qui jugeait que l'auteur était probablement un *homo iureconsultus rhetorque* ; la loi des Romains et la loi des Juifs ne sont pas de même nature.

<sup>261</sup> Voir p. 15 et la citation d'Horace, *ars poetica* 128-135.

siècles plus tard (autour de 1200), la lettre du texte biblique est morte, et toute possibilité d'interprétation est close.

### 2. 3. Amplifications

En ce qui concerne les amplifications, l'approche quantitative est moins probante que pour les abréviations, d'abord parce que le poète coupe plus qu'il n'ajoute, mais surtout parce que l'intérêt des ajouts réside dans leur apport qualitatif : par conséquent la nature des amplifications sera évoquée dans la section suivante, consacrée au style et à la langue de l'auteur de l'*Heptateuchos*. Nous pouvons toutefois observer quels sont les passages les plus « amplifiés » :

Chapitres de la <i>Genèse</i> amplifiés dans l' <i>Heptateuchos</i>		
Chapitre de la <i>Genèse</i>	Nombre de vers par verset biblique	Observations sur le contenu
3	2,6	Récit de la Chute.
4	2,4	Abel et Caïn ; liste des descendants de Caïn.
6	2	L'arche de Noé.
12	1,9	Première promesse de Dieu à Abraham
15	2,9	Alliance de Dieu avec Abraham
37	1,7	Joseph victime de ses frères
41	2,6	Les songes du Pharaon

D'une manière compréhensible, les épisodes favorisés sont aussi, nous semble-t-il, les plus achevés sur la plan qualitatif dans le poème : le récit de la Chute, du Déluge, et les aventures de Joseph en Égypte sont les passages les plus convaincants du poème ; notons par ailleurs que si les pérégrinations d'Abraham, Isaac et Jacob ont été un peu laissées de côté, le récit de l'alliance de Dieu avec Abraham (*Gn.* 12 et 15) fait l'objet d'amplifications conséquentes, avec notamment des discours du Seigneur assez ornements<sup>262</sup>.

Ceci conclut les considérations sur le rapport quantitatif du poème à sa source ; nous allons à présent, dans la partie consacrée à la caractérisation stylistique du poème, voir de quelle nature sont les additions qu'il opère relativement au livre biblique de la *Genèse*.

<sup>262</sup> Voir *Hept. gen.* 414-420 (*Gn.* 12) ; 511-519 et 541-556 (*Gn.* 15), et *infra*, p. 80.

### 3. Caractéristiques formelles du poème : langue, métrique, et style,

Il nous faut rappeler à quel point *l'Heptateuchos* est avare de gloses et de commentaire, pour signifier combien, si l'on excepte la comparaison avec les textes analogues, l'examen stylistique du poème est pratiquement le seul moyen d'en discerner les buts et d'en caractériser la réception biblique : le « fond », quand il existe, est dissimulé dans le vernis ornemental appliqué sur le récit génésiaque. Or cette ornementation, si elle semble en partie originale, est nourrie d'une somme de références intertextuelles et de réminiscences poétiques qui engagent presque à étudier ce poème comme on le ferait pour étudier un centon, « forme littéraire qui partage avec *l'Heptateuchos*, outre une intention manifeste d'« illustration » de la matière biblique, une forte dépendance à des monuments littéraires antérieurs comme une éthique d'effacement de l'auteur »<sup>263</sup>. Après avoir décrit la langue et la métrique du poème, nous mentionnerons donc les principales sources des emprunts poétiques, puis nous en donnerons les caractéristiques stylistiques principales.

#### 3.1. Langue

En 1802, dans la deuxième partie du *Génie du christianisme*, Chateaubriand compose un chapitre intitulé « Vue générale des Poèmes où le merveilleux du Christianisme remplace la Mythologie », qu'il débute ainsi :

« Sans rechercher quelques poèmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous est la *Divina Commedia* de Dante [...] »<sup>264</sup>

Quelque affection que l'on ait pour l'éloquence péremptoire du grand homme, cela ne doit pas nous amener à croire qu'il sait toujours de quoi il parle, et en l'occurrence, son jugement sur le latin des poèmes bibliques n'a pas grand fondement. Sans entrer dans des débats, par ailleurs intéressants, sur l'évolution du latin à la fin de l'Antiquité<sup>265</sup>, disons seulement que la linguistique diachronique ayant fait des progrès significatif depuis le début du XIX<sup>e</sup> s., et le schème de la décadence n'étant plus guère à la mode, plus personne ne considère aujourd'hui que le latin de saint Augustin est plus « barbare » que celui de Cicéron. Certes, les sermons de l'évêque d'Hippone, plus marqués par l'oralité, contiennent des mots et des tournures qui

---

<sup>263</sup> Lestrade 2020,105. L'article en question contient une bonne partie des observations contenues dans ce sous-chapitre sur le style du poème.

<sup>264</sup> Cité par Gamber 1899, x.

<sup>265</sup> Sur l'évolution du latin « tardif », voir notamment Meillet 1933, Mohrmann 1955, Löfstedt 1959, Väänänen 1963.

laissent voir une évolution linguistique, mais la langue écrite savante du V<sup>e</sup> s. est encore une langue figée à l'époque classique<sup>266</sup> ; à plus forte raison, la langue de la poésie hexamétrique, plus conservatrice encore, liée par le mètre et dépendant dans l'Antiquité tardive romaine d'un tissu intertextuel extrêmement serré, ne présente pas dans les poèmes bibliques beaucoup de traits « tardifs », et certainement pas d'aspect « barbare ».

En ce qui concerne l'*Heptateuchos*, le trait qui éloigne le plus la langue de celle de la poésie classique tient à la question des quantités vocaliques, que nous aborderons au point suivant, en disant quelques mots de la métrique du poème. Outre ce trait, nous trouvons dans le poème les traits de langue « tardive » suivants : une présence de formes « surcaractérisées » des temps du perfectum (*quae prosata fuerant*, v. 143), une rareté des propositions infinitive, une certaine pauvreté du système des conjonctions (*dum* est omniprésent et fonctionne comme une conjonction universelle sans grand contenu sémantique)<sup>267</sup>, une prédilection pour les tours prépositionnels (*de uestibus* v. 44, *per ulnas* v. 255) au lieu de l'ablatif seul, l'emploi de *alius* pour *alter* (v.144), le comparatif précédé de *magis* ; on trouve également chez lui un hapax, *promptim* (v. 90, 247) qui répond à un goût marqué pour les adverbes suffixés en *-tim* : *uiritim*, *discretim*, *confestim*, *certatim*, *iunctim*, *raptim*. Mais d'une façon générale, comme on l'a dit, le modelage sur une langue poétique stéréotypée est trop fort pour laisser apparaître beaucoup de particularités grammaticales frappantes : le vocabulaire est principalement un vocabulaire épique, usant volontiers de composés hellénisants assez rares<sup>268</sup>. On trouve enfin une assez grande concentration de termes et de tournures juridiques, ce qui renvoie à une culture judiciaire<sup>269</sup>, ainsi qu'un goût pour l'antithèse et la complexité syntaxique qui trahit une culture rhétorique, mais qui relève davantage de la stylistique, et que nous aborderons plus loin.

---

<sup>266</sup> Le contre-exemple linguistique étant la *peregrinatio Egeriae*.

<sup>267</sup> Voir commentaire, p. 228.

<sup>268</sup> *multimodus* (v. 46, 230, 836) calque de l'homérique *πολύτροπος*, *astriger* (v. 80, 1012, 1106), l'hapax *fraudiger* (v. 114), etc. Une forme de philhellénisme un peu scolaire, là encore, se manifeste dans certaines locutions qui semblent destinées à traduire des locutions grecques ordinairement acclimatées en latin, telles que *Mesopotamia* (v. 904 : *Est locus Assyriis, gemino qui cingitur amne*) ou *hypostasis* (v. 611 : *deum trina positum sub imagine*).

<sup>269</sup> Voir relevé dans Becker, 1889, 44-45.

### 3.2. Métrique<sup>270</sup>

Depuis Peiper, tous les critiques qui s'en préoccupent mentionnent les irrégularités métriques de l'auteur de l'*Heptateuchos*<sup>271</sup> ; pourtant, dans une certaine mesure, il semble qu'on lui impute comme faute des traits qui tiennent à des changements qui le dépassent largement, et qui sont dus à des bouleversements phonétiques importants : les linguistes considèrent ainsi qu'à partir des II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> siècles, l'opposition de quantité cesse d'être valide en latin, ne pouvant plus servir à constituer de paires minimales ; ainsi petit à petit, la métrique classique est influencée par des formes plus intuitives de métrique accentuelle. Voici la définition que donne J. Fontaine de ce « nouvel hexamètre recréé, un peu raide, mais hiératique », et qui nous semble tout à fait correspondre au vers de l'*Heptateuchos* :

« une unité de 13 à 17 syllabes où, sans trop d'égard pour les quantités brèves ou longues, il s'agissait de loger, de part et d'autre d'une articulation médiane, 3 + 3 sommets intenses séparés, chacun, par une ou deux syllabes. [...] Tous les Romains avaient ce vers en tête. »<sup>272</sup>

Une fois ce fait admis, la seule chose que l'on puisse dire de la métrique du poète, est qu'elle n'est pas classique, c'est-à-dire de son point de vue, pas archaïsante ; mais les syllabes longues par position sont toujours longues dans la scansion, seules les quantités vocaliques sont affectées, et en suivant certains principes : si les ablatif singuliers, par exemple, peuvent être abrégés ou allongés à volonté, les voyelles incluses dans les désinences d'accusatif pluriel ne sont jamais brèves ; par ailleurs les voyelles peuvent être modifiées selon la convenance métrique ou une volonté d'emphase particulière : ainsi on trouve dans la *Genesis* un *Ādāmus*<sup>273</sup> au vers 44, qui devient *Ādāmus* au vers 64, et, pour faire bonne mesure, *Ādāmus* aux vers 134 et 197.

Malgré cela, A. Longpré, dans son étude de la métrique de l'*Heptateuchos*, qualifie l'auteur de « bon élève »<sup>274</sup> : en effet, par le jeu entre les coupes et la distribution des pieds dans le

---

<sup>270</sup> A ce sujet que nous abordons ici sans prétention d'exhaustivité, voir Best 1892, Becker 1889, Longpré 1972a et 1972b.

<sup>271</sup> Voir Peiper 1891, 344-348, « Index metricus ».

<sup>272</sup> Fontaine 1981, 11.

<sup>273</sup> Avec une suffixation latine du nom d'Adam que, pour autant que nous en apprennent les bases de données en ligne, il est le premier dans la tradition textuelle à utiliser.

<sup>274</sup> Voir Longpré 1972a, 95 qui considère que le poète affiche une « technique maîtrisée et sûre d'elle-même », et juge p. 100 : « on sent chez lui l'application du bon élève, mais pas l'éclat que confère le génie ».



vers, la versification est assez délicate et ouvragée. On ne retrouve ainsi guère de répétition de la même séquence de dactyles et de spondées dans deux vers qui se suivent, et les rares fois où c'est le cas, ils présentent des coupes différentes, ce qui donne globalement l'impression d'une versification alerte et souple ; certains caractères émergent : il n'y a pas de vers holodactyliques, exceptés des cas douteux qui présentent des i en hiatus ; en accord avec l'évolution générale de l'hexamètre, les vers spondaïques ont disparu, pour une plus grande régularité rythmique en fin de vers, et ce d'autant plus que le poète utilise neuf fois sur dix un spondée au quatrième pied<sup>275</sup>.

Comme le suggère J. Fontaine en parlant d'« articulation médiane », on tend vers la symétrie avec l'utilisation dominante de la coupe penthémimère (80 % des vers, mais on trouve la même proportion chez Virgile). De plus, hormis des cas douteux, les 20 % restant sont des vers à coupe « triple A », combinant la trihémimère, la coupe au troisième trochée, et l'heptémimère, la proportion n'étant que de 10 % chez Virgile. Enfin, mais cela ne concerne pas notre corpus, le poète utilise des hendécasyllabes phaléciens comme mètre « lyrique » de contraste, pour rendre les cantiques de l'*Exode*, des *Nombres* et du *Deutéronome*<sup>276</sup>.

### 3.3. Influences et emprunts poétiques ; la question de l'imitation contrastive

La poésie néoclassique de l'*Heptateuchos* est, nous l'avons dit, une poésie éminemment intertextuelle<sup>277</sup>, bâtie sur des réminiscences et des citations ; la densité, comme nous le verrons dans le commentaire, de références mobilisables défie le catalogue, et rapproche la forme du texte de celle d'un centon, ainsi que nous l'avons déjà avancé. Or, cette forme poétique connaît une réévaluation relativement récente, qui s'appuie sur la conviction que ces œuvres sont le lieu d'un jeu intertextuel subtil qui échappait jusqu'à présent aux lecteurs. Dans son étude du centon de Proba, M. Bazil<sup>278</sup> oppose ainsi une « imitation analogique » à une « imitation contrastive »<sup>279</sup> : il s'agirait, lorsque l'on étudie ces textes, de déterminer « dans quelle mesure le contexte d'origine des emprunts est présent à l'esprit du centoniste, et dans quelle mesure il s'attend à voir ce contexte présent à l'esprit du lecteur ; d'autre part, de

---

<sup>275</sup> Longpré 1972a, 77 : « Cette écrasante majorité de spondées au pied IV est une particularité du poète de l'*Heptateuque*, car, de tous les poètes antérieurs, seul Catulle offre un pourcentage aussi fort, soit 95 % ».

<sup>276</sup> Voir p. 21 pour la distribution de ces vers dans les livres de l'*Heptateuchos* ; on aurait plutôt attendu, dans cet emploi lyrique, des dimètres iambiques : « Ich glaube, dass ihm die Hymnen von Ambrosius noch nicht bekannt waren », avance Manitius 1891, 169.

<sup>277</sup> Voir Peiper 1891, 275-299, et l'index « Auctores Imitatores ».

<sup>278</sup> Voir Bazil 2009.

<sup>279</sup> Le concept de *Kontrastimitation* émane de K. Thraede 1962 (*RLAC* 5, col. 1039).

montrer que les rapprochements des contextes de départ et d'arrivée produisent des convergences ou des collisions signifiantes »<sup>280</sup>. Dans l'ensemble cette approche n'est guère fructueuse pour l'étude de notre poème : la plupart des emprunts sont des intertextes de degré zéro, si l'on peut dire, et l'expérience montre qu'il est oiseux de s'arrêter trop longtemps sur ce qui apparaît comme des traces de l'aspect le plus artisanal de la composition poétique, activité parfois assimilée par les anciens au travail du charpentier ou du constructeur naval ; réduit à sa dimension technique, elle pouvait être décrite comme un processus d'assemblage d'unités métriques et narratives, qui pouvaient en cas de besoin être calées ou calfatées avec *cola*, des clausules et des *iuncturae* d'emprunt : *pangere uersus*, disaient Ennius et Lucrèce<sup>281</sup>.

Mentionnons toutefois les quelques contre-exemples qu'il nous a semblé déceler dans le texte : le premier, relevé par M. R. Petringa<sup>282</sup>, concerne une analogie « filée », si l'on doit la considérer comme intentionnelle, entre le personnage de Caïn et celui de Turnus dans l'*Énéide*. Voici les vers concernés :

*ast alius curuo terram uertebat aratro*<sup>283</sup>

Chez Virgile, le vers est une évocation posthume du « vieux Galésus », pacifique cultivateur qui est la première victime de la guerre contre les Rutules, alors qu'il tente en vain de négocier la paix ; la figure associe ainsi des traits de l'un comme de l'autre des frères, la condition de Caïn, la vertu et le destin d'Abel. Plus tard, lorsque Caïn est sur le point d'assassiner son frère :

*atque ubi deprensus deserto in gramine uidit*<sup>284</sup>

et le poète reprend alors les termes d'un reproche adressé à Turnus par l'un de ses hommes, qui est de rester dans l'inaction quand son camp est en pleine débâcle. Enfin, Caïn est condamné par le Seigneur :

*nam modo quae maduit germani sanguine terra  
inuiso maledicta tibi commissa negabit*<sup>285</sup>

---

<sup>280</sup> Lestrade 2020.

<sup>281</sup> Cf. *ann.* 8,299 ; *de rer. nat.* 1, 24-25.

<sup>282</sup> Voir Petringa 2016, 54, qui considère qu'il s'agit d'un cas d'imitation contrastive.

<sup>283</sup> *Hept. gen.* 140 pour *Gn.* 4,2, cf. *Aen.* 7,539 : [...] et **terram centum uertebat aratris**.

<sup>284</sup> *Hept. gen.* 154 pour *Gn.* 4,8, cf. *Aen.* 12,664 : [...] **Tu currum deserto in gramine uersas**.

Ici est évoqué l'épisode qui voit Turnus aller au devant de sa fin, à travers l'image commune de la terre imbibée de sang. On trouve par ailleurs, de façon symétrique, deux fois l'épithète la plus fréquente d'Énée, *pius*, pour qualifier Abel dans les vers précédents, alors que l'adjectif n'est pas si courant chez notre poète (4 autres occurrences sur les 1500 vers du *liber geneleos*), ce qui renforce le réseau d'analogies. Pourtant, la comparaison ne fonctionne pas très bien, avec ses inversions et ses jeux de miroir, et on peut simplement dire sans s'avancer que la fable d'Abel et Caïn a appelé sous la plume du paraphraste des vers consacrés à Turnus ; tout cela n'a pas la belle clarté théorique d'une « imitation analogique », ni le caractère tranchant que devraient revêtir, si elles existaient, les antithèses « contrastives ».

Autre exemple, au vers 324, où se présente une évocation du cheval de Troie qui l'assimile à l'Arche de Noé :

*laxat claustra senex reddens noua semina terrae*<sup>286</sup>

*Laxat claustra senex* pour *laxat claustra Sinon* : le contenu de l'Arche envoyé ensemer la terre est donc comparé aux Grecs lancés dans le sac de Troie. C'est assez étonnant ; une fois encore, on en ferait bien une « imitation contrastive », mais on ne saurait quel sens attribuer au contraste ; peut être s'agit-il d'une analogie matérielle et visuelle entre deux massifs artefacts de bois, voire une phénomène de langage, une simple réminiscence du syntagme *laxat claustra* au moment de rédiger cette partie de la paraphrase.

Dernier exemple enfin, au vers 365 qui par ses sources évoque d'une part la gaieté et le dynamisme de Carthage sous le règne de Didon au livre 1 de l'*Énéide*, et d'autre part le cynisme cruel de Turnus tandis qu'il achève un adversaire à terre :

*dumque operi instantes certatim mœnia condunt*<sup>287</sup>

Cette allusion, si l'on croit au jeu intertextuel, viendrait caractériser d'une manière prophétique et douce-amère la série de fondation de cités qui débouche sur l'épisode de Babel. Cela dit, les éléments textuels communs sont de faible ampleur, et il n'est pas, là

---

<sup>285</sup> *Hept. gen.* 162-163 pour *Gn.* 4,11-12, cf. *Aen.* 12,689-692 : [...] *disiecta per agmina Turnus / sic urbis ruit ad muros, ubi plurima fuso / sanguine terra madet striduntque hastilibus auræ, / significatque manu et magno simul incipit ore.*

<sup>286</sup> Pour *Gn.* 8,17-19, cf. *Aen.* 2,252-254 : [...] *fatisque deum defensus iniquis / inclusos utero Danaos et pinea furtim / laxat claustra Sinon* [...].

<sup>287</sup> Le vers résume le propos du chapitre 10 de la *Genèse*, cf. *Aen.* 1,503-504 : *talis erat Dido, talem se laeta ferebat / per medios, instans operi regnisque futuris*, et *Aen.* 12,359-361 : *En agros et quam bello, Troiane, petisti, / Hesperiam metire iacens : haec praemia qui me ferro ausi temptare ferunt, sic mœnia condunt.*

assuré que ce vers soit censé être lu comme une charade de ce type. Sachant que ces trois exemples sont parmi les plus probants, nous estimons que cela règle la question de la *Kontrastimitation* dans notre poème.

Il existe en revanche dans le poème une analogie, claire et réitérée, entre les pérégrinations de la lignée Abrahamique et celles des Troyens en Italie, avec les promesses d'*imperium* afférentes :

*namque pater iussus terram lustrare tuendo,  
flammeus e celsis quam sol utrumque recurrens  
aspicit aut gemini despectant usque triones  
promissam generi tanto genitore creando  
cuius qui numerum gestit comprehendere fatu,  
stellarum citius turbas uel dicet harenae  
quas pelagus dubio nonnumquam litore nudat.*<sup>288</sup>

Cette assimilation, elle, est visible un peu partout dans le *liber geneleos*, et c'était manifestement une similitude qui paraissait évidente à un lettré.

Pour ce qui est, à présent, de la nature et de l'étendue des références littéraires mobilisées, J. Fontaine estimait :

« La culture littéraire de ce poète demeure considérable, et dans les trois domaines de la culture tardive : poésie antique, de Virgile à Stace, prose classique, poésie chrétienne, y compris Paulin et Prudence. Cela souligne d'autant mieux sa résolution de s'en tenir au projet de Juvencus, voire à la stricte versification des écritures. »<sup>289</sup>

L'étude du *liber geneleos* confirme le fait : dans la littérature classique, Virgile domine, mais Lucrèce, Ovide, Horace, les poètes élégiaques, Perse, Juvénal, l'épopée de Lucain, Stace et Silius Italicus font tous l'objet d'emprunts dans le poème ; parmi les poètes plus tardifs, on peut ajouter Claudien et Ausone, Juvencus, Prudence et Paulin de Nole ; R. Peiper, hors de notre corpus limité au *liber geneleos*, ajoute des auteurs de prose, et cite Salluste, Tite-Live et Tacite<sup>290</sup>.

---

<sup>288</sup> *Hept. gen.* 463-466, pour *Gn.* 13,14-15, cf. *Aen.* 7,98-101 : *externi venient generi, qui sanguine nostrum / nomen in astra ferant quorumque a stirpe nepotes / omnia sub pedibus, qua Sol utrumque recurrens / aspicit Oceanum, uertique regique uidebunt.* Cf. aussi *Heptateuchos*, *exod.* 1004, pour *Ex.* 23,22.

<sup>289</sup> Fontaine 1981, 247.

<sup>290</sup> Peiper 1891, xxiv-xxv.

### 3.4. Le style du *liber geneleos* : une poésie ornementée à la tonalité épideictique

Le style de l'auteur de l'*Heptateuchos* n'est pas plus barbare que ne l'est sa langue<sup>291</sup>, et il est un peu sévère de voir dans sa poésie une « l'abstention délibérée de tout ornement »<sup>292</sup> : il s'abstient en effet moins d'orner que de commenter, et les considérations quantitatives exposées précédemment nous ont déjà permis de constater que certains passages subissaient une « amplification » ; de fait ses procédés sont variés et maîtrisés, au sein d'une forme poétique globalement marquée par une facture rhétorique et une tonalité épideictique<sup>293</sup> : volontiers, comme nous allons le voir, il amplifie les allocutions du Seigneur dans un style d'apparat. A l'inverse, il opère des transpositions, en réécrivant dans un discours « narrativisé » certains échanges au discours direct dans le texte biblique pour fluidifier la narration et éviter le prosaïsme litanique des clauses *et dixit* qui introduisent systématiquement les tours de parole dans la Bible. Cette éloquence rhétorique engendre d'ailleurs parfois des vers étranges, lorsque le goût du poète pour l'antithèse rencontre des problèmes bibliques complexes ; ainsi lors de la création de la femme d'une côte d'Adam (*Hept. gen. 34-36*) :

*ilicet inriguo perfundit lumina somno,  
mollius ut uulsa formetur femina costa,  
atque artus mixta geminos substantia firmet*

Un peu plus loin, lors de la proclamation de la prohibition du fruit défendu (*Hept. gen. 68-69*) :

*solliciti, ne forte malum noxale legatis,  
quod uiret ex gemino discreta ad munia suco.*

Nous renvoyons au commentaire pour l'analyse de ces passages, mais on voit ici comment le vertige engendré par des schèmes de division, de gémation ou des concepts dualistes, au lieu de porter le poète vers un *mysticum aliquid*, l'amène à produire des charades syntaxiques qui écrasent la difficulté exégétique sous un flou opportun.

---

<sup>291</sup> Fontaine 1981, 247 : « Cyprien écrit encore d'une plume agile et claire, mais en se tenant dans les limites étroites d'une stricte paraphrase [...] ».

<sup>292</sup> *Ibid.*

<sup>293</sup> La dépendance du poème au *Panégyrique sur le troisième consulat d'Honorius* est à ce titre une heureuse coïncidence sur le plan du registre poétique.

Cette éloquence un peu scolaire est, avec le pathos virgilien omniprésent, l'un des traits les plus saillants du style du poète, dont nous allons maintenant passer en revue les principaux : les ornements épiques d'abord, puis les discours solennels, et enfin les ornements pathétiques.

### 3.4.1. Épicismes

Examinons d'abord les éléments qui justifiaient l'étiquette aujourd'hui obsolète d'« épopée biblique » : il s'agit d'une phraséologie, d'un répertoire de « formules », c'est-à-dire d'expressions fortement stéréotypées qui présentent souvent des traits linguistiques archaïques ou grammaticalement forcés, et qui visent à la liaison, à la pompe, et à la scansion dramatique et rythmique du texte ; ces formules interviennent principalement lors des transitions narratives et des événements solennels ou sublimes ; dans l'*Heptateuchos*, on pourrait parler de « ponctuation épique ».

Mais la conscience de cet apport très superficiel de la forme épique dans les réécritures ne devrait pas amener à minorer la façon dont ces éléments verbaux tendent néanmoins à véhiculer une tonalité idéologique héroïque, à porter une vision du monde qui peut jurer plus ou moins avec le monde biblique qu'elles viennent illustrer.

#### 3.4.1.1. Transitions

On relève 7 occurrences de l'utilisation de la transition *nec minus interea* qui par ailleurs, en dehors d'un emploi chez Stace et d'un autre chez Valerius Flaccus, est jusqu'à l'*Heptateuchos* une exclusivité virgilienne<sup>294</sup>. Cette formule se range parmi la panoplie d'épicismes (*nec mora, ilicet ut, haec ubi* etc.) qui viennent substituer des expressions littéraires et métriquement conditionnées à la litanie de coordinations qui scandent le texte biblique d'origine.

#### 3.4.1.2. Idéalisation et dramatisation de l'exposition des circonstants de temps et de lieu

Dans le même ordre d'idées, on observe ainsi des procédés traditionnels de dramatisation du passage du temps, qui cherchent à incorporer l'action narrée à un grand drame cosmique ; en voici deux exemples :

*Scandebat medium iam sol flagrantior axem*<sup>295</sup>

---

<sup>294</sup> *Hept. gen.* 70, 293, 835, 1452, *cf. Aen.* 1,633, 6,212, 7,572, 12,107, ainsi que *georg.* 2,429 et 3,311.

<sup>295</sup> *Hept. gen.* 596 pour *Gn.* 18,1, *cf. Aen.* 6,535-536 : *hac uice sermonum roseis Aurora quadrigis / iam medium aetherio cursu traiecerat axem.*

*Tertia iamque die, cum sol candentior axe  
fulgeret medio, totas dum contrahit umbras*<sup>296</sup>

On trouve bien entendu l'équivalent pour les circonstants de lieu :

*Haec ubi disseruit, laetus paradusus in aula  
instruitur, primique adspectat lumina solis*<sup>297</sup>

*Est locus Assyriis, gemino qui cingitur amne*<sup>298</sup>

Cette dernière formule phraséologique, avec *est locus* en tête de rubrique est, comme on peut le voir en note, assez courante, et paraît ancienne.

### 3.4.1.3. Mérismes

Les exemples suivants présentent ce que le linguiste Calvert Watkins, dans son étude de poétique archaïque, a nommé des *mérismes*<sup>299</sup> :

*exigit ut dicta portent placitura parenti ;  
quae sint, quae fuerint, quae mox uentura ferantur*<sup>300</sup>

Ce sont des expressions analytiques et emphatiques de la totalité : ce premier cas, avec l'expression *quae sint, quae fuerint, quae mox uentura trahantur*, est célèbre, qui vient de Virgile et d'Homère, et exprime l'omniscience en termes temporels ; le suivant quant à lui désigne la totalité de la vie terrestre par les différentes parties du règne « animal » : « les hommes, le bétail, les oiseaux et les bêtes sauvages » :

*Ius delere mihi mundi peccata nocentis,  
fluctibus aequoreis totamque inuoluere terram,  
humanumque genus uastis mersare fluentis  
omnigenasque simul pecudes, quae laeta per agros  
gramina detendent, celsis dum collibus errant.*

<sup>296</sup> *Hept. gen.* 745-746 pour *Gn.* 22,4, cf. Ovide, *ars amat.* 3,723 : *iamque dies medius tenues contraxerat umbras*, et aussi *met.* 3,143-144.

<sup>297</sup> *Hept. gen.* 50-51 pour *Gn.* 2,8, cf. *Aen.* 6,255 : *ecce autem primi sub lumina solis et ortus*.

<sup>298</sup> *Hept. gen.* 904, cf. *Aen.* 1,530, 3,163, 7,563 ; Ovide, *pont.* 3,2,45, *fast.* 2,491, 4,337, *epist.* 16,53, *met.* 2,195, 14,488, etc.

<sup>299</sup> Watkins 1995, 43-47.

<sup>300</sup> *Hept. gen.* 1418-1419 pour *Gn.* 45,9, cf. *georg.* 4,39 : *nouit namque omnia uates, quae sint, quae fuerint, quae mox uentura trahantur*, et *Il.* 1,68-70 : Ἦτοι ὁ γῶς εἰπὼν κατ'ἄρ' ἔζετο· τοῖσι δ' ἀνέστη / Κάλχας Θεστορίδης οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος, / ὃς ἦδη **τά τ' ἔόντα τά τ' ἔσσόμενα πρό τ' ἔόντα**.

*Serpentes nex una premat uolucresque ferasque*<sup>301</sup>

et dans ce second cas l'emploi de cette figure du mérisme est doublée chez le poète par l'emploi d'un autre procédé poétique archaïque qu'il affectionne et qui est la composition « en anneau » : de mêmes termes sont ainsi redoublés, à l'ouverture et à la clôture d'un épisode dramatique ; ici, lors de la décision de détruire la Création, et une fois le fait accompli :

*non uolucres leuibus suspendunt corpora pinnis,  
nec fera celsiugo deuitat marmora colle ;  
omnia conduntur pelago, mors omnibus una est*<sup>302</sup>

On voit en outre comment *mors omnibus una est* répond à *nex una premat* de l'extrait précédent, selon un patron syntaxique virgilien qui nous paraît, une fois encore, davantage un lieu commun moral cadencé (*X omnibus una est*) qu'un intertexte relevant d'un ésotérisme érudit.

### 3.4.2. Les discours solennels

M. Roberts a noté la manière dont la *uariatio* discours direct/discours indirect était un des procédés de la paraphrase<sup>303</sup> ; en ce qui concerne les discours directs solennels, quasi réservés au Seigneur dans le poème, nous distinguerons des discours « judiciaires » et des discours auctoriaux.

#### 3.4.2.1. Les discours « auctoriaux »

Ce sont les discours qui visent à l'institution d'une nouvelle réalité, que ce soit par la pure expression d'un Verbe créateur (*Lux fiat...* v. 6, *hominen faciamus...* v. 27-28), ou par l'admonestation de la Créature (*Crescite multimodo...* v. 46-49, *Ne trepidate simul...* v. 66-69, *Scande citus...* v. 263-281) ; ces derniers discours ont par nature une tonalité prophétique.

---

<sup>301</sup> *Hept. gen.* 243-248, cf. *georg.* 3, 242-244 : **Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque / et genus aequoreum, pecudes pictaeque uolucres, / in furias ignemque ruunt : amor omnibus idem**, pour *Gn.* 6,7.

<sup>302</sup> *Hept. gen.* 290-292 pour *Gn.* 7,21-23, cf. *Aen.* 5,615-616 : [...] *heu tot uada fessis et tantum superesse maris, uox omnibus una*.

<sup>303</sup> Roberts 1985, 143 ; de même, mais de façon plus surprenante, il observe (p. 139) que le changement de modalité (de assertive à interrogative par exemple) pouvait faire office d'ornementation stylistique (cf. Isidore de Séville, *etym.* 2,21,15 : *quot sunt figurae, tot in pronuntiando uoces* ).



Citons l'un des plus ornés, celui de l'annonce du Déluge à Noé (*Hept. gen. 267-281 / Gn. 6,13-21*) :

*Claude simul pecudes omni de germine mites  
septenis paribus; inmundo de grege bina  
esse sines tecum, escamque his omnibus infers  
atque tibi suetam, ne, cum per uasta fluenta  
cultio destiterit, pariter patiare molestam  
prouisis non ante cibis per glauca uehendus  
salsa famem; nam clara polo cum lumina solis  
septima prodierint, totos diffundere nimbos  
cardine ab aetherio cunctosque euoluere fontes  
adlapsu maiore paro, quo grandior undis  
aestuet oceanus spumosos largius amnes  
accipiens fusoque oblimans omnia tractu.  
namque quater denis iuncta cum nocte diebus  
grandine perpetua nubes complebo madentes,  
ut, quidquid uiuit, tumidis mergatur in undis.*

Le discours est donc l'occasion de produire un petit tableau qui évoque de manière indirecte la puissance du Créateur ; sans la première personne du futur (*complebo*), on croirait à une vision ou une prémonition. Toute la *copia uerborum* autour du déchaînement de l'élément liquide paraphrase ici le seul verset *Gn. 6,17*, qui dit simplement : *ecce ergo adducam aquas diluuii super terram ut interficiam omnem carnem in qua spiritus uitae est subter caelum [...]* ; l'amplification présente le Seigneur comme un dieu de l'orage et de la nuée du type Zeus, Indra, Thor, ou Adad dans le monde sémitique, ce qui n'est pourtant pas, en dépit de son usage régulier de l'épithète *Tonans*, la conception de Dieu que manifeste ordinairement le poème. C'est pourtant un des traits du dieu de l'Ancien Testament, et ainsi un « hypotexte » plus convaincant de cette petite ekphrasis de l'auteur de l'*Heptateuchos* se trouverait non plus dans la *Genèse*, mais dans le livre de *Job 26,7-14* :

*(Deus sc.) qui extendit Aquilonem super uacuum et appendit terram super nihilum, qui ligat aquas in nubibus suis, ut non erumpant pariter deorsum, qui tenet uultum solii sui et extendit super illum nebulam suam, terminum circumdedit aquis, usque dum finiantur lux et tenebrae. Columnae caeli contremiscunt, et pauent ad nutum eius ; in fortitudine illius repente maria congregata sunt, et prudentia eius percussit superbum ; spiritus*

*eius ornauit caelos, et obstetricante manu eius, eductus est coluber tortuosus. Ecce, haec ex parte dicta sunt uiarum eius, et cum uix paruam stillam sermonis eius audierimus, quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?*

Ainsi le goût du poète pour l'ornementation alexandriniste peut le rapprocher, par la grâce de l'intuition poétique, du verbe prophétique de l'Ancien Testament. D'autre part, sur un plan théologique, il est évident que sans une démonstration de la capacité de punir, la clémence et la mansuétude dont le poète va créditer le Seigneur dans son rôle de juge n'auraient plus le même poids.

### 3.4.2.3. Les discours « judiciaires »

Il s'agit d'interrogatoires (*dic ubi nunc degas...* v. 94, *Quis poma dedit...* v. 97, *Dic mihi si rectum uiuas...* v. 149-152, *Tu uero...* v. 117-125, *Quonam terrarum degat Abelus* v. 157, *Nonne uox sanguinis eius...* v. 159-160) ou de sentences rendues, que l'on pourrait rapprocher aussi de la catégorie « auctoriale » par leur qualité performative, mais qui, en tant que lois, relèvent davantage de la jurisprudence que de l'institution ex nihilo (*nosce igitur mansura tibi pro crimine tanto...* v. 161-166, *Ius delere mihi...* v. 243-249, *Ast homo si ferro...* v. 341-343). Voici d'abord une sentence, la décision de déchaîner le Déluge sur la terre (*Hept. gen.* 243-249) :

*Ius delere mihi mundi peccata nocentis  
fluctibus aequoreis totamque inuoluere terram  
humanumque genus uastis mersare fluentis  
omnigenasque simul pecudes, quae laeta per agros  
gramina detondent, celsis dum collibus errant.  
serpentes nex una premat uolucresque ferasque  
ut mea deletis mitescat fraudibus ira*<sup>304</sup>

L'adjonction d'une petite vignette pastorale (*pecudes quae laeta per agros / gramina detondent, celsis dum collibus errant*) à l'annonce d'un cataclysme a tout de même un aspect assez incongru, comme l'est le fait de voir Dieu invoquer un « droit » (*Ius mihi...*) dont il est théoriquement la seule source, et qu'il met en balance avec sa « colère » (*ut mea mitescat ira*), dans une dialectique complexe, qui, en un autre contexte, nous orienterait, encore une fois, vers le grand poème mystique sur la justice divine qu'est le livre de *Job*. Ce mélange de

---

<sup>304</sup> Gn. 6, 7 : *et dixit deus perdam hominem quem feci a facie terrae ab homine usque ad pecus et a reptilibus usque ad uolatilia caeli quoniam paenitet me quod feci eos.*

gratuité apparente de l'ornementation et de gravité des questions spirituelles engagées fait le climat particulier de l'*Heptateuchos*. Relevons aussi que pas davantage que les « joyeux troupeaux », les mentions du « droit » de Dieu ni de sa « colère » ne sont dans le texte biblique de *Gn.* 6, 7, qui mentionne simplement une intention (*perdam hominem*) liée à un repentir (*me paenitet quod feci eos*), mais cette intention n'apparaît pas conditionnée par le droit, ni ce repentir accompagné de colère<sup>305</sup>.

Voici maintenant un interrogatoire qui ressemble à un sermon, lorsque Dieu tente de persuader Caïn de ne pas nuire à son frère (*Hept. gen.* 149-152) :

*Dic mihi, si recta uiuas et noxia cernas,  
degere non possis contracto a crimine purus ?  
desine mordaci fratrem disperdere sensu  
qui tibi ceu domino subiectus colla praebebit*<sup>306</sup>

C'est, de la part du Créateur, une bienveillante volonté didactique qui s'exprime par cette méticulosité des procédures, et qui peut expliquer que ses questions semblent parfois supposer des éclipses de son omniscience : *Dic ubi nunc degas ?* (v. 94) ou *quonam terrarum degat Abelus ?* (v. 157) sont des questions de cour de justice, qui donnent au coupable la chance d'avouer sa faute. Ce contexte pseudo-juridique est l'occasion de bon nombre des autres interventions au discours direct que nous trouvons dans notre corpus ; il faut noter pourtant que tous les personnages ne reçoivent pas à ce titre un traitement poétique équitable. Seuls les témoignages et les tentatives de justification d'Adam et Ève sont en effet directement rapportées : pour Adam, aux v. 95-96 (*O domine, adfatus pauido sub corde tremesco...*) et 98-100 (*Tradidit haec mulier, dum dicit...*) où il rejette lâchement la faute sur sa compagne ; pour Ève, aux v. 103-106 (*Serpentis suasa loquella / accepi, fallente dolo...*), où elle la rejette sur le serpent. A l'inverse, les impertinences et les supplications de Caïn sont rapportées de manière indirecte (*ille negat positum custodem se fore fratris* v.158, *territus ille gemit mortemque a numine poscit* v. 167). Les autres passages remarquables de discours narrativisé comprennent le « Chant de Lamech » (*sese increpat...* v. 182), la malédiction de Cham par Noé (*damnat.. ut*

---

<sup>305</sup> A la rigueur, pour une fois, le « *me paenitet* » de la Bible serait plus « virgilien » que le « *ut mea deletis mitescat fraudibus ira* » de notre poète.

<sup>306</sup> *Gn.* 4, 6 : *et dixit deus ad Cain quare tristis factus es et quare concidit uultus tuus* 4, 7 *nonne si recte offeras recte autem non diuidas, peccasti ? quiesce ad te conuersio eius, et tu dominaberis eius* ; cf. *LXX*, 4, 7 : οὐκ, ἐὰν ὀρθῶς προσενέγκῃς, ὀρθῶς δὲ μὴ διέλῃς, ἤμαρτες ; ἡσύχασον· πρὸς σὲ ἡ ἀποστροφή αὐτοῦ, καὶ σὺ ἄρξεις αὐτοῦ.

*sit...* v. 378-380) ; de même dans les condamnations subséquentes au péché originel, seule la sentence concernant Adam est directement rapportée (*Tu uero...* v. 117-125), contrairement à celles concernant le serpent (*Omnipotens condemnat gesta draconis...* v. 107-113) et Ève (*Femina... praecipitur...* v. 114-116) : notre poète n'aime pas laisser parler les méchants ou les coupables, ni altérer la majesté du discours divin en s'étendant sur leur condamnation. L'exception à cette tendance est la dernière occurrence de discours direct que nous souhaitons examiner ; le serpent s'adresse à Eve (*Hept. gen. 77-80*) :

*Dic mihi, cur metuas felicia germina mali ?  
 Numquid poma deus omnia nata sacrauit ?  
 Atqui si studeas mellitos carpere uictus,  
 aureus astrigero ridebit cardine mundus.*<sup>307</sup>

Si Dieu<sup>308</sup>, dans ses interventions directes, apparaît successivement comme un magicien, un roi, un juge, ou un sage, le serpent apparaît clairement comme un sophiste.

### 3.4.3. Images et ornements

#### 3.4.3.1. Prodiges et merveilles

En premier lieu il faut mentionner le goût pour le chatoiement lumineux<sup>309</sup> que notre poète partage avec la poésie de l'époque, et qui, pour stéréotypé qu'il soit, n'est pas dénué d'implications affectives et même théologiques<sup>310</sup> :

*Quarta die generat solis cum lampade lunam,  
 et stellas tremulo radiantibus lumine pingit  
 namque uidebatur roseum sibi cernere solem  
 coniunctamque simul tremulo cum lumine lunam*<sup>311</sup>

<sup>307</sup> Ce discours composite rassemble deux interventions du serpent cf. *Vetus Latina* 3, 1 : *dixit serpens ad mulierem quare dixit deus ne edatis ab omni ligno quod est in paradiso* ; et 3, 4-5 : *et dixit serpens mulieri non morte moriemini ; sciebat enim deus quoniam qua die ederitis ex illo aperientur oculi uestri.*

<sup>308</sup> La mise en parallèle de ce passage avec l'extrait 149-152 examiné à la page précédent est encouragée par la présence de la même apostrophe introductive « *dic mihi...* » : le serpent singe ici le verbe bienveillant du Seigneur.

<sup>309</sup> Sur les modalités et les causes de cette tendance de la poésie tardo-antique, voir Roberts (1989).

<sup>310</sup> Voir à ce sujet l'étude sur la poésie de Prudence de Gosserez 2001.

Il peut faire preuve par ailleurs d'une relative audace, conforme néanmoins à la tendance alexandriniste tardo-antique, en usant volontiers d'images hardies à la limite de *l'adynaton* :

*et uolucres uaria suspendunt corpora pinna*

*non uolucres leuibus suspendunt corpora pinnis*<sup>312</sup>

Au vers 147, une antithèse violente pour décrire la réaction de Caïn à la préférence exprimée par le Seigneur :

*quod propter gelida Cain incanduit ira*<sup>313</sup>

Caïn ici « s'enflamme d'une colère glacée », et si le verbe est un vocable poétique usité par Virgile et d'autres, l'oxymore semble originale.

### 3.4.3.2. Pathos

Dans l'ensemble, si l'on se reporte au style biblique et à sa sécheresse en terme de caractérisation, la poésie de *l'Heptateuchos* nous expose à une sentimentalité débordante, selon un dispositif stylistique « subjectif-empathique », tel qu'il a été défini par B. Otis<sup>314</sup> : voyons le récit de la naissance de Caïn et Abel (*Hept. gen.* 134-140) :

*Ergo ubi coniugio sese iam fidus Adamus  
esse uirum sensit, nomen genetricis amatae  
exhibet uxori : binos e germine fetus*

---

<sup>311</sup> Respectivement, *Hept. gen.* 15-16 pour *Gn.* 1,14-17, et *Hept. gen.* 1141-1142 pour *Gn.* 37,9 (rêve d'élection de Joseph), cf. *Aen.* 7,8-9 : *Aspirant aerae in noctem nec candida cursus / luna negat, splendet tremulo sub lumine pontus.*

<sup>312</sup> Respectivement *Hept. gen.* 20 et 290, pour *Gn.* 1,21 et 7,21-23, cf. *met.* 11, 339-341 : [...] *miseratus Apollo, cum se Daedalion saxo misisset ab alto, fecit auem et subitis pendentem sustulit alis.*

<sup>313</sup> Pour *Gn.* 4,5, cf. pour le verbe *incandescere*, qui ne connaît par ailleurs que des emplois poétiques, *Verg. georg.* 3,478-479 : *Hic quondam morbo caeli miseranda coorta est / tempestas totoque autumnu incanduit aestu.*

<sup>314</sup> Voir Boyancé 1963, 25 : « Que le monde de l'*epos* s'ouvre à l'influence des dieux avant tout dans certaines situations psychologiques est une des caractéristiques les plus frappantes des scènes divines chez Virgile. La mise constante en relation avec le monde intérieur qui accompagne et approfondit tous les événements extérieurs a en outre intériorisé toute l'action des dieux. » ; et Otis 1967, 88 : « the result is a complete transformation of the usual epic devices of simile, ekphrasis and epithet : the similes [...] reflect and intensify the feeling-tone of the narrative and foreshadow the tragedy to come [...]; the epithets [...] strike the particular note that will determine or reinforce the reader's moral reaction to the character involved at a given moment of the action. » Pour l'exposition de cette idée, voir plus généralement Otis 1967, 41-143, chap. 3, « The subjective style ».

*continuo genitor diuersis nuncupat orsis :*  
*Cainis hic nomen habet, cui iunctus Abelus*  
***Innocuas multa seruabat cura bidentes :***  
*Ast alius **curuo** terram uertebat **aratro**.*<sup>315</sup>

Nous avons passé en caractères gras les éléments de caractérisation ajoutés : on peut observer ici la recherche d'une motivation psychologique d'actions que dépeint sobrement la Bible : *sensit* nous place du point de vue d'Adam, tout comme *amatae uxori* nous communique un sentiment que *cognouit* ne permet pas, à lui tout seul, d'inférer. Les exemples de ce genre abondent, ainsi que des images pathétiques plus esthétisantes, comme cet oiseau qui « applaudit de l'aile » (littéralement, « la plume battante »),

*Cumque recurrentis fulgerent septima solis*  
*lumina, dimittit pinna plaudente uolucrum*<sup>316</sup>

qui, quoiqu'avec une variation syntaxique, emprunte les termes d'une scène de nature oraculaire issue de l'*Illiade* via l'épopée virgilienne<sup>317</sup> ; aux vers 293-294 encore, une assimilation de l'arche ballotée par les eaux du Déluge à Camille filant sur le champ de bataille, à la faveur d'un *simile* virgilien :

*Nec minus interea tumidum suspensa per aequor,*  
*arca fluens clausum munibat pendula uatem*<sup>318</sup>

Autre image que Virgile emprunte à Homère, celle qui présente des personnages « roulant des pensées/un état de fait dans leur cœur/esprit », qui met, selon le procédé que nous avons relevé, une emphase sur la vie intérieure et les perceptions affectives :

*dum tacitus secum promissa ingentia uoluit*  
*dum timet et tacito uoluit sub pectore culpam*<sup>319</sup>

---

<sup>315</sup> *Vetus Latina* 4, 1-2 : *Et cognouit Adam mulierem suam et concepit et peperit Cain et dixit adquisiui hominem per deum et adiecit parere Abel et factus est Abel pastor ouium Cain autem operabatur terram.*

<sup>316</sup> *Hept. gen.* 306-307 pour *Gn.* 8,10, cf. *Aen.* 5,513-514 : *iam uacuo laetam caelo speculatus, et **alis** / **plaudentem** nigra figit sub nube columbam* ; cf. aussi Ovide, *met.* 14,507.

<sup>317</sup> *Il.* 23,875-881.

<sup>318</sup> Pour *Gn.* 7,18, cf. *Aen.* 7, 808-811 : *illa uel intactae segetis per summa uolaret / gramina nec teneras cursu laisset aristas, / uel mare **per medium fluctu suspensa tumentis** / ferret iter celeris nec tingeret **aequore** plantas* ; cf. également *Heptateuchos*, *Ios.* 49 (*Jos.* 2,10) : *ut mare per medium fluctu suspensa tumentis.*

Sur le pôle opposé de l'aversion enfin, le poème peut donner à voir des images horribles comme cette tête arrachée,

*mactandum duro testatur mox fore ferro  
auulsumque caput figendum in stipite celso*<sup>320</sup>

ou encore cette reprise de la métalepse virgilienne *horrendum dictu* dans un songe du Pharaon :

*ecce uidet spicas fecundo e germine septem,  
atque alias tenues et farris semine cassas  
(horrendum dictu !) grauidas ceu mandere fruges*<sup>321</sup>

#### 4. Conclusions : filières exégétiques et contenu « théologique »

Devant le laconisme du poème quant à ses buts et à ses orientations théologiques et idéologiques, nous avons ainsi dû nous résigner la plupart du temps, dans le cadre de cette introduction, à des observations formelles, qui ne donnent que des indices ; pour le reste, le texte nous donne peu d'indices réellement probants.

Les clefs exégétiques et théologiques qui permettent justifier et d'expliquer l'existence des poèmes bibliques d'Avit, de Claudius Marius Victorius, ou du pseudo-Prosper, toujours autour des théologèmes augustiniens de la grâce, du libre-arbitre, et du péché, ne fonctionnent pas au moment d'expliquer le *liber geneseos* de notre auteur : sa version du récit de la Chute qui méprise presque la lettre de la Bible<sup>322</sup> montre d'une part que la question théologique et morale de la culpabilité de l'homme n'est pas pour lui particulièrement pressante ; d'autre part, elle témoigne d'une idéologie qui valorise la connaissance en tant que telle qui n'est pas celle des poètes ni des théologiens, mais qui est en revanche typique des « intellectuels », typique même des professeurs. Comme le montrent sa grande culture poétique et sa versification souple, le défaut ne peut pas venir de l'ignorance ; son récit de la création

---

<sup>319</sup> Respectivement *Hept. gen.* 593 et 620, cf. *Aen.* 1,305 : *At pius Aeneas, per noctem plurima uoluens*, *Aen.* 4,533 : *sic adeo insistit secumque ita corde uolutat* ; *Aen.* 7, 254 : *et ueteris Fauni uoluit sub pectore sortem*.

<sup>320</sup> *Hept. gen.* 1240-1241 pour *Gn.* 40,19, cf. *Ov. met.* 3,725-727 : « *Adspice, mater !* », ait. *Visis ululavit Agaue / collaque iactauit mouitque per aera crinem / auulsumque caput digitis complexa cruentis*, et *Aen.* 2,557-558, avec cette vision du cadavre du grand Priam : [...] *iacet ingens litore truncus / auulsumque umeris caput et sine nomine corpus*.

<sup>321</sup> *Hept. gen.* 1255-1257 pour *Gn.* 41,5-6, cf. *Aen.* 4,435-454 : *uidit, turicremis cum dona imponeret aris / (horrendum dictu), latices nigrescere sacros*, et aussi *Aen.* 8,565.

<sup>322</sup> Voir p. 344.

notamment, montre par ailleurs qu'il s'appuie sur une forme de rationalisme que nous pourrions dire « pré-scientifique »<sup>323</sup>, qui implique une connaissance des théories des *phusikoi*, telles qu'elles sont reçues dans les homélies de Basile de Césarée et reprises dans l'*Hexameron* d'Ambroise de Milan.

#### **4.1. Tendances exégétiques : une exégèse littérale « non-augustinienne »**

La lecture biblique de l'auteur de l'*Heptateuchos* est indubitablement littéraliste : il ne mentionne jamais, ne serait-ce que par allusions, les interprétations allégoriques issues de la tradition alexandrine que rapporte l'exégèse ambrosienne. C'est sans doute un choix délibéré, à mettre en rapport avec la priorité « narrative » que nous avons déjà mentionnée.

Parmi les Pères de l'Église, le plus précieux pour l'étude de l'*Heptateuchos*, cela a été démontré par ailleurs<sup>324</sup>, est saint Ambroise de Milan : même « dogmatisme éclectique »<sup>325</sup> qui tend à une réception cumulative des diverses opinions exégétiques, même rôle d'« embrayeur spirituel » de la poésie virgilienne, qui devient un véhicule naturel du sublime chrétien, même vocabulaire. Le littéralisme de notre poète n'est pas celui d'Augustin, que, dans le fil de notre commentaire, nous avons mobilisé essentiellement pour expliquer les différences entre notre poème et l'*Alethia* ou l'*Histoire spirituelle*, et pour constater les importantes interprétations bibliques que le *liber geneseos* ne suivait pas : les difficiles synthèses augustinienes n'ont pas d'écho dans son poème, et puisque nous sommes réduit à des conjectures, nous avons davantage l'impression d'avoir affaire à un homme de la génération d'Augustin, qu'à un homme influencé par sa pensée et devant rendre compte de sa doctrine.

#### **4.2. *Moralia***

Si les exigeantes préoccupations éthiques lui sont étrangères, il est remarquable que les « commentaires » les plus manifestement ajoutés au récit biblique consistent en des lieux communs moraux, en une « sagesse des nations » qui vise au consensus : ainsi la mort est assimilée au sommeil au mépris de toute perspective eschatologique :

---

<sup>323</sup> Selon Cutino 2016a, 262, le récit de Création de l'*Heptateuchos* tient compte d'une « perspective philosophico-scientifique, selon des critères que nous pouvons définir comme empruntés à une 'rationalité naturaliste' ».

<sup>324</sup> Voir les analyses de De Gianni 2014, Lubian 2015, Petringa 2016, Cutino 2016a et 2016b.

<sup>325</sup> Selon l'expression d'A.-J. Festugière, voir Festugière 1949, en particulier la quatrième partie de l'ouvrage, intitulée « Le dogmatisme éclectique », p. 341-585.



*Nongentos igitur postquam complebat Adamus  
ter denosque annos, sopitus morte quieuit*<sup>326</sup>

Les idoles païennes sont dénoncées comme n'étant pas vraiment des dieux, argument qui est le lieu d'une convergence rationaliste ponctuelle entre le chrétien et l'épicurien :

*festinat paretque Deo natosque precatur,  
ut delubra deum rigido formata metallo  
comminuant niueoque togas sub tegmine sumant.*<sup>327</sup>

Mais, comme le montre la mise en parallèle du récit de création avec les commentaires de Calcidius<sup>328</sup>, le poète ne suit pas non plus les schèmes platonisants ni ne paraît s'inspirer d'un hénouthéisme philosophique auxquels le caractère très générique de ses conceptions théologiques et morales semblaient le prédisposer. En lieu et place de cela, on trouve dans le poème une série d'emprunts à la littérature satirique qui expriment une morale mondaine : l'auteur mobilise à plusieurs reprises Juvénal,<sup>329</sup> comme dans l'exemple suivant :

*Tobelum mox Sella parit, cui fondere riuos  
aeris erat moris ferrumque incude subactum  
diuersis formare modis stridente camino*<sup>330</sup>

Le texte du satiriste ici vient blâmer de manière implicite, par la reprise d'éléments presque musicaux (*diuersis modis*) qui connotent la vanité de l'agitation des hommes, l'impiété industrielle de la descendance de Caïn. D'une manière analogue, dans les deux exemples suivants, la cible implicite de l'ironie est le luxe, supposé dissolu par nature, de la cour du Pharaon où évolue Joseph, à travers la critique convenue des raffinements de la table ;

---

<sup>326</sup> *Hept. gen.* 197-198 pour *Gn.* 5,5, cf. *de rer. nat.* 3,904-905 : *tu quidem ut es leto sopitus, sic eris aevi / quod super est cunctis priuatus doloribus aegris ; cf. aussi de rer. nat.* 3,1036-1038.

<sup>327</sup> *Hept. gen.* 1081-1083 pour *Gn.* 35,2, cf. *de rer. nat.* 5,306-308 *Denique non lapides quoque uinci cernis ab aeuo, / non altas turris ruere et putrescere saxa, / non delubra deum simulacraque fessa fatisci [...] ? cf. aussi de rer. nat.* 5,1155-1158 et 6,68-78. Voir aussi *Hept. gen.* 994-995 : *incoctos tosta fornace penates, / quos Syrus [...] credebat numina [...], répété en 1005 : [...] quae credit numina poscit.*

<sup>328</sup> Voir commentaire, p. 222.

<sup>329</sup> Pour les modalités et le détail des emprunts à Juvénal, voir De Gianni 2015.

<sup>330</sup> *Hept. gen.* 188-190 pour *Gn.* 4,2, cf. Juvénal, *sat.* 14,116-117, où est dénoncée la façon dont l'avare accroît ses richesses : *sed crescunt quocumque modo, maioraque fiunt / incude assidua, semperque ardente camino*, et *sat.* 10,61-63, qui est une vitupération sur la vanité de la puissance : *Iam strident ignes, iam follibus atque caminis / ardet adoratam caput et crepat ingens / Seianus [...].*

*quem dudum acceptum semiuir Pharaonis habebat,  
auratas solitus mensas onerare tyranni  
lancibus et strepitu magnae gaudere culinae  
uertice trina meo uisus gestare canistra  
regificis dapibus lautoque impleta paratu*<sup>331</sup>

Ces deux accusations de cupidité et de gourmandise, ne figurent pas dans le texte biblique et comptent ainsi parmi les adjonctions remarquables au matériel biblique d'un texte qui s'en permet fort peu. Un peu plus tôt dans le poème, lors des accusations mensongères de l'épouse de Putiphar à l'encontre du vertueux Joseph (*Hept. gen.* 1200) :

*femina proclamat uiresque a crimine sumit*

Cf. *sat.* 6, 284-285

[...] *nihil est audacius*

*illis deprensus : iram atque animos a crimine sumunt.*

Certes, *uiresque a crimine sumit* trouve son modèle dans *animos a crimine sumunt*, mais c'est en remontant de quelques vers dans le texte de Juvénal, en 6, 268-271, que l'on trouve des termes qui constituent aisément une glose du comportement de l'épouse de Putiphar (*sat.* 6, 268-271) :

*Semper habet lites alternaque iurgia lectus  
in quo nupta iacet ; minimum dormitur in illo.  
Tum grauis illa uiro, tunc orba tigride peior,  
cum simulat gemitus occulti conscia facti*

Tous ces exemples appartiennent à la dernière partie de la *Genèse*, située dans l'Égypte pharaonique, qui telle qu'elle est décrite dans le poème comme dans le texte biblique, est une société organisée et hiérarchisée selon un modèle sans doute beaucoup plus proche de la réalité connue par l'auteur que tout autre contexte dans lequel est dépeint dans le livre biblique de la *Genèse*.

---

<sup>331</sup> Respectivement, *Hept. gen.* 1172-1174 pour *Gn.* 37,36 et *Hept. gen.* 1236-1237 pour *Gn.* 40,16. Les deux extraits se rapportent au même passage de la satire 14, cf. Juvénal, *sat.* 14,10-14 : [...] *cum septimus annus / transierit puerum, nondum omni dente renato, / barbatus licet admoueas mille inde magistros, / hinc totidem, cupiet lauto cenare paratu / semper et a magna non degenerare culina*, et plus loin en *sat.* 14,18-20 : *An saeuire docet Rutilus, qui gaudet acerbo plagarum strepitu et nullam Sirena flagellis comparat* [...] ?

Un dernier exemple de ces implicites « commentaires satiriques » se trouve au vers 592 du *liber geneleos* :

*soluitur in tremulos uultu crispante cachinnos*<sup>332</sup>

Cet emprunt à Perse, qui blâme dans l'original le rire idiot des sceptiques, vient ici interpréter l'incrédulité avec laquelle Abraham accueille la nouvelle de sa paternité tardive. Le fait remarquable ici est que Cyprien oppose cette lecture aux arguments autorisés : ainsi saint Paul (*Rm.* 4, 19) juge qu'Abraham est ici admiratif et non sceptique, de même qu'Augustin : *risus abrahamae exultatio est gratulantis, non inrisio diffidentis*<sup>333</sup> dit-il, et il semble ici que, chez l'apôtre comme chez le docteur, la théologie qui commande la louange d'Abraham guide l'exégèse d'une façon téléologique, car le texte biblique permet difficilement, pour dire le moins, de se prononcer d'une façon aussi nette ; c'est un cas où l'approche « littéraire » du poète l'amène à une plus grande fidélité au texte. Mais d'une manière générale, il nous semble significatif que les « commentaires » les plus manifestement ajoutés à la matière biblique viennent de Juvénal et Perse plutôt que d'Augustin et Paul.

#### 4.3. Un point de vue « conciliateur »

Le point de vue sur la *Genèse* que présente le poème paraît donc être « laïque » bien plus que légal ou théologique, un point de vue que l'on pourrait dire « moderne » en ce que, pour répugner à l'examen de conscience et ignorer toute culpabilité ontologique, il aspire extérieurement à la justice. Si, en effet, on devait lui trouver un contenu théologique positif, le *liber geneleos* serait une théodicée ; comme le relevait J.M. Evans, son traitement du récit de la Chute est « dominated by an acute sense not of Man's sinfulness but of God's mercy »<sup>334</sup>. Tout ce qui n'est pas purement ornemental est orienté de manière à démontrer la pitié et la bienveillance de Dieu, la justice manifeste de tous ses arrêts, ou de façon antithétique l'outrecuidance et la bassesse de ceux qui le défient ; nous avons vu par ailleurs que le poète semblait embarrassé pour paraphraser le sacrifice d'Isaac (*Gn.* 22 / *Hept. gen.* 741-754) et ne s'y attardait guère.

La récolte est donc maigre, au moment de présenter le « contenu théologique » de notre poème, et dans le cadre de cette étude en sciences religieuses, le seul moyen de tirer profit d'une longue fréquentation de ce texte par ailleurs plaisant dans sa forme, était d'en

---

<sup>332</sup> Pour *Gn.* 17,17, cf. Perse, *sat.* 3, 86-87 : *His populus ridet, multumque torosa iuuentus / ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.*

<sup>333</sup> *ciu.* 16,26.

<sup>334</sup> Evans 1968, 139-140.

« amplifier » le commentaire par la mise en parallèle des autres poèmes analogues, qui entraînent à leur tour une bibliographie exégétique plus conséquente. Nous avons ainsi fini par tenter d'utiliser le texte comme fil conducteur d'une étude de la réception du texte et de l'exégèse biblique dans la culture romaine classique du V<sup>e</sup> s., en concentrant le commentaire sur les trois premiers chapitres de la *Genèse* lesquels, on l'a dit présentent une telle densité de questions importantes qu'il est presque impossible pour le paraphraste de ne pas dévoiler un peu de ses intentions profondes<sup>335</sup>. De cet examen, nous avons retiré l'impression que le poème dévoile une réalité un peu occultée par les turbulences occasionnées par les âpres luttes politico-intellectuelles des premiers siècles chrétiens : le scepticisme et les persécutions tout d'abord, les querelles doctrinales par la suite, ont en effet radicalisé et polarisé les positions théoriques, et la littérature chrétienne est ainsi marquée par une posture agonistique qui dissimule, sur le plan sociologique, la progression régulière de la foi chrétienne qui avait cours dans le même temps. Or cette progression devait trouver dans le substrat de la culture antique un terreau plus favorable que les polémiques ne le laissent voir : lorsque, au moment de paraphraser *Gn. 1, 1* le poète écrit *principio dominus caelum terramque locavit* au lieu de *creavit* pour ne pas se prononcer sur la question délicate de la préexistence de la matière<sup>336</sup>, il nous apparaît comme d'une sensibilité typiquement « conciliatrice »<sup>337</sup>, une disposition d'esprit qui est un trait marquant du stoïcisme syncrétique des intellectuels de la Rome classique, et qui les prédisposait à recevoir la nouveauté comme quelque chose de déjà connu, et l'exotique comme quelque chose de familier.

Pour le reste, le mérite principal du poème est de donner à lire un récit génésiaque fluide, en restituant l'unité narrative d'épisodes atomisés aujourd'hui par un chapitrage de code juridique, et autrefois par une pratique exégétique qui en fragmentait le contenu, dans une forme littéraire qui privilégie la représentation visuelle et permette de s'immerger dans le récit et d'« actualiser le message scripturaire »<sup>338</sup> dans le for intérieur du lecteur, ce qui était après tout, selon R. Herzog, la louable mission de la *Bibelepik*.

---

<sup>335</sup> Voir chapitre 5 pour le commentaire, p. 215.

<sup>336</sup> Voir commentaire, p. 218 sq.

<sup>337</sup> Nous empruntons le terme à Boyancé 1972, 255.

<sup>338</sup> Selon les termes déjà mentionnés de Deproost 1997, 24.

## Chapitre 4. Texte critique et traduction du *liber geneleos*

### 1. Localisation des épisodes bibliques dans le poème

Nous proposons ici un sommaire des principaux épisodes du récit génésiaque ; elle ne correspond pas aux divisions du commentaire, et n'a pour but que de faciliter la navigation dans le texte que nous avons reproduit tel qu'il est dans les manuscrits, sans divisions ni chapitrage interne.

1. Création du monde v. 1-24, p. 102
2. Création de l'homme v. 25-49, p. 102
3. Institution du paradis v. 50-71, p. 104
4. La tentation et la Chute v. 72-133, p. 106
5. Caïn et Abel, descendance de Caïn v. 134-222, p. 112
6. Noé et le Déluge v. 223-362, p. 118
7. La tour de Babel v. 363-402, p. 128
8. Abraham v. 403-595, p. 132
9. Les trois hommes de Mambré et la destruction de Sodome, v. 596-705, p. 146
10. La naissance et le sacrifice d'Isaac v. 706-754, p. 154
11. Isaac v. 755-865, p. 158
12. Jacob et Esaü v. 866-899, p. 166
13. Jacob et Laban v. 900-1010, p. 168
14. Jacob combat contre l'ange – la vision de Béthel 1011-1114 p. 176
15. Joseph trahi par ses frères v. 1115-1183, p. 184
16. Joseph en Égypte , v. 1184-1306, p. 190
17. Joseph et ses frères v. 1307-1412, p. 198
18. Joseph fait rappeler Jacob v. 1413-1463, p. 206
19. Bénédiction de Jacob v. 1464-1498, p. 210

## 2. Remarques sur l'établissement du texte critique

La question du choix des variantes quant aux noms propres bibliques est souvent difficile à trancher : nos manuscrits tendent en effet à différer assez fortement sur ce point. Lorsqu'ils sont usuels, comme pour Eve / *Eua*, nom pour lequel nous lisons, par exemple, au vers 45, *aeuam* en *AC*, *euuam* en *G*, et *aeuuam* chez Peiper, nous avons tenté d'utiliser la forme la plus usuelle, ici *Euam*, correction présente dans *R*. Les noms hébraïques à finale consonantiques suffixés en *-us* dans le poème, tels qu'*Adamus*, devaient toutefois être conservés, pour des raisons métriques d'une part, pour rendre compte de leur « latinisation » de l'hypotexte d'autre part. S'agissant des nombreux noms qui n'ont qu'une seule, ou peu de mentions dans le texte, nous avons tâché de normaliser l'onomastique en suivant la *LXX*, conformément à la filière biblique gréco-latine suivie par le poème, et son philhellénisme occasionnel : cela ne va pas sans quelques incertitudes, compte tenu de la nécessité de respecter une vraisemblance métrique ; les leçons manuscrites sont portées dans l'apparat.

Le second point sur lequel nous avons été amené à prendre des décisions qui peuvent être discutables est celui de l'emploi des majuscules : les manuscrits n'en comportent qu'en début de vers, et donnent systématiquement *abraham* ou *deus* dans les autres cas. Nous avons ajouté les majuscules aux termes d'adresse et aux substituts des noms divins comme *Tonans* ou *Omnipotens*, et à *Deus* ou *Dominus* lorsqu'ils renvoient au Créateur, mais le lecteur doit savoir qu'elles sont toujours postiches, et de notre fait. De même, chose plus discutable encore, nous avons ajouté des majuscules dans les cas où le poète nous a paru désigner des abstractions allégorisées à la manière de Prudence dans la *Psychomachie*, comme dans le cas de *malesuada Fames*, au vers 813 : cela nous semblait caractériser une forme de piété pré-médiévale apparente dans le style du poème, et être conséquent avec la « tendance moralisatrice » que nous avons observée par ailleurs ; là encore nous espérons que ces choix sont plus pertinents qu'arbitraires.

La ponctuation enfin, est bien entendu entièrement de notre fait, et reflète notre compréhension de la syntaxe, mais n'a pas plus d'autorité que la traduction : c'est une simple interprétation qui ne trouve aucune justification dans la tradition manuscrite.

### 3. Remarques sur la traduction

Nous avons tâché, autant que le permettent la syntaxe latine et les anastrophes poétiques, de proposer une traduction vers à vers, le but étant avant tout d'aider à une intelligence rapide du texte latin. Sur le plan du lexique, il va de soi que la règle qui stipule, dans une catégorie de mots proches sur le plan sémantique, de conserver une équivalence régulière entre un mot latin et sa traduction française n'a pas cours en poésie, où le choix d'un mot relève autant de l'opportunité métrique et euphonique que du contenu notionnel ; sur le plan stylistique enfin, nous avons tenté d'imiter en français le registre poétique du poème, y compris dans ce qu'il a d'un peu boursoufflé, voire amphigourique par endroits : nous espérons que le lecteur en tiendra compte au moment de juger de la qualité esthétique du résultat, sans imputer pour autant au poète la maladresse éventuelle du traducteur.

### 4. Modifications par rapport à l'édition Peiper

Ces précisions faites, voici la liste des modifications apportées relativement à l'édition Peiper, avec une mention de l'origine ou du précurseur de la leçon quand il y a lieu :

	<i>Lestrade</i>	<i>Peiper</i>
v. 16	pingit <i>G</i>	figit <i>corr. Peiper</i> (fingit <i>AC</i> )
v. 20	uaria suspendunt corpora pinna <i>G</i>	uarias suspendunt aere pinnas <i>Peiper</i>
v. 78	e quis <i>A</i>	atqui <i>Peiper</i> (adqui <i>CG</i> )
v. 90	atque <i>scripsi</i> (cumque <i>edd.</i> )	quae <i>codd.</i>
v. 176	Iobelum <i>Schmlazgruber</i> (Aelum <i>codd.</i> )	Iabelum <i>Peiper</i>
v. 269	infer <i>codd.</i>	infers <i>Peiper</i>
v. 277	spumosis <i>codd.</i>	spumosos <i>Peiper</i>
v. 340	mutis <i>Mayor</i>	multis <i>codd.</i>
v. 396	cumque <i>Mayor</i>	namque <i>codd.</i>
v. 396	sermones <i>G</i>	sermonis <i>AC</i>
v. 396	consona <i>G</i>	conscia <i>AC</i>
v. 447	armenta <i>codd.</i>	armenti <i>Peiper</i>
v. 464	quam <i>codd.</i>	qua <i>Peiper</i>
v. 488	retractant <i>G</i> (retractans <i>AC</i> )	retractat <i>Peiper</i>

v. 495	Melchisedechus erat, panem uinumque [ praesentans <i>codd.</i>	Melchisedechus erat, princeps rectorque [ Salemae <i>Peiper</i>
v. 495 <sup>1</sup>	[...] princeps rectorque Salemae <i>C</i>	< et benedixit ei > panem uinumque [ praesentans <i>Peiper</i>
v. 557	deus <i>CG</i>	dei <i>A</i>
v. 557	prompsisset <i>Arevalo</i>	prompsissent <i>Peiper</i>
v. 586	patria <i>G</i>	patris <i>A</i>
v. 655	cara <i>G</i>	coram <i>A</i>
v. 686	nec <i>codd.</i>	non <i>Peiper</i>
v. 814	e <i>codd.</i>	a <i>Peiper</i>
v. 859	domino <i>codd.</i>	dominum <i>edd.</i>
v. 862	uellent <i>scripsi</i>	uellet <i>codd.</i>
v. 866	hic <i>Mayor</i>	hinc <i>Peiper</i>
v. 901	commonet et <i>C</i>	communiter <i>G</i>
v. 944	lumine <i>codd.</i>	limine <i>Peiper</i>
v. 965	possidet <i>CG</i>	possedit <i>Peiper</i>
v. 965	hic <i>add. Martène</i>	/
v. 969	quinto <i>G</i>	quino <i>AC</i>
v. 981	momenta <i>G</i>	monumenta <i>AC</i>
v. 1086	uatem fore se quoque numinis alti <i>Mayor</i>	uatemque fore se n. a. <i>codd.</i>
v. 1124	tota <i>CG</i>	toto <i>A</i>
v. 1182	lumine <i>A</i>	limite <i>CG</i>
v. 1189	Petephres tam mitis <i>scripsi</i>	Petaphretae immitis <i>Peiper</i>
v. 1274	gignat <i>G</i>	signat <i>A</i>
v. 1295	Petaphras stemmate uatem <i>codd.</i>	Petaphras < de > stemmate uatem <i>Peiper</i>
v. 1298	exegit uates <i>Mayor</i> (exgit <i>G</i> )	exigit < hinc > uates <i>Peiper</i> (exigit <i>A</i> )
v. 1298	altu <i>scripsi</i>	alto <i>codd.</i>
v. 1310	at <i>Martène</i>	ac <i>codd.</i>
v. 1322	domum < ex > his <i>Arevalo</i>	domum his <i>codd</i>
v. 1342	redeuntibus <i>Martène</i> (rediuntibus <i>G</i> )	obeuntibus <i>A</i>
v. 1344	immenso <i>Martène</i> (imento <i>G</i> )	inuento <i>A</i>
v. 1353	tum <i>Mayor</i>	cum <i>codd.</i>
v. 1364	bene <i>Arevalo</i>	leue <i>codd.</i>



v. 1404 ante  $A^{pc}$  (arite  $A^{ac}$ )

v. 1418 apportent *Mayor*

v. 1424 edicta *Martène*

arte *G*

portent *codd.*

et dicta *Peiper* (etdicta *A* edicta *G*)



## **Liber Geneseos**



## CONSPECTUS SIGLORUM

*A* = *Laudunensis* 279, *sec.* IX, ff. 22v-33v

*G* = *Parisinus* 13047 *sec.* VIII-IX, ff. 2v-29v

*C* = *Cantabrigiensis collegii S. Trinitatis* B. 1. 42. *sec.* X-XI, ff. 1r-30v

*R* = *Parisinus* 14758 (*olim S. Victoris* 380) *sec.* XIII-XIV, ff. 83v-84v

*Arevalo* = AREVALO 1792

*Martène* = MARTÈNE & DURAND 1733

*Mayor* = MAYOR 1889

*Morel* = MOREL 1560

*Peiper* = PEIPER 1891

*Pitra* = PITRA 1852

*Schmalzgruber* = SCHMALZGRUBER 2017

Principio Dominus caelum terramque locauit ;  
 namque erat informis fluctuque abscondita tellus,  
 immensusque Deus super aequora uasta meabat,  
 dum chaos et nigrae fuscabant cuncta tenebrae.  
 5 Has dum disiungi iussit a cardine, fatur :  
 « Lux fiat ! » et clare nituerunt omnia mundo.  
 Cum Dominus primi complexset facta diei,  
 condidit albentem nebulis nascentibus axem ;  
 accipit immensus errantia litora pontus,  
 10 multiplices rapiens ualidis cum tractibus amnes :  
 tertia lux faciem terrarum fulua retexit,  
 arida mox posito narratur nomine Terra.  
 Florea uentosis consurgunt germina campis,  
 pomiferique simul procuruant brachia rami.  
 15 Quarta die generat solis cum lampade lunam,  
 et stellas tremulo radiantes lumine pingit :  
 haec elementa dedit subiecto insignia mundo,  
 tempora quae doceant uarios mutanda per ortus.  
 Quinta die accipiunt liquentia flumina pisces,  
 20 et uolucres uaria suspendunt corpora pinna ;  
 sexta pater gelidos in spiras lubricat angues,  
 quadrupedumque greges totos diffundit in agros ;  
 cunctaque multiplici mandauit crescere passim  
 germine, et immensis errare et pascere terris.  
 25 Haec ubi constituit diuina potentia iussu,

INCIPIT LIBER GENESEOS METRICUS CIPRIANI A INCIPIT LIBER GENESIS FELICITER C *Titulus deest (in tabula fol. 1b : LIBER IUVENCI) G*

1 locauit : creauit *Morel* || 5 has dum sidereo disiungit cardine fatur *G* || has : ast *C* || 6 clare : laeto *G* || 7 cum dominus primi : cumque deus primo *G* || 8 nebulis ] *post* nascentibus axem *scr. G* || 9 ante u.8 *AR* || 11 ante u. 9 ponendum *Schmalz.* || 15 luna *G* || 16 pingit : fingit *ACR* figit *Peiper* || 19 linquentia *C* || 20 uaria suspendunt corpora pinna *Mayor* : uarias suspendunt corpore pinnas *ACR* uarias suspendunt aere pinnas *Peiper* || 21 in spiras lubricat angues *edd.* : in spira lubricat angues *AR* inspirat lubricas angues *CG* || 22 defundit *A*

Tout d'abord le Seigneur assigna leur place au ciel et à la terre :

le sol en effet était informe et dissimulé par les flots,

et Dieu, infini, allait sur la mer immense,

tandis que le chaos et de noires ténèbres obscurcissaient toute chose.

5 Il les sépara du firmament, en disant :

« Que la lumière soit ! », et tout dans l'univers s'illumina d'un éclat resplendissant.

Lorsque le Seigneur eut achevé les œuvres du premier jour,

il éleva la voûte céleste, qui blanchissait de nuages naissants ;

l'océan infini reçoit ses rivages errants,

10 entraînant à soi mille fleuves, avec leurs cours impétueux :

la troisième aurore, dans sa lumière dorée, révéla le visage des continents ;

l'élément aride se voit aussitôt assigner un nom : on l'appelle « Terre ».

Les fleurs en boutons se dressent à l'unisson dans les plaines balayées par les vents

et les rameaux chargés de fruits, d'un même mouvement, courbent en avant leurs bras.

15 Au quatrième jour il donne naissance à la lune, ainsi qu'au flambeau du soleil,

et dessine les étoiles, qui rayonnent d'une lueur vacillante :

ces astres, il les donna comme signaux au monde placé en-dessous,

afin que, par leurs levers changeants, ils indiquent le passage des saisons.

Au cinquième jour, les fleuves limpides accueillent les poissons

20 et les oiseaux suspendent leur corps à leur plume multicolore ;

au sixième le Père fait glisser en spirales les froids serpents,

et parsème de troupeaux de bêtes à quatre pattes les contrées entières ;

à tous, il manda de croître librement en une nombreuse descendance,

d'aller à l'aventure et de paître dans les terres immenses.

25 Quand la puissance divine eut institué tout cela par sa volonté,

rectorem inspiciens mundanis defore rebus,  
 haec memorat : « Hominem nostris faciamus in unguem  
 uultibus adsimilem, toto qui regnet in orbe. »  
 Et licet hunc solo posset componere uerbo,  
 30 ipse tamen, sancta dignatus ducere dextra,  
 inspirat brutum diuino a pectore pectus.  
 Quem postquam effigie formatum ceu sua uidit,  
 metitur solum mordaces uoluere curas :  
 ilicet inrigo perfundit lumina somno,  
 35 mollius ut uulsa formetur femina costa,  
 atque artus mixta geminos substantia firmet ;  
 inditur et nomen uitae, quod dicitur Eua.  
 Quapropter nati linqunt de more parentes,  
 coniugibusque suis positis cum sedibus haerent.  
 40 Septima luce Deus factorum fine quieuit,  
 sacratam statuens uenturi ad gaudia saeculi.  
 Illicet exhibitis animantum ex ordine turbis  
 uiritim cunctis nomen, quod permanet, indit  
 Adamus, donata sibi prudentia sollers,  
 45 quem Deus adloquio iunctam dignatur et Euam :  
 « Crescite multimodo uentura in tempora partu,  
 ut polus et plenae uestro sint germine terrae ;  
 heredesque mei, uarios decerpite fructus  
 quos nemora et pingui reddunt de caespite campi. »  
 50 Haec ubi disseruit, laeta paradus in aula  
 instruitur, primique adspectat lumina solis.  
 Gignitur haec inter pomis letalibus arbos,

27 memoras *G* || in unguem : in oris *C* || 29 hunc solo : uno solo *AC* hoc uno solo *R* || componere : conplere *A* ||  
 34 Illicet : Illic et *C* || 36 mixtu gemino *Morel* || 37 Eua *G<sup>pc</sup>* *R* : aeua *AC* euua *G<sup>ac</sup>* aeua *Peiper* || 38 linqunt *C* ||  
 41 sacratas *A* sacrata *C* 42 || Illic et *C* || 45 euam *R* : aeua *AC* euua *G* aeua *Peiper* || 46 uenturi *C*  
 uenturam *R*



s'avisant que le monde terrestre allait manquer d'un maître,  
elle prononça ces paroles : « Façonnons l'homme avec une physionomie  
parfaitement semblable à la nôtre, afin qu'il règne sur la totalité de la Terre. »  
Et quand bien même il eût pu le former d'un unique mot,  
30 il daigne cependant le modeler lui-même, de sa sainte main,  
et inspire, de son sein divin, un sein privé de sens.  
Lorsqu'il voit l'homme formé comme à sa propre image,  
il mesure que, tout seul, il est la proie de dévorants soucis :  
aussitôt, il baigne ses yeux d'un sommeil apaisant,  
35 pour façonner plus délicatement la femme, d'une côte détachée,  
afin qu'une substance mêlée fortifie ce corps dédoublé ;  
il lui est aussi attaché un nom, celui de la vie, qui se dit « Eve ».  
C'est depuis lors que, selon l'usage, les fils quittent leurs parents  
quand ils s'attachent à leurs compagnes et fondent leur foyer.  
40 Le septième jour, au terme de son œuvre, Dieu se reposa,  
instituant ce jour comme un jour consacré, en vue des joies du monde à venir.  
Alors, comme la multitude des êtres vivants se présentent à lui l'un après l'autre,  
à chacun en particulier, l'ingénieux Adam attache le nom qui lui demeure encore,  
grâce au discernement qui lui a été accordé,  
45 et Dieu l'honore par ce discours, ainsi qu'Eve sa compagne :  
« Pour les temps à venir, croissez en une descendance diverse,  
afin que le ciel et les terres soient emplis de votre progéniture,  
et en tant que mes héritiers, cueillez les fruits variés  
que les bois et les plaines tirent du sol fertile. »  
50 Quand il eut ainsi parlé, il organise, en une enceinte riante, un paradis  
qui fait face aux premiers feux du soleil.  
Dans ces parages pousse un arbre aux fruits mortels

coniunctum generans uitae mortisque saporem ;  
 aedibus in mediis puro fluit agmine flumen,  
 55 quod rigat insignes liquidis de fluctibus hortos,  
 quadrifidosque secat undante ex fonte meatus :  
 Phisonus auriferis praediues fluctuat undis,  
 conspicuasque terit rauco de gurgite gemmas  
 – prasinus huic nomen, illi est carbunculus ardens –  
 60 perspicuisque uadis terram praelambit Euilam ;  
 post hunc Aethiopus Geon adlapsus opimat,  
 tertius est Tigris, Euphrati adiunctus amœno,  
 Assyriam celeri discretim flumine sulcans.  
 Hic positus custos Adamus cum coniuge fida  
 65 atque opifex tali formatur uoce Tonantis :  
 « Ne trepidate simul licitos praecerpere fructus  
 quos nemus intonsum ramo frondente creauit,  
 solliciti, ne forte malum noxale legatis,  
 quod uiret ex gemino discreta ad munia suco. »  
 70 Nec minus interea caecos nox alta tenebat,  
 ac modo formatos uestis non texerat artus ;  
 has inter sedes et bacis mitibus hortos,  
 spumeus, astuto uincens animalia sensu,  
 serpebat tacite, spiris frigentibus anguis ;  
 75 liuida mordaci uoluens mendacia sensu,  
 femineo temptat sub pectore mollia corda :  
 « Dic mihi, cur metuas felicia germina mali ?

55 hortos *Peiper* : hortus *A* ortus *CGR* || 56 quadrifidas *C* || undanti *CG* || 57 Phisonus *Peiper* : fissionis *A* fisonus  
*CG* || 60 aeuilam *C* euillam *G* || 62 Euphrati *Peiper* : eufrati *codd.* || 68 sollicite *C<sup>ac</sup>* || legatur *G* || 69 ex : e *C<sup>ac</sup>* ||  
 72 hortus *A* ortus *C* || 74 angues *A*

qui produit un arôme mêlé de vie et de mort ;  
au milieu de ce domaine coule une onde au cours pur  
qui baigne de glorieux jardins de ses flots limpides  
55 et divise en quatre son cours, en jaillissant de sa source ondoyante :  
le Phisôn, remarquable d'opulence, coule en flots chargés d'or,  
polit dans ses tourbillons grondants des gemmes éclatantes  
– celle-ci se nomme émeraude, celle-là l'ardente escarboucle –  
et baigne de ses eaux translucides la terre d'Evila ;  
60 après lui, le Géôn s'écoule, qui apporte aux Ethiopiens l'opulence ;  
le troisième est le Tigre qui se mêle au gracieux Euphrate  
et, de son cours vif, sillonne sa part de l'Assyrie.  
Placé en ces lieux avec sa fidèle épouse comme gardien  
et ouvrier, Adam est averti par cette parole du Tonnant :  
65 « Ne craignez pas de goûter ensemble les produits licites  
qu'a enfantés la forêt chevelue sur son rameau verdoyant,  
mais défiez-vous de jamais toucher au mal redoutable  
qu'une sève mêlée fait croître vers des œuvres divergentes. »  
Cependant une nuit profonde leur ôtait la vue,  
70 et nul vêtement ne couvrait leurs corps tout juste formés ;  
là, parmi ces contrées et ces jardins aux baies suaves,  
écumant, surpassant les êtres vivants par son intelligence retorse,  
il glissait en silence, le serpent aux nœuds glacés ;  
roulant des mensonges chargés d'envie dans son esprit tout prêt à mordre,  
75 il s'insinue dans le cœur de la femme et met à l'épreuve son âme tendre :  
« Dis-moi, pourquoi devrais-tu craindre les fruits savoureux du pommier ?

Numquid poma Deus omnia nata sacrauit ?  
 E quis si studeas mellitos carpere uictus,  
 80 aureus astrigero ridebit cardine mundus. »  
 Illa negat uetitosque timet contingere ramos,  
 sed tamen infirmo uincuntur pectora sensu.  
 Illicet ut niueo iam mitia dente momordit,  
 adfulsit nulla maculatum nube serenum ;  
 85 tum sapor, inlecebram mellitis faucibus indens,  
 perpulit insueto munus deferre marito.  
 Quod simul ac sumpsit, deterosa nocte, nitentes  
 emicuere oculi mundo splendente sereni.  
 Ergo ubi nudatum prospexit corpus uterque,  
 90 atque pudenda uident, ficulnis frondibus umbrant.  
 Forte sub occiduo Domini iam lumine solis  
 agnoscunt sonitum trepidique ad deuia tendunt ;  
 tum Dominus caeli maestum compellat Adamum :  
 « Dic, ubi nunc degas ? » ; respondit talia supplex :  
 95 « O Domine, adfatus pauido sub corde tremesco,  
 magne, tuos, nudusque metu frigente fatigor. »  
 Tum Dominus : « Quis poma dedit noxalia uobis ? »  
 « Tradidit haec mulier, dum dicit lumina promptim  
 candenti perfusa die liquidumque serenum  
 100 adfulsisse sibi solemque et sidera caeli... »  
 Protinus ira Dei turbatam territat Euam,  
 auctorem uetiti dum quaerit maximus acti ;  
 illa sub haec pandit : « Serpentis suasa loquellis  
 accepi fallente dolo blandoque rogatu ;

78 nata : nota A || e quis AR : adqui CG e queis Morel atqui Peiper || 80 redibit R unde remeabit con. Morel || mundum C || 85 mellitis ] in add. G mellitus Mayor || 86 perpulit : compulit Martène || 89 ubi : exp. Mayor || 90 atque scripsi : quae pudenda codd. cumque pudenda Morel Martène || 93 adamum : ad hamum C || 95 adfatus : ut fatus C || 96 rigente G || 99 cadenti GR || 101 euam AR : aeum C euam G aeuum Peiper || 103 serpentis om. A || loquentis AR loquela C loquella Peiper

Dieu n'a-t-il pas béni tous les fruits venus au monde ?

Pour peu que tu veuilles, parmi eux, cueillir celui qui a la saveur du miel,

80 le monde te sourira, enluminé par sa voûte étoilée. »

Elle refuse et craint de toucher les rameaux interdits,

mais ses faibles sens ont raison de son cœur.

Aussitôt, dès qu'elle eut, de sa dent blanche comme neige, mordu dans ces douceurs,

un ciel dégagé, que ne souillait aucun nuage, se mit à resplendir ;

85 alors, la saveur, insinuant la tentation dans sa gorge rassasiée de miel,

la détermina à porter à son époux ce présent dont il n'avait pas l'habitude.

A peine eut-il pris de cette nourriture que la nuit fut balayée ;

ses yeux, étincelants, pleinement lucides, s'allumèrent devant la splendeur du monde.

Et ainsi donc, lorsque chacun porta les yeux sur le corps dénudé de l'autre,

90 et qu'ils aperçoivent leurs parties honteuses, ils les couvrent du feuillage d'un figuier.

Mais sous la lumière déjà déclinante du soleil,

ils entendent la voix du Seigneur ; éperdus, ils tentent de se mettre à l'écart ;

alors le maître des cieux interpelle le malheureux Adam :

« Dis-moi, où peux-tu bien être maintenant ? » Et lui, suppliant, répond par ces mots :

95 « Seigneur, le cœur saisi d'effroi, je redoute tes paroles,

toi qui es si grand, et déjà nu, je suis harassé par une crainte qui me glace. »

Le Seigneur dit : « Qui vous a donné de ces fruits criminels ? »

« C'est cette femme qui m'en a remis, en me disant que ses yeux, subitement,

s'étaient vus baignés d'un jour éclatant et qu'un ciel limpide

100 s'était mis à resplendir devant elle, et le soleil, et les étoiles du ciel... »

Et c'est Eve, égarée, que frappe aussitôt d'épouvante la colère de Dieu,

comme le Très-haut s'enquiert de l'auteur de l'acte défendu ;

questionnée de la sorte, elle avoue : « Je les ai pris, persuadée par les paroles du serpent,

abusée par le piège de ses flatteries pressantes ;

105 nam sua uipereis intexens uerba uenenis,  
 haec mihi prae cunctis narrauit dulcia pomis. »  
 Ilicet Omnipotens condemnat gesta draconis  
 praecipiens cunctis inuisum uiuere monstrum,  
 pectore mox fuso prorepere, tum sola morsu  
 110 mandere, mansuro quaecumque in tempora bello  
 humanos inter sensus ipsumque labentem,  
 uertice ut abiecto pronus post crura uirorum  
 serperet et calces, dum labens comminus instat.  
 Femina fraudigeris misere decepta suadellis,  
 115 praecipitur duro discrimine ponere partum,  
 seruitiumque sui studio perferre mariti.  
 « Tu uero, cui uisa fuit sententia uerax  
 coniugis, immiti cessit quae uicta draconi,  
 deflebis miserum per tempora longa laborem,  
 120 nam tibi triticeae surget pro germine messis  
 carduus et spinis multum paliurus acutis,  
 ut cum uisceribus lassis et pectore maesto  
 plurima sollicitos praestent suspiria uictus,  
 donec in occiduo uenientis tempore mortis,  
 125 unde geris corpus, terrae reddare iacenti. »  
 His actis Dominus trepidis dat taedia uitae,  
 deiectosque procul sacratis dimouet hortis,  
 obuersosque locat medioque eliminat igni,  
 in quo perceleri cherubin euoluitur aestu,  
 130 dum calidus deferuet apex flammasque uolutat.  
 Quis Dominus, pigro ne frigore membra rigerent,

**108** uisere *R* || **110** mandare *G* pandere *R* || **113** serperet : serpens *C* || et : ut *A* || calces : calcet *R* || **114** suadellis :  
 loquelis *Morel* || **121** multum : mulcans *Mayor* **123** plurimi *G<sup>ac</sup>* || **128** obuersus *G* || **129** euoluitur : euolabitur *G*  
 || **130** calidis *A* calidos *R* || **131** rigerent : frigerent *AR*

105 en effet, mêlant ses paroles de son venin de vipère,  
 il m'a décrit ces fruits comme plus doux qu'aucun autre. »  
 Alors le Tout-puissant condamne les agissements du serpent  
 en l'assignant à vivre comme une aberration, haï de tous ;  
 l'ayant bientôt abattu sur le ventre, il le condamne à se traîner en avant,  
 110 à mordre la poussière, dans guerre qui durerait toujours  
 entre l'entendement des hommes et lui, qui rampe,  
 afin qu'il glisse, penché en avant, la tête basse, derrière  
 les jambes et les talons des hommes, et vienne les menacer en rampant.  
 La femme, misérablement trompée par des paroles corruptrices,  
 115 est vouée à n'enfanter qu'au prix d'une cruelle épreuve  
 et à endurer la servitude, en se pliant au bon plaisir de son époux.  
 « Quant à toi, qui a prêté créance à l'opinion de ta compagne  
 qui a cédé, vaincue par l'impitoyable serpent,  
 tu auras à déplorer, durant de longs jours, une triste besogne,  
 120 car pour toi, au lieu des pousses du froment bon à moissonner  
 se lèveront, en abondance, le chardon et la ronce aux épines acérées,  
 de sorte que, le corps épuisé et le cœur dans l'angoisse,  
 c'est au prix de maints soupirs que tu obtiendras la subsistance dont tu as tant besoin,  
 jusqu'à ce que, quand ton temps touchera à sa fin, lorsque la mort viendra,  
 125 tu sois rendu à la terre inerte d'où tu tiens ton corps. »  
 Ayant rendu ce jugement, le Seigneur voue le couple tremblant à vivre dans l'amertume ;  
 il les expulse et les déplace, loin des jardins sacrés,  
 il les établit du côté opposé, et leur en interdit l'entrée par un feu placé en plein milieu,  
 dans lequel un Chérubin est enveloppé d'une fournaise vive,  
 130 tandis que la pointe de sa lame brûlante rougeoit et roule des flammes.  
 Et le Seigneur, afin que leurs corps ne soient pas raidis et engourdis par le froid,

consuit euulsas pecudum de uiscere pelles,  
 operiens nudos calidis de uestibus artus.  
 Ergo ubi coniugo sese iam fidus Adamus  
 135 esse uirum sensit, nomen genetricis amatae  
 exhibet uxori ; binos e germine fetus  
 continuo genitor diuersis nuncupat orsis :  
 Cainis hic nomen habet, cui iunctus Abelus  
 innocuas multa seruabat cura bidentes ;  
 140 ast alius curuo terram uertebat aratro.  
 Hi cum perpetuo ferrent sua dona tonanti,  
 dissimiles fructus sensu suadente dedere :  
 nam prior uberibus fuerant quae prosata glaebis  
 obtulit, ast alius miti se deuouet agno,  
 145 exta gerens sincera manu adipemque niualem ;  
 confestimque placet Domino pia uota tuenti,  
 Quod propter gelida Cain incanduit ira,  
 quem Deus adloquio dignatus talibus infit :  
 « Dic mihi, si rectum uiuas et noxia cernas,  
 150 degere non possis contracto a crimine purus ?  
 Desine mordaci fratrem disperdere sensu,  
 qui tibi ceu domino subiectus colla praebebit. »  
 Nec tamen his fractus fratrem deducit ad arua,  
 atque ubi deprensus deserto in gramine uidit,  
 155 elidit geminis frendens pia guttura palmis.  
 Quod factum Domino caelo speculatus ab alto,  
 disquirit quonam terrarum degat Abelus ;  
 ille negat positum custodem se fore fratris.

**134** fidus *G<sup>ac</sup>* || **136** binos e germine : bino seu germine *A* binos eugermine *C* binosque germine *R* bino sed germine *Mayor* || fetus *Peiper Martène* : factus *codd.* || **138** cainis hic *Peiper* : cainus cui *A* cainis huic *C* atque cain hic *R* is cain hic *Martène* cainus hic *Mayor* || **144** deuouit *C* || **146** domino ] *om. C* || **147** gelida : rigida seu rabida *Mayor* || **148** deus : dominus *C* || **150** non : num *G* || **151** mordaci : mortali *Martène* || **152** ceu : seu *Martène* || **154** ubi : ibi *AGR* || deserti *Martène*



cousit pour eux des peaux arrachées à la dépouille des bêtes,  
en couvrant de vêtements chauds leurs membres nus.

Ainsi donc, lorsque le fidèle Adam perçut

135 qu'il était devenu un homme mûr pour l'union, à sa femme bien-aimée  
il donna le nom de mère. De la semence paternelle viennent deux enfantements  
successifs et il nomme les deux enfants de vocables différents :

l'un a pour nom Caïn, auquel se joint Abel,  
qui gardait à grand soin les brebis innocentes ;

140 l'autre, de son côté retournait la terre de l'araire recourbé.

Et comme ils portaient leurs offrandes à l'Éternel qui commande au tonnerre,  
chacun suivant son idée, ils donnèrent des tributs bien différents :  
ainsi l'aîné offrit ce qu'il avait fait pousser dans les glèbes fertiles,  
quand l'autre se voue à Dieu avec un doux agneau,

145 portant dans sa main les entrailles immaculées et la graisse blanche comme la neige :  
à l'instant même, il obtient l'approbation du Seigneur, qui contemple ces pieuses offrandes.

A cause de cela, Caïn se mit à brûler d'une colère glacée,  
et Dieu, le gratifiant de ses paroles, s'exprima ainsi :

« Dis-moi, si tu peux vivre selon la justice et discerner la nature du mal,

150 ne peux-tu pas mener tes jours sans souillure, hors de l'atteinte du crime ?

Renonce à perdre ton frère à cause de cet esprit méchant :

si tu le domines, il courbera l'échine devant toi, et tu en seras le maître. »

Cependant, nullement fléchi par ces paroles, Caïn conduit son frère aux champs,  
et lorsqu'il le voit piégé en un pré isolé,

155 il l'étrangle en écrasant sa pieuse gorge de ses deux mains.

Le Seigneur, ayant observé cet acte du haut du ciel,

s'enquiert de l'endroit où peut bien se trouver Abel ;

mais l'autre dément avoir été assigné à la garde de son frère.

Cui Deus effatur : « Nonne uox sanguinis eius  
 160 ad me missa sonat celsumque ascendit ad axem ?  
 Nosce igitur mansura tibi pro crimine tanto :  
 nam modo quae maduit germani sanguine terra,  
 inuiso maledicta tibi commissa negabit  
 semina et absumptis fructum non proferet herbis,  
 165 torpidus ut multo collidens membra tremore,  
 funere ceu iuncto semper suspiria ducas. »  
 Territus ille gemit mortemque a numine poscit,  
 quae tamen infenso non est concessa Tonante ;  
 nam mala promeritus signo fit notus inusto,  
 170 sternere ne ferro liceat cuicumque nocentem,  
 ne maius septena parent discrimina funus.  
 Ilicet a facie Domini, ceu perditus, exit,  
 aedibus obuersis Naidae in caespite terrae.  
 Nec minus ex natis, genetrix quos fida creauit,  
 175 nomine primaevi sublimem condidit urbem ;  
 Enochus Gaidada creat, hic deinde Maielum  
 quo Mathusalamus sensim genitore sub auras  
 exiit et longae produxit tempora uitae.  
 Ast Lamech, dirum qui perculit ense Cainem,  
 180 perpetitur caeso multum grauiora nocente :  
 crimina nam meritum decies septena coercent.  
 Coniugibus hic facta gemens sese increpat ultro,  
 quarum prima fuit Ada atque altera Sella.  
 Iobelum sed prima creat, qui pastor in aruis  
 185 gramineis laeta pecudes pascebat in herba ;

**159** affatur *C* || nonne : numnam *Fabricius* || **165** post hunc desinit *R* || **169** malo *G* || **172** ilicet a facie : illicita facie *C* || **176** Gaidada *Peiper* : naida *AG* naidam *C* || hic *Peiper* : ac *codd.* || Maielum *scripsi* : malechum *AG* melechum *C* malelum *Peiper* || **179** Lamech *Peiper* : amalech *AC* amalec *G* || perculit : percutit *Martène* || **180** cesso *C* || nocente : notante *A* || **183** adque *C* || **184** Iobelum *Schmalz.* : aelum *codd.* Iabelum *Peiper* || **185** herbas *A*

Dieu s'adresse à lui : « N'est-ce pas la voix de son sang,  
 160 que j'entends venir à moi et monter vers le haut firmament ?  
 Sache donc ce qui t'est réservé pour prix d'un si grand crime :  
 la terre, en effet, qui vient d'être gorgée du sang de ton frère,  
 te dénier, maudite pour toi, qu'elle hait, les semences qu'elle renferme,  
 l'herbe y disparaîtra et elle ne produira plus de fruit,  
 165 de sorte que, hagard, les membres secoués de maints tremblements,  
 comme uni au trépas, tu gémiras pour l'éternité. »  
 Lui, épouvanté, s'afflige et réclame la mort à la divinité ;  
 elle ne lui est pourtant pas accordée, car le Tonant a été offensé ;  
 ainsi, ayant bien mérité ses maux, il est marqué par un signe imprimé au fer rouge,  
 170 afin que nul ne porte sa lame contre ce criminel,  
 sous peine de s'assurer un plus terrible sort par une rétribution sept fois supérieure.  
 Alors, comme perdu, il quitte la présence du Seigneur ;  
 il élit résidence de l'autre côté du monde, sur le sol herbu du pays de Naid.  
 Et ainsi, des fils qu'une mère fidèle lui enfanta,  
 175 le premier-né donna son nom à la haute cité que Caïn fonda :  
 Enoch engendre Gaidad, et ce dernier Maïel,  
 duquel géniteur Mathusala vint au monde à son tour,  
 et prolongea la durée d'une longue vie.  
 Quant à Lamech, qui a abattu de son glaive le sinistre Caïn,  
 180 il endure, pour le avoir tué le criminel, une peine bien plus lourde que la sienne ;  
 soixante-dix chefs d'accusation, en effet, l'accablent à bon droit.  
 Cet homme, pleurant ses propres agissements, se blâme lui-même spontanément  
 devant ses épouses dont la première se nommait Ada, et la seconde, Sella.  
 C'est la première qui enfante Iobel : berger dans les verts pâturages,  
 185 il faisait paître ses bêtes dans l'herbe grasse ;

Iobalus quem deinde subit, qui musica plectra  
 repperit et uario concordēs murmure chordas.  
 Tobelum mox Sella parit, cui fondere riuos  
 aeris erat moris ferrumque incude subactum  
 190 diuersis formare modis stridente camino ;  
 quem Noemma sequens uno genitore creata est.  
 Haec inter uegetis Adam non languidus annis,  
 Sethum progenerat post mortem mitis Abelis ;  
 Enochum is deinde creat, cui candida corda  
 195 largitus Dominus ; hoc se poscente rogari  
 adnuit et placidae suscepit munera mentis.  
 Nongentos igitur postquam complerat Adamus  
 ter denosque annos, sopitus morte quieuit ;  
 longaeuusque dehinc nongentos quinque per annos  
 200 Enochus uixit, quem Cainanus adequans  
 quinque fuit tantum protentis longior annis.  
 Iunior hoc iterum ter quinque decubat annis  
 Maleleela senex ; ter denis deinde Iaretus  
 atque tribus uixit longo constrictior aeuo.  
 205 Enochus, cui cura fuit seruire potenti  
 et mentem sociare Deo, sat iunior istis  
 – ter centum explicitis, si quinque adiungere cures  
 sexties et denos – subita caligine tectus  
 abditur, et Domino multum miserante remotus  
 210 felicem placido uiuit cum tempore uitam.  
 At Mathusalamus nongentos porrigit orbis  
 septies et denos, unum quis iungere fas est ;  
 Lamechus, hoc patre satus, Noele creato

**187** uario : neruo *A* || **191** creata est : creatae *G* creata *Martène* || **193** Sethum : sedum *A* || **196** annuit *C* || suscipit  
*C* || **197** conpleret *A* || **201** potentis *C* || **202** ter quinque : ter denis *Martène* || decubat : deducat *A* deputat *C* || **203**  
 Maleleela : malaleela *AG* || Iaretus : Iarelus *C* || **204** adque *G* || **206** sat iunior : saiunior *G* sed iunior *Martène*  
*Mayor* || **211** ad *G* || **212** qui : si *Schmalz.* || iungere : demere *Arevalo* stringere *seu* tollere *Mayor* || fas : ius *CG* ||  
**213** Lamachus *A* || hac *C<sup>ac</sup>*

sa suite Iobal, son cadet, qui découvrit les plectres enchanteurs,  
 et les harmonies d'accords, dans leur bruissement modulé.  
 Sella, bientôt, met au monde Tobel, qui avait coutume de fondre des coulées d'airain,  
 190 et de façonner de mille façons le fer soumis à l'enclume,  
 dans le sifflement de la fournaise ;  
 à sa suite naquit Noemma du même géniteur.  
 Pendant ce temps Adam, encore vigoureux et dans la force de l'âge,  
 engendre Seth, après la mort du doux Abel ;  
 Seth engendre ensuite Enos, à qui un cœur pur  
 195 fut généreusement accordé par le Seigneur, qui consentit, sur sa demande,  
 à être invoqué, et qui accepta les hommages d'un esprit pacifique.  
 Ainsi donc, quand Adam eut vu l'achèvement de neuf cent trente années,  
 endormi dans la mort, il se reposa ;  
 200 Ensuite, Enos vécut jusqu'à l'âge avancé de neuf cent cinq ans ; Cainan l'égala  
 et prolongea ses jours de cinq années de plus seulement.  
 Le vieux Malaleel s'éteint plus jeune encore que celui-ci, de quinze années ;  
 ensuite, Iared,  
 dans sa longue vie, vécut trente-trois ans de moins.  
 205 Enoch, qui avait à cœur de servir Dieu tout-puissant  
 et d'unir son esprit à lui, quitta le monde passablement plus jeune que ceux-ci :  
 une fois trois cents années écoulées, si l'on veut bien en ajouter soixante-cinq,  
 il est enlevé aux regards, caché par une nuée soudainement apparue,  
 et, retranché du monde par la grande miséricorde du Seigneur,  
 210 il mène une vie heureuse et coule des jours paisibles.  
 Mathusalam, lui, étend ses jours sur neuf cent soixante-dix cycles,  
 total auquel il est propice d'ajouter une unité.  
 Lamech, rejeton de ce dernier, engendra Noé,

talia disseruit, dum uatum more futura  
 215 praeuidet et sensus uenturum mittit in aeuum :  
 « Hic segura dabit nobis commercia uitae  
 et durum remouebit onus pacemque reducet,  
 quae factis est pulsa malis nostroque reatu  
 tristibus et dextris, quarum sulcata labore  
 220 terra negat fructum, Domino maledicta loquente. »  
 Septies hic centum uixit septemque per annos,  
 septuaginta super positis, ut summula poscit.  
 Hoc generante probis Noelus nobilis actis  
 editur, innocuo daturus semina saeclo ;  
 225 tresque creat natos, Sethum Chamumque Iaphetumque,  
 in numerum solitos mollitum tundere ferrum  
 et scintillantes promptim procudere massas.  
 Sexies hic uatis iam uixerat annis  
 cum Dominus, diri pertaesus crimina mundi  
 230 multimodosque hominum longa sub luce reatus,  
 constringit miserans prolixae incommoda uitae  
 imposuitque modum bis sexaginta per annos,  
 uincere quem nullus posita sub lege ualeret.  
 Haec inter sanctos lactat terrena uoluptas,  
 235 captiuosque tenet caelesti ex arce meantes ;  
 dum facies pulchro ridentes corpore cernunt  
 femineas, placitisque nimis complexibus haerent,  
 progenuere sibi torua cum mole gigantes.  
 Quorum criminibus Domini patientia tandem  
 240 cogitur offendi ; longam dum concipit iram

214 talea *G<sup>ac</sup>* || 220 loquente : dicente *A* || 223 probis noelus : pro nobis noeius *G* || 224 daturus : iacturus *Mayor*  
 || 225 canumque iafethque *C* || tundere : tondere *AC* || 228 uates *Peiper* || 231 incommoda : in crimina *Martène* ||  
 234 lectat *C* || 237 nimis : animis *A*

et prévoyant, à la manière des prophètes, les événements futurs,  
 215 il s'exprima ainsi et transmit ses visions à l'âge qui venait :  
 « Celui-ci nous assurera des conditions de vie sûres,  
 il nous soulagera d'un cruel fardeau et ramènera la paix,  
 qui nous fut ôtée par les péchés commis, par notre propre faute,  
 et nos funestes mains, auxquelles la terre, qu'elles retournent au prix de leur peine,  
 220 refuse son fruit, maudite par la parole du Seigneur. »  
 Lamech vécut sept cent et sept ans,  
 auxquelles on en ajoute soixante-dix, pour faire un bon compte exact.  
 Né de ce dernier, le fameux Noé, un homme de vertu,  
 vient au monde, voué à jeter les semences d'un monde de paix ;  
 225 il engendre trois fils, Seth, Cham, et Iaphet,  
 qui s'entendent à battre le fer en cadence pour l'amollir,  
 et à façonner prestement des masses de métal scintillantes.  
 Cet homme inspiré par Dieu avait déjà vécu six cent années  
 lorsque le Seigneur, excédé par les crimes d'un monde sinistre  
 230 et par les péchés de toutes sortes sans cesse commis par les hommes,  
 limita, par miséricorde, les inconvénients d'une longue existence  
 et lui imposa une mesure de deux fois soixante ans,  
 que nul être soumis à cette loi ne serait capable de dépasser.  
 Pendant ce temps, une volupté terrestre appâtait les êtres saints,  
 235 et les retenait captifs, quand ils s'aventuraient hors des hauteurs célestes :  
 comme ils contemplaient les physionomies engageantes des femmes dans leurs corps  
 gracieux, et s'attachaient à des embrassades au trop fort attrait,  
 ils procréent des géants, à la masse énorme et farouche,  
 dont les crimes finissent par venir à bout de la patience du Seigneur ;  
 240 objet d'un profond courroux, et du regret d'avoir

atque dolet hominem dextra formante creatum  
 siderea, sancto permotus pectore fatur :  
 « Ius delere mihi mundi peccata nocentis,  
 fluctibus aequoreis totamque inuoluere terram,  
 245 humanumque genus uastis mersare fluentis  
 omnigenasque simul pecudes, quae laeta per agros  
 gramina detondent, celsis dum collibus errant.  
 Serpentes nex una premat uolucresque ferasque,  
 ut mea deletis mitescat fraudibus ira. »  
 250 Accipit ergo Dei mandata ingentia Noe,  
 duplicibus cameris arcam compangere iussus  
 quae teneat uolucrum mansura ad germina nidos ;  
 ac, ne fissilibus dissultent robora rimis,  
 unguine praepingui liniuit bituminis arcam.  
 255 Ipsa fuit plenas ter centum longa per ulnas,  
 quinquaginta patens transuersam lata per aluum ;  
 at qua sublimi surgunt fastigia tecto,  
 edita ter denis in caelum tollitur ulnis,  
 assere quadrato, nullis cessura fluentis,  
 260 ad medium gestans facili cum cardine postes.  
 Haec perfecta Deus postquam despexit ab astris,  
 talibus adftatur mittendum in aequora uatem :  
 « Scande citus, natiue tui nataeque, fluentem  
 fluctibus in tumidis cumbam, quia pectora uidi  
 265 iusta tibi dudumque mihi tua nota uoluntas  
 emeruit maiora praesentibus ; atque coactas

242 sancta *A* || 248 serpente *G<sup>ac</sup>* || nox *C* neci (*seu* nexi) *G* || 250 dei mandata : mandata dei *C* || 253 fissilibus *C*  
 || robora rimis : robur aremis *C* || 254 liniuit : linuit *CG* linuit ille *Mayor* || bitumine *A* || 257 at qua *edd.* : ad qua  
*G* atque *AC* || 259 censura *G* || 260 gestans : giptans *A* girptans *C* gyrans *Mayor* || 262 aequore uatum *C*



créé l'homme par l'œuvre de sa divine main,  
 sa sainte résolution est ébranlée et il dit :  
 « Il est de mon droit d'effacer les péchés d'un monde malfaisant,  
 de renverser la terre entière dans les flots de la mer,  
 245 de plonger la race des hommes dans un chaos ondoyant,  
 elle et toutes les races de bêtes qui, dans les prés,  
 broutent les gras herbages, quand elles paissent dans les hautes collines.  
 Qu'un même sort fatal frappe les reptiles, les oiseaux, les bêtes sauvages,  
 afin que la colère qui est la mienne soit adoucie par la destruction des péchés. »  
 250 Noé reçoit donc de Dieu une immense charge :  
 il est sommé de fabriquer une arche à deux compartiments,  
 à même de contenir des nids, pour sauvegarder la descendance des oiseaux ;  
 en outre, afin d'éviter que le bois n'éclate en fissures et en fentes,  
 il enduisit l'arche d'une épaisse couche de bitume.  
 255 L'arche elle-même était longue de trois cents bonnes coudées,  
 d'une étendue offrant cinquante coudées de largeur de coque ;  
 de plus, là où se dresse le faîte de son toit élevé,  
 elle monte dans le ciel à une hauteur de trois fois dix coudées,  
 faite d'ais bien équarris, à l'épreuve de tous les courants,  
 260 avec en son milieu des portes aux gonds huilés.  
 Quand Dieu eut contemplé, depuis les étoiles, ce qui avait été accompli là,  
 il s'adresse ainsi au prophète pour l'envoyer sur les eaux :  
 « Monte vite, toi, tes fils et tes filles, sur cet esquif  
 qui flottera sur le flot qui se gonfle : j'ai vu en effet  
 265 que ton cœur était juste, et ton bon vouloir, qui m'est depuis longtemps connu,  
 s'est distingué comme supérieur à celui de tous tes contemporains ; mais presse

claude simul pecudes omni de germine mites  
 septenis paribus, immundo de grege bina  
 esse sines tecum ; escamque his omnibus infer  
 270 atque tibi suetam, ne, cum per uasta fluenta  
 cultio destiterit, pariter patiare molestam,  
 prouisis non ante cibis, per glauca uehendus  
 salsa famem. Nam clara polo cum lumina solis  
 septima prodierint, totos diffundere nimbos  
 275 cardine ab aetherio cunctosque euoluere fontes  
 adlapsu maiore paro, quo grandior undis  
 aestuet oceanus spumosis largius amnes  
 accipiens, fusoque oblimans omnia tractu.  
 Namque quater denis iuncta cum nocte diebus,  
 280 grandine perpetua nubes complebo madentes,  
 ut quidquid uiuit tumidis mergatur in undis. »  
 Haec ubi dicta, fiunt Domini mandata uolente  
 festinoque sene, longo qui nobilis aeuo,  
 sescentos agitans annos, se credidit undis  
 285 coniunctosque simul natos natasque recepit,  
 confisus tenui quamuis foret abditus antro.  
 Interea totos laxarunt nubila nimbos,  
 atque abyssus riguos dimisit in aequora fontes.  
 Iamque quater denis stagnantur cuncta diebus :  
 290 non uolucres leuibis suspendunt corpora pinnis,  
 nec fera celsi iugo deuitat marmora colle ;  
 omnia conduntur pelago, mors omnibus una est.  
 Nec minus interea tumidum suspensa per aequor,

267 ex omni de germine *A* || mites : mundo *Arevalo* || 269 infer *Arevalo Mayor* : infers *mss.* || 271 molestam  
*Mayor Peiper* : molesta *codd.* || 272 uehendus : *om. A uehendis G* || 273 hunc *u. marg. superiori add. G* ||  
 lumine *C* || 274 prodierint : prodierunt *C* prodierin *G* || defundere *A* || 275 cunctos *AC* || 276 adlapsu *C* adlabu  
*G* || 277 aestuat *C* || spumosos *Arevalo Peiper Mayor* || amnes : ampnes *C* anis *A* omnes *Arevalo* || 278 fusoquae  
*G* || 279 note *G* || 280 perpetuo *A* || 285 recipit *G* || 286 confixus *Arevalo* || 291 marmore *A* || 293 intereat

et enclos à l'instant dans l'arche ton doux bétail,  
 sept paires de chaque espèce, et en ce qui concerne les bêtes impures,  
 tu accepteras qu'un couple t'accompagne ; embarque la nourriture habituelle  
 270 pour toutes les bêtes ainsi que pour toi, de crainte que, lorsque, dans le chaos ondoyant,  
 la culture sera devenue impossible, tu n'aies à subir les affres de la faim,  
 voué à être emporté à travers les sombres flots salés sans avoir auparavant  
 veillé à ta subsistance. Car lorsque les clairs rayons du soleil  
 auront paru pour la septième fois dans les cieux, je m'apprête à déverser les nuages entiers  
 275 depuis le firmament éthéré, et à faire déborder la totalité des sources  
 par la plus formidable cataracte, pour qu'ainsi, soulevé par les vagues,  
 l'océan bouillonne en recevant en abondance l'eau des fleuves écumants  
 et, dans sa course libre, confonde toute chose sous le même limon.  
 En vérité, pendant quatre fois dix jours, en y ajoutant les nuits,  
 280 j'emplirai les nuages qui ruisselleront en un déluge ininterrompu,  
 pour que tout ce qui vit soit submergé dans les ondes gonflées. »  
 Ces paroles prononcées, les mandements du Seigneur sont exécutés,  
 avec la bonne grâce et la hâte du vieillard, lequel, dans la noblesse de son grand âge,  
 après avoir vécu six cents années, confia sa vie aux flots  
 285 et recueillit en même temps les siens, ses fils et ses filles,  
 empli de confiance, tout précaire que fût le refuge où il devait se retirer.  
 Sur ces entrefaites les nuages déchaînèrent tous les orages qu'ils renfermaient  
 et l'abîme relâcha toutes les sources dans la mer.  
 Bientôt tout est submergé, pour quatre fois dix jours :  
 290 plus d'oiseaux pour suspendre leurs corps à leurs plumes légères,  
 pas davantage les bêtes sauvages n'échappent-elles à la mer, sur les collines au sommet  
 élevé ; tout est recouvert par la crue : rien n'échappe à la mort.  
 Mais cependant, suspendue sur la mer déchaînée,

295           arca fluens clausum munibat pendula uatem,  
               uenturisque parens seruabat semina saeculis,  
               naufragio securo suo. Mox rarior aether  
               nubibus in piceis coepit constringere nimbos ;  
               iamque relabenti decrescit in aequore pontus  
               ac, postquam modico fluitabat flumine cumba,  
 300           emittit senior nigrantem pectora coruum  
               qui, leuibus pinnis uolucris dum flamine fertur,  
               non rediit, iusti suspendens uota prophetae.  
               Post hunc albentem mittit per stagna columbam  
               quae, super aequoreum campum defessa uolatu,  
 305           nusquam nanta solum, uati se reddidit almo.  
               Cumque recurrentis fulgerent septima solis  
               lumina, dimittit pinna plaudente uolucrum,  
               quae nemore inuento ramis praepinguis oliuae  
               ora referta tulit, cum iam per sidera Vesper  
 310           surgeret ac tremulo noctem praecurreret igni.  
               Inde iterum septem transcursis rite diebus,  
               mittitur in pelagus ales, quae lapsa meatu  
               perceleri numquam sociae se reddidit aulae.  
               Sescentos igitur iam tum transgressus et unum  
 315           orbis erat uatis, primo iam mense secuto  
               atque die mensis primo, cum libera tellus  
               uisa aperire procul montes, ac uoluerit fumum  
               quos super undarat ter quinas pontus in ulnas ;  
               decurso iam mense dehinc cum trina secundo  
 320           lumina restarent, toto iam libera fluctu

294 minabat *A* || 297 confringere *A* || 298 aequora *A* || 299 flamine *G* || 300 nigrante *G* || pectore *C* || 302 rediit,  
 iusti suspendens : redit et iusti suspendunt *A* || 310 ac : et *A* || ignis *A* || 313 se reddit *G* || 315 uates *Peiper* || 316  
 diem *C* || 319 secceindo *G* || 320 restaurent *C*

l'arche, toujours à flot, se balançait et protégeait le prophète qu'elle renfermait,  
295 et comme une mère, assurait le salut des semences pour les temps à venir  
et prévenait leur naufrage. Bientôt, un éther moins dense  
commence à contenir les averses dans les nuages noirs comme la poix ;  
déjà l'eau se retire en l'océan qui reflue,  
et, comme l'esquif n'était plus ballotté que d'un modeste courant,  
300 le vieil homme relâche un corbeau au noir plumage  
qui, emporté sur ses plumes légères dans le vol de la brise,  
ne revint pas, différant les espoirs du juste prophète.  
Après le corbeau, il envoie par les eaux stagnantes une blanche colombe,  
qui, épuisée par son vol sur la plaine marine,  
305 n'ayant nulle part rencontré le continent, revint au bon prophète.  
Comme les rayons du soleil luisaient pour la septième fois,  
il relâcha l'oiseau aux plumes battantes,  
qui découvrit un bois, et qui revint à lui le bec chargé d'épais rameaux d'oliviers,  
tandis que déjà, parmi les étoiles, Vesper  
310 s'élançait au-devant de la nuit avec son feu vacillant.  
De ce moment, après qu'on a laissé passer sept jours encore, selon l'usage,  
l'oiseau est envoyé au large, file en une course effrénée  
et ne revient jamais à l'abri familial.  
Ainsi le prophète avait alors déjà parcouru six cent un cycles ;  
315 on en était déjà au premier mois suivant,  
et au premier jour de ce mois, lorsqu'on voit au loin monter une fumée,  
et la terre ferme apparaître, dévoilant des hauteurs  
qu'avait englouties l'océan à trois fois cinq coudées de profondeur.  
Ensuite, le deuxième mois passa, et trois jours avant qu'il ne s'achève,  
320 la totalité de la terre se trouve libérée des eaux,

terra fuit propriumque ostendit laeta uirorem.  
 Ergo ubi nudatis consedit montibus arca,  
 Araratum qui nomen habent sermone uetusto,  
 laxat claustra senex, reddens noua semina terrae,  
 325 exstruxitque libens sacraria festa tonanti,  
 atque memor uoti adolet dum altaria flammis :  
 hostia digna fuit, mites dum gignit odores,  
 qui Dominum coram laetis cum flatibus halant.  
 Tum, ne consimili pereat discrimine terra,  
 330 diluuium Dominus uentura in tempora tollit,  
 festinos menses et tempora mobilis anni  
 inrequieta iubens consuetos uoluere cursus ;  
 sed croceum tantum curuandum in nubibus arcum  
 candida cum sudo praeorant sidera nimbo.  
 335 Prosequitur uatem Domini benedictio mitem,  
 scilicet ut cunctis quae tellus et mare gignit  
 imperitet fidus, cum sint subiecta regenti ;  
 admonitus pecudum carnes discernere mensis,  
 quae non laxato uitam liquere cruore,  
 340 idcirco quoniam mutis haec indita mens est.  
 « Ast homo si ferro fuerit uel dente ferino  
 perditus, inquiram », dixit, « qui talia faxunt :  
 similibus dant colla modis fusura cruorem. »  
 Diuidit hinc Dominus placiti mox pignora uatis  
 345 fecundasque iubet discretim sumere terras,  
 ut uacuum denso complerent germine mundum ;  
 accipit hoc meritum Domino donante propheta :

**322** nudatis : undatis *G* || **323** Araratum *Peiper* : araracum *codd.* || **324** reddens ] *om. G* || **325** *uu.* 325-378  
*desunt G* || extruxit *A* || **326** adque *C* || **328** halant *Pitra* : alant *codd.* || **329** terrae *C* || **337** imperitet : imperet et *A*  
 || **338** pecodum carnem *A* || **340** mutis *Mayor* : multis *codd.* || **342** dicit *A* || **343** dent *Mayor* || **344** placidi *A*

et, emplie de joie, elle offre aux regards son aspect verdoyant.

Ainsi donc, lorsque l'arche s'échoua sur les monts dénudés  
qui, dans l'ancien langage, ont pour nom « Ararat »,  
le vieillard ouvre les portes, rendant à la terre des semences nouvelles ;

325 il éleva, avec gratitude, un autel en l'honneur du Tonnant,  
et se montra fidèle à sa promesse en y portant le feu :

l'offrande était digne du Seigneur, elle dégage de doux parfums  
qui jusqu'à lui s'exhalent en délectables effluves.

Alors, afin que la terre ne risque plus de périr sous le coup d'un tel châtement,

330 le Seigneur proscrie tout nouveau déluge pour les temps à venir  
intimant aux mois qui se hâtent, et aux heures infatigables de l'an qui s'avance,  
de dérouler leurs cours habituels ;

à l'arc doré seulement il commande de s'incurver dans les nuages,  
quand l'astre étincelant et la nue argentée viennent le célébrer.

335 La bénédiction du Seigneur accompagne le doux prophète :  
elle stipule qu'à tous les êtres que la terre et la mer enfantent,  
lui, qui a fait preuve de loyauté, commandera, puisqu'ils sont soumis à son autorité ;  
il est averti toutefois d'écarter de sa table la chair des animaux  
qui ont quitté la vie sans répandre leur sang,

340 car de fait, chez les bêtes, le sang renferme l'âme.

« D'autre part, si un homme est perdu, que ce soit par le fer, ou la dent d'une bête,  
je poursuivrai, dit le Seigneur, les responsables d'un tel crime ;  
dans la même mesure, ils exposent leur nuque au châtement qui versera leur sang. »

A la suite de quoi, le Seigneur bientôt disperse la descendance du bien-aimé prophète,

345 et commande, à chacun de son côté, de prendre possession des terres fertiles,  
afin qu'ils emplissent un monde vide d'une nombreuse descendance.

Comme le Seigneur la lui accorde, le prophète reçoit cette récompense :

uitis ut inuentor delibet candida uina.  
 Quem propere expletum cyathis somnoque grauatum  
 350 derisit Chamus – de quo Chanana iuuentus  
 nascitur et proceris dixit de nomine gentem –  
 fratribus ostendans nudatum membra parentem,  
 qui pariles pietate tegunt uelantque iacentem ;  
 tergoribus studio iunctis dum lumina uertunt,  
 355 sopitum gessere senem, nec – turpia dictu –  
 membra uident, tenero flectentes colla pudore.  
 Id pietatis opus postquam iam mente serena  
 cognouit uatis, grassatum damnat in aeuum,  
 germanis faciens ut sit postremus et acro  
 360 subditus imperio fortesque exterritus oret.  
 Inde senex functus nongentos transit in annos  
 quinquies et denos, ut legis formula cauit.  
 Cuius progenies, properat dum ducere muros,  
 condidit eximias uastis suspectibus urbes ;  
 365 dumque operi instantes certatim mœnia condunt,  
 nominibus signant : Tharsum Citiumque Rodumque,  
 exstantes portis, fluctu quas abluit aequor ;  
 Chananus hic nomen habet, hic Sidona surgit,  
 inde Iebusaeus, Chettaeo adiunctus Amorrus,  
 370 Gergeseus ueget, Euaeus, Arucus, Asennus,  
 Samarus, Aradius Orusque, et mœnia quisquis  
 Gaza colit, Gomorra quibus Sodomaque iugantur,  
 atque Adama et Sebona, quis iunctim Lasa cohaeret.

**351** properis *C* || dicit *A* || **354** studia *C* || **355** gessere : texere *Schmalz*. || **358** uates *Peiper* || **359** et acro : aetati *C*  
 et acri *Pitra* || **360** forti *A* || **361** in ] *om.* *C* || **364** uastis : latis *A* || **367** adluit *Peiper* || **368** Cananus *scripsi* :  
 cannanus *A* || hic... hic : hinc... hinc *A* || sidonia *A* || **369** Iebusaeus *Peiper* : iebuseus *A* Iebussus *C* || Chettaeo  
*scripsi* : cetheo *A* cetheo *C* Cethaeo *Peiper* || amorreus *A* || **370** gergessus *C* || Euaeus *Peiper* : eueus *codd.* ||  
 Asennus *Peiper* : amennus *codd.* || **372** iugantur *C* || **373** iunctim Lasa : iuncti malasa *A* || cohaeret : coercet *A*



il lui revient, en tant qu'inventeur de la vigne, de recueillir les vins clairs et limpides.  
Mais pour avoir vidé des coupes avec trop d'empressement, Noé tomba dans un lourd

[ sommeil ;

- 350 Cham se moqua de lui – Cham dont est née la jeunesse de Canaan,  
qui use pour sa lignée du nom du premier d'entre eux –  
en désignant à ses frères le corps dénudé de leur géniteur ;  
eux, d'un même mouvement de piété, couvrent et masquent à la vue le corps gisant ;  
prenant soin de joindre les épaules et de détourner les yeux,
- 355 ils portèrent le vieil homme endormi, sans jamais – il est de la honte à seulement  
l'évoquer– apercevoir son corps, détournant la tête avec une tendre pudeur.  
Lorsque, l'esprit clair à présent, le saint homme prend connaissance de cet acte de piété,  
il maudit pour l'éternité celui qui s'en est pris à lui et le condamne  
à se comporter, à l'égard de ses frères, comme le dernier d'entre eux,
- 360 et, soumis à leur rude empire, à vivre dans l'angoisse à leur merci.  
Puis le vieil homme, sa vie achevée, meurt à l'âge  
de neuf cent cinquante ans, comme les termes de la Loi le stipulent.  
Sa descendance se hâte d'élever des murs  
et fonde des cités éminentes, que le regard peine à embrasser ;
- 365 pressant l'ouvrage, à l'envi, ils fondent leurs remparts,  
ils nomment de leurs propres noms Tharsis, Citius, Rodius,  
cités remarquables par leur port, que la mer baigne de son flot ;  
ici est la ville de Chananus ; ici se dresse Sidon,  
ensuite le Jébuséen, le Chéthéen, et encore l'Amorréen ;
- 370 il y a le Gergéséen, l'Evéen, l'Aracéen, l'Assénien,  
le Samarien, l'Aradien, et l'Orien : et l'habitant des murailles de  
Gaza, auxquelles se joignent Sodome et Gomorrhe,  
ainsi qu'Adama et Séboïm, que toutes deux borde Lasa.

375 Quin etiam et Massam faciunt similemque Sopheram  
 celsiugum et collem, nimbosas qui leuat arces  
 qua primum albentis prorumpit flamma diei.  
 Corpore de quorum Nebrodus nascitur, acri  
 uenatu adsuetus et membris grandibus exstans,  
 atque Deum gaudens contra se adtollere sanctum,  
 380 heroum de more ferox, quos ardua ceruix  
 immensumque caput sublimes tollit in auras.  
 Hic Babylona locat, Orichamque, Archata et Acalam  
 Sinnacheros inter saltus ; Assura deinde  
 condit et eximiam tectis Nineua locauit  
 385 et Robotham, Calchamque dehinc, Dasemata quarum  
 distinguit saltus medioque in limite surgit.  
 Dumque alacres certant et nomina mœnibus indunt,  
 in campum ueniunt Sennarum nomine dictum,  
 molitique cauas ad sidera tollere turres ;  
 390 non calcem faciunt, qua saxa inserta ligantur,  
 sed lateres tosta lutei fornace coquuntur,  
 ut prius immensis fulgerent mœnia tectis,  
 quam noua discretas faceret migratio gentes.  
 Bitumen pro calce fuit, quod uellere molli  
 395 ducitur et lento constringit corpore cautes.  
 Cumque penes cunctos sermones consona lingua  
 per similes fatus et ciuica uerba locuta est,  
 denique descendit Dominus et mœnia uidit,  
 praecipiens uarias raptim prorumpere uoces

**374** et Massam *Pitra* : etsam *codd.* || soferam *AC* || **375** leuit *A* || **377** nembrodus *C* || acro *A* || **379** gaudens deum *C* || **381** tollet *AG* tollit *Peiper* || **382** oricham : orycham *C* origam *A* || Archata et *Peiper* : et archata *AG* et arcata *C* || Acallam : acalam *A* acalla *C* || **383** Sinnacheros *edd.* : synnacheros *G* sinnacherus *AC* || **384** condidit *C* || ninneua *C* nineueua *G* || **385** Robotham *edd.* : robotham *G* robtham *A* robtam *C* || **391** testa *C* || **393** quas *G* || nouas *CG* || faceret : trans *A* || **396** cumque *Mayor* : namque *codd.* || sermonis *AC* || conscia *AC* || **397** factus *C* || **399** praecepit *A*

Ils vont jusqu'à bâtir Massa, et, pareillement, Sopher,  
 375 et la haute colline, qui élève ses tours ceintes de nuages  
 là où perce en premier la flamme du jour qui point.  
 C'est issu de cette lignée que vient au monde Nemrod, versé  
 dans l'art violent de la chasse, et remarquable par son corps démesuré :  
 il se plaît à monter le saint Dieu contre lui,  
 380 intrépide à la manière des héros, que leur port plein de hauteur,  
 leur chef immense, élève jusqu'aux plus hauts sommets.  
 Celui-ci fonde Babylone et Orech, Archad et Acalla,  
 sur les terres de Sennachérib ; il fonde ensuite  
 Assur et établit Ninive, célèbre pour ses terrasses,  
 385 ainsi que Robotha, et ensuite Calcha, Dasem,  
 séparée des autres par une région boisée qui s'élève au milieu.  
 Et comme ils rivalisent avec entrain, et assignent leurs noms à leurs murailles,  
 ils parviennent dans la plaine désignée par le nom des Sennariens,  
 et entreprennent de dresser de vaines tours vers les étoiles ;  
 390 ils ne fabriquent pas de chaux, avec laquelle on lie les pierres assemblées :  
 mais ils cuisent des briques d'argile dans une fournaise ardente,  
 afin que resplendissent leurs murailles aux hauteurs démesurées  
 avant qu'une nouvelle migration ne les sépare en peuples distincts.  
 On utilisa du bitume à la place de la chaux : grâce à sa texture malléable,  
 395 il s'étale et maintient ensemble les roches par sa consistance visqueuse.  
 Et lorsque chez tous est employé un idiome harmonieux,  
 qui use de phrases semblables et de vocables communs à tous les citoyens,  
 alors le Seigneur descend, regarde les murailles,  
 et aussitôt le brise en mille accents

400 diuersosque sonos, quis gentes quaeque loquuntur.  
 Ilicet impletur positis cultoribus orbis  
 diuiduusque locus mox est Confusio dictus.  
 Hos sequitur Domino multum qui credidit Abram,  
 quem genuit prisco de nomine Thara uocatus,  
 405 iungitur et Lothus iuncto de sanguine frater ;  
 hi cum iam ualidi fierent pubentibus annis,  
 coniugium iunxere sibi : Loth foedere Melchae  
 gaudet, et Abramo ditescit coniuge Sarra,  
 quae tamen ad senium duxit sine pignore uitam.  
 410 Hos Thara sollicite Chaldaeo de grege dempsit,  
 dum Chananaea placent frondosis collibus arua,  
 sed Deus, electi qui sensum nosceret Abrae,  
 imperat ut sedes alia regione capessat :  
 « Heia age, festinans patriis te demoue terris,  
 415 cognatasque domus et limina sueta relinque ;  
 nam procerem immensae faciam te iam fore gentis.  
 Insuper his, addam ut te quicumque malignis  
 uulnerat eloquiis, Domini maledictus ab ore  
 tristia quaeque ferat ; at qui sermone benigno  
 420 commoda denarrat, sit laeto grandior actu. »  
 Mutantur sedes : Sichemis castra locantur  
 quae Dominus uati longum despondit in aeuum ;  
 illic deproperans sacratas suscitatur aras.  
 Conscendit montem fractas qui respuit undas  
 425 et rubicunda tumens prospectat lumina solis

**403** qui multum *A* || **404** uocatis *A* || **407** Loth *scripsi* : lodh *A* lod *CG* || melchae *G* || **408** abramo ditescit : abram  
 odescit *G* || **409** ducit *A* || **411** chananaea *scripsi* : chananna *A* channana *C* chanana *G* || **414** dimoue *G* || **415**  
 linque *G* || **416** procerem *C* || te iam fore : telam fore *C* || **417** malignus *A* || **419** tristitia *C<sup>ac</sup>G* || at qui *edd.* : atqui  
*A* adqui *G* adque *C* || **420** sit laeto *Peiper* : *A* sit laetus et *C* fit laetus et poscit laetos *G* || actu : astu *AG* || castra  
 locantur : casta locuntur *A* || **422** dispondet *C* despondet *Mayor* || **423** suscitatur : excitatur *Mayor* || **424** conscendit  
*scripsi* : conscendens *codd.* || **425** tumens : sumens *A* || *post hunc u. excidisse cens. Peiper*

400 et sons inconciliables par lesquels chaque peuple s'exprime différemment ;  
sur-le-champ il disperse les hommes sur la terre, les voue à la culture,  
et ce lieu divisé est bientôt nommé Confusion .  
A leur suite vient Abram, dont la foi en le Seigneur fut grande,  
qu'engendra l'homme désigné par l'antique nom de Thara,  
405 et auquel il faut adjoindre Loth, son frère par le sang ;  
comme déjà ils acquéraient la vigueur de l'âge mûr,  
ils prirent une épouse : Loth jouit d'une union avec Melcha,  
et Sara est comblée par son époux Abram,  
mais cependant elle atteignit le grand âge sans avoir d'enfants.

410 Thara eut soin de les retrancher du troupeau des Chaldéens  
le temps de jouir de la douceur du pays cananéen, aux collines verdoyantes,  
mais Dieu, qui connaissait les dispositions de son élu Abram,  
lui commande de chercher un autre lieu où s'établir :  
« Va donc, hâte-toi de t'éloigner des terres paternelles,  
415 laisse-là les maisons familières et les seuils accoutumés ;  
car je ferai de toi le premier d'une lignée sans bornes.  
A ceci j'ajoute que quiconque te blesse  
par des paroles malveillantes endurera toutes les infortunes,  
maudit par la bouche même du Seigneur ; mais celui qui, par des propos amicaux,  
420 t'entretiendra avec bienveillance, qu'il soit exalté pour son heureuse attitude ! »  
On change de résidence : on établit le camp à Sichem,  
terre que le Seigneur promit au prophète pour une longue durée ;  
là, avec empressement, il élève un autel consacré.  
Il gravit une montagne qui recrache l'onde brisée sur ses flancs,  
425 et en s'élevant fait face aux feux rougeoyants du soleil ;

– hic etiam positus fundatur molibus altar  
 oraturque Deus – sola cum deinde per arua  
 uatis agit, qua terra iacet disiuncta colonis.  
 Quae dum perpetuo uenis sitientibus ardet,  
 430 incussit ieiuna famem, cui cura cohaeret :  
 hoc fecunda metu Nilotica rura petuntur ;  
 et quia conspicuo canderet corpore Sarra,  
 mandatur nullo nuptam se dicere uincolo,  
 sed fore germanam, ne fors immanibus ausis  
 435 effrenis turbae zelum noxale marito  
 gigneret atque aemulum tristis riuallis haberet.  
 Hunc mirata quidem uenientem turba Canopi,  
 omnimodis Sarram cupido de lumine lustrat,  
 atque ubi per proceres laudata et tradita regi est,  
 440 dulcibus accipitur uotis uerbisque propheta.  
 Non tamen impositum uoluit rex aetheris illi :  
 nam multis magnisque simul terroribus actum  
 proturbat regem, noxalis qui reus ausi  
 obiurgat procerem, germanam cur magis esse  
 445 dixerit uxorem falsoque illuserit actu.  
 Inde iubet laetum nuptam deducere secum,  
 armenta et quidquid patriis aduexerat oris :  
 namque Deus seruo semper concordia fanti  
 ingentes census et maxime quaeque dicarat.  
 450 Accipit et Lothus quaecumque aduexerat illic,  
 et reduces patrias tandem sistuntur ad oras.  
 Atque ibi dum gregibus intercurantibus errant,

**426** huc *C* || positus *A* || **427** oratus *A* || **428** uastis *A* uates *Peiper* || quae *G* || iacit *A* || **429** sentientibus *G* || ardet :  
 aret *Peiper Arevalo* || **434** germanum *A* || **435** noxale : noxamue *Mayor* || **436** adque *C* || **437** mirat *C* || **438** sarra  
*CG* || **441** non tam enim posita inuoluit *C* || ille *A* || **446** secum : sarram *A* || **447** armenti *Peiper* || horis *G* || **448**  
 facti *G* || **450** Lothus *scripsi* : lodus *codd.* || adduxerat *A* || illuc *Mayor* || **451** horas *CG*

– ici encore on élève un remblai, on bâtit un autel,  
 et l'on invoque Dieu – et lorsqu'ensuite le prophète parvient en un pays désert,  
 où la terre s'étend, dépourvue d'habitants,  
 constamment en proie à la sécheresse et ses cours d'eau assoiffés,  
 430 la nourriture manque et la faim se répand, sujet d'inquiétudes constantes :  
 par crainte de ce fléau, on gagne les campagnes fertiles du Nil ;  
 et parce que Sara attirait l'attention par son éclatante beauté,  
 il lui est demandé de ne pas se dire liée par le mariage,  
 mais de passer pour une sœur, de crainte que d'aventure, considérant les ignobles audaces  
 435 d'une populace barbare, elle ne provoquât une jalousie fatale à son époux,  
 qui aurait à subir la concurrence d'une funeste rivalité.  
 En le voyant arriver, la populace de Canope s'interroge, de fait, à son sujet,  
 et scrute à chaque pas Sara de ses regards envieux ;  
 celle-ci attire l'attention de grands personnages, est présentée au roi,  
 440 et le prophète est accueilli avec des amabilités, des présents et des politesses.  
 Mais le roi de l'éther ne voulut pas qu'on abusât Abram :  
 et ainsi, il harcèle le roi en le soumettant à mille terreurs intenses,  
 et celui-ci, qui se voit accusé d'un grave crime,  
 blâme le patriarche d'avoir fait passer pour sa sœur  
 445 celle qui était sa femme, et de s'être joué de lui par un comportement fallacieux.  
 Là-dessus, il somme l'homme protégé par le ciel d'emporter avec lui son épouse,  
 du bétail et tout ce qu'il avait amené en venant de sa patrie :  
 ainsi Dieu octroya à son serviteur, qui parlait toujours en parfait accord avec lui,  
 une grande fortune et de nombreux biens.  
 450 Loth prend lui aussi tout ce qu'il avait apporté en ces lieux,  
 et enfin de retour, il s'installent en leur patrie.  
 Là, comme ils vont à l'aventure en suivant la course de leurs troupeaux,

pastores pecorum sese certamine pulsant,  
 pascua quod fetas artarent parua duorum ;  
 455 sed pater, indomitas cupiens componere rixas,  
 obtulit ut frater quae uellet sumeret arua.  
 Ille libens paret, Iordanis litora poscens,  
 qui fluuius dudum, Nili uice dum tumet undis,  
 amne superfuso campos ditabat opimos.  
 460 Chananaea senex uenienti iugera sorte  
 accipit et uirides sistit armenta per agros,  
 sed non perpetuas licitur componere sedes ;  
 namque pater iussus terram lustrare tuendo,  
 flammeus e celsis quam Sol utrumque recurrens  
 465 aspicit aut gemini despectant usque Triones :  
 promissam generi tanto genitore creando,  
 cuius qui numerum gestit comprehendere fatu,  
 stellarum citius turbas uel dicet harenae  
 quas pelagus dubio nonnumquam litore nudat.  
 470 Tendit et ad quercum prisco de nomine Mambram,  
 perpetuoque Deo praecelsum dedicat altar.  
 Nec mora, diuiduos postquam concordia fratres  
 fecerat optatos componere regna per agros,  
 consurgunt reges numerosa ex gente quaterni,  
 475 et Sodomam multo pugnaces milite uastant,  
 quaternaeque acies, bino bis principe fultae,  
 Valle tenus Salsa ferrum per nubila torquent  
 – quinque fugam capiunt linquentes bella tyranni,  
 praecipitique fuga, frondosis montibus abdunt

**459** ditabat : ditat *G unde perditat Martène* || **460** finitur *f. 9<sup>u</sup>, sequuntur a f. 10<sup>r</sup> uu. 895-1306 ; postea uu. 461-894 a f. 18<sup>r</sup>, uu. 1307 sqq. denique a f. 26<sup>r</sup> leguntur G* || **464** qua *Peiper* || **467** fatu : factu *G fatus Martène* || **468** dicet *Peiper Mayor* : dicit *codd.* || **474** numerosa ex gente : numero sexaginta *C* || quaterni : terniqua *G* || **476** quaeternaeque *G* quae Ternaeque *Martène* quattuor atque *Mayor* || **477** salsa : falsa *AC* || **478** quique *A* || **479** fugam *C* opera *Mayor*



les gardiens de leurs bêtes en viennent à se quereller,  
parce que les maigres pâturages ne suffisaient pas pour les brebis de deux propriétaires ;  
455 mais le patriarche, désireux d'éviter des conflits incessants,  
offrit à son frère de choisir le territoire qu'il souhaiterait.  
Lui s'y prête volontiers, et réclame les rives du Jourdain,  
fleuve qui jadis, à la manière du Nil quand il gonfle ses eaux,  
fertilisait de riches terres en débordant de son lit.

460 Le vieillard accepte, comme le sort lui échoit, le territoire cananéen,  
et installe ses troupeaux par les terres verdoyantes,  
mais il ne lui est pas permis d'y organiser un séjour définitif ;  
ainsi le patriarche est sommé de contempler l'étendue de terre  
que le soleil enflammé, dans sa course, embrasse depuis les hauteurs,  
465 jusque là où se dressent les deux Ourses :  
elle est promise à une lignée dont il sera le père, lignée si considérable,  
que celui qui brûle d'en dire le nombre  
aura plus vite fait de dénombrer la multitude des étoiles, ou des grains de sable  
que la mer parfois abandonne sur les rivages soumis au flux et au reflux.

470 Alors il gagne le chêne qui porte l'antique nom de Mambré,  
et pour Dieu éternel il consacre un autel éminent.  
Sans tarder, après que l'accord eut permis aux frères divisés  
de faire coexister leurs domaines dans les territoires choisis,  
des rois se soulèvent, au nombre de quatre, issus de nations populeuses ;  
475 belliqueux, ils ravagent Sodome avec des forces importantes,  
et leur quatre armées, menées par deux fois deux princes,  
lancent leurs traits à travers les nuées, et poussent jusqu'au Val salé :  
– cinq tyrans prennent la fuite, abandonnant les combats,  
et dans une déroute effrénée, ce qui a pu survivre au massacre

480 quod potuit superesse neci – qui nomine uero  
 dicuntur Ariocha, Dachar, Godollogomurus,  
 atque etiam pulchris inhians Amarphalus armis.  
 Haec inter quae multa fiunt discrimine belli  
 Loth etiam capitur tota cum stirpe domoque,  
 485 quod ubi tristifico narrauit nuntius ore,  
 consurgit uatis : seruorum de grege multo  
 ter centum famulos, nouies bis auctius addens,  
 ad bellum dux ipse ciet ferrumque retractant.  
 Nocte super media nil iam metuentibus instat,  
 490 uictoresque fugat multosque interficit hostes ;  
 quin etiam fratrem tanto discrimine demptum  
 accipit et praedam lato trahit agmine secum.  
 Excipitur laeta Sodomorum laude procerum,  
 pontificisque Dei, sancto qui nobilis actu  
 495 Melchisedechus erat, panem uinumque praesentans,  
 495<sup>1</sup> [ ... ] princeps rectorque Salemae ;  
 et decimos fructus Abrami ex munere sumpsit.  
 Is petit ut captos dignetur reddere uictor ;  
 cetera pro meritis belli sub lege laturus.  
 Sed contenta suo uictrix moderamine Virtus  
 500 accipit optatum toto pro munere fratrem.  
 Mox sopita Deus inlustrans corda prophetae,  
 praecipit ut cuncta uacuet formidine pectus,  
 quandoquidem inuictae tutus sit tegmine dextrae ;  
 ille, alacer concessa sibi licentia, fatur :

**481** Godollogomurus *scripsi* : godolla gomurrus *A* godolla gomerus *C* godulogomurus *G* || **482** inhians *Peiper*  
*Mayor* : inhians gaudens *A* inhiagaudent *CG* in his gaudens *Martène* || **483** fiunt : cadunt *Mayor* || discrimina *A*  
 || **484** Loth *scripsi* : Lod *codd.* || **486** uates *G* || **488** retractans *AC* retractat *Peiper* || **490** interfecit *C* || **493**  
 procerum *scripsi* : procorum *AG* praecorum *C* || **495** praesentans *G* || **495<sup>1</sup>** *om. AG excidit primum hemistichium*  
*C* || rectorque *Peiper* : rector quae *C Peiper sic edidit* 495 Melchisedechus erat princeps rectorque Salemae 495<sup>1</sup>  
 < et benedixit ei > panem uinumque praesentans || **496** *hunc u. om. G* || decimos : decimas *A* || ex : lex *C* || **497**  
 his *C* || **498** bellis *A* || **503** totus *G*

480 se cache dans les hauteurs boisées – ces quatre rois se nommaient  
Arioch, Dachar, Godollogomor,  
et aussi Amarphal amoureux des belles armes.  
Parmi les nombreux événements qui adviennent par la fortune de la guerre,  
Loth est pris, lui aussi, avec toute sa famille et sa maison ;

485 lorsqu'un messager, le visage affligé, lui rapporte ces nouvelles,  
le saint homme passe à l'action : de la grande masse de ses esclaves  
il choisit trois cent serviteurs, en ajoute deux fois neuf de plus,  
les place sous son propre commandement et ils prennent les armes.  
Au beau milieu de la nuit, il est sur les ennemis, qui ne s'y attendaient en rien :

490 les vainqueurs, il les met en fuite et en tue un grand nombre ;  
mieux encore, il délivre son frère du grand péril où il se trouvait  
et emporte avec lui du butin, en grande procession.  
Il est accueilli par l'allégresse et les louanges des grands personnages de Sodome,  
et du grand prêtre de Dieu, lequel, connu pour sa sainteté,

495 se nommait Melchisedech, prince et maître de Salem ; [...] il offrit le pain et le vin,  
et reçut, à titre d'offrande, la dîme du butin d'Abram.  
Il lui demande, en tant que vainqueur, de consentir à restituer les captifs ;  
tout le reste il pourra l'emporter de plein droit, conformément aux lois de la guerre.  
Mais la Vertu triomphante, avec la tempérance qui est la sienne, fut satisfaite

500 de recevoir pour toute récompense le frère qu'elle était venue chercher.  
Peu après, honorant de sa présence l'esprit endormi du prophète, Dieu  
lui prescrit de chasser toute crainte de son cœur :  
sa sauvegarde était assurée par le rempart d'un bras invincible.  
Lui, enhardi par cette grâce qui lui était concédée, demande alors :

505 « Quid mihi pro tanta praestant tua dona loquella ?  
 Nam coniuncta quatit fessum longaeua senectus,  
 nec datur meritum post mortem linquere natum,  
 et quia nobilibus thalamis mihi germina non sunt,  
 degener heres erit nobis, quem serua creauit. »

510 Confirmat uatem Dominus, dum talia fatur :  
 « Ne time confidens : seruus tibi non erit heres :  
 nam si nosse ualet numero carentia quisquam  
 sidera, uel totas pelagi percurrere harenas,  
 is poterit prolem solus numerare putando

515 quae praestanda tibi est totus qua tenditur orbis ;  
 nasceturque tuo de semine qui tua cernat  
 filius atque etiam natus sit Regis aeterni :  
 namque ego sum Dominus caelorum conditor, et te  
 auxilio tutum Chaldaea ex gente reduxi. »

520 Credidit ista senex, nec quidquam defore uerbis  
 metitur Domini sincero acumine cordis ;  
 subnixusque rogat, placidis dum supplicat orsis,  
 signa Dei quae mente gerat, quae corde sequatur  
 munere pro tanto, quo natum gignat inerti

525 corpore, iam gelidis decursa ob tempora membris.  
 Admonitus, uitulam trimi iam temporis aptat,  
 coniungens alacrem torua cum fronte iuuenum,  
 ueruecem caprumque dehinc, hirtamque capellam,  
 columbas pariles, simili cum turture iunctas ;

530 corpora mox pecudum gemina in diuortia findit,  
 inlaesas tota dimittens carne uolucres.

**507** meritum *A* || **510** dum : cum *C* || **511** nec *A* || **515** tutus || **516** *finitur f. 18<sup>u</sup> a f. 19<sup>r</sup> m. secunda scriptum censuit Peiper G* || **517** utque *A* adque *G* || **523** geratque corda *C* || **526** uitulam iam trimi *C* || **528** ueruecem *scripsi* : berbecem *A* uerbecem *C* uerbaecem *G* || capram *A*

505 « Et que m'accordent tes dons à la mesure de telles promesses ?  
Car je suis maintenant bien fatigué, rompu par la venue d'une grande vieillesse,  
sans qu'il me soit donné de laisser un fils pour hériter après ma mort,  
et parce que je n'ai pas de descendance de noble naissance,  
ce sera un bâtard enfanté par une esclave qui sera mon héritier. »

510 Le Seigneur reconforte le saint homme par ces paroles :  
« N'aie crainte, rassure-toi, tu n'auras pas un esclave pour héritier :  
si en effet il est possible à quiconque de compter  
les étoiles innombrables, ou d'examiner tous les grains de sable que rejette la mer,  
celui-là seul pourra dénombrer la descendance  
515 qui doit t'être accordée, aussi loin que s'étendent les terres ;  
et il naîtra de ta semence un fils qui se déclarera ton héritier  
et sera aussi bien l'enfant du Roi éternel :  
car c'est bien moi le Seigneur, le fondateur des cieux,  
celui qui t'a par son aide ramené sain et sauf du pays des Chananéens. »

520 Le vieillard eut foi en ces paroles et ne douta pas, dans son cœur pur et son jugement  
pénétrant, que tout s'accomplirait conformément aux paroles du Seigneur ;  
avec déférence il demande, en suppliant par de douces paroles,  
à quelles manifestations divines il doit être attentif, vers lesquelles il doit se tourner en son  
cœur pour mériter une si grande faveur, qui le verrait engendrer un fils  
525 avec son corps épuisé, avec ses membres déjà refroidis par le passage des ans.  
Instruit par le Seigneur il prépare une génisse de tout juste trois ans,  
il ajoute un fougueux taurillon à la mine farouche,  
et ensuite un bœuf et un bouc, une chèvre aux longs poils,  
et un couple de colombes, auxquelles il ajoute une tourterelle ;  
530 ensuite, il sépare les dépouilles des bêtes en deux parties égales  
en épargnant les oiseaux, et en laissant leur chair intacte.

Omnia disponit sacrisque altaribus aptat,  
 seque locat propter, sense uersutus et aure.  
 Ecce autem prima sub tempora noctis opacae  
 535 candida sanctifici terrentur pectora uatis,  
 nigrantesque ruunt confusa luce tenebrae ;  
 his super attonitus Domini solacia sumit,  
 dum noua uenturae praenoscit semina gentis,  
 per uarios casus duro sub rege locandae  
 540 Aegypti, cui nomen erit Pharonis acerbi.  
 « Namque quater centum dominis subiecta per annos  
 seruiet, ad terras rursus reuocanda feraces ;  
 ac uice mutata, quae quondam serua tremebat,  
 sceptrareget, ualida gentes uirtute cohercens.  
 545 At tu, cum fuerit metati terminus aeui,  
 sedibus in patriis functus mandabere busto.  
 Nam populus infensa sibi de sede reuulsus  
 huc ueniet domibus ueterum donandus auorum ;  
 nam qua Niliacis gaudet nunc incola terris  
 550 et celer Euphratis Syrorum praenatat orbis,  
 Caenaeos populos Cenezaeosque tenebunt,  
 Cedmoneos, Chettos, iuncta cum gente Phereza,  
 et Raphana, cui manus est Iebusa cohaerens ;  
 dilectaque sibi pellentur sede Chanani ;  
 555 quin et Amorraeus Gergeseo extrusus amico,  
 semianimis possessa dabit uenientibus arua. »  
 Quae cum sancta Deus prompsisset uerba prophetae,

532 disposuit *C<sup>ac</sup>* || 536 nigrantes quaerunt *A* || 538 seminae *C* || 539 casus : cursus *A* || 540 erat *Arevalo* || acerui  
*A* || 541 domini *G* || 546 sed ibi *G* || mandauere *C* mandere *A* || 547 tibi *Arevalo* || 550 orbis *G<sup>ac</sup>* urbes *AC* || 551  
 Caenaeos *scripsi* : geneos *codd.* || Cenezaeos *Peiper* : genezeos *AG* genzeos *C* || tenebant *C* || 552 Cedmoneos  
*scripsi* : chalmoneos *codd.* || Iebusa cohaerens *Peiper* : iebosaco haerens *G* iebosa cohercens *AC* || 554 pellantur  
*A* || 556 possessa : posse *A* || 557 dei *A* || prompsisset *Arevalo* : promississent *A* promississet *C* promississet *G*  
 prompsissent *Peiper* || prophetae : profecte *C*

Il répartit le tout et le dispose sur les autels sacrés,  
 et lui-même se place à proximité, l'oreille et les sens aux aguets.  
 Or voici que dans les premiers instants de la nuit obscure,  
 535 le cœur pur du saint prophète est saisi de terreur,  
 de sombres ténèbres tombent, et troublent sa vue ;  
 frappé de stupeur devant ces prodiges, il est réconforté par le Seigneur,  
 qui lui donne la prescience des commencements de son peuple à venir,  
 voué à à subir de nombreuses épreuves aux mains du cruel roi  
 540 d'Égypte, un homme impitoyable qui sera nommé Pharaon.  
 « Ainsi pendant quatre cents ans, soumis à ses maîtres,  
 il vivra dans la servitude, mais sera de nouveau rappelé vers des terres fertiles ;  
 à son tour, lui qui jadis tremblait en son état d'esclave,  
 il portera le sceptre, et dominera les peuples par sa ferme vertu.  
 545 Quant à toi, lorsque tu seras parvenu au terme du temps qui t'a été mesuré,  
 c'est au pays de tes pères que ta dépouille sera confiée au tombeau.  
 Ainsi, ton peuple, arraché à des contrées hostiles,  
 viendra en ces lieux pour être rendu aux séjours de ses lointains ancêtres ;  
 ainsi, là où pour l'heure l'habitant jouit des terres niliaques,  
 550 auusi bien que là où le vif Euphrate baigne les contrées syriennes,  
 les tiens seront maîtres des peuples caénéens et cénézéens,  
 des Cédmonéens, des Chéttéens, et aussi du peuple de Phereza,  
 et de celui de Raphana, qui jouxte la troupe de Jebusa ;  
 les Cananéens seront chassés d'un séjour qui leur est cher,  
 555 et l'Amorréen même, expulsé avec son allié Gergéséen,  
 rendra gorge et donnera son territoire aux arrivants. »  
 A peine Dieu venait-il de prodiguer ces saintes paroles au prophète,

sole sub occiduo clarum dat fulmine signum :  
 nam uelut undanti ferueret flamma camino,  
 560 caesarum pecudum uisa est delambere carnes.  
 Interea steriles iam pridem fessa per annos,  
 perdidit etiam uotum iam Sarra parentis ;  
 et quia prae gelida partum non poneret aluo,  
 ad secunda suum coepit lactare maritum  
 565 gaudia et inflexum cogit consortia seruae  
 noscere, quo saltim genitor sit pignore uili.  
 Ilicet in thalamos Aegyptia ducitur Agar,  
 Ismahelumque nothum fecunda gignit ab aluo ;  
 quae cum seruili dominam contemneret astu,  
 570 uerberibus duris afflicta et saucia fugit.  
 Ac dum uicino tegeter se deuia fonte,  
 nuntius aethero descendit culmine caeli ;  
 consultamque prius dominorum mittit ad aedes,  
 quin etiam multo gaudentem munere donat ;  
 575 quae, quia conspicuo fulgentem lumine sanctum  
 uiderat, a simili narrauit nomine fontem.  
 Iamque nouem denos nouiesque exegerat annos  
 Abramus uatis, cum se iam iamque parentem  
 agnoscit nati magno de munere dandi ;  
 580 testamenta Dei cui sunt concordia summi,  
 gentibus innumeris genitor ductorque futurus,  
 percipiens placidas per grandia tempora sedes ;  
 quin etiam solito de nomine grandior exit,  
 dum decus adiectum uocalis littera ducit.

**558** signo *G* || **561** sterelis *A* sterilis *C* || **562** etiam ] *om.* *C* || **563** non poneret : praeponeret *A* || **564** at *C* ||  
 lactare : latere *A* || **567** adducitur *G* || **571** hac *C* || se : per *A* || **572** a culmine *C* || **576** uiderit *A* || a ] *om.* *AC* || **577**  
 nouiesque *Peiper* : nouemque *codd.* || **580** sint *G* || **582** placitas *Mayor* || tempora sedes *edd.* : tempora edes *A*  
 tempora aedes *C* tempora edes *G* || **583** solita *A* solido *G* || **584** adiectus *G*



qu'il donne le signal en faisant retentir son foudre sous le soleil déclinant ;  
et une flamme, semblable à l'embrasement dans une fournaise bouillonnante,  
560 apparaît, et vient pour lécher les chairs des bêtes sacrifiées.  
Cependant, lasse depuis longtemps déjà de bien des années de stérilité,  
Sara avait perdu jusqu'à l'espoir d'être mère ;  
et comme elle ne pouvait enfanter avec sa matrice glacée,  
elle entreprend d'inciter son mari à chercher son bonheur autre part,  
565 et l'amène contre son gré à envisager de s'unir avec son esclave,  
afin qu'au moins il soit père, même d'un enfant de basse extraction.  
Aussitôt l'Égyptienne Agar est conduite en la chambre nuptiale,  
et de sa matrice féconde, enfante le bâtard Ismaël ;  
mais comme, dans sa duplicité d'esclave, elle manifestait du mépris pour sa maîtresse,  
570 elle fut frappée de dures verges et prit la fuite, affligée.  
Alors qu'elle se réfugiait, dans son égarement, auprès d'une fontaine des environs,  
un messager descend des hauteurs éthérées du ciel ;  
il l'interroge d'abord, puis la renvoie vers la demeure de ses maîtres,  
et la gratifie même d'une faveur, à sa grande joie ;  
575 et elle, comme elle avait eu la vision d'un saint nimbé d'une lumière surnaturelle,  
elle nomma la fontaine d'un vocable qui rappelait la circonstance.  
Déjà le saint Abram avait passé neuf et neuf fois dix ans,  
lorsqu'il apprend qu'il est sur le point d'être père  
d'un fils, qui lui est accordé par une faveur exceptionnelle ;  
580 il se voit dépositaire d'un pacte d'alliance avec le dieu suprême,  
destiné à être père et guide de nations innombrables,  
et des contrées paisibles lui sont pour longtemps données ;  
il est même distingué, et abandonne son nom accoutumé  
lorsque l'ajout d'une voyelle y vient marquer l'élévation de son rang.

585 Et Sara quae fuerat, mandatur Sarra uocari,  
 quin etiam, patria Ismahelus pro prece diues,  
 bis senos princeps populos generatque regitque.  
 Post haec gesta senex, cum sol octauus adesset  
 maribus exhibitis adimit praepudia ferro,  
 590 adiungens pariter quoscumque ex plebe seorsa.  
 Inde ubi iam tempus promissi muneris instat,  
 soluitur in tremulos uultu crispante cachinnos  
 dum tacitus secum promissa ingentia uoluit :  
 « Posse Deum credes quidquid non extitit umquam  
 595 condere et infractos robur generare per artus ? »  
 Scandebat medium iam sol flagrantior axem  
 magnificusque senex frigus captabat in umbra,  
 cum subito iuuenes pariter tres adfore cernit :  
 sedulus in cunctos, unum plus ambit et orat  
 600 ne puerum celeri linquat, dum praeterit, actu,  
 pacificusque suae dignetur tegmina quercus  
 atque pedes geminos frigenti ut perluat unda  
 ac positos panes mensae dignetur amicae ;  
 adnuitur, iussaue citus ueneranda facessit.  
 605 Ipsa etiam properans sese dat Sarra uideri,  
 mensurasque libens ternas ex polline profert  
 quas dederat tosto cinerum torrere uapore ;  
 tum uitulus tumida procuruans cornua fronte  
 deligitur, nullo fuscatus tergora naeuo,  
 610 et modo constricti ponuntur fercula lactis.  
 Dumque Deum trina positum sub imagine pascit,

**585** sara : sacra *A* sera *C* || **586** patria Ismahelus *Mayor* : patris ismahelus *A* patri ismahelus *C* patria smahelus *G*  
 || **587** principes *A* || **589** matribus *A* || praepudia *C* || **591** ubi ] *om.* *G* || promisi *A* || **593** tacitos *G* || **594** credes  
*Peiper* : credens *codd.* ridens *Mayor* || **595** rubor *A* || **604** facesset *G* || **605** ipse *CG* || **607** torrere *C* torquere  
*Mayor* || **608** fonte *G* || **609** delegitur *C* || **611** dumque deum : dum dominum *A*

585 Celle-là aussi qui se nommait Sara, on doit l'appeler Sarra ;  
quant à Ismaël, doté à la mesure des prières paternelles,  
ce sont deux fois six peuples qui l'ont pour prince, père et guide.  
Après ces événements, le vieillard, comme le soleil était venu pour la huitième fois,  
fait comparaître les mâles et leur ôte le prépuce par le fer,  
590 agissant de même avec ceux qui n'étaient pas de sa famille.  
Plus tard, lorsqu'approche le moment de récolter le gage qui lui a été promis,  
il s'effondre, secoué par des rires qui lui contractent le visage,  
alors que, sans mot dire, il considère en lui-même la promesse démesurée qui lui a été faite :  
« Crois-tu qu'il est en le pouvoir de Dieu de réaliser ce qui ne fut jamais,  
595 et d'engendrer la vigueur avec des membres brisés ? »  
Et déjà le soleil montait au milieu du ciel,  
et l'insigne vieillard prenait le frais sous l'ombrage,  
lorsque soudain il aperçoit trois jeunes hommes qui approchent de concert :  
dans son empressement envers tous, c'est un seul qu'il sollicite et prie  
600 de ne pas laisser là son enfant en passant trop vite son chemin,  
de bien vouloir se reposer à l'abri de son chêne,  
de le laisser baigner ses pieds dans une eau fraîche,  
et d'honorer le pain d'une table amicale ;  
l'invite est acceptée, et vivement, il s'empresse de satisfaire à ce vénérable décret.  
605 Sarra même se manifeste, avec la même hâte :  
elle apporte de bonne grâce trois mesures de farine,  
qu'elle avait fait cuire bien au chaud sous la cendre ;  
puis, on choisit un veau dont les cornes se recourbent sur le front bombé,  
dont la robe n'était marquée d'aucune tâche,  
610 et on dispose des récipients emplis de lait tout juste caillé.  
Et comme Abraham sustente Dieu manifesté en une image trine,

dulcia sanctificis delibat gaudia dictis :  
 « Quid rerum nunc Sarra gerit ? » ; namque abdita tectis  
 tunc erat, et cœptas iterat lux uera loquellas :  
 615 « Euge ! Memor uatis, pleno non setius anno  
 mater erit », cum laeta procul sub talia risit  
 femina, et annoso desperat corpore partum.  
 Quaeritur haec inter fuerit quae causa cachinni ;  
 illa negat facili concussam se fore risu,  
 620 dum timet et tacito uoluit sub pectore culpam.  
 Consurgunt iuuenes parili fulgore decentes  
 et Sodomam toto subiectam lumine uisunt ;  
 tum Dominus, uati nil promptum non fore passus,  
 eloquitur quae causa graues se ducat ad urbes :  
 625 « Clamore immodico Sodomae iunctaeque Gomorrae  
 excitus ueni, uerumque inuisere curo,  
 ut, quod turba nocens, quod uox horrenda laborat,  
 oppida bina simul caelesti ex fulmine flagrent. »  
 Hic trepidus uatis famulo sermone poposcit :  
 630 noxia qui numerus sanctorum moenia seruet ?  
 Quinquies ex denis capiens primordiae summae,  
 a bis quinque uiris cognoscit tegmine forti  
 oppressum uitiis populum uitare ruinam.  
 Ilicet ad Sodomam ueniunt duo, Natus et Altor,  
 635 Hesperus umentis cum iam prorumperet igni ;  
 illic pro foribus Lothus de more sedebat.  
 Cumque uiros simili lustrasset corpore claros,  
 pronus adoratos consueta ad limina duxit,

**614** iterat : ita dat *A* || **615** setius : sentius *A* serius *Martène* || **617** annosum *A* || **619** concussam se : concussa in  
 se *G* || risum *G* || **620** pari *C* || **624** quae causa ] *om.* *G* || **625** iunctaque *A* || **626** uerum quae *C* || **630** sanctorum :  
 sacratum *C* || **632** a bis : ab his *CG* || **635** umentis : ingenti *A* || **636** Lothus *scripsi* : Lodus *codd.* || **637** clarus *G* ||  
**638** adoratus *G<sup>ac</sup>*

celui-ci, prélevant de doux morceaux de choix, prononce ces saintes paroles :

« Que fait à présent Sarra ? » En effet, elle s'était alors retirée  
à l'intérieur ; la Vraie Lumière reprend son propos :

615 « Félicitations, prophète ! Sache que dans un an, pas moins,  
elle sera mère », et la femme, amusée par ces paroles,  
rit à part soi, sans espoir d'enfanter avec un corps chargé d'ans.

Là-dessus, on la questionne sur les causes de son hilarité ;  
elle nie avoir été l'objet d'un rire inconsidéré,

620 et remplie de crainte, elle ressasse sans mot dire sa faute dans son cœur.

Les jeunes gens se lèvent, revêtus d'une même splendeur,  
et concentrent leurs regards sur Sodome qui s'étend devant eux ;  
alors le Seigneur, ne souffrant pas que rien fût celé au prophète,  
exprime les raisons qui le mènent vers ces puissantes cités :

625 « Je viens à l'appel d'une immense clameur parvenue de Sodome  
et Gomorrhe sa voisine ; je dois voir ce qu'il en est vraiment,  
afin que – ce à quoi cette populace malfaisante, ce à quoi cette voix hideuse travaillent –  
les deux cités de concert brûlent, frappées par le feu du ciel. »

Alors, tout tremblant, le saint homme pose une humble question :

630 combien de saints rachèteraient ces murailles coupables ?

Il partit d'un total de cinq fois dix hommes,  
pour finir par apprendre qu'il en faudrait deux fois cinq, pour protéger de leur vertu  
et faire échapper au désastre un peuple croulant sous les vices.

Deux s'en viennent donc à Sodome, l'engendré et celui qui donne la vie,

635 alors que déjà pointait Vesper avec sa flamme humide ;

là, comme à l'accoutumée, Loth était assis aux portes de la ville.

Lorsqu'il posa les yeux sur ces hommes à l'aspect identique et comme étincelants,  
il tomba à genoux, leur adressa des paroles de vénération, et les conduisit chez lui,

optantes media potius habitare platea ;  
 640 azyrna quos tenui de polline candida pascit,  
 sopitaeque dehinc componunt membra cubili.  
 Ecce furens tota procurrit turba Gomorrae  
 seditione truci circumdans atria Lothis  
 atque uiros poscens, tumido delitigat ore.  
 645 Ille, memor pacis, temptat mollire frementes,  
 atque etiam natas cupide dementibus offert,  
 ut licito potius luxu peruersa uoluptas  
 aestuet, a simili disiungens turpia sexu.  
 Sed nil dicta mouent : franguntur limina ferro,  
 650 ac dum se glomerant, dum fortia claustra reuellunt,  
 lumina saepta sibi ; piceis gemuere tenebris.  
 His actis, aufere procul sua pignora iussus,  
 inuitat generos, sensu torpente negantes,  
 quod tamen adsiduo potuit mens blanda rogare ;  
 655 eduxit natas, cara genetrice sequente.  
 Ac dum progreditur, dum scandit culmina collis  
 oppositi, secumque putat quid deinde sequatur,  
 femina, post tergum positas dum respicit arces,  
 dirigit, speciemque salis pro corpore sumpsit.  
 660 Ille subit celsae securus tecta Segorae ;  
 mox fragor horrissono de sidere fulmina torquet,  
 sulphureaeque ruunt olido cum turbine flammae  
 quae pariter muros atque ardua culmina lambunt.  
 Omnibus in cinerem celeri cum labe reuulsis,  
 665 cernebat rutilo surgentes uertice flammis

641 sopitque *G* || 648 aestuat *A* || assimili *C* || 649 flagrantur *A* || 650 reuellunt *edd.* : reuellant *G* reuelant *C*  
 refellunt *A* || 655 caram *C* coram *A* || sequente *Mayor* : sequentes *codd.* || 656 scandet culmine *G* || 657 oppositis  
*C* ippositi *G* || putet *A* || 658 posita *C* || 662 sulphurae *CG* || 665 surgente *G*

bien qu'ils déclarassent préférer demeurer en pleine rue ;  
 640 il les restaura de pain blanc non levé, fait d'une fine farine,  
 et alors, ils posèrent sur la couche leur corps assoupi.  
 Mais voici qu'accourt, enragée, toute la plèbe de Gomorrhe,  
 qui encercle la demeure de Loth, en fait le siège d'un air menaçant  
 et réclame les hommes, la menace et l'injure à la bouche.  
 645 Lui, dans un esprit pacifique, tente d'apaiser leurs grondements ;  
 avec empressement, il propose même ses filles aux forcenés,  
 afin que leur volupté pervertie s'assouvisse plutôt dans une débauche licite,  
 et que des individus du même sexe ne soient pas mêlés dans leurs turpitudes.  
 Mais ils ne changent en rien leur résolution : les portes sont brisées par le fer,  
 650 ils s'amassent, ils fracassent les lourds verrous ; la vue leur est ôtée  
 et ils se mettent à gémir, plongés dans des ténèbres plus denses que la poix.  
 Là-dessus, sommé d'emmener au loin sa descendance,  
 Loth sollicite ses gendres, qui dans leur bêtise, refusent son aide,  
 croyant que sa requête pourtant pressante était une plaisanterie ;  
 655 il emmena ses filles, accompagnées de leur chère mère.  
 Et tandis qu'il avance, tandis qu'il gagne le sommet qui domine la ville,  
 et s'interroge en son cœur sur ce qui va advenir ensuite,  
 sa femme se retourne pour contempler les murailles qui se trouvent dans son dos,  
 et se fige, le corps changé en une statue de sel.  
 660 Lui va se mettre en sécurité sous les toits de Segor la haute ;  
 Bientôt un fracas darde la foudre depuis les cieux qui grondent,  
 et dans des tourbillons fétides surgissent des flammes de soufre  
 qui viennent lécher les murs comme les hautes charpentes.  
 Et comme tout était réduit en cendres et s'écroulait dans un effondrement subit,  
 665 Abraham voyait de loin l'incendie s'élever en une colonne de feu

eminus Abramus, memori cum pectore tractans  
 in uerbis Domini numquam se adiungere mendum.  
 Nec minus et Lothus, tuta compostus in aula,  
 solamen tenero natis praestabat amore  
 670 quae sine coniugibus nequibant edere prolem ;  
 hae, cum perspicerent sublatum germinis usum,  
 maternumque decus solo genitore relicto,  
 componunt epulas ac promunt uina parenti,  
 nescius ut uetitum natarum nosceret usum.  
 675 Nec mora, femineis concrevit sarcina fibris,  
 et parili ambarum uitalia fomite turgent :  
 prima creat puerum, patrio sermone Moabum,  
 altera disparibus Ammanum nuncupat orsis ;  
 hic pater Ammonum, genitor Moabitibus ille est.  
 680 Interea excedit positus de sedibus Abram,  
 et Gerarum ad terras socia cum coniuge transit ;  
 hic Abimelechus cupiens consortia Sarrae  
 principis arbitrio – germanam nam fore uatis  
 dixerat eximius, fraudem ne forma pararet  
 685 coniugis innocuo, riuales dum cauet iras –  
 nec tamen eualuit, ualidis terroribus actus  
 qui mentem adficiunt quotiens peruersa libido est :  
 nam Deus immisso torsit lictore tyrannum.  
 Qui cum terrifico rupisset somnia uisu ;  
 690 prosequitur trepidus uatem, uix mente reuersa :  
 cur Sarra sit dicta soror, ceu nulla marito  
 uincla ligent nuptam, quae sit coniuncta prophetae ?

**667** mendum : mendacium C || **668** Lothus *scripsi* : Lodus *codd.* || conpostus A compositus C || **676** fomite :  
 sumite G || **678** ammonum A || **679** ammorum AC || **681** gerarum : gererum G generarum A || **683** principes CG ||  
 arbitrii *G<sup>ac</sup>* || uates *Peiper* || **685** innocui *Arevalo* || **686** nec : non *Mayor Peiper* || ualuit G || **689** *hunc u. post u.*  
*700 posuit G* || **691** cur *Martène Mayor* : cui *codd.* || sacra G || mariti AC || **692** quae : cum *Martène* || sint G ||  
 coniunctam C



et gravait dans sa mémoire la résolution  
 de ne jamais mettre en doute les paroles du Seigneur.  
 Loth, de son côté, désormais en lieu sûr,  
 offrait à ses filles le réconfort d'un tendre amour,  
 670 elles qui, dépourvues d'époux, étaient dans l'impossibilité de s'assurer une descendance ;  
 comme elles estimaient avoir été privées d'enfants  
 et de l'honneur d'être mère, et comme il ne restait qu'un seul géniteur à disposition,  
 elles préparent un festin et tirent du vin pour leur père,  
 afin qu'à son insu il ait des relations coupables avec ses filles.  
 675 Sans délai la grossesse advient dans les entrailles des femmes,  
 et les flancs de toutes deux se gonflent d'une même semence :  
 l'aînée enfante un fils, Moab, dans la langue de son pays,  
 l'autre, usant d'un autre langage, nomme le sien Amman,  
 celui-ci est le père des Ammonites, celui-là l'ancêtre des Moabites.  
 680 Sur ces entrefaites Abraham quitte son lieu de résidence,  
 et se rend sur le territoire de Gérara en compagnie de son épouse ;  
 là, Abimelech, qui désirait s'unir charnellement avec Sarra  
 au nom de son droit de souverain – en effet l'insigne prophète  
 l'avait présentée comme sa sœur, de crainte que la beauté de son épouse  
 685 ne vienne à causer du tort à un innocent, et pour se garder ainsi des foudres d'un rival –  
 ne parvint cependant pas à ses fins, contraint par les fortes terreurs  
 qui affectent l'esprit chaque fois que le désir est perverti :  
 ainsi Dieu tourmenta le monarque en lui envoyant son licteur.  
 Celui-ci fut tiré de ses songes par une vision d'épouvante ;  
 690 ébranlé, à peine a-t-il repris ses esprits qu'il fait mander le saint homme :  
 pourquoi avoir fait passer Sarra pour sa sœur, comme si nuls liens ne la liait  
 à un mari, alors qu'elle était unie au prophète ?

Ille docet causas seseque a crimine purgat :  
 mentitus nihilum, patris nam germine creta  
 695 Sarra fuit, iuncta deducens linea sanguem.  
 Haec ubi constiterant, rector dat mille talenta  
 et famulos ; his molle pecus armentaque iungit,  
 iugera quin etiam latos diffusa per agros,  
 dummodo promeritum lenirent dona reatum :  
 700 namque domus regis admissa piacula pendens,  
 agmine morborum pariter grassante per omnes,  
 germina femineis dudum decusserat aluis.  
 Verum ubi pacificus uatis pro rege poposcit  
 procubus ante Deum, promptim se laeta per omnes  
 705 reddidit ubertas, aluosque impleuit opimas.  
 Ipse etiam insuetis postrema in tempora uotis  
 fit pater, et laeti reputans solacia risus,  
 nuncupat Isacum ; mandata et numinis alti  
 efficit octauo decerpens lumine tegmen  
 710 e ueretro, stabilesque uidens iam promere gressus  
 coniunctos inter socia de stirpe propinquos,  
 uescitur et mensis genitor gratatur opimis :  
 nam desperatis maior fit gratia uotis.  
 Iamque puer puero iunctus dum ludit alumno  
 715 compulit ignito matrem turgescere felle,  
 ut famulam inuisam pariter cum pignore pellat,  
 et, tamen inuitus, senior, dum maxima iussa  
 obseruat Domini, pariter detrusit utrumque.  
 At mulier postquam Domini de sede remota,

693 -que *om.* *G* || 694 patris *Peiper* : fratris *codd.* || 695 sanguen *Arevalo* || 698 defusa *A* || 704 se laeta : saeta *C*  
 || 706 insuetus *A<sup>ac</sup>* || 708 nominis *C* || 711 coniunctus *G* || 711 socia : propria *Martène* || 712 gratiatur *C<sup>pc</sup>* || 714  
 pero || 716 *hunc u. om.* *G* || 719 ad *G*

Lui expose ses raisons et se disculpe de ce dont on l'accuse :  
il n'avait menti en rien, car Sarra était bien née de son propre père,  
695 et du sang d'une autre lignée, par alliance.  
Une fois tout cela tiré au clair, le souverain fait don de mille talents  
et de serviteurs ; à cela il ajoute du petit bétail et des bœufs,  
et même des terres qui s'étendaient par les vastes plaines,  
en espérant que ces présents rachèteraient la faute dont il s'était rendu coupable :  
700 en effet le sort de la maison du roi dépendait de l'expiation dont il devait s'acquitter,  
car une cohorte de maux, qui avait frappé chacun sans distinction,  
avait peu de temps auparavant atteint la matrice des femmes.  
Mais lorsque le pacifique prophète eut parlé en faveur du roi  
en se prosternant devant Dieu, aussitôt une heureuse fertilité  
705 se répandit à nouveau chez toutes les femmes, emplit leurs matrices et les rendit fécondes.  
Et lui-même également, avec son âge avancé et ses espoirs incertains,  
devient père, et considérant le plaisir que lui procurait un rire enjoué,  
il nomme l'enfant Isaac ; il satisfait aussi aux volontés de la haute divinité,  
en lui tranchant au huitième jour ce qui recouvre  
710 les parties intimes, et le voyant bientôt marcher  
et se mêler à des camarades de son cousinage,  
le père donne un festin et témoigne sa gratitude par une chère abondante :  
ainsi d'un fol espoir advient plus grande grâce.  
Et comme l'enfant se rapproche du bâtard d'Abraham et partage ses jeux,  
715 sa mère alors se met à écumer d'un fiel brûlant,  
au point de vouloir chasser la servante haïe, et son fils avec elle ;  
et, bien qu'à contre-cœur, le vieillard, observant les arrêts supérieurs  
du Seigneur, fait exiler l'un et l'autre, tout ensemble.  
Or la femme, à présent écartée des terres de son maître,

720 auia dimoto lustrat secreta recessu,  
 iamque panes cunctos uinumque insumpserat omne ;  
 exanimem lasso suspirans pectore natum,  
 deuenit ad puteum, cui tum Iuratio nomen  
 indiderat, maestoque impleuit deuia questu,  
 725 cum Deus, adflictae lacrimis trans aethera motus,  
 confirmat trepidam, natoque ingentia dicit  
 regna parata suo, cuius tum clade gemescat.  
 Ilicet inriguo scatebras de gurgite libans  
 erigitur, natoque simul gaudente laetatur.  
 730 Procedunt pia iussa Dei : iam paruulus arcum  
 tendere et aligeras coepit torquere sagittas.  
 Interea uatis ne quid clam forte pararet  
 ductor Abimelechus conecit foedera pacis,  
 ut, quia de puteis fuerant certamina mota,  
 735 reddita securam fimarent otia uitam ;  
 iuratur, placitaeque manet concordia pacis.  
 Inde senex, curuo terram dum sulcat aratro,  
 ingentem laetis compleuit messibus aulam,  
 sublimemque Deum supplex per uota precatus,  
 740 Philistinorum placidus consedit in aruis.  
 In quibus aetherii temptatur numinis orsis,  
 unicus ut natus gladio decumbat ad aram ;  
 nec mora, cum tumidi conscendit culmina collis,  
 cornipedem ducens famulis natoque uadentem,  
 745 tertia iamque die, cum sol candentior axe  
 fulgeret medio, totas dum contrahit umbras,

720 recessu : regressu *G* || 721 iamque : iam *Mayor* || uinumque : uinum *Mayor* || insumpserat : consumpserat  
*Mayor* || 724 maestoque : maesto quae *Martène* || infleuit *G* || quaestu *AG* || 730 iam : nam *C* || 732 ne quid :  
 nequit *CG* || 733 abimelus *G* || 734-736 *hos uu. om. A* || 736 manet *Mayor* : manent *codd.* || 737 aratro : *om. G* ||  
 741 nominis *G* || 742 unicus : uicinus *C* || 745 iamque : iam *C* || dies *G* || 746 dum : cum *G<sup>ac</sup>*

720 parcourt, en son lointain exil, des déserts solitaires ;  
dès elle avait consommé tous les pains et la totalité du vin,  
et pleurait, le cœur las, son fils inanimé,  
lorsqu'elle trouve un puits, auquel le nom de Serment  
avait alors été donné. Elle emplît ce lieu perdu de sa triste plainte,  
725 lorsque Dieu, mû par delà l'éther par les larmes de l'infortunée,  
rassure la femme désespérée, et dit que le fils dont elle pleure alors la perte,  
se voit, lui, réserver un immense royaume.  
Aussitôt l'eau jaillit des profondeurs, et ayant puisé à la source,  
elle se dresse et rit, et son fils avec elle.

730 Les pieux arrêts de Dieu suivent alors leur cours, et bientôt le petit  
commence à tendre l'arc et à lancer des flèches ailées.  
Pendant ce temps, de crainte que le saint homme ne prépare en secret quelque action à son  
encontre, le prince Abimelech s'entend avec lui sur des conditions de paix,  
en vue d'apaiser les querelles nées au sujet des puits,  
735 et de rétablir durablement le calme et la sécurité ;  
on jure, et la concorde s'installe grâce à la paix conclue.  
Alors le vieillard sillonna la terre de son araire recourbé,  
remplit ses larges greniers d'une riche moisson,  
et pria le haut Dieu avec d'humbles offrandes ;

740 il demeura, paisible, dans le pays des Philistins.  
Là, il est mis à l'épreuve par ces paroles de la divinité céleste :  
par le glaive, son fils unique doit tomber à l'autel ;  
sans délai, il monte vers le sommet d'une haute montagne,  
guidant le pas de sa mule, avec son fils et ses serviteurs,  
745 et au troisième jour enfin, comme le soleil de midi dardait, au plus ardent de sa course,  
à l'heure où il efface entièrement les ombres,

dimittit pueros senior natumque capessit,  
 ut sarmenta gerens flammaram pabula collo,  
 scanderet oppositi pariter fastigia collis.  
 750 Iamque adeo flammis surgentibus altar ad ipsum  
 sistitur, euinctus manibus post terga retortis ;  
 dumque pater natum properat diffindere cultro,  
 eminus albentem prospectat sedulus agnum  
 qui melius fuso completeret sacra cruore.  
 755 His actis uetulo decedit corpore Sarra ;  
 cumque locum busto praestarent pignora Chetis,  
 dissensit uatis : pretio taxare paratus,  
 quadringenta dedit sestertia diues Ephrono,  
 dum sociam duplici gaudet mandare sepulchro ;  
 760 nomen Mambra loco ueterum narrauerat aetas.  
 Ilicet e famulis quemdam, quem uita fidesque  
 fecerat insignem, conceptis dicere uerbis  
 et iurare iubet, dextram dum subdit amicam  
 conectitque femur, nullam de gente Chanana  
 765 iungendam nato, quoniam de stirpe parentum  
 sit ducenda magis ; quae si fortasse resistat,  
 mittendum caelo facilem qui molliat iram.  
 Ille alacris tumidis imponit dona camelis  
 Assyriamque petit ; iamque cernens tecta Nachorae,  
 770 dumque silens secum Domini mandata reuoluit,  
 conspicit eximiam uenientem fonte Rebeccam,  
 quae non tarda uiro frigentes porrigit undas,  
 inuitatque domum. Cuius sit filia fatur ;

747 dimitat *G<sup>pc</sup>* || 748 pabula : paula *G* || collos *G* || 750 ipsum ad altar *C* || 751 euinctis *A om. C* || 754 cruorem  
*G* || 756 Chetis *scripsi* : coetis *A* cetis *CG* || 758 Ephrono *Peiper* : effremo *AC* effreno *G* || 759 socia *CG* || 766  
 si ] *om. G* || 771 fronte *CG*

le vieil homme congédie ses serviteurs et garde avec lui son fils,  
afin que, portant sur les épaule un fagot de bois, aliment pour les flammes,  
il gravisse en sa compagnie les hauteurs qui leur font face.

750 Et déjà l'autel est érigé et des flammes s'y élèvent,  
quand il se voit entravé, les bras tordus derrière le dos ;  
à l'instant où le père, diligent, s'apprêtait à enfoncer le couteau dans le sein de son fils,  
il aperçoit au loin un agneau tout blanc,  
mieux à même d'accomplir le rite, par l'effusion de son sang.

755 Là-dessus Sarra trépassa, déjà dans un grand âge ;  
lorsque les enfants de Chet lui proposèrent un lieu pour l'ensevelir,  
le saint homme refusa : déterminé à y mettre le prix,  
il était en mesure de donner quatre cents sesterces à Ephron  
pour qu'il accepte de confier sa compagne à un double tombeau,

760 en le lieu auquel l'âge des anciens avait donné le nom de Mambré.  
Alors, à l'un de ses serviteurs, qui s'était distingué  
par son comportement et sa loyauté, il fait répéter par des formules solennelles  
et jurer, la main amie glissée sous sa cuisse  
et en contact avec elle, qu'aucune femme du peuple cananéen

765 n'épouserait son fils, car il fallait que cette épouse soit  
tirée de la race de ses parents ; si d'aventure l'épouse souhaitée était difficile à convaincre,  
viendrait quelqu'un du ciel à même de fléchir un traitable courroux.  
L'autre, empressé, charge de présents d'imposants chameaux  
et gagne l'Assyrie ; déjà sont en vue les toits de Nachor,

770 et comme, sans mot dire, il roule en son esprit les requêtes de son maître,  
il aperçoit, venant de la fontaine, la ravissante Rebecca,  
qui, vivement, verse pour l'homme de l'eau fraîche,  
et l'invite en son logis. Elle dit de qui elle est la fille ;

iungitur hospitio iuuenis, mox munera promit :  
 775 omnibus explicitis uadit nuptura marito.  
 Iamque iter emensos prospectat comminus Isac,  
 quem Rebecca uidens dorso defluxit ab alto,  
 obstipumque caput tenui uelamine condit ;  
 iunguntur taciti Dominoque auctore laetantur.  
 780 Sed postquam senior centum transcenderat annos  
 septies et denos, largitus munera cunctis  
 decessit ; gemini donatus sede sepulchri ;  
 interea, patrias indeptus filius aedes  
 ad puteum degit, fuerat cui Visio nomen.  
 785 Iamque quater denos illic transigerat annos,  
 coniuge cum ducta patriam ditauerat aulam ;  
 quae cum praecipuo canderet sidere formae,  
 infecunda diu nesciuit gaudia matris,  
 sed cum sanctifico Dominum deposceret ore  
 790 heredem ut iustum coniunx grauidata crearet,  
 auditur : geminis turgescit feta Rebecca.  
 Quae mirata diu crescentis pondera uentris,  
 consulit aetherii supplex responsa tonantis :  
 agnoscitque suo populos in pectore binos  
 795 disparibus meritis ad lumina surgere uitae ;  
 nam qui prima tenet meritae primordia lucis,  
 subditus imperiis, agitur seruire minoris.  
 Ergo ubi iam facili gignuntur pignora partu,  
 corpore puniceo senior se promit ad auras,  
 800 nigrantes toto consertus corpore saetas,

776 iamque : iam AC || 777 refluxit G || 781 cunctus *G<sup>ac</sup>* || 782 sepulchro A || 786 cum ducta *scripsi* : conducta  
 AC cum dicta G || 787 formae : pomae G || 789 deposcerat C || 800 consertas C consertos G confertus *Mayor* ||  
 corporis aetas C



le jeune homme reçoit les marques d'hospitalité, bientôt il offre ses présents :  
 775 une fois que tout est réglé, la promesse se met en route pour rejoindre son mari.  
 Et déjà ils ont parcouru le chemin du retour, et Isaac les regarde approcher ;  
 Rebecca, l'apercevant, glisse du haut de sa monture,  
 et inclinant le chef, le cache sous un voile délicat ;  
 en silence, ils s'unissent et se réjouissent, conformément à la volonté du Seigneur.  
 780 Mais quand le vieil Abraham eut dépassé cent et sept fois dix ans,  
 après avoir à tous prodigué des présents,  
 il mourut et fut confié à son double tombeau ;  
 alors, le fils prit possession du domaine paternel,  
 et vécut près du puits nommé « puits de la Vision ».  
 785 Il avait passé là déjà quarante années,  
 et enrichi la maison paternelle en épousant sa compagne ;  
 celle-ci, bien qu'elle resplendît par l'éclat unique de sa beauté,  
 fut longtemps inféconde, et ne pouvait connaître le bonheur d'être mère,  
 mais quand il supplia le Seigneur, par des paroles pleines de sainteté,  
 790 de faire que sa compagne lui donne un héritier légitime,  
 il fut exaucé : Rebecca, enceinte, porta des jumeaux.  
 Et parce qu'elle s'étonnait du poids de son ventre qui enflait  
 elle fait appel, à genoux, aux avis du Tonant céleste :  
 elle apprend qu'en son sein ce sont deux peuples,  
 795 aux mérites inégaux, qui s'élèvent vers les lumières de la vie ;  
 en effet, celui qui jouira des premières particules de la lumière bienfaisante  
 sera soumis à l'empire du plus jeune, et voué à le servir.  
 Et ainsi, au moment où les enfants viennent au monde dans un accouchement rapide,  
 c'est avec un corps teinté de pourpre que l'aîné se presse vers le jour,  
 800 affublé sur toute sa personne d'un sombre pelage de soies :

quem pater Esau placito de nomine dixit ;  
 post, fraterna tenens manibus calcaria pressis,  
 nascitur insigni praediues mente Iacobus.  
 Lustrabat senior uacuos uenatibus agros,  
 805 bucina raucisono dum complet saxa tremore,  
 ast alius, blandi conservans pectoris acta,  
 gaudebat patriis inlaesus uiuere tectis ;  
 maiorem genitor tenero palpabat amore,  
 ast alium toto mulcebat pectore mater.  
 810 Qui cum niliacam lentem soluisset in unda,  
 compositos fratrem nitentem sumere pastus  
 perpulit ut primos sibimet deferret honores.  
 Haec inter malesuada Fames et prima malorum,  
 compulit e patriis uatem discedere terris ;  
 815 Philistina petit rura, mox Gerara transit,  
 Abimelecha suo quae tum sub iure tenebat ;  
 incedens claro Dominum cum lumine uidit,  
 urgumentem dictis ; adeat ne regna Canopi,  
 sed teneat solum Dominus quod praestitit aruum :  
 820 « Nam licet ignotos inter uideare morari ;  
 attamen immensum genitor mansurus in orbem,  
 semine multiplici gaudebis crescere gentes,  
 testamenta mei sument quae maxima uerbi. »  
 Ilicet in Geraris socia cum coniuge degens,  
 825 germanam potius paterno edisserit actu,  
 ne commota leui cupidine turba Philistim  
 coniugium uatis correptis tolleret armis.

**801** placido *A* || **807** tectus *G<sup>ac</sup>* terris *Martène* || **809** tot *C* || **810** niliacam : nihil iam *G* || **812** primus || **813** famis  
*codd.* || **814** e : *om.* *G* a *edd.* || uates *G* || discedere : descend// *A* || **815** < et > *suppleuit Mayor post* rura || Gerara  
*Peiper* : Gargara *codd.* || **816** amimelechau *G* || **825** fraterno *A* || edisserat *A* || acta *Martène* || **826** commota leui :  
 laeua commota *Mayor* || filistim *A* filisti *CG* || **827** uotis *Martène*

son père le nomma, d'une manière appropriée, Esaü ;  
 puis, agrippant dans ses mains serrées le talon fraternel,  
 Jacob vient au monde, privilégié par l'octroi d'une intelligence remarquable.  
 Et l'aîné parcourait les grandes étendues pour s'adonner à la chasse,  
 805 et les vibrations rauques de son cor résonnaient dans les rochers,  
 quand l'autre, observant les façons d'un cœur délicat,  
 se plaisait à rester à l'abri sous le toit paternel ;  
 à l'aîné, le père témoignait une douce affection,  
 quand c'était l'autre que la mère chérissait de tout son cœur.  
 810 Comme ce dernier avait plongé dans l'eau des lentilles du Nil,  
 et que son frère s'efforçait d'obtenir cette pitance qu'il avait préparée,  
 il le convainquit de lui transmettre son droit d'aînesse.  
 Là-dessus la Faim, mauvaise conseillère et première des maux,  
 poussa le prophète à quitter les terres paternelles ;  
 815 il gagna la campagne philistine, et parvint bientôt à Gérara,  
 qu'Abimélech tenait alors sous son empire ;  
 sur son chemin, le Seigneur lui apparut dans une vive lumière,  
 et l'exhorta en s'adressant à lui : qu'il se garde de se rendre sur les terres de Canope,  
 qu'il demeure plutôt sur le sol que le Seigneur lui attribue et qu'il le cultive ;  
 820 « Certes, cela peut te paraître un exil en un pays barbare ;  
 mais pourtant, tu resteras connu, dans le vaste monde, comme un fondateur,  
 tu jouiras d'accroître, par ta descendance innombrable, les peuples de la terre :  
 tout cela je te l'assure par l'engagement solennel de ma parole. »  
 Alors il s'installe à Gérara avec sa compagne,  
 825 non sans la présenter comme sa sœur, comme l'avait fait son père,  
 de crainte que la populace philistine, mue par ses désirs volages,  
 ne vienne, par la force, prendre sa conjointe au prophète.

At rex, dum patula lustrat secreta fenestra,  
 ludentem niuea cernit cum coniuge uatem,  
 830 conubiumque uidens, cunctos sub lege coerces  
 ne sociam quisquam temptet raptare prophetae.  
 Iamque famem dudum patriis qui fugerat oris,  
 hordea mollitae dum spargit credita terrae,  
 centenos laeto carpsit de caespite fructus.  
 835 Nec minus interea placido ditescit in actu  
 multimodas inter pecudes terramque feracem ;  
 continuo infelix torquet dum pectora Liur,  
 inriguos turbat puteos atque aggere complet,  
 ut procul abscondens possessos linqueret agros.  
 840 Euitans igitur tumidae discrimina rixae,  
 discessit mansitque diu conualle Gerarum,  
 et cum sollicito puteos dimitteret actu,  
 inuenit gelidas scatebroso e fomite lymphas,  
 exceptusque dolo pastorum deserit iras,  
 845 inuisosque locos Litis de nomine signat.  
 Promouet inde gradum, rursusque egesta profundo  
 terra cauo gelidos in lucem protulit amnes,  
 et quia mordaci fuerat certamine trusus,  
 compellat meritis Liuentia Pectora dictis ;  
 850 ac, postquam tetricas fregit pax aurea lites,  
 nomen Abundantis studuit transcribere terrae,  
 dumque sagax mutat celeri noua gramina passu,  
 deuenit ad colles quibus est Iuratio nomen.  
 Illic perspicuo Dominum cum lumine cernit

**832** horis *CG* || **833** hordea *edd.* : horrea *codd.* || **839** liquerat *A* || **841** gerar *G* Gerarae *Martène* || **842** puteus *G* ||  
**843** e ] *om.* *G* || **844** exceptas *A* || -que ] *om.* *A* || **845** inuisos : inausos *Martène* || **846** profundum *C* || **847** luce  
*CG* || **850** tetricas *AG* : trificas *C* terrificas *Mayor* || litis *G* || **851** Abundantis *edd.* : habundanti *AC* abundanti *G*

Mais le roi, les surprenant dans l'intimité par une fenêtre ouverte,  
 aperçut le saint homme qui s'ébattait avec sa compagne au teint de neige :  
 830 constatant la réalité de cette union, il interdit par la loi à tout individu  
 d'entreprendre de ravir la femme unie au prophète.  
 Et bientôt, celui qui, il y a peu, avait fui la famine au pays de ses pères,  
 sème l'orge, confié à la terre ameublie,  
 et le terreau fertile lui rapporte le centuple.  
 835 Et ainsi il prospère en cette vie paisible,  
 riche de bétail de toute sorte et d'une terre féconde ;  
 bien vite, la funeste Envie tourmente les cœurs,  
 souille tous ses points d'eau, les comble de gravats,  
 afin qu'il parte au loin et laisse là ses champs.  
 840 Soucieux donc d'éviter les hasards d'un conflit qui allait s'aggravant,  
 il partit et demeura un moment dans le val de Gérara,  
 et bien qu'il eût déjà, dans sa prévoyance, fait creuser des puits,  
 il découvrit là une onde fraîche qui se mit à jaillir du sol aride ;  
 chassé par une manœuvre des bergers, il doit fuir leur hostilité  
 845 et cette terre de malveillance, il la nomme Contentieux.  
 Il porte ensuite ses pas plus loin, et à nouveau, on creuse la terre,  
 laquelle, au fond du trou, mit au jour des eaux fraîches ;  
 parce qu'il y est poussé dans une âpre querelle,  
 il nomme à bon droit ce lieu Cœur Jaloux ;  
 850 une fois qu'une paix bénie eut marqué la fin de ces ignobles litiges,  
 il lui plut d'assigner à cette terre le nom de l'Abondante ;  
 et, comme, d'un pas vif, cet homme avisé change à nouveau de séjour,  
 il parvient sur les hauteurs qui se nomment Serment.  
 Là, de son regard pénétrant, il aperçoit le Seigneur,

855 tempore quo medios euoluunt sidera cursus :  
 admonitus tristes e pectore trudere motus,  
 inuicto tutante Deo per bella, per hostes ;  
 excitus gelidos post somnum colligit artus,  
 et, uenerans structa Domino mox supplicat ara.  
 860 Interea reges ueniunt, Abimelus, et Ozas,  
 Phicolo comitante simul, ferrumque gerente,  
 ut quia pacifico uellent se adiungere uati,  
 neceret insertis concordia foedera dextris.  
 Excipitur placide, mensaque expletus eadem,  
 865 optatam reuehit posito discrimine pacem.  
 Hic inter medios surgit Discordia fratres.  
 Namque pater longo iamdudum grandior aeuo,  
 amissum cum sole diem oculosque sepultos  
 mente ferens placida, mortemque instare recordans,  
 870 maiorem natum, pietas quem sola uidebat,  
 impellit sumat pharetram celeresque sagittas,  
 exhibeatque sibi carnes de more ferinas :  
 sumpturus patriae confestim munera linguae.  
 Id Rebecca uidens carum dat scire Iacobum,  
 875 compellens geminos ut promptim deferat haedos  
 ac, pro fratre uago, studeat mactare parenti ;  
 et, ne forte dolos nudaret corpore leui,  
 pellibus obtegitur hirsutum quae fore praestent  
 fraternaue toga praeuelans pectus et artus,  
 880 obtulit indeptas uelut in uenatibus escas.  
 Nec tamen occuluit penitus praenuntia corda ;

**855** medio *G* || **857** inuicto *AG* || **858** exitus *G* || **859** dominum *Martène Peiper* || **860** abimelus : amelius *C*  
 abemilus *G* || **862** uellent *scripsi* : uellet *codd.* || **864** -que ] *om. C* || **866** hic *Mayor* : haec *codd.* hinc *Peiper* ||  
**868** die *G* || **874** Iacob *A* || **876** mactare : mutare *A* || parente *G<sup>ac</sup>* || **877** leni *Martène* || **880** ueluti *G* || in ] *om. G*

855 à l'heure où les étoiles atteignent le milieu de leur course :  
il lui est recommandé de chasser de son cœur les transports d'affliction,  
car il est protégé par un dieu invincible, dans les guerres comme au milieu des ennemis ;  
à son réveil, il redresse ses membres engourdis par le sommeil,  
il élève un autel, y fait ses dévotions, et adresse ses prières au Seigneur.

860 Alors viennent les rois Abimélech et Ozas,  
accompagnés aussi de Phicolus en armes :  
ils souhaitaient, désireux de se concilier le pacifique prophète,  
qu'il conclût une entente en unissant ses mains aux leurs.  
La requête est entendue de bonne grâce : on partage un repas,

865 Isaac, tout différend écarté, ramène la paix à laquelle tous aspiraient.  
A ce moment alors, la Discorde se dressa au milieu deux frères.  
Leur père, en effet, depuis longtemps déjà bien avancé dans l'âge,  
supportait d'un cœur serein d'avoir, avec le soleil, perdu la lumière du jour,  
d'avoir ainsi les yeux plongés dans un tombeau ; il gardait à l'esprit l'approche de la mort ;

870 il somme son fils aîné, que seul discernait encore son amour paternel,  
de saisir son carquois et ses flèches rapides,  
et de lui rapporter, comme à l'accoutumée, quelque pièce de venaison ;  
il recevrait aussitôt sa récompense, de la bouche de son père.  
Voyant cela, Rebecca en informe son cher Jacob,

875 et l'invite à aller quérir sur-le-champ deux chevreaux,  
et de veiller, à la place de son frère parti à la chasse, à les sacrifier en faveur de son père ;  
et pour ne pas, d'aventure, dévoiler la ruse par son corps glabre et lisse,  
il se couvre de peaux pour paraître velu,  
et, dissimulant ses membres et sa poitrine sous une toge de son frère,

880 il présente des mets comme issus de ses chasses.  
Mais cependant il ne put totalement abuser l'intuition prophétique ;

namque senex, iuuenem totum dum dextera lustrat,  
 noscitat Esaum saetis, sed uoce Iacobum.  
 Ac postquam compressa fames dimotaque mensa est,  
 885 admonet ut propius sese sistatque locetque ;  
 ille ubi demisso successit uertice dextrae,  
 candida sanctiloqui percepit dicta parentis,  
 oscula dum pressis delibat dulcia labris :  
 nam post optata longe commercia uitae,  
 890 anterior frater minimo seruire iubetur.  
 Interea Esaus, longis discursibus actus,  
 uiscera iam saturo portabat capta parenti,  
 et licet officio multum placuisset et actu,  
 intercepta tamen non quiuit sumere dona.  
 895 Inde irae et lacrimae, et fraus quaesita nocendi,  
 quam Rebecca uidens fraterno in pectore prodit,  
 Iacobumque monet cognatas uisere Carras  
 Labanumque suae germanum quaerere matris,  
 donec longa dies conceptas mitiget iras ;  
 900 iungitur et matris monitis sententia uatis,  
 dum tranquilla docens natum commonet et ornat :  
 « Ne pete conubium, iuuenis, de gente chanana,  
 sed memor eloquiis cari genitoris adhaere.  
 Est locus Assyriis, gemino qui cingitur amne :  
 905 hic pater est matris nobis Bathuelus amicus  
 Labanusque gener, totis qui praedia Carris  
 laeta tenet natasque fouet pubentibus annis.  
 Illa tibi coniunx, moneo, de stirpe petatur

**882** senes *G* senis *Martène* || **884** famis *codd.* || **886** illi *G<sup>ac</sup>* || **887** percipit *C* || **888** pressit *A* praeses *C* || delibans  
*A* || **889** longae *AG* largae *Mayor* || **894** *cf. u. 460 : finitur f. 25<sup>u</sup>, sequuntur a f. 26<sup>r</sup> uu. 1307-1498 ; uu. 895-  
 1306 in ff. 10<sup>r</sup>-17<sup>u</sup> leguntur G* || **895** inde : in die *A* || et ] *add. C post inde* || ira *G* || fraus et *Mayor* fraus est  
*Arevalo* || **897** carras : terras *A* || **899** mitteret *G* || **901** communit et *A* communiter *G* || orant *Martène* || **903** sacri  
*C* || **904** mergitur *Martène* || **906** campis *Martène* || **908** moneo : *post stirpe C*



ainsi le vieillard, qui parcourt de la main toute la personne du jeune homme,  
reconnaît Esaü par les soies, mais par la voix, il identifie Jacob.

Puis, une fois la faim assouvie et les plats débarrassés,  
885 il l'engage à s'approcher de lui et à se tenir là ;  
et Jacob, approchant sa tête baissée de la main de son père,  
perçut les paroles innocentes du prophète  
qui, de ses lèvres pressées, l'effleurait de doux baisers ;  
ainsi après avoir longtemps compté hériter de son père,  
890 le frère aîné se voit sommé de servir le plus jeune.

Sur ces entrefaites, Esaü, au terme de longues courses,  
apportait à son père déjà rassasié les viandes qu'il avait prises ;  
et bien que ses services et son comportement eussent dû trouver bon accueil,  
il ne put cependant recevoir la récompense qui lui avait été subtilisée.

895 Colère et larmes s'ensuivent, et manigances pour chercher à nuire ;  
voyant ces sentiments dans le cœur fraternel Rebecca en avertit Jacob :  
elle lui conseille de se rendre auprès de sa famille à Harran,  
et de s'en remettre à Laban, son oncle maternel,  
le temps que s'apaisent les rancunes.

900 Le prophète ajoute une prescription aux recommandations maternelles,  
comme, prêchant l'apaisement, elle exhorte et prépare son fils :  
« Ne cherche pas, jeune homme, une épouse parmi les Cananéens,  
mais attache-toi aux paroles de ton cher géniteur, et garde les à l'esprit.  
Il est un lieu en Assyrie, qu'embrassent deux fleuves :

905 là vit le père de ta mère, Bathuel, qui est notre allié,  
et son gendre Laban, qui possède des terres fertiles dans toute la région de Harran,  
et élève des filles en âge de se marier.

L'épouse qui t'es destinée, tu dois, si tu m'en crois, la chercher à la souche,

- quae genus egregium nostro de sanguine ducit. »  
 910 At iuuenis, monitis gaudens seruire paternis,  
 egreditur, linquens patriam, multoque labore  
 defessus dulci declinat lumina somno,  
 et dum praegelido consternit saxa cubili  
 praeduram fesso subponit uertice caudem.  
 915 Ac dum securo refouentur membra sopore,  
 aspicit intrepidus toto de lumine mentis  
 haerentem scalam puro trans nubila caelo,  
 e gradibus cuius sublimis turba ruebat ;  
 ast alia e terris superas scandebat ad arces.  
 920 Ac dum praecipiti uoluuntur corpora casu,  
 Omnipotens prona spectabat fronte ruentes,  
 haec super adiungens : « Ego sum rex magnus Olympi,  
 iampridem Dominusque tuus Dominusque parentis.  
 Pelle metus tristes : tellus, cui membra dedisti,  
 925 certa tibi sedes et cunctis te duce natis ;  
 tu nunc perge memor, coeptumque haud desere munus :  
 me duce dimissas iterum remeabis ad urbes. »  
 Illi somnum ingens rumpit pauor, ossaque tota  
 concutit umentis perfundens membra fluore,  
 930 et super haec memorat : « Domus est hic magna Tonantis  
 portaque, quae gemino reserat de cardine caelum. »  
 Mox lapidem, capiti fuerat qui subditus, unguet  
 atque Domum Domini compellans indice saxo  
 promittit decimos daturum se fore fructus.  
 935 Iamque iter inceptum celerans, qua semita duxit

912 defusus *G* || 917 pure *Martène* || 924 tristes : praestes *G* || 925 sedis *AG<sup>pc</sup>* || 926 haud desere *Arevalo* :  
 adissere *A* adessere *C* aut desere *G* en adsere *Mayor* || 929 cutit *C* || 930 domus est haec *C* || 931 -que ] *om. C* ||  
 932 unguet *A* || 935 atque *C* || quo *G*

qui tient son nom glorieux du sang qui est le nôtre. »

910 Et le jeune homme, se pliant de bon cœur aux conseils paternels,  
s'en va et quitte son pays ; après maints efforts,  
épuisé, il sent ses yeux se clore, cédant au doux sommeil :  
il déplace des pierres pour installer une couche glaciale,  
et un rocher très dur pour poser son chef las.

915 Et comme il restaure ses forces dans un sommeil paisible,  
il aperçoit, sans éprouver de crainte, complètement lucide,  
une échelle attachée dans le ciel limpide, à travers les nuages :  
une cohue sublime en dévalait les degrés,  
quand une autre, de la terre, montait vers les citadelles célestes.

920 Et comme les corps tournoyaient dans cette chute vertigineuse,  
le Tout-puissant le chef incliné, les regardait affluer,  
et commenta ce spectacle : « C'est moi, le grand roi de l'Olympe,  
ton seigneur de longue date, et le seigneur de ton père.

Chasse tes sombres craintes : le sol auquel tu viens de confier ton corps,

925 sera un séjour assuré pour toi, et, si tu les guides, pour tous tes fils ;  
allez, va à présent, souviens-toi bien, et n'abandonne pas la tâche entreprise :  
si tu me suis, tu reviendras à nouveau vers les cités que tu as quittées. »

Une immense frayeur le tire du sommeil, ébranle tout ses os,  
et vient baigner son corps d'un ruissellement de sueur ;

930 il fixe ce spectacle dans sa mémoire : « Ici se trouve la grande maison du Tonant,  
et la porte dont les deux battants ouvrent sur le ciel. »

Aussitôt il oint la pierre qu'il avait glissée sous sa tête,  
et, nommant ce lieu Maison du Seigneur, il jure, sur le roc qui le signale,  
de donner la dîme de tout ce qu'il recevrait.

935 Et déjà, il se hâtait sur le chemin qu'il avait entrepris, et le sentier le conduisit

peruenit ad puteum, qui uasta per auia solus,  
 molle pecus riguis semper palpauerat undis ;  
 hic, gregibus trinis pastores sole calente  
 libabant tenues latices aestumque leuabant :  
 940 hisque salutatis, disquirit singula uatis  
 incolumesque uidet cunctos quos mente quaerebat.  
 Haec inter niuea gradiens Rachela figura  
 urgebat patrias ad pocula nota bidentes :  
 quam promptim iuuenis fraterno e lumine uisam,  
 945 castus in amplexus cognata ad pectora iungit ;  
 deuoluens lapidem, putei qui texerat ora,  
 seque simul iuncto germanum sanguine pandit.  
 Quem procul intuitus sensu gaudente Labanus  
 aduolat et sueta iuuenem componit in aula,  
 950 nec patitur gratis uatem seruire propinquum :  
 prope labore uiri natam despondet amanti.  
 Ergo ubi iam mercem septenis traxerat annis,  
 desponsam thalami deposcit foedere iungi ;  
 nec mora, mentito donatur munere Lia,  
 955 luminibus grauidis, primo sed prosata partu,  
 sed fraudis commenta dolens concepta Iacobus  
 uerba canit soceris, frustratus uirgine pacta.  
 Rursus in alterius pretium mercede seorsum  
 perpetitur longae Iacobus munia uitae,  
 960 percipiens meritam pulsa iam fraude Rachelam.  
 Sed Deus aetheriae regnator maximus aulae,  
 pignore multiplici dempsit dispendia formae :

**936** per auia : in deuia *CG* || **938** regibus *G* || **939** astum *C* || **941** uidet : audit *Mayor* || **943** bibentes *G* || **944** e ]  
*delendum cens. Arevalo* || limine *Peiper* || **945** castus *Peiper* : castos *codd.* || in amplexus : complexus *A* || **946**  
 desoluens *G* || ore *C* || **950** gratias *G* || **952** iam mercem : mercedem *AC* || **954** munera *G* || **957** uirgini *G* || **958**  
 seorsa *AG* || **959** longaeua *A*

à un puits, le seul en ces vastes étendues désertées,  
à gratifier toujours le doux bétail de ses eaux abondantes ;  
là, sous un soleil ardent, des bergers, accompagnés de trois troupeaux,  
puisaient à d'humbles ruisseaux et se rafraîchissaient par l'intense chaleur :  
940 les ayant salués, le prophète s'enquiert de chaque membre de sa parenté,  
et voit que se portent bien tous ceux dont il se soucie.  
Là-dessus s'avance Rachel, blanche comme la neige,  
qui pressait les brebis de son père vers des points d'eaux accoutumés :  
dès que le jeune homme la voit par ses yeux fraternels,  
945 chastement, il embrasse sa parente en la pressant contre son cœur ;  
il fait rouler à bas la pierre qui couvrait la bouche du puits,  
et lui révèle en même temps qu'il lui est apparenté, uni par le sang.  
L'ayant aperçu de loin, Laban, le cœur en joie,  
accourt à sa rencontre et installe le jeune homme dans sa demeure,  
950 sans souffrir que le prophète, son parent, le serve sans contrepartie :  
pour son labeur, il lui accorde en mariage sa fille, dont il est épris.  
Et comme donc il avait déjà payé le prix de sept années de labeur,  
Jacob réclame que sa promise lui soit unie par les liens du mariage ;  
sans délai, on lui donne, présent frauduleux, Lia,  
955 aux yeux chassieux, mais fille première-née,  
mais s'affligeant de cette machination, Jacob, en des termes choisis,  
fit entendre à ses beaux parents qu'ils l'avaient trompé sur la vierge promise.  
Et de nouveau, comme gage pour le paiment séparé de l'autre,  
Jacob endure les charges d'une existence fastidieuse,  
960 Et reçoit, toute tromperie à présent écartée, la méritée Rachel.  
Mais Dieu, très grand roi du palais éthéré,  
compensa un défaut de beauté par une descendance abondante :

Rubenum nam Lia creat, tum deinde Simonem ;  
 tertius egregio Levitis pectore natus  
 965 possidet < hic > Domini sacrata altaria nostri ;  
 hunc sequitur Iuda, tribui mox inditus auctor.  
 Ast alios partus utero quos Balla creavit  
 scire licet ; claros nunc ius est dicere natos :  
 post hos Issacharus paritur iam germine quinto,  
 970 sexta subit proles nomen Zabulonis adepti,  
 nascitur et uirgo germanis congrua Dina ;  
 tandem sera Deus largitur dona Rachelae :  
 aetherias tenerum Iosepum gignit ad auras.  
 Ergo ubi iam proles utraque ex coniuge parta est,  
 975 discessum a soceris, < et > quae quaesierat orat :  
 qui cum pro meritis mercedem soluere uellent,  
 deponunt animos genero poscente rogati ;  
 qui, nihil externum cupiens, ditescere sese  
 muneribus Domini solis testatus, abiuit,  
 980 coniuge percepta tantum contentus utraque.  
 Enitens ut longa sibi momenta pararet,  
 decerpit uirgas rupto de corpore matrum :  
 myrtea prima fuit, storaci mox altera dempta est,  
 tertia uulsa nuci, quo sensim lana colores  
 985 diuiduos raperet uirgarum perlita suco.  
 Nam per stagna pecus properans mersare balantum  
 signauit uario tinctum discrimine fuci,  
 inuidiam propter uariam quia dixerat eius  
 esse socer mercem, multis quam dempserat annis.

**965** possidet *A* possedit *Peiper* || hic *add. Martène* || **966** nunc *Martène* || **967** castalios *CG* || alias *coni. Arevalo*  
 || partus : nothos *A* || crearet *C* || **968** claros nunc ius est dicere natos *edd.* : nuntius et *C* nuntius est *G* non claros  
 nunti edicere natos *A* || **969** quino *AC* || **970** prolis *CG* || nomine *CG* || **972** largitus *G* || **974** prolis *CG* || **975** et  
*add. edd.* || **976** mercede *C* || **977** animo *AC* || **980** perceptae *C* || **981** monumenta *AC* fomenta *Mayor* || **985**  
 reparet *C* || **989** que *C*

ainsi Lia enfante Ruben, et ensuite Simon ;  
 le troisième fils est Lévi, au grand cœur,  
 965 c'est lui qui prend à sa charge les autels sacrés de notre Seigneur ;  
 Juda vient à sa suite, bientôt nommé fondateur de sa tribu.  
 En ce qui concerne les autres rejetons que Balla porta dans sa matrice,  
 il est permis de les connaître ; mais ce sont les fils illustres qu'il est légitime de nommer :  
 après ceux-ci donc, Issachar vient au monde, cinquième fruit déjà,  
 970 un sixième enfant suit, du nom de Zabulon,  
 il naît aussi une fille, Dina, qui vient rejoindre ses frères ;  
 enfin, Dieu octroie à Rachel de bien tardifs présents :  
 elle porte le tendre Joseph vers les brises éthérées.  
 Ainsi donc, une fois qu'une descendance est née de chacune de ses épouses,  
 975 il prie ses beaux-parents de lui accorder le congé, et ce qu'il était venu chercher ;  
 eux, affirmant vouloir rétribuer son service à la hauteur de ses mérites,  
 consentent à la demande de leur gendre :  
 lui ne désirait rien de plus, et les ayant pris à témoin du fait  
 qu'ils avaient prospéré par les seules grâces du Seigneur, il partit,  
 980 satisfait d'avoir seulement reçu chacune de ses épouses.  
 Mais ourdissant le projet de s'assurer la possession pérenne de biens d'emprunt,  
 il préleva des branches, en les arrachant au corps de leurs mères  
 – la première était de myrte, une autre fut bientôt ôtée d'un styrax,  
 la troisième arrachée à un noyer – afin que la laine des brebis, peu à peu infusée  
 985 par la sève issue des branches, prenne des couleurs mêlées.  
 Faisant diligence pour immerger dans un étang son troupeau,  
 il le marqua en le teintant de tâches de couleurs diverses,  
 car, en effet son beau-père, par malveillance, lui avait dit que les bêtes de couleur mêlée  
 seraient la récompense qu'il avait acquise par ses nombreuses années de service.

990 Hic cum diuitiis alitus praestaret inemptis,  
 inuidiam laeue mouit liuore dolentum ;  
 dumque socer dirus lanarum uellera tondit,  
 libertas permissa uiro, qua commoda ferret  
 omnia et incoctos tosta fornace penates,  
 995 quos Syrus in patriis credebat numina Carris ;  
 haec tamen inuolucris cohibebat cauta Rachela,  
 ne pater inuenta puniret crimina noxa.  
 Digressus uicto conscendit flumine collem  
 quem Galatum indigenae patrio sermone loquuntur ;  
 1000 tertia iamque die soceri peruenit ad aures  
 discessus generi pariter pariterque natarum :  
 ilicet auxilium fraterno ex agmine poscit  
 quaesitumque diu sexto iam lumine nactus,  
 ne noceat sancto Domini terrore uetatur,  
 1005 mitificusque suis, quae credit numina, poscit,  
 et cunctis quaesita locis non cognita maeret.  
 Postquam depositis rediit pax certa querellis,  
 congeries struitur saxis crescentibus alta  
 ut locus exstructo maneat munimine testis,  
 1010 ac positus limes litem discerneret agris.  
 Ecce uiae medio uatis uidet ardua castra  
 quae Deus astrigero ductat moderamine rector,  
 indidit et nomen testatus : « haec Deus implet ».  
 Interea electos iuuenes praecurrere iussit,  
 1015 muneribusque graues, germanum quae iubet uti,  
 ut reditum placidus tribuat ; pacemque petenti

990 sic *Mayor* || diuitis *A* || alitus *codd.* alitas *Mayor* || 991 uomuit *A<sup>ac</sup>* || 992 *u. deest A* || 993 ubertas *C* || que *C* ||  
 995 terris *A* || 996 cantu *A* || 997 noxae *A* || 998 degressus *A* || 999 galactuen *A* galatam *C* || 1000 auras *G<sup>ac</sup>* ||  
 1003 die *A* || nantos *C<sup>ac</sup>* nangus *G* || 1005 suis : suo is *G* sua is *Martène* || nomina *G* || 1010 litem : limen *G* ||  
 1011 uidit *AC* || 1012 ducat *A* || 1015 ut is *G*



990 Alors, comme il se distinguait en prospérant par des biens qu'ils n'avait pas achetés,  
 il s'attira la haine, la noire jalousie et les plaintes ;  
 alors que son sinistre beau-père tond la toison des moutons,  
 l'occasion est donné à notre homme d'emporter dans les terres paternelles  
 tout ce qui lui revient, ainsi que les pénates cuits dans un four embrasé  
 995 que le Syrien, en sa patrie de Harran, tenait pour des divinités ;  
 cependant l'avisée Rachel les avait dissimulés dans ses bagages,  
 pour éviter que son père ne découvre le larcin et ne punisse le crime.  
 Jacob partit ; ayant franchi le fleuve, il gravit la hauteur  
 que, dans leur langue maternelle, les gens du pays nomment Galaad ;  
 1000 le troisième jour enfin parvient aux oreilles du beau-père  
 la nouvelle du départ de son gendre, tout comme celui de ses filles :  
 aussitôt il demande à ses frères de venir à son aide,  
 et comme, après l'avoir longtemps cherché, il trouve Jacob au sixième jour,  
 une terreur sacrée envoyée par le Seigneur lui proscrit de lui nuire :  
 1005 radouci, il réclame ses biens, ce qu'il tient pour des divinités,  
 et après les avoir cherchés partout, il s'afflige sur sa perte.  
 Une fois que, les différents abandonnés, est revenue une paix durable,  
 on érige un grand tertre de pierres amoncelées  
 afin que ce lieu, par le rempart qui s'y dresse, porte témoignage,  
 1010 et que ce seuil fixe et délimite les territoires respectifs.  
 Mais voici que sur son chemin le prophète aperçoit un camp bien fortifié,  
 que Dieu, notre maître, dirige par son gouvernement céleste,  
 et il lui donna un nom qui signifiait : « Dieu remplit ces lieux ».  
 Sur ces entrefaites il envoie en avant des jeunes gens choisis  
 1015 chargés de présents destinés à son frère,  
 dans l'espoir qu'il accueille son retour dans un esprit pacifique ; à celui qui plaide pour la

adnuit ille libens sociis atque agmine multo  
 stipatus ; fratrem contra nil turbidus exit,  
 cumque quater centum terreret turba uirorum,  
 1020 plus species quam tela nocent famulantibus armis.  
 Discretis igitur gregibus, haec prima locauit  
 quae donata sibi dignetur sumere frater,  
 atque simul flexa Dominum ceruice poposcit :  
 « O Deus, immensi spes et subsantia regni,  
 1025 qui Deus es semper genitoris solus auique,  
 cuius ab exilio faciunt me iussa reuerti,  
 grandia ditato largitus commoda seruo,  
 iussisti lenta fluium transmitters uirga  
 Iordanemque tuum humili transmitters gressu,  
 1030 et nunc diuiduis cernis me degere castris,  
 ut uarios casus gemino munimine uitem.  
 Eripe me his, inuicte, malis et spicula fratris  
 infracto placidus quam primum decute ferro,  
 ne rapidus duro feriat mea pectora telo. »  
 1035 Ergo ubi composuit socios somnosque petiuit,  
 luctantem superare Deum sub nocte laborat ;  
 nam presso femine, stupuit pars corporis illa,  
 cumque diu uellet membrorum soluere nexus  
 is, qui pulsarat ualido certamine uatem  
 1040 praestita dimissum Dominus post dona remisit ;  
 nomine mutato Iacobus desinit esse  
 ac « Dominum cernens » cunctorum dicitur ore ;  
 ausus quin etiam Domini condiscere nomen

**1019** terret *G* terretur *Martène* || **1023** dominum flexa *C* || **1025** es semper : esse per *C* || aequiquae *C* auque *G* ||  
**1029** humili : ilico *CG* || gressum *C* || **1031** uitem : casus *G unde* ut uarios caueam gemino *coni. Arevalo* || **1034**  
 pignora *coni. Arevalo* || **1035** somno *G* || **1037** nam presso femine *Mayor* : femine nam presso *codd.* || **1040**  
 praestat admissum *A*

paix, Esaü donne son assentiment de bonne grâce, lui qui était escorté d'alliés et d'une force importante ; rien de fâcheux ne s'ensuit contre son frère,

et bien que les quatre cent hommes rassemblés l'eussent plongé dans la terreur,

*1020* c'est davantage leur aspect que leurs armes qui nuisent à la troupe de ses serviteurs.

Ainsi donc, il sépara sa suite en deux groupes, et plaça en premier des biens que son frère était susceptible d'accepter comme des présents, et ce faisant, baissant la tête, il s'adressa au Seigneur :

« Ô Dieu, espoir et substance du royaume infini,

*1025* à jamais Dieu unique de mon père et de mon aïeul,

dont les arrêts me tirent de mon exil,

toi qui a accordé d'immenses largesses pour enrichir ton serviteur,

tu m'as fait franchir le fleuve avec une verge flexible,

franchir ton Jourdain de mon humble pas,

*1030* et à présent tu me vois vivre en deux camps séparés,

afin d'éviter mille périls par une double muraille.

Arrache-moi, invincible, aux malheurs qui m'affligent ; œuvre pour la paix,

abat les armes de mon frère au plus vite, avant que l'on ne croise le fer,

avant que promptement, il ne frappe ma poitrine de ses durs traits. »

*1035* Ainsi donc lorsqu'il a organisé ses troupes et trouvé le sommeil

il s'efforce toute la nuit de battre Dieu à la lutte ;

d'une pression sur sa cuisse, cette partie de son corps se voit engourdie ;

et bien qu'il tentât longtemps de briser l'étreinte de ses membres,

le Seigneur, qui avait affronté le prophète en un âpre combat,

*1040* finit par le congédier, non sans lui avoir accordé ses dons ;

son nom est modifié, il cesse d'être Jacob,

et par tous il est appelé « Celui qui voit le Seigneur » ;

il aspira même, en vain, à se voir révéler le nom du Seigneur,

non potuit, soli quod ius est nosse « Tonanti » ;  
 1045 ipse locum « Domini » compellat nomine « uisi »,  
 contigerat cuius sublimes cernere uultus.  
 Atque ubi se Dominus pulsa iam nocte remouit,  
 egreditur longa sustentans cuspide gressus :  
 hinc Iudaea memor deuitat mandere neruum  
 1050 qui femur adstrictum rigido munimine fulcit.  
 Iamque uidens fratrem uallatum congrege turma,  
 procuruus prona dominum ceruice salutatur ;  
 congressi multo coniungunt pectora fletu,  
 et iam iamque magis uario sermone requirit  
 1055 qui ueniant comitante manu, quae turba sequatur ;  
 ille docet nuptae quo sint genitore creatae,  
 diuersique greges qua sint mercede parati,  
 confestimque nurus curuo cum poplite fusae  
 admorunt teneros cognata ad basia natos.  
 1060 At senior praelata pie dum munera uitat :  
 mitificus mulcet concordis pignora uatis  
 atque libens fratre pariter comitante recurrit,  
 ut uice sermonum sensim sua gesta referrent ;  
 sed quia lentigrado serpebant agmine fetae,  
 1065 subsedit uatis gregibus famulisque regendis,  
 paruaque frondoso osuit malpalia tecto,  
 nomine quae fixo placuit uocitare « tabernas » ;  
 deuenit ad Sicimas, quae sunt regione Chanana,  
 mercatus pretio confinis praedia terrae,  
 1070 atque Deum exstructis properans altaribus orat.

**1050** fulsit *Martène* || **1051** cum grege *A* || **1052** prona : propria *Mayor* || **1053** post hunc u. excidisse cens. *Peiper* || **1057** gregis *G<sup>ac</sup>* || **1059** teneris *G<sup>ac</sup>* || a basinatos *G* || **1060** prolata *G* || **1062** fratri || **1064** lentigradu *AC* || serpebat *G<sup>ac</sup>* || **1066** -que ] *om. C* || frondosa *C* fondoso *G* || **1069** confisus *A*

qu'il est seulement permis de connaître sous celui du « Tonant » ;

1045 de con côté, il nomma le lieu « Vision du Seigneur »,  
Seigneur dont il lui avait été donné de contempler le visage ineffable.  
Et lorsque, la nuit à présent achevée, le Seigneur se retira,  
il partit, affermissant son pas sur une longue javeline :  
c'est pour commémorer cet événement que la Judée se garde de consommer le nerf

1050 qui soutient la cuisse, étayée par ce solide renfort.  
Et déjà, il aperçoit son frère entouré par la troupe des siens :  
s'inclinant, la tête baissée, il le salue comme son seigneur ;  
ils se rejoignent et s'embrassent en versant maintes larmes,  
et aussitôt, avec mille conjectures, Esaü le questionne :

1055 quelle est cette troupe qui l'accompagne, qui sont ces gens qui le suivent ;  
l'autre lui apprend de quel père ses épouses sont les filles,  
à quel prix il s'est assuré la possession de ces différents troupeaux,  
et tout de suite, ses femmes, accourues, ploient le genoux,  
et offrirent leurs tendres fils aux baisers de leurs proches.

1060 Alors l'aîné, refusant pieusement les présents qu'on lui a réservé,  
caresse, l'âme en paix, les enfants du bon prophète  
et il s'en retourne de bon gré, accompagné de son frère,  
afin que, devisant chacun son tour, ils se rapportent par le menu ce qu'ils ont traversé ;  
mais, parce que les femelles pleines cheminaient en un lent cortège,

1065 le prophète fit halte pour s'occuper de ses troupeaux et de ses serviteurs,  
et installa de petites cabanes aux toits de branchages,  
qu'il lui plut d'appeler du nom de « huttes » ;  
il parvint chez les gens de Sichem, qui vivent dans le pays de Canaan,  
acheta en y mettant le prix des domaines sur les terres adjacentes,

1070 et, après avoir diligemment élevé un autel, il invoque Dieu.

Illic improbius Dinam Chorraeus amatam  
 polluit et tenerae praecerpsit uirginis usum,  
 coniungique uolens soceris praepudia dempsit,  
 grandia dona ferens rapta pro coniuge uati.  
 1075 Tertia luce dehinc, maius qua uulnera feruent,  
 oppressus tota pariter cum pube necatur ;  
 natorum ferro doluit haec gesta Iacobus,  
 infractum foedus socia cum gente locutus.  
 Ilicet Omnipotens monuit discedere uatem  
 1080 atque domum fidam Betheli in sede locare ;  
 festinat parietque Deo natosque precatur  
 ut delubra deum rigido formata metallo  
 comminuant niueoque togas sub tegmine sumant ;  
 ipse deos nullos Terebinthi abscondit in antro  
 1085 ingentemque uidet Dominum depromere sueta  
 uerba sibi : uatem fore se quoque Numinis alti  
 ditibus in terris Dominus quas uouerat Abrae ;  
 ipse loco nomen posuit saxumque sacrauit,  
 quod uenerans liquido totum perfundit oliuo,  
 1090 erexitque domum turris sub tecta Gaderae.  
 Haec inter Rachela graui confecta dolore ;  
 funere facta parens, Beniaminum fudit ab aluo.  
 Namque praeter natos iustis de matribus ortos,  
 pignora supposita uatis genetrice creauit,  
 1095 agnouiitque libens socio de germine Ballae  
 conspicuum Danem, quem Nephtalimus adurget,  
 ast alios mox Zelpha creat, Gadumque Aserumque ;

**1071** improbus *A* || Chorraeus *scripsi* : cur reus *A* correus *CG* || **1073** coniugiumque *A* || **1075** *u. hoc loco deest post u. 1093 legitur G* || **1076** pube : plebe *A* || negatur *G<sup>ac</sup>* || **1078** locatus *A* || **1080** fidem *C* fida *Arevalo* || locaret *A* || **1081** festinet *C* || praecator *G* || **1083** sumant : humi *C* || **1086** uatem fore se quoque *n. a. siue uatem fore sese Mayor* : uatemque fore se *n. a. codd.* || **1090** gaderae *Peiper* : caderae *codd.* || **1093** notos *Martène* || ortos *Arevalo* : ortus *codd.* || *post hunc u. 1075 legitur G* || **1097** zelfa *codd.*

Là, Chorraeus conçut pour Dina des sentiments d'une grande impudence :  
il la souilla, cueillant avant l'heure le fruit de la tendre vierge,  
et souhaitant lui être uni, il trancha les prépuces,  
apportant au prophète ces sublimes présents pour payer le rapt d'une épouse.

*1075* Trois jours plus tard, au moment où les blessures se font le plus cuisantes,  
alors qu'il est affaibli, il est mis à mort, et tous les hommes valides avec lui ;  
Jacob fut affligé de ces actes de violence de ses fils,  
déplorant la rupture d'un pacte avec un peuple allié.  
Aussitôt le Tout-puissant exhorta le prophète à quitter les lieux,

*1080* et d'installer les siens à l'abri de la retraite de Béthel ;  
il se hâte de se conformer aux volontés de Dieu, et enjoint ses fils  
de mettre en pièces les autels des dieux, façonnés dans le métal durci,  
et de revêtir des toges, se parant d'un voile immaculé ;  
lui-même ensevelit les faux dieux au creux d'un térébinthe,

*1085* et voit le Seigneur immense s'adresser à lui selon les termes accoutumés :  
lui aussi serait prophète de la haute Divinité,  
dans les riches terres que le Seigneur avait promises à Abraham ;  
lui-même il nomma les lieux, consacra une pierre  
sur lequel il répandit une huile claire en signe de révérence,

*1090* et éleva sa maison juste au delà des hauteurs de la tour de Gader  
Sur ces entrefaites Rachel fut affligée d'une violente douleur ;  
elle trépassa pendant l'enfantement, en accouchant de Benjamin.  
Et ainsi outre les fils nés de mères légitimes,  
le prophète eut des enfants de mères de substitution,

*1095* et reconnut de bon gré, issu de la souche associée de Balla,  
le remarquable Dan, que suit de près Nephtali,  
mais bientôt Zelpha en enfante d'autres, Gad et Aser ;

obtinet hoc etiam, meritis quod defore norat,  
 ut patrios uultus tanta cum prole uideret,  
 1100 ut, qui iam uetula fuerat genetrice creatus,  
 bis seno insignis posset gaudere nepote ;  
 ergo ubi iam tandem bis nonaginta per annos  
 uita fuit proceris et longum ducta per aeuum,  
 soluitur et lasso de corpore candidus exit,  
 1105 uisurus sanctas quas dat prudentia sedes,  
 in quibus, astrigero recubans per saecula fulcro,  
 inuitat niueos secura ad gaudia iustos.  
 Iamque iuuat fratres metatas didere sedes :  
 nam quia non poterant angusto in limite terrae  
 1110 crescentes gregibus multis cohibere colonos ;  
 anterior Sirum montem post arua Chanana  
 accipit et laeta praediues pascua sumit ;  
 chananea sequens non linquit regna Iacobus  
 ut patrio semper gauderet mens pia ritu.  
 1115 Illic conspicuos Iosepus suscipit actus,  
 effulgens inter tanto discrimine fratres  
 quanto luna nitet parua inter sidera caeli ;  
 qui, cum iam septem decemque attingeret annos,  
 seruabat patrias herboso in gramine fetas,  
 1120 omnibus incedens natu minor, quos generosis  
 progenuit thalamis genitor uel paelice serua ;  
 et quia conspicuus germana in classe uirebat,  
 fraternos sensus liuoris frigore mouit .  
 Hunc pater ex tota complectens stirpe natorum

**1100** fuerit *A* || **1106** fulchro *A* pulchro *G* || **1108** dedere *A* || **1110** multi *C* multos *G* || colones *C* || **1111** syrum *C*  
 || **1112** sumpsit *AC* || **1115** illico conspicuos *A* || suscepit *G* || **1118** iam cum *A<sup>ac</sup>* || attingerat *AG* || **1120** natum *G*  
 || **1124** toto *A*



il lui échoit aussi, chose qu'il n'aurait osé espérer,  
 de revoir le visage de son père accompagné d'une si nombreuse progéniture,  
 1100 au point qu'il puisse, lui qui déjà remarquable pour avoir été engendré d'une mère fort âgée,  
 jouir de petits-fils au nombre de deux fois six ;  
 et lorsque donc, enfin, la vie du grand homme eut duré deux fois quatre-vingt dix ans  
 et se fut prolongée en une longue existence,  
 il est délivré, et quitte le cœur pur un corps épuisé,  
 1105 pour aller contempler les saints séjours qui sont le prix de la sagesse ;  
 et là, reposant pour les siècles dans sa couche étoilée,  
 il convie les justes et les purs à une joie pérenne.  
 Bien vite il plait aux frères de se répartir des territoires distincts :  
 en effet, ils ne pouvaient pas, dans les limites étroites de leurs terres,  
 1110 faire coexister les nombreux troupeaux et le nombre croissant de fermiers ;  
 l'aîné reçoit la montagne de Seir, au-delà du pays de Canaan,  
 et accepte, comblé, de riches pâturages ;  
 le cadet Jacob ne quitte pas le domaine cananéen,  
 afin que son âme pieuse jouisse à jamais des usages paternels.  
 1115 Là, Joseph accomplit des actes remarquables,  
 se signalant parmi ses frères d'une manière aussi éclatante  
 que la lune quand elle étincelle parmi les pauvres étoiles du ciel ;  
 alors qu'il approchait déjà de ses dix-sept ans,  
 il gardait les brebis de son père dans les pâturages herbeux,  
 1120 lui, le dernier par la naissance parmi tous les autres, que son géniteur  
 avait engendrés de ses mariages légitimes ou d'une servante concubine ;  
 et comme en grandissant il se distinguait au sein de sa fratrie,  
 il suscita chez eux le frisson de l'envie.  
 Le père s'attachait à lui de préférence à tous ses fils,

1125 mulcebat tenerum ualida inter corpora fratrum,  
 quoque magis cunctos inter conspectior esset,  
 uelabat uario uestis circumflua fuco.  
 Is cum iam teneris Domino inseruiret ab annis,  
 forte uidet placido sopitus lumina somno  
 1130 fratribus admixtum sese uincire maniplos,  
 dum medias inter dstringunt farra nouales,  
 atque suum recto sublimem surgere cono  
 quem iuxta prona fratrum ceruice ruebant.  
 Id postquam iuuenis placido sermone retextit,  
 1135 commouit trepido pauitantia corda tumultu :  
 murmure terrifico regem dominumque loquentes,  
 prodebant sceleri secretum defore solum ;  
 quoque magis gemina tristes disrumperet ira,  
 somnia doctiloquo pandit perspecta parenti,  
 1140 omnibus admotis quos linea sanguinis artat :  
 namque uidebatur roseum sibi cernere solem  
 coniunctamque simul tremulo cum lumine lunam,  
 hisque decem stellas unamque adsurgere iunctas  
 et sibi ceu domino procurua inflectere colla ;  
 1145 haec postquam obliquo genitor cognouerat ore  
 fassus adorandum trepidis mox fratribus esse.  
 Ilicet excedunt iuuenes, gregibusque paternis  
 disquirunt laetas per florea gramina ualles,  
 ad quos missus abit dumisque silentibus errat ;  
 1150 edoctus quodam iuuenum monstrante recessus  
 gramine mutato fratrum quos legerat agmen ;

**1128** seruiret *A* || teneros *C* || **1129** uidit *AC* || **1130** uincere *C* || **1134** id ] *om.* *G* || **1135** tumultum *G* || **1136**  
 loquentem *C* loquentum *G* || **1138** tristes ] *om.* *A* || **1145** orat *C* || **1149** at *C*

1125 il chérissait cet être tendre parmi les corps robustes de ses frères ;  
 et lui, comme pour s'en distinguer encore davantage,  
 portait un vêtement qui chatoyait d'ornements multicolores.  
 Comme il s'était voué au Seigneur dès ses tendres années,  
 un jour, tandis que ses yeux sont endormis dans un paisible somme,

1130 il se voit lui-même, en train de lier des gerbes en compagnie de ses frères  
 alors qu'ils se trouvent au milieu des champs à moissonner les blés ;  
 et il voit sa gerbe se dresser en l'air, en un cône qui se tenait droit ;  
 à ses côtés celles de ses frères se prosternaient, le chef incliné.  
 Pour avoir dévoilé ce songe en un récit innocent, le jeune homme

1135 jette des cœurs pleins d'angoisse dans un désarroi inquiet :  
 craignant, dans leurs murmures apeurés, qu'il ne devienne leur roi ou leur maître,  
 ses frères affirmaient que ne leur manquait qu'un endroit retiré pour commettre leur crime ;  
 et pour aggraver d'autant plus le courroux qui enflammait les sinistres frères,  
 il s'ouvrit à son père, aux sages avis, de songes qui lui étaient apparus,

1140 en présence de tous ceux auxquels le lien du sang le rattachait :  
 ainsi il lui semblait contempler le soleil rougeoyant  
 et simultanément la lune, et sa lueur vacillante,  
 et, jointes à eux, dix et une étoiles qui s'élevaient,  
 et penchaient la nuque, prosternées devant lui comme devant leur seigneur ;

1145 lorsque son géniteur eut pris connaissance de cela, il admit, avec une ironie mauvaise,  
 que cela signifiait sans doute que Joseph serait bientôt vénéré par ses frères terrorisés.  
 Sur ces entrefaites les jeunes gens s'en vont menant les troupeaux paternels,  
 par les prés fleuris à la recherche de vallées fertiles ; envoyé les rejoindre,  
 Joseph s'en va et chemine à l'aventure, par les mornes fourrés.

1150 Il fut renseigné par un homme qui lui indiqua la retraite  
 qu'avait choisie la troupe de ses frères, qui avaient changé de pâturage ;

quem procul ut uaria licuit praenosceret ueste,  
 consilium infaustum linguis discordibus aptant ;  
 omnibus inuisum constat sententia fratrem  
 1155 perdere et extinctum morsu narrare ferarum,  
 dum rapidi secum uentoso murmure mussant :  
 « Somnia cernamus poterunt si pellere letum. »  
 Respuit hoc placidis Rubenus mitior orsis,  
 frendentesque monet praedurum condere ferrum,  
 1160 stagnanti memorans melius mersare palude.  
 Ilicet exuitur nudusque inuoluitur ulua ;  
 haec inter solitus merces mutare sabaeas  
 Ismahelita graui trudebat mole camelos  
 dum properat Arabum messes deferre Canopo.  
 1165 Ergo ubi germani spes est adflicta minoris  
 Iudas ait melius Iosepum uendere nummis.  
 Celatur genitor uestemque in sanguine tinctam  
 perspiciens nulla metitur fraude necatum :  
 discindit manibus uestem Rubenus aduncis  
 1170 nigrantesque sibi Cilicum circumdat amictus ;  
 adflictus luctu genitor perquirat amissum,  
 quem dudum acceptum semiuir Pharaonis habebat,  
 auratas solitus mensas onerare tyranni  
 lancibus et strepitu magnae gaudere culinae.  
 1175 Haec inter Thamara parit, dum gaudia culpae  
 laeta placent, geminoque impletur pignore uenter ;  
 quorum prima puer meruit qui lumina uitae  
 exeruit prompsitque manum quam femina sollers

**1160** stagnanti *codd.* : siccata *coni. Arevalo* || **1161** inuoluitur : induitur *A* || ulua : aula *C* || **1162** silitus *G unde*  
*syricus Martène* || **1165** germano *A* || **1166** *u. 1169 post hunc transponendum esse cens. Mayor* || **1168** nullam *G*  
 || **1169** discendit *A* descendit *C* descendit *G<sup>ac</sup>* || Rubenus *codd.* : Iacobus *coni. Peiper* || **1170** amictum *G* || *u.*  
*1171 huic praeponendum esse cens. Arevalo* || **1173** mensus *A* || **1176** laeta : quieta *C* || **1178** promisit *A*

lorsqu'il leur est possible de le distinguer de loin par son vêtement bigarré,  
 ils arrangent une décision funeste de leur voix discordantes ;  
 l'avis général est de perdre ce frère haï de tous,  
 1155 et de le dire mort dévoré par les bêtes sauvages,  
 et ces prédateurs se murmurent, dans un vain chuchotement :  
 « Nous verrons si les songes protègent du trépas. »  
 Ruben, plus doux et aux desseins plus pacifiques, rejette cette idée,  
 et conseille aux enragés de ranger leur fer inflexible,  
 1160 déclarant préférable de le plonger dans un marais stagnant.  
 Aussitôt on le dépouille et on le fait rouler nu dans la vase ;  
 là-dessus un Ismaélite, accoutumé à convoier des marchandises sabéennes,  
 poussait la lourde masse de ses chameaux,  
 pressant le pas pour livrer à Canope les moissons arabiques ;  
 1165 et donc Juda, qui s'inquiétait du sort de son jeune frère  
 avance qu'il serait préférable de vendre Joseph à prix d'argent.  
 On cache l'affaire au père, et en avisant le vêtement ensanglanté,  
 il le juge tué sans suspecter la tromperie :  
 Ruben déchire son vêtement de ses mains recourbées  
 1170 et se pare des noirs atours des Ciliciens ;  
 le père, affligé par le deuil, pleure son fils perdu  
 qu'avait pris à son service peu auparavant un eunuque de Pharaon  
 chargé de couvrir de plats les tables dorées du monarque  
 et de le combler des fastes de la grande cuisine.  
 1175 Entretemps Thamara, qui se livre à la douce volupté du péché, enfante,  
 et son ventre s'emplit d'une double descendance ;  
 le premier des deux qui devait accéder aux lumières de la vie  
 sortit une main et la tendit, et la sage-femme

punicea de reste ligat ; mox conditur aluo,  
 1180 et uice mutata confestim nascitur alter.  
 Anteriora tenens, fuerat qui sorte secundus :  
 hic quoniam fuerat discretus lumine quondam  
 Zarae nomen habet, alium dixere Pharetem.  
 Seruabat Domini custodia fida Iosepum,  
 1185 non passus durae subiectum uiuere legi ;  
 anterius nam dictus erus dat cuncta ministro,  
 nec spe quassa quidem : Dominus nam mitis ab alto  
 omnia quae iuuenis seruabat largius auxit.  
 Nec tamen obtinuit Petephres tam mitis amorem :  
 1190 nam quia conspicuo fulgerent lumina uultu,  
 exorat coitum domina male saucia serui ;  
 sed uitat iam foeda puer seseque recusat  
 sacratum culpa immodica pressare cubile ;  
 femina sed uetitis nequiquam perdita flammis  
 1195 explorat molles aditus et tempora captat.  
 Forte domum uacuam solumque ut repperit, instat  
 consertumque manu cogit decumbere secum ;  
 exilit ille alacer, uestemque a corpore demit  
 atque inter dominae geminas dilabitur ulnas ;  
 1200 femina proclamat, uiresque a crimine sumit,  
 uociferansque praedulce decus temerasse pudoris  
 fidentem forma iuuenem, dum lubricus aeuo  
 feruet et erilem molitur scandere lectum,  
 quin etiam tristi compellat uoce maritum,  
 1205 innocuumque reum placitae uult subdere poenae.

**1180** motata *A* || **1181** interiora *C* || **1182** lumine : limite *CG* || **1184** *uu.* 1184-1498 desunt *C* post u. 1183  
*legitur* EXPLICIT LIBER GENESIS – INCIPIT LIBER EXODUS || **1187** spes *coni.* *Arevalo* || **1189** Petephres  
 tam mitis *scripsi* : petafretam mitis *codd.* Petaphretae immitis *Peiper* || **1190** uultum *G* || **1192** foeta *G<sup>ac</sup>* || **1195**  
 moles *A*

la noua d'une ficelle écarlate ; mais aussitôt, la main se cache dans la matrice,  
 1180 et soudain, en un changement de l'ordre prévu, c'est l'autre qui vient au monde.  
 et il tient le premier rang, celui qui était second par le sort :  
 celui-ci, parce qu'il avait tantôt été distingué par une couleur vive  
 prend le nom de Zara, celui-là fut appelé Pharès.  
 Joseph était protégé par la tutelle vigilante du Seigneur,  
 1185 qui n'entendait pas qu'il fût soumis à une pénible condition ;  
 ainsi le maître précédemment cité confie toutes ses affaires à son ministre,  
 et non pas en vain assurément, car le Seigneur, bienveillant,  
 accroissait considérablement tous les biens dont le jeune homme avait la charge.  
 Et cependant, le débonnaire Putiphar ne se vit pas octroyer l'amour :  
 1190 en effet, sous le charme des yeux qui resplendissaient sur son beau visage,  
 la dame de la maison, touchée en plein cœur, implore son serviteur de s'unir avec elle ;  
 mais l'esclave, pour un temps, se dérobe à ces ignominies, et refuse  
 de s'étendre, péché sans commune mesure, sur un lit consacré,  
 mais la femme, perdue par une flamme illicite,  
 1195 cherche en vain les moyens de l'approcher et guette les moments opportuns.  
 Un jour, comme elle le voit seul et la maison vide, elle le presse,  
 et en l'agrippant de la main, le force à s'allonger avec elle ;  
 lui, vivement, s'esquive, dégage son corps de son vêtement  
 et s'échappe d'entre les bras de sa maîtresse ;  
 1200 la femme pousse de hauts cris, la culpabilité redouble son indignation :  
 elle hurle qu'il a profané l'instimable pureté de sa vertu,  
 ce jeune homme sûr de ses charmes qui, brûlant de la lubricité propre à son âge,  
 a entrepris de monter dans le lit de son maître ;  
 elle va même jusqu'à harceler son époux avec des accents affligés,  
 1205 et entend soumettre l'innocent condamné au châtement qui lui plaira.

Quae ceu uera putans Iosepum carcere claudit,  
 in quo iam regis cohibebat poena ministros ;  
 carceris hunc custos blando mox pectore mulcet,  
 innocuumque uidens commissa ergastula legat.  
 1210 Illic forte duo, celsa quos toruus in aula  
 condiderat nigro permotus felle tyrannus,  
 inclusi poenam trepido sub corde pauebant,  
 ac dum sollicitis furantur lumina curis,  
 somnia uenturis uiderunt nuntia rebus ;  
 1215 hos cum perspicuo lustrasset lumine maestos,  
 perquirat causas cogitque occulta fateri :  
 continuo, qui uina dabat consueta tyranno  
 eloquitur quae uisa forent sub nocte sopora :  
 « Cernebam uiridi frondentem palmite uitem :  
 1220 dum serpit nexaque suo de uerbere pendet,  
 pampineos inter flexus tris adfore fundos,  
 uuaque nectareo pendebat flaua racemo ;  
 inde calix regis, quo mitia pocula libat,  
 spumabat tenero quod pressit dextera musto  
 1225 quem Dominus prompta susceptum palma tenebat. »  
 Omnia tum iuuenis signanter clausa reuelat :  
 tris fundos tris esse dies, quibus ille secutis  
 amissum rursus relegat repetatque fauorem ;  
 mixturus placido quae uidit pocula regi.  
 1230 « Hoc tantum meritis pro talibus effice », dicit,  
 « ut cum sumpta tibi fuerit fiducia fandi,  
 dimoueas nostram nullo de crimine poenam ;

1212 poena *G* || 1220 nexu *coni. Arevalo* || pendit *A* || 1223 bibat *A* || 1226 tum : tantum *G<sup>ac</sup>* || 1230 dixit *G*



Supposant vraies ces allégations, Putiphar fait enfermer Joseph dans une prison où déjà une condamnation retenait des ministres du roi ;

le gardien de la prison s'attache bientôt à lui par des sentiments de sympathie et le pensant innocent, lui confie la responsabilité des prisonniers.

1210 Deux hommes, d'aventure avaient été consignés en ces lieux par le farouche monarque, en son haut palais, sous le coup de la mauvaise humeur ;  
enfermés là, le cœur tremblant, ils redoutaient leur châtement,  
et comme ils dérobent leurs yeux à des soucis exténuants,  
ils voient des songes annonciateurs des événements à venir ;

1215 ayant observé ces malheureux de son regard pénétrant,  
Joseph s'enquiert de leurs problèmes et les amène à dire ce qu'ils cachent :  
tout aussitôt, celui qui auparavant servait au monarque ses vins favoris  
exprime ce qu'il a vu pendant la nuit, en songe :

« J'apercevais une vigne couverte de feuilles, aux branches verdoyantes :

1220 comme elle s'avance et, attachée à sa souche, s'y suspend,  
trois sarments se détachent de l'entrelac de pampre,  
et du raisin doré pendait en une grappe gorgée de nectar ;  
et alors la coupe du roi, où il goûte ses doux breuvages,  
écumait d'un tendre vin nouveau pressé de ma main,

1225 et mon maître la tenait, l'ayant reçue dans sa main tendue. »

Alors le jeune homme dévoile clairement tout ce qui est dissimulé :

les trois sarments étaient les trois jours après lesquels le grand homme rappellerait à nouveau celui qu'il avait congédié, et lui renouvellerait sa faveur ; le roi s'apaiserait, et il lui verserait à nouveau ses breuvages, dans la coupe qui lui était apparue.

1230 « Rends-moi seulement ce service, en échange de mon aide », dit Joseph ;

« lorsque tu auras de nouveau l'oreille du roi,  
exonère moi de ce châtement que ne justifie nul crime ;

hebraea gens dicta mihi, nam uenditus exul  
 crimine fraterno, seruitum nobilis iui. »  
 1235 Post haec uisa sibi pistorum maximus infit :  
 « Vertice trina meo uisus gestare canistra  
 regificis dapibus lautoque impleta paratu,  
 unguibus innumerae uolucres quae rapta ferebant. »  
 His dictis, sat uera quidem, sed dura loquendo,  
 1240 mactandum duro testatur mox fore ferro,  
 auulsumque caput figendum in stipite celso,  
 quod uolucres toruo discerpant protinus ore.  
 Complentur cuncta iuuenis quae dixerat, et mox  
 redditus ille loco, caesus hic corpore trunco est.  
 1245 Interea geminos iam tempora lapsa per annos,  
 rursus ad Eoos torquebant sidera cursus,  
 somnia cum ductor uidit niloticus ista :  
 namque uidebatur, fluuium dum spectat amoenum,  
 corporibus nitidis septem spectare iuuenas,  
 1250 tondentes uiridis pubentia gramina ripis ;  
 his alias turpes macie subiungere gressus,  
 dumque suis – mirum ! – uix ossibus haerent,  
 eximias patulo sorbebant ore iuuenas.  
 Somnia iunguntur paribus non dissona causis :  
 1255 ecce uidet spicas fecundo e germine septem,  
 atque alias tenues et farris semine cassas  
 – horrendum dictu ! – grauidas ceu mandere fruges.  
 Id uisum maestus nequaquam mente coerchet,  
 sed trepidus cunctos qui callent adfore iussit

1237 laudo *G* || 1239 loquendo *Peiper* : loquentem *A* loquente *G* locutus *Mayor* || 1242 toruo : curuo *G* || 1243  
*u. om. Martène* || 1245 iam : in *A* || 1247 uidit ] *om. A* || niloticus *A* || 1250 uiridi *G* || ripa *G* || 1251 macies *G*

mon peuple est celui des Hébreux, et ainsi je suis en exil : vendu  
par un forfait de mes frères, j'ai été voué à la servitude, bien que de noble naissance. »

1235 Après cela, le chef pâtissier conte ce qui lui est apparu :

« Je me suis vu porter sur la tête des corbeilles au nombre de trois,  
emplies de mets royaux et d'un apprêt somptueux,  
que des oiseaux sans nombre s'en emparaient et les emportaient dans leurs serres. »

Sur ces mots, en des paroles véridiques sans doute, mais cruelles à prononcer,

1240 Joseph lui annonce qu'il serait bientôt abattu sous le fer tranchant,

et que son chef coupé serait fixé à un poteau élevé,

afin que les oiseaux, sans relâche, le taillent en pièces de leurs becs menaçants.

Tous les événements qu'avait prédits le jeune homme s'accomplissent, et bientôt

le premier retrouve sa place, le second est tué et son corps décapité.

1245 Sur ces entrefaites, le temps s'était déjà écoulé pendant deux années,

et les étoiles inclinaient leur course pour faire à nouveau place à l'Aurore,

quand le chef des contrées du Nil fit le songe suivant :

ainsi il lui semblait, alors qu'il contemplait l'aimable fleuve,

voir sept jeunes génisses à l'aspect remarquable

1250 qui broutaient les herbes tendres sur les rives verdoyantes ;

à celles-ci d'autres joignaient leurs pas, horribles par leur maigreur,

et, fait prodigieux, tandis qu'elles n'avaient que la peau sur les os,

elles avalaient les jolies génisses dans leurs gueules béantes.

Des songes semblables s'additionnent, aux circonstances analogues :

1255 voici qu'il voit sept épis sortis d'un même germe fécond,

et d'autres, chétifs, et dépourvus de grains,

paraissaient, chose effroyable à dire, comme manger ceux qui étaient pleins.

Affecté, il refoule en vain cette vision dans son esprit,

mais trop ébranlé, il fait convoquer tous les savants reconnus

1260 disquirens clausis quae sit sententia rebus,  
 atque ubi consultus tacuit memphiticus augur,  
 carcere qui dudum laxatus uina praebebat  
 eloquitur iuuenis sese pandente Iosepo  
 amisso rediisse loco sociumque necatum.  
 1265 Mittuntur propere, uatem qui crimine toto  
 exutum turpi celeres de fornice tollant,  
 informesque genas et crines carcere pastos  
 tondentes, prisca facerent reuirescere forma.  
 Ergo probus dictis consultus talia reddit,  
 1270 atque docet uaccas annorum nuntias esse,  
 atque leues spicas septenos disserit orbes ;  
 namque ita digestis uentura insignia formis :  
 ut septem fecunda satis sit terra per annos,  
 atque famem diram parili cum tempore gignat ;  
 1275 quis penitus tellus sitientibus arida uenis  
 pallida puluereo consumat gramina sulco.  
 « Nam quae duplicibus iunguntur somnia uisis,  
 certa Deus iuncto mandat constare Tonante ;  
 quin potius dum tempus adest, dum cura medendi est,  
 1280 elige de cunctis procerem, qui praescius horum  
 iudicibus positis totam sublimis Aegyptum  
 temperet et quintas quacumque ex messe reposcat,  
 ut quae prima datur fecundis copia terris,  
 sustineat steriles consumptis frugibus annos. »  
 1285 Accipitur plausu procerum sententia uatis,  
 ipse etiam tandem sedato pectore rector

**1265** toto : tanto *A* || **1266** celeris *G* || **1267** genes *A* || carpere *A* || **1272** digestis *coni. Arevalo* : de gestis *codd.* ||  
**1274** signat *A* || **1276** gramine *G* || **1278** cuncto *A* iunctim *coni. Arevalo* || tonante : tyranno *coni. Arevalo* tenere  
*Mayor* || **1282** quintos *A* || **1283** datus *A* || **1284** sustineat *A* : ius teneat *G*

- 1260 pour s'enquérir du fin mot de ces images énigmatiques ;  
comme l'oracle de Memphis, consulté, ne trouva pas de réponse,  
l'échanson, libéré de prison depuis peu,  
raconte qu'il lui a été prédit par Joseph  
qu'il retrouverait sa position perdue, et que son codétenu serait tué.
- 1265 On dépêche en hâte des hommes pour sortir le prophète, à présent déchargé de tout crime,  
de son indigne cachot,  
et raser l'horrible barbe et la chevelure qui lui était poussées pendant sa détention  
afin de lui rendre son apparence originelle.  
Et ainsi, toujours honnête dans ses propos, il répond comme on l'interroge :
- 1270 il explique que les vaches symbolisent les années,  
explique que les épis stériles sont une période de sept ans,  
et ainsi il exposa la nature des grands événements à venir :  
la terre serait suffisamment fertile pendant sept ans,  
et engendrerait une terrible famine pendant la même durée ;
- 1275 le sol, asséché en profondeur par le tarissement des sources,  
consummerait de pâles semences dans des sillons poussiéreux.  
« De fait, les songes que lient des images répétées,  
Dieu, confirmé par le Tonant, enjoint de les tenir pour choses certaines ;  
cependant, pendant qu'il est temps, tant qu'un remède est possible,
- 1280 tu ferais bien de choisir parmi tous un représentant qui, par sa prescience de ces choses-là,  
sera à même, en s'appuyant sur des jugements inspirés, de gouverner toute l'Égypte,  
et de réquisitionner le cinquième de toute moisson  
afin que l'abondance actuelle que nous assurent les sols fertiles,  
serve à la subsistance dans les années de disette, quand les récoltes seront maigres. »
- 1285 C'est par l'acclamation des princes qu'est reçu ce conseil du prophète,  
et le roi en personne, le cœur enfin en repos,

uera renarrantem celso sublimat honore  
 praefectumque iubet totas se ferre per urbes ;  
 inde anulo digitum uatis fulgente coronat,  
 1290 byssina mox croceo circumdat pallia peplo,  
 flexilis induitur per collum circulus auri  
 atque nouus rector curru sublimior extat,  
 clamosusque praeco terrorem iudicis auget ;  
 quin etiam legitur coniunx cui nomen Asennes,  
 1295 quam genuit claro Petaphras stemmate uatis,  
 ex qua confestim genitor fit pignore bino :  
 dicitur anterior Manasses, iunior Ephrem.  
 Exegit uatis suggestu nobilis altu  
 quidquid uix potuit ieiunum absumere tempus,  
 1300 horrea plena tenens ut, cum res posceret uti,  
 proferret cunctis poscentibus abdita farra ;  
 post, ubi dira fames totum diffusa per orbem  
 cogebat trepidos poterat quod mandier esse,  
 conclamat populus regemque efflagitat escas :  
 1305 ille iubet procerem maestis dare farra Iosepum,  
 parentes monitis cunctos qui expleuit ouantes.  
 Interea Iacobus, fletu iam funere nati,  
 bis quinos iuuenes numeroso e germine mittit  
 qui longinqua < sibi > pretio frumenta pararent,  
 1310 at minimum cunctis Beniaminum non sinit ire,  
 inualidus durum nequeat ne ferre laborem ;  
 atque ubi iam Phariae peruentum ad moenia terrae est,  
 submissi petiere solum fratremque salutant,

**1290** byssina *codd.* || **1294** legitur ] *om. A* || **1295** petaphras *codd.* || de post Petaphras *add. Peiper* || uatis : fratris  
*A* || **1297** manases *G* || effrem *A* || **1298** exegit *Mayor* : exigit *A* exgit *G* aegypti *Martène* || hinc *add. Peiper post*  
*exigit* || altu *scripsi* : alto *codd.* || **1299** absumere *coni. Arevalo* : adsumere *codd.* || hic u. aliquem excidisse *cens.*  
*Arevalo* || **1300** cum res posceret : tum reposceret *A* || **1302** fames *edd.* : famis *codd.* || **1306** parentes *scripsi* :  
 parentem *codd.* || qui *Mayor* : - que *codd.* || **1307** iacob *A* || fletu *G* || **1309** sibi *add. Martène* || **1310** at *Martène* :  
 ac *codd.* || benaminum *G* || **1312** fariae *codd.*

élève aux plus hautes dignités ce porte-parole de la vérité,  
 et fait annoncer par toutes les villes qu'il est son premier conseiller ;  
 ensuite, il orne le doigt du prophète d'un anneau resplendissant,  
 1290 bientôt il ceint son fin vêtement de lin d'un manteau de safran ;  
 on lui passe autour du cou un collier d'or souple  
 et, magnifique, il est présenté sur un char comme le nouveau gouverneur  
 et un héraut proclame et renforce la terreur que doivent inspirer ses arrêts ;  
 il lui est même choisi une épouse du nom d'Aséneth,  
 1295 qu'engendra Potipharé, prêtre de noble lignage,  
 et de laquelle advient aussitôt une double descendance :  
 le premier enfant est nommé Manassé et le plus jeune Ephraïm.  
 Le noble prophète, pour constituer des réserves de nourriture,  
 en réquisitionna une quantité telle que le temps de disette aurait peine à l'épuiser,  
 1300 tenant les greniers remplis afin de pouvoir, si la situation l'exigeait,  
 distribuer à tous ceux qui en feraient la demande ce blé mis de côté ;  
 plus tard, comme un terrible famine, répandue dans le monde entier,  
 contraignaient des hommes désespérés à manger tout ce qui était comestible,  
 le peuple gronde et presse le roi de lui fournir des vivres :  
 1305 lui enjoint Joseph, son ministre, de donner du grain aux affligés,  
 et celui-ci put donner satisfaction à tous, ainsi qu'il l'avait prédit.  
 Sur ces entrefaites Jacob, qui avait déjà fait le deuil de son fils,  
 envoie deux fois cinq jeunes hommes issus de sa nombreuse descendance,  
 afin de se procurer au loin du blé, à prix d'agent,  
 1310 mais il ne laisse pas partir le plus jeune de tous, Benjamin,  
 de crainte qu'il ne soit trop faible pour supporter les dures épreuves du voyage ;  
 lorsque enfin l'on parvient aux remparts du territoire de Pharos,  
 ils se prosternent, face contre terre, et saluent leur frère ;

mirantes celsa sublimem sede sedentem,  
 1315 nec tamen agnoscunt longo post tempore uisum.  
 Quos ubi perspexit memori cum mente propheta,  
 increpat et multa proterret uoce pauentes,  
 scitatum uenisse ferens quae copia frugum,  
 quiue uiri pingues teneant moderamine terras ;  
 1320 adlegant nescire dolos seseque fatentur  
 bis senos quondam fratres genitore sub uno  
 conspicuam tenuisse domum, < ex > his omnibus unum  
 postremum natu patrios seruare labores,  
 ast alium celeri iam pridem defore leto ;  
 1325 se diram uitare famem terramque Chananam  
 exosos tenui damnantem semina fetu,  
 poscere uenales species licitataque farra.  
 Eloquitur uatis, rectoris nomine iurans,  
 claudendos dura iuuenes custodia, donec  
 1330 germanum exhibeant, genitor quem mitis habebat ;  
 nectuntur trina pariter sub cura tuentum ;  
 laxatique dehinc unum liquere tenendum.  
 Nec minus occulto rumpentes corda dolore,  
 commemorant quam iusta sibi discrimina surgant,  
 1335 quod fratrem immeritum uetito transcribere pacto  
 conisi, sero poenas sub iudice pendant ;  
 ingrauat haec dictis Rubenus uera renarrans,  
 ac scelus immensum sese nolente peractum ;  
 flectitur his uatis germana et iurgia noscens  
 1340 luminibus tacitis conuersus flebile plangit.

1319 quique *A* || 1322 *ex addendum conī. Arevalo ] om. codd.* || 1324 celebri *G* || laeto *G* || 1325 sed || 1326  
 exosus *A* || 1329 duro *A* || 1332 tuendum *A* || 1334 surgunt *G* || 1335 uendito *A* || pace *G* || 1336 commissi *Mayor*  
 || 1338 ac *A* : a *G* || 1340 planget *G*



ils s'émerveillent à sa vue, magnifique, trônant dans cette haute demeure,  
1315 sans toutefois le reconnaître, pour ne pas l'avoir vu depuis bien longtemps.  
Lorsqu'il les aperçoit le prophète, qui n'avait rien oublié,  
les invective, et les accable de terreur avec une grande éloquence,  
alléguant qu'ils étaient venus espionner les réserves de blé,  
ou les troupes qui tenaient ces terres fertiles en leur pouvoir ;  
1320 ils plaident être étrangers à toute fourberie et se présentent  
comme des frères, au nombre de deux fois six à l'origine, et fils d'un seul géniteur,  
qui tenaient une maison prospère ; d'eux tous un seul,  
le dernier par la naissance, était demeuré au service de leur père,  
et quant à l'autre, il avait disparu il y a longtemps de cela, dans une mort prématurée ;  
1325 eux fuyaient une horrible famine, et maudissant la terre de Canaan  
qui gâchait les semences en de pauvres moissons,  
ils demandaient à acheter des vivres, à payer pour du blé.  
Le prophète déclare, jurant par le nom de son roi,  
que les jeunes gens doivent être enfermés sous une garde sévère,  
1330 jusqu'à ce qu'ils puissent faire paraître ce frère que leur géniteur portait dans son cœur ;  
ils restent enchaînés trois jours durant, soumis à bonne garde ;  
libérés, ils doivent ensuite laisser l'un des leurs en détention.  
Et alors, ouvrant leurs cœurs sous le coup d'une douleur occultée,  
ils se souviennent et mesurent à quel point ces infortunes les frappent justement :  
1335 pour avoir tenté, acte sacrilège, de vendre un frère qui ne leur avait rien fait,  
ils en subissent le châtement sous un jugement tardif ;  
Ruben redouble leur peine par ses paroles, rappelant les faits,  
et que cet immense crime a été perpétré à son corps défendant ;  
le prophète est touché par ces paroles, et, comme il prend connaissance de cette dispute  
1340 entre ses frères, il les regarde en silence, se détourne et pleure.

Haec inter media fratrum Symeona corona  
 accipitur, fidus cunctis redeuntibus obses ;  
 tum petita sibi iuuenes frumenta capessunt,  
 immensoque graues urgentur pondere muli,  
 1345 iamque uiae medio, dum soluit uincula sacci,  
 fratribus inuentos quidam dat uisere nummos ;  
 id cuncti faciunt, pretio mox deinde reperto,  
 mirantes summo procerem certamine laudant ;  
 iamque adeo patriae subeuntes limina sedis  
 1350 gratatur reduces genitor unumque requirit :  
 omnia cognoscens nummosque et dona capessit,  
 conquestus grauiter alium iam defore natum.  
 Accisi tum deinde cibi aduectaque farra  
 cogebant rursus pretiis alimenta parare ;  
 1355 sed reuocare gradum Memphis mens non erat ulli,  
 ni minimum fratrem secum pater ire iuberet ;  
 quem cum plura gemens nollet dimittere quoquam,  
 Rubenus fido germanum postulat ore,  
 securus gemina committens pignora patri ;  
 1360 prosequitur Iuda, sese nec posse reuerti  
 proclamat, rigidi testatus uerba Iosepi ;  
 haec ubi grandaeuus genitor iam mitior hausit,  
 dat iuuenem, largo perfundens flumine uultum.  
 Illi abeunt secumque uehunt bene olentia tura,  
 1365 incensum et guttam iungentes cum terebintho,  
 inter odoratos portantes mella uapores  
 et geminum pretium, consertus ne foret error,

**1342** redeuntibus *Martène* : rediuntibus *G* obeuntibus *A* || **1344** immenso *Martène* : imento *G* inuento *A* || **1349**  
 lumina *A* || **1350** requiret *G* || **1351** capisset *G* || **1353** adfecta *A* || tum *Mayor* : cum *codd.* || **1355** illi *G* || **1359**  
 gemma *A* || **1360** sese nec *G* : se nec non *A* || **1361** testatur *A* || **1362** haec ] *om.* *G* || **1364** bene *coni.* *Arevalo* :  
 leue *codd.*

Là-dessus, parmi les frères, Siméon est fait prisonnier,  
 comme gage assuré du retour de tous les autres ;  
 alors, les jeunes gens prennent possession du blé qu'ils étaient venus chercher,  
 et ils pressent leurs ânes lestés d'une charge considérable,  
 1345 et on était à mi-chemin, quand l'un d'eux, en dénouant les lacets de son sac,  
 donne à voir à ses frères de l'argent qui se trouvait là ;  
 ils font tous de même, et ayant bientôt retrouvé tout l'argent du paiement,  
 ils s'émerveillent et rivalisent de louanges pour le noble personnage ;  
 et comme déjà ils parviennent au seuil du séjour paternel,  
 1350 le père se réjouit de leur retour et s'inquiète de celui qui manque :  
 informé de tous les événements, il prend possession de l'argent et des présents,  
 en se lamentant âprement de devoir maintenant perdre un autre fils.  
 Alors, une fois épuisés les vivres et le blé qu'on avait rapporté,  
 on est contraint à nouveau de se procurer de la nourriture contre de l'argent ;  
 1355 mais aucun n'avait le cœur à reprendre le chemin de Memphis  
 à moins que le père ne laisse partir le plus petit avec eux ;  
 comme celui-ci, avec maints gémissements, refusait de le laisser partir où que ce soit,  
 Ruben réclame son frère dans un discours plein d'assurance,  
 prêt à confier en gage ses deux enfants à son père ;  
 1360 Juda s'ensuit, et déclare que lui non plus ne peut pas repartir,  
 en rappelant les conditions de l'inflexible Joseph :  
 une fois que le vieux père eut écouté tout cela, apaisé,  
 il laisse aller le jeune garçon, en baignant son visage d'un large fleuve de larmes.  
 Ils s'en vont, et emportent avec eux des substances au doux parfum,  
 1365 rassemblant de l'encens et de la myrrhe, avec du térébinthe,  
 portant aussi du miel, au milieu des vapeurs odorantes,  
 et le double du prix, afin qu'il n'y eût pas de litige

condita quod clausis fuerant numismata saccis ;  
 quos ubi conspicua uidit Iosepus in aula,  
 1370 imperat ut laeta celebrent conuiuia secum.  
 Mussantes uenere tamen trepidoque reatu  
 coniciunt sese structa cum fraude uocatos  
 quod numerata prius sestertia dataque uati  
 sarcinulis imposta suis non reddere quissent ;  
 1375 se tamen exsortes furtorum cuncta referre,  
 nec consuesse prius suppressa uiuere gaza.  
 Talia dicentes cohibet sermone minister,  
 seque docet nullis fraudatum noscere nummis ;  
 uerum siqua uiris donarint commoda lucrum,  
 1380 nec sua, nec uatis, nec regis dicere quemquam.  
 Occurrit cunctis Symeon, seseque presentat,  
 dumque uiris lymphas, dum praebet pabula mulis,  
 ingreditur multo stipatus milite uatis,  
 cuius ad aspectum promunt pia munera fratres ;  
 1385 ille ubi per cunctos placido sermone cucurrit,  
 perquirat si firma pater uirtute ualeret.  
 Quem postquam incolumem dixere et uiuere recte,  
 confirmat cohaerere Deo pro munere uitae  
 Iosepus uatem semperque insistere rectis ;  
 1390 et, ueluti notus Beniaminus non foret ipsi,  
 consultat iuuenes et promptim noscitat : inde  
 commoda quaeque Deum pueri pro laude precatur,  
 nec gemitus cohibere ualet nec sistere fletus,  
 sed tenero adfectu sese conclauibus abdit,

1370 laeti *Mayor* || 1371 uenire *A* || 1374 inposita *G* || 1375 futurum *G* || 1379 donarent *G* || 1383 multos *G* ||  
 uates *G* : iosep *A* || 1388 confirma *A* || 1390 ueluti *A* : uelut in *G*

au sujet de l'argent qui avait été caché à l'intérieur des sacs ;  
 quand Joseph les voit dans sa somptueuse demeure,  
 1370 il ordonne qu'ils célèbrent en sa compagnie un riche festin.  
 Murmurant entre eux ils s'y rendent cependant, et dans leur culpabilité inquiète,  
 ils imaginent avoir été appelés dans une machination visant à les compromettre  
 sous prétexte qu'ils n'aient pas voulu rendre l'argent qui avait d'abord servi au paiement  
 et qui avait été donné au prophète, puis placé dans leurs bagages ;  
 1375 ils décident pourtant, n'ayant part à aucun larcin, d'exposer toute l'affaire,  
 et de nier avoir jamais eu coutume de subsister en déroband des trésors.  
 Comme ils s'expriment ainsi l'intendant de Joseph les rassure par ses propos,  
 et les informe qu'il ne sache pas avoir été lésé de quelque argent que ce soit ;  
 mais si quelque heureuse circonstance les a pourvu d'argent,  
 1380 elle n'est pas de son fait, ni, à ce qu'il sache, de celui du prophète ni du roi.  
 Siméon vient à leur rencontre et se présente à eux tous,  
 et tandis qu'il offre aux hommes une eau claire et aux ânes du fourrage,  
 entre le prophète, entouré d'une escorte imposante ;  
 le voyant, les frères produisent leurs pieuses offrandes ;  
 1385 lui, quand il a répandu auprès de tous des paroles bienveillantes,  
 il s'enquiert de la bonne santé de leur père.  
 Quand ils lui disent qu'il se portait bien et vivait selon la justice,  
 Joseph surenchérit : le prophète était proche de Dieu pour avoir reçu,  
 le présent d'une si longue, vie et il prendrait à jamais place parmi les justes ;  
 1390 et, comme si Benjamin n'était pas connu de lui,  
 il interroge les jeunes gens à son sujet et a tôt fait de l'examiner ; alors,  
 il prie Dieu d'accorder à l'enfant des bienfaits à la hauteur de ses mérites,  
 et il n'a pas la force de contenir ses plaintes, ni de retenir ses larmes :  
 dans un transport de tendresse, il se retire dans ses quartiers

- 1395           anxius et nimio quaerit fomenta dolori.  
                   Post, ubi discubuit, uictum posuere ministri ;  
                   uescitur et facili prolectat pectora fatu,  
                   diuiduasque dapes uiritim exponere gaudens  
                   porrigit, et fratri maiorem dedicat uni ;
- 1400           atque ubi iam saturis amor est compressus edendi,  
                   ut prius imposito presserunt pondere mulos,  
                   occulitur datum sueto iam more talentum  
                   Iosepi imperio, scyphusque absconditur ardens  
                   in rebus Beniamine tuis pretiosior ante !
- 1405           Iamque iter ingressi non multis milibus absunt,  
                   cum subito incautos circumdat regia turma  
                   comprensosque tenet, fulgentia pocula poscens,  
                   futurum increpitans quem nectant crimina seruum ;  
                   adnuitur cunctique simul sua pondera pandunt,
- 1410           quaesitum et poclum retegunt fratremque relinquunt ;  
                   Iosepumque petunt et, quae sint gesta loquentes,  
                   euoluunt cari confestim iussa parentis.  
                   Permotus precibus uatis discedere cunctos  
                   imperat ac sese germanum fratribus infit ;
- 1415           defixi riguere metu, tacitoque reatu  
                   damnantes sese, cohibent formidine uoces ;  
                   prolectat mox ille reos propiusque uocatis,  
                   exigit ut dicta apportent placitura parenti  
                   quae sint, quae fuerint, quae mox uentura ferantur,
- 1420           instigans migrare senem, gregibusque coactis  
                   uicinos Arabum colles uenientibus offert,

**1397** fato *G* suco *coni. Martène* || **1398** apponere *Mayor* || gaudit *G* gaudet *Martène* || **1399** maiori *G* maiores *Mayor* || **1400** est ] *om. A* || **1402** occuliturque *Mayor.* || batum *G* || **1404** benamine *G* || arite *A<sup>ac</sup>* arte *G* || **1406** turba *Arevalo* || **1408** furatum *Arevalo* || increpitant *A* || nectans *G* || crimine *Arevalo* || **1410** quaesitum et poclum *Mayor* : quaesitumque et poculum *codd.* || **1416** uocis *G<sup>ac</sup>* || **1417** propius *AG<sup>ac</sup>* || **1418-1420** *uu. desunt A* || **1418** apportent *Mayor* : portent *G* || **1419** ferantur *edd.*: serantur *G* || **1421** collis *G<sup>ac</sup>*

1395 et bouleversé, il cherche à apaiser une douleur trop vive.  
 Puis, comme il s'attabla, les serviteurs disposèrent les plats ;  
 il mange et gratifie les cœurs d'un discours affable,  
 et prenant plaisir à présenter pour chacun des plats séparés,  
 il les leur tend, et donne à un unique frère la plus grande part ;

1400 et lorsque pour les convives à présent rassasiés, est apaisé le désir de se nourrir,  
 une fois que, comme la fois précédente, ils ont accablé les ânes sous la charge,  
 elle recèle de l'argent, donné, d'une manière maintenant habituelle,  
 sur l'ordre de Joseph, et une coupe resplendissante est dissimulée  
 dans tes bagages, Benjamin, bien plus précieux encore !

1405 Ils se sont juste mis en route ne se sont éloignés que de quelques milles,  
 lorsque soudain, les prenant par surprise, un troupe de soldats du roi les encercle  
 et s'empare d'eux, réclamant la coupe étincelante,  
 grondant que celui qui est responsable de ce crime sera réduit en esclavage ;  
 on obtempère, et tous d'un seul mouvement donnent à voir leurs bagages,

1410 et découvrent la coupe recherchée : ils doivent laisser prendre leur frère.  
 Ils vont trouver Joseph, et, en lui disant ce qu'il s'est produit,  
 ils lui exposent aussitôt les mandements de leur cher père.  
 Ébranlé par leurs prières, Joseph ordonne à toute sa suite de quitter les lieux,  
 et confesse son identité à ses frères ;

1415 stupéfaits, ils se raidissent d'effroi, et maudissant leur crime inavoué,  
 ils ne peuvent dire un mot sous le coup de la terreur ;  
 lui a tôt fait de rassurer les coupables, et les ayant fait approcher,  
 il leur enjoint de transmettre à leur père des paroles propres à le réjouir :  
 qu'ils lui rapportent ce qui est, ce qui fut, et ce qui va bientôt venir,

1420 et exhortent le vieillard à changer de séjour ; ils vont rassembler leurs troupeaux  
 et lorsqu'ils reviennent, Joseph leur offre les collines voisines, en Arabie,

ut quia continuo tellus foret arida lustrò,  
 pasceret agnatos congestis frugibus omnes.  
 Ista edicta uiri laeto rex pectore noscit,  
 1425 Iosepumque rogat carorum adsumere turbam,  
 et gratuita iubet germanis tradere farra :  
 dantur plaustra uiris, frumentum, pocula, panis,  
 magnaue gestantes desudant pondera muli ;  
 dantur quinque togae Beniamino et quinque parenti,  
 1430 tercentum et nummi signata incude notati.  
 Ast alii iuuenes, mercedis laude secunda  
 accipiunt geminos niuosae uestis amictus ;  
 haec ubi cognouit genitor, data munera sumens,  
 respirat patria festinus cedere terra,  
 1435 Aegyptumque petit, Arabum quae iungitur aruis,  
 educens iuuenes patrio moderamine quinque  
 septies et denos, Genesis ut formula cauit ;  
 ac dum festino properant conamine turbae,  
 procurrat Iudas et fratrum praeuolat agmen,  
 1440 Iosepumque docet haud longe abstare parentem.  
 Ille alacris scandit currus atque obuius exit,  
 optatam excipiens uiso genitore phalangem ;  
 regrediturque citus, regisque excurrit ad aulam,  
 pastores properare ferens, ut turba carorum  
 1445 discretis degat fecundo in gramine terris.  
 Ipse etiam uati rector memphiticus instat  
 et iubet uberibus fratres componere in aruis ;  
 longaeuus post ista senex poscente tyranno

**1424** edicta *Martène* : etdicta *A* eedicta *G* et dicta *Peiper* || **1427** frumenta *G* || panes *A* || **1438** festino  
 properant : festinant *A* || **1440** adstare *Martène* || **1441** exiit *G* || **1442** optatum *A* || **1443** ingreditur *A* || regisque ]  
 -que *om. A* || **1444** propera *G* || **1447** componeret *A* || in ] *om. A* || **1448** senes *G*



afin, puisque la terre resterait desséchée pendant cinq ans sans interruption,  
de pouvoir tous les nourrir avec le grain mis en réserve.

Le roi prend connaissance, le cœur plein de joie, de ces décisions de son homme,

1425 il demande à Joseph de faire venir la totalité de ses proches,  
et fait fournir du blé gratuitement aux frères :

on leur donne un charriot, du blé, des coupes, du pain,  
et les ânes sont en nage sous la lourde charge qu'ils portent ;  
on donne cinq toges à Benjamin et cinq pour son père,

1430 et trois cent pièces de monnaie battues sur l'enclume,  
et quant aux autres jeunes gens, par la valeur secondaire de leur mérite,  
ils reçoivent deux manteaux d'une étoffe blanche comme neige ;  
lorsque leur géniteur prend connaissance de tout cela, et reçoit les présents qui lui ont été  
offerts, il aspire avec impatience à quitter la terre de ses ancêtres,

1435 et il part pour l'Égypte, qui jouxte le territoire des Arabes,  
menant sous sa fêrule paternelle cinq jeunes hommes  
et soixante-dix, comme le stipule la lettre de la Genèse ;  
et comme cette foule presse le pas dans un intense effort,  
Juda sort du rang, devance le convoi de ses frères,

1440 et informe Joseph que leur père n'est plus très loin.  
Lui, enjoué, monte dans son char et sort à sa rencontre,  
il aperçoit son père et accueille la troupe tant attendue ;  
il repart aussitôt et accourt à la demeure du roi  
pour lui rapporter que des pasteurs arrivent en hâte, afin que tous ses proches

1445 puissent s'installer dans des plaines fertiles, avec assez de terres pour chacun.  
Le maître de Memphis en personne ne fait pas défaut au prophète,  
et ordonne qu'on installe la fratrie dans de riches terres ;  
après cela, le vénérable vieillard, à la demande du monarque,

eloquitur sensim quantis sit praeditus annis,  
 1450 quae domus et quae sit ueniendi causa Canopum,  
 eximiumque ducem multa cum laude decorat.  
 Nec minus interea Iosepus munera mittit  
 digna suis magnumque duci dat ferre talentum,  
 quo ditata fuit distractis frugibus aula,  
 1455 atque ubi iam populis deerant mercantibus aera,  
 certatim exhibitis gregibus memphitica turba  
 emit inops fruges, pretium taxante Iosepo ;  
 his quoque nudati, seque et sua praedia tradunt,  
 semine percepto, messes quo deinde uirerent.  
 1460 Sola sacerdotum non est possessio dempta,  
 quis gratuita duci placuit, non uendere farra ;  
 inditur hinc populo quintarum pensio frugum,  
 quae manet et fixo seruatur formula iure.  
 Interea expletae perpendens tempora uitae,  
 1465 adiurat natum Iacobus uentura reuoluens,  
 ut sua maiorum componat membra sepulchris ;  
 adnuit oranti, subpostaque dextera coxae  
 contingit lentae spondens cacumina uirgae,  
 compositosque senex alterna in parte nepotes  
 1470 permulcet dictis, dum sensim basia libat ;  
 sed – mirum ! – palma sacratur dextra Manasses  
 anterior natu, laeua contingitur Ephrem :  
 praescia mente senis senior seruire minori  
 cogitur atque loco cedit spes prima secundo ;  
 1475 quamlibet obliquas cupiens diducere palmas,

**1451** ducem *Martène* : docem *G* docet *A* || **1455** ibi *G* || **1455** derant *G* || **1458** nudati seque : nudatis aequae ||  
**1459** praecepto *G* || quo *Peiper* : quod *codd.* || **1461** duci placuit : duplicauit *A* || **1463** et ] *om.* *G* || **1464** expleta  
*Martène* || **1465** Iacob *G* || **1467** subposita *G* || -que *del.* *Martène* || **1468** contigit *G* || spondensque *Mayor* || **1471**  
dextera *A* || **1475** obliquus *Martène*

énonce le nombre d'années qui lui ont été accordées,  
 1450 le nom de sa maison et les raisons de sa venue à Canope,  
 et honore de maints compliments l'éminent souverain.  
 Sur ces entrefaites Joseph procure aux siens des ressources  
 conformes à leurs besoins, et à son roi il offre une grande quantité d'argent  
 afin que le palais tire bénéfice de la distribution des grains ;  
 1455 mais lorsque l'argent vient à manquer au peuple pour en acheter,  
 en masse, le peuple égyptien se met à céder ses troupeaux  
 car l'indigence l'oblige à acheter du grain à un prix fixé par Joseph ;  
 dépouillés de ces ressources également, ils se vendent eux-mêmes ainsi que leurs terres,  
 en échange des semences qui feraient pousser les prochaines moissons.  
 1460 Seuls les biens des prêtres ne sont pas aliénés :  
 il avait plu au roi de leur céder gratuitement le blé, et non de le leur vendre ;  
 ensuite est imposée au peuple un impôt s'élevant au cinquième de la récolte,  
 qui est encore en vigueur et dont les modalités sont fixées par un arrêt juridique.  
 Alors, estimant que son existence arrivait à son terme,  
 1465 Jacob, ayant à l'esprit les temps à venir, enjoint son fils  
 de déposer son corps dans le tombeau de ses ancêtres ;  
 celui-ci accède à sa prière, et la main droite passée sous sa cuisse,  
 le touche et jure sur l'extrémité de son bâton flexible ;  
 à ses petit-fils, qui ont pris place de part et d'autre, le vieillard  
 1470 dispense de douces paroles, en leur prodiguant tour à tour ses baisers,  
 mais il advient un fait remarquable : sa main droite honore Manassé,  
 le premier par la naissance, la gauche touche Ephraïm,  
 mais par une intuition prophétique du vieillard, l'aîné est contraint de servir le plus jeune,  
 et les droits du premier sont transférés au second ;  
 1475 quand bien même il désirait détourner ces mains qui se croisaient,

non potuit reuocare tamen pia dicta Iosepus,  
 ac postquam pueris uatis rata commoda sanxit,  
 dat Sicimam gladiumque suo, dat spicula nato,  
 clarior ut cunctis sublimem scandat honorem.  
 1480 Inde uocat natos, et cunctis praemia didit  
 pignoribus mansura diu, prolique natorum  
 inconcessa prius longoque adiudicat aeuo,  
 bis senasque tribus ipsorum ex nomine condit.  
 Omnibus explicitis, oculo iam captus utroque,  
 1485 decessit solo terreno corpore uatis,  
 maestitiaque dedit decies septena dierum  
 lumina, dum functi ueneratur turba sepulchrum ;  
 quin etiam, nati septem luxere diebus  
 uberibus lacrimis, pacem reddente Iosepo  
 1490 fratribus innocuis, ueterem dum negligit iram.  
 Ipse etiam postquam iam centum triuerat annos  
 atque decem, iuncti metitus tempora leti  
 fratribus effatur uenturis quis foret ordo,  
 quo reuocare gradum ualeant et linquere Nilum,  
 1495 dummodo compositos cineres atque ossa reportent,  
 et reuehant secum ueterum condenda sepulchris ;  
 sic demum longae post tempora candida uitae,  
 decessit, petiitque Deum, corpusque reliquit.

1477 at Martène || 1478 noto || 1479 scandit A || 1480 dedit A || 1481-1482 uu. post 1484 G || 1483 senos A ||  
 tribus ] om. A || 1485 post hunc u. excidisse cens. Peiper || terrenis G || 1492 mentitus A || 1493 affatur G || qui G  
 || 1494 liquere A || 1496 uehant G || secum ] om. A || commendenda A ||

Joseph ne put cependant révoquer les paroles sacrées ;  
et une fois que le prophète eut consacré les lots qu'il avait mesuré pour ses enfants,  
à son fils, il offre Sichem et son glaive, il lui donne ses flèches,  
afin que, distingué parmi tous les autres, il accède aux plus hauts honneurs.

*1480* Ensuite il appelle ses enfants, et à tous il distribue des prix  
vouées à durer longtemps, et à la descendance de ses fils  
il adjuge, pour de longs siècles, des privilèges jamais concédés jusqu'alors  
et fonde deux fois six tribus nommées d'après eux.

Une fois tout cela accompli, ayant déjà perdu l'usage des deux yeux,

*1485* le prophète mourut, mais de son corps terrestre seulement ;  
et fit couler des larmes pour les soixante-dix jours  
pendant lesquels la foule honora son tombeau ;  
ses fils le pleurèrent même pendant encore sept jours  
emplis de sanglots, et Joseph accorda la paix

*1490* à ses frères et leur pardonna, délaissant l'ancienne querelle.  
Lui-même encore, une fois qu'il eût épuisé cent et dix années,  
mesurant que le moment du trépas était proche,  
il révèle à ses frères quelle serait la marche des temps à venir :  
ils pourraient retourner sur leurs pas et quitter le Nil,

*1495* pourvu qu'ils ramènent à leur place convenable ses cendres et ses ossements,  
et les remportent avec eux pour les ensevelir dans l'ancien tombeau ;  
ainsi, pour finir, au terme des saintes années d'une longue existence,  
il mourut, rejoignit Dieu, et abandonna son corps.



## Chapitre 5. Commentaire des vers 1 à 133 (*Gn. 1- Gn. 3*)

### 1. Création du monde (v. 1-24 / 1,1-1,26)

Ce début du texte a fait l'objet d'études détaillées récentes auxquelles nous devons ici renvoyer, à savoir dans l'ordre chronologique Petringa 1992, Cutino 2016a, et enfin Schmalzgruber 2017, 187-211.

#### 1.1. *In principio* (1-4 / 1,1-1,2)

Principio Dominus caelum terramque locavit ;  
namque erat informis fluctuque abscondita tellus,  
immensusque Deus super aequora uasta meabat,  
dum chaos et nigrae fuscabant cuncta tenebrae.<sup>339</sup>

(1,1) *In principio fecit deus caelum et terram* (1,2) *terra autem erat inuisibilis et incomposita et tenebrae erant super faciem abyssi et spiritus dei superferebatur super aquas*<sup>340</sup>

La première remarque qu'appelle cet incipit est la constatation d'un manque ; comme le notait S. Gamber dans son étude<sup>341</sup> comparée des réécritures poétiques de la Genèse, seul l'*Heptateuchos* fait l'économie d'une partie liminaire : tous les textes comparables<sup>342</sup> comportent en effet quelque introduction ou morceau de bravoure littéraire. Le *Centon* de Proba s'ouvre ainsi d'abord sur un compliment au Prince assorti d'une exposition incidente du projet poétique<sup>343</sup>, puis d'une seconde strate introductive où le poète, d'une manière tout aussi

---

<sup>339</sup>« Tout d'abord le Seigneur assigna leur place au ciel et à la terre : / le sol en effet était informe et dissimulé par les flots, / et Dieu, infini, allait sur la mer immense, / tandis que le chaos et de noires ténèbres obscurcissaient toute chose. »

<sup>340</sup> Le texte biblique latin, comme mentionné *supra*, est une synthèse des leçons *Vetus Latina* (*VL* dorénavant, texte issu de Fischer 1951-195) qui suit autant que faire se peut la variante *Itala* ; pour la question de l'hypotexte biblique, voir p 61-64.

<sup>341</sup> Gamber 1899, 82.

<sup>342</sup> Énumérons ici une dernière fois le corpus considéré et les éditions de référence : Claudius Marius Victorius, *Alethia* (Hovingh 1960) ; Ps.-Hilaire, *Metrum in Genesim* (Kreuz 2006) ; Dracontius, *Louanges de Dieu* (Moussy & Camus 1985) ; et Avit de Vienne, *Histoire spirituelle* (Hecquet-Noti 1999) ; à la limite du corpus, le *Centon* de Proba (Rizzi & Badini 2011), et le *De providentia Dei* du pseudo-Prosper d'Aquitaine (Cutino 2011).

<sup>343</sup> Il s'agit ni plus ni moins que d'« améliorer Virgile » (*cento, proem. 1-5*) : *Romulidum ductor, [...] / [...] dignare Maronem / mutatum in melius diuino agnoscere sensu, / scribendum famulo quem iusseras [...]*. Ce premier *proemium* semble toutefois ajouté au centon proprement dit, et il est la seule partie du texte qui ne soit pas composé avec un matériau strictement virgilien.

traditionnelle, récuse sa pratique poétique passée pour vanter la nouvelle, ce qui repousse le *in principio* au vers 56 ; le court poème lucrétien du Pseudo-Hilaire commence par une doxologie en guise d'invocation aux muses et sa narration ne commence qu'au vers 20 ; l'*Alethia*, œuvre ouvertement didactique, comporte une remarquable *precatio* programmatique liminaire de 126 vers<sup>344</sup> ; les *Laudes Dei* de Dracontius s'ouvrent sur les 22 vers d'une méditation morale et cosmique<sup>345</sup> conforme au climat d'introspection psychologique, à l'aspect pénitentiel de cette œuvre écrite en captivité ; enfin l'*Histoire Spirituelle* d'Avit de Vienne affirme sa nature d'exhortation morale en débutant par une lamentation sur la déchéance de la race humaine<sup>346</sup>, et n'entame le récit de la Création proprement dite, au vers 14, que d'une façon syntaxiquement désinvolte, en présentant les premières procédures comme des circonstants temporels<sup>347</sup>.

On conçoit ainsi ce qu'une ouverture aussi abrupte que celle de l'*Heptateuchos* a de violent en regard des usages littéraires en vigueur ; ici pourtant le poète suit scrupuleusement l'Écriture, mais il n'y pas de doute que cette façon de se présenter comme un objet littéraire brut, une pure narration sans appareillage métalittéraire ni vernis herméneutique est ce qui distingue le plus fortement cette œuvre des autres réécritures bibliques. C'est de même ce qui a valu au poème sa réputation d'austérité, « entreprise réactionnaire », relevant d'un « atticisme monastique », possible « manifeste rigoriste du parti ascétique »<sup>348</sup>, selon J. Fontaine, ou plus récemment paraphrase de « degré zéro »<sup>349</sup>, selon F. Stella.

Dans l'*Heptateuchos* le poème débute par un premier vers quasi identique à sa source, suivi de trois hexamètres pour un verset biblique qui comporte trois *cola*, dont chacun est développé dans son propre hexamètre. Il y a donc déjà, quantitativement, une forme d'amplification qui dénoterait avec le rigorisme ou l'austérité supposées. En outre, il y a une commutation du contenu originel, puisque le contenu du troisième *colon*, *et spiritus dei superferebatur super aquas* (*Hept. gen. : immensusque Deus super aequora uasta meabat*) est

<sup>344</sup> Voir Cutino 2009, 17-36, pour une étude du contenu et de la structure de ce texte.

<sup>345</sup> *laud.* 1,9-11 : [...] *quicquid natura dedit precepta creare, / hoc agit et sequitur uariis sub casibus iras / et pia uota Dei* [...].

<sup>346</sup> On pourrait résumer le contenu de ce *proemium* en citant 1,13 : *uiuuit peccati moribunda in carne cicatrix*, « la marque du péché reste vive dans notre chair vouée à la mort » (trad. N. Hecquet-Noti).

<sup>347</sup> *spir. hist.* 1,14-15 : *Iam pater omnipotens librantis pondere verbi / undique collectis discreverat arida lymphis* [...].

<sup>348</sup> Fontaine 1981, p. 247, déjà cité *supra*.

<sup>349</sup> Stella 2001, p. 43.



antéposé dans la paraphrase à celui du second *et tenebrae erant super faciem abyssi* (*Hept. gen. : dum chaos et nigrae fuscabant cuncta tenebrae*). Examinons le texte en détail :

- *Principio* : *in principio* VL. *Principio* constitue une attaque de vers banale<sup>350</sup>, en particulier dans la poésie didactique de Lucrèce, mais aussi chez Ovide et Virgile, avec l'exemple remarquable issu des prophéties d'Anchise au livre 6 de l'Énéide :

*Principio caelum ac terras camposque liquentis  
lucentemque globum lunae Titaniaque astra  
spiritus intus alit, totamque infusa per artus,  
mens agitat molem et magno se corpore miscet*<sup>351</sup>

Le *in principio* biblique est certes impossible en début d'hexamètre, mais il n'en reste pas moins que cette simple omission de la préposition a des implications théologiques assez importantes : *principium* bénéficie en effet de la même polysémie<sup>352</sup> que son antécédent grec ἀρχή, qui fait que *in principio* a souvent été lu non pas comme signifiant « au commencement », mais plutôt « dans le principe ». Combinée à la lecture de l'*addendum* à la Genèse, sa mise à jour si l'on veut, que constitue le prologue de l'Évangile de Jean, (1,1), *in principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum*<sup>353</sup>, la phrase *in principio fecit deus* peut-être lue comme une preuve de la participation du Logos, c'est-à-dire du Fils, à l'acte cosmogonique<sup>354</sup>. Dieu a créé le monde « dans le principe », c'est-à-dire avec la participation, ou grâce aux pouvoirs propres de l'entité « Verbe » ; c'est syntaxiquement bizarre, et l'on ne conçoit pas très clairement ce que cela signifie, mais c'est après tout le

---

<sup>350</sup> 88 occurrences dans cette position métrique dans la base de poésie latine hexamétrique *Pede Certo*.

<sup>351</sup> « Tout d'abord, le ciel et les continents, les plaines liquides, le globe luisant de la lune, les feux radieux de Titan, c'est un souffle au dedans qui les fait vivre ; infus dans les membres du monde, l'esprit en meut la masse entière et il se mêle dans ce grand corps » *Aen.* 6,724-727, (traduction J. Perret, *CUF*, légèrement modifiée). Le vers 6,724 est celui qu'utilise Proba pour *Gn.* 1,1, cf. *cento* 56 ; il est remarquable que le *Centon* ne paraisse pas gêné par l'incompatibilité totale du contexte virgilien, d'inspiration stoïcienne, qui postule un monde vivant, avec la cosmogonie vétérotestamentaire. Les exemples aberrants de ce type sont innombrables dans le *Centon* ; ainsi, l'idée selon laquelle ce texte serait le lieu d'un jeu intertextuel (voir *supra*, p. 73 sq. ) qui impliquerait la présence à l'esprit du contexte d'origine des emprunts ne résiste pas à un examen sérieux.

<sup>352</sup> Voir notamment dans Augustin, *conf.* 12,20, un sommaire des interprétations de *Gn.* 1,1.

<sup>353</sup> Verset que nous traduirions donc en l'espèce comme suit : « dans le principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et Dieu était le Verbe ».

<sup>354</sup> C'est une lecture attestée dès le début de la tradition exégétique chrétienne, par exemple chez Justin, *apol.* 59,1, ou Irénée, *dem.* 43.

propre des réalités mystiques, et les indices peuvent suffire, d'autant que l'idée du rôle cosmogonique du Christ est imprimée dans les esprits par la sentence, frappante et devenue quasi proverbiale, qu'on lit trois fois dans l'*Apocalypse* de Jean en 1,8, 21,6, et 22,13 : « je suis l'alpha et l'omega, le premier et le dernier, le commencement et la fin ». Pour faire bonne mesure, on trouvait encore un prototype vétérotestamentaire en *Isaïe* 44,6 : « je suis le premier et le dernier et hors moi il n'y a point de Dieu ».

L'interprétation du mot dans ce contexte a ainsi oscillé entre l'idée de « début » et l'idée de « principe », un esprit synthétique comme celui d'Augustin y voyant une fertile polysémie : même dans un ouvrage non-technique comme les *Confessions*, il lit « commencement » en 11,3, et plutôt « principe » en 12,7, et dans un contexte de théologie systématique, il identifie ce « principe » au Père<sup>355</sup> ; enfin, en d'autres contextes<sup>356</sup>, le terme prend un sens de « commandement », de souveraineté ; autant de riches lectures non retenues par l'*Heptateuchos* lorsqu'il dit simplement, dans une tournure adverbiale, *principio*, « au début », « pour commencer ».

- *terramque* : nous relevons ici la coordination enclitique qui remplace *et* pour souligner le fait que le paraphraste tâche systématiquement d'apporter des variations, en l'occurrence pour ne pas reproduire les séries de *et / καὶ*<sup>357</sup>.

- *locauit* : *fecit VL / ἐποίησεν LXX / creauit Vulg.* La substitution est ici remarquable<sup>358</sup> ; *creauit*<sup>359</sup> possède la même valeur métrique que *locauit* et aurait donc fait ici l'affaire, mais

<sup>355</sup> *trin.* 6,2 : [...] *nec deus est pater sine filio nec filius deus sine patre, sed ambo simul deus, et quod dictum est « in principio erat uerbum », « in patre erat uerbum » intellegitur.* De même Origène dans son *Commentaire sur saint Jean* 1,102, au sein d'une revue des différentes interprétations possibles du terme ἀρχή en 1,90-124.

<sup>356</sup> Voir *Gn.* 1,17-18 : [...] ἔθετο αὐτοῦς (les luminaires célestes) ὁ θεὸς ἐν τῷ στερεώματι τοῦ οὐρανοῦ ὥστε φαίνεν ἐπὶ τῆς γῆς καὶ ἄρχειν τῆς ἡμέρας καὶ τῆς νυκτὸς. Les variantes des *Veteres Latinae* pour rendre « ὥστε ἄρχειν » (*sint in potestatem / in inchoationem / in principio / in principatum, in initium, ut praesset* ; voir *infra*) témoignent de l'absence de consensus réel sur le sens qu'il faut accorder au terme.

<sup>357</sup> Cette syntaxe biblique n'a rien de latin ni de grec, même en étendant un peu abusivement le concept de κοινή à des traductions mot à mot de textes sacrés au langage stylisé et archaisant ; elle est dans la *LXX*, et par conséquent dans la *Vetus Latina* la trace d'une traduction *uerbum e uerbo* du texte hébreu ; voir *supra* p. 56 sq.

<sup>358</sup> Nous renvoyons sur ce point à Cutino 2016a, auquel nous devons les parties les plus solides du développement qui suit comme la plupart des données patristiques.

<sup>359</sup> *Creauit* est une innovation de la Vulgate au sens moins concret, qui entend rendre compte d'un verbe dénotant une création par la parole ; « par l'introduction de *creauit* qui signifie « créer », « engendrer », « produire », le moine de Bethléem entend non seulement respecter la part de mystère de l'action divine, mais également s'opposer au grec, qui évoque davantage le travail anthropomorphe d'un dieu artisan, conforme à

les vieilles latines comme la *LXX* ont le verbe « faire », dont le sémantisme est moins déterminé. Il y a donc d'abord, superficiellement, un rehaussement du niveau de langue ; comme le note M.R. Petringa l'emploi de *locare* relève d'une phraséologie topographique classique<sup>360</sup>, mais l'écart sémantique est plus important que celui d'une simple *uariatio*, puisque *locavit* signifie « il plaça », « il disposa », ou encore « il assigna leur place ». Or l'on ne peut déplacer que ce qui existe déjà, et par conséquent, l'emploi de ce terme court le risque d'être rapporté à la conception, ancienne mais incompatible avec la doctrine chrétienne, qui est exprimée par Ovide en ouverture de ses *Métamorphoses* :

*Ante mare et terras et, quod tegit omnia, caelum  
 unus erat toto naturae uultus in orbe,  
 quem dixere chaos, rudis indigestaque moles  
 nec quicquam nisi pondus iners congestaque eodem  
 non bene iunctarum discordia semina rerum. [...]  
 Hanc Deus et melior litem natura diremit ;  
 nam caelo terras et terris abscidit undas,  
 et liquidum spisso secreuit ab aere caelum.  
 Quae postquam euoluit caecoque exemit aceruo,  
 dissociata locis concordi pace ligauit [...]*<sup>361</sup>

La matière est donc éternelle, ou du moins préexiste à la constitution du monde organisé, sous une forme brute et confusément déplaisante nommée depuis Hésiode<sup>362</sup> « chaos ». Or la pensée chrétienne, qui postule une subordination totale du monde au Créateur et donc une forme de pureté morale du matériau de base, avait théorisé et avancé depuis le II<sup>e</sup> siècle et Théophile d'Antioche<sup>363</sup> l'idée d'une création *ex nihilo* pour se garantir sur ce front ; cependant, elle était gênée par son propre texte de *Gn.* 1,2 : la *terra inuisibilis et incomposita* et les *tenebrae super abyssum* sont en effet posées par le texte sans mention de leur création préalable, et présentent une analogie frappante avec ce « chaos » des cosmogonies

---

la conception démiurgique issue de la pensée de Platon », Biasi 2016, 205-206. *Creauit* est la correction que donne l'humaniste Guillaume Morel dans son édition du ms. *R* ; il est probable qu'il s'agisse d'une réfection basée sur le texte de la Vulgate.

<sup>360</sup> Petringa 1992, 135 ; cf. Cic. *nat. deorum* 2,98 : *terra [...]* *locata in sede mundi* ; Ovide *fast.* 6,273 : *in media rerum regione locata* (*sc. Terra*).

<sup>361</sup> *met.* 1,5-9 et 1,21-25.

<sup>362</sup> Voir *theog.* 123.

<sup>363</sup> *apud* Tertullien, *adu. Hermog.*, 2,4 et 15,4, cité par Cutino 2016a, 250 et n. 19.

païennes<sup>364</sup>. Le passage pouvait de plus être cité avec profit par les tenants du manichéisme, et plus généralement tous les esprits à tendance gnostique, chez qui l'expérience du mal imprime une croyance en une corruption initiale du monde.

Les exégètes abordent le problème de diverses façons : Ambroise<sup>365</sup> peut, par exemple, s'attaquer à la valeur de l'imparfait (*terra erat inuisibilis*) : « si elle *était*, c'est donc qu'elle avait été faite, car rien n'est sans principe ». Augustin, de son côté, suit cette implication pour postuler une « double création »<sup>366</sup> : il considère que dans le verset 1, l'expression « le ciel et la terre » est une manière de désigner le tout, sous la forme brute, non travaillée, que les Grecs nommaient justement « chaos », et que le monde organisé commence à la division de cette matière brute, commencée par la division entre ténèbres et lumière ; à l'appui de cette idée, il cite le livre de la *Sagesse* 11,17 : *fecisti mundum de materia informi*<sup>367</sup>, « tu as créé le monde d'un matériau informe ».

Que fait l'auteur de l'*Heptateuchos* ? Au lieu donc de *fecit* ou *creavit*, il dit *locavit*, il « situa », « assigna leur place au ciel et à la terre » et enchaîne le vers suivant par *namque*, « en effet », qui annonce la cause de ce qui précède, au lieu d'*autem* dans le texte biblique. Il ne mise donc pas sur l'implicite et ne dit rien d'une double création, mais il manipule la relation temporelle/causale dans un sens qui ménage le schème augustinien<sup>368</sup>, et des termes qui font simultanément appel à la conception païenne. Ce faisant, comme l'a démontré M. Cutino, il s'inscrit dans une ligne argumentative qui est celle d'Ambroise dans le texte d'*Hexameron* 1,7,25 déjà évoqué plus haut :

« *Terra autem erat inuisibilis et incomposita* » : *bonus artifex prius fundamentum ponit, postea fundamento posito aedificationis membra distinguit et adiungit ornatum. Posito*

---

<sup>364</sup> L'identification devait tomber sous le sens, puisque le mot se retrouve dans le même contexte chez Proba 62, *et chaos in praeceps tantum tendebat ad umbras*, chez le Ps.-Hilaire, *gen. 23* : *omnia cum tegeter nigrum chaos altaque moles [...]*, et chez Dracontius, *laud. 1, 23, taetrum chaos*.

<sup>365</sup> *hexaem. 1,7,25*.

<sup>366</sup> *c. Manich. 1,178*. Saint Augustin va toutefois, dans son traité ultérieur *La Genèse au sens littéral*, affiner cette conception d'une « double création » avec sa théorie dite « des raisons séminales » : voir Boyer 1931, 35-69 : « Nous trouvons donc dans l'Écriture que certaines choses ont été produites en deux fois : une fois pendant les six jours de la création, lorsque que tout a été produit en même temps ; une autre fois après les six jours, pendant le repos du Créateur, et toutefois par le Créateur, : car rien ne peut être fait sans lui. » Nous reviendrons plus en détail sur ce point, voir *infra*.

<sup>367</sup> L'adjectif *informis* est utilisé au vers 2 par notre poète, voir *infra* p. 221.

<sup>368</sup> Nous n'entendons pas ici affirmer qu'Augustin est ici une source, mais seulement souligner le caractère « compréhensif » du verbe *locare* dans le contexte de la tradition herméneutique du passage.

*igitur fundamento terrae et confirmata caeli substantia - duo enim ista sunt quasi uelut cardines rerum – subtexit : « Terra autem erat inuisibilis et incomposita ». Quid est « erat » ? Ne forte in infinitum et sine principio extendant opinionem suam et dicant ecce quia materia [...] etiam secundum scripturam diuinam non habuit initium. [...] Desinant ergo de uerbo quaestionem mouere, cum praesertim praemiserit Moyses quia fecit Deus terram. « Erat » ergo, ex quo facta est. Nam si sine principio eam dicunt esse, iam non solum dominum, sed etiam ὄλην sine principio dicentes definiat ubinam erat. Si in loco, ergo etiam locus sine principio fuisse astruitur, in quo erat materia rerum, quae principium non habebat.*

« La perspective de [l’auteur de l’*Heptateuchos*] est tout à fait identique : d’abord Dieu *locauit*, « établit », *caelum et terram* qui se trouvaient dans la condition de mélange inorganisé soulignée aux vv. 2-4 ; ensuite il distingue ces réalités (v. 5 *distingui iussit*) à commencer par les ténèbres séparées de la lumière dont parle *Gn.* 1, 3, en donnant ainsi des formes différentes à la matière [...] »<sup>369</sup>

Ce choix lexical s’inscrit donc dans un type de discours lié à la défense de la science divine contre les objections de la science du siècle, et qui vise à les neutraliser sur leur propre terrain intellectuel et logique : lorsque Jean Chrysostome (*hom. gen.* 4,3) conseillait de « se boucher les oreilles devant les objections anti-chrétiennes », cela implique néanmoins qu’il les entendait. Le poète semble donc ici avant tout soucieux de ne pas donner prise à la polémique, et incidemment de donner du Dieu créateur une image de bienveillance consensuelle : « Avant tout, dans ce texte Ambroise à propos de *Gn.* 1, 2 souligne que Dieu, en tant que *bonus artifex*, « bon artisan » – c’est l’image platonicienne du démiurge – établit d’abord les fondations de la création, ensuite, une fois les fondations établies, il sépare les pièces de l’édifice et il ajoute l’ornementation. »<sup>370</sup>

- *informis fluctuque abscondita : inuisibilis et incomposita VL / inanis et uacua Vulg. / ἀόρατος καὶ ἀκατασκεύαστος LXX*. La leçon *informis*<sup>371</sup> pour *incomposita* doit aussi être mise en rapport avec la question de la préexistence de la matière, via un parallèle dans le

<sup>369</sup> Cutino 2016a, 250.

<sup>370</sup> *Ibid.*

<sup>371</sup> L’épithète se trouve aussi, avec le *chaos* déjà évoqué, et dans le même contexte, chez le Ps.-Hilaire *gen.* 23-24 : *omnia cum tegeter nigrum chaos altaque moles / desuper urget informis corpora mundi.*

Commentaire au ‘Timée’ de Calcidius<sup>372</sup> : en contrepoint à son étude de philosophie platonicienne, l’auteur y analyse la variation des dénominations et leur mise en rapport antithétique dans la Genèse<sup>373</sup>, et mentionne ainsi différentes opinions communes qui permettent de leur donner un sens (*comm. Tim. 277-278*)<sup>374</sup> :

*Aliud ergo uerum « caelum » et aliud quiddam esse « soliditatem »<sup>375</sup> Scriptura testatur, eodemque modo aliud « terram » et aliud « siccam »<sup>376</sup>. Quod ergo illud caelum prius quam cetera Deus condidit quamue terram ? Philo carentes corpore atque intelligibiles essentias fore censet, ideas et exemplaria tam siccae istius terrae quam soliditatis, denique etiam hominem prius intellegibilem et exemplum archetypum generis humani, tunc demum corporeum factum a Deo esse dicit<sup>377</sup>. Alii non ita, sed scientem prophetam duas esse species rerum omnium, alteram intellegibilem, alteram sensibilem, eas uirtutes quae utramque naturam circumplexae contineant caelum et terram cognominasse, caelum quidem incorpoream naturam, terram uero, quae substantia est corporum, quam Graeci hylen uocant. Astipulantur his ea quae sequuntur, **terra autem erat inuisibilis et informis**<sup>378</sup>, hoc est silua corporea, uetus mundi substantia, prius*

<sup>372</sup> En étudiant la conception platonicienne du monde sensible, l’auteur est amené à exposer les autres opinions reçues quant à la question de l’origine de la matière (section 275 : [...] *cum nullum eam (siluam sc.) dubitet esse, utrum tamen facta an contra infecta sit disceptetur*), et débute ainsi par celle des « hébreux » (sections 276-278, p. 504-509 : *Hebraei siluam generatam esse censent [...]*), voir Bakhouché 2011, 838 n. 896.

<sup>373</sup> *comm. in Tim. 276 : in eo libro [...] ‘De genitura mundi’.*

<sup>374</sup> Selon Bakhouché 2011, 840 n. 921, « ce chapitre paraît démarquer le *De principiis* d’Origène (2,3,6) ».

<sup>375</sup> C’est une dénomination assez rare choisie par Calcidius à la place du plus fréquent *firmamentum* (sur le problème spécifique du « firmament », voir *infra*, p. 236), pour calquer le στερέωμα de la Septante (voir *Forcellini Lexicon s.u. soliditas : de caelo apud Chalcid. Tim. 277. et est firmamentum, στερέωμα*), cf. Ambroise, *hex. 2,4,15* : *Et uidetur mihi nomen caelorum commune esse, quia plurimos caelos scriptura testificatur, nomen autem esse speciale firmamentum, siquidem et hic ita habet : ‘Et uocauit firmamentum caelum’, ut uideatur supra generaliter dixisse in principio caelum factum, ut omnem caelestis creaturae fabricam comprehenderet, hic autem specialem firmamenti huius exterioris soliditatem, quod dicitur caeli firmamentum. Le texte d’Origène des *Homélies sur la Genèse*, dans la traduction de Rufin, accorde un sens abstrait à *soliditas*, concret et référentiel à *firmamentum*, au sein d’une lecture allégorique (*In Gen. hom. 1,8*) : [...] *nostrum firmamentum caeli, id est mentis nostrae uel cordis soliditatem.**

<sup>376</sup> De même ici, un rare *sicca* pour *arida*, voir *infra*.

<sup>377</sup> Voir *infra*, section 2 sur la « La création de l’homme » p. 258.

<sup>378</sup> Deux paragraphes plus haut (276), Calcidius donne *incompta* plutôt que *informis*, ce qui est une leçon originale un peu étrange (voir Fischer 1951-1954, 6).

*quam efficta Dei opificis sollertia sumeret formas, etiam tunc decolor et omni carens qualitate.*

La première hypothèse présente une double antithèse entre ce que notre texte biblique nomme *firmamentum* (au second jour, *Gn.* 1,6, *soliditas* chez Calcidius) et *arida* (au troisième jour *Gn.* 1,9, *sicca* chez Calcidius) d'une part, et qui seraient les réalisations concrètes, et *caelum* et *terra* (premier jour *Gn.* 1,1) d'autre part, qui désigneraient les modèles ; la seconde projette l'antithèse idée / création effective sur le couple *caelum / terra* : le « ciel » serait ici la matrice des idées, des modèles, et la « terre » le matériau concret que réclame le sens commun pour s'expliquer l'existence des objets concrets.

On voit les efforts déployés pour conformer le récit biblique à un schème platonicien, quand la correspondance exacte est impossible, parce que la *Genèse* décrit un état de départ de l'univers qui est caractérisé négativement (deux adjectifs à suffixe privatif et le substantif *tenebrae*, qui est associé au « chaos ») tandis que, comme le dit Philon, « une belle imitation ne pourrait jamais naître sans un beau modèle »<sup>379</sup>. Pour bien comprendre l'exposition elliptique de Calcidius, il faut avoir à l'esprit le passage du *Timée*<sup>380</sup> qu'il examine un peu plus haut dans son commentaire, et dans lequel le texte platonicien exprime l'idée selon laquelle, pour préciser le scénario d'engendrement des êtres, il faut introduire, comme « troisième essence » (τρίτον γένος), le substrat matériel nécessaire à l'engendrement d'un objet matériel. Ce substrat est caractérisé un peu plus loin dans le *Timée* comme « quelque chose d'invisible et dépourvu de forme »<sup>381</sup>, ἄμορφος étant ici un équivalent exact d'*informis*. L'adjectif paraît donc relever d'une compréhension littéraliste du texte biblique, à mettre en rapport dans l'*Heptateuchos* avec le *locuit* du premier vers, qui impliquait l'existence préalable de l'objet à « situer », de même qu'avec le *namque* du début du second qui vient

<sup>379</sup> [...] μίμημα καλὸν οὐκ ἂν ποτε γένοιτο δίχα καλοῦ παραδείγματος, *opif.* 3,16, trad. R. Arnaldez, cité par Bakhouché 2011, p. 841.

<sup>380</sup> *Timée* 48e-49a : Ἡ δ' οὖν αὐθις ἀρχὴ περὶ τοῦ παντὸς ἔστω μειζόνως τῆς πρόσθεν διηρημένη· τότε μὲν γὰρ δύο εἶδη διειλόμεθα, νῦν δὲ τρίτον ἄλλο γένος ἡμῖν δηλωτέον. Τὰ μὲν γὰρ δύο ἰκανὰ ἦν ἐπὶ τοῖς ἔμπροσθεν λεχθεῖσιν, ἐν μὲν ὡς παραδείγματος εἶδος ὑποτεθέν, νοητὸν καὶ ἀεὶ κατὰ ταῦτ' ὄν, μίμημα δὲ παραδείγματος δεύτερον, γένεσιν ἔχον καὶ ὀρατὸν. **Τρίτον δὲ τότε μὲν οὐ διειλόμεθα, νομίσαντες τὰ δύο ἕξιν ἰκανῶς· νῦν δὲ ὁ λόγος ἔοικεν εἰσαναγκάζειν χαλεπὸν καὶ ἀμυδρὸν εἶδος ἐπιχειρεῖν λόγοις ἐμφανίσαι. τίν' οὖν ἔχον δύναμιν καὶ φύσιν αὐτὸ ὑποληπτέον; τοιάνδε μάλιστα· πάσης εἶναι γενέσεως ὑποδοχὴν αὐτὴν οἷον τιθήνην** ; *comm. in Tim.* 272 : *Quippe primum elementum uniuersae rei silua est informis ac sine qualitate quam, ut sit mundus, format intelligibilis species.* B. Bakhouché (2011, 834 n. 870) note qu'il s'agit d'une « idée exprimée par les médio-platoniciens comme Apulée, *Plat.* 1,5,190 ».

<sup>381</sup> *Timée* 51a : ἀνόρατον εἶδος τι καὶ ἄμορφον.

préciser après coup le contenu du vers précédent<sup>382</sup>. Cette compréhension littéraliste, plus ou moins frottée de platonisme<sup>383</sup>, relève dans le poème du pittoresque du *deus artifex* davantage que de la théologie spéculative, et l'auteur procède d'une manière analogue à chaque fois que les doublons narratifs du texte biblique pourrait prêter à des interprétations allégorisantes : sa création de l'homme<sup>384</sup> implique aussi un matériau préalable (*inspirat brutum diuino a pectore pectus*) ; la création des continents<sup>385</sup>, de même, présente l'*arida* comme un substrat matériel de la *terra* : *arida mox posito narratur nomine Terra*. Ainsi, au lieu d'antithèses archétype / objet physique comme chez Philon, ces redoublements terminologiques lui inspirent de bien plus prosaïques divisions entre une matière première et un produit fini.

- *fluctu abscondita* : le choix de rendre *inuisibilis* par la périphrase *fluctu abscondita* relève aussi d'une interprétation littérale de l'épithète, qui sert simultanément à relever la licence anthropomorphique (il n'y avait en effet personne sur la terre pour « voir », et d'autre part rien ne saurait être invisible au Créateur) tout en évitant une interprétation trop « métaphysique » du terme :

*Nisi forte, quia dixit : « Terra autem erat inuisibilis », inuisibilem eam per substantiam credant et non ideo, quia aquis operta uisibilis corporeis oculis esse non poterat, quemadmodum pleraque in profundo aquarum sita uisum oculorum aciemque praetereunt.*<sup>386</sup>

Si la terre était invisible, ce n'est donc pas par quelque propriété mystique ou par licence allégorique, mais parce qu'elle était concrètement recouverte par les eaux (*tellus abscondita fluctu*), eaux sur lesquelles plane le souffle de Dieu au vers suivant. C'est un résultat de

---

<sup>382</sup> De même, « Calcidius souligne clairement la solidarité des deux premiers versets : la matière est désignée non seulement dans 'la terre invisible et informe' de Gen 1,2, mais aussi dans la 'terre' faite par Dieu de Gen 1,1. On est en présence d'une interprétation tout à fait acceptable dans un environnement platonisant [...] » (Bakhouche 2011, 841 n. 925).

<sup>383</sup> Le terme *informis* n'est pas si rare et original qu'il faille supposer qu'une correspondance implique nécessairement un emprunt ; tout cela nous apparaît plutôt comme relevant d'une vulgate, qui marque la culture du poète, mais pas forcément une adhésion profonde aux doctrines sollicitées.

<sup>384</sup> Vers 31, voir *ad loc.*

<sup>385</sup> Vers 12 / *Gn.* 1,9-10 ; voir *infra*.

<sup>386</sup> Ambroise, *hexaem.* 1,7,26 cf. Basile de Césarée, *hom. hex.* 2,1,8 ; rappelons ici que la quasi totalité de l'argumentaire scientifique du traité ambrosien provient des homélies de Basile, auxquelles Ambroise ajoute un vernis littéraire et poétique, et une dynamique lyrique qui l'éloigne sensiblement du registre professoral de Basile.



l'approche « littéraire » de l'auteur de l'*Heptateuchos* que de privilégier les explications qui assurent la continuité des versets entre eux, et qui assurent la cohérence narrative, plutôt que de considérer que le texte est une série d'énigmes paradoxales qui s'enchaînent ; sa lecture y gagne ainsi en modestie ce qu'elle perd en accès au sublime.

- *immensusque Deus super aequora uasta meabat : et spiritus dei superferebatur super aquas VL*. Ce vers est déplacé relativement au texte biblique, ou la mention intervient après celle des « ténèbres ». Ce déplacement vise peut-être à assurer une continuité thématique entre les *aequora* et la *tellus abscondita fluctu* du vers précédent ; de même, en repoussant la mention des ténèbres au vers suivant, le poème assure une continuité qui lui permet de mettre en scène le *fiat lux* en attaque du vers 6 avec un effet de contraste plus marqué.

Le second trait remarquable est la leçon *immensus Deus* pour désigner l'entité *spiritus Dei*. Le texte biblique dit « et l'esprit/le souffle de Dieu était porté sur les eaux ». La tradition chrétienne y voit une référence à l'Esprit-Saint, tout en concédant une obscurité relative due essentiellement à la polysémie de *spiritus*, du sens concret de souffle au sens abstrait d'« esprit ». Ainsi Augustin dans les *Confessions* 13,7-9, ou Ambroise, qui mentionne en *hexaem.* 1,8,29<sup>387</sup> d'autres interprétations courantes de ce *pneuma theou* (l'élément aérien, le souffle vital) ; mais conclut : *nos spiritum sanctum accipimus*, « mais nous, nous y voyons le saint-Esprit ». Il appuie cette lecture d'un témoignage de la version syriaque, qui lui semble d'une bonne autorité à cause de la proximité linguistique avec l'hébreu, et qui dit *spiritus Dei fouebat aquas*<sup>388</sup>, « échauffait les eaux », « c'est-à-dire, dit-il, les vivifiait, leur faisait engendrer de nouvelles créatures », ce qui correspond au caractère igné comme aux attributs de l'Esprit-Saint en théologie chrétienne.<sup>389</sup>

---

<sup>387</sup> Cf. Basile de Césarée, *hom. hex.* 2,6.

<sup>388</sup> Ambroise, *hexaem.* 1, 8, 29, cf. Basile *hom. hex.* 2,6 ; cette idée poétique d'une chimie créatrice en milieu aquatique, et dans laquelle le feu pouvait avoir une part, est commune dans les lectures de la Genèse, cf. Augustin *gen. ad. litt.* 1,18 ; dans la réécriture biblique, voir l'*Alethia* 1,53-54 : *Et sacer extensis impendens spiritus undis / altrices animabat aquas [...]* ; chez Dracontius, *laudes* 1, 23-28 : [...] *Taetrum chaos igne resolvens / igne creata fouet ; nam totum flamma uaporat / et flammae pascuntur aquis, quibus omnia constant / nubibus et radiis solis pascentia anheli. / Inde potens generata manet natura creatrix, / intra se retinens, quicquid per saecula refundit.*

<sup>389</sup> Sans conséquence pour notre étude de l'*Heptateuchos*, mais intéressant quant à la stylistique biblique, est la possibilité que le génitif « de Dieu » provienne d'une forme de superlatif hébraïque (« un très grand vent », dans ce cas) relevée par saint Jérôme : dans son *Commentaire sur Isaïe* 6,14,7, il glose ainsi *cedros Dei* : « *abietes excelsi quique* », « des arbres très élevés ».

Tout cela est ignoré du poète, qui ne dit pourtant pas non plus le contraire en choisissant *immensus Deus*, « Dieu infini » ou « sans limites »<sup>390</sup> : il paraît au premier abord se borner à réfuter les lectures naturalistes ou allégoriques que mentionnait Ambroise, et désigner simplement une entité divine dont le caractère incorporel (*immensus*) pourrait être lu comme une épithète de nature. Cette dénomination vise peut-être à éviter toute confusion avec la conception stoïcienne d'un monde vivant, telle qu'elle est exprimée par Virgile dans un contexte et en des termes dangereusement proches dans l'extrait de l'*Énéide* 6,724-727 cité plus haut<sup>391</sup> ; mais le poème comportant par ailleurs des formulations qui semblent assez clairement trinitaires, il n'y a pas lieu d'y voir une prise de position très marquée, mais surtout une expression enthousiaste de l'idée de transcendance divine. Comparons avec deux textes analogues :

Ps.-Hilaire *gen.* 26-27 :

*nec species nec forma foret, Deus intus agebas  
corporibus tectis mixtus, secreta potestas*

[...]

Cl. M. Victorius *aleth.* 1,4-6 :

[...] *erat Deus unus, apud quem  
uiuabat genitus Verbum Deus et simul almus Spiritus,  
arcani uitalis summa uigoris* [...]

Le premier texte met l'accent sur le mystère et l'enthousiasme, avec son interlocution poignante et constitue un beau morceau de théologie « négative » conforme à l'esthétique lucrétienne et au climat de curiosité scientifique que le *Metrum in Genesim* mêle à sa ferveur religieuse ; le second est clairement une leçon de théologie trinitaire ; *immensus Deus* est une formulation qui se rapproche davantage du premier, c'est-à-dire, davantage qu'une explication, un élan de la raison vers le mystère, *intellectus quaerens fidem*, porté par la forme poétique.

Pour être sémantiquement générique, la désignation *immensus Deus* n'en reste pas moins remarquable : ainsi Mayor<sup>392</sup>, dans son commentaire, juge le mot étrange eu égard aux

---

<sup>390</sup> Nodes 1993, 26 juge qu'il s'agit d'une désignation « pointing to the immateriality and transcendence of the Creator, rather than to the Holy Spirit »

<sup>391</sup> Cf. le pastiche dans le poème du pseudo-Hilaire du *spiritus intus alit* virgilien (*gen.* 39) : *iam calor intus alit et blando suscitatur igni*, ce qui est proche de la notion dénotée par *fouere* et mentionnée plus haut.

<sup>392</sup> Mayor 1889, 3.

répétitions aux vers 9 *immensus pontus*, ou 24 *immensis terris*, mais admet la leçon en raison d'une correspondance dans l'*Heptateuchos* en *Hept. exod. 225* : *immensus ubicumque Deus*, où il s'agit clairement d'une définition théologique. Le fait perturbant est que le poète utilise beaucoup cet adjectif (35 occurrences dans tout le poème, 9 dans le seul livre de la Genèse) et dans des emplois fort divers : ainsi celui du vers 3 paraît bien exprimer une définition théologique, mais au vers 9 c'est un épithète poétique « de nature » (*accipit immensus errantia litora pontus*), et au vers 24 (*immensis terris*), une simple hyperbole poétique, puisque du vers 9 l'on devrait inférer que les terres ont à présent des bornes autant que les eaux. La *iunctura immensus Deus* n'est par ailleurs pas courante<sup>393</sup>, et le seul parallèle significatif se trouve dans le *carmen adversus Marcionem* du pseudo-Tertullien : 1,238 *immensum uirtute Deum, pietate perennem*, où l'intention est encomiastique et ne vise pas à la définition théologique. Un terme d'emphase lié à une intention épidiétique donc, mais retrouvant, à l'occasion, un contenu philosophique plein dans l'*Heptateuchos*, si l'on prend en compte deux autres emplois liés par la condamnation de l'*hybris*, la description physique du titan Nemrod<sup>394</sup> et celle du projet des bâtisseurs de la tour de Babel<sup>395</sup> : il s'agit bien sûr du lieu commun de la philosophie morale ancienne, qui stipule que la démesure est la prérogative du divin. Nous nous sommes étendu un peu sur cette question, pour espérer montrer comment, en contexte exégétique, la pratique poétique est un défi à la précision des contenus notionnels : la pensée du poète est analogique par essence, il a besoin de substitutions, et entre deux mots proches, il tend parfois à voir le semblable et non la différence, et dans le mot seul, la texture sonore davantage que le contenu précis ; quand celui qui s'occupe de doctrine, d'évidence, cherche les divisions et les différences critiques et doit laisser entendre au contraire qu'il a la pleine maîtrise de ses désignations.

- *super aequora uasta meabat* : *superferebatur super aquas VL*. La disgracieuse redondance entre la préposition et le préverbe est éliminée, et un lexique littéraire soutenu est substitué à l'original (*meare*<sup>396</sup> pour *ferrī*, et *aequora* pour *aquae*), cf. *Aen. 7, 228-230* : *diluuiū ex illo tot uasta per aequora uecti / dis sedem exiguam patriis litusque rogamus / innocuum [...]*. Si l'on

<sup>393</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 190 n. 43.

<sup>394</sup> *Hept. gen. 381* : *immensum [...] caput sublimes tollit in auras*.

<sup>395</sup> *Ibid. 392-393* : *ut prius immensis fulgerent mænia tectis, / quam noua discretas faceret migratio gentes*.

<sup>396</sup> La forme *meabat* en particulier est très rare et connaît seulement deux occurrences avant l'*Heptateuchos*, chez Macrobe (*comm. somn. Scip. 1,21,24*) à propos des déplacements de la planète Saturne, et chez Quinte-Curce (3,6,14), où le sujet est « le souffle » : *interclusus spiritus arte meabat*.

suit le motif esthétique, la masse liquide primordiale est ainsi assimilée au cadre d'une errance odysseenne.

- *dum* : quelques mots sur l'emploi de cette conjonction de subordination, quand le texte biblique coordonne seulement. *Dum* est extrêmement courant dans l'*Heptateuchos* (78 occurrences dans le seul *liber geneseos*) où elle est le subordonnant temporel à tout faire qu'en a fait sa confusion avec *cum* (*ThLL* 5.1.2201.40) ; elle y signifie très rarement *quamdiu* ou *donec*. Cette indétermination sémantique de la conjonction en fait donc ici l'équivalent de l'omniprésente coordination biblique, et elle ne suppose souvent ni lien de causalité ni classement chronologique des événements. La commutation du « souffle de dieu » (*immensus deus* dans la paraphrase) et des « ténèbres » nous semble ainsi relever simplement d'une commodité d'exposition, qui permet, comme avancé plus haut, de donner l'arrière-plan adéquat au surgissement de la lumière qui va suivre ; elle se justifie plus facilement d'un point de vue dramatique et pictural que d'un point de vue doctrinal en tous les cas.

- *chaos et nigrae fuscabant cuncta tenebrae : tenebrae erant super faciem abyssi VL*. Il y a ici un ajout d'épithète ornemental « de nature » (*nigrae tenebrae*)<sup>397</sup> ; et une modification de la syntaxe biblique : si le *chaos* hésiodique évoqué plus haut est bien l'équivalent de l'*abyssus* biblique, celui-ci, d'objet, (« des ténèbres recouvraient l'abîme ») devient sujet conjointement aux « ténèbres » (« le chaos et de noires ténèbres obscurcissaient toutes choses »), *cuncta* prenant la place d'objet dévolu à l'*abyssus* dans la Bible. *Chaos et nigrae [...] tenebrae* est probablement un hendiadyn (« les noires ténèbres du chaos ») ; le contenu sémantique, en fin de compte, n'est pas plus limpide que dans le texte d'origine, et se borne à dire d'une façon emphatique qu'il faisait très sombre, ce qui est exprimé par le verbe *fuscare*<sup>398</sup>, « rendre obscur, sombre ».

---

<sup>397</sup> La *iunctura* connaît un parallèle dans la recension cicéronienne du poème didactique d'Aratos en 74-75 : *Non multo leuiora putes instare pericla, / Ante nigras cautus tenebras subducere puppim*.

<sup>398</sup> Ce texte présente l'unique attestation de la forme *fuscabant* (*ThLL* 6.1.1652.60) ; notons par ailleurs que *fuscus* permet logiquement des emplois purement axiologiques pour signifier « sombre, nuisible, mauvais » (*Blaise s.u.*), voir Prudence *cath.* 2,14 : *quod quisque fuscum cogitat*.

## 1.2. Premier jour : *Fiat Lux* (5-6 / 1,3-1,4)

Has dum disiungi iussit a cardine, fatur :

« Lux fiat ! » et clare nituerunt omnia mundo<sup>399</sup>

(1,3) *et dixit deus fiat lux et facta est lux* (1,4) *et diuisit deus inter lucem et tenebras et uidit deus lucem quia bona est*

- Le contenu de 1,4 est antéposé à celui de 1,3 : comme évoqué ci dessus (entrée *dum*) cela nous semble servir une dramatisation de l'entrée en scène de la formule performative *fiat lux* au discours direct en plaçant le verbe de parole à la fin de 1,3. Cela embrouille un peu la chronologie des évènements : dans l'Écriture, la lumière est créée, puis séparée des ténèbres<sup>400</sup> ; dans la paraphrase, le jeu, imprécis sur le plan notionnel, des substitutions métonymiques, transforme le second *lux* en *cardo*<sup>401</sup>, et donne naissance à un récit alternatif où la lumière (*lux*) naît quand le Seigneur chasse les ténèbres du ciel (*cardo*) ; il reste à déterminer si cette petite altération est le résultat d'une contingence littéraire (liée à la mise en scène de la formule *fiat lux*) ou s'il faut y voir une intention et un contenu théologique.

Il y a d'abord un problème d'amphibologie dans ce vers, concernant la valeur du syntagme prépositionnel *a cardine*, et donc incidemment la rection du verbe *disiungere* et le sémantisme de *cardo* : faut-il construire *dum has disiungi iussit, a cardine fatur*<sup>402</sup> auquel cas *cardo* signifie « le haut du ciel » ou bien *dum has disiungi iussit a cardine, fatur*<sup>403</sup>, où *cardo* devient la désignation poétique du ciel qu'il est fréquemment ? Les deux constructions du verbe *disiungere* sont bien attestées, la première en *ThLL* 5.1.1386,25 (*res plures inter se*), la seconde en *ThLL* 5.1.1386,30 (*res ab aliqua re*). La première analyse (*a cardine fatur*) s'autoriserait ici du *topos* virgilien qui localise Jupiter au sommet du ciel (*Aen.* 1,223-226 par exemple), qui nous paraît difficile à concilier avec une idée de transcendance du Dieu

---

<sup>399</sup> « Il les sépara du firmament, en disant : / « Que la lumière soit ! », et tout dans l'univers s'illumina d'un éclat resplendissant. »

<sup>400</sup> Si, bien sûr, l'on suit l'ordre des mots, mais là encore, la parataxe biblique permet d'interpréter différemment ; si l'Ancien Testament avait été écrit dans un latin cicéronien, il n'est pas de doute que la marge d'interprétation eût été moins importante.

<sup>401</sup> *Cardo* est le terme employé dans le texte ambrosien d'*hexaem.* 1,7,25 évoqué plus haut : *Posito igitur fundamento terrae et confirmata caeli substantia - duo enim ista sunt quasi uelut cardines rerum - subtexit : « Terra autem erat inuisibilis et incomposita ».*

<sup>402</sup> C'est le choix de H. Schmalzgruber 2017, 136-137 (et explication p. 192-193) comme de Petringa 2016, 33-34.

<sup>403</sup> C'est la lecture de Cutino 2016a, 251.

créateur<sup>404</sup> ; mais ce serait, après tout un type de dissonance attendu dans une « épopée biblique ». La deuxième construction (*has disiungi iussit a cardine*), où *a cardine* est régi par un verbe d'éloignement, se trouve aussi chez Virgile en *Aen.* 2,479-481 : *Ipse inter primos correpta dura bipenni / limina perrumpit postisque a cardine uellit / aeratos [...]*, et en prose chez Cicéron, *Verr.* 4, 118 : *fons mole lapidum dijunctus a mari*, « source séparée de la mer par une digue de pierres ». En dehors du latin classique, elle se lit encore chez Prudence (*c. Sym.* 684-687), chez qui l'on trouve des contreparties fréquentes aux phraséologies et *iuncturae* usitées dans l'*Heptateuchos*, et enfin, fait plus probant encore, dans l'*Heptateuchos* lui-même, en *Iudicum liber* 648-650 : *nocte fere media Samsonem somnia linquunt ; / excitus inmane furit ; tum limina pulsans / conuellit geminos stridenti a cardine postes*. Nous comprendrions donc « il chasse les ténèbres du ciel » (ce qui rendrait compte de *diuisit inter lucem et tenebras*), de préférence à « er befahl dieser (les ténèbres sc.) sich aufzulösen » (Schmalzgruber 2017, 137).

Au-delà de ces chicanes syntaxiques, observons que les deux formulations évitent de reproduire fidèlement ce qui est dit de façon très claire par le texte biblique, à savoir *diuisit deus inter lucem et tenebras*<sup>405</sup>, « Dieu sépara la lumière des ténèbres ». Ce passage du traité *La Genèse contre les Manichéens* de saint Augustin permet de mesurer le problème (1,180) :

« *Et diuisit Deus inter lucem et tenebras, et uocauit Deus diem lucem, et tenebras uocauit noctem.* » *Hic non dictum est, « fecit Deus tenebras » ; quia tenebrae, sicut superius dictum est, lucis absentia est : distinctio tamen facta est inter lucem et tenebras. Quemadmodum nos clamando uocem facimus, silentium autem non sonando facimus, quia cessatio uocis silentium est, distinguimus tamen sensu quodam inter uocem et silentium, et illud uocamus uocem, illud silentium ; quemadmodum ergo recte dicimur facere silentium, sic recte multis diuinarum scripturarum locis Deus dicitur facere tenebras, quia lucem quibus uult temporibus et locis uel non dat, uel detrahit.*

<sup>404</sup> On trouve, cela étant, une autre occurrence de cette situation divine qui semble montrer que le poète n'a pas nos scrupules : *Hept. gen.* 156-157 : *quod factum Domino caelo speculatus ab alto, / disquirat quonam terrarum degat Abelus*.

<sup>405</sup> La formulation *Vetus Latina* que nous reproduisons simplifie exceptionnellement celle de la Septante, qui est encore plus scrupuleuse avec sa répétition du syntagme prépositionnel ἀνὰ μέσον : διεχώρισεν ὁ θεὸς ἀνὰ μέσον τοῦ φωτὸς καὶ ἀνὰ μέσον τοῦ σκοτίου ; on trouve cependant des traductions qui donnent *inter medium lucis atque inter medium tenebrarum*, voir Fischer 1951-1954, 9.

Des trois traités exégétiques augustiniens spécifiquement consacrés à la Genèse<sup>406</sup>, celui-ci est le plus ancien, daté vers 388, soit peu après sa conversion, et l'on peut supposer que nous nous trouvons ici face à un type d'argument visant particulièrement des intellectuels païens, susceptibles d'être intéressés par le christiannisme mais aussi d'être séduits par le gnosticisme. Le problème est fondamentalement celui de l'acceptation de l'existence du mal, et de la prévention du glissement d'un dualisme moral empirique vers un dualisme théologique : sur ce terrain prospéraient les schèmes narratifs intellectuellement grandioses et, du point de vue des chrétiens, socialement délétères, des manichéens. En bonne doctrine, Dieu ne pouvait être l'origine du mal, pas plus qu'il ne pouvait lui être opposé une puissance de même rang que lui ; pour défendre cette position, lorsque lui est opposé le texte *et diuisit Deus inter lucem et tenebras*, Augustin emploie donc l'argument selon lequel il ne faut pas être dupe du caractère antithétique du langage<sup>407</sup>, argument qu'il reformule dans son traité suivant (*La Genèse au sens littéral livre inachevé*, 5, 473) :

« *Et diuisit Deus inter lucem et tenebras* ». *Hinc intellegi licet, quanta diuini operis facilitate ista dicantur effecta. Non enim quisquam est, qui sic existimet lucem factam, ut esset confusa cum tenebris et ob hoc postea separationis indigeret ; sed eo ipso, quo lux facta est, consecuta est etiam diuisio inter lucem et tenebras. Quae enim societas luci cum tenebris ? Deus ergo « diuisit inter lucem et tenebras », quia lucem fecit, cuius absentia tenebrae uocantur.*

Au commencement, il n'y a donc rien qu'une masse informe et inorganisée, jusqu'à ce que l'apparition de la lumière ne donne simultanément le jour au concept de « ténèbres », que par un petit abus de langage, on appliquerait retrospectivement à l'état initial. Le poète de l'*Heptateuchos*, de même, veille dans sa formulation à ne pas opposer lumière et ténèbres, quelle que soit la solution que l'on préfère à au problème syntaxique mentionné plus haut<sup>408</sup> ;

---

<sup>406</sup> Il fut suivi de *De genesi ad litteram libri duodecim* dans la première décennie du V<sup>e</sup> s., et de *De genesi ad litteram imperfectus liber*, vers 393, qui est une étude inachevée mais qu'Augustin tint à voir publier lorsqu'il révisa ses œuvres en 426-427, voir Dulaey 2005, 21.

<sup>407</sup> Cette façon, assez courante chez les Pères et plus particulièrement chez Augustin, de ne pas s'arrêter à la surface des mots et de chercher les biais induits par le langage relève presque, par endroits, de la linguistique structurale avant l'heure ; on est fort loin ici d'une « religion du Livre », quand les mots sont reçus avec tant de méfiance et de précautions.

<sup>408</sup> Il en va de même, avec de plus amples développements, dans l'*Alethia*, 1,50-62 : *sed terras texerat aequor / aeraque in medio sordenti nube madentem / umbra poli densis urgebat caeca tenebris / [...] cum lux immissa superne / emicuit cogente Deo discretaque nigrum / umbra pepulum retrahens summo discessit olympo / et*

de même, l'*umbra*, les *tenebrae*, ne constituent pas un principe opposable à la lumière, elles ne sont que l'absence, la *priuationo lucis* (*gen. ad litt. imperfectus liber*, 5,475) :

*Siue ergo lucem aetheream siue sensualem, cuius animalia participant, siue rationalem, quam et angeli et homines habent, a Deo factam primitus in rerum natura haec sententia uult intellegi, diuisisse Deum inter lucem et tenebras eo ipso, quo lux facta est, oportet accipi, quod aliud est lux, aliud illae priuationes lucis, quas in contrariis tenebris ordinauit Deus.*

- Le contenu de 1,3 est donc postposé à celui de 1,4 ; la formule créatrice est mise en scène avec le déplacement, par une sorte de contre-rejet, du verbe d'énonciation à la fin du vers précédent, qui permet d'attaquer le vers 6 par un *fiat lux* au discours direct, et l'antéposition de *lux* à *fiat*<sup>409</sup>, pour placer le substantif en tête de vers. Puis, la reformulation mot à mot et à l'accompli de l'indicatif du texte biblique (*et facta est lux*) est remplacée par une représentation visuelle et poétique des conséquences de l'apparition de la lumière *et clare*<sup>410</sup> *nituerunt omnia mundo*. Ainsi, si l'on refuse aux ténèbres la place d'adversaire, on n'hésite

---

*medias obiecit aquas fugiensque sequentis / mox pos terga fuit. Nomen sic meta diei / imposuit lucis spatiis mundoque refusam / noctem intercisae parilem fecere tenebrae.* Le pseudo-Hilaire (*gen.* 23-59), occupé à dérouler un scénario rationalisant, ne pose pas non plus d'antithèse métaphysique ; la seule réécriture qui conserve la formulation biblique est celle de Proba (*cento* 64-66) : *tum pater omnipotens, rerum cui summa potestas, / aera dimouit tenebrosam et dispulit umbras / et medium luci atque umbris iam diuidit orbem*, via un vers des *Géorgiques* (1,209) qui détaille à l'origine les correspondances entre la succession des tâches agricoles et les mouvements des constellations.

<sup>409</sup> La scansion de *fiat* avec un *i* bref est rare, et se trouve être un indice qui parle pour l'homogénéité d'origine, parfois contestée, de tous les livres de l'*Heptateuchos* : sur 74 occurrences de *fiat* dans la base *Pede Certo*, seulement 9 comportent ce trait métrique, dont 6 sont issues de diverses parties de ce seul poème (Prudence, *Perist.* 11,87 ; *Hept. gen.* 6, *Hept. leu.* 128 et 208, *Hept. num.* 10 et 109, *Hept. iud.* 658 ; Dracontius *Laud.* 3,140 ; Cyprien de Toulon, *Versus in subscriptione codicis Hegeippi* 12). Il y a toutefois dans notre poème une occurrence de *fiat* avec un *i* long, en *Ex.* 876, mais les inconsistances métriques n'y sont pas rares (voir p. 72-73 à propos de la métrique du poème).

<sup>410</sup> Le manuscrit *G* présente, au lieu de *clare*, une variante *laeto* : Schmalzgruber 2017, 194, suppose qu'il s'agit d'une hypercorrection visant à éviter la tautologie entre *clare* et *nituerunt*. Mayor 1889, 3, comme Morel avant lui, corrige le vers comme suit : *lux fiat, claro et nituerunt omnia mundo*, ce qui lui permet de récupérer un *fiat* spondaïque (« The creative *fiat* as a pyrrhic is wanting in majesty »), mais cela néglige la constance du *fiat* « pyrrhique » dans le poème, voir note ci-dessus.



pas à louer sans réserve le principe opposé<sup>411</sup>, dont la louange enthousiaste est un lieu de l'exégèse patristique en cet endroit ; voici le texte d'Ambroise, *hexaem.* 1,9,33 :

*Auctor ergo lucis Deus, locus autem et causa tenebrarum mundus est. Sed bonus auctor ita lucem dixit, ut mundum ipsum infuso aperiret lumine atque eius speciem uenustaret. Resplenduit subito igitur aer et expauerunt tenebrae noui luminis claritate, repressit eas et quasi in abyssos demersit repente per uniuersa mundi fulgor lucis infusus. Pulchre itaque et proprie dixit : « Facta est lux ». Sicut enim cito lux caelum terras maria inluminat et momento temporis sine ulla comprehensione relictis surgentis diei splendore regionibus nostro se circumfundit aspectui, ita ortus eius cito debuit explicari. Quid miramur si Deus locutus est lucem et caliganti mundo lumen emicuit, quando si quis inter aquas mersus oleum ore miserit, clariora faciat ea quae profundi tegebantur occultis ?*

Ce texte pourrait être une glose du vers considéré ; du reste, l'éloge de la lumière<sup>412</sup> revêt ici une signification théologique qui dépasse le simple cliché épideictique ; nous y reviendrons en examinant la façon dont notre poète traite le récit de la Chute. Notons pour l'instant que dans cette poésie marquée par la rhétorique, la dynamique d'éloge l'emporte largement en cet endroit sur le goût de l'antithèse.

- Il faut noter enfin l'omission totale dans la paraphrase de toutes les « formules » qui viennent scander le texte biblique, ici *et uidit deus lucem quia bona est (quod esset bona Vulg. / καὶ εἶδεν ὁ θεὸς τὸ φῶς ὅτι καλόν LXX)*. Outre leur caractère litannique qui ne s'accorde pas au registre de langue du poème, qui veut donner une impression d'urbanité

---

<sup>411</sup> Cf. Avit qui utilise le même verbe pour exprimer l'éclat du monde nouvellement créé, *spir. hist.* 1,51-52 : *Tum demum tali Sapientia uoce locuta est : / En praecleara nitet mundano machina cultu* ; cette notation intervient à la fin des sept jours néanmoins, et non au premier. Dans l'*Heptateuchos*, on peut supposer que *nituerunt* est un parfait pour *nitescō* avec la nuance inchoative (« se mit à briller », d'où « s'illumina »), plus probablement que pour le verbe d'état *niteo* qu'utilise Avit.

<sup>412</sup> Le plus prolixe est Dracontius avec une série d'anaphores remarquable en *laud.* 1,118-133 : *prima dies nam lucis erat, mors una tenebris : / lux datur ante polum, lux clari causa diei, / lux iubar aetherium, lux noctis limes et umbris, / lux facies rerum, dux lux cunctis elementis, / lux genitis per cuncta calor, lux gratia solis, / lux decus astrorum, lux aurea cornua lunae, / lux fulgor caeli, lux et primordia mundi, / lux splendor flammae, lux magni temporis index, / lux opus auctoris primum, lux cardo pudoris, / lux honor agricolis, requies lux omnibus aegris, / lux aevi media est, lux quae dat tempora metis. / et bene constituit mundi primordia luce / clarus ubique Deus nunquam maculabilis auctor, / quem non obscurant quacunque ex parte tenebrae / nec celantur ei quaecunque obscura geruntur : / initium factis lucem dat lucis origo.*

cultivée, ces clausules souffrent d'une syntaxe très rude, que la Vulgate s'autorise ici à corriger un peu avec un subjonctif imparfait (*quod esset bona*); la paraphrase les élimine totalement, alors qu'elles occupent un volume conséquent dans ce premier chapitre.

### 1.3. Deuxième et troisième jours : le *firmament* et la *séparation des eaux* ; la *terre sèche* et les mers (7-12 / 1,5-1,10)

Cum Dominus primi complisset facta diei,  
condidit albenem nebulis nascentibus axem ;  
accipit immensus errantia litora pontus,  
multiplices rapiens ualidis cum tractibus amnes :  
tertia lux faciem terrarum fulua retexit,  
arida mox posito narratur nomine Terra<sup>413</sup>

(1,5) *et uocauit deus lucem diem et tenebras uocauit noctem et facta est uespera et factum est mane dies unus* (1,6) *et dixit deus fiat firmamentum in medio aquae et sit diuidens inter aquam et aquam et sic est factum* (1,7) *et fecit deus firmamentum et diuisit deus inter medium aquae quae erat sub firmamento et inter medium aquae quae erat super firmamentum* (1,8) *et uocauit deus firmamentum caelum et uidit deus quia bonum est et facta est uespera et factum est mane dies secundus* (1,9) *et dixit deus congregetur aqua quae sub caelo est in congregationem unam et uideatur arida et sic est factum et congregata est aqua quae est sub caelo in congregationes suas et paruit arida* (1,10) *et uocauit deus aridam terram et congregationes aquarum appellauit maria et uidit deus quia bonum est*

- Notons d'abord que la locution *facta primi diei*<sup>414</sup>, en regard du *deus unus* biblique, fait l'impasse sur le fait que le texte biblique, en ce qui concerne la *Septante* et la « *Vieille Latine* », emploie un cardinal (ἡμέρα μία) pour le jour 1, et un ordinal (ἡμέρα δευτέρα, τρίτη, etc..) pour chacun des jours suivants ; fait dont on tirait des spéculations philosophiques

---

<sup>413</sup> « Lorsque le Seigneur eut achevé les œuvres du premier jour, / il éleva la voûte céleste, qui blanchissait de nuages naissants ; / l'océan infini reçoit ses rivages errants, / entraînant à soi mille fleuves, avec leurs cours impétueux : / la troisième aurore, dans sa lumière dorée, révéla le visage des continents ; / l'élément aride se voit aussitôt assigner un nom : on l'appelle « la Terre ». »

<sup>414</sup> Relevons au passage la phraséologie épique, le mot *facta* pouvant ici, au prix d'une légère surinterprétation, être entendu avec la connotation élogieuse dont on use pour désigner les exploits des héros, voir *Aen.* 10,467-469 : *stat sua cuique dies, breue et inreparabile tempus / omnibus est uitae ; sed famam extendere factis, / hoc uirtutis opus.*

intéressantes sur le commencement du temps, comme par exemple Origène (*in gen. hom.* 1,1) dans la traduction de Rufin :

*Non dixit : dies prima, sed dixit: « dies una ». Quia tempus nondum erat, antequam esset mundus. Tempus autem esse incipit ex consequentibus diebus. Secunda namque dies et tertia et quarta et reliquae omnes tempus incipiunt designare.*<sup>415</sup>

- Quant à la structure du passage dans le poème, l'articulation de la seconde et de la troisième journée dans la paraphrase a donné lieu à une forme de perplexité chez les lecteurs : le copiste de *A*, intentionnellement ou non, donne ainsi le vers 9 avant le vers 8 pour un résultat qui n'améliore pas l'intelligibilité de la séquence et les éditeurs et commentateurs modernes avancent des interprétations diverses. Le passage pose en fait deux problèmes, l'un lié à l'hypotexte, l'autre à la paraphrase : le texte biblique répartit en effet sur les jours 2 et 3 deux procédures qui semblent relever d'une même catégorie. La première (1,6-7) consiste en une répartition des masses liquides sur l'axe vertical (problème du *firmamentum*) ; la seconde (1,9-10) concerne leur répartition sur la surface de la terre, c'est-à-dire l'axe horizontal, et partage la troisième journée avec l'institution de la végétation, dont elle est une cause (1,11-12), mais qui peut sembler une procédure hétérogène aux deux précédentes. Dans la paraphrase par ailleurs, nous trouvons, des vers 8 à 13, et après la subordonnée temporelle du vers 7, six vers dénués non seulement de subordination, mais même de coordination, avant que le *pomiferique* du vers 14 ne vienne montrer une chétive coordination enclitique : cela autorise naturellement à commuter les vers dans l'ordre que l'on souhaite, et même avec des scrupules, cela n'aide pas à l'organisation chronologique des événements dépeints.

Pour embrouiller davantage la question, les deux textes ont deux manières opposées de donner les jalons chronologiques : le texte de la Création, avec sa structure en couplets-refrains, nomme systématiquement les journées à leur achèvement<sup>416</sup>, conformément à l'esthétique de « comptine » de cette portion du texte biblique d'origine, qui doit marquer la cadence sans le secours du mètre ; le poème, porté par le rythme des hexamètres, se permet la *uariatio*<sup>417</sup> : tous ces faits concourent à rendre l'identification précise du contenu de ces vers

<sup>415</sup> Cf. Philon, *opif.* 15, Origène *de princ.* 4,3,1, en milieu latin Ambroise *hexaem.* 1,1,2. Le point était peut-être d'ailleurs plus polémique que spéculatif, cf. *aleth.* 1,22-28, et le commentaire de Cutino 2009, 102-104.

<sup>416</sup> 1,5 ; 1,8 ; 1,13 pour le troisième jour ; 1,19 ; 1,23 ; et enfin 1,31 pour le sixième jour, le septième étant traité différemment (2,2-3).

<sup>417</sup> Au vers 8 il mentionne le premier jour à son achèvement, omet le jour 2, mentionnerait le jour 3, en l'état reçu du texte, au beau milieu des événements qu'il est supposé contenir (v. 11), le jour 4 est annoncé à son commencement (v. 15), comme le 5 (v. 19) et le 6 (v. 21), mais avec ellipse du mot *dies* pour le sixième.

un peu difficile, quand bien même l'incidence herméneutique reste très mineure<sup>418</sup>. Il n'en reste pas moins que le texte biblique semble induire un rapport de solidarité antithétique entre les deux procédures, la séparation (*diuisit* / διεχώρισεν) et le rassemblement (*dixit deus congregetur* / εἶπεν ὁ θεός συναχθήτω), ce qui justifie, nous semble-t-il, qu'elles soient en quelque mesure fusionnées dans la rédaction du paraphraste ; ce rapport, à moins que des références nous aient échappées, intéresse assez peu les commentateurs anciens, et ce serait là un exemple qui montrerait le paraphraste plus attentif aux faits de structure que les exégètes, parfois sujets à une myopie d'autant plus prononcée que le texte étudié est dense en implications théoriques.

- La question la plus critique ici est celle du « firmament »<sup>419</sup> et des eaux « supracélestes » en *Gn.* 1,6-1,8 ; nous traduisons ici mot à mot le texte biblique latin cité plus haut : « et Dieu dit qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il forme une séparation entre l'eau et l'eau, et il en fut ainsi ; et Dieu fabriqua un firmament et sépara entre les eaux qui étaient sous le firmament et entre les eaux qui étaient au-dessus du firmament [...] ».

Ce *firmamentum* est un calque morpho-sémantique, comme disent les linguistes, du grec στερέωμα, un nom d'instrument qui dénote une structure solide, « toute forme de construction

---

<sup>418</sup> Voici les solutions concurrentes : Schmalzgruber 2017, 136-137 (et commentaire p. 196-197) propose d'antéposer le vers 11 au vers 9, ce qui sauvegarde la structure biblique, en marquant la séparation originelle entre la création du firmament au jour 2 et l'émergence des terres au jour 3 ; sans contrepartie dans la tradition manuscrite toutefois, la transposition nous paraît un peu hardie. Petringa 2016, 34, de son côté, suppose que le poème déplace la formation des mers du jour 3 vers le jour 2 pour répartir la matière d'une manière homogène, et parvenir à une structure régulière de 4 vers par journée pour les jours 2-3-4, au sein d'un type de structure spéculaire qui serait à sa place dans l'*Heptateuchos*, qui donne des exemples de structures « en anneau » d'une nature assez semblable. C'est intellectuellement séduisant, d'autant plus que cela se conforme aussi à la pratique du poète de veiller à des regroupements thématiques du matériau biblique, afin d'éviter la redondance. On peut cependant objecter que c'est une grande liberté par rapport à l'hypotexte, et que, par ailleurs le deuxième jour n'est jamais mentionné, ce qui brise l'harmonie structurale, même si l'on pourrait attribuer cette absence à une volonté de *uariatio*. Peut-être, en laissant de même le vers à la place qu'il occupe dans les manuscrits *A* et *C*, peut-on considérer qu'il y a une dramatisation par l'annonce différée de la venue du troisième jour, selon un mode d'exposition traditionnel : ouverture *in medias res* (« le Seigneur rassembla les eaux... »), retour en arrière (« c'était en effet le troisième jour... »), et reprise du fil du récit (« et l'élément aride fut bientôt nommé... »). La ponctuation que nous avançons ici se conforme à cette dernière hypothèse. Quoi qu'il en soit, tout cela montre comment il arrive tôt que le contenu narratif du texte biblique soit, par le biais de la pratique de la réécriture poétique, subordonné à des préoccupations formelles, ou des commodités d'exposition.

<sup>419</sup> Voir Smolak 1972, 383, Petringa 1992, 139-142, Nodes 93, 85, Cutino 2016a, 252-254, et Schmalzgruber 2017, 195-196.

solide, la carène d'un bateau, le squelette », d'après le dictionnaire d'A. Bailly. Il pouvait donc être compris comme « objet/dispositif destiné à rendre *firmus*, solide ». Ce que le poète nomme ici *axis* au vers 8 est donc une sorte de charpente céleste destinée à soutenir le poids de ce que nous voyons dans la demi-sphère (ou le disque, cela aussi était incertain) qui nous surplombe, et dont la nature et le niveau de rigidité étaient un problème pour les anciens. Citons saint Augustin (*gen. ad litt.* 2,10) :

*De motu etiam caeli nonnulli fratres quaestionem mouent, utrum stet ane moueatur ; quia, si mouetur, inquiunt, quomodo « firmamentum » est ? Si autem stat, quomodo sidera, quae in illo fixa creduntur, ab oriente usque ad occidentem circumeunt septentrionibus breuiores gyros iuxta cardinem peragentibus, ut caelum, si est alius nobis occultus cardo ex alio uertice, sicut sphaera, si autem nullus alius cardo est, uelut discus rotari uideatur ?*

Outre cette incertitude, ce fait biblique était attaqué de l'extérieur par les adversaires du christianisme, sous prétexte qu'il contrevenait à la théorie des quatre éléments, qui stipulait que l'eau était plus lourde que l'air<sup>420</sup>, et que par conséquent, cette affaire d'« eaux supracélestes » était une ineptie. Face à ce problème, les réponses chrétiennes variaient ; une lecture allégorique était reçue dans la tradition alexandrine<sup>421</sup>, mais Basile de Césarée, dont on a déjà vu que la descendance ambrosienne influençait notre texte, avance une explication rationaliste dans ses *Homélies sur l'hexaemeron* 3,7,6 :

Τὸν δὲ αἰθέρα τίς ἀμφιβάλλει μὴ οὐχὶ πυρώδη εἶναι καὶ διακαῆ; ὃς εἰ μὴ τῷ ἀναγκαίῳ τοῦ ποιήσαντος αὐτὸν ὄρω κατείχετο, τί ἂν ἐκόλυσεν αὐτὸν πάντα φλογίζοντα καὶ

<sup>420</sup> Au sein des réécritures bibliques, c'est le *Metrum in genesim* qui paraît le plus frotté de ce type de science présocratique, cf. *gen.* 40-47 : *Ac primum caeli pansus liber, omnia mundi / conplectens spatia, celso suspenditur orbe : / terra grauis pigro descendit pondere ad imum / ac, semet defixa, salo fundata resedit, / esset ut spatium uacuae regionis apertum, / qua tener incedens mortalia pasceret aether, / quoue exire patris possent tot munera rerum, / ortaue ferrentur nullo per inane labore.*

<sup>421</sup> Cette lecture jouait sur le distinguo platonisant entre l'intelligible et le sensible ; par exemple, le *caelum* de 1,1 aurait correspondu au ciel « intelligible », et le *firmamentum* au ciel accessible à nos yeux. La tradition remonte jusqu'à Philon, (*opif.* 29), via Clément (*strom.* 5,93,4-94,2) et Origène (*in gen. hom.* 1,1), voir Moreschini, 2016, 79-96. Notre poème ne porte aucune trace de ce genre d'explications teintées d'académisme spéculatif ; il relève d'un académisme de « bon sens » qui le porte à la lecture littérale et à la recherche d'une explication concrète aux obscurités du texte biblique. Notons en outre que cette hypothèse platonisante est rendue improbable par l'emploi, en *Gn.* 1,15, de la locution τῷ στερεώματι τοῦ οὐρανοῦ, où les deux notions sont subordonnées l'une à l'autre. Voir *supra*.

καταπιμπρῶντα τὰ συνεχῆ, πᾶσαν ὁμοῦ τὴν ἐν τοῖς οὐρανοῖς ἐξαναλῶσαι νοτίδα; Διὰ ταῦτα ὕδωρ ἀέριον, νεφουμένου τοῦ ἄνω τόπου ἐκ τῆς ἀναφορᾶς τῶν ἀτμῶν, οὐς ποταμοὶ, καὶ κρῆναι, καὶ τενάγη, καὶ λίμναι, καὶ πελάγη πάντα προῖενται, ὡς ἂν μὴ πάντα πυρακτῶν ὁ αἰθὴρ ἐπιλάβοι [...]

Les « eaux aériennes » seraient donc simplement les nuages, qui forment une enveloppe protectrice contre l'éther, et le firmament servirait peut-être, en ce cas, justement à maintenir ces eaux protectrices en place. Cette explication qui concilie, une fois encore, les opinions scientifiques et la Bible semble être celle privilégiée par le poète, quand il mentionne au vers 8 des « nuages naissants » qui ne figurent pas dans le texte biblique ; l'*axem albentem nebulis nascentibus* évoquerait alors comme une surface protectrice translucide sur laquelle vient s'accumuler la condensation des eaux<sup>422</sup>. Notons que ce type de conception est violemment réfuté par Cl. Marius Victorius (*aleth.* 1,71-78), qui recommande de s'en remettre à la toute-puissance<sup>423</sup> divine :

*Forsitan hic aliquis sic se cum errore perito  
disserat : 'Aetheriis ne desint pabula flammis  
et nimius calor ima petens alimenta sequendo  
exurat mortale genus caelumque coruscum  
non possint terrena pati, subiecta deorsum est  
machina firma poli quae, dum nos protegit umbra,  
et uelatur aquis'. Talis sed quaerere causas  
mens fuge nostra procul ; plus sit tibi credere semper  
posse deum quicquid fieri non posse putatur.*

<sup>422</sup> Ces conceptions laissent place à un doute (voir Schmalzgruber 2017, 195) sur le sens à accorder à *condidit*, qui peut signifier « il cacha » ou « il fonda » : le choix est lié à celui de l'interprétation du groupe *nebulis nascentibus*, qui serait régi par *albentem* si l'on opte pour « il créa », et serait un circonstant de *condidit* lui-même si l'on opte pour « cacher », voir en contexte cosmologique et avec beaucoup de termes communs, mais à propos du soleil et non de l'*axis*, *georg.* 1,438-444 : *sol quoque et exoriens et cum se condet in undas, / signa dabit ; solem certissima signa secuntur, / et quae mane refert et quae surgentibus astris. / ille ubi nascentem maculis variaverit ortum / conditus in nubem medioque refugerit orbe, / suspecti tibi sint imbres ; namque urget ab alto / arboribusque satisque notus pecorique sinister.*

<sup>423</sup> Voir Cutino 2016a, 257-260 : « Marius Victorius, dans son invective, [...] juge comme une *error peritus*, c'est-à-dire une erreur qui naît des prétentions doctrinales et scientifiques, la tentative ambrosienne d'expliquer les eaux supra-célestes [...] ».

- Pour ce qui concerne les événements qui relèvent du troisième jour, qui soulèvent moins de problèmes, le texte biblique est d'abord abrégé pour subir une forte amplification, par une représentation visuelle de l'organisation des eaux qui vise, selon une conception assez œcuménique, à exalter l'échelle cosmique de l'évènement et la quantité d'énergie qu'il suppose : *accipit immensus errantia litora pontus, / multiplices rapiens ualidis cum tractibus amnes*<sup>424</sup>. Le *tertia lux* en attaque de vers se retrouve chez Proba (95 et 648) et chez Cl. Marius Victorius (1,85), mais s'autorise de deux occurrences chez Virgile (3,117 et 11,210), et une autre chez Ovide (*fast.* 4,377), si bien qu'il nous paraît difficile de s'en contenter pour suggérer une généalogie entre les textes<sup>425</sup>. Les vers 11-12, en revanche, semblent suggérer une parenté : *tertia lux faciem terrarum fulua rexit, / arida mox posito narratur nomine Terra*, présente une forte analogie, dans le fond comme dans la forme, avec *Alethia* 1,88-90 : *Arida tunc primum mundi pars ima relectam / ostendit faciem tremefactaque numine uerbi / caerula nudatas cinxerunt aequora terras*.<sup>426</sup> Il y a là une personnification du monde qui relève de la pratique poétique ordinaire ; sur le fond, l'idée trouve une contrepartie dans

<sup>424</sup> Cf. Lucrèce, *de rer. nat.* 5,1211-1221, qui présente une bonne correspondance de contenu, avec des termes communs (*ualidas, tractu*) : *Temptat enim dubiam mentem rationis egestas, / ecquae nam fuerit mundi genitilis origo, / et simul ecquae sit finis, quoad moenia mundi / et taciti motus hunc possint ferre laborem, / an diuinitus aeterna donata salute : / perpetuo possint aevi labentia tractu / inmensi ualidas aevi contemnere uiris. / praeterea cui non animus formidine diuum / contrahitur, cui non correpunt membra pauore, / fulminis horribili cum plaga torrida tellus / contremet et magnum percurrunt murmura caelum ?* Schmalzgruber 2017, 199 identifie un parallèle lucrétien plus probable encore, avec une structure métrique identique (1,271-287) : *Principio uenti uis uerberat incita corpus / ingentisque ruit nauis et nubila differt, / inter dum rapido percurrens turbine campos / arboribus magnis sternit montisque supremos / siluifragis uexat flabris : ita perfurcit acri / cum fremitu saeuitque minaci murmure pontus. / Sunt igitur uenti ni mirum corpora caeca, / quae mare, quae terras, quae denique nubila caeli / uerrunt ac subito uexantia turbine raptant, / nec ratione fluunt alia stragemque propagant / et cum mollis aquae fertur natura repente / flumine abundantanti, quam largis imbribus auget / montibus ex altis magnus decursus aquai / fragmina coniciens siluarum arbustaque tota, / nec ualidi possunt pontes uenientis aquai / uim subitam tolerare: ita magno turbidus imbris / **molibus incurrit ualidis cum uiribus annis** [...]. Les vents sont pris comme exemple frappant et universellement compréhensible de forces dont on ne voit pas la cause ; cf. Ambroise, *hexaem.* 1,3,8 : *nemo operantem uidit, sed agnouit operatum*.*

<sup>425</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 196 ; l'hypothèse d'une « Vergilimitation zweiten Grades » (*ibid.*, p. 113) ne nous paraît pas s'imposer nécessairement, étant donné l'universalité de la pratique de l'imitation virgilienne dans la poésie antique tardive.

<sup>426</sup> Le terme *arida* se trouve toutefois dans l'hypotexte (1,9) et se lit aussi chez Avit, *spir. hist.* 1,14-15 : *Iam pater omnipotens librantis pondere uerbi / undique collectis discreuerat arida lymphis* ; cf. Origène *de princ.* 2,3,6 ; Calcidius, *comm. in Tim.* 277 ; et les analyses de B. Bakhouché 2011, 840 n. 921. Voir aussi *supra*, 1.1. ; l'antithèse *terra / arida* se prêtait au distinguo platonisant.

l'hexaméron d'Ambroise (*hexaem.* 3,2,7) : *denique addidit* (Moyses sc.) *sublato uelamine apparuisse aridam, quae ante non uidebatur*. C'est le paradigme du dévoilement de la vérité, qui se dit en latin *reuelatio*, en grec ἀποκάλυψις, et qu'Ambroise explicite un peu plus loin (*hexaem.* 3,3,14) : *non enim diceret « uisa est terra » nisi relectam uellet locis omnibus demonstrare*. Dracontius, pour sa part, s'est davantage intéressé à la procédure d'« assèchement » en tant que phénomène physique (*laud.* 1,151-166)<sup>427</sup>, et en donne une description assez saisissante, mais qui relève, comme sa poésie la plupart du temps, davantage de l'art que de la théologie.

- Sur le plan stylistique enfin, le traitement du texte biblique dans ce passage est représentatif de la méthode du paraphraste : il y a une abréviation importante, par omission de tous les éléments répétitifs ou redondants, et l'emphase que portaient les répétitions est suppléée par toutes les ressources de l'arsenal poétique classique. Cela passe avant tout ici par les épithètes : *albentem*<sup>428</sup>, et *nascentibus*, dont la morphologie de participe présent porte ici une nuance conative pathétique qui s'ajoute à leur valeur descriptive ; *lux fulua* (brillant et polychromie), *errantia littora* (pathos anthropomorphique), *faciem terrarum* (hébraïsme biblique très courant, et donc trait archaïsant), *immensus pontus* (amplification *stricto sensu*) ; le choix des verbes est lui aussi soumis à la variation, avec des verbes d'action expressifs (*accipit, rapiens, retexit*) régis par des sujets théoriquement « inanimés » (*pontus, lux fulua*). Ce goût alexandriniste pour l'ornementation est commun, dans une certaine mesure, à toutes

---

<sup>427</sup> *Ipsa dies terram meruit de fluctibus actam ; / eruitur tellus uasto demersa profundo / et solidante globo grauior per inane pependit / axe rotante solum ; sunt pro radicibus undae ; / quam molles portant ceu fundamenta liquores, / arida materies rapitur de corde fluenti / nondum mater humus ; cuius pars soluit harenas, / in glebam pars membra ligat, pars saxa tumescunt / et cautes stant montis apex, pars flumina mergit, / planities pars tensa iacet, pars litora curuat, / pars datur in tumulos, pars aspera rupibus horret, / in scopulos pars certa riget, pars ualle profunda / cingitur et colles tumidi iuga celsa supinant / atque humiles campos spatiis aequalibus aptant ; / pars data dulcifluis undantes fontibus agri.*

<sup>428</sup> La forme casuelle *albentem* est assez rare : seulement 25 occurrences sur la base Cross Database Searchtool, dont 5 dans l'*Heptateuchos* (*gen.* 8 ; 303 ; 953, *ex.* 200, *lev.* 54) et n'est pas attestée avant le IV<sup>e</sup> s., avec Ambroise, *de excessu fratris Satyri* 2,129 ; les seuls autres poètes chez qui elle apparaît sont Prudence, *psych.* 338, *c. Sym.* 2,80, Avit, *spir. hist.* 4,256 (à propos de la fin de l'errance de Noé : *protenus albentem mittit de sede columbam*, cf. *Hept.*, *gen.* 303, *post hunc albentem mittit per stagna columbam*), et Corippe, *Ioh.* 7,84.



les réécritures bibliques et plus généralement à la poésie latine de l'Antiquité tardive<sup>429</sup>, la spécificité de l'*Heptateuchos* étant qu'il ne paraît pas, au premier abord, receler autre chose.

#### 1.4. Suite du troisième jour : la végétation (13-14 /1,11-1,13)

Florea uentosis consurgunt germina campis,  
pomiferique simul procuruant brachia rami<sup>430</sup>

(1,11) *et dixit deus germinet terra herbam faeni seminantem semen secundum genus et secundum similitudinem et lignum fructiferum faciens fructum cuius semen in ipso* (1,12) *et produxit terra herbam faeni seminantem semen secundum genus et secundum similitem et lignum fructiferum faciens fructum cuius semen in ipso ad genus super terram et uidit deus quia bonum est* (1,13) *et facta est uespera et factum est mane dies tertius*

- Relevons une dernière fois ici, avec l'évitement des répétitions, le refus dans la paraphrase d'un style « formulaire » archaïsant qui a pourtant des contreparties illustres dans l'épopée, si l'on songe aux messages d'Iris dans l'épopée homérique<sup>431</sup> ; ces « abréviations » sont si constantes dans l'*Heptateuchos* que nous nous bornerons dorénavant à les signaler, sauf exceptions particulièrement significatives. Cette abréviation particulière est compensée par l'ajout d'éléments pittoresques :

- *uentosis campis* où l'on retrouve en quelque sorte le *spiritus* qui avait disparu du vers 3, mais associé ici à l'éclosion de la vie, à la *uiriditas*, et non plus à la mystérieuse et sombre masse liquide des temps précédant la Création. *Ventosus*, comme le permet son suffixe *-osus* dénotant souvent la surabondance, signifie parfois « vide », *inanis*, mais chez le poète<sup>432</sup>, il est toujours lié à une valeur positive du vent ou du souffle ; il sert ici cette représentation

---

<sup>429</sup> Cette tendance esthétique a été bien analysée par Roberts 1989, 12 : « [...] this combination of regularity of outline and brilliance and variation in detail < is what > the period most prized ».

<sup>430</sup> « Les fleurs en boutons se dressent à l'unisson dans les plaines balayées par les vents / et les rameaux chargés de fruits, d'un même mouvement, courbent en avant leurs bras ».

<sup>431</sup> Voir par exemple *Il.* 24,171-187, répété en 24,175-187, ou encore 24,292-295 répété en 24,310-313 où c'est Priam qui répète des paroles d'Hécube ; la pratique est banale chez Homère, mais elle y est toutefois justifiée par des contextes impliquant la transmission d'un message, alors que dans le texte vétérotestamentaire, elle semble relever davantage d'une logique de scansion poétique, et en outre elle répond, que ce soit une intention originale du texte ou une simple opportunité stylistique, à un besoin d'amplification liturgique. Du reste, échauffer le sentiment par la répétition litanique semble une visée totalement étrangère au paraphraste.

<sup>432</sup> *Hept. exod.* 1028, *aestuat oceanus uentosis lubricus undis* ; *Hept. Ios.* 7, [...] *mare, quod tumidum uentosis fluctuat undis* ; *Hept. iud.* 343 [...] *tubas uentosis flatibus implent*.

esthétique de déploiement spontané<sup>433</sup> et merveilleux de la Création qui contraste et cohabite assez bien avec les traits, tout aussi nombreux, qui impliquent un *deus artifex*. Le vent fécondant<sup>434</sup> est donc comme une modalité mystique de son acte créateur.

- Relevant de la même esthétique, les *florea gramina* sont un ajout à l'hypotexte tout autant que les *uentosi campi*, et viennent remplacer *herbam faeni* / βοτάνην χόρτου ; ils ont cependant des contreparties dans l'exégèse ambrosienne en *hexaem.* 3, 8, 36 :

*Quae uero species pleni agri, qui odor, quae suauitas, quae uoluptas agricolarum !  
Quid digne explicare possimus, si nostro utamur adloquio ? [...] Quid igitur describam  
purpurentes uiolas, candida lilia, rutilantes rosas, depicta rura nunc aureis, nunc  
uariis, nunc luteis floribus, in quibus nescias utrum species amplius florum an uis odora  
delectant ?*

Mais à la faveur de cette isotopie florale, Ambroise insiste également<sup>435</sup>, comme son devoir de pasteur l'impose, sur le caractère transitoire des choses du monde, et les fleurs deviennent un symbole de la fragile beauté des mortels ; le poète, selon une convenance plus mondaine, mentionne les fleurs, mais omet le *faenum*.<sup>436</sup>

- *pomiferi rami procuruant bracchia* : pour un effet relevant d'un anthropomorphisme pathétique virgilien, « des arbres inclinent en avant leurs branches » et présentent leurs fruits dans un geste d'offrande et d'humilité. La présence de l'adjectif *pomifer* a conduit R. Peiper à supposer une dépendance du poème au texte de la Vulgate qui, pour la synecdoque *pomiferi rami* porte *lignum pomiferum* au lieu du *lignum fructiferum* de l'*Itala* ; comme le

---

<sup>433</sup> Cf. Ps.-Hilaire, *gen.* 97-101 : *Planescunt campi, colles tumor arduus effert, / subsidunt ualles, florentia prata uirescunt / saxaque durantur, pinguis se gleba resoluit, / rumpuntur fontes, fluuiis genus arduum unde est ; / herbarum uaria consurgunt gramina campis.*

<sup>434</sup> Voir Nodus 1993, 86 : « [...] vegetation appears in the presence of fertile winds, but without a divine command » ; cf. Dracontius, *laud.* 1,587-588 : *Ventus alit fructus et uentus spicat aristas, / uentilat aestiuo quas flatu mollior aura [...]*, cité par Schmalzgruber 2017, 201.

<sup>435</sup> *hexaem.* 3,7,29 : *Illa herba et flos faeni figura est carnis humanae, sicut bonus diuinitatis interpret organo suae uocis expressit dicens : Clama. Quid clamabo? Omnis caro faenum et omnis gloria hominis ut flos faeni. Aruit faenum et flos decidit, uerbum autem Domini manet in aeternum.*

<sup>436</sup> C'est l'un des multiples exemples qui fait douter que l'attribution du poème à un « milieu ascétique » soit valide : pour les moralistes, il est des occasions qui ne se ratent pas. Remarquons que Dracontius, sur l'élan de cet émerveillement face à l'éclosion de la végétation (*laud.* 1,167-179), anticipe la description du paradis terrestre et la place donc à la suite des événements du troisième jour (*laud.* 1,180-181) : *Est locus interea, diffundens quattuor amnes / floribus ambrosiis gemmato caespite pictus [...]*.

note M. R. Petringa<sup>437</sup>, *pomifer* étant un mot relevant du registre poétique classique, et un équivalent soutenu évident de *fructifer*, la conjecture est un peu forcée. Le verbe *procuruare*, terme poétique emphatique qui signifie « incliner en avant » et évoque ici un geste d'offrande, est extrêmement rare : 3 attestations seulement<sup>438</sup>, dont 2 dans l'*Heptateuchos* (*Hept. gen.* 14 et 608), et une chez Stace (*theb.* 6,852). L'adjectif *procuruus*<sup>439</sup> est un peu plus fréquent, avec 7 occurrences, 2 chez Virgile (*georg.* 2, 42, *Aen.* 5,765) et 5 dans notre poème, *Hept. gen.* 1052, 1144, *exod.* 130, 434, et *iud.* 239.

- Remarquons enfin que si jusqu'à présent, la paraphrase respectait la diathèse biblique qui présentait Dieu comme unique agent grammatical, elle se risque ici, s'autorisant du verset 12 (*et produxit terra herbam*), à des licences anthropomorphiques (*florea consurgunt, rami procuruant brachia*) qui nous dépeignent donc, comme déjà mentionné, des événements se déroulant d'eux-mêmes, en un clin d'œil (*simul*) sous les yeux du lecteur : ce que l'on gagne en merveilleux poétique se perd néanmoins en précision théologique.

---

<sup>437</sup> Petringa 1992, 144 : « La scelta della iunctura *pomiferi ... rami* da parte del parafraste non deve tuttavia trarre in inganno : essa può benissimo parafrasare *lignum fructiferum*, data la sua maggiore poeticità rispetto al testo originario, senza dover necessariamente scomodare Girolamo » ; voir les occurrences de *pomifer* note 44 de cette même page 144.

<sup>438</sup> *ThLL* 10.2.1592.30.

<sup>439</sup> *ThLL* 10.2.1592.40 : « *usu laxiore adhibetur fere pro 'curvus'* ».

### 1.5. Quatrième jour : les « luminaires » (15-18 /1,14-1,18)

Quarta<sup>440</sup> die generat solis cum lampade lunam,  
et stellas tremulo radiantibus lumine pingit :  
haec elementa dedit subiecto insignia mundo,  
tempora quae doceant uarios mutanda per ortus<sup>441</sup>

*et dixit deus fiant luminaria (φωστῆρες LXX) in firmamento caeli ita ut luceant super terram [et praesint diei et nocti]<sup>442</sup> et diuidant inter diem et noctem et sint in signa et in tempora et in dies et in annos (15) et sint in splendorem in firmamento caeli ut luceant super terram et factum est sic (16) et fecit deus duo luminaria magna luminare maius in potestatem<sup>443</sup> (εἰς ἄρχας LXX / Vulg. ut praeesset) diei et luminare minus in potestatem noctis et stellas (17) et posuit illas deus in firmamento caeli ut luceant super terram (18) et praesint (ὥστε ἄρχειν LXX) diei et nocti et diuidant inter diem et noctem et uidit deus quia bonum*

---

<sup>440</sup> *Quarta die* appelle deux remarques, la première quant au flottement du genre de *dies*, (cf. v. 7 *facta primi diei*), qui est banal en latin et se retrouve dans les variantes de la *Vetus Latina* (par exemple Gen. 1,5 *dies unus* pour le texte L, et Gen. 1,19, *dies quarta* pour une leçon de Rufin). La seconde concerne l'abrègement (*quartā*) de la finale des ablatifs en *-ā*, qui va se retrouver aux jours 5, 6, et 7, voir Schmalzgruber 2017, 203 : « Auf sprachlicher Ebene fällt die Kürzung der Ablativ-Singular-Endung *-ā* bei der Zeitangabe *quarta die* auf, die der HD aus Vet. Lat. vorzieht, eine Erscheinung, die auch in v. 19 (*quintā die*) v. 21 (*sextā*) und v. 40 (*septimā luce*) begegnet und als häufige prosodische Lizenz in der Heptateuchdichtung anzusehen ist ». Voir *l'index metricus* de Peiper, p. 344-348.

<sup>441</sup> « Au quatrième jour il donne naissance à la lune, ainsi qu'au flambeau du soleil, / et dessine les étoiles, qui rayonnent d'une lueur vacillante : / ces astres, il les donna pour honorer le monde inférieur, / afin que, par leurs levers changeants, ils indiquent le passage des saisons. » La traduction *d'elementa* par « astres », s'autorise d'une désignation chrétienne courante, voir Blaise *s.u. elementum* et *ThLL* 5.2.345.55, cf. Tertullien *iei.* 10, *apol.* 20, *adu. Hermog.* 31, Origène *comm. in Mat.* 134, Lactance *inst. diu.* 2,13,1 et 2,5,38, et même par métaphore chez saint Jérôme, *uir. ill.* 45 : *Asia elementa maxima dormierunt*, que Blaise traduit « c'est en Asie que sont morts ceux qui étaient les lumières de l'Eglise » cf. Ps.-Hilaire, *gen.* 78-79 : [...] *caeli per moenia fertur / astrorum ductor, mundi uigor atque elementa.*

<sup>442</sup> Certaines variantes de la Septante, et par conséquent, de la *Vetus Latina*, comportent ce syntagme qui semble rapporté du verset 18 ; le jeu des répétitions obscurcissait la lecture du texte bien avant l'époque du paraphraste néoclassique, semble-t-il, puisque dans le texte de la Vulgate, qui reproduit un texte hébreu, manque aussi le syntagme précédent *ita ut luceant super terram*. Sans doute certains copistes pouvaient-ils prendre parfois les répétitions pour des dittographies.

<sup>443</sup> *In potestatem* est la leçon que l'on trouve chez Ambroise, mais les leçons « européennes » de la *Vetus Latina* sont très diverses (*in inchoationem / in principio / in principatum, / ut praeset*) ; les leçons « africaines » donnent *in initium*.

- Le verset biblique présente un matériau complexe, encore compliqué par une structure binaire de répétition, dans laquelle un premier énoncé (1,14-1,15) est repris, amplifié et précisé à l'accompli (*fecit* en 1,16 après le *dixit fiat* de 1,14) en 1,16-1,18.

On peut détailler la structure comme suit :

1. Création de « luminaires célestes ».
2. Buts de la création de ces entités : éclairer la terre et scander le passage du temps (1,15).
3. But sur un autre plan : l'ornement du monde (*sint in splendorem*, 1,16).
4. Répétition qui distingue les différents « luminaires » ; d'une part les deux « grands luminaires »<sup>444</sup>, affectés à une fonction de marquage de l'alternance des jours et des nuits, et d'autre part les étoiles, pour lesquelles aucune fonction particulière n'est indiquée (1,17) ; à toutes ces entités (*illas, haec* dans la paraphrase) est attribuée en outre une vocation de « souveraineté » (*ut praesint / ὥστε ἄρχειν*)<sup>445</sup> sur le « jour et la nuit » (1,18).

Tout cela n'est pas très clair, car exprimé selon la figure structurelle du « parallélisme »<sup>446</sup>, qui consiste, comme on vient de l'observer, en une répétition amplifiée ou modifiée sous quelque rapport de la même séquence de phrases. On voit donc ici le paraphraste défaire ce qui a été fait par le rédacteur biblique, en abrégant fortement, au moyen de transpositions et de synthèses : il clarifie la structure, consacrant le vers 15 à la création du soleil et de la lune (*generat solis cum lampade lunam*), le 16 à celle des étoiles (*stellas [...] pingit*) ; puis il donne les fonctions des luminaires, en plaçant, d'une manière inverse à celle du texte biblique, la fonction ornementale ou honorifique, liée à l'idée de souveraineté (ici portée par l'adjectif *insignia*<sup>447</sup>, au vers 17, et *pingit*, au vers précédent, verbe qui peut désigner le travail

---

<sup>444</sup> Φωστῆρες, *luminaria* en latin ; dans la paraphrase, *lampades*, qui est un mot emprunté au grec qui marque un registre littéraire et connaît dès le latin classique une spécialisation pour désigner le sacré (*ThLL* 7.2.909.80) ; il est relativement courant chez Lucrèce (6 occurrences), avec notamment les mémorables vers 2,78-79 : *inque breui spatio mutantur saecla animantum / et quasi cursores uitai lampada tradunt* et également, dans un contexte astronomique analogue à celui de notre poème, en 5,402. Autres occurrences dans l'*Heptateuchos* en *exod.* 248, 250, et 602, toujours construit avec *sol* au génitif « épexégétique ».

<sup>445</sup> Outre les notions de « début » et de « principe » mentionnées à propos du vers 1, le substantif ἀρχή comme le verbe ἄρχειν peuvent bien sûr se rapporter au « commandement », à la souveraineté, et il existe en ce passage un flottement entre le sens de « début » et celui de « souveraineté » dans les anciennes traductions latines.

<sup>446</sup> Voir *supra*, chapitre 3, p. 54 sq.

<sup>447</sup> *ThLL* 7.1.1903.65 s.u. *insignis* ; *insignia* est très proche de la locution *in signa* de *Gn.* 1,14, mais il est difficile de penser qu'un *i* ait été ajouté par les copistes de l'*Heptateuchos* ; en cette position, la substitution paraît impossible. Par ailleurs la clause du vers a une contrepartie chez Prudence en contexte analogue, cf. *c.*

d'enluminure<sup>448</sup>), avant la fonction pratique (v. 18), qu'il élague en ne mentionnant que le passage des saisons (*tempora mutanda*), présenté, conformément à l'anaphore de 1,17 comme l'affaire commune de tous les luminaires (*quae doceant per uarios ortus*).

- L'idée de « souveraineté » des luminaires sur le jour et la nuit est un peu difficile à concevoir<sup>449</sup>, mais peut-être approchée par la notion de *decus*, c'est-à-dire de une notion de dignité, de rang, intuitivement liée à un rayonnement lumineux<sup>450</sup>. C'est *subiecto mundo* qui

---

*Sym.* 2,132-134 : *Cuncta equidem quae gignit humus quae continet ipse / principio institui, nitidoque insignia mundo / ornamenta dedi speciosaque semina finxi*. Remarquons le lexique de l'ornement (*nitido, ornamenta, speciosa*).

<sup>448</sup> *ThLL* 10.1.2156.30 ; la leçon *pingit* est incertaine toutefois et constitue ici la *lectio difficilior* : Mayor 1889, 4, et Schmalzgruber 2017, 203 et notes préfèrent la leçon *fingit* de *A* et *C*, qui est dans le ton de *generat* au vers précédent. *Pingit*, issue de *G*, et donc conservée par Arevalo qui éditait ce seul manuscrit, s'autorise de la thématique ornementale, et d'un parallèle avec le Ps.-Hilaire, dans des vers où le zodiaque est décrit comme une œuvre d'art divine (*gen.* 65-74) : *Tunc condens pater astra polo ac lumina didens, / sidera distinguens uariis pertecta figuris. / Lucifer exurgit roseus et fulgidus ore / Vesper ; puniceos spargit Aurora capillos, / Anguis agit sudum, inportant Pliades imbres, / sunt Iuga, sunt Plaustra, gemmantes flore Coronae, / signaque bis senis annum uoluentia formis, / multaue praeterea celsae domus ornamenta, / quis saeculum fulcit signis et regia summi / picta parens uaria stellarum luce coruscat* ; et encore avec l'*Alethia* 1,103 : *astra [...] distinctis mundum pingentia zonis*. Dans ce dernier cas, il est vrai ce sont les astres qui dessinent / colorent / ornent le monde, mais les diathèses en poésie sont aisément interchangeable et l'image d'un Dieu qui dessine les astres n'est pas sans correspondance, comme chez Prudence *cath.* 5,5-9 : *Quamuis innumero sidere regiam / lunarisque polum lampade pinxeris, / incussu silicis lumina nos tamen / monstras saxigeno semine quaerere* ; dans l'exégèse, Ambroise, *hexaem.* 6,8,47 est un développement allégorico-moral sur un *deus pictor*. La leçon *fingit* (*ThLL* 10.1.2154.55 *s.u.* *pingo* : « confunditur in codd. maxime cum *fingere* ») pourrait donc être une banalisation. Peiper choisit pour sa part de corriger en *figit* (« il fixe »), ce qui rend peut-être mieux compte du texte biblique *et posuit illas deus in firmamento caeli* (*LXX* ἔθετο αὐτοῦς ὁ θεὸς ἐν τῷ στερεώματι τοῦ οὐρανοῦ). Harl 1986, 93 observe en effet que l'endroit exact (sphère des étoiles fixes, ou des planètes) où le Seigneur « place » les étoiles était un problème pour les anciens et il n'est pas impossible que le poète ait plutôt souhaité représenter le Seigneur « accrochant » les étoiles au *firmamentum*. Ces différentes lectures relèvent toutes, cela étant, de la conception d'un *deus artifex* à pied d'œuvre.

<sup>449</sup> Ambroise, en *Hexameron* 4,5,24 (Basile *hom. hex.* 6,8,2) cite le *Psaume* 135 pour relier cette idée de souveraineté à l'étrange tournure *sint in dies* : « *Sint* », *inquit etiam*, « *in dies* », *ut non faciant dies, sed ut in eis habeant principatum, ut ortum diei uberiore sol inluminet gratia ut per totum diem designandi eius habeant potestatem cursus sui munere. Sic accipiunt nonnulli quod ait propheta* : « *Solem in potestatem diei, lunam et stellas in potestatem noctis* », <*cum*> *circumferant lumen*.

<sup>450</sup> Voir, au vers 16, les *stellas tremulo radiantibus lumine*, cf. *Hept. gen.* 1141-1142 (*Gn.* 37,9), et le rêve d'« élection » de Joseph : *namque uidebatur roseum sibi cernere solem / coniunctamque simul tremulo cum lumine lunam*. C'est là, par ailleurs, une vénérable *iunctura* qui remonte à Ennius (*trag. frag.* 292) via Virgile

reprendrait donc ici l'idée de souveraineté et *insignia* celle d'ornement honorifique ; l'insistance en cet endroit sur la fonction ornementale est ancienne et n'est pas, comme on l'a vu, spécifique au poète ; elle avait notamment, dans la littérature exégétique, l'intérêt d'expliquer la raison pour laquelle les « luminaires » étaient créés si tard, trois jours après l'apparition de la lumière<sup>451</sup> dont ils auraient pu sembler la cause nécessaire. L'*Alethia* est, semble-t-il, le seul des poèmes bibliques à prendre en compte ce problème de délai<sup>452</sup> et à lui chercher une justification logique (*aleth.* 1,96-107) :

*Iam tribus exactis motu succensa citato  
in flammas ignisque globum se cogere iussa est,  
solis prima dies fundataque semina lucis  
puniceos roseo sparserunt fomite crines  
lunaque, noctis honor, proprio seu lumine fulsit  
seu ueniente globo radios percussa refudit,  
inferiore uia soli subiecta pependit,  
astraque distinctis mundum pingentia zonis  
floribus aetheriis uarios uibrare colores  
et magis ornatis caelum splendere tenebris  
caerula nox stupuit, rutilus dum spicula flammis  
fusa micant urgentque alacres noua sidera iactus.*

La conception des astres comme « ornements », encore très présente dans ce texte, avait en outre l'avantage de minorer leur importance dans les conceptions communes, en tant que puissances numineuses présidant aux destins<sup>453</sup>.

---

(*Aen.* 7,8-9 : *adspirant aurae in noctem nec candida cursus / Luna negat, splendet tremulo sub lumine pontus*) et Manilius, alors qu'il disserte sur la nature et les propriétés physiques des comètes (*astron.* 1,842-846) : *quin etiam tumidis exaequat dolia flammis / procere distenta uteros, artosque capellas / mentitur paruas ignis glomeratus in orbes / hirta figurantis tremulo sub lumine menta, / lampadas et fissas ramosos fundit in ignes*. Elle est encore discutée chez Macrobe (*sat.* 6,4,7) ; tous ces exemples indiquent le caractère relativement convenu du vocabulaire employé par le poète, et rappelle la proximité en langue latine des lexiques poétiques et scientifico-techniques.

<sup>451</sup> Philon *opif.* 45, Origène *in gen. hom.* 1,5.

<sup>452</sup> Voir Cutino 2009, 109-110, n. 37.

<sup>453</sup> Philon *opif.* 46 ; voir Harl 1986, 93.

- L'expression *tempora mutanda*, ainsi que l'ont noté les commentateurs<sup>454</sup>, paraît désigner le « passage des saisons »<sup>455</sup>, c'est-à-dire que l'accent est mis, par rapport à la fonction complexe décrite en *Gen.* 1,14, sur la scansion temporelle à l'échelle de l'année (*in annos / εις ἐνιαυτούς*), conformément à une lecture de Basile (*hom. in hex.* 6,8,2) et d'Ambroise ; on parvient à tirer de l'impénétrable syntaxe biblique<sup>456</sup> l'idée selon laquelle la longueur du jour est un indice du moment de l'année (*hexaem.* 4,5,21) :

« *Sint* », inquit, « *luminaria in signa et in tempora et in dies et in annos* ». [...] *Tempora autem quae sunt nisi mutationum uices, hiems, uer, aestas atque autumnus ? In istis igitur temporibus aut uelocior est transitus solis aut tardior ; alia enim praestringit radiis suis, alia inflammat caloribus. Itaque cum sol meridianis partibus inmoratur, hiemps nobis est. Nam cum sol longius abest, terra rigescit gelu, stringitur frigore et plurima noctis umbra terras operit, ut multo prolixiora sint noctis spatia quam diei.*

Mais dans l'ensemble, ce passage biblique ne fait pas l'objet d'interprétations très divergentes, et les poètes bibliques s'accordent sur cette conception de la régularité des phénomènes célestes comme source de toute science, qui est exprimée par la relative finale *quae doceant* dans notre poème, et qui est tout à fait œcuménique dans l'Antiquité ; on lit chez Cicéron (*Tusc.* 1, 28,68) :

*Ut cum uidemus speciem primum candoremque caeli, dein conuersionis celeritatem tantam quantam cogitare non possumus, tum uicissitudines dierum ac noctium commutationesque temporum quadrupertitas ad maturitatem frugum et ad temperationem corporum aptas eorumque omnium moderatorem et ducem solem, lunamque adcretionem et deminutionem luminis quasi fastorum notantem et significantem dies, tum in eodem orbe in duodecim partes distributo quinque stellas ferri eosdem cursus constantissime seruantis disparibus inter se motibus, nocturnamque caeli formam undique sideribus ornatam [...]*

<sup>454</sup> Petringa 1992, 145-146, Schmalzgruber 2017, 204-205.

<sup>455</sup> Cf. Proba dans sa paraphrase du même passage biblique en *cento* 70-73 : *Postquam cuncta uidet caelo constare sereno / Omnipotens, stellis numeros et nomina fecit, / temporibusque parem diuersis quattuor annum, / aestusque pluiasque et agentes frigora uentos.*

<sup>456</sup> *LXX* : καὶ ἔστωσαν εἰς σημεῖα καὶ εἰς καιροὺς καὶ εἰς ἡμέρας καὶ εἰς ἐνιαυτούς. La perplexité des lecteurs anciens semble reflétée dans les variantes des Vieilles Latines, qui hésitent entre l'accusatif et l'ablatif ; nous avons reproduit ici la leçon d'Ambroise dans son *Hexaemeron*. La Vulgate porte l'accusatif. M. Harl remarque toutefois que le premier élément de cette série, les σημεῖα, était souvent considéré dans les lectures anciennes comme régissant les trois autres (voir les diverses interprétations dans Harl 1986, 92).



Tous considèrent, comme Virgile, qu'est heureux celui qui peut pénétrer les causes des phénomènes, et ce verset biblique est donc l'occasion d'exprimer une idée consensuelle<sup>457</sup> ; le plus explicite est le Ps.-Hilaire (*gen.* 88-93)<sup>458</sup> :

*Hinc doctrina uenit terris, hinc denique cunctis  
consilium agricolis et qui maria alta pererrant,  
ut, se quaque ferant, lucas praedicere possint,  
uenturos norint imbres siccumque serenum,  
tempore quo tauros campis inducat arator  
et dubium temptet securus nauita pontum.*

- Sur le plan formel enfin, il faut noter dans l'*Heptateuchos* la variation dans l'usage des syntagmes verbaux désignant l'acte de création : alors qu'il étaient omis au jour précédent pour donner une impression de floraison spontanée des entités, les *dixit fiat* de l'Écriture sont ici remplacés par des verbes qui humanisent le processus : *generat* (il « engendre ») et *pingit*<sup>459</sup> (il « dessine ») ; nous retrouverons au vers 30, lors de la création de l'homme, cette insistance sur le fait que Dieu use « de sa propre main ».

Conformément à ce climat de confiance et de bienveillance divine, le poème évite à nouveau toute antithèse morale ou métaphysique entre la lumière et les ténèbres (cf., en tant que contre-exemple, Ps.-Hilaire *gen.* 64 : *quo mage forma dies uitae, nox mortis imago est*).

---

<sup>457</sup> Cf. *Aen.* 6, 848-849 : [...] *caeli* [...] *meatus* / *describent radio et surgentia sidera dicent*, Ovide *met.* 1,84-88 : *pronaque cum spectent animalia cetera terram, / os homini sublime dedit caelumque uidere / iussit et erectos ad sidera tollere uultus*.

<sup>458</sup> Cf. aussi *spir. hist.* 1,62-63 : *astra notet (homo sc.) caelique uias et sidera norit / discat et inspectis discernere tempora signis*, voir Hecquet-Noti p. 135-136 n. 6.

<sup>459</sup> La leçon *pingit* « il façonne » reste compatible avec cette remarque.

## 1.6. Cinquième jour : les animaux issus de la mer (19-20/1,20-1,23)

Quinta die<sup>460</sup> accipiunt liquentia<sup>461</sup> flumina pisces,  
et uolucres uaria suspendunt corpora pinna<sup>462</sup>

*et dixit deus eiciant aquae reptilia animarum uiuarum et uolatilia uolantia super terram sub firmamento caeli et sic est factum (21) et fecit deus coetos magnos et omnem animam animalium reptantium quae eduxerunt aquae secundum genus suum et omne uolatile pennatum secundum suum genus et uidit deus quia bona sunt (22) et benedixit illa deus dicens crescite et multiplicamini et implete aquas maris et uolatilia multiplicentur super terram (23) et facta est uespera et factum est mane dies quintus*

- La tradition juive<sup>463</sup>, relayée par les lectures chrétiennes<sup>464</sup>, postulait une origine aquatique des oiseaux qui justifiait le regroupement au cinquième jour de ces deux catégories du règne animal. La syntaxe biblique n'en est pas moins difficile, avec en 1,20 le mystérieux génitif du syntagme *reptilia animarum uiuarum* (LXX ἐρπετὰ ψυχῶν ζωσῶν), et plus loin le redondant *uolatilia uolantia* (πετεινὰ πετόμενα). Le paraphraste va donc retrancher ces obscurités sans tenter de les éclaircir, et les remplacer quantitativement par des ornements alexandrinistes : outre l'épithète *liquentia*, le vers 20, *et uolucres uaria suspendunt corpora pinna*<sup>465</sup>, constitue ici une importante amplification, dans le sens où cette image audacieuse n'est en rien justifiée par l'hypotexte, si ce n'est peut-être par une perplexité de lettré devant la redondante locution *uolatilia uolantia*. Le caractère un peu forcé de cette image d'un « oiseau suspendant son

---

<sup>460</sup> Voir *supra*, p. 244 n. 440 pour l'abrègement du -ā de *quinta* et la forme féminine de *dies*.

<sup>461</sup> Le *i* de *liquentia* est long, comme en *Aen.* 9,679 ; la confusion est courante entre les participes de *liqueo* (être liquide / être clair, pur, limpide) et de *liquo* (être liquide, fondre) : le sens est proche, et la variation de quantité peut servir de cheville métrique (e.g., en fin d'hexamètre, *Aen.* 1,432 [...] *liquentia mella*, vs. *Aen.* 5,238 [...] *uīna liquentia fundit*).

<sup>462</sup> « Au cinquième jour, les fleuves limpides accueillent les poissons / et les oiseaux suspendent leur corps à leur plume multicolore ».

<sup>463</sup> Par exemple 4 *Esd.* 6,47, *Philon opif.* 63, voir Harl 1986, 93.

<sup>464</sup> Basile, *hom. hex.* 8,2 et Ambroise *hexaem.* 5,14,45 : *Pulchre autem post descriptionem piscium de his auibus quae adsuetae sunt aquis sermo successit, quia et ipsae similiter usu natandi et munere delectantur. Vnde prima cognatio uidetur auibus istis esse cum piscibus, quoniam natandi communis quaedam uidetur utrique generi esse consortio. Secunda quoque cognatio auibus et piscibus est eo quod uolantis usus species sit natantis. Sicut enim aquam natando piscis incidit, ita auis aerem uolatu celeri secat.* Voir aussi Augustin, *gen. ad litt.* 3,8.

<sup>465</sup> Nous avons choisi d'une manière un peu arbitraire la leçon *pinna* de *G* de préférence à *pennas* dans *A* et *C* : le flottement est courant entre ces deux formes, y compris dans un même manuscrit, si bien que nous n'avons pas jugé utile de porter ces variations dans l'apparat.

corps à son aile », l'indétermination de la tradition manuscrite (seul *G* porte la leçon que nous avons retenue), ainsi que l'opacité de la syntaxe ont conduit R. Peiper<sup>466</sup> à remanier le vers 19, et à remplacer *corpore* par *aere*<sup>467</sup> ; à tort, probablement, puisque la même image resurgit lors de cette inversion de la Création que constitue le Déluge, au vers 290, et sans variantes manuscrites : *non uolucres leuibus suspendunt corpora pinnis*<sup>468</sup>.

- Par ailleurs, les *coetos magnos*<sup>469</sup> de 1,21, souvent compris comme des « monstres marins », sont réduits dans la paraphrase à des *pisces* : il n'y a nulle trace chez le poète d'une identification de ces *coeti* à des entités plus ou moins maléfiques, et chez les poètes bibliques chrétiens, seul le pessimiste Avit de Vienne paraît suivre cette idée (*spir. hist.* 1,30-31) : *Protenus in taetras animalia multa figuras / surgunt et uacuum discurrunt bruta per orbem*. De fait, notre poète préfère s'émerveiller (*liquentia flumina*<sup>470</sup>, *uaria pinna*<sup>471</sup>), comme

<sup>466</sup> *Et uolucres uarias suspendunt aere pinnas*, voir l'apparat du texte critique pour les antécédents ; *contra*, Mayor 1895, 4, Petringa 1992, 148, Schmalzgruber 2017, 206-207.

<sup>467</sup> Cf., influence possible de cette interprétation, Ps.-Prosper *de prou. Dei* 217 *et liquidum uolucres innabant aera pennis* où l'image de la suspension dans l'air est remplacée par celle de la natation, en référence probable à la théorie de l'origine aquatiques oiseaux mentionnée *supra*, voir Cutino 2011, 198, *ad loc.*

<sup>468</sup> Du reste, cette emphase pathétique sur la mécanique du vol des oiseaux n'est pas sans exemples en poésie latine, par exemple chez Avit, *spir. hist.* 1, 32-34 : *Elatae in altum uolucres motuque citato / pendentes secuere uias et in aere sudo / praepetibus librant membrorum pondera pinnis*, « Les oiseaux, emportés dans les hauteurs du ciel et suspendus par leur vol rapide, ont taillé leur route, et dans l'air serein, compensent par la célérité de leurs ailes le poids de leur corps », traduction Hecquet-Noti 1999, voir note 4, p. 131 ; cf. aussi Ovide, *met.* 8,200-202, à propos des ailes d'Icare : *geminas opifex librauit in alas / ipse suum corpus motaque pependit in aura* ; et encore chez Paulin de Nole *ad Cyth.* 876, (Hartel *carm.* 24), avec le syntagme *suspensa pennis corpora*.

<sup>469</sup> *LXX* : τὰ κήτη τὰ μεγάλα. M. Harl 1986, 94, observe : « Le grec emploie ici le mot *kêtos*, « monstre marin », « cétacé », mais en d'autres contextes où le traducteur lisait aussi probablement le même mot hébreu *tannînim*, le mot grec sera *drákōn*. L'interprétation des grands monstres marins de ce verset par Léviathan est explicite dans la tradition juive, (*Enoch, Targum Jo.*). Pour les allégoristes, il s'agit donc du diable et de ses anges déchus. »

<sup>470</sup> La *iunctura* est virgilienne, cf. *Aen.* 9,679 cité par Macrobe *sat.* 5,11,26 ; voir aussi *georg.* 4,442 *fluuium liquentem* ; Ovide parle de *liquentibus undis* (*amores* 2,16,5, *met.* 8,457). Cf. *Hept. exod.* 556-557 (pour *Ex.* 25,25) : *et fremitu denso uatem liquentia poscunt / flumina, quae calidos possint mollire uapores*, et *exod.* 732 : [...] *cunctosque iubet liquentibus undis / eluere infectas sordes uel ueste uel artu*, pour *Ex.* 19,10, où la locution désigne l'eau utilisée dans le rituel de purification ; l'épithète, comme « pur » ou « limpide » en français, connote facilement une pureté morale ; le terme est beaucoup plus rare en poésie que son concurrent *liquidus* (37 occurrences contre 300 dans la base *Pedecerto*).

<sup>471</sup> Celle *iunctura*-ci est en revanche sans attestation, ce que l'on trouve de plus proche étant Lucrèce 4,1007 : *at uariae fugiunt uolucres pinnisque repente / sollicitant diuom nocturno tempore lucos*.

Ambroise le fait en suivant Basile (*hom. hex. 8,3*), dans ce passage, amusant par sa chute, où est louée la profusion et la variété des formes de vie issues du milieu aquatique (*hexaem. 5,2,5-6*) :

*Aduerte, o homo, quanto plura in mari quam in terris sint. Numera, si potes, omnium piscium genera uel minutorum uel etiam maximorum, sepias polypos liostraca carabos caneros et in his innumerabilia sui generis. Quid dicam genera serpentium, dracones muraenas anguillas ? Nec praetermittam scorprios ranas testudines, mustelas quoque et canes maritimos, uitulos marinos, cete inmania, delphinas phocas leones. Quid adtexam etiam merulas turdos pauos quoque, quorum etiam colores in auibus uidemus expressos, ut nigrae merulae, pauis uerso colore dorsa et colla depicti sint, turdi alio uarii, et cetera, quorum sibi terrae et species et nomina uindicarunt ? Nam prius in mari ista cœperunt diuersisque fluminibus, siquidem aqua prior animarum uiuentium reptilia diuino nutu imperata produxit. Adde hanc gratiam, quod ea quae timemus in terris amamus in aquis. Etenim noxia in terris in aqua innoxia sunt atque ipsi angues sine ueneno. Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus.*

Cet accent mis sur le chatoiement de la Création plutôt que sur l'étrangeté des êtres se retrouve chez le Ps.-Hilaire (*gen. 108-110*) : *diuersa exoritur uariarum forma ferarum, / quadripedes animae nec non repentia terris / nascuntur, pictis uolucres per nubila pinnis*. D'autres poètes chrétiens, méditant cette profusion du vivant, poussent plus loin la réflexion sur la parenté entre les poissons et les oiseaux, ainsi Cl. Marius Victorius (*aleth. 1,114-1,128*) :

*Quinta dies mouit spirantia corpora ponto,  
quae liquor ex facili genuit sparsitque profundo,  
delicias pelagi, uario quas germine miris  
formauit natura modis, quae iussa creare  
pro toto partes etiam sibi uiuere rerum  
cogit et in brutas animam dedit ire figuras,  
quaeque salis tumidi squalentia gurgite terga  
nullo fine leuent molli differta sagina,  
ni uelox uastis praescribat terminus aeui.  
Corporibus fauet ipse liquor genitalis alumnis,  
qui terrae quoque germen alit cumulataque membra  
dissoluit potius, quae plus extenderat umor.*

*Hinc uolucres quoque, molle genus, traxere uigorem :  
dum liquidas conformat aquas immissaque pontum  
uita subit, feruent iterum tumida aequora partu.*

Le texte tente ainsi de se représenter une forme de chimie organique, puis d'ébullition créatrice qui engendrerait les oiseaux à partir des flots ; ces *miri modi* sont explicités encore davantage chez Dracontius (*laud.* 1,234-1,245) :

*Addit quinta dies animalia cuncta profundi :  
in corpus solidantur aquae neruique ligantur.  
Musculus humor erat, fluctus durescit in ossa  
atque oculi gemmantur aquis humore gelato,  
et quot sunt fluctus, tot forsitan aequore pisces  
luserunt fluido per caerula uasta natatu  
et crispante freto perflabant naribus undas.  
Terrigenis factura cibos post cuncta creandis  
exilit inde uolans gens plumea laeta per auras  
aera concutiens pennis crepitante uolatu  
ac uarias fundunt blando modulamine uoces  
et puto conlaudant Dominum meruisse creari.*

Au-delà des conjectures, de la curiosité, et de l'imagination de chacun, le climat d'enthousiasme que l'on relève néanmoins chez tous nos poètes relève d'une *interpretatio christiana* qui doit voir dans la Création une pureté morale de principe ; l'*Heptateuchos* est, comme on l'a vu, un des plus réservés, mais connaît la même orientation argumentative : d'une manière symptomatique, les fleuves « accueillent »<sup>472</sup> (*flumina accipiunt*) au lieu de « faire sortir » (*eiciant*, LXX ἐξαγαγέτω), en un écho du vers 9 *accipit immensus errantia litora pontus*.

- En 1,22 l'injonction à « croître et multiplier » est omise et réservée pour la conclusion de l'unité narrative, aux vers 23-24, comme pour englober les animaux du sixième jour ; la bénédiction de 1,28 (vers 46 dans la paraphrase) est ainsi consacrée à l'homme seul, sans

---

<sup>472</sup> Sur cet emploi d'*accipere*, cf. la cosmogonie en contexte galant d'Ovide, en *ars amat.* 2,467-472, cité par Schmalzgruber 2017, 206 : *Prima fuit rerum confusa sine ordine moles, / unaque erat facies sidera, terra, fretum ; / mox caelum inpositum terris, humus aequore cinctast, / inque suas partes cessit inane chaos ; / silua feras, uolucres aer accepit habendas, / in liquida, pisces, delituistis aqua.*

ambiguïté possible. Notons enfin que la conclusion biblique de la journée (1,23 *et facta est uespera...*) est omise comme à l'accoutumée.

### 1.7. Sixième jour : les animaux issus de la terre (21-22 / 1,24-1,25)

sexta<sup>473</sup> pater gelidos in spiras lubricat angues,  
quadrupedumque greges totos diffundit in agros<sup>474</sup>

(1,24) *et dixit deus producat terra animam uiuentem secundum genus quadrupedia et repentia et bestias terrae secundum genus et factum est sic (25) et fecit deus bestias terrae secundum genus et pecora secundum genus et omnia repentia terrae secundum genus et uidit deus quia bonum est*

- Le texte biblique énumère ici les animaux terrestres, en distinguant, comme pour les animaux de la mer, ceux qui « rampent » et se cachent sous la surface (*repentia*), et ceux qui vivent au-dessus, au sein desquels il distingue les carnivores ou les « bêtes sauvages » (*bestia*) et les animaux d'élevage<sup>475</sup> (*quadrupedia*). L'*Heptateuchos*, qui neutralisait la caractérisation morale des monstres marins (*coeti*) de Gn. 1,21, donne ici une représentation qui peut sembler une préfiguration du serpent du jardin d'Eden : les *anguis gelidos*<sup>476</sup> *in spiras* appellent ici le vers 74, *serpebat tacite, spiris frigentibus anguis* ; nous reviendrons sur cette caractérisation

---

<sup>473</sup> Voir p. 244 n. 440 pour l'abrégement du -ā de *sexta* et la forme féminine de *dies*.

<sup>474</sup> « au sixième le Père fait glisser en spirales les froids serpents, / et parsème de troupeaux de bêtes à quatre pattes les contrées entières ».

<sup>475</sup> Le groupe nominal *quadrupedum greges* semble dans l'*Heptateuchos* désigner ce que saint Augustin nomme aussi *quadrupedes* dans un texte où *quadrupedia* est pris, par opposition, comme hyperonyme des bêtes à quatre pattes (*gen. ad litt. imperfectus liber 15, 496*) : *In latina lingua nomine bestiarum omne irrationale animal generaliter significetur, hic tamen distinguendae sunt species, ut quadrupedes accipiamus omnia iumenta, serpentes omnia repentia, bestias uel feras omnia quadrupedia indomita, pecora uero quadrupedia, quae non operando adiuvant, sed dant aliquem fructum pascentibus. Quadrupedes* désigne donc, à l'exclusion du petit bétail (*pecora*), les bêtes de trait ou de somme (*iumenta*). Le texte de la *Vetus Latina* embrouille les termes en se servant de *pecora* comme terme de *uariatio* pour *quadrupedia*, reproduisant en cela une particularité de la LXX (où τὰ κτήνη vient reprendre τετράποδα) ; le texte massorétique en revanche répète le même mot (Harl 1986, 95).

<sup>476</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 208-209 : « [...] *gelidus* findet sich häufiger in Bezug auf Schlangen und transportiert die Konnotation des Todbringenden, was insbesondere für die später im Paradies auftretende Schlange gilt », avec les références : *ThLL 6.2.1729.65 s.u. gelidus* : « de serpentibus, subaudienda ut uidetur notione mortiferi » ; cf. Lucain 6,488-489, Martial 12,28,5, et Dracontius, *laud.* 3,304.

topique du serpent au moment d'étudier le récit de la Chute<sup>477</sup>. De même que celle des *uolatilia uolantia* de Gen. 1,20, la mention des *repentia* est l'occasion d'une amplification poétique, avec le petit tableau expressif qu'on lit au vers 21, lequel, s'autorisant des libertés syntaxiques propres à la poésie, attribue le trait *lubricus* propre au serpent<sup>478</sup> à l'acte créateur de Dieu. Le verbe *lubricat* est rare<sup>479</sup> et d'un sens un peu incertain : le *ThLL* (7.2.1686.20 *s.u. lubricus*) le présente comme un dérivé de *lubricus*, lui-même issu de *labi*, « glisser », « tomber », et aussi, dans le latin des Pères, « déchoir », « pécher »<sup>480</sup>. *Lubricare*, pour sa part, connaît 4 occurrences en poésie ; il signifie chez Prudence « rendre incertain, glissant » (*psych.* 573, *perist.* 12,35), et chez Juvénal, il est rapporté à un convive qui crache ou régurgite sur une table de prix<sup>481</sup>. La compréhension et *a fortiori* la traduction en sont donc assez difficiles, ce qui explique peut-être les errements des copistes en cet endroit ; nous avons opté pour « le Père **fait glisser** en spirales », faute de verbe plus approprié<sup>482</sup>. Le syntagme *in spiras*, s'il ne connaît pas d'autres attestations, se trouve au singulier chez Virgile<sup>483</sup>, et aussi chez Ambroise, dans des considérations dans lesquelles il associe le corps flexible du serpent à la moralité tortueuse du pécheur<sup>484</sup>. Mais en dépit de ce vocabulaire convenu et de la préfiguration du serpent d'Eden, la caractérisation monstrueuse des reptiles n'est pas aussi appuyée qu'elle le pourrait, si l'on considère certaines lectures de ce verset ;

---

<sup>477</sup> Voir section 3. p. 344.

<sup>478</sup> Voir Lucrèce 4,60, *Aen.* 5,84, Ambroise *hexaem.* 5,14,46 ; voir aussi Petringa 1992, 149 et Schmalzgruber 2017, 208-209.

<sup>479</sup> Le tradition est ici discordante (voir texte critique, au vers 21) et le texte proposé est une conjecture des éditeurs qui nous semble difficilement évitable ; voir aussi les commentaires de Petringa 1992 p. 148-149, et Schmalzgruber 2017 p. 208-209.

<sup>480</sup> Prudence, *ham.* 665 : [...] *labi hominis est* ; voir aussi Ambroise, *hexaem.* 5,7,19, où l'adjectif *lubricus* est par deux fois associé aux serpents dans le cadre de considérations sur l'adultère qui ne s'appliquent pas vraiment ici.

<sup>481</sup> *sat.* 11,173-175 : [...] *ille fruatur / uocibus obscenis omnique libidinis arte / qui Lacedaemonium pytismate lubricat orbem*. Voir Forcellini Lexicon, *s.u. Lacedaemon* : « qui exspuit supra marmor Lacedaemonium, quo stratum erat pauimentum ».

<sup>482</sup> Cf. la traduction d'H. Schmalzgruber 2017 : « Am sechsten erschafft der Vater eiskalte glatte Schlangen dergestallt, dass sie sich winden ».

<sup>483</sup> *georg.* 2,153-154 : [...] *neque tanto / squameus in spiram tractu se colligit anguis* ; le vers est repris quasi tel quel, dans l'*Heptateuchos* en *Hept. exod.* 193 pour *Ex.* 4,3, l'épithète de de nature *squameus* simplement remplacé par le tératologique *spumeus* : *spumeus in spiram tractu se colligit anguis*.

<sup>484</sup> *epist.* 1,6,5 : *Horum igitur uiae noxiae tortuosaeque serpentium, qui uenenato lapsu corporis sese trahunt adque 'in spiram' nequitiae sese colligunt, erigere non queunt ad caelestia* ;

ainsi Ambroise dans un des rares arguments de son *Hexaemeron* (*hexaem.* 6,2,4) qu'il ne démarque pas de celui de Basile de Césarée :

*Hoc loco non ignoro quosdam bestiarum et pecorum et repentium terrae species ad hoc rettulisse, ut haec ad inmanitates criminum, stultitiam peccatorum, nequitiam cogitationum referrent : ego autem simplices naturas uniuscuiusque generis accipio.*

Il y a là une dialectique entre des conceptions « mythiques »<sup>485</sup> liées aux représentations symboliques, et qui s'expriment parfois dans l'exégèse dite allégorique, et d'autre part des raisonnements qui visent à maintenir une cohérence doctrinale et à soutenir un *ethos* intellectuel ; le conflit est manifeste chez Avit qui doit surmonter une répugnance initiale (*in taetras animalia multa figuras / surgunt [...]*, déjà cité), pour pouvoir réfuter l'idée que l'homme ait le droit de juger de la valeur esthétique et morale des créations divines (*spir. hist.* 1,42-43) : *quodque hominum falso credit mens nescia fœdum, / per propriam speciem natura iudice pulchrum est.*

L'*Heptateuchos*, pour sa part, semble se borner à saisir l'occasion de convoquer l'image bucolique du serpent tapis dans l'herbe<sup>486</sup>, et ce tropisme bucolique l'amène à ne conserver, du groupe biblique *bestiae* et *quadrupedes*, que de civilisés « troupeaux » (*quadrupedum greges*)<sup>487</sup>, en omettant les bêtes sauvages, et à les localiser avec un terme (*in agros*) qui tend à connoter une terre déjà cultivée.

---

<sup>485</sup> Ces conceptions sont comme encodées dans la langue épique, ce qui explique que Proba, qui n'a pas le choix de son matériel linguistique, abonde naturellement de ce côté-là (*cento* 99-104) : *Quarto terra die uariarum monstra ferarum / omnigenumque pecus nullo custode per herbam / educit siluis subito, mirabile uisu. / Tum demum mouet arma leo, tum pessima tigris, / squamosusque draco et fulua ceruice leaena / saeuire ac formae magnorum ululare luporum ; / cetera pascuntur uirides armenta per herbas, / nec gregibus liquidi fontes nec gramina desunt.*

<sup>486</sup> *ecl.* 3,93 et 8,71 ; Théocrite 15,18.

<sup>487</sup> Cf. *Hept.*, *exod.* 329, Columelle 2,14, et saint Jérôme *com. eccl.* 2,4.



### 1.8. « Croissez et multipliez » (23-24 / 1,22)

cunctaque multiplici mandavit crescere passim  
germine, et immensis errare et pascere terris<sup>488</sup>

(22) *et benedixit illa deus dicens crescite et multiplicamini et implete aquas maris et uolatilia multiplicentur super terram*

- Nous retrouvons en cet endroit l'injonction à « croître et multiplier » de 1,22 qui avait été omise lors du récit du cinquième jour, et qui vient ici englober *cuncta*, c'est-à-dire tous les animaux créés en comprenant ceux de la terre au sixième jour ; cette mise en facteur commun des animaux a la conséquence de réserver le second *crescite* de 1,28 à l'homme seul, que le poème, davantage encore que le texte biblique, tient manifestement à extraire du monde animal.

- *germen*, terme déjà rencontré au sens propre de « germe », « bourgeon »<sup>489</sup> au vers 13, signifie ici « descendance »<sup>490</sup>. Ce mot, important dans un livre de la « Genèse », est caractérisé par son énantiosémie : il désigne en effet à la fois l'« origine » et la « descendance ». C'est un terme poétique et technique qui compte dans le *liber geneseos* de l'*Heptateuchos* 18 occurrences, contre 3 dans le texte biblique, quand il est question de traduire le *σπέρμα* de la Septante ; c'est *semen* qui est affecté à cela dans la Bible, avec par exemple 47 occurrences dans le texte de la Vulgate contre 10 dans l'*Heptateuchos*. *Multiplici germine* est une *iunctura* rare, avec un seul parallèle dans un recueil d'hymnes liturgiques à la datation incertaine (VI<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.), l'*Hymnodia hispanica* 118, 17 : *Rector dum populos docte reficeret, / gipsam quum doceret fracmine perdere, / turbam **multiplici germine** lauream / celesti rutilo agmine prouehit.*

- *immensis terris* : si les deux mots se trouvent souvent dans le même contexte, la *iunctura* est rare ; un seul parallèle, dans la poésie chrétienne du gaulois Orientius (V<sup>e</sup> s., *CSEL* 16), dans un argument contre la vanité de la cupidité humaine (*comm.* 1,537) : *Immensis properas terris coniungere terras, / claudendus parvi marmore sarcophagi.*

---

<sup>488</sup> « à tous, il manda de croître librement en une nombreuse descendance, / d'aller à l'aventure et de paître dans les terres immenses ».

<sup>489</sup> *ThLL* 6.2.1920.80

<sup>490</sup> *ThLL* 6.2.1923.30

## 2. Création de l'homme (v. 25-49 / 1,26-2,7 ; 2,18-24 ; 3,20)

La difficulté majeure que pose le récit biblique de la création de l'Homme tient à son caractère fragmenté, qui fait que les redondances et les reprises, séparées par d'assez larges portions de texte, y sont plus difficilement imputables qu'auparavant à une recherche d'emphase stylistique et peuvent sonner comme des répétitions discordantes.

Voici l'ordre des événements dans le texte biblique :

- En 1,26 est annoncée la décision du Seigneur de créer l'homme « à son image » pour lui confier la souveraineté sur tous les êtres vivants, décision suivie d'effet au verset 1,27 (*et fecit deus hominem ad imaginem dei fecit illum masculum et feminam fecit eos*) ; le texte mentionne simultanément la création de l'homme et de la femme, sans spécification de moyen.
- Suivent, de 1,28 à 2, 3 une série de bénédictions et de consécration ainsi que l'annonce du passage du sixième au septième jour.
- 2,4 présente une formule de transition<sup>491</sup> qui présente en apparence la syntaxe répétitive propre aux parallélismes (*Hic est liber generationis caeli et terrae cum facta sunt qua die fecit deus caelum et terram*), suivie en 2,5-2,6 de l'évocation d'une mystérieuse source « qui arrosait la terre ».
- 2,7 présente un récit, circonstancié cette fois, de la création de l'homme<sup>492</sup> (*et tunc finxit deus hominem de limo terrae et insufflauit in faciem eius spiritum uitae*), dans ce qui pourrait passer pour un retour en arrière, une précision apportée a posteriori, le *tunc* que portent les citations d'Ambroise et d'Augustin ne représentant qu'un *καὶ* de la *LXX* (Vulg. *igitur*).
- De 2,8 à 2,17 prend place la description du Paradis terrestre et l'annonce de la prohibition de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.
- En 2,18-2,24 enfin, est relatée la décision du Seigneur de donner une compagnie à l'homme (2,18 *non est bonum esse hominem solum*) et la création consécutive de la femme à partir d'une côte de l'homme (2,21-2,22), mais en 2,19-2,20 est encore intercalé un récit de la nomination des animaux par Adam. Puis, en 2,23, Adam donne son nom à la femme (*mulier /*

---

<sup>491</sup> C'est-à-dire, selon les interprétations, conclusive ou introductive, voir page suivante, n. 494.

<sup>492</sup> La dissonance concerne donc l'existence du doublon, mais aussi le contenu comme la chronologie interne de chacune des « deux créations » : « I due racconti infatti presentano due incongruenze principali difficilmente armonizzabili : nel primo resoconto l'uomo viene creato per ultimo fra gli esseri viventi, mentre nel secondo egli è il primo ; se nella prima versione l'uomo viene creato a immagine e somiglianza de Dio contemporaneamente nel duplice sesso, nella seconda Adamo è creato dal fango mediante insufflazione divina e successivamente Dio crea dalla sua costola Eva », Cutino 2009, 115.

γυνή). Enfin, en 2,24, est exprimée la vocation de l'homme et de la femme à ne former « qu'une seule chair ».

- Le paraphraste incorpore en outre à son récit un élément qui n'interviendra qu'en 3,20, à l'issue du récit de la Chute et du châtement qui en découle, et qui est une seconde nomination de la femme par Adam : *et tunc uocauit Adam nomen uxoris suae Vitam*<sup>493</sup> *quoniam ipsa est mater omnium uiuentium*.

L'exégèse moderne tend à s'expliquer la discontinuité en discernant une rupture au milieu du verset 2,4<sup>494</sup> : *Hic est liber generationis caeli et terrae / cum facta sunt qua die fecit deus caelum et terram*, où *cum facta sunt* marquerait le début d'une nouvelle phrase. La césure ainsi marquée par la formule *hic est liber* se voit interprétée comme une marque de stratification du texte, le passage d'un texte dit sacerdotal (P) à un texte yahwiste (J) selon une théorie « documentaire » dont la pertinence herméneutique est contestée<sup>495</sup>. Cette reconnaissance d'un caractère originel composite du texte permet de justifier les discordances et ramène les difficultés à des marques d'hétérogénéité ; les anciens le recevaient néanmoins comme un tout, et l'exégèse devait donc tirer parti de la difficulté. La tradition alexandrine opérait ainsi un *distinguo* reposant sur l'écart sémantique entre les verbes employés par le texte biblique, à savoir *facio* / ποιέω / « faire » en 1,26-27<sup>496</sup> et *tingo* / πλάσσω / « façonner » en 2,7<sup>497</sup>, qui pouvait désigner en grec l'action de modeler une statue<sup>498</sup>, pour y voir

---

<sup>493</sup> La LXX donne Ζωή, certaines traductions latines donnent une transcription de l'hébreu avec *Eua*, la Vulgate donne *Haua*.

<sup>494</sup> Harl 1986, 99 : « La formule de la LXX, 'Voici le livre de la génération (genèse) du ciel et de la terre', *biblos genéseōs*, est à l'origine de l'appellation traditionnelle du premier livre du Pentateuque. Cette phrase peut être comprise comme la formule conclusive du récit que l'on vient de lire (la création en sept jours) ou comme l'annonce de la reprise du sujet. » M. Harl précise toutefois que « pour le lecteur ancien ce verset n'est pas considéré comme opérant une coupure dans le récit. »

<sup>495</sup> Voir *supra*, chapitre 3, p. 54-55, et pour ce cas précis, Luciani 2007, 279 : l'auteur avance que les traductions comme celle de la *Bible de Jérusalem* qui soulignent la rupture par leur syntaxe ou leur mise en page « [...] empêchent peut-être de lire le récit tel qu'il se présente dans sa forme finale et sa logique propre ».

<sup>496</sup> 1,26 *Faciamus hominem* / Ποιήσωμεν ἄνθρωπον [...] ; 1,27 *et fecit Deus* / καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς [...].

<sup>497</sup> *et tunc finxit Deus* [...] / καὶ ἔπλασεν ὁ θεὸς [...].

<sup>498</sup> Voir par exemple, Philon, *opif.* 134-137 ; voir aussi la documentation dans Harl 1986, 100 : « Opposé à *poiéō*, < le verbe > concerne, pour certains exégètes anciens, l'homme terrestre et non plus l'homme intelligible, « à l'image » (*opif.* 134 sq., *leg.* 1,31 ; Origène *c. Cels.* 4,37 *et al.*). Mais d'autres interprètes n'opposent pas les deux verbes (*Ép. à Diognète* 10,2 : Dieu a *façonné* l'homme à son image ; Irénée *dem.*11), suivant en cela l'usage de la Septante elle-même, qui utilise pratiquement comme synonymes *poiéō*, *kíziō* et *plāssō*, cf. *Si* 17,1-3, *Job* 10,8, et *Ps* 118,73 ».

l'indication d'une dualité création spirituelle / création matérielle. Cette tradition trouve un écho chez saint Ambroise, *De Noe* 24,86 :

*Eo loco ubi dixit (Moyses sc.) quod deus hominem ad imaginem dei fecit, <ait> : masculum et feminam fecit eos et benedixit eos dicens : crescite et multiplicamini et replete terram et dominamini eius et potestatem habete super pisces maris et uolatilia et bestias terrae et reptilia. Quod eo admonui, ut intellegas geminam hominis generationem expressam : unam secundum imaginem Dei, alteram secundum figmentum de luto terrae. Denique illa creatio hominis de luto terrae uidetur esse facta post mundum, postquam requieuit deus ab operibus suis ; sero quodammodo terrenae statuae figmentum gignitur.*

Le doublon narratif se laisse donc interpréter comme élément d'un schème platonisant selon lequel l'« idée » de l'homme<sup>499</sup> était créée avant son corps matériel, façonné pour sa part après les six jours et l'achèvement du monde. Cette idée n'est pas reprise par les poètes génésiaques, qui accolent les « deux créations » sans particulièrement se soucier de les caractériser de façon différentielle, ni de les articuler logiquement autrement que comme une succession temporelle ; de la première, ils retiennent la décision de créer l'homme en 1,26 et l'idée d'homologie avec le créateur, et de la seconde, l'image pittoresque du façonnage sont enchaînés avec une grande économie syntaxique : c'est le cas chez Proba, avec une simple coordination enclitique<sup>500</sup>, chez le pseudo-Hilaire, avec l'adverbe *inde*<sup>501</sup> ; Dracontius se dispense de mettre en scène la décision du Seigneur et enchaîne la création de l'homme à celle du monde avec un simple ablatif absolu<sup>502</sup>, et dans l'*Heptateuchos*, on trouve la seule coordination *et* (v. 29). S'il ne reprend pas non plus cette antithèse platonicienne, Cl. Marius Victorius se distingue en revanche en se basant, comme l'a montré M. Cutino, sur la théorie augustinienne des « raisons séminales »<sup>503</sup>.

Cette théorie, innovation du traité *De Genesi ad litteram*, n'est pas issue de spéculations métaphysiques ni d'une recherche en théologie systématique, mais constitue une explication *ad hoc* des doublons narratifs présentés par la Genèse, qui utilise la dénomination stoïcienne

---

<sup>499</sup> Nous reviendrons plus en détail sur la façon dont était entendu *ad imaginem Dei*, voir *infra* p. 265.

<sup>500</sup> *cento* 115-116 : *talia uersanti subito sententia sedit, / felicemque trahit limum [...]*.

<sup>501</sup> *gen.* 121-122 : *inde, Opifex rerum, adsumis mollia terrae [...]*.

<sup>502</sup> *laud.* 1,329-330 : *omnibus his genitis animal rationis amicum, / forma Dei, uirtute Dei limatur in artus.*

<sup>503</sup> Cutino 2009, 116-118.

et néoplatonicienne ‘λόγοι σπερματικοὶ’<sup>504</sup> (*rationes seminales*) pour affirmer la cohérence narrative du texte biblique, et justifier cette redondance. Ch. Boyer<sup>505</sup> la résume d’une manière aussi claire que possible :

« Selon la Genèse, Dieu a créé le monde en six jours. Saint Augustin estime impossible de prendre ces jours pour des jours de vingt-quatre heures. Les jours ordinaires, en effet, supposent l’existence du soleil, et trois jours [...] s’écoulaient avant la production de cet astre. [...] D’autre part, un texte de l’*Écclesiastique* (XVIII,1) enseigne : *Qui uiuit in aeternum creauit omnia simul*. Augustin comprenait : Dieu créa toute ces choses en même temps, d’un seul coup, en un instant. [...] Comment donc concevoir les six jours entre lesquels Moïse distribue l’œuvre divine ? Au lieu d’entendre par le mot *jour* la lumière matérielle, que l’on comprenne la lumière intellectuelle, dont l’autre n’est d’ailleurs qu’une ombre, une image, et l’on pourra tout accorder. Ainsi, Dieu créa d’abord la lumière naturelle, c’est-à-dire les anges. [...] Sans doute comme la création fut unique et instantanée, la connaissance des anges s’accomplit aussi d’un seul coup, sans divisions temporelles ; mais les choses créées en même temps n’en ont pas moins un ordre naturel, les plus parfaites et les plus déterminées supposant les moins parfaites et les plus générales. Et comme cet ordre reflète la pensée angélique, on peut l’utiliser pour mieux faire connaître la création. [...]

Mais c’est à ce moment qu’une grande difficulté surgit. L’Écriture enseigne qu’après l’œuvre créatrice des six jours, le Seigneur se reposa ; pour nous, au point où nous en sommes, cela signifie qu’après l’instant unique où il créa tout ensemble, Dieu cessa de créer. Comment entendre cela ? Depuis la création, que d’êtres nouveaux ont apparu sur la terre, et chaque jour que de plantes, que d’animaux, que d’hommes viennent à l’existence ! Bien plus, on ne peut expliquer avec cohérence le récit mosaïque lui-même de la créations sans reconnaître, dans le second chapitre de la Genèse, des productions accomplies après l’instant créateur. »

---

<sup>504</sup> Voir sur ce point Boyer 1931 : l’auteur cite Plotin, *Enn.* 2,3 et 4,4 en tant qu’origine probable du vocable pour Augustin, mais estime que ce dernier en fait quelque chose de différent de ce qu’il emprunte : « Si saint Augustin a reçu de Plotin le mot et l’idée générale de raisons séminales, comme celle d’une cause distincte à la fois du germe proprement dit et de l’idée de la chose en Dieu, il n’a certainement pas sur ce point poussé plus loin son emprunt. [...] Il n’y a pas non plus à étudier les raisons séminales des Stoïciens, [...] » voir p. 43.

<sup>505</sup> Boyer 1931, 38-40 ; voir *gen. ad lit.* 6,5-6,6 ; et aussi 6,10 -6,11 ; 6,15 ; 6,18.

L'auteur énumère alors tout ce qui semble dans la Bible, et d'après saint Augustin, relever de cette création d'« après l'instant créateur » : les versets 2,4-5<sup>506</sup>, en premier lieu, mais aussi, d'une manière plus implicite, la création de l'homme, au sixième jour d'abord, d'une manière « instantanée », et ensuite au chapitre 2<sup>507</sup> ; celle des oiseaux créés au cinquième et des animaux des champs au sixième, « que Dieu façonne pour les conduire à Adam < et qui > apparaissent manifestement après les six jours<sup>508</sup> ». Il nous faut schématiser un peu le cheminement de pensée d'Augustin, comme d'ailleurs de son commentateur auquel nous renvoyons, mais voici la solution proposée par *De genesi ad litteram* :

« Les choses sont donc produites en deux étapes. Au commencement, elles sont produites comme en germe ; non pas en ces germes qui sont les semences, puisqu'au contraire l'Écriture fait venir la graine de la plante, mais en des germes antérieurs, invisibles et moins déterminés, en leurs causes, en leurs *raisons séminales*<sup>509</sup>. Plus tard les choses, venues pour ainsi dire à maturité, apparaissent en leur forme propre. Et l'action de Dieu est également double : au commencement, Dieu crée toutes choses, les unes achevées, les autres en leurs raisons causales ; ensuite il conduit le développement des raisons causales jusqu'à la production des choses elles-mêmes : il gouverne, il dirige, il administre. »<sup>510</sup>

Ce schème explicatif sert donc à donner l'idée d'une première création d'entités distinguées par une virtualité non déterministe<sup>511</sup>, et qui concilierait l'expérience (des êtres viennent au monde chaque jour) et l'elliptique récit biblique, tout en se démarquant très sensiblement, au moment de justifier le doublon narratif, des schèmes platonisants auquel il ressemble si l'on

---

<sup>506</sup> *Hic est liber generationis caeli et terrae cum facta sunt qua die fecit deus caelum et terram et omne uiridi agri antequam esset super terram et omne pabulum agri antequam germinaret [...].*

<sup>507</sup> Boyer, p. 41 : « [...] et pourtant il est impossible que ce qui est rapporté de la création de nos premiers parents au deuxième chapitre de la Genèse ait pu se passer en un seul instant [...] ».

<sup>508</sup> Ibid.

<sup>509</sup> Italiques de l'auteur.

<sup>510</sup> Boyer 1931, 42, cf. *gen ad lit.* 5,4.

<sup>511</sup> « Tandis qu'au commencement, alors que rien n'était que lui seul, il se servit, pour créer, de sa seule puissance ; maintenant il crée les choses en les faisant venir de ce qui déjà existe (*gen. ad litt* 5,4 *sed creat haec modo ex iis quae iam sunt ; tunc autem ab illo, cum omnino nulla essent, creata sunt* »). L'herbe et les arbres, les poissons et les oiseaux, et tous les animaux terrestres n'ont donc d'abord été produits que dans leurs raisons séminales. Pourrions-nous préciser la nature de cette manière d'être ? Saint Augustin prodigue les expressions : *primordialiter, originaliter, causaliter, in prima condicione ; potentialiter, inuisibiliter* : causes, puissances, virtualités, encore invisibles comme telles, mais préludes, commencements de ce qui sera. », Boyer 1931, 46.

ne s'y arrête pas suffisamment. Pour donc revenir sur le sujet spécifique de la création de l'homme, voici les vers de l'*Alethia* qui font suite à la proclamation par le Seigneur de sa volonté de créer l'homme (*aleth.* 1,163-170):

*Dixerat haec et factus homo, seu corpore toto,  
siue anima ac specie, forsan quo more futura,  
quo facienda facit, quo factum semper habebat  
iam prope <prae>terito quod nondum accesserat aeuo  
Et mox praepositum rebus cum coniuge iussit  
crescere per subolem terrasque replere uacantes.  
Iam bene sic dicente Deo natura creandi  
imposita est cunctis, quae per se uiua mouentur.*

M. Cutino commente ce passage comme suit : « [...] l'ipotesi per cui propende l'autor è quella secondo cui i progenitori furono creati in un primo tempo come se fosse stato creato ciò che era da farsi (vv. 165-166 : *quo factum semper habebat / iam prope <prae>terito quod nondum accererat aeuo*), e ciò in potenza »<sup>512</sup>, et cite les passages pertinents de saint Augustin<sup>513</sup> ; rappelons, et cela tient à la nature didactique de son poème, que Cl. Marius Victorius est le seul des poètes considérés à donner sur ce point la priorité à la difficulté exégétique sur la fluidité narrative ; l'*Heptateuchos* en particulier révèle ici la manière dont il considère implicitement le texte biblique, c'est-à-dire non pas tant comme une parole de nature oraculaire où l'obscurité implique la profondeur et dont les difficultés doivent être affrontées comme des paradoxes de plein droit, que comme un *mythos* dont l'expression, l'*elocutio*, peut être polie et améliorée en fonction du public auquel on entend le présenter, idéologie qui est déjà, implicitement, celle qui permet l'existence de la traduction en grec, et que dissimule la fable des septante docteurs. Il faut peut-être y voir aussi, concédons-le, une forme de paresse et d'aveu de défaite devant des problèmes qui dépassent les capacités comme l'appétence théorique du chrétien moyen, même cultivé ; ainsi, un peu plus loin dans le même traité, dans le cadre de réflexions sur l'origine spécifique de l'âme, Augustin

---

<sup>512</sup> Cutino 2009, 118.

<sup>513</sup> *gen. ad lit.* 6,5, et 6,6, dont l'*Alethia* paraît reprendre les termes : *Tunc autem factus est homo et masculus et femina: ergo et tunc et postea. Neque enim tunc et non postea aut uero postea et non tunc; nec alii postea, sed idem ipsi aliter tunc, aliter postea. Quaeret ex me : quomodo postea ? Respondebo : uisibiliter, sicut species humanae constitutionis nota nobis est, non tamen parentibus generantibus, sed ille de limo, illa de costa eius. Quaeret: tunc quomodo ? Respondebo : inuisibiliter, potentialiter, causaliter, quomodo fiunt futura non facta.*

multiplie les hypothèses, et à défaut de parvenir à éclairer totalement, donne la mesure des difficultés logiques (*gen. ad. litt.* 10,2) :

*Certe enim sexto die fecit deus hominem ad imaginem suam ; ubi etiam dictum est : masculum et feminam fecit eos, quorum illud superius, ubi imago Dei commemorata est, secundum animam, hoc autem, ubi sexus differentia, secundum carnem accipiebamus. Et quoniam tot ac tanta testimonia, quae ibi considerata atque tractata sunt, nos non sinebant eodem ipso sexto die etiam formatum de limo hominem mulieremque de latere eius accipere, sed hoc postea factum esse post illa primitus opera Dei, in quibus creavit omnia simul, quaesivimus, quid de hominis anima crederemus, discussisque omnibus disceptationis nostrae partibus illud credibilius uel tolerabilius dici uisum est, quod ipsa hominis anima in illis operibus facta est, corporis uero eius in mundo corporeo tamquam in semine ratio, ne cogere contra uerba scripturae aut sexto die totum factum dicere, id est et de limo uirum et de eius latere feminam, aut in illis sex dierum operibus nullo modo factum esse hominem, aut corporis humani causalem rationem tantummodo factam, animae autem nullam, cum potius secundum ipsam sit homo ad imaginem Dei ? [...]*

Ces incertitudes sont elles aussi exprimées dans l'*Alethia* 1,163-166, où les disjonctives en *seu.. siue.. forsán* font écho aux *aut* et aux interrogatives répétées du texte augustinien ; à l'opposé de cette intransigeance intellectuelle, tous les autres « paraphrastes » réduisent donc les difficultés, et particulièrement l'auteur de l'*Heptateuchos*, qui regroupe le matériel concerné (1,27-28, 2,7, et 2,21-2,23) aux vers 25 à 36, pour créer un récit harmonisé, sans redondances, et à la chronologie cohérente<sup>514</sup> :

1. Pour couronner la Création, Dieu crée l'homme à son image (1,27 pour les vers 25-28)
2. Dieu crée l'homme par inspiration d'une matière brute (2,7 pour les vers. 29-31). Il ne s'agit pas d'une autre procédure, mais d'une circonstance qui indique le moyen.
3. Dieu craint que l'homme ne souffre de la solitude et crée Ève de sa côte (2, 21 pour les vers 32-36).

Parmi les passages qui étaient intercalés dans le texte biblique, la sujétion des animaux à l'homme et l'injonction aux créatures de « croître et multiplier » viendront alors prendre place après la création de l'homme et de la femme ; l'évocation de la « source » de 2,5-2,6 sera

---

<sup>514</sup> Voir Cutino 2009, 115.



totale­ment supprimée<sup>515</sup> ; l'institution du paradis terrestre sera placée ensuite, en ouverture du récit de la Tentation et de la Chute.

Comme le regroupement des « deux créations » de l'homme, le déplacement de la présentation du Paradis qui en découle semble du reste s'être imposé à tous les poètes concernés : ainsi Proba, l'*Alethia* qui pourtant comme on l'a vu tient compte du problème de la double création, et Avit diffèrent cet élément du récit, comme l'*Heptateuchos* ; Dracontius d'une manière originale l'anticipe au troisième jour<sup>516</sup> après la création de la végétation ; le pseudo-Hilaire quant à lui est le seul à se priver de la composition d'une ekphrasis du Paradis pour passer directement à l'évocation de la Chute<sup>517</sup>, qui est elle aussi exposée avec une rapidité remarquable.

## **2.1. Dieu parachève le monde en décidant de créer l'homme « à son image » (25-28 / 1,26-1,31)**

Haec ubi constituit diuina potentia iussu,  
rectorem inspiciens mundanis defore rebus,  
haec memorat : « Hominem nostris faciamus in unguem  
uultibus adsimilem, toto qui regnet in orbe. »<sup>518</sup>

(1,26) *et dixit deus faciamus hominem ad imaginem nostram et secundum similitudinem et habeat potestatem piscium maris et uolatilium caeli et pecorum omnium et ferarum et serpentium reptantium super terram.* (1,27) *et fecit deus hominem ad imaginem dei fecit illum masculum et feminam fecit eos* (1,28) *et benedixit illos deus dicens crescite et multiplicamini*

---

<sup>515</sup> Cette source, en laquelle Philon voit une allégorie du Logos (Harl 1986, 100) et qui fait une bonne figuration du Christ, peut en un sens littéral, être mise en rapport avec la glaise utilisée pour façonner l'homme, comme l'évoque Augustin *ciu.* 13,24 : *fons autem ascendebat de terra et inrigabat omnem faciem terrae* », *ut ex hoc limus intellegendus uideretur, umore scilicet terraque concretus*. Mais elle trouve également sa place dans la théorie des raisons séminales, comme exemple typique de la « seconde » création, « de ce déploiement des choses dans la durée », Boyer 1931, 46-47, voir *gen. ad lit.* 5,7.

<sup>516</sup> *laud.* 1, 180 sq. : *Est locus interea diffundens quattuor amnes [...]*.

<sup>517</sup> *gen.* 237-245 : *Ergo hominem pleno perfectum munere terris / praeponis, genitor, et rerum tradis habenas : / cuncta habeat subdatque sibi, uice sit genitoris : / telluris Dominus, famulus tuus, omnia mundi / possideat, tantum domino tibi seruiat uni. / Postquam primus homo uetito se pascere ligno / non timuit captusque dolis se praebuit angui, / stat reus, et nudus deiecto lumine uestem / inplorans Dominumque fugit uultumque recondit.*

<sup>518</sup> « Quand la puissance divine eut institué tout cela par sa volonté, / s'avisant que le monde terrestre allait manquer d'un maître, / elle prononça ces paroles : 'Façonnons l'homme avec une physionomie parfaitement semblable à la nôtre, afin qu'il règne sur la totalité de la Terre.' »

*et replete terram et dominamini eius et habete potestatem piscium maris et uolatilium caeli et omnium pecorum terrae et reptantium omnium quae repunt super terram (1,29) et dixit deus ecce dedi uobis omne pabulum satiuum seminans semen quod est super omnem terram et omne lignum quod habet in se fructum seminis satiui erit uobis in escam (1,30) et omnibus bestiis terrae et omnibus uolatilibus caeli et omnibus reptantibus quae repunt super terram quod habet in se spiritum uitae et omne faenum uiride ad escam et factum est sic (1,31) et uidit deus omnia quaecumque fecit et ecce bon ualde et facta est uespera et factum est mane dies sextus.*

- *Haec ubi constituit*<sup>519</sup> *diuina potentia iussu, / rectorem inspiciens mundanis defore rebus, haec memorat* : une formule de transition sans contrepartie dans l'Écriture (1,26 *et dixit faciamus..*) récapitule l'œuvre de création du monde, en ouverture d'une vignette qui présente Dieu en train de se livrer à un examen critique du résultat ; cet examen le décide à créer l'homme, parce que cette œuvre lui paraît imparfaite en ce qu'elle manque d'un maître (*rectorem inspiciens mundanis defore rebus*). C'est une conception anthropomorphique et psychologisante de l'action divine, qui repose ici principalement sur la forme verbale *inspiciens*, qui porte une idée d'analyse, de pénétration intellectuelle qui dépasse la simple apparence<sup>520</sup> ; elle est totalement inférée du texte biblique qui ne dit rien de tel. L'idée, quant à elle, que le monde est incomplet en l'absence de l'homme pour le gouverner, est plus naturellement tirée, selon une logique de synthèse, de 1,26 (*et habeat potestatem piscium maris...*) et on la trouve aussi bien chez Origène<sup>521</sup> que chez Augustin<sup>522</sup>, chez lequel c'est précisément par cette vocation à régner que l'homme peut être dit « à l'image de dieu »<sup>523</sup>. Dans le cadre d'une épistémologie classique, elle peut être rapportée, comme le note H. Schmalzgruber<sup>524</sup>, à Ovide *met.* 1,76-78 :

<sup>519</sup> Notons dans l'Heptateuchos un emploi analogue du verbe *constituere*, qui rentre ici dans la variation des verbes exprimant l'acte de création, *Hept. deut.* 181-182 (cantique de Moïse) : *hic (Deus sc.) te constituit, creauit ille / qui nunc obtinet et tenebit olim.*

<sup>520</sup> *ThLL* 7.1.1957.20 ; Blaise *s.u. inspicio* : « examiner, inspecter ».

<sup>521</sup> *in gen. hom.* 1,12, en commentant *Gn.* 1, 26 : *Vult enim Deus, ut magna ista Dei 'factura' homo, propter quem et uniuersus creatus est mundus, non solum immaculatus sit ab his, quae supra diximus, et immunis, sed et dominetur iis.* Origène va même plus loin que l'expression d'une vocation impériale, puisque l'homme est ici la cause formelle du monde.

<sup>522</sup> *c. Manich.* 1,17,28 ; *gen. ad litt.* 3,20.

<sup>523</sup> Voir *infra*, entrée *nostris uultibus adsimilem* et notes, p. 272 sq.

<sup>524</sup> Schmalzgruber 2017, 212.

*Sanctius his animal mentisque capacius altae  
deerat adhuc et quod dominari in cetera posset :  
natus homo est [...]*

Ces deux motifs, la contemplation divine au terme des six jours, et l'affirmation de la vocation impériale de l'homme, sont présents chez tous les poètes génésiaques : le premier, qui s'impose moins que le second, est plus marqué chez Proba<sup>525</sup>, le pseudo-Hilaire<sup>526</sup>, et surtout Avit, qui lui accorde les plus larges développements<sup>527</sup> ; tous s'inscrivent dans la conception platonisante d'un *deus artifex* qui a déjà été relevée auparavant. Dracontius, dont la poésie est pourtant la plus visuelle et imagée, est le seul à ne pas expliciter<sup>528</sup> ce motif ; Cl. Marius Victorius, qui est plus soucieux de cohérence théologique, évite l'anthropomorphisme d'une façon originale, en supposant que Dieu place l'homme dans le monde précisément afin qu'il y ait quelqu'un pour le contempler<sup>529</sup>. Le poète de l'*Heptateuchos* est ici l'un des plus sobres dans l'expression de ces idées, en se limitant à une narration sans ornements autres que des synonymes ou des périphrases commandées par la *uariatio* : *constituit pour creauit*,

---

<sup>525</sup> cento 107-114 : *Iamque dies alterque dies processit, et omne / hoc uirtutis opus diuinae mentis et haustus / **prospiciens** genitor perfectis ordine rebus, / **expleri mentem nequit ardescitque tuendo** / terrasque tractusque maris caelumque profundum, / alituum pecudumque genus, secumque uolutat, / qui mare, qui terras omni ditione tenerent, / neu segnes iaceant terrae.* Le niveau d'anthropomorphisme psychologique est à son maximum avec la reprise du vers 1,713 de l'*Énéide* (*expleri mentem nequit ardescitque tuendo*) qui dépeint à l'origine l'*innamoramento* de Didon lors de sa rencontre avec Énée.

<sup>526</sup> gen. 111-115 : *His ubi perfectis genitor iam diuite mundo / **cuncta uidet** curam magni deposcere regis, / qui mare, qui terras atque omnia nata gubernet, / quique altum spectet caelum laudetque potenter / munera magna dei, ne sint haec condita frustra.*

<sup>527</sup> spir. hist 1,44-56 : *Ergo ubi completis fulserunt omnia rebus, / ornatuque suo perfectus constitit orbis, / tum pater omnipotens **aeterno lumine laetum** / **contulit ad terras sublimi ex aethere uultum** / inlustrans, quodcumque uidet : placet ipsa tuenti, / artificii factura suo laudatque creator / dispositum pulchro, quem condidit, ordine mundum. / Tum demum tali sapientia uoce locuta est : / En praeclara nitet mundano machina cultu, / et tamen impletum perfectis omnibus orbem / quid iuuat ulterius nullo cultore teneri ? / Sed ne longa nouam contristent otia terram, / nunc homo formetur [...]*

<sup>528</sup> laud. 1,329-331 : *Omnibus his genitis animal rationis amicum, / forma dei, uirtute dei limatur in artus, / ut dominanter eat moderatior omnibus unus.*

<sup>529</sup> aleth. 1, 153-159 : *Iam mundus erat, iam sidera et ortus / aetheraque et uitreum pelagus terraeque uirentes ; / **ni spectator adest, quem tantae gloria molis** / **impleat atque oculis auidum per singula ducat, / quid possint conferre Deo ?** Possessio nulla est, / si rerum possessor abest. Tunc rector olympi : / « Stat data summa operi, bona sunt quaecumque creauit ». Observons toutefois que la formulation elle-même n'échappe pas à l'anthropomorphisme, avec un style indirect libre supposé nous dévoiler les délibérations du Seigneur.*

*diuina potentia* pour *Deus*, *rector* pour *dominus*, *res mundanae* pour *mundus* ou *terra*, et *memorat* pour *dixit*.

- *diuina potentia* : cette dénomination abstraite et périphrastique qui se trouve chez Ovide en même position métrique<sup>530</sup> (*pont.* 4,3,49 *ludit in humanis diuina potentia rebus*) relève ainsi davantage de la *uariatio* que de la définition théologique ; mais le texte d'Ovide affirme l'indifférence du divin à l'égard des affaires des hommes, quand l'*Heptateuchos* est convaincu de sa bienveillance<sup>531</sup>. Dracontius présente une formulation tout à fait analogue en *laud.* 1,330 : (*homo sc.*) *formatur uirtute Dei* ; ces dénominations apportent une tonalité philosophique et spéculative, instaurent une distance intellectuelle par rapport au récit biblique, ainsi qu'une forme d'emphase.

- *iussu*, qui exprime une médiation entre une décision et une mise en œuvre, doit être mis en rapport avec *et licet hunc solo posset componere uerbo* du vers 29 : il s'agit d'insister sur le fait que Dieu porte un soin particulier à la création de l'homme, en ce qu'il engendre le monde par sa parole (les *fiat* du texte biblique auxquels répondent ici *iussu* et *uerbo*), mais façonne l'homme de sa propre main<sup>532</sup> ; cette constatation d'un traitement de faveur à l'égard de l'homme est banale chez les exégètes comme les poètes, comme nous le verrons au point 2.2<sup>533</sup>.

- *rectorem* désigne, sur le plan notionnel, la vocation de souveraineté de l'homme sur la Création (*habeat potestatem*) ; le mot lui-même, apparenté à *rex*, est utilisé par Virgile pour désigner Jupiter<sup>534</sup>, et de fait, dans l'exégèse comme dans les réécritures bibliques, il désigne

---

<sup>530</sup> De même que chez Manilius 2,451 et 3,90, Paulin de Nole, *natal.* 5,142 et 11,48 (Hartel *carm.* 16 et 19) et Venance Fortunat *carm.* 2,3,15 ; 7, 22,3 et 11,25,31 ; voir Schmalzgruber 2017, 212 et n. 190.

<sup>531</sup> La citation à contre-emploi pourrait passer pour un trait visant la cruauté des anciens dieux, mais ce serait étonnant dans une œuvre qui semble exempte par ailleurs de visées polémiques. Il semble plus probable qu'il s'agisse d'une réminiscence d'un syntagme poétique assimilé par le poète, c'est-à-dire un phénomène relevant du langage, plutôt que de l'idéologie via un procédé d'« imitation contrastive ».

<sup>532</sup> Voir Schmalzgruber 2017 p. 212 : « Jedes neue Schöpfungswerk – mit Ausnahme von Himmel und Erde in Gen. 1,1) – wird in der Bibel durch einem im Jussiv ausgedrückten Befehl, öfters in Form von *fiat*, eingeleitet, bevor von der Ausführung berichtet und das Werk von Gott gebilligt. Zugleich wird durch *iussu* ein Kontrast zu der bevorstehenden Erschaffung des Menschen aufgebaut, der eben nicht durch ein befehlendes Wort Gottes ins Leben tritt, sondern von Gottes eigener Hand geformt wird ».

<sup>533</sup> Voir p. 276.

<sup>534</sup> *Aen.* 8,572-573 : *at uos, o superi, et diuom tu maxume rector / Iuppiter [...] quaeso [...]*.

ordinairement le Créateur et non la créature<sup>535</sup>. S'il est fréquent dans l'*Heptateuchos* (14 occurrences, dont 8 dans le *liber geneleos*), il n'y désigne que rarement le Seigneur (3 occurrences, *gen.* 1012, *lev.* 215, *num.* 677), et comme par licence ; partout ailleurs, il est assigné à un homme investi d'un pouvoir politique et d'une autorité religieuse<sup>536</sup>. Le terme entre ici dans une rhétorique d'exaltation de l'homme dont la constance est une particularité de l'auteur de l'*Heptateuchos*, qui, on va le voir, accumule dans son récit anthropogonique les marques d'identité entre Dieu et l'homme. Plus précisément, exégètes comme poètes tendent à mettre en valeur en cet endroit du texte biblique la faveur, la grâce qui est faite à l'homme, ce qui accentue l'écart de dignité ontologique<sup>537</sup> ; l'*Heptateuchos* insiste, davantage que les autres, sur les marques d'identité, ce qui contribue à le réduire.

- *mundanis rebus* : cette *iunctura* en est à peine une, mais l'une des deux seules autres occurrences relevées dans un texte poétique l'emploie dans le même contexte, en *Histoire spirituelle* 1,133<sup>538</sup> ; l'autre se trouve chez le pseudo-Prosper, *de prou. Dei* 902<sup>539</sup>. l'expression, qui est ici un substitut pour *mundus* ou *terra*, est un cas d'école de « latin chrétien », avec cette péjoration implicite du *mundus*. Attesté une fois chez Cicéron<sup>540</sup> dans une traduction du grec *κοσμοπολίτης*, l'adjectif *mundanus* ne devient courant que dans la littérature patristique où les *res mundanae* sont une façon banale de désigner ce qui se passe

<sup>535</sup> Lactance *instr.* 2,16,8 ; 3,15,5 et *opif.* 16,4 ; Ambroise *de Noe* 17,61 ; chez les poètes, *aleth.* 1,518 et 2,535 (*rector Olympi*) ; 2,200 ; *laud.* 1,434 ; 2,2 ; *spir. hist.* 1,170 ; 1,302 ; *cento* 558 (où le mot désigne le Christ) ; et aussi Ambroise *hymn.* 4,2, Prudence *perist.* 14,81 parmi d'autres.

<sup>536</sup> Pour le livre de la Genèse, il s'agit de Melchisedech en *Hept. gen.* 493, Abimelech en *Hept. gen.* 696, Pharaon en *Hept. gen.* 1286, 1328 et 1446 (*rector memphiticus*), et Joseph en *gen.* 1292 (*nouus rector*). C'est donc un substitut de *rex* pris dans un sens technique davantage que pour sa valeur épideictique, et qui est peut-être moins marqué idéologiquement que la forme non suffixée. Cf. *laud.* 3,718 : *Persarum rector*.

<sup>537</sup> Voir Petringa 1992, 151 ; ce motif, outre son contenu moral évident, est un lieu commun épideictique ( cf. *aleth.* 1,328 : [...] *Pro quanta Dei indulgentia magni est !*) marqué dans l'*Heptateuchos* par la présence de lexèmes de la famille de *dignus*, (pour le *liber geneleos*, vers 30 *dignatus est ducere dextra*, 45 *quem (Adam sc.) Deus adloquio [...] dignatur*, et aussi 148, et 327), qui exprime avant tout une idée de rang social.

<sup>538</sup> Le Seigneur donne ses recommandations à l'homme tout juste formé (*spir. hist.* 1,133-135) : *Haec quae mundanis cernis pulcherrima rebus / Incrementa nouis ornatum tensa per orbem, / solus habe totisque prior dominare fruendo.*

<sup>539</sup> *de prou. Dei* 902-904 : *Denique si quicquid mundanis rebus acerbum / accidit excutias, totum iam sponte uidebis / anticipasse Dei famulos.* M. Cutino mentionne cette correspondance au sein d'un dossier établissant la dépendance du poème *De prouidentia Dei* à la paraphrase de l'*Heptateuchos*, voir Cutino 2016b, 113.

<sup>540</sup> *Tusc.* 5,108 : *Socrates quidem cum rogarentur, cuiatem se esse diceret, 'mundanum' inquit ; totius enim mundi se incolam et ciuem arbitrabatur ;* voir *ThLL* 8.0.1621.45 s.u. *mundanus*.

« ici-bas ». La locution semble du reste plus médiévale que tardo-antique, beaucoup plus attestée chez Thomas d'Aquin que chez Augustin. Dans le contexte de l'*Heptateuchos*, la valeur péjorative semble neutralisée, comme dans l'exemple pris chez Avit, par le fait que les termes sont rapportés au point de vue de Dieu lui-même, qui est fondé à regarder le monde de haut.

- *haec memorat* : comme on l'a évoqué plus haut, il s'agit ici d'apporter une variation dans les verbes introducteurs du discours direct<sup>541</sup>, là où le texte biblique enchaîne les *et dixit*. Le verbe introduit ici ce qui est la seconde intervention du Seigneur au discours direct dans le poème, après le *lux fiat* du vers 6 ; le poème pose là une correspondance entre la parole qui inaugure la création de l'univers entier, et la décision de créer l'homme. Comme l'auteur de l'*Heptateuchos*, le Ps.-Hilaire<sup>542</sup> et l'*Alethia*<sup>543</sup> ont choisi de reproduire cette intervention au discours direct ; Proba<sup>544</sup> et Dracontius<sup>545</sup> 1,361-370 s'en abstiennent ; Avit ici se distingue en amplifiant considérablement ce discours sur une vingtaine d'hexamètres, en 1,52-72.

- *hominem faciamus* : le pluriel est dans la Bible, et a fait l'objet de nombreux commentaires<sup>546</sup> ; en contexte chrétien, nous en releverons deux ; la première postule qu'ici le Père s'adresse au Christ, par exemple chez Ambroise (*hexaem.* 6,7,40) :

« *Faciamus, inquit, hominem ad imaginem et similitudinem nostram* ».

*Quis hoc dicit ? Nonne deus, qui te fecit ? Quid est deus ? Caro an spiritus ? Non caro utique, sed spiritus, cuius similis caro esse non potest, quia ipse incorporeus et inuisibilis est, caro autem et comprehenditur et uidetur. Cui dicit ? Non sibi utique, quia non dicit 'faciam', sed 'faciamus', non angelis, quia ministri sunt, serui autem cum domino et opera cum auctore non possunt operationis habere consortium, sed dicit filio, etiamsi Iudaei nolint, etiamsi Ariani repugnent.*

---

<sup>541</sup> *Haec memorat* se trouve en même position métrique dans l'*Heptateuchos* en *exod.* 441 ; et avec une variante anaphorique, avant la césure, en *Hept. gen.* 930 (*et super haec memorat*). Virgile, en début de vers, préfère *sic memorat* (*Aen.* 1,631, 8,79, 9,324) ou *tum memorat* (8,530) et à l'exception de l'auteur de l'*Heptateuchos*, le seul poète à présenter le verbe régissant le démonstratif au neutre pluriel est Silius Italicus, *Punica* 9,173 et 9,219, mais le *haec* est dans les deux cas anaphorique et non cataphorique.

<sup>542</sup> *gen.* 116 et 119-120.

<sup>543</sup> *aleth.* 1,158-162.

<sup>544</sup> Voir *cento* 115, *talia uersanti* [...].

<sup>545</sup> En revanche, Dracontius se réserve une intervention au discours direct assez amplifiée lors de la décision du Seigneur de doter l'homme d'une compagne, voir *infra* et *laud.* 1,361-370.

<sup>546</sup> Voir une petite synthèse des interprétations juives et chrétiennes dans Harl 1986, 95-96.

Cette affirmation de la divinité du Christ est explicitement liée à la polémique anti-arienne, ce qui limite sa portée herméneutique réelle, le texte biblique dans ces cas-là tendant à servir d'expédient ; toutefois l'interprétation était en soi vraisemblable d'un point de vue narratif et textuel et ainsi on la retrouve dans le *Metrum in Genesim* 116-118 :

*Tunc "Faciamus, ais, hominem." Dic, Optime, cum quo  
conloqueris ? Clarum est : iam tum tibi Filius alto  
adsidet in solio et terras spectat amicas.*

Une seconde lecture, elle aussi très ancienne<sup>547</sup>, postule ici une référence à la Trinité ; ainsi chez saint Augustin (*trin.* 12, 6) :

*Dixit enim Deus : « faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram » ; paulo  
post autem dictum est : « et fecit deus hominem ad imaginem dei ». Nostram certe quia  
pluralis est numerus non recte diceretur, si homo ad unius personae imaginem fieret  
siue patris siue filii siue spiritus sancti, sed quia fiebat ad imaginem trinitatis propterea  
dictum est, ad imaginem nostram. Rursus autem ne in trinitate credendos arbitraremur  
tres deos, cum sit eadem trinitas unus deus : « et fecit, inquit, deus hominem ad  
imaginem dei », pro eo ac si diceret, ad imaginem suam.*

L'homme a été créé à l'image de la Trinité, et non seulement du Père, du Fils, ou du saint Esprit ; dans ce passage en outre, l'auteur signale la coréférence des personnes de 1,26 (*faciamus... nostram*) et 1,27 (*et fecit deus... suam*) comme une preuve que la Trinité n'est pas trois dieux, mais un seul<sup>548</sup>.

L'approche plus littéraire des paraphrastes leur fait assez naturellement comprendre ce pluriel accompagné du subjonctif comme une délibération, davantage que comme un exhortation : c'est le cas, pensons-nous, de l'auteur de l'*Heptateuchos*<sup>549</sup>, mais aussi de Cl.

---

<sup>547</sup> Nodes 1994, 37 : « Genesis 1,26 had become a *locus classicus* in evidence for the Trinity in the Old Testament », et ce depuis Théophile d'Antioche (*ad Aut.* 2,18) et Irénée de Lyon (*adu. haer.* 5,1,3) pour qui le Père s'adresse ici à l'Esprit et au Fils comme à ses « mains » : *Non enim effugit aliquando Adam manus Dei, ad quas Pater loquens dicit: Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* L'exégèse postérieure sera toutefois plus égalitaire dans sa conception de l'action de la Trinité.

<sup>548</sup> On trouve le même argument en *gen. ad litt.* 3,19.

<sup>549</sup> Dans ce cas, le pluriel « délibératif » serait coréférent du pluriel « poétique » *uultibus nostris* aux vers 25-26 ; l'autre solution, qui verrait dans les deux formes des pluriels de plein droit, nous semble douteuse en l'absence d'une mention explicite du problème, comme c'est le cas dans l'extrait du *Metrum in Genesim* cité ci-dessus (*dic optime / cum quo conloqueris ?*).

Marius Victorius, pourtant le plus versé d'entre eux dans la controverse théologique<sup>550</sup>, et de Dracontius, qui réserve toutefois cette intervention au discours direct, comme on l'a remarqué *supra*, à la décision de doter l'homme d'une compagne<sup>551</sup>. Avit pour sa part évite l'expression de l'agent en tournant la phrase au passif<sup>552</sup>.

- *in unguem* est une expression rare et un peu étrange au premier abord, qui évoque l'image d'un sculpteur qui éprouve la qualité des jointures du bout de l'ongle, afin d'obtenir un résultat dans reproche. La rareté du syntagme, et la connaissance de l'expression *ad unguem* chez Horace<sup>553</sup> ont conduit Mayor à privilégier comme authentique la leçon de *C in oris*<sup>554</sup>. Mais il omettait ainsi un parallèle probant, en *georg.* 2,277-278 : *indulge ordinibus : nec setius omnis in unguem / arboribus positis secto uia limite quadret*, où il est question de la disposition des plants de vigne, avec « des sentiers qui se coupent exactement à angle droit »<sup>555</sup> ; et l'on trouve encore d'autres occurrences, dans la prose technique de Vitruve (*De architectura* 4,6,2) et Celse (*De medicina* 8,1) notamment. Nous retenons donc ici *in unguem*, en comprenant le syntagme comme une locution adverbiale signifiant « tout à fait, parfaitement, au détail près », portant sur *ad similem*, et en traduisant donc *in unguem ad similem uultibus nostris* par « une physionomie parfaitement semblable à la nôtre ».

- *nostris uultibus ad similem* : l'évocation de la « face du Seigneur », en raison du rayonnement symbolique de la locution, échappe en quelque mesure à l'anthropomorphisme ; le pluriel ici peut être expliqué comme un pluriel trinitaire ou un pluriel « poétique » ; il renvoie par ailleurs, sur le plan syntaxique, au pluriel de *faciamus*. On peut aussi y voir une forme de pluriel de « majesté », qui du reste n'est pas incompatible avec les hypothèses précédentes : l'idée de trinité, en deçà de tout contenu théologique, peut servir à une

---

<sup>550</sup> *aleth.* 1,160 : *Nunc hominem faciamus' ait, 'qui regnet in orbe et sit imago dei.*

<sup>551</sup> *laud.* 1,361-362 : [...] *demus adiutoria facto / participem generis [...].*

<sup>552</sup> *spir. hist.* 1,557 : *nunc homo formetur, summi quem tangat imago / Numinis [...].*

<sup>553</sup> *ars poetica* 292-294 : *Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non / multa dies et multa litura coercuit atque / perfectum decies non castigauit ad unguem*, cf. aussi *Satires* 1,5,32. Le *Forcellini lexicon* (s.u.) donne : « *Ad unguem* uel *in unguem*, Graece ἐπ' ὄνυχος vel εἰς ὄνυχα, ad perfectionem, perfecte, absolute ».

<sup>554</sup> Mayor 1889, 5 : « *In unguem* for *ad unguem* is unusual ; and the whole expression is strange in the context. I prefer *nostrI faciamus in ORIS uultus ad similem*, 'after the look, countenance, fashion of our face.' » *In oris* en revanche se trouve 79 fois en fin d'hexamètre dans la base *Pedecerto*, avec de nombreux exemples chez Lucrèce, Virgile, Ovide, ou Silius Italicus.

<sup>555</sup> Traduction E. de Saint-Denis 2002. Le commentaire de Servius (*Commentarius in Virgilio Georgicon libros*, 2,277) précise bien : *In unguem : ad perfectionem. Et est translatio a marmorariis, qui iuncturas < marmorum > unguibus probant.*



rhétorique d'amplification et d'éloge. Au-delà de la forme, la question ici est bien de savoir ce qu'il faut entendre par 1,27 : *et fecit deus hominem ad imaginem dei*. L'auteur de l'*Heptateuchos*, au vu du vocabulaire qu'il emploie et de l'absence de commentaires explicites, paraît au premier abord imaginer un sens littéral et une ressemblance physique, ce que semble indiquer le choix de *uultus* comme substitut d'*imago* ; Proba<sup>556</sup> emploie également des termes qui impliquent, au sens propre, une ressemblance physique<sup>557</sup>, de même que le pseudo-Hilaire<sup>558</sup>, même si pour lui comme on l'a vu, c'est une ressemblance avec le Père et le Fils conjointement. Cette lecture n'est pas la plus commune, et les exégètes considèrent plus généralement que cette création *ad imaginem Dei* ne désigne qu'un élément psychique, et non le somatique<sup>559</sup> : Cl. Marius Victorius s'inscrit dans cette tendance (*aleth.* 1,160-162) :

« *Nunc hominem faciamus* » ait, « *qui regnet in orbe  
et sit imago Dei ; similem decet esse Creanti,  
liber ad arbitrium fruitur qui mente creatis.* »

Mais il ne se borne pas à poser une similitude de principe : comme Origène, il l'identifie à la capacité humaine d'exercer un libre-arbitre<sup>560</sup> ; à son tour, ce libre-arbitre, est identifié à la

---

<sup>556</sup> *cento* 119-120 : *procedit noua forma uiri, pulcherrima primum, / os umerosque Deo similis* [...].

<sup>557</sup> Cette idée d'une ressemblance physique était ridiculisée par les gnostiques, voir Augustin *c. Manich.* 1,186,19 : *Istam maxime quaestionem solent manichaei loquaciter agitare, et insultare nobis quod hominem credamus factum ad imaginem et similitudinem Dei. Attendunt enim figuram corporis nostri, et infeliciter quaerunt utrum habeat Deus nares et dentes et barbam, et membra etiam interiora, et caetera quae in nobis sunt necessaria. In Deo autem talia ridiculum est, imo impium credere, et ideo negant hominem factum esse ad imaginem et similitudinem Dei.*

<sup>558</sup> *gen.* 119-120 : *Sed faciamus, ais, hominem cui<us> uultus imago / noster erit* [...], où les termes sont très semblables à ceux de l'*Heptateuchos*.

<sup>559</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 214 et notes 203 et 204, dont nous reprenons ici les exemples ; Origène, (*in gen. hom.* 1,13) distingue l'*imago Dei* de l'*homo plasmatus* (façonné) : *Hunc sane hominem, quem dicit 'ad imaginem dei' factum, non intelligimus corporalem. Non enim corporis figmentum Dei imaginem continet, neque factus esse corporalis homo dicitur, sed plasmatus, sicut in consequentibus scriptum est* ; Ambroise (*hexaem.* 6,7,43) a une formule lapidaire pour exprimer une idée analogue : *haec (anima sc.) est ad imaginem Dei, corpus autem ad speciem bestiarum.*

<sup>560</sup> *de princ.* 3,6,1 : *Hoc namque indicat Moyses ante omnes, cum primam conditionem hominis enarrat dicens : 'Et dixit deus : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.' Tum deinde addit : 'Et fecit deus hominem, ad imaginem dei fecit illum, masculum et feminam fecit eos, et benedixit eos.' Hoc ergo quod dixit "ad imaginem dei fecit eum" et de similitudine siluit, non aliud indicat nisi quod 'imagineis' quidem dignitatem in prima conditione percepit, 'similitudinis' vero ei perfectio in consummatione servata est : scilicet ut ipse sibi eam propriae industriae studiis ex Dei imitatione conscisceret, quo possibilitate sibi perfectionis in initiis data*

capacité de l'homme, qu'il tire de son Créateur, à régir le monde par la puissance de ses facultés intellectives (*mente*), idée seulement suggérée dans l'*Heptateuchos* par l'emploi du terme *rector*<sup>561</sup>. Cette interprétation est formulée par saint Augustin<sup>562</sup> qui la fonde sur ce qui suit dans le contexte biblique lui-même, c'est à dire, en 1,28 la proclamation de la souveraineté de l'homme sur les êtres qui peuplent le monde (*habet potestatem piscium maris...*)<sup>563</sup>. Une dernière ligne interprétative considère enfin que la similitude porte sur le corps et l'esprit conjointement, considérés comme un tout<sup>564</sup>, ce qui conduit à une conception idéalisée de l'homme qui pointe à son tour naturellement vers la figure du Christ.

Il faut ici observer que, pour peu que l'on prenne *nostris uultibus* en un sens figuré, la formulation de l'*Heptateuchos* n'exclut aucune autre interprétation, conformément à une position argumentative « conciliatrice », mais qui rend parfois difficile d'évaluer ses intentions ; ainsi, alors que cette formulation nous apparaît comme minimaliste et prudente, H. Schmalzgruber estime qu'elle constitue une surenchère sur le texte biblique : « über den

---

*per 'imagineis' dignitatem, in fine demum per operum expletionem perfectam sibi ipse 'similitudinem' consummaret.*

<sup>561</sup> Cf. vers 26 : *rectorem inspiciens mundanis defore rebus* ; voir *supra* pour ce mot dans l'*Heptateuchos*.

<sup>562</sup> *c. Manich.* 1,17 ; *gen. ad litt.* 3,20.

<sup>563</sup> *gen. ad litt.* 3,20 : *in eo factum hominem ad imaginem Dei, in quo inrationalibus animantibus antecellit ; id autem est ipsa ratio uel mens uel intelligentia uel si quo alio uocabulo commodius appellatur.*

<sup>564</sup> C'est le cas d'Irénée, que son combat contre le gnosticisme entraîne à vouloir adoucir l'antithèse âme / corps (*adu. haer.* 5,6,1) : *Per manus enim Patris, hoc est per Filium et Spiritum, fit homo secundum similitudinem Dei, sed non pars hominis. Anima autem et Spiritus pars hominis esse possunt, homo autem nequaquam : perfectus autem homo commixtio et adunitio est animae assumptis Spiritum Patris et admixtae ei carni quae est plasmata secundum imaginem Dei ;* c'est le cas aussi de Tertullien, dans le cadre d'une projection typologique de l'avènement du Christ (*de resurr.* 6,3) : *Quodcumque enim limus exprimebatur, Christus cogitabatur, homo futurus, quod et limus, et sermo caro, quod et terra tunc. Sic enim praefatio patris ad filium : 'faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram'. Et fecit hominem Deus, id utique quod finxit, ad imaginem Dei fecit illum, scilicet Christi.* Saint Ambroise fait également ce rapprochement et voit donc un sens « mystique », c'est-à-dire, dans ses termes, christologique, à cette « image de Dieu », dans une anaphore inspirée (*hexaem.* 6,7,41) : *Sed qui sit imago Dei audi dicentem : Qui eripuit nos inquit de potestate tenebrarum et transtulit in regnum filii claritatis suae, in quo habemus redemptionem et remissionem peccatorum, qui est imago Dei inuisibilis et primogenitus uniuersae creaturae ; ipse est imago Patris, qui semper est et erat in principio. Denique imago est qui dicit : Philippe, qui uidet me uidet et patrem. Et quomodo tu, cum imaginem uiuam patris uiuentis uideas, dicis : ostende nobis Patrem ? Non credis quia ego in Patre et Pater in me est ? Imago Dei uirtus est, non infirmitas, imago Dei sapientia est, imago Dei iustitia est, sed sapientia diuina est et sempiterna iustitia est. Imago Dei est solus ille qui dixit : Ego et Pater unum sumus, ita habens similitudinem Patris, ut diuinitatis et plenitudinis habeat unitatem.*

Bibeltext hinausgehend betont der Dichter die exakte Ähnlichkeit zwischen Gott und dem zu schaffenden Menschen durch die Wendung *in unguem*, die im übertragenen Sinne ein genaues Mass bezeichnet und der Sprache der Bildhauer entlehnt ist »<sup>565</sup>. Au contraire, on peut estimer que l'image du sculpteur, en dépit du prestige de la conception du *deus artifex*, nous oriente vers le monde matériel, ce que confirmerait à nos yeux le vers 31 : *inspirat brutum diuino a pectore pectus*. Si l'homme était déjà parfaitement analogue à Dieu il serait étrange de désigner son enveloppe corporelle par les termes *brutum pectus*, sur lesquels nous reviendrons au moment d'évoquer ces vers. Dans ce cas, *in unguem* relèverait principalement de l'emphase épictique, dans le cadre de ce texte qui vise à exalter l'homme.

Pour être impartial et donner du crédit au poète, on pourrait avancer que le fait que chacun puisse voir dans son œuvre ce qu'il souhaite y voir est peut-être plus éclairant sur ses intentions que le fait de trancher ici en faveur de telle ou telle lecture. Du reste, cet usage poétique des termes, qui autorise un certain flou dans la définition sémantique, produit un même effet de modestie, de retenue interprétative, que les précautions terminologiques de saint Augustin dans l'extrait de *De Genesi ad litteram* mentionné ci-dessus<sup>566</sup>.

- *toto qui regnet in orbe* : *toto orbe* est une désignation poétique répertoriée du « monde entier »<sup>567</sup> ; sur le plan de la technique paraphrastique, il s'agit ici d'une importante abréviation de 1,28-30<sup>568</sup>, par la seule relative au subjonctif *qui regnet in orbe* qui vient sobrement<sup>569</sup> indiquer la finalité de la création de l'homme.

- Rappelons enfin l'omission, en cet endroit de la paraphrase, de la seconde moitié de 1,27 *masculum et feminam fecit eos*, dont le contenu sera fusionné aux vers 32-37, avec celui de 2,18-24.

<sup>565</sup> Schmalzgruber 2017, 214-215.

<sup>566</sup> 3,20 : *id autem est ipsa ratio uel mens uel intellegentia uel si quo alio uocabulo commodius appellatur*.

<sup>567</sup> 32 occurrences chez Ovide seulement ; sur le même patron rythmique et syntaxique, Lucain 3,230 : [...] *toto qui solus in orbe* et Ausone *praef. I* 1,34 *at meus hic toto regnat in orbe meo* ; voir ci-dessous n. 569

<sup>568</sup> *et benedixit illos deus dicens crescite et multiplicamini et replete terram et dominamini eius et habete potestatem piscium maris et uolatilium caeli et omnium pecorum terrae et reptantium omnium quae repunt super terram et dixit deus ecce dedi uobis omne pabulum satiuum seminans semen quod est super omnem terram et omne lignum quod habet in se fructum seminis satiuum erit uobis in escam et omnibus bestiis terrae et omnibus uolatilibus caeli et omnibus reptantibus quae repunt super terram quod habet in se spiritum uitae et omne faenum uiride ad escam et factum est sic.*

<sup>569</sup> Cf. Venance Fortunat *carm.* 1,15,97 : *imperii fastus toto qui regnet in orbe* : « Um eine Heptateuch Dichter-Reminiszenz dürfte es sich », Schmalzgruber p. 215. Voir aussi, déjà cité, *Alethia* 1,160-161 : '*Nunc hominem faciamus*' ait, '*qui regnet in orbe* / et sit imago Dei' [...].

## 2.2. Dieu façonne l'homme en insufflant la matière inerte (29-31 / 2,4-2,7)

Et licet hunc solo posset componere uerbo,  
ipse tamen, sancta dignatus ducere dextra,  
inspirat brutum diuino a pectore pectus.<sup>570</sup>

(2,4) *Hic est liber generationis caeli et terrae cum facta sunt qua die fecit deus caelum et terram* (2,5) *et omne uiridi agri antequam esset super terram et omne pabulum agri antequam germinaret nondum enim pluerat deus super terram nec erat homo qui operaretur in ea* (2,6) *fons autem ascendebat de terra et inrigabat omnem faciem terrae* (2,7) *et tunc finxit deus hominem de limo terrae* (καὶ ἔπλασεν ὁ θεὸς τὸν ἄνθρωπον χοῦν ἀπὸ τῆς γῆς LXX) *et insufflauit in faciem eius spiritum uitae* (πνοὴν ζωῆς LXX) *et factus est homo in animam uiuentem* (εἰς ψυχὴν ζῶσαν LXX)

- A propos de la structure du passage, il faut rappeler que le poète ne rend aucun compte ni du verset « de transition » de 2,4<sup>571</sup>, ni des versets 2,5 et 2,6, dont le premier explique l'origine de la végétation primordiale d'une manière compatible avec le conception classique de l'âge d'or (germination spontanée et absence d'intervention humaine), et le second, tout en expliquant comment une « source »<sup>572</sup> pallie l'absence de pluie, aide aussi à justifier la présence d'un limon ductile au lieu d'une terre sèche en 2,7<sup>573</sup>. L'auteur de l'*Heptateuchos* est d'ailleurs le seul des poètes bibliques à ne pas mentionner explicitement l'origine hylique du corps de l'homme ; certes, il ne renonce pas, par l'emploi de *ducere*<sup>574</sup>, à relayer cette représentation commune d'un démiurge façonnant la glaise<sup>575</sup>, mais il n'emploie pas le mot

---

<sup>570</sup> « Et quand bien même il eût pu le former d'un unique mot, / il daigne cependant le modeler lui-même, de sa sainte main, / et inspire, de son sein divin, un sein privé de sens. »

<sup>571</sup> Voir *supra*, p. 259 n. 494.

<sup>572</sup> Voir *supra*, p. 264.

<sup>573</sup> Au niveau le plus littéral, Augustin (*c. manich.* 2,199, *ad. litt.* 5,6-7) conçoit cette source à l'image du Nil, dont les débordements fécondent les terres alentour ; il n'en reste pas à la lettre, avec notamment, outre les développements connexes à la théorie des raisons séminales mentionnée plus haut (*gen. ad. lit.* 5,7), des prolongements en théologie du baptême (*ciu.* 13,24, 28).

<sup>574</sup> Voir *infra* à propos de ce verbe.

<sup>575</sup> Cf. Ovide, *met.* 1,79-82 : *ille opifex rerum, mundi melioris origo, / siue recens tellus seductaque nuper ab alto / aethere cognati retinebat semina caeli ; / quam satus Iapeto mixtam pluvialibus undis / finxit in effigiem moderantum cuncta deorum* ; la référence prométhéenne se retrouve chez Paulin de Nole, *ep. ad Iou.* 45-47 (Hartel *ep.* 16) : *ne te ceu lapides Pyrrhae argillamue Promethei / contemnas, quam summa manus uultuque animoque / sublimem et propria dignatus imagine finxit.*

*limus* ni ne mentionne, à l'exception du *brutum pectus* sur le quel nous reviendrons, aucune autre cause matérielle : à l'inverse, Proba<sup>576</sup>, Dracontius<sup>577</sup> et Avit<sup>578</sup> évoquent un *limus*, le pseudo-Hilaire (121) emprunte à Lucrèce (5,780) le syntagme périphrastique *mollia terrae*<sup>579</sup> ; Cl. Marius Victorius est le seul à employer son imagination à se représenter l'action et le rôle de cette humidité créatrice<sup>580</sup>, et à exprimer un rapport avec l'immixtion de l'âme, le souffle et l'élément liquide partageant leurs attributs via un phénomène d'évaporation (*aleth.* 1,204-212) :

*[...] facilem nam cedere limum  
et flexum formamque sequi qua ducitur arte  
arripit ac sacra qualem iam mente gerebat  
explicat in speciem, flatuque immissa uaporo  
uita rigauit humum. Tellus mollita liquore  
partim facta caro est, sanguis, qui lubricus umor,  
distendit mollis per nota foramina uenas,  
et mentis iam plenus homo est terraque repulsus  
exilit ac Dominum prudens rationis adorat.*

Si nous remontons à l'hypotexte biblique, il faut observer que *limo* n'est pas l'unique traduction latine du grec *χοῦς*, dont le sémantisme est plus large et qui paraît désigner le sol d'une façon plus générale, qu'il soit humide et sec, ce qui inclut ce qui est pour nous l'antonyme du « limon », la « poussière ». Nous trouvons donc parfois *lutum* qui est un équivalent de *limo*<sup>581</sup>, mais certains textes<sup>582</sup> donnent *puluis*, la « poussière », dont les

<sup>576</sup> *cento* 116 : [...] *trahit limum* [...]

<sup>577</sup> *laud.* 1,337 : *limus adhuc deformis erat*

<sup>578</sup> *spir. hist.* 1,74 : *Temperat (Deus sc.) uentem consperso in puluere limum.*

<sup>579</sup> Chez Lucrèce, les mots désignent justement la condition de la Terre de l'âge d'or, en ouverture de considérations sur l'origine de la vie végétale comme animale ; cela étant, la locution complète est [...] *mollia terrae / arua* [...], avec *arua* en rejet : le pseudo Hilaire n'a conservé que la clausule et a substantivé l'adjectif *mollis*.

<sup>580</sup> Cf. Augustin, *gen. ad. litt.* 5,7 : *omnia quippe primordia seminum, siue unde omnis caro siue unde omnia fructecta gignuntur, umida sunt et ex umore concrescunt* ; le livre 7 développe la question du rôle de l'élément liquide dans la formation de l'âme qui semble être le sujet du texte de l'*Alethia* 1,204-212 cité *infra*.

<sup>581</sup> Ambroise, *de Noe* 24,86, Augustin, *adn. in Iob* 38.

<sup>582</sup> Voir Fischer 1951-54, 39, et chez les poètes, *aleth.* 1,216 et 1,374, *laud.* 1,336 ; 1,343 ; 1,378, *spir. hist.* 1,74 ; le terme peut toutefois servir de terme de *uariatio* pour *limo*.

connotations sont bien entendu plus franchement péjoratives<sup>583</sup>, le sème de « fertilité » lui faisant défaut ; l'homélie *De creatione hominis*<sup>584</sup>, par exemple, témoigne de cette connotation et de la façon dont elle pouvait être reçue sur un plan théologique et moral (2,2) :

Ἡκούομεν γὰρ νῦν ὅτι Ὁ θεὸς ἔλαβε χοῦν ἀπὸ τῆς γῆς καὶ ἔπλασε τὸν ἄνθρωπον. Εὗρον ἐκ τοῦ ῥήματος τούτου ἀμφοτέρα, ὅτι οὐδὲν ἄνθρωπος καὶ μέγα ἄνθρωπος· ἐὰν πρὸς τὴν φύσιν μόνον ἀποβλέψῃς, τὸ μηδὲν καὶ τοῦ μηδενὸς ἄξιος, ἐὰν δὲ πρὸς τὴν τιμὴν ἦν ἐτιμήθῃ, μέγα ἄνθρωπος.

Perdu aussi pour l'*Heptateuchos* comme il l'est pour la Septante est le jeu de mots<sup>585</sup> qui liait en hébreu l' « homme » à la « terre » ; remarquons en revanche que si, avec l'omission du verset 1,27, l'expression poétique hébraïsante *faciem terrae* est omise également, elle était toutefois anticipée au vers 11, avec un pluriel lui aussi « poétique » : *tertia lux faciem terrarum fulua retexit* : cette image-là ne s'est pas égarée durant le processus de traduction.

- *Et licet...* : La « source » de *Gn.* 2,6 et ses contingences sont donc omises par le poète, mais il insiste en revanche fortement sur des traits qui marquent la grâce faite à l'homme, et ainsi la concessive *licet hunc posset solo componere uerbo* est-elle à mettre en rapport avec le vers 25 *haec ubi constituit diuina potentia iussu* : il s'agit de rappeler ce pouvoir de Dieu de créer par sa seule volonté, pour évaluer à sa juste mesure les gestes divins qui vont être détaillés aux vers 30 et 31. Cela fait écho, dans la littérature exégétique, à une division argumentative différente de l'antithèse *finxit / fecit* notée ci-dessus<sup>586</sup>, et qui pouvait opposer à son tour *fecit*

---

<sup>583</sup> Augustin *c. prisc. et orig.* 75 où les termes sont présentés comme équivalents : *certe enim, sicut Scriptura testatur, eum (hominem sc.) de limo uel de puluere terrae deus fecit et procul dubio uoluntate fecit, nec tamen uoluntas Dei puluis aut limus est* ; et Ambroise, avec une orientation argumentative plus marquée, *de interp. Iob et David* 4,6,22 : *memento, Domine, quia infirmum me fecisti, memento quia puluerem me finxisti* ; dans le même texte, le quasi proverbe *sicut puluis quem abstulit uentus* ; et aussi *de Noe* 34,126, dans une traduction du psaume 1,4 : *non sic impii, non sic, sed tamquam puluis, quem proicit uentus a facie terrae*, où la *LXX* porte d'ailleurs *χοῦς*, « une paille » et non *χοῦς* « la poussière », dernier terme qui est fort courant dans la Septante, avec une connotation de ruine et d'insignifiance ; toutes les versions *Vetus Latina* du psaume 1 donnent pourtant comme la Vulgate, *puluis*, semblant ainsi corriger la Septante.

<sup>584</sup> Ce discours en deux livres à l'auteur incertain est parfois considéré comme la suite des *Homélies sur l'Hexaméron* de Basile de Césarée, et classé aujourd'hui parmi les œuvres de son frère Grégoire de Nysse, voir l'édition de Hörner 1972 (*Auctorum incertorum uulgo Basilii uel Gregorii Nysseni Sermones de creatione hominis*), 2-71.

<sup>585</sup> Le texte massorétique présente un jeu entre *'ādām*, « l'homme », et *'adāmāh*, « la terre » désignée comme origine du « limon » (cf. *χοῦν ἀπὸ τῆς γῆς, limo terrae*) ; voir Harl 1986, 101.

<sup>586</sup> Voir p. 259 sq.

à *dixit fiat* : la Bible utilise en effet *fecit* avec *Deus* comme sujet pour la création de l'Homme, et un tour du type *dixit* : « *Fiat...* » (cf. le *iussu* de l'*Heptateuchos*) pour les autres éléments créés, et en particulier les autres êtres vivants<sup>587</sup>. Ce fait stylistique pouvait être interprété comme contribuant à insister sur un soin particulier que mettrait le Seigneur à créer l'homme, qui serait ainsi distingué jusque dans la procédure de création : *hominem ipse fecit Deus*, semblait dire le texte biblique et c'est ce qu'entendent le traité *de creatione hominis* mentionné ci-dessus, Irénée de Lyon ou Tertullien<sup>588</sup> ; Origène<sup>589</sup> estime même que cette attention place l'homme au niveau des entités d'échelle cosmique que la Bible distingue aussi par l'emploi de la forme verbale *fecit*, à savoir le ciel et la terre en *Gn.* 1,1, et les « deux grands lumineux » en *Gn.* 1,16. Cette idée d'une élection de l'homme marquée par la procédure de création est ce qui structure le récit anthropogonique de l'*Heptateuchos*<sup>590</sup>, dont tous les ornements poétiques en cet endroit vont s'appliquer à établir une bienveillance, une prévenance même du Créateur. Chez les poètes, la même idée est exprimée par le pseudo-Hilaire<sup>591</sup>, Dracontius<sup>592</sup>, Prudence<sup>593</sup>, et le pseudo-Prosper<sup>594</sup> : c'est presque un lieu commun, et Cl. Marius Victorius<sup>595</sup> en le reprenant également, s'écarte de la doctrine anthropogonique

<sup>587</sup> 1, 20 : *et dixit deus eiciant aquae reptilia*; 1, 24 : *et dixit deus : eiciat terra* [...]

<sup>588</sup> *de creatione hominis* 2,2 ; Irénée, *dem.* 10-11 ; Tertullien, *adu. Marc.* 2,4,4.

<sup>589</sup> Origène, *in gen. hom.* 1, 12-13.

<sup>590</sup> Nides 1993, 30 : « Cyprianus' comment emphasizes divine benevolence through a reflection on the preeminence of man's physical nature, a position that is consistent with his presentation of the Fall ».

<sup>591</sup> *gen.* 125-127 : *o felix animal, summi cui dextra tonantis / est pater ; o felix nimium, qui ducis olympo / et genus et formam* [...] ; 142-144 : *tu uero, Omnipotens, priuato munere largus / erga hominem manibusque tuis operisque fauore / impendens*, [...]

<sup>592</sup> *laud.* 1,332-335 : *naturae iussit quae protulit omnia princeps, / ast hominem non terra parit, non pontus ab undis, / non caelum, non astra creant, non purior aer, / sed dominaturum cunctis dominator et auctor / plasmauit per membra uirum de puluere factum* ; voir Moussy & Camus 1985, 290-291 ; cf. aussi *laud.* 2,230-231 : *Nam diuersa Dei solo sermone creantur : / illic iussor erat, nos autem operarius aptat.*

<sup>593</sup> *apoth.* 1023-1040.

<sup>594</sup> *de prou. Dei* 220-222 : *hoc homini speciale decus cumque omnia uerbo / conderet, hunc manibus, quo plus genitoris haberet, / dignatur formare suis* [...]. Cutino 2011, 199 observe que la concessive *cum conderet omnia uerbo* semble une reformulation polémique des vers de Paulin de Nole, *natal.* 13, 773-774 (Hartel *carm.* 21) : [...] *sed ut auctor et altor / rerum hominumque simul, qui condidit omnia uerbo* [...], « in cui si sottolinea, invece, come il λόγος sia autore contemporaneamente delle cose e degli uomini ».

<sup>595</sup> *aleth.* 1,195-199 : *auctor adhuc hominem sexta sic luce figurat, / siue, ut nos merito rebus praestare creatis, quos facit ipse manu, doceat, manifestius edit / nunc, quod factus homo est, solidoque hoc intimat orbi: / 'omnia, quaeque mouent anima, generata iubente, / uos operante Deo* [...].

augustinienne qu'il suit par ailleurs<sup>596</sup>, puisque Augustin tempère fortement sur ce point l'enthousiasme général (*gen. ad lit.* 6,12) :

*Nec illud audiendum est, quod nonnulli putant, ideo praecipuum dei opus esse hominem quia 'cetera dixit, et facta sunt, hunc autem ipse fecit', sed ideo potius, quia 'hunc ad imaginem suam fecit'. Nec dicendum est 'hominem ipse fecit, pecora uero iussit'.*

Sur le plan formel, notons l'attaque d'hexamètre *et licet*, qui est très rare en poésie classique<sup>597</sup>, mais se voit utilisée à cinq reprises dans l'*Heptateuchos*<sup>598</sup>.

- *solo uerbo* : la divergence des manuscrits<sup>599</sup> a donné lieu de la part des éditeurs à des conjectures auxquelles nous renvoyons<sup>600</sup> quant à l'origine de l'erreur et la version à retenir ; ils s'accordent néanmoins sur la leçon que nous suivons aussi, et les incidences sur la compréhension du vers ne sont pas a priori considérables. La locution *solo uerbo* comme signifiant « d'un simple mot » se trouve attestée chez Quintilien, *inst.* 1,5,38, ou Ambroise, *de paenitentia* 1,8. Le leçon *solo* se trouve renforcée par l'*Heptateuchos* lui-même, en *exod.* 647-648 : *nec murmure solo, / sed paene est grassata manu* qui présente, comme le note H. Schmalzgruber<sup>601</sup>, la même antithèse parole / main que le passage considéré, avec *murmur* pour *uerbum* et *manus* pour *dextra*. Si l'on admet, ce qui est possible, une ellipse de l'objet de *componere*, la seule conséquence<sup>602</sup> du choix de *uno* à la place de *hunc* serait de fermer, nous semble-t-il, la possibilité d'une interprétation qui accorderait à *uerbum* un sens théologique plein qui se trouve dans le même contexte chez Paulin de Nole, avec l'expression *auctor et altor [...]* *qui condidit omnia uerbo*<sup>603</sup>. L'adjectif serait alors étrange ; du reste, en considérant la prudence de l'*Heptateuchos* en matière doctrinale, le fait que, plus généralement, les autres

---

<sup>596</sup> Voir Cutino 2009, 121 et n. 100.

<sup>597</sup> Elle est inconnue de Virgile ; la seule occurrence classique est Ovide, *fast.* 3,825, puis Martial, *épigr.* 9,45,7.

<sup>598</sup> *Hept. gen.* 29 et 893, *Hept. Ios.* 431, et *Hept. iud.* 204 et 360 ; dans la poésie tardive, ce dactyle au premier pied devient plus courant, avec notamment 4 occurrences chez Paulin de Nole, 4 chez Dracontius, 2 chez Avit, 6 chez Venance Fortunat (base *PedeCerto*).

<sup>599</sup> Nous suivons *G* ; *A* et *C* ont *et licet uno solo posset componere uerbo*, *R* sur lequel se base Morel, ont *et licet hoc uno solo posset componere uerbo*, ce qui, remarque incidemment Mayor (1899, 5), fait sept pieds.

<sup>600</sup> Voir Mayor 1899, 5, et Schmalzgruber 2017, 216.

<sup>601</sup> *Ibid.*, n. 217.

<sup>602</sup> Seule conséquence, dans la mesure l'expression renforcée *uno solo* est bien attestée dès le latin classique, par exemple chez Cicéron, *Verr.* 2,3,202 : [...] *cur in uno genere solo frumenti ista aestumatio constituitur, si est aequa et ferenda ?*

<sup>603</sup> *natal.* 13, 773-774, déjà cité *supra*.



poètes ne font pas de ce *uerbum* un Verbe qui porte la majuscule, et enfin en raison surtout du contexte argumentatif particulier qui présente la création par le *uerbum* comme une solution de facilité (*posset*), cette interprétation nous paraît très peu probable.

- *componere* : le préfixe du verbe peut signifier, par rapport à *facere* ou *ingere*, une pluralité, si ce n'est une hétérogénéité du matériau de base, et c'est le cas ici : comme le montre le vers suivant *inspirat brutum diuino a pectore pectus*, l'homme sera constitué par l'union d'un souffle divin à une matière dénuée d'entendement. L'emploi de ce verbe pour signifier « créer » n'est pas banal mais est attesté par ailleurs<sup>604</sup>.

- *ipse [...] sancta dignatus ducere dextra* : le vers développe la ligne argumentative déjà décrite, avec un récit du « façonnage » de l'homme saturé de termes d'éloges ; avant d'entrer dans les détails, observons que les termes *ipse dignatus ducere (hominem sc.) dextra* ont une correspondance quasi parfaite avec des termes employés par le traité *de creatione hominis* déjà évoqué plus haut (2,2) :

[...] ὑπὲρ φῶς, ὑπὲρ οὐρανόν, ὑπὲρ φωστῆρας, ὑπὲρ πάντα ἢ ἀνθρώπου γένεσις. Ἔλαβε κύριος ὁ θεός· **καταξιοῖ ἰδίᾳ χειρὶ διαπλάσαι** τὸ ἡμέτερον σῶμα, οὐ προσέταξεν ἀγγέλῳ, οὐχ ἢ γῆ αὐτομάτως ὥσπερ τοὺς τέττιγας ἡμᾶς ἐξέβρασεν, οὐκ εἶπε τότε καὶ τότε ποιῆσαι λειτουργικαῖς δυνάμεσιν, ἀλλ' ἰδίᾳ χειρὶ φιλοτεχνεῖ.<sup>605</sup>

*Ipse*, ici pronom de majesté qu'on pourrait traduire ici par « en personne » ; *sancta* qui revêt sa valeur de désignation générique du sacré et non un sens « technique » chrétien, et apporte une emphase épidiétique ; le verbe *dignari*<sup>606</sup>, qui exprime une évaluation morale et ici, la grâce, la faveur faite à un inférieur par un supérieur ; les allitérations de dentales et de vélaires *sancta dignatur ducere dextra* ; tout concourt à donner de la pompe et de la solennité à la procédure, afin que le lecteur mesure bien l'honneur fait à l'homme.

<sup>604</sup> *ThLL* 3.0.2123.40 ; cf. Ps.-Apulée, *Ascl.* 9, Hilaire, *trin.* 12, 40, Rufin, *hist.* 5, 8, 7.

<sup>605</sup> Cf. aussi Juvencus 2,406 : *frigentis dextram dignatus prendere dextra*, où le second hémistiche est très proche du vers de l'*Heptateuchos*.

<sup>606</sup> Voir *supra*, sur *dignus* ; pour le verbe *dignor* en ce point du récit génésiacque, cf. *aleth.* 1,202-204 : *nos facit esse mora, nos circum impendere sacri / dignatur curam studii suadetque putari / paene laboris opus ; spir. hist.* 1,73 : *Haec ait et fragilem dignatus tangere terram* ; et aussi Paulin de Nole *ep. ad Iou.* 45-47 (Hartel *ep.* 16), déjà cité : *ne te ceu lapides Pyrrhae argillamue Promethei / contemnas, quam summa manus uultuque animoque / sublimem et propria dignatus imagine finxit*, et Ps.-Prosper, *de prou. Dei* 220-222 : *hoc homini speciale decus cumque omnia uerbo / conderet, hunc manibus, quo plus genitoris haberet, / dignatur formare suis*.

- *ducere* : ce verbe extrêmement polysémique est ici dans l'un de ses emplois les moins courants, celui qui désigne l'action « directrice » d'un artisan ou d'un artiste qui donne forme à un matériau concret<sup>607</sup> ; nous autorisant de Virgile, *Aen.* 6,848 : [...] *uiuos ducent de marmore uoltus*, nous avons choisi de traduire « modeler » qui nous semblait à même de connoter le travail de l'artiste, par opposition à « façonner », qui rendrait mieux *fingere*. Le terme n'est pas inconnu dans cette acception dans les poèmes du corpus<sup>608</sup>, et nous y trouvons en outre des amplifications qui visent à représenter le sculpteur ou le potier au travail, chez Proba<sup>609</sup>, Cl. Marius Victorius<sup>610</sup>, et surtout Avit, qui accorde à l'analogie la pleine majesté d'un *simile* homérique (*spir. hist.* 1,76-81) :

*Non aliter quam nunc opifex, quibus artis in usu est  
flectere laxatas per cuncta sequacia ceras  
et uultus implere manu, seu corpora gypso  
fingere uel signi speciem componere massae,  
sic Pater omnipotens uicturum protenus aruum  
tractat et in lento meditatur uiscera caeno.*<sup>611</sup>

N. Hecquet-Noti<sup>612</sup> relève que le motif renvoie à l'*Épître aux Romains* 9,20-21<sup>613</sup> et, dans le champ poétique, à Prudence, qui l'inclut dans une méditation christologique sur l'incarnation

---

<sup>607</sup> Voir *ThLL* 5.1.2148.65, s.u. *duco* II.A.2 : de opere artificum (maxime in materia lenta uel molli [cf. gr. ἐλαύνω]). Dans des contextes un peu analogues, cela étant, *ducere* peut simplement signifier « ériger » ou « construire », comme dans la locution *ducere murum* (*ThLL* 5.1.2151.65), cf. *Aen.* 1,423-425 : *instant ardentes Tyrii : pars ducere muros / molirique arcem et manibus subuoluere saxa, / pars optare locum tecto et concludere sulco* ; expression que l'on retrouve dans notre poème, au vers 463 du livre de la genèse (463-464) : *cuius progenies, properat dum ducere muros, / condidit eximias uastis suspectibus urbes*, pour désigner l'industrie des descendants de Noé.

<sup>608</sup> *Aleth.* 1,204-206, déjà cité : [...] *facilem nam cedere limum / et flexum formamque sequi qua ducitur arte / arripit* [...] ; plus douteux, *Metrum in Genesim* 126-127 : [...] *o felix nimium, qui ducis Olympo / genus et formam* [...], (cf. *Aen.* 6,834, *tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo*) où le sens est « tirer de », « tenir de », et la diathèse renversée par rapport à notre texte.

<sup>609</sup> *cento* 116-117 : *felicemque trahit limum, fingitque premento / pingue solum primis extemplo a mensibus anni.*

<sup>610</sup> *Alethia* 1,204-206, voir note ci-dessus.

<sup>611</sup> Suit une ekphrasis de trente-deux vers qui détaille la structure organique du corps humain ; ce style homérique latin paraît plus classique que tardo-antique, et n'est en tout cas pas banal, rapporté à la norme des poèmes bibliques.

<sup>612</sup> 1999, 139 n. 4.

dont les termes recourent fort souvent ceux que nous présentent les réécritures poétiques de la *Genèse*, en *Apotheosis* 1020-1046<sup>614</sup>.

- *dextra* est le nom usité de la « main »<sup>615</sup> en tant que principe d'action et désignation métonymique de la volonté, qu'elle soit comme ici secourable, rende la justice, et conclue des pactes, cf. Pseudo-Hilaire, *gen.*125-126 *O felix animal, summi cui dextra tonantis / est pater*, ou commettre des crimes, voir Dracontius *laud.* 2,321 : *iam genitos utinam tantum fera dextra feriret!* Le caractère topique de la désignation limite le risque d'interprétation anthropomorphique.

- *inspirat brutum diuino a pectore pectus* rend compte de la seconde partie de *Gen.* 2,7, dont nous mentionnons ici des variantes issues des *Veteres Latinae* : *et insufflauit (inspirauit / ἐνεφύσησεν) in faciem eius spiritum (flatum / πνοήν) uitae et factus est homo in animam uiuentem (εἰς ψυχὴν ζῶσαν)*. La tradition<sup>616</sup> vit d'abord ici la création de l'âme, ce qui ne

---

<sup>613</sup> *O homo, sed tu quis es, qui respondeas Deo? Numquid dicit figmentum ei qui se finxit: Quid me fecisti sic? An non habet potestatem figulum luti ex eadem massa facere aliud quidem uas in honorem, aliud uero in ignominiam?*

<sup>614</sup> *Et quid agit Christus, si me non suscipit, aut quem / liberat infirmum, si dedignatur adire / carnis onus manuumque horret monumenta suarum? / Indignumne putat luteum consciscere corpus, / qui non indignum quondam sibi credidit ipsum / pertrectare lutum, cum uas conponeret aruo / nondum uiscereo sed inertis glutine limi, / impressoque putres sub pollice duceret artus? / Tantus amor terrae, tanta est dilectio nostri! Dignatur praepinguis humi comprehendere mollem / diuinis glaebam digitis, nec sordida censet / haerentis massae contagia. Iusserat ut lux / confieret, facta est ut iusserat. Omnia iussu / imperitante nouas traxerunt edita formas; / solus homo emeruit Domini formabile dextra / os capere et fabro deitatis figmine nasci. / Quorsum igitur limo tanta indulgentia nostro / contigit ut Domini manibus tractatus honora / arte sacer fieret tactu iam nobilis ipso? / Decrerat quoniam Christum Deus incorrupto / admiscere solo, sanctis quod fingere uellet / dignum habuit digitis et carum condere pignus. / Destituit natura quidem destructa coactae / telluris formam mortique obnoxia cessit, / sed natura Dei numquam soluenda caducam / tellurem nostro uitiatam primitus usu / esse suam uoluit, ne iam uitabilis esset. / Christus nostra caro est: mihi soluitur et mihi surgit, / soluor morte mea, Christi uirtute resurgo.*

<sup>615</sup> *ThLL* 5.1.917.65.

<sup>616</sup> En commençant par Philon, *opif.* 135; voir *DThC* s.u. « âme, doctrine des trois premiers siècles » : « quelques uns des dogmes chrétiens, celui du péché originel surtout et de la prédestination, l'insistance de saint Paul sur la servitude du péché, sur la lutte intime entre la chair et l'esprit, sur la discussion entre les charnels et les spirituels, sur notre vie supérieure par l'Esprit-Saint, tout cela soulevait des problèmes difficiles sur la liberté humaine, sur l'origine de l'âme, sur son unité dans chaque homme; tout cela remettait les chercheurs en face des questions agitées dans les écoles philosophiques et devait suggérer sur plus d'un point à des esprits imbus des opinions platoniciennes des solutions analogues à celles de Platon et de ses disciples. »

résoud pas pour autant tous les problèmes posés par le passage. L'âme, du point de vue de l'expérience, est ce qui manque au cadavre pour être un être vivant, elle se révèle donc facilement assimilable au « souffle », et ainsi elle est désignée par des ensembles de termes qui ont tous en commun de dénoter des déplacements d'air<sup>617</sup> : Ψυχή, πνεῦμα, πνοή, en latin, *anima / animus*<sup>618</sup>, *spiritus, flatus* ; c'est une palette de termes aux contours sémantiques flous, dont certains possèdent tout de même des emplois plus spécifiquement concrets (πνοή, *flatus*), et d'autres sont parfois traduisibles par le mot « esprit » qui peut s'opposer à « âme » comme « âme » et « esprit » s'opposent à « corps » ; en fin de compte, « âme » et « esprit »<sup>619</sup> restent des objets théoriques et confusément conçus<sup>620</sup>. De plus, la spéculation ontologique stoïcienne à l'origine, comme chrétienne par la suite<sup>621</sup>, sont le cadre d'une spécialisation du terme πνεῦμα / *spiritus* ; en théologie chrétienne il est le terme qui a l'honneur de désigner spécifiquement l'Esprit-Saint, ce qui, par association, fait du πνεῦμα, en quelque sorte, le plus haut degrés de l'esprit, ainsi que le jeu relatif des termes le montre chez saint Paul (1 Cor. 2,10-16) :

ἡμῖν δὲ ἀπεκάλυψεν ὁ θεὸς διὰ τοῦ πνεύματος· τὸ γὰρ πνεῦμα πάντα ἐραυνᾷ, καὶ τὰ βάθη τοῦ θεοῦ. τίς γὰρ οἶδεν ἀνθρώπων τὰ τοῦ ἀνθρώπου εἰ μὴ τὸ πνεῦμα τοῦ ἀνθρώπου τὸ ἐν αὐτῷ; οὕτως καὶ τὰ τοῦ θεοῦ οὐδεὶς ἔγνωκεν εἰ μὴ τὸ πνεῦμα τοῦ θεοῦ. ἡμεῖς δὲ οὐ τὸ πνεῦμα τοῦ κόσμου ἐλάβομεν ἀλλὰ τὸ πνεῦμα τὸ ἐκ τοῦ θεοῦ, ἵνα εἰδῶμεν τὰ ὑπὸ τοῦ θεοῦ χαρισθέντα ἡμῖν· ἃ καὶ λαλοῦμεν οὐκ ἐν διδακτοῖς

<sup>617</sup> Voir Dracontius, *laud.* 1,584-621, une longue méditation qui passe en revue toutes les formes de souffle, du vent au Saint-Esprit en passant par le souffle des bêtes, des hommes, et de Dieu.

<sup>618</sup> Dans la langue vivante, *anima* et *animus* ont pris un sens plus abstrait, mais la racine \*h<sub>2</sub>enh<sub>1</sub>- (cf. grec ἄνεμος, voir LIV s.u. \*h<sub>2</sub>enh<sub>1</sub>-) signifie bien, à l'origine, « souffler » ; « en latin, c'est le groupe de *spirare, spiritus*, qui au sens de « souffler, souffle (de la respiration) », a remplacé le groupe d'*anima* », DELL, s.u. *anima*.

<sup>619</sup> Auxquels on pourrait ajouter « cœur » / *cor* / καρδία, qui est aussi, au sens propre, un organe lié au « souffle », et qui peut se substituer à « esprit » comme à « âme », en particulier lorsque les processus « psychiques » considérés relèvent davantage de l'affect que de la cognition.

<sup>620</sup> En hébreux, les trois termes concernés, eux-aussi assez interchangeables semble-t-il, sont *nēpēš, nāšāmāh, rūāḥ* ; quant à l'état pré-chrétien de la question des noms de l'âme, voir encore DThC s.u. « âme, doctrine des trois premiers siècles » : « [...] les doctrines les plus diverses se mélaient dans un amalgame confus, ψυχή, âme, principe de vie, et πνεῦμα, esprit, ne présentaient rien de net à la pensée [...] ; par une curieuse confusion entre l'image et l'idée, on lui attribue par l'imagination les propriétés du souffle matériel, mais par la pensée, on spiritualise ce souffle, et ainsi, sans paraître s'en douter, on donne à une même substance les propriétés incompatibles de la matière et de l'esprit. »

<sup>621</sup> A ce sujet voir Verbeke 1945.

ἀνθρωπίνης σοφίας λόγοις ἀλλ' ἐν διδακτοῖς πνεύματος, πνευματικοῖς πνευματικὰ συγκρίνοντες. **ψυχικός** δὲ **ἄνθρωπος** (**lat. animalis homo**) οὐ δέχεται **τὰ τοῦ πνεύματος τοῦ θεοῦ** (**lat. quae sunt spiritus dei**), μωρία γὰρ αὐτῷ ἐστίν, τὰ τοῦ πνεύματος τοῦ θεοῦ, μωρία γὰρ αὐτῷ ἐστίν, καὶ οὐ δύναται γινῶναι, ὅτι πνευματικῶς ἀνακρίνεται· ὁ δὲ πνευματικῶς ἀνακρίνει τὰ πάντα, αὐτὸς δὲ ὑπ' οὐδενὸς ἀνακρίνεται. τίς γὰρ ἔγνω **νοῦν κυρίου** (**lat. sensum Domini**), ὃς συμβιβάσει αὐτόν; ἡμεῖς δὲ νοῦν Χριστοῦ ἔχομεν.

La Ψυχή est décrite comme solidaire d'un mode d'être inférieur, nommé ψυχικός / *animalis*, mais qu'il faut distinguer ici de ce que nous nommons en français « animal » car cela désigne dans ce texte les facultés intellectives<sup>622</sup> ; elle s'oppose ici au πνεῦμα qui à l'inverse est une entité dont la fonction est eschatologique, mais qui est exprimée en termes intellectuels, lorsqu'il est mis en rapport avec une « connaissance de l' esprit du Seigneur » (γινῶναι νοῦν<sup>623</sup> κυρίου). Il y a donc chez Paul une tripartition de l'homme<sup>624</sup>, corps, âme, esprit par ordre ascendant, et qui, du point de vue du contenu des notions, est le lieu d'une surenchère argumentative : il est manifeste que cet argument et l'usage des termes vise à reléguer d'une manière polémique l'intellect des orgueilleux au rang animal, pour mieux exalter la nouvelle réalité spirituelle ; le vrai intellectuel, dit implicitement le texte, sera l'homme spirituel. Nous sommes donc, pour conclure cet excursus sur les noms bibliques de l'âme, face à des termes dont le contenu spéculatif, puis un usage polémique parfois à la limite de l'antiphrase, ont considérablement obscurci le sens ; qui plus est, la recherche d'équivalents entre les termes grecs et des termes latins conduit à mobiliser des mots latins qui vont parfois, pour tenir leur place dans le système ou l'antithèse envisagés, être utilisés à contre-emploi, comme *animal* pour ψυχικός.

Pour revenir à notre texte de la Genèse et à sa paraphrase poétique, s'il est donc universellement admis que la seconde partie de 2,7 concerne l'âme de l'homme, il reste à déterminer quelle est la nature du « souffle » dont il est question, et la signification réelle de la

<sup>622</sup> Tandis que le mot *animal* a normalement en latin le même emploi que son descendant français, comme chez Sénèque, où l'expression *animal rationale* est très courante, par exemple en *Lucilius*, 41,8 : *Rationale enim animal est homo*.

<sup>623</sup> Pour *sensus* dans le sens νοῦς cf. *Hept. gen.* 73-74 : *spumeus, astuto uincens animalia sensu, / serpebat tacite, spiris frigentibus anguis*, que nous avons traduit : « écumant, surpassant les êtres vivants par son **intelligence retorse**, il glissait en silence, le serpent aux nœuds glacés ».

<sup>624</sup> 1 *Th.* 5,23 : Αὐτὸς δὲ ὁ θεὸς τῆς εἰρήνης ἀγιάσαι ὑμᾶς ὀλοτελεῖς, καὶ ὀλόκληρον ὑμῶν **τὸ πνεῦμα καὶ ἡ ψυχή καὶ τὸ σῶμα** ἀμέμπτως ἐν τῇ παρουσίᾳ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τηρηθεῖη.

procédure. L'Évangile paraissait donner à ce propos un témoignage déterminant, en utilisant, lorsque le Christ ressuscité transmet son mandat divin à ses disciples, le même verbe employé en Gn. 2,7 par la LXX, ἐνεφύσησεν (Jn. 20,21-23) :

εἶπεν οὖν αὐτοῖς πάλιν, Εἰρήνη ὑμῖν· καθὼς ἀπέσταλκέν με ὁ πατήρ, καὶ γὰρ πέμπω ὑμᾶς. καὶ τοῦτο εἰπὼν ἐνεφύσησεν καὶ λέγει αὐτοῖς, **Λάβετε πνεῦμα ἅγιον**· ἂν τινῶν ἀφῆτε τὰς ἀμαρτίας ἀφεῶνται αὐτοῖς, ἂν τινῶν κρατῆτε κεκράτηνται.

Ce lien ainsi établi entre le verbe « insuffler / inspirer » et l'Esprit-Saint<sup>625</sup> était utilisé par les exégètes pour postuler qu'il pouvait ici être question d'une action de la troisième personne divine<sup>626</sup> ; selon cette lecture, l'Esprit-Saint viendrait comme « activer » une âme préalablement créée et placée en l'homme en Gn. 1,27 ; Augustin la résume pour la réfuter en *ciu.* 13,24 :

[...] *illud parum considerate quibusdam uisum est, in eo quod legitur : 'inspirauit deus in faciem eius spiritum uitae, et factus est homo in animam uiuentem', non tunc animam primo homini datam, sed eam, quae iam inerat, spiritu sancto uiuificatam. Mouet enim eos, quod Dominus Iesus, postea quam resurrexit a mortuis, insufflauit dicens discipulis suis : accipite spiritum sanctum. Vnde tale aliquid factum existimant, quale tunc factum est, quasi et hic secutus euangelista dixerit : et facti sunt in animam uiuentem.*<sup>627</sup>

---

<sup>625</sup> Et ce malgré une incertitude terminologique relevée par Augustin, pour lequel πνοήν ne pouvait pas désigner l'Esprit-Saint ; voir *gen. ad litt.* 7,1-2 et *ciu.* 13,24 : *Semper autem iste spiritus (spiritus sanctus sc.) in scripturis sanctis graeco uocabulo πνεῦμα dicitur, sicut eum et hoc loco iesus appellauit, quando eum corporalis sui oris flatu significans discipulis dedit ; et locis omnibus diuinorum eloquiorum non mihi aliter umquam nuncupatus occurrit. Hic uero, ubi legitur : 'et finxit deus hominem puluerem de terra et insufflauit siue inspirauit in faciem eius spiritum uitae', non ait graecus πνεῦμα, quod solet dici spiritus sanctus, sed πνοήν, quod nomen in creatura quam in creatore frequentius legitur ; unde nonnulli etiam latini propter differentiam hoc uocabulum non 'spiritum', sed 'flatum' appellare maluerunt. Pour Augustin, il s'agit de réfuter que ce « souffle » puisse être conçu comme une émanation de l'essence de Dieu (*gen. ad litt.* 7,3) : *nam cum quidam ex hoc uerbo crediderint aliquid esse animam de ipsa substantia Dei, id est eiusdem naturae, cuius ille est, hoc ideo putantes, quia cum homo sufflat, aliquid de se ipso eicit in flatu, hinc potius admonendi sumus hanc inimicam fidei catholicae reprobare sententiam.**

<sup>626</sup> Origène, *de princ.* 1,3,6, qui exprime cela comme une hypothèse, ou Tertullien, plus catégorique, qui lie cette idée au scénario de la Chute, *de bapt.* 5 : *recipit enim illum Dei spiritum quem tunc de adflatu eius acceperat sed post amiserat per delictum* ; voir aussi Cyrille d'Alexandrie, *in Ioan.*, 9, 47, Basile de Césarée, *in Psalm.* 48, et *alii.*

<sup>627</sup> Cf. *c. Manich.* 2,201, à l'époque duquel Augustin, s'il ne parlait pas d'une action du Saint-Esprit, trouvait toutefois encore envisageable une création de l'âme en deux temps ; dans ce cas, disait-il, c'est le *sensus*, c'est-à-

Comme l'explique ensuite Augustin<sup>628</sup>, cette interprétation s'appuyait notamment sur le fait que l'Écriture dit *et factus est homo in animam uiuentem*, où *homo* aurait impliqué l'existence préalable d'une âme et d'un corps ; Augustin attentif comme toujours aux tropes et aux faits de langage, considère qu'il s'agit d'une forme banale de synecdoque, comme lorsque nous disons « cet homme est mort »<sup>629</sup>. Ce qui est communiqué à l'homme par cette insufflation est bien son *anima*, mais qui est dite *rationalis*<sup>630</sup>, ce qui bien entendu la distingue de celle des autres *animales* :

[...] *intellegendum est, secundum quid dicatur homo 'ad imaginem dei' et homo 'terra atque iturus in terram'. Illud enim secundum animam rationalem dicitur, qualem deus insufflando uel, si commodius dicitur, inspirando indidit homini, id est hominis*

---

dire l'intelligence qui le caractérise en tant qu'espèce, qui lui est communiquée par ce souffle : *quod autem scriptum est, 'et insufflauit in eum spiritum uitae, et factus est homo in animam uiuentem' : si adhuc corpus solum erat, animam adiunctam corpori hoc loco intelligere debemus [...]* ; ***si autem homo ille qui factus erat, iam corpus et anima erat, ipsi animae sensus est additus ista insufflatione, cum factus est homo in animam uiuentem : non quia illa insufflatio conuersa est in animam uiuentem, sed operata est in animam uiuentem. Nondum tamen spiritualement hominem debemus intelligere, qui factus est in animam uiuentem, sed adhuc animale. Tunc enim spiritualis effectus est, cum in paradiso, hoc est in beata uita constitutus, praeceptum etiam perfectionis accepit, ut uerbo Dei consummaretur. Itaque postquam peccauit, recedens a praecepto Dei, et dimissus est de paradiso, in hoc remansit ut animalis esset.*** On voit de plus ici comment le récit de la *Genèse* est concilié avec la division paulinienne, entre *homo animalis* (ψυχικός) et *spiritualis* (πνευματικός), dernier terme dont le sens spécifiquement eschatologique est plus clairement spécifié que dans le texte paulinien cité, et d'une manière moins polémique, les priorités argumentatives n'étant sans doute plus les mêmes.

<sup>628</sup> *ciu.* 13,24 : *iam, inquit, habebat animam, alioquin non appellaretur homo, quoniam homo non est corpus solum uel anima sola, sed qui et anima constat et corpore.*

<sup>629</sup> *Ibid.* : *An dicturi sunt sic loqui Scripturam non solere Diuinam ? Immo uero illa ita nobis in hoc adtestatur, ut etiam cum duo ista coniuncta sunt et uiuit homo, tamen etiam singula hominis uocabulo appellet, animam scilicet interiorem hominem, corpus autem exteriorem hominem uocans, tamquam duo sint homines, cum simul utrumque sit homo unus.*

<sup>630</sup> Cf. Ambroise, *de noe* 25,92, avec une variante de l'adjectif, *rationabilis* : *nos igitur huiusmodi diuisionem teneamus, ut separemus quod est **rationabile animae**, cuius substantia diuinus est spiritus, sicut ait scriptura : quia insufflauit in faciem eius spiritum uitae, esse autem in ea nutrimentum quoddam uitale, quo hoc corpus animatur, esse etiam delectabile [...]*, où *spiritus diuinus* ne nous semble pas synonyme de *spiritus sanctus*, mais il faut admettre que, comme il a déjà été remarqué, le caractère flottant des notions, le jeu des sens figurés, et les contagions entre les termes rendent beaucoup de textes abordant cette question passablement obscurs.

*corpori ; hoc autem secundum corpus, qualem hominem deus finxit ex puluere, cui data est anima, ut fieret corpus animale, id est homo 'in animam uiuentem'.*<sup>631</sup>

Au début du V<sup>e</sup> s., pour résumer l'état de l'exégèse de *Gn. 2*, l'époque probable du poème, la théologie trinitaire s'est donc affinée ; le consensus n'affirme plus une implication du Saint-Esprit, et comprend le passage comme un récit de l'entrée de l'âme dans le corps de l'homme ; seulement, c'est une âme de qualité supérieure, donnée de la bouche même du Créateur ; il ne s'agit pas d'une simple respiration, dont jouissent aussi les bêtes ; c'est une âme intellectuelle (*anima rationalis*) qui pourrait bien être ce qu'entendait l'Écriture en *gn. 1,27* par « l'image de Dieu ».

Voyons donc à présent ce que dit notre poème : la formulation de l'*Heptateuchos*, *inspirat brutum diuino a pectore pectus*, frappe avant tout par sa facture rhétorique : après avoir, au vers précédent, mesuré l'écart ontologique (*dignatus ducere dextra*), on le réduit par un polyptote *pectore pectus*<sup>632</sup>, qui, par le sens propre du mot, désigne la source et la destination du souffle communiqué à l'homme, mais par le sens figuré, pose une identité « de cœur »<sup>633</sup> entre le Créateur et la créature, homologie qui est relevée par le piquant du paradoxe, avec l'antithèse *diuinus / brutus* qui vient rappeler le contexte de faveur divine ; tout cela est encore souligné par la disposition en chiasme<sup>634</sup> (épithète 1 épithète 2 / substantif 2 substantif 1), la symétrie rythmique du syntagme *brutum diuino a pectore pectus* (deux pieds de part et d'autre de la préposition *ā*), et l'allure composée imprimée par les quatre spondées.

- *brutum pectus* : *brutus* signifie d'abord « sot », « dépourvu d'entendement », et se dit volontiers des bêtes<sup>635</sup> ; en poésie classique, on trouve l'adjectif chez Horace comme épithète

---

<sup>631</sup> Augustin, *ciu.* 13,24.

<sup>632</sup> Schmalzgruber 2017, 218 relève des parallèles à ce polyptote en Lucilius 305, Lucain 4,624 et 4,783, et Silius Italicus, *punica* 5,217.

<sup>633</sup> Voir *ThLL* 10.1.914.5 s.u. *pectus*, II : « est sedes animi et affectuum uel ponitur pro animo, affectibus ». Cf. Sedulius, *carmen paschale* 5,63-65, qui utilise la même figure d'homologie pour amplifier le pathétique de la trahison que constitue le baiser de Judas au Christ : *Sacrilegamque aciem, gladiis sudibusque minacem / cum moueas, ori ora premis mellique uenenum / inseris et blanda Dominum sub imagine prodis ?*

<sup>634</sup> Voir Schmalzgruber p. 218, qui observe de plus que sur le plan syntaxique, cette homologie est exprimée de la même façon que celle qui lie l'homme et la femme en *Gen 2,23* : *hoc nunc os ex ossibus meis et caro ex carne mea haec uocabitur quia ex uiro suo sumpta est haec*, où se lisent de même la similitude et la dépendance.

<sup>635</sup> *ThLL* 2.0.2216.40, II. 2. , « de bestiis ».



de nature de la « terre »<sup>636</sup> ; enfin, son emploi pour qualifier des termes qui dénotent le jugement ou l'entendement comme *cor*, *pectus*, ou *mens* n'est pas inconnu dans la latinité tardive<sup>637</sup>. Il semble que dans l'*Heptateuchos* ce *brutum pectus* soit conçu, d'une manière assez pauvre sur le plan théologique, comme la *terra informis* du vers 2, ou l'*arida* du vers 12<sup>638</sup>, c'est-à-dire comme un substrat matériel difficile à concevoir, car il y manquerait le caractère organisé qui fait advenir à l'être, et qui est la marque de Dieu dans la Création<sup>639</sup> ; cette formulation n'est par ailleurs guère compatible avec l'idée d'un corps déjà doté au préalable d'une âme de quelque sorte.

- *inspirat* : le cas de ce verbe relève du problème, déjà évoqué, de la différence de conception et d'usage des mots entre les poètes et ceux qui s'appliquent à créer de la doctrine ; en effet, Augustin, déjà ennuyé par la licence anthropomorphique<sup>640</sup>, et pour éviter que l'on ne croie que ce verbe implique, selon une conception gnostique, que l'âme humaine soit de nature divine, condamne l'usage d'*inspirare* / *spirare* pour traduire ἐνεφύσησεν<sup>641</sup> ; mais ce

<sup>636</sup> *carm.* 1,34,5-11, qui évoque des entités cosmiques primordiales assez analogues à celles décrites par la Genèse au chapitre 1 : *namque Diespiter / igni corusco nubila diuidens / plerumque, per purum tonantis / egit equos uolucrumque currum, quo bruta tellus et uaga flumina, / quo Styx et inuisi horrida Taenari / sedes Atlanteusque finis / concutitur.*

<sup>637</sup> Voir *ThLL* 2.0.2216.70, cf. notamment Avit, *spir. hist.* 4,350 : *occultus brutis in sensibus ardet terror*, ou, dans un sens qui nous paraît être celui de notre texte, Ambrosiaster, *in rom.* 7, 25 : *caro autem quia iudicium non habet, neque capax est discernendi : est enim bruta natura.*

<sup>638</sup> Voir *supra*, *ad loc.*

<sup>639</sup> Cf. *aleth.* 1,114-119, déjà cité, qui décrit la naissance des animaux aquatiques, et où donc *anima* ne désigne a priori pas l'âme intellectuelle : *Quinta dies mouit spirantia corpora ponto, / quae liquor ex facili genuit sparsitque profundo, / delicias pelagi, uario quas germine miris / formauit natura modis, quae iussa creare / pro toto partes etiam sibi uiuere rerum / cogit et in brutas animam dedit ire figuras,*

<sup>640</sup> *gen. ad litt.* 7,1 : *quaerebamus autem in superiore sermone de manibus Dei, cum homo de limo formatus cogitaretur ; quid ergo nunc dicendum est in eo quod scriptum est : sufflauit deus, nisi quia sicut non manibus corporis finxit, ita nec faucibus labiisue sufflauit ?*

<sup>641</sup> *Ibid.* : *nonnulli enim codices habent : spirauit uel inspirauit in faciem eius. sed cum graeci habeant ἐνεφύσησεν, non dubitatur flauit uel sufflauit esse dicendum. [...] uerum tamen hoc uerbo scriptura in quaestione difficillima plurimum nos, quantum opinor, adiuuit. Nam cum quidam ex hoc uerbo crediderint aliquid esse animam de ipsa substantia Dei, id est eiusdem naturae, cuius ille est, hoc ideo putantes, quia cum homo sufflat, aliquid de se ipso eicit in flatu, hinc potius admonendi sumus hanc inimicam fidei catholicae reprobare sententiam. Il est difficile pour le lecteur moderne, cela étant, de saisir en quoi *flauit* diffère de *spirauit* sur les points relevés par Augustin ; il est probable que la parenté étymologique de *spirare* avec *spiritus*, et le saut de ce *spiritus* à au *spiritus sanctus* s'imposait aux locuteurs de l'époque, mais le *distinguo flatus / spiritus* n'est pas très clair, cf. Juvencus, 2,193-198 qui paraphrase *Jean* 3, et où *flatus* paraphrase φωνή*

distinguo est perdu en poésie, où le verbe *insufflare* n'est jamais employé<sup>642</sup>, y compris par les poètes bibliques, que la raison en soit la sonorité et les connotations du mot lui-même ou son manque de noblesse littéraire ; à l'inverse, comme l'auteur de l'*Heptateuchos*, la plupart emploient *inspirare* sans réticence décelable, comme le Ps.-Hilaire<sup>643</sup> et même l'augustinien Cl. Marius Victorius dans sa *precatio*<sup>644</sup> ; Avit de Vienne, qui mentionne comme Augustin la variation entre les deux mots, l'emploie même de préférence à *insufflare*, les priorités polémiques visant davantage pour lui l'arianisme que le manichéisme<sup>645</sup>.

- Enfin, la mention d'un *diuino pectore* paraît difficilement interprétable comme une référence au Saint-Esprit, mais l'antithèse avec *brutus* suggère néanmoins qu'il faut voir dans le vers la naissance d'une âme intellectuelle, ainsi que le développe le Ps.-Hilaire (*gen.* 148-154) :

*Hinc meminisse licet ueterum, praesentia nosse,  
hinc datur atque animae fas est uentura uidere ;*

---

(*Euangeliorum libri IV*, 2,196-197 pour *Jn* 3,8) : *Terrenum corpus terreno corpore natum est, / Spiritus haud aliter similem generat sibi flatum.* L'*Alethia* en revanche suit le précepte augustinien en 1,202-203 [...] : *flatuque immissa uaporo / uita rigauit humum [...]* en disant *flatus* et non *spiritus* ; mais en *precatio* 84 (voir note ci-dessous), la langue latine ne lui permet pas, si tant est qu'il l'ait souhaité, de dire *insufflare* au lieu d'*inspirare*.

<sup>642</sup> Voir *ThLL* 7.1.2032.55 s.u. *insufflo* : le verbe, alors que la métrique ne s'y opposait pas a priori avec sa base de deux syllabes longues, n'est pas attesté en poésie à l'exception de Prudence, *perist.* 10, 920, et *sufflo* pas beaucoup plus, avec 9 occurrences dont Prudence *apoth.* 978. Le verbe signifiant « souffler » en latin classique était *flo, flare* (voir *DELL* s.u.), remplacé par *sub-flare* en roman seulement ; *in-sufflare*, qui n'est pas attesté avant la traduction de la Septante (ἐν-εφύσησεν) à l'exception d'un emploi technique chez le médecin Scribonius Largus, est pratiquement spécialisé pour désigner la procédure de *Gn.* 2,7.

<sup>643</sup> *gen.* 145-147 : *ne quid diuinis modo desit uultibus, ignem / aetheris inspiras et sacrae mentis opimam / indulges partem permixtus corpore toto*, cf. *Aen.* 6,726-727, déjà cité, [...] *totamque infusa per artus, / mens agit molem et magno se corpore miscet* : le Pseudo-Hilaire est, comme l'auteur de l'*Heptateuchos*, plus littéraire que théologien, et ne se soucie pas toujours d'harmoniser le contenu de ses réminiscences.

<sup>644</sup> *aleth. precatio* 83-86 : *hoc nobis satis est, quod per te nobile terrae / inspirans rationis opus de puluere uili, / ut Domino ingratum talis quoque uinceret hostem, / erexisti hominem [...]*.

<sup>645</sup> *spir. hist.* 1,125-128 : *lenem perpetuo flatum profundit ab ore / inspiratque homini quem protinus ille receptum / attrahit et crebri discit spiraminis auras [...]*. Voir Hecquet-Noti 1999, 145, n. 3, qui remarque que dans le cas d'Avit, la source du mot pourrait être la Vulgate : « Le verbe *inspirare* se rencontre dans la Vulgate, *Gn.* 2,7, tandis que les *ueteres latinae* ont *insufflauit*. Comme pour le *flatum* du vers précédent, le mot a un sens très précis : les verbes *sufflauit* ou *insufflauit* traduisant plus exactement le grec ἐνεφύσησεν de la Septante sont préférés par Augustin (*gen. ad litt.* 7,1-5) à *spirauit* ou *inspirauit* de la Vulgate. Avit a choisi le terme de la Vulgate et s'en explique dans *contra arianos* (30) : *inspirare enim incorporeus potest, insufflare nisi corporeus non potes*. Il oppose ainsi le verbe *insufflare* utilisé par les ariens, partisans d'une âme d'essence corporelle, au verbe *inspirare*, qui renvoie au dogme orthodoxe de l'âme divine. »

*hinc loquimur canimusque deum, hinc sidera cuncta  
 terrarumque uiget cultus, pontusque mouetur ;  
 hinc artes nomenque, pudor, prudentia, iustum ;  
 hinc animae surgunt fortes ; hinc pergit honestum  
 et uia quae ducit castos ad limina caeli.*

Ce dernier texte est aussi disert qu'est sobre celui de l'*Heptateuchos*, mais dans sa dynamique d'éloge, il passe allègrement de la connaissance (148-149 ; 150-151) à la piété (150), puis à la vertu (152-153), et, pour finir, au salut (154). Pourtant il semble que même la perspective eschatologique soit permise par la supériorité cognitive accordée à l'homme en début d'énumération (les *hinc* en anaphore donnent l'idée d'une chaîne causale), et ne se situe pas, comme dans la vision paulinienne, sur un plan totalement différent. Nous oriente en ce sens la dette de ce poème envers Lucrèce, chez lequel l'éloge de la connaissance s'exprime volontiers par un enthousiasme panthéiste, qui est ici singé et orienté *in extremis* vers le cosmos des vertus chrétiennes où les portes du ciel, *limina caeli*, viennent remplacer les *mœnia mundi*, franchies dans le modèle par la figure héroïque d'Épicure (Lucrèce 1,73). Cette idéologie de valorisation de la connaissance n'est pas exprimée ici dans l'*Heptateuchos*, mais elle le sera lors du récit de la Chute<sup>646</sup>, ce qui nous entraîne à postuler pour notre poème une conception similaire et banalement intuitive de l'« inspiration » de Gn. 2,7 ; ainsi, dans *deus hominem inspirauit a diuino pectore*, la partie « prédicative », comme disent les grammairiens, serait dans le complément circonstanciel, et nous comprendrions, en amplifiant quelque peu : « les hommes sont animés par un souffle d'une qualité supérieure à celui des autres animaux, qui trouve sa source dans le sein de Dieu lui-même ; nous respirons au rythme de Dieu et jouissons ainsi par faveur d'une lucidité empruntée à la lumière divine ».

Pour revenir au texte du Pseudo Hilaire, il est remarquable que sa façon d'exprimer le don de la connaissance se fasse en des termes temporels ternaires, *meminisse ueterum, praesentia nosse, uentura uidere*, réminiscent de la manière dont la poésie épique désignait l'omniscience prophétique<sup>647</sup> ; chez Proba de même, cet épisode appelle des vers qui désignaient à l'origine des personnages « inspirés » (*cento* 118-121) :

*iamque inproviso tantae pietatis imago*

<sup>646</sup> Voir *infra*, p. 344.

<sup>647</sup> Cf. *georg.* 4,39 : *nouit namque omnia uates, quae sint, quae fuerint, quae mox uentura trahantur*, et *Il.* 1,68-70 : Ἦτοι ὁ γ' ὧς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετο· τοῖσι δ' ἀνέστη / Κάλχας Θεστορίδης οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος, / ὅς ἤδη **τά τ' ἔόντα τά τ' ἔσσόμενα πρό τ' ἔόντα** ; déjà mentionné *supra*, chapitre 3.

*procedit noua forma uiri, pulcherrima primum,  
os umerosque Deo similis, cui mentem animumque  
maior agit deus atque opera ad maiora remittit.*

Le second hémistiche du v. 120 est issu de *Aen.* 6,11-12, (*Sybilla sc*) *cui mentem animumque / Delius inspirat uates*, et le v. 121 est une copie exacte d'*Aen.* 12,429, où Iapyx, personnage lui aussi lié à Apollon, exprime le mandat divin qu'il constate chez Énée ; du reste le *Centon* ne mentionne pas le « souffle ». Cl. Marius Victorius, comme nous l'avons évoqué *supra*, poursuit sa propre démonstration qui le rend moins dépendant de l'hypotexte que les autres paraphrastes, et il ne s'attarde pas longtemps sur cette question du souffle ; en dépit du vers de la *precatio* 84, déjà cité, où il utilise le verbe *inspirare* déconseillé par Augustin mais sans alternative en poésie, il utilise en revanche, comme nous l'avons incidemment noté, le mot *flatus* et non *spiritus*. Dracontius, de son côté, ne présente pas la scène d'inspiration proprement dite ; voici sa description de la naissance de l'âme, nommée ici *mens*<sup>648</sup> (*laud.* 1,339-347) :

*Conspicitur noua forma uiri sine mente parumper ;  
spiritus infusus subito per membra cucurrit,  
et calefacta rubens tenuit praecordia sanguis,  
mox rubuere genae, totos rubor inficit artus ;  
iam cutis est qui puluis erat, iam terra medullas  
ossibus includit, surgunt in messe capilli ;  
orbe micant gemino gemmantia lumina uisu,  
et uocem compago dedit noua machina surgens,  
auctorem laudare suum gauisa, quod esset.*

L'homme est *sine mente* jusqu'à son onction par le *spiritus*<sup>649</sup>, mais ce *spiritus*, qui communique à la fois l'entendement et l'influx vital, semble emprunter davantage à la science médicale qu'à la science divine, selon les éditeurs de Dracontius<sup>650</sup> ; par ailleurs l'application

<sup>648</sup> Cf. *laud.* 1,329, où l'homme est dit *animal rationis amicum*.

<sup>649</sup> C'est *infusus* reprend le ἐνεφύσησεν biblique au passif, moyen stylistique le plus économique lorsque que l'on veut éviter de parler de l'agent.

<sup>650</sup> Voir Moussy & Camus 1985, 292, avec références bibliographiques : « Ce *spiritus*, qui parcourt le corps humain et donne aux viscères leur chaleur, (v. 341 : *calefacta*), est sans doute le πνεῦμα vital, source de la chaleur animale, selon des modalités que les médecins décrivent diversement : il circule à l'état pur (théorie d'Érasistrate) ou avec le sang (théorie de Gallien) dans les artères ».

à l'homme du terme *machina* est remarquable<sup>651</sup>, qui peut évoquer pour le lecteur moderne les étranges rêveries anthropologiques de Descartes. Avit, dans des vers déjà cités en partie à propos du verbe *inspirare* (1,125-130) s'applique d'abord à donner une vision pittoresque et pathétique, attentive au caractère rythmé et entrecoupé (*crebri*) du souffle, avant de constater (*postquam*) qu'avec le souffle est venu l'entendement (*nascentem sensum*) :

*Lenem perpetuo flatum profundit ab ore,  
 inspiratque homini quem protinus ille receptum  
 attrahit et crebri discit spiraminis auras ;  
 postquam nascentem sollers Prudentia sensum  
 imbuit et puro rationis lumine fulsit,  
 surgit et erectis firmat uestigia plantis.*

Dans le christianisme nicéen, la conception de de l'« inspiration » d'Adam qui se présente à nous est donc celle d'une venue simultanée chez l'homme de la respiration et de l'entendement, sous l'effet d'un « souffle de Dieu » accordé par faveur particulière et à distinguer du *spiritus sanctus*, auquel aucun de nos poètes ne fait référence sur ce point ; le Pseudo-Hilaire, encore une fois, est le plus disert sur ce thème très important dans son poème, dans cet extrait où se lit aussi, pour désigner le corps de l'homme, le terme *pectus* (*gen.* 135-147) :

*Tunc alacres promptasque manus uitaeque **ministras,**  
 atque **domum diuae pectus rationis et alti**  
**sedem consilii, facundae uocis honorem.**  
 Haec soli concessa homini ; **nam cetera mutum**  
**et pecus obtinuit,** uentrem, praecordia, neruos,  
 uenarum riuos et sparsum corpore sanguem,  
 <et> iusti laeuique simul sensusque doloris.  
 Tu uero, Omnipotens, **priuato munere largus**  
**erga hominem manibusque tuis operisque fauore**  
**inpendens,** patria pignus pietate colendo,  
**ne quid diuinis modo desit uultibus, ignem***

---

<sup>651</sup> A telle enseigne que les traducteurs français ont jugé préférable d'amplifier en « machine humaine » (Moussy & Camus 1985, 168) ; dans la paraphrase biblique, le mot désigne ordinairement le monde (*laud.* 2,57 et 2,196, *spir. hist.* 1,52), le ciel (*gen.* 85, *aleth.* 1,76, *spir. hist.* 4,120) ou, comme l'homme, autre microcosme, l'arche de Noé (*aleth.* 2,406, *spir. hist.* 4,240).

*aetheris inspiras et sacrae mentis opimam  
indulges partem permixtus corpore toto.*

Ce texte nous apparaît comme une synthèse de la façon dont les poètes conçoivent la condition humaine, autour de l'opposition entre la faculté de parole de l'homme et le mutisme des bêtes : la raison s'oppose ici à un âme simplement sensitive, mais dotée néanmoins d'une intuition du juste et de l'injuste, et d'une sujétion à la douleur qui rapprochent les animaux de l'homme (*iusti laeuique simul sensusque doloris*), et elle nous échoit par une faveur divine qu'il convient de mesurer, et dont le moyen en l'homme serait cette « étincelle » (*ignem aetheriis*) mal définissable, qui est sentie, en deçà des rationalisations théologiques, comme une part de Dieu (*quid diuinis*) infusée en l'homme (*permixtus corpore toto*).

### **2.3. Dieu crée la femme d'une côte d'Adam (32-36 / 2,18-2,23)**

Quem postquam effigie formatum ceu sua<sup>652</sup> uidit,  
metitur solum mordaces uoluere curas :  
ilicet inriguo perfundit lumina somno,  
mollius ut uulsa formetur femina costa,  
atque artus mixta geminos substantia firmet<sup>653</sup>

(2,18) *et dixit dominus deus non est bonum esse hominem solum faciamus illi adiutorem similem sibi* (2,19) *et quaecumque finxerat deus adhuc de terra omnes bestias agri et omnia uolatilia caeli et adduxit illa ad Adam ut uideret quid uocaret illa et omne quodcumque uocauit illud Adam animam uiuam hoc nomen illius* (2,20) *et uocauit Adam nomina omnibus pecoribus et omnibus uolatilibus caeli et omnibus bestiis agri Adae autem non est inuentus adiutor similis ipsi* (τῷ δὲ Ἀδαμ οὐχ εὐρέθη βοηθὸς ὁμοίος αὐτῷ LXX) (2,21) *et immisit deus soporem in Adam et obdormiuit et sumpsit deus unam de costis eius et impleuit locum eius carne* (2,22) *et aedificauit* (ἠκοδόμησεν LXX) *dominus deus costam quam sumpsit de Adam in mulierem et adduxit illam ad Adam* (2,23) *et dixit Adam hoc nunc os ex ossibus meis et caro ex carne mea haec uocabitur mulier quia ex uiro suo sumpta est haec*

<sup>652</sup> L'abrègement de la désinence en -ā de l'ablatif féminin singulier est une licence que, ainsi qu'on l'a déjà observé, se permet régulièrement le poème, voir Peiper 1891, *index metricus* p. 344.

<sup>653</sup> « Lorsqu'il voit l'homme formé comme à sa propre image, / il mesure que, tout seul, il est la proie de dévorants soucis : / aussitôt, il baigne ses paupières d'un sommeil apaisant, / pour modeler plus délicatement la femme, d'une côte détachée, / afin qu'une substance mêlée fortifie ce corps dédoublé ».

- Il faut rappeler ici que les événements de *Gn.* 2,8-2,17, qui décrivent l'institution du Paradis et la présentation de l'Arbre de la connaissance, sont différés aux vers 50-69 pour permettre un récit homogène de la création de l'homme et de la femme ; différée également, aux vers 42-44, la nomination par Adam des bêtes présentées à lui (2,19-20), liée dans la Genèse (*Adae autem / τῷ δὲ Ἀδαμ*) à la constatation qu'il ne se trouvait pas d'« aide », de « secours » (*adiutorem, βοηθός*) qui fût « semblable à lui » (*similis ipsi / ὅμοιος αὐτῷ*)<sup>654</sup> : le texte biblique énonce clairement qu'il est d'abord cherché une assistance, et même une compagnie (*Gn.* 2,18 *non est bonum hominem esse solum*) parmi les bêtes<sup>655</sup>, et que, celles-ci ne faisant pas l'affaire, le Seigneur tire alors la femme du corps même de l'homme : ce lien entre les deux événements est occulté dans la paraphrase. Si Ambroise réduit rapidement la difficulté, en considérant qu'il s'agissait simplement d'enseigner au premier homme la division sexuée des êtres vivants<sup>656</sup>, saint Augustin juge que toute la scène est fort mystérieuse<sup>657</sup> et soulève nombre de questions : *uidetur mihi propter aliquam significationem propheticam factum, sed*

<sup>654</sup> Voir à ce sujet De Merode 1977, avec une étude des termes hébreux ; en particulier p. 332 : « que la femme soit créée pour Adam ne prouve pas [...] sa moindre valeur car Adam non plus n'est pas lui-même, n'est pas complet, sans sa femme. [...] *kenegdô*, traduit dans la LXX par ὅμοιος, signifie littéralement : en face de lui, son vis-à-vis, son partenaire, son correspondant. Aucune hiérarchie n'est exprimée par là. »

<sup>655</sup> Si l'auteur de l'*Heptateuchos* préfère ignorer cette partie de la situation, d'autres poètes en rendent compte, cf. Proba, *cento* 122-123 où le télescopage des références virgiliennes (*Aen.* 5,379 ; 7,256 et 7,578) est comme souvent assez burlesque : *quaeritur huic alius ; nec quisquam ex agmine tanto / audet adire uirum sociusque in regna uocari* ; ou *aleth.* 1,355-360, plus sérieux et explicite, et qui donne pour sa part un compte-rendu exhaustif du récit biblique : [...] *Sed nemo animantum / aequa homini specie uultuque habituque uigebat / et prope conlato maiorem addebat honorem, / totque inter duplici uitam inlustrantia sexu / impar solus erat, dudum qui coniugis aptam / in se materiem gignendae ignarus habebat* ; le reste des poètes bibliques ne mentionne pas le problème. Le chapitre 3 du *livre des Jubilés*, paraphrase pharisaïque de la Genèse et de l'Exode du I<sup>er</sup> ou du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., mentionne clairement la recherche infructueuse d'Adam d'une compagne parmi les bêtes ; De Merode 1977, 338 observe que le contexte est celui d'une lecture antiféministe de *Gn.* 2 relu à la lumière du récit de la Chute en *Gn.* 3.

<sup>656</sup> *de parad.* 11,49 : *Simul accipe qua causa omnia deducta sint ad Adam, ut in omnibus uideret ex utroque sexu substantiam constare naturae, id est, ex masculino et femina, et ipse usu exemploque cognosceret necessarium sibi consortium mulieris adiectum.* L'omission de cet épisode par notre poète pourrait bien montrer qu'il partageait une opinion de ce type, dans la mesure où il est systématiquement réticent à évoquer les questions liées à la reproduction et plus généralement à la sexualité.

<sup>657</sup> *gen. ad litt.* 9,21 : *numquid ignorabat Deus nihil tale se creasse in naturis animalium, quod simile adiutorium posset esse homini ?*

*tamen factum, ut re gesta confirmata figurae interpretatio libera relinquatur*<sup>658</sup> ; incidemment il donne ici une formule condensée de la façon dont il conçoit l'exégèse littérale, comme contenant et couvrant de son autorité tous les niveaux de lectures figurées. Il ne donne néanmoins pas la signification mystique de cette scène, pas plus qu'il ne l'évoque ailleurs si ce n'est en *gen. c. manich.* 2,11,16 où « il se contente d'<y> voir [...] une preuve de la supériorité de l'homme en tant que raisonnable »<sup>659</sup>. Mais en revanche il prend soin de réfuter d'avance tous ceux qui entendraient mettre plus généralement en question la véracité ou la pertinence de l'Écriture en raison de faits leur semblant discordants, impossibles ou oiseux :

*[...] neque hoc opere suscepimus prophetica aenigmata perscrutari, sed rerum gestarum fidem ad proprietatem historiae commendare, ut quod impossibile uideri uanis atque incredulis potest aut ipsi auctoritati sanctae scripturae uelut testificatione contraria repugnare id pro meis uiribus, quantum deus adiuuat, disserendo demonstrarem neque impossibile esse neque contrarium, quod autem possibile quidem adparet nec habet ullam speciem repugnantiae, sed tamen quasi superfluum uel etiam stultum quibusdam uideri potest, hoc ipsum disputando demonstrarem, quod ideo non tamquam rerum gestarum naturali uel usitato ordine factum est, ut cordibus nostris fidelissima sanctarum scripturarum auctoritate praelata, quia stultum esse non potest, mysticum esse credatur [...]*

Il est important de garder à l'esprit l'existence, mentionnée dès le début du présent commentaire à propos du récit cosmogonique, de cette opposition rationalisante<sup>660</sup> au sein d'un public cultivé et laïque que l'on peut supposer être celui de l'*Heptateuchos*, dans la mesure où notre poème ne prend pas la peine de le prendre en compte, même lorsque un récit est a priori aussi difficile à admettre selon le sens commun que celui de la création de la femme d'une côte enlevée à l'homme ; comparons aux vers rageurs de l'*Alethia* 1,371-380 :

*Hoc nunc turba loco stolidissima desine tandem  
antistare sacro quicquam censere parenti :  
cur sic quippe uiri formata est femina membris  
prima sui, posset molli cum puluere fingi,  
posset et ex nihilo ? Causa est haec uera profecto,  
ne naturalis potius sibi sumeret ordo,*

<sup>658</sup> *gen. ad litt.* 9, 20.

<sup>659</sup> Agaësse & Solignac 1972b, 122-123 n. 22.

<sup>660</sup> Voir Cutino 2009, 107 et n. 23.



*uel quod homo ex homine est liquidoque patesceret orbi  
omnia facta simul tunc, ut cognatio quaedam  
alternum curae propriae misceret amorem,  
semet in alterius cogens agnoscere membris.*

L'*Heptateuchos* se trouve en deça ou au-delà de telles objections : le poème n'instaure pas de distance de ce type avec son contenu narratif, pas plus qu'il ne se permet, en apparence, de conjecturer. L'interprétation de la scène que constitue bien la subordonnée de but du vers 36, *[ut] artus mixta geminos substantia firmet*, que nous examinerons un peu plus loin, ne présente pas les disjonctions spéculatives que l'on trouve dans l'*Alethia* (*uel quod homo...*), et il présente sa lecture comme une évidence, comme on exposerait un jugement consensuel qui se voudrait dénué de charge polémique et même argumentative.

Le texte de Cl. Marius Victorius cité ci-dessus, après les vitupérations initiales, propose deux explications possibles du fait biblique : la première (1,375-376 *causa est haec uera profecto, / ne naturalis potius sibi sumeret ordo*) invoque un « droit d'auteur » du Créateur sur l'humanité dans son ensemble, homme et femme inclus, par la réfutation de l'action d'un *ordo naturalis* qui est une expression augustinienne<sup>661</sup>. La seconde (1,377-380 *uel quod homo ex homine est liquidoque patesceret orbi / omnia facta simul tunc, ut cognatio quaedam / alternum curae propriae misceret amorem, / semet in alterius cogens agnoscere membris*) voit dans ce mode de création une figuration du destin commun de l'homme et de la femme, ainsi voués à se reconnaître l'un en l'autre, et constitue une opinion répertoriée<sup>662</sup>, qui est facilement solidaire d'une valorisation du sexe féminin en tant que tel, comme chez Ambroise en *de inst. uirg.* 3,22 : *nam cum dicit non esse bonum solum esse hominem, confirmat utique bonum esse hominum genus, si uirili sexui femineus sexus accedat* ; ce dernier extrait présente l'avantage de trouver pour *non est bonum esse hominem solum* une explication qui évite l'idée anthropomorphique de compassion divine que nous allons constater bientôt dans l'*Heptateuchos*. Une troisième lecture tire au contraire dans cette création « dérivée » la conception d'une subordination ontologique de la femme à l'homme, et ce dès saint Paul<sup>663</sup> dans la 1<sup>ère</sup> à Timothée 2,11-15, où sont mis en rapports l'impératif de soumission féminine,

<sup>661</sup> La locution est plutôt tardive et chrétienne, avec à l'époque classique une seule attestation chez Tite-Live 44,37,6, deux chez Celse de *medicina* 3,6 et 7,7 ; en tout seulement 4 occurrences sur plus de 1500 avant Marius Victorinus (*adu. Arrius* 1A,14) dans la seule base LLT-A, et nous en comptons plus de 40 chez saint Augustin.

<sup>662</sup> Voir Cutino 2009, p. 107 et notes, qui mentionnent Philon *quaest. in gen.* 1,25 ; 2,60, et Ambroise *de parad.* 10,48.

<sup>663</sup> Voir les précédents rabbiniques chez De Merode 1977, 343-346.

la création antérieure de l'homme, et la séduction coupable de la femme par le serpent, et en 1 *Cor.* 11,3-9, qui, « plus ancienne, ne fait pas mention du péché » mais constitue, « pourrait-on dire, l'aboutissement de la projection de *Gn.* 3,16 (punition de la femme) sur l'interprétation de *Gn.* 2 et même *Gn.* 1 (création de la femme) [...] »<sup>664</sup> ; voir aussi saint Ambroise encore, « assez représentatif dans ses contradictions »<sup>665</sup>, au chapitre 10 du traité *De paradiso*.

Si l'on quitte le plan narratif pour se placer sur celui des lectures typologiques et allégoriques, le poème ne porte pas de trace de la lecture de cette procédure comme figure de la transfixion du Christ, elle-même vue comme une figuration mystique du baptême, mais qui à son tour, transposée à une échelle « historique » par le parallèle génésiaque, devenait un symbole de la naissance de l'Église identifiée à un archétype féminin<sup>666</sup> ; à plus forte raison, sont enfin absentes les lectures allégoriques qui voyaient dans la partition anthropologique entre l'homme et la femme un *distinguo* portant sur des abstractions philosophico-psychologiques,

---

<sup>664</sup> *Ibid.*, 346.

<sup>665</sup> *Ibid.*, 330, n. 1.

<sup>666</sup> Ce que confortait l'emploi du verbe au sémantisme « architectural » *aedificauit* / ᾠκοδόμησεν de *Gn.* 2,23 (cf. le plus neutre *formetur* de l'*Heptateuchos* au vers 35) ; sur cette lecture, voir Jean Chrysostome *ad illum. catech.* 3,17 : Ἀπὸ τῆς πλευρᾶς ἄρα τὴν ἐκκλησίαν ἐδημιούργησεν ὁ Χριστός, καθάπερ ἀπὸ τῆς πλευρᾶς τοῦ Ἀδάμ τὴν Εὐᾶν ἐδημιούργησε ; et Hilaire *tract. myst.* 1,5 ; Ambroise *exp eu. sec. Luc.* 2 ; Jérôme, *in psalm.* 88, ou encore, parmi d'autres, Augustin *in Ioh. eu. tract.* 120,2, où l'on peut voir clairement la chaîne herméneutique progresser à rebours du temps, de l'Évangile au sommeil d'Adam en passant par le récit du Déluge : *uigilanti uerbo euangelista usus est, ut non diceret : 'latus eius percussit', aut 'uulnerauit', aut quid aliud, sed 'aperuit', ut illic quodammodo uitae ostium panderetur, unde sacramenta ecclesiae manauerunt, sine quibus ad uitam quae uera uita est, non intratur. [...] Hoc praenuntiabat quod Noe in latere arcae ostium facere iussus est, qua intrarent animalia quae non erant diluuii peritura, quibus praefigurabatur Ecclesia. Propter hoc prima mulier facta est de latere uiri dormientis, et appellata est uita materque uiuorum. Magnum quippe significauit bonum, ante magnum praeuaricationis malum. Hic secundus Adam inclinato capite in cruce dormiuit, ut inde formaretur ei coniux, quod de latere dormientis effluxit.* L'identification de l'arche à une figure maternelle se retrouve par ailleurs dans l'*Heptateuchos*, *gen.* 293-296 : *nec minus interea tumidum suspensa per aequor, / arca fluens clausum munibat pendula uatem, / uenturisque parens seruabat semina saeculi, / naufragio securo suo [...]* Mais chez les poètes le seul à proposer cette perspective typologique identifiant ici Adam au Christ est Avit, *spir. hist.* 1,160-169 : *Istius indicium somni mors illa secuta est, / sponte sua subiit sumpto quam corpore Christus, / qui cum passurus ligno sublimis in alto / penderet nexus, culpas dum penderet orbis, / in latus extensi defixit missile lictor. / Protenus exiliens manauit uulnere lymphæ, / qua uiuum populis iam tum spondente lauacrum / fluxit martyrium signans et sanguinis unda. / Inde quiescenti, gemina dum nocte iaceret, / de lateris membro surgens ecclesia nupsit.*

en l'espèce l'entendement opposé à la sensation (νοῦς / αἴσθησις)<sup>667</sup>. Si l'on considère plus généralement la qualité, la tonalité littéraire du passage dans l'*Heptateuchos*, il faut observer que, tandis que le récit de la création de l'homme mettait l'accent sur la dignité, la faveur divine et l'élévation de l'homme jusqu'au partage de certaines prérogatives de Dieu, le récit de la création de la femme affirme sa compassion à l'égard de l'humain, une compassion qui va jusqu'à une inquiétude qui le porte à agir avec une douceur qui est une addition au contexte vétérotestamentaire. Cette délicatesse s'exprime encore de façon négative, par l'omission de la mention, en Gn 2,21, de la procédure chirurgicale, assez frappante par son caractère concret et son prosaïsme clinique, qui voit le Créateur remplir de chair la cavité laissée dans le sein d'Adam par l'ablation de la côte.

- *quem postquam effigie formatum ceu sua uidit, metitur solum mordaces uoluerit curas* : examinons tout d'abord la structure syntaxique de ces deux vers : en regard du style « objectif » du texte biblique qui se borne à constater les événements et à décrire leur succession de l'extérieur, l'*Heptateuchos* utilise une narration omnisciente, fort de la convention littéraire qui nous fait accepter le postulat selon lequel le narrateur/scripteur posséderait la capacité de pénétrer les cœurs et de démêler les causes ; en l'occurrence c'est la pensée du Seigneur qui nous est dévoilée, et ainsi *postquam* peut être lue comme une temporelle / causale en lien avec *metitur* : ce serait parce qu'il voit l'homme formé comme à son image qu'il mesurerait, toute psychologie reposant sur un postulat de similitude, le besoin de compagnie de l'homme. Cette pénétration des pensées divines conçues comme comparables à celles des hommes est permise par l'emploi d'un discours plus « narrativisé » que réellement « indirect »<sup>668</sup>, lequel, comme le discours direct présenté par le texte biblique, suppose un point de vue plus extérieur. L'idée explicite d'une commisération du Créateur envers la créature nouvellement formée n'est pas banale parmi les poètes bibliques ; Proba n'émet aucune hypothèse sur les motivations de Dieu<sup>669</sup>, le pseudo-Hilaire fait l'impasse sur la création de la femme pour raconter directement les conséquences de la Chute, l'*Alethia* ne postule pas la compassion mais constate la simple réparation d'une disparité<sup>670</sup> ; Avit ne justifie pas la décision du Seigneur, l'endormissement d'Adam semblant même chez lui

---

<sup>667</sup> De Philon, *opif.* 151-52, à Ambroise, *de parad.* 3,12 : *est etiam νοῦς tamquam Adam, est et sensus tamquam Eua.*

<sup>668</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 219 et Petringa 1992, 153.

<sup>669</sup> La recherche d'une compagnie est tournée en *cento* 122 au passif impersonnel (*quaeritur*).

<sup>670</sup> Voir *aleth.* 358-359, déjà cité : *totque inter duplici uitam inlustrantia sexu / impar solus erat [...].*

s'opérer de lui-même par la formulation au passif<sup>671</sup>. Dracontius est le seul à proposer une lecture analogue à celle de l'*Heptateuchos* en présentant la création de la femme comme un acte de miséricorde envers l'homme ; il va même plus loin dans cette fibre sentimentale, en proposant un éloge de l'amour conjugal qui paraît lire *erunt duo in carne una* de Gn. 2,24 selon une conception romanesque de l' « âme sœur » (*laud.* 1,360-372) :

*Viderat omnipotens haec illum corde mouentem  
et miseratus ait 'demus adiutoria facto  
participem generis'. Tamquam si diceret auctor :  
non solum decet esse uirum, consortia blanda  
nouerit ; uxor erit, cui sit tamen iste maritus ;  
coniugium se quisque vocet, dulcedo recurrat  
cordibus innocuis et sit sibi pignus uterque,  
uelle pares et nolle pares, stans una uoluntas,  
pax animi concors paribus concurrere uotis,  
ambo sibi requies cordis sint, ambo fideles  
et quicumque datur casus, sit causa duorum.  
Nec mora, iam uenit alta quies oculosque supinat  
somnia et in dulcem soluuntur membra soporem  
[...]*

Le poète ici se permet d'inférer tout un monologue intérieur (*tamquam si diceret auctor..*) saturé d'affects, où le Seigneur s'exprime comme un berger des *Bucoliques*. Saint Augustin, pour avoir apprécié, dans sa jeunesse, la poésie de Virgile et les amours de Didon et Enée<sup>672</sup>, récuse fermement ce type de réceptions du texte biblique : sans doute, propose-t-il dans *de genesis ad litteram* pour expliquer la décision de créer la femme, le Seigneur avait-il déjà

---

<sup>671</sup> *spir. hist.* 1, 146-147 : *dumque petunt dulcem spirantia cuncta quietem, / soluitur et somno laxati corporis Adam* ; suit, en 1,148-153, une des amplifications de style homérique qui distinguent Avit dans notre corpus, et qui en l'occurrence exalte la profondeur du sommeil provoqué par le Seigneur chez Adam, plutôt que d'en donner les causes : *cui Pater omnipotens pressum per corda soporem / iecit et immisso tardauit pondere sensus, / uis ut nulla queat sopitam soluere mentem : / non si forte fragor securas verberet aures, / nec si commoto caelum tunc intonet axe, / sed nec pressa manu rupissent membra quietem.*

<sup>672</sup> Voir *conf.* 1,13.

prévu la Chute « à partir de laquelle devait se propager le genre humain promis à la mort »<sup>673</sup> ; l'engendrement d'une descendance est d'ailleurs la seule utilité qu'il puisse imaginer à la création de la femme, étant donné que ni son assistance technique<sup>674</sup>, ni sa compagnie<sup>675</sup> ne pouvait, cela semble aller de soi, être préférable à celle d'un homme<sup>676</sup>.

Ainsi, dans la tonalité sentimentale que projettent Dracontius et l'auteur de l'*Heptateuchos* sur les motivations supposées du Seigneur, peut-on voir un premier exemple d'« interférence », selon l'expression de F. Stella<sup>677</sup>, entre les canons poétiques et le texte de la Loi qu'ils sont amenés à véhiculer.

- *effigie* : notons la continuité du lexique de l'art plastique avec l'emploi de ce mot de la famille de *finigo* qui désigne en latin classique un objet façonné à la ressemblance d'une autre entité<sup>678</sup> ; H. Schmalzgruber (p. 219) observe que le terme se trouve dans la *Vetus Latina*<sup>679</sup> en contexte analogue, lors de l'engendrement de Seth par Adam en *Gn.* 5,3, dans le texte *E*, et en tant que variante de *imaginem, similitudinem, ou speciem*<sup>680</sup>.

---

<sup>673</sup> Traduction d'Agaësse & Solignac de *gen. ad lit.* 9,4 : *ideo autem hoc non iusserat deus, quia secundum suam praescientiam disponebat omnia, in qua et eorum casum procul dubio praesciebat, unde iam mortale genus propagandum esset humanum.*

<sup>674</sup> *gen. ad litt.* 9,5 : *aut si ad hoc adiutorium gignendi filios non est facta mulier uiro, ad quod ergo adiutorium facta est ? Si, quae simul operaretur terram, nondum erat labor, ut adiumento indigeret, et, si opus esset, melius adiutorium masculus fieret ;* même idée chez Ambroise, *de paradiso* 10,48 *adiutorium ad generationem constitutionis humanae intelligimus.*

<sup>675</sup> *gen. ad litt.* 9,5 : *hoc et de solacio dici potest, si solitudinis fortasse taedebat ; quanto enim congruentius ad conuiuendum et conloquendum duo amici pariter quam uir et mulier habitarent ?*

<sup>676</sup> Voir cependant, pour nuancer ces vues, *de bono coniugali* 3,3, où saint Augustin « considère comme un des biens du mariage 'la société naturelle qu'il établit entre les sexes' et qui repose sur l'affection (*caritas*) autant que sur le désir sexuel » (Moussy & Camus 1985, note à 1,361-370, p. 294).

<sup>677</sup> Voir Stella 1999, 30.

<sup>678</sup> Voir *ThLL* 5.2.183 et Ovide *met.* 1,82-83 déjà cité : [...] *satus Iapeto mixtam pluuiialibus undis / finxit in effigiem moderantum cuncta deorum* ; en *Aen.* 2,167 le mot désigne le Palladium.

<sup>679</sup> La locution *effigies Dei* est aussi employée par Tertullien pour désigner la création « à l'image de Dieu », *adu. Marc.* 5,21, *ressur.* 6,17, *adu. Prax.* 7,46) ; enfin, un texte de Pline désigne ainsi l'« apparence » hypothétique de Dieu lui-même (*nat. hist.* 2,14), et montre un caractère relativement œcuménique, du moins chez les savants, de la conception d'un Dieu transcendant : [...] *effigiem Dei formamque quaerere inbecillitatis humanae reor ; quisquis est Deus, si modo est alius, et quacumque in parte, totus est sensus, totus visus, totus auditus, totus animae, totus animi, totus sui.*

<sup>680</sup> Voir Fischer 1951-1954, 93.

- *ceu sua* : *ceu* est la particule qui introduit la comparaison poétique et le *simile* homérique depuis le latin classique (*ThLL* 3.0.977.55) ; mais *ceu sua*, avec un simple pronom de première personne, est sans parallèle, au point que Mayor condamne l'expression<sup>681</sup>, mais devant l'accord des trois manuscrits, nous n'avons pas eu son audace. Si l'on conserve la leçon, il faudrait considérer que ce *ceu sua* est une nouvelle expression de l'identité entre la créature et le créateur : comme nous venons de le voir, le poème semble considérer qu'en plus de la similitude « intellectuelle » issue de la communication du souffle divin, Dieu est presque pour l'homme un frère de cœur, même si *ceu*, comme l'expression « à l'image de de.. », est en quelque mesure énantiosémique, et marque une similitude en même temps qu'une dissemblance. Ce genre de notation, issue encore du sentiment et non de la doctrine, relève d'une identification de la figure du Père à la figure évangélique du Christ<sup>682</sup> qui est un tropisme naturel de cette poésie chrétienne vétérotestamentaire ; mais cependant il n'y a pas lieu de voir ici une assertion théologique, dans la mesure où le poète, comme souvent, évite la difficulté théorique par l'approximation, l'effet de flou de la phraséologie poétique permettant, là encore, de suggérer à chacun que ce qu'il comprend est bien ce qui est entendu par le texte.

- *formatum* : le verbe *formare* est une leçon *Vetus Latina* pour Gn 2,7 et la leçon de la Vulgate en ce même endroit<sup>683</sup>.

- *metitur*<sup>684</sup> est à rapprocher du *inspiciens* du vers 26<sup>685</sup> et à placer avec les termes mettant en scène des délibérations divines qui supposent au Créateur une psychologie anthropomorphe, alors que sa situation en surplomb du temps devrait rendre impossible de postuler de tels

---

<sup>681</sup> Mayor 1889, 5 : « The helpless *sua* betrays the bungler, read *caelite* as Paulin. Nol. c. 30,25 » (Hartel 29,25 en fait, et chez Dolveck 2015, *natal.* 14) ; l'abrègement de *suā* (voir *infra*) est sans doute déterminant dans son jugement.

<sup>682</sup> Figure évangélique du Christ qui ne se confond pas autant que le souhaiterait la cohérence doctrinale avec le Christ en tant qu'entité trinitaire, en l'occurrence dans son rôle éminent de *Logos* cosmogonique ; plus généralement il y a une forme compréhensible d'impérialisme christologique dans les lectures chrétiennes de la Genèse, une recherche constante d'indices de sa présence ou de son influence, et ainsi Tertullien peut-il dans un traité affirmer que « à l' image de Dieu » signifie « à l'image du Christ » (*resurr.* 6,15) : *Et fecit hominem deus, id utique quod finxit, ad imaginem Dei fecit illum, scilicet Christi.*

<sup>683</sup> Vulg., Gn. 2,7 : *formauit igitur Dominus Deus hominem [...]* ; voir Schmalzgruber 2017, 219.

<sup>684</sup> Voir *ThLL* 8.0.886.75

<sup>685</sup> [...] *rectorem inspiciens mundanis defore rebus.*

processus chez lui ; ici donc Dieu « prend la mesure » d'une situation comme s'il ne l'avait pas prévue.

- *solum* est dans le texte biblique en *Gn.* 2,18, mais le contenu du mot subit ici une amplification pathétique avec la locution emphatique *uoluere mordaces*<sup>686</sup> *curas*, dont une traduction un peu amplifiée pourrait être « « rouler en son cœur de dévorants soucis ». Cette dernière locution joint l'emploi du verbe *uoluere* « rouler, faire rouler » dans son sens poétique et psychologique qui exprime le ressassement ou l'intense méditation d'un contenu mental<sup>687</sup> à celui de la *iunctura* « *mordaces curas* »<sup>688</sup>, qui se lit d'abord chez Lucain<sup>689</sup>, mais surtout, et avec quelque récurrence pénitentielle, chez saint Augustin<sup>690</sup> (*conf.* 7,5) : *talia uoluebam pectore misero, ingrauidato curis mordacissimis de timore mortis et non inuenta ueritate*. Sur le plan de l'adaptation de cette expression au contexte biblique précis, c'est encore Dracontius qu'il faut citer pour trouver un parallèle à ce motif de la détresse de l'homme nouvellement créé et de la miséricorde divine à son sujet : en *laud.* 1, 348-359, il donne ainsi une peinture saisissante de l'éveil de la conscience du premier homme :

---

<sup>686</sup> *Mordax* est un ancien mot latin attesté depuis Plaute et Caton (*ThLL* 8.0.1483.45), dont l'emploi métaphorique se rencontre essentiellement chez les poètes et chez les Pères de l'Église, dans l'expression du schème anthropologique de la lutte contre le péché (la « morsure » du péché). Il est fréquent dans l'*Heptateuchos*, et dans le *liber geneleos* ou *mordax* comme trait psychologique est lié comme cause à la manifestation du mal : au vers 75, avec *uoluere* comme au vers 33, il qualifie l'intelligence maligne du serpent (*liuida mordaci uoluens mendacia sensu*), au vers 151, avec *sensu* comme au vers 75 et suivant le même patron métrique, il désigne la jalousie de Caïn (*desine mordaci fratrem disperdere sensu*) ; il se lit aussi en *Hept. gen.* 848, *Hept. exod.* 459, 646, 1136, *Hept. num.* 78, 87, 358, et *Hept. iud.* 273. Le mot se rencontre aussi chez Avit (*spir. hist.* 3,163 ; 4,103 ; 5,91) et chez Dracontius en 1,507 et surtout en 1,464 où il qualifie comme dans l'*Heptateuchos* les dispositions mauvaises du serpent (*laud.* 1,463-464) : *ergo ibi liuor edax, coctum serpente uenenum / inuidiae mordacis habens sub fronte modesta*, où *liuor edax* (cf. *Hept. gen.* 75 *liuida mendacia*) redouble *inuidiae mordacis*.

<sup>687</sup> Voir Forcellini *Lexicon s.u.* « *speciatim saepe est cogitare, uersare animo, multa secum mente agitare, reputare* », cf. *Hept. gen.* 593 (Abraham et le mandat divin) *dum tacitus secum promissa ingentia uoluit* ; *Hept. gen.* 620 (Sarra face à la manifestation divine de Mambré) *dum timet et tacito uoluit sub pectore culpam* ; et *Aen.* 1,305 ; 4, 533, parmi beaucoup d'autres exemples.

<sup>688</sup> Cf. dans *Hept. exod.* 459-460 *Soluite mordaces curas animosque serenos / induite, o socii [...]*, et *Hept. num.* 87 *is igitur ueniam curis mordacibus oret*.

<sup>689</sup> 2,680-681 : *Pompeius tellure noua compressa profundi / ora uidens curis animum mordacibus angit*.

<sup>690</sup> Cf. aussi *conf.* 9,1 ; *enn. in psalm.* 145,11 ; *ciu.* 22,22.

[...] *oculos per cuncta iacit : miratur<sup>691</sup> amœnum  
 sic florere locum, sic pueros fontibus amnes  
 quattuor undisonis stringenti gurgite ripas  
 ire per arboreos saltus camposque uirentes,  
 miratur se : quid sit homo, quos factus ad usus  
 scire cupit simplex et non habet unde requirat,  
 quo merito sibimet data sit possessio mundus  
 et domus alma nemus per florea regna parata ;  
 at procul exspectat uirides iumenta per agros  
 et de se tacitus quae sint haec cuncta requirit  
 uel quare secum non sint haec cuncta uolutat ;  
 nam consorte carens cum quo conferret egebat.*

- *ilicet inriguo perfundit lumina somno / mollius ut uulsa formetur femina costa* : ainsi que nous l'avons déjà évoqué, ce que l'exégèse a souvent compris comme une figuration de la « mort » du Christ<sup>692</sup> paraît ici présenté comme une simple procédure anesthésique dont que les poètes interprètent de façon légèrement divergente : pour l'*Alethia*<sup>693</sup>, et dans une moindre mesure l'*Histoire spirituelle*<sup>694</sup>, qui se placent du point de vue d'Adam, il s'agit ici d'un geste miséricordieux visant à lui épargner la souffrance ; Dracontius pour sa part se place du point de vue divin et y voit aussi un acte de miséricorde, mais de plus, il l'exprime à travers une

---

<sup>691</sup> Cf. *spir. hist.* 1,131-132 : *Tum uarias mundi species caelumque refulgens / mirantem tali compellat uoce Creator [...]*.

<sup>692</sup> Cf. *supra* avec les citations d'Augustin, *in Ioh. Euang. Tract.* 120,2 et d'Avit, 1,160-169 ; cf aussi Augustin *c. Faustum*, 12,8 : *fit uiro dormienti coniuu de latere : fit Christo morienti Ecclesia de sacramento sanguinis, qui de latere mortui profudit*. Pour une étude de ce motif ignoré par l'*Heptateuchos*, voir Daniélou 1950, 37-44, chapitre « Le sommeil d'Adam et la naissance de l'Église ».

<sup>693</sup> *aleth.* 1,361-363 : *Ergo opus adgreditur notum deus ictaque raptim / corda uiri tanto dissoluit languida somno, / mentis ut experti pollens subducere costam*.

<sup>694</sup> Avit, qui profite du motif pour produire le morceau de rhétorique homérisante (1,146-153) cité plus haut, ne donne pas de raison précise pour cet acte divin (1,154-155 : *tunc uero cunctis costarum ex ossibus unam / subducit laeuo lateri carnemque reponit*) ; tout au plus peut-on noter dans son poème une antithèse entre ce sommeil favorablement connoté (1,146-147 : *dumque petunt dulcem spirantia cuncta quietem / soluitur et somno laxati corporis Adam*) par des termes évoquant la douceur du repos, et le caractère intimidant de la puissance capable de provoquer le sommeil par la « pression » de sa seule volonté (1,148-150 : *cui Pater omnipotens pressum per corda soporem / iecit et immisso tardauit pondere sensus / uis ut nulla queat sopitam soluere mentem*).



caractérisation paradoxale du Créateur comme « voleur »<sup>695</sup> ; c'est pour lui un geste d'humiliation de soi au profit de l'homme qui relève d'une typologie christique projeté sur la *persona* narrative du Créateur et non plus sur celle de la créature, comme dans la lecture allégorique du sommeil d'Adam. Le jugement sévère des éditeurs de Dracontius sur ce trait<sup>696</sup> pourrait être tempéré en constatant que le poète africain n'est pas le seul à projeter sur l'épisode un imaginaire de clandestinité : ainsi, outre l'*Alethia* avec le *raptim* du vers 1,361 déjà cité, Proba<sup>697</sup>, et Avit<sup>698</sup> tirent du motif de l'endormissement d'Adam une localisation nocturne qui vient amplifier le caractère mystérieux de la scène. Notons que saint Ambroise rend compte de cet imaginaire nocturne qui préside à la scène, mais veut y voir une allusion au « sommeil de la chair »<sup>699</sup>.

---

<sup>695</sup> *laud.* 1,371-380 : *nec mora, iam uenit alta quies oculosque supinat / somnus et in dulcem soluuntur membra soporem. / Sed cum iure deus nullo prohibente ualeret / demere particulam de quod pius ipse pararat / (sed si ablata daret iuveni sua costa dolorem, / redderet et tristem subito, quem laedere nollet), / fur opifex uult esse suus ; / nam posset et illam / puluere de simili princeps formare puellam, / sed quo plenus amor toto de corde ueniret, noscere in uxorem uoluit sua membra maritum* ; voir Moussy & Camus 1985, 295, *ad loc* : « le créateur a, sur sa créature, les droits de l'ouvrier sur son ouvrage, mais, pour épargner Adam, il renonce à les exercer au **grand jour**, et consent au rôle de voleur qui dérobe furtivement, quand tout dort » ; cf. aussi *aleth.* 1,361-363 cité ci-dessus, qui utilise l'image incidemment, comme trait pittoresque : *Ergo opus adgreditur notum deus ictaque raptim / corda uiri tanto dissoluit languida somno, / mentis ut experti pollens subducere costum.*

<sup>696</sup> Moussy & Camus 1985, 295 *ad loc.* : « On regrette que des pensées si authentiquement chrétiennes soient suggérées par l'image gratuite et vraiment trop ingénieuse d'un Dieu qui se vole lui-même. »

<sup>697</sup> *cento* 126-127 *atque illi medio in spatio iam noctis opacae / omnipotens genitor costas et uiscera nudat* : c'est là une clausule virgilienne (*Aen.* 8,657) au sein de l'ekphrasis du bouclier d'Énée, et qui plus précisément décrit l'attaque nocturne ratée des gaulois de Brennus sur le Capitole ; elle se lit aussi chez Ovide (en contexte épique encore, avec le songe d'Hécube sur le désastre que va entraîner la naissance de Pâris), puis chez Silius Italicus 15,591, Claudien *in Ruf.* 555 et surtout, l'*Heptateuchos*, *gen.* 534-535 : *ecce autem prima sub tempora noctis opacae / candida sanctifici terrentur pectora uatis*, où l'expression pose le cadre du songe prophétique d'Abraham en *Gn.* 15.

<sup>698</sup> *spir. hist.* 1,144-149 : *Interea sextus noctis primordia Vesper / rettulit alterno depellens tempore lucem : / dumque petunt dulcem spirantia cuncta quietem, / soluitur et somno laxati corporis Adam. / Cui pater omnipotens pressum per corda soporem / iecit [...]* : Avit imagine qu'Adam est déjà endormi au soir du sixième jour et que Dieu ne fait en quelque sorte qu'affermir son sommeil ; voir *infra*, *irriguo somno*, *ad loc.*

<sup>699</sup> *de parad.* 11,50 : *quis est iste sopor, nisi quia paulisper ad coniugium copulandum cum intendimus animum, ueluti intentos oculos ad Dei regnum inclinare atque inflectere uidemur ad quemdam somnum istius mundi, et paulisper obdormire diuinis, dum in saecularibus mundanisque requiescimus ?*

Le processus de modelage de cette côte pour en faire le corps de la femme ne fait l'objet d'aucune description de détail dans l'*Heptateuchos*<sup>700</sup>, alors que l'emploi déjà noté d'un verbe aux connotations architecturales dans l'Écriture<sup>701</sup> peut appeler quelques développements ou amplifications. Proba n'en dit pas beaucoup plus<sup>702</sup>, Dracontius<sup>703</sup> et Avit<sup>704</sup> pas davantage ; l'*Alethia* en revanche, conformément aux principes de l'exégèse *ad litteram* telle que la conçoit Augustin, rend la procédure plus concrète (*aleth.* 1,364-369) :

*dum surgit caro iussa sequi pellisque recedens  
os simul et medium non intermiscet hiatum,  
inlaesis raperet membris et corpore sano.  
Quae pandens, uarios mox et digesta per artus  
accepit formam calidaque animata medulla  
traxit opus uitae [...]*

Tout en jouant sur un effet de sidération devant un processus qui tient du miracle, ou au moins des *mirabilia*, ces notations préviennent une lecture qui serait purement allégorique ; si Cl. Marius Victorius est le seul des poètes bibliques à user ainsi de l'hypotypose à propos du processus de création, tous en revanche ménagent à la femme une entrée en scène visant à marquer les esprits ; voici ce que, en regard du simple *et aedificauit dominus deus costam quam sumpsit de Adam in mulierem et adduxit illam ad Adam (Gn. 2,23)*, propose Proba (129-135) :

*subitoque oritur – mirabile donum,*

<sup>700</sup> *Hept. gen.* 35 : [...] *ut formetur femina costa.*

<sup>701</sup> *Gn.* 2,22 : *aedificauit* / ἠκοδόμησεν ; voir Ambroise, *de parad.* 11,50 : *bene 'aedificauit' dixit, ubi de mulieris creatione loquebatur, quia in uiro et muliere domus uidetur quaedam plena est perfectio ; qui sine uxore est, quasi sine domo sit, sic habetur.*

<sup>702</sup> *cento* 127-129 : *omnipotens genitor costas et uiscera nudat ; / harum unam iuueni laterum conpagibus artis / eripuit [...].*

<sup>703</sup> *laud.* 1,381-382 : *diuiditur contexta cutis, subducitur una / sensim costa uiro, sed mox redditura maritum ;* Dracontius, comme l'auteur de l'*Heptateuchos*, ne rend pas compte de *et impleuit locum eius carne (Gn. 2,21)*, mais insiste à la place, d'une manière un peu rhétorique, sur le fait que la côte lui reviendra en tant que mari, idée de compensation exprimée aussi par Avit (1,158-159) : *quam (femina sc.) Deus aeterna coniungens lege marito / coniugii fructu pensat dispendia membri.*

<sup>704</sup> *spir. hist.* 1,154-155 : *Tum uero cunctis costarum ex ossibus unam / subducitur laeuo lateri carnemque reponit.* En revanche, comme nous l'avons vu, il rend bien compte implicitement du *aedificauit* biblique dans les vers 1,160-169 cités plus haut : *de lateris membro surgens ecclesia nupsit (1,169).*

*argumentum ingens – claraque in luce refulsit  
 insignis facie et pulchro pectore uirgo,  
 iam matura uiro, iam plenis nubilis annis.  
 Olli somnum ingens rumpit pauor : ossaque et artus  
 coniugium uocat ac stupefactus numine pressit,  
 exceperitque manu dextramque amplexus inhaesit.*

La « stupéfaction » devant le choc esthétique que représente l'apparition de cet être qui naît à pleine maturité<sup>705</sup> rend l'attraction proprement irrésistible et vient manifester le déterminisme créé par la communauté de substance ; de même Avit (1,156-157) plus concis :

*Erigitur pulchro genialis forma decore  
 Inque nouum subito procedit femina uultum.*

L'*Alethia* (1,381-387) n'explicite pas non plus la naissance à maturité mais elle est en revanche impliquée par l'effet produit sur Adam :

*Hinc est, ignarus partem quod senserit Adam  
 se recepisse sui ; tetigit noua gratia mentem  
 affectusque oculis in uiscera nota receptus  
 irruit et tanto penetrauit in ossa calore  
 ut iam scire daret, quod nomen coniugis uxor,  
 quod dulces nati postponendique parentes  
 coniugibus. [...]*

---

<sup>705</sup> Les poètes explicitent ainsi ce qui n'est qu'impliqué par *et adduxit illam ad Adam* (Gn. 2,22) selon un motif qui rappelle les naissances mythologiques des êtres divins ; cela étant, saint Augustin évoque le problème, qui concerne aussi Adam, (*gen. ad lit.* 6,25 : [...] *creditur factus Adam, sine ullo progressu incrementorum, uirili aetate*), dans des développements connexes à l'exposé de la doctrine des raisons séminales, et il donne un argument d'autorité : il est du pouvoir de Dieu d'ordonner la maturation des « raisons » latentes selon la chronologie qu'il souhaite. Voir *gen. ad lit.* 6, 13 : *Sed quomodo eum fecit deus de limo terrae ? Utrum repente in aetate perfecta, hoc est uirili atque iuuenali, an sicut nunc usque format in uteris matrum ? [...] Utrumlibet enim fecerit, hoc fecit, quod deum et omnipotentem et sapientem posse ac facere congruebat. Ita enim certas temporum leges generibus qualitibusque rerum in manifestum ex abdito producendis adtribuit, ut eius uoluntas sit super omnia.* L'*Heptateuchos* est, sur ce chapitre, plus concis ou réticent encore que l'Écriture, puisqu'il ne rend pas compte et *et adduxit illam ad Adam*.

À ce jeu-là, c'est Dracontius qui se montre le plus inspiré (*laud.* 1,383-398) :

*Nam iuuenis de parte breui formatur adulta  
uirgo decora rudis matura tumentibus annis,  
coniugii subolisque capax quo nata probatur,  
et sine lacte pio fit mox infantia pubes.  
Excutitur somno iuuenis, uidet ipse puellam  
ante oculos tunc stare suos, pater, inde maritus,  
non tamen ex coitu genitor, sed coniugis auctor.  
Somnus erat partus, conceptus semine nullo ;  
materiem fecunda quies produxit amoris  
affectusque nouos blandi genuere sopores.  
Constitit ante oculos nullo uelamine tecta,  
corpore nuda simul niueo quasi nympa profundi :  
caesaries intonsa comis, gena pulchra rubore,  
omnia pulchra gerens, oculos os colla manusque,  
uel qualem possent digiti formare Tonantis ;  
nescia mens illis, fieri quae causa fuisset.*

Il insiste sur la naissance miraculeuse, relève le piquant de la parenté paradoxalement chaste entre les deux promis (*pater, inde maritus, / non tamen ex coitu genitor, sed coniugis auctor*), et dévoile enfin une statue, en se permettant des notations érotiques, une esthétique sensualiste plus classiques que chrétiennes. Si nous insistons sur ces présentations d'Eve en majesté, c'est qu'il s'agit là d'un point où la logique de composition poétique emmène la réception biblique dans des voies qui lui sont propres : ainsi les poètes tendent à présenter la venue au monde de la femme selon des catégories esthétiques qui appartiennent au langage des Beaux-Arts, la femme elle-même apparaissant, au terme du processus de Création, comme le chef-d'œuvre qui vient couronner l'ensemble ; cette idée n'est pas un postulat théologique banal, pas plus que la *caesaries intonsa* exhibée par Dracontius n'est compatible avec une lecture attentive de 1 Cor. 11,6<sup>706</sup>. L'idée, cela étant, que la création de la femme vient « accomplir » la création de la créature humaine pouvait être interprétée selon des vues moins esthétisantes, comme chez

---

<sup>706</sup> εἰ γὰρ οὐ κατακαλύπτεται γυνή, καὶ κειράσθω· εἰ δὲ αἰσχρὸν γυναικὶ τὸ κείρασθαι ἢ ξυρᾶσθαι, κατακαλυπτέσθω.

saint Ambroise, dont les considérations liées à la reproduction de l'espèce sont sans doute plus proches des intentions originelles du texte génésiaque<sup>707</sup>.

L'*Heptateuchos* est certes beaucoup moins disert que Dracontius mais il semble possible, dans le vers 35 *mollius ut uulsa formetur femina costa*, d'interpréter *mollius* dans un sens un peu similaire aux conceptions que nous venons de constater chez lui : en tête de vers, le comparatif d'adverbe apparaît comme prédicatif, et l'adjectif *mollis*, s'il possède une assez large polysémie, connaît des emplois<sup>708</sup> pour qualifier la statuaire et les œuvres d'art, exprimant ainsi une idée d'agrément esthétique et de raffinement formel ; il faudrait citer en particulier *Aen.* 6,847-848<sup>709</sup>, et *mollius ut formetur femina* signifierait alors « pour façonner la femme avec plus de soin / plus d'art ». De fait l'Eve de Dracontius pourrait bien être qualifiée de *signum spirans* ; dans l'*Heptateuchos* toutefois, l'adverbe ne vise peut-être que le soin d'éviter à Adam une souffrance excessive, raison pour laquelle nous avons traduit « plus délicatement », qui ménage les deux possibilités ; dans tous les cas le poème joue d'une petite antithèse entre *mollius* et la *uulsa costa* « côte arrachée / détachée », opposant ainsi, selon une facture rhétorique habituelle dans le poème, les moyens et les fins.

- *ilicet* (parfois graphié *illicet*) est un adverbe de liaison signifiant « aussitôt », « sur le champ », et qui est pratiquement un « tic » de langage chez l'auteur de l'*Heptateuchos* : alors que cet élément de transition épique se lit bien chez Virgile (5 occurrences, dont 4 en tête d'hexamètre), Valerius Flaccus (4, dont 1 en tête) ou encore Stace (5 occurrences, dont une seule en tête de vers), l'*Heptateuchos* seul en compte 41 sur les 88 recensées en poésie hexamétrique<sup>710</sup>, et ils sont distribués tout au long des sept livres.

---

<sup>707</sup> *de parad.* 10,47 : *Quomodo enim quando solus factus est Adam, non dictum est bonum esse factum Adam : quando autem et mulier ex eo facta est, tunc esse bona omnia comprehensum est ? [...] Si igitur uero culpa auctor est mulier, quemadmodum pro bono uidetur adiecta ? Verum si consideres quia Deo uniuersitatis est cura, inuenies plus placere Domino debuisse id in quo esset causa uniuersitatis, quam condemnandum fuisse illud in quo esset causa peccati. Et ideo quia ex uiro solo non poterat humani esse generis propagatio, ponuntiauit Dominus non bonum solum esse hominem.*

<sup>708</sup> *ThLL* 8.0.1375.5, s.u. *mollis*.

<sup>709</sup> *Excudent alii spirantia mollius aera, / credo equidem, uiuos ducent de marmore uultus.*

<sup>710</sup> *gen.* : 15 occurrences ; *exod.* : 12 ; *lev.* : 1 ; *num.* : 5 ; *deut.* : 1 ; *Ios.* : 2 ; *iud.* : 5.

- *inriquo somno*<sup>711</sup> est une *iunctura* qui provient probablement des *Satires* de Perse<sup>712</sup> et désignait en contexte un sommeil « imbibé » d'alcool, pensons-nous contrairement au pudique *ThLL*<sup>713</sup> ; mais il s'agit là encore dans l'*Heptateuchos* d'un emprunt qui ne relève d'aucune intention intertextuelle, mais de la simple importation d'un syntagme métriquement conditionné ; l'emploi de l'adjectif *inriquus* « baigné, imbibé, irrigué » est à rapprocher de notations pathétiques sur les yeux « baignés de larmes » courantes en poésie, et qui utilisent volontiers des composés de *fundo* « verser »<sup>714</sup> ; la causule *lumina somno* d'autre part, que Proba utilise aussi en cet endroit<sup>715</sup>, est un véritable cliché de la poésie hexamétrique latine avec 35 occurrences relevées<sup>716</sup>, dont 3 dans le *liber geneleos* de l'*Heptateuchos*, les deux autres concernant le prélude à des songes prophétiques, celui concernant l'« échelle » de Jacob, et le songe d'élection de Joseph<sup>717</sup>. Il y a bien entendu une logique narrative à ne mentionner la venue du sommeil que si elle précède un événement particulier, mais il faut relever que la tradition exégétique mentionne une idée selon laquelle le sommeil qui permet le contact avec la divinité est un sommeil d'une nature un peu particulière ; la formulation biblique en Gn. 2,21, *et immisit deus soporem in Adam et obdormiuit / καὶ ἐπέβαλεν ὁ θεὸς ἔκστασιν ἐπὶ τὸν Ἀδὰμ, καὶ ὑπνωσεν*, qui ressemble fort, en stylistique archaïque, à une tournure d'emphase via un doublet synonymique, ménage la possibilité qu'il y ait là un *distinguo*, et qu'il soit donc question de deux procédures successives<sup>718</sup> ; les leçons *Vetus*

<sup>711</sup> Il faut noter qu'on retrouve l'adjectif avec l'objet de l'entrée précédent *ilicet* en *gen. 728 ilicet inriquo scatebras de gurgite libans*, pour *Gn. 21,19* qui relate l'errance d'Agar et Ismaël dans le désert, et décrit la source qui leur est présentée par Dieu.

<sup>712</sup> *sat. 5,56 : Hic satur inriquo mauult turgescere somno* ; le poème décrit différentes formes de folies et de vices.

<sup>713</sup> 7.2.421.65 : qui irrigat, perfundit (sc. corpus, membra).

<sup>714</sup> *met. 10,360 aestuat et tepido suffundit lumina rore* ; ou dans l'*Heptateuchos* en *gen. 98-99 : tradidit haec mulier dum dicit lumina promptim / candenti perfusa die [...]*.

<sup>715</sup> *cento 124-125 : haud mora continuo placidam per membra quietem / dat iuueni et dulci declinat lumina somno*.

<sup>716</sup> Si l'on tient compte de l'équivalent *lumina somnus* comme par exemple en *georg. 4,495-496* qui donne une variante originale du cliché avec le syntagme *natantia lumina* : [...] *en iterum crudelia retro / fata uocant, conditque natantia lumina somnus*.

<sup>717</sup> *Hept. gen. 912 : defessus dulci declinat lumina somno (Gn. 28,11) ; Hept. gen. 1129 : forte uidet placido sopitus lumina somno (Gn. 37,5)*.

<sup>718</sup> Voir Harl 1986, 105, *ad loc.* « Précédant le sommeil d'Adam, l'*ékstasis* que Dieu jette sur Adam est plutôt une « torpeur », un « égarement » » ; et l'auteur cite notamment *Gn. 27,33 ἐξέστη δὲ Ἰσαακ ἔκστασιν μεγάλην σφόδρα*.

*Latina* les plus communes<sup>719</sup> comme la Vulgate donnent *soporem*<sup>720</sup>, et non *extasin* ou un équivalent latin comme *stuporem*<sup>721</sup>, et font de plus du second verbe un pronominal dont le sujet est Adam, ce qui élimine la possibilité du *distinguo*, mais Tertullien<sup>722</sup> comme Augustin<sup>723</sup>, qui le suit sur ce point, ont jugé qu'il méritait d'être fait (*gen. ad litt.* 9,19) :

[...] *per hoc etiam illa extasis, quam Deus inmisit in Adam, ut soporatus obdormiret, recte intellegitur ad hoc inmissa, ut et ipsius mens per extasin particeps fieret tamquam angelicae curiae et intrans in sanctuarium dei intellegeret in nouissima.*

Les anges<sup>724</sup> font office d'expédients *ex machina* dans l'exégèse augustinienne pour résoudre les apories métaphysiques, et viennent ici appuyer l'idée intuitive selon laquelle le commerce direct avec Dieu devrait nécessiter le passage sur un plan transcendantal ; l'*Heptateuchos* pour sa part emploie le terme le plus neutre, *somnus*, moins « poétique » d'emploi que *sopor*, et ne relève pas la redondance biblique ; toutefois l'idée que ce sommeil est quelque peu exceptionnel est portée par une clause poétique emphatique.

- *uulsa costa*, on l'a vu, adoucit le prosaïque *impleuit eius locus carne* par une formulation passive, et cette tournure peut être rapportée à *mollius* si l'on juge que l'adverbe vise l'intention de ménager Adam, plutôt que celle de mettre un soin plus grand à la création de la femme.

- *formetur* enfin, encore au passif, et dont le sémantisme est le plus large possible, évite tous les problèmes que pose *aedificauit*<sup>725</sup>.

- *atque artus*<sup>726</sup> *mixta geminos substantia firmet* : le vers 36, qui vient achever la description de la création de la femme en formulant un but syntaxiquement coordonné (*atque*) à celui

<sup>719</sup> Fischer 1951-1954, 51.

<sup>720</sup> Jérôme, *quaest. in gen.* 5 : *pro extasi, id est mentis excessu, in hebraeo habet thardema, quod Aquila καταφοράν, Symmachus κάρον, id est grauem et profundum soporem, interpretati sunt* ; même analyse pour *Gn.* 15,12 : *περι δὲ ἡλίου δυσμᾶς ἔκστασις ἐπέπεσεν τῷ Ἀβραμ, καὶ ἰδοὺ φόβος σκοτεινὸς μέγας ἐπιπίπτει αὐτῷ* : (*quaest. in gen.* 25) *pro extasi in hebraeo tardema, id est καταφορά, legitur, quam supra uertimus in soporem.*

<sup>721</sup> C'est la leçon de Gaudence de Brescia *tract.* 9,4 ; les autres équivalents à *extasis* consignés par Fischer 1951-1954, 51 sont *amentiam* (Tertullien, *de anim.* 21) et la locution *mentis alienationem* (Augustin *gen. ad litt.* 6,5).

<sup>722</sup> *de anim.* 11 et 45.

<sup>723</sup> Augustin emploie *extasis* au chapitre 9 de *de genesis ad litteram* (9,1 ; 9,2 ; 9,19 par deux fois).

<sup>724</sup> *Angelicae curiae* est une locution qu'Augustin n'emploie qu'en ce seul endroit.

<sup>725</sup> Voir *supra* et *gen. ad litt.* 9,23.

<sup>726</sup> Noter une attaque de vers analogue chez Silius Italicus 6,9, vers qui a la même structure métrique que le vers 36 du *liber geneleos* : *átque-ártús trūncĭ cāpĭtúm frāctúsquē iācēbat.*

exprimé au vers 35 (*mollius ut formetur femina*), mais sémantiquement supérieur car donnant une raison plus générale, moins contingente à l'ensemble. Ce vers cumule une difficulté métrique, une incertitude syntaxique, et le caractère flou, l'absence de nécessité référentielle propre aux termes abstraits comme *substantia*<sup>727</sup>. Sur le plan métrique tout d'abord, voici la structure du vers : *ātque\_ārtūs mīxtā gēmīnōs sūbstantiā fīrmet* ; il faut donc postuler une licence qui consiste soit en l'allongement du *-ā* d'un *mixta* au nominatif, soit l'abrègement du *-ā* d'un *substantia* à l'ablatif. Or, les deux licences sont attestées dans l'*Heptateuchos*<sup>728</sup> ; H. Schmalzgruber pose en détail, aux pages 222-224 de son étude, les termes de cette charade métrico-syntaxique et nous y renvoyons sans les réitérer ni les discuter plus avant, dans la mesure où les diverses solutions nous paraissent en fin de compte exprimer la même idée. Le vers semble en effet conçu pour être difficilement intelligible, pour créer par sa facture rhétorique une forme de complexité paradoxale visant à marquer les esprits : la parenté sémantique entre *mixta* et *geminos* qui expriment deux processus inverses, le mélange de plusieurs en un (*miscere*), et le redoublement ou la séparation de l'un en deux parties égales (*geminare*) d'une part, et l'entrelacement des deux groupes nominaux (substantif 1 / épithète 2 / épithète 1 / substantif 2) d'autre part, donnent ainsi une impression de complexité et de fragilité logique que vient démentir *in fine* le sémantisme de *firmare* (« conforter », « rendre ferme / solide »). Pourtant, pour rester au strict niveau syntaxique, que la *mixta substantia* soit un ablatif complément de moyen ou un nominatif sujet, il tient le rôle sémantique d'agent de *firmet*<sup>729</sup> ; cette « substance mêlée » est dans tous les cas ce qui « affermit » les *artus geminos*, qui ne peut être que complément d'objet de *firmet*. Sur le plan du contenu notionnel ensuite, l'identification de cette « substance mêlée / mélangée » ne fait pas grand mystère, compte tenu du récit précédent de la création de l'homme : selon toute vraisemblance, il s'agit de l'union, décrite plus haut, du *brutum pectus* et du *spiritus a diuino pectore* (v. 31) et qui forme à présent la nouvelle « substance » de l'homme ; voyons chez Tertullien *de anima* 27 :

*Cum igitur in primordio duo diuersa atque diuisa, limus et flatus, unum hominem coegissent, confusae substantiae ambae iam in uno semina quoque sua miscuerunt atque exinde generi propagando formam tradiderunt, ut et nunc duo, licet diuersa,*

<sup>727</sup> Les corrections de Morel qui donne *mixtu gemino* en dépit de la tradition manuscrite, témoignent de la perplexité du premier éditeur ; voir De Proost 2007 et Schmalzgruber 2017, 222 n. 253.

<sup>728</sup> Peiper 1891, 344-345.

<sup>729</sup> Théoriquement le latin répugne à user de termes abstraits comme sujet de verbes d'action, mais ce principe scolaire du thème latin n'est pas vérifié dans les faits de langue, et à plus forte raison en poésie ou ce type de trope est banal ; nous tendrions donc à voir en *mixta substantia* un nominatif.



*etiam unita pariter effluant pariterque insinuata sulco et aruo suo **pariter hominem ex utraque substantia effruticent**, in quo rursus semen suum insit secundum genus, sicut omni conditioni genitali praestitutum est. **Igitur ex uno homine tota haec animarum redundantia**, obseruante scilicet natura dei edictum : *crescite et in multitudinem proficite.**

Il y a là une méditation sur le mystère de la reproduction de l'homme, qui se divise comme une unique essence, après avoir été lui-même composé, et les correspondances de vocabulaire avec notre poème semblent assez probantes. Un certain nombre de parallèles cités par H. Schmalzgruber permettent de confirmer la valeur de la désignation : ainsi Prudence emploie la locution *mixta substantia* en *c. Sym. 2,212*<sup>730</sup>, et une variante *substantia duplex* dans un contexte plus pertinent encore pour notre propos (*psych. 904-919*) :

*non simplex natura hominis ; nam uiscera limo  
effigiata premunt animum, contra ille sereno  
editus adflatu nigrantis carcere cordis  
aestuat et sordes arta inter uincla recusat.  
Spiritus pugnant uariis lux atque tenebrae  
distantesque animat **duplex substantia** uires,  
donec praesidio christus deus adsit [...]*

Il faut noter toutefois que cette conception discordante du dualisme anthropologique entre le corps et l'esprit, relevée par M. Cutino<sup>731</sup>, n'est pas celle manifestée par notre poème, qui s'inscrirait davantage dans la même conception que celle manifestée par le Pseudo-Prosper dans le *carmen de prouidentia Dei 222-223* : [...] **Substantia duplex** / *iungitur atque unam coeunt contraria uitam* : « i due elementi, seppur contrari, componono in una superiore armonia il conflitto interiore [...] »<sup>732</sup>. Reste alors à déterminer la valeur de l'adjectif *geminos*, très fréquent (20 occurrences) dans l'*Heptateuchos* où il est souvent un simple duel

<sup>730</sup> *C. Sym. 212-217 : interea, dum mixta uiget substantia in unum, / sit memor auctoris proprii, ueneretur et oret / artificem submissa suum. Non condidit alter / halantis animae figmentum et corporis alter, / nec bona praesentis uitae numerosa gubernant / numina [...].*

<sup>731</sup> Cutino 2011, 200 : « [...] le metafore bibliche del *limus* e dell'*adflatus*, insieme a la concezione platonica del corpo-prigione [...], sottolinea come i due elementi contrapposti determinino nell'uomo un dualismo conflittuale [...].

<sup>732</sup> *Ibid.*

poétique<sup>733</sup>, et qu'un parallèle chez Paulin de Nole peut orienter vers une interprétation en tant qu'adjectif verbal d'aspect « accompli » (*epith. in Iul. et Tit. / Hartel carm. 25, 19-22*) :

*Nam sopitus Adam costa priuatus adempta est  
Moxque suo factam sumpsit ab osse parem ;  
Nec lateris damnum suppleta carne uicissim  
Sensit, et agnouit quod **geminatus** erat.*

*Geminus* pourrait donc valoir *geminatus*, « dédoublé », et *artus geminos* désignerait dans ce cas le corps de la première femme avec une forme de pluriel poétique : c'est l'idée que nous avons suivi en traduisant « afin qu'une substance mêlée fortifie ce corps dédoublé », qui nous paraissait rendre compte de l'aspect amphigourique du vers latin. H. Schmalzgruber<sup>734</sup> et M.R. Petringa<sup>735</sup>, lisent plutôt « les deux corps », ce qui revient en définitive un peu au même, étant entendu que qu'Adam bénéficiait déjà de la « substance mêlée ».

Pour résumer, il nous semble que ce que dit ce vers un peu opaque, c'est le partage et la propagation à l'ensemble de l'espèce humaine du bénéfice de l'insufflation d'Adam<sup>736</sup>. La côte reçue d'Adam est dans ce cas le support et le symbole de la transmissibilité à Eve, puis à tous les hommes par la maternité à venir, du privilège de l'entendement reçu avec le souffle divin en *Gn. 2,7*. Cette justification du mode de création de la femme par une intention divine

---

<sup>733</sup> *Hept. gen. 155 geminis palmis* : « les deux mains », 465 *gemi Triones* (cf. *Aen. 3,516*) « les deux Ourses », etc. ; mais, vertige de la polysémie et des substitutions poétiques, l'adjectif peut y être un équivalent de *mixtus*, en *gen. 68-69* : *solliciti, ne forte malum noxale legatis, / quod uiret ex gemino discreta ad munia suco*, où il exprime l'ambivalence du fruit de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal.

<sup>734</sup> 2017, p. 41 : « damit die gemeinsame Substanz die beiden Leiber stärkt », et p. 223-224 ; l'auteur juge que la phrase est à mettre en rapport avec *Gn. 2,24 et erunt duo in carne una*.

<sup>735</sup> 1992, p. 154 « i due organismi ».

<sup>736</sup> Augustin, *gen. ad lit. 10,1*, mentionne cette conception : *quapropter ideo tacitum est, inquit, quod in eius faciem flauerit deus, quia illud est uerum, quod et anima ex homine propagata est*, et il la réfute en 10,2 (*huic suspicioni facile occuritur [...]*) par plusieurs objections logiques et propose la solution suivante : *proinde quia non dixit ex anima uiri animam factam esse mulieris, conuenientius creditur eo ipso nos admonere uoluisse nihil hic aliud putare, quam de uiri anima noueramus, id est similiter datam esse mulieri, cum praesertim esset euidētissimae occasionis locus, ut, si non tunc, quando formata est, postea certe diceretur, ubi ait adam : hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea. Quanto enim carius amantiusque diceret : et anima de anima mea !*, argument qui vient probablement de saint Ambroise (*de parad. 11,50* : *considera quia ex corpore costam sumpsit, non ex anima portionem, hoc est: non anima ex anima, sed os de ossibus meis et caro de carne mea haec uocabitur mulier*). Néanmoins, Augustin conclut par un aveu d'incertitude : *non tamen hinc tam magna quaestio iam soluta est, ut unum horum manifestum certumque teneamus*.

visant à l'homogénéité de la race humaine à venir est une idée exprimée par saint Ambroise, mais concernant le corps exclusivement (*de paradiso* 10,48) :

*Nec illud otiosum, quod non de eadem terra, de qua plasmatus est Adam, sed de ipsius Adae costa facta sit mulier, ut sciremus unam in uiro et muliere corporis esse naturam, unum fontem generis humani. Ideo non duo a principio facti uir et mulier neque duo uiri neque duae mulieres, sed primum uir, deinde ex eo mulier. Vnam enim naturam uolens hominum constituere Deus ab uno principio creaturae huius incipiens multarum et disparium naturarum eripuit facultatem.*

On peut supposer que cette idée d'une « substance mêlée » en l'homme, facile à inférer de sa similitude et de sa différence avec les bêtes, était censurée par l'exégèse en raison de sa ressemblance avec les schèmes gnostiques, et de fait, les traités polémiques visant les hérésies sont les seuls contextes dans lesquels les Pères mentionnent pour l'homme une *substantia mixta* ou *duplex*<sup>737</sup> ; ainsi l'expression ne pouvait être utilisée pour discuter le partage de l'âme intellectuelle entre l'homme et la femme. C'est ainsi l'une des caractéristiques de l'exégèse en vers que de tendre à la neutralisation de la charge polémique des mots et des locutions, ce qui rend parfois la pensée qui y est exprimée moins contingente des luttes de pouvoir et des logomachies, moins marquée par son contexte historique. L'excurus « théologique » que constitue le vers 36 est quoi qu'il en soit une forme de commentaire remarquable, dans un poème qui s'en autorise très peu, mais il reste une justification narrative qui vise avant tout à l'intelligibilité du récit, et non une glose qui en suspendrait le cours.

- *firmet*, enfin, vise probablement à rendre compte du *aedificauit* biblique évité un peu plus haut, et en tire l'idée d'un soutien, d'une structure représentée et symbolisée dans l'Écriture par l'os humain, mais qui recouvre dans notre poème la *mixta substantia* ; notons qu'Augustin emploie le verbe *firmare* dans le même contexte biblique, à l'occasion de considérations sur l'imprévisibilité du développement des raisons causales (*gen ad litt.* 9,34) :

---

<sup>737</sup> Voir par exemple Tertullien, *adu. Val.* : *Igitur demiurgus, extra pleromatis limites constitutus, in ignominiosa aeterni exilii uastitate nouam prouinciam condidit, hunc mundum, repurgata confusione et distincta diuersitate duplicis substantiae illius detrusae animalium et materialium*, où Augustin, *de haer.* 46 : *peccatorum originem non libero arbitrio uoluntatis, sed substantiae tribuunt gentis aduersae, quam dogmatizant esse hominibus mixtam*. En revanche, l'expression est employée pour caractériser le Christ dans les controverses christologiques, voir par exemple Marius Victorinus, *adu. Arium* 4,10, ou Jean Cassien, *de incarnatione Domini c. Nestorium*, 3,3.

[...] *ita mulier facta est de latere uiri, et hoc dormientis, quae per ipsum firma facta est, tamquam eius osse firmata, ille autem propter ipsam infirmus, quia in locum costae non costa sed caro subpleta est [...]*

Il y a donc tout lieu de croire que l'emploi de *firmare* sert dans notre poème à exprimer la tension antithétique créée par le texte biblique entre affaiblissement (la mutilation d'Adam) et raffermissement, tension qui achève de poser la vocation de la femme et de l'homme à l'assistance réciproque<sup>738</sup>.

#### 2.4. Eve se voit assigner son nom (37 / 3,20)

inditur et nomen uitae, quod dicitur Eua<sup>739</sup>

(2,23) *et dixit Adam hoc nunc os ex ossibus meis et caro ex carne mea haec uocabitur mulier* (γυνή LXX / *uirago* Vulg.) *quia ex uiro suo sumpta est haec*

(3,20) *et uocauit Adam nomen uxoris suae Vitam* (Ζωή LXX / *Hauam* Vulg.) *quia ipsa est mater omnium uiuentium*

(4,1) *et cognouit Adam Euam mulierem suam* (Ευαν τὴν γυναῖκα αὐτοῦ LXX / *Hauam uxorem suam* Vulg)

La question de la dénomination de la femme dans la *Genèse* soulève plusieurs difficultés : tout d'abord le texte hébreu repose sur des jeux de mots que les traducteurs grecs et latins ont tenté de rendre avec un résultat plus ou moins intelligible. En outre, il y a dans le récit biblique deux scènes de nomination de la femme par Adam : la première, en Gn.2,23 voit la femme recevoir son nom « générique » (*mulier* / γυνή), dérivé par suffixation en hébreu du nom de l'homme<sup>740</sup>, et la seconde, qui a lieu après la Chute et la condamnation du couple, la voit recevoir son nom « personnel » qui la consacre comme « mère des vivants » par un autre jeu de mots entre le nom d'Eve (hébreu *Hawwah*) et l'idée de « vie ». La Septante et les Vieilles Latines en rendent compte, respectivement, par les vocables Ζωή et *Vitam*, sans doute à cause de la glose qui suit (*quia ipsa est mater omnium uiuentium*)<sup>741</sup> ; par conséquent, la première mention du nom propre « Eve » y est repoussée en 4,1 : *et cognouit Adam Euam mulierem suam*. Selon sa méthode accoutumée, l'auteur de l'*Heptateuchos* réduit les doublons

<sup>738</sup> La soumission de la femme au mari, qui appartient à la malédiction causée par la Chute, ne sera énoncée qu'en Gn. 3,16.

<sup>739</sup> « Il lui est aussi attaché un nom, celui de la vie, qui se dit 'Eve' ».

<sup>740</sup> « L'homme », *'ish*, donne « la femme », *'ishshāh* ; voir Harl 1986, 105-106, note à Gn.2,23.

<sup>741</sup> Harl 1986, 110 : *Hawwah* et *hāy* (« vivant ») viennent tous deux de la racine *hāyāh* « vivre ».

en donnant le nom propre *Eua* à la suite immédiate de la création de la femme, et en le justifiant par une glose introduite par un tour habituel pour donner des traductions en langue latine, *quod dicitur...*, glose dont le contenu est au fond identique à celui de Gn. 3,20, mais dont la formulation est plus concise et plus « scientifique », et paraît proposer une étymologie davantage qu'une prophétie (*nomen uitae, quod dicitur...*).

- *inditur et...* : ainsi que nous l'avons relevé au début du point 2.3., il semble que le poème atténue tout ce qui pourrait relier cette dénomination d'Eve à celle des bêtes (Gn. 2,19-20), et ainsi l'emploi du passif *inditur*<sup>742</sup> permet l'omission de l'agent Adam ; la procédure n'est rattachée au récit que par le simple coordonnant *et*<sup>743</sup>, ce qui est remarquable pour un auteur qui tend à bien expliciter les liens logiques. H. Schmalzgruber suppose que cette formulation un peu elliptique peut être vue comme un signe de connivence avec un lectorat dont on semble attendre, d'autres endroits le montrent en effet dans le poème, une familiarité préalable avec le matériau biblique<sup>744</sup>.

- *quod dicitur* : L'auteur marque en d'autres endroits la glose des noms propres « signifiants » par des notations autonymiques<sup>745</sup>, ce qui est proprement une pratique exégétique déjà pratiquée au sein du texte biblique lui-même, et aussi un procédé rhétorique commun à la littérature didactique et à l'expression des déterminismes prophétiques.

---

<sup>742</sup> *indere nomen alicui* (ThLL 7.1.1215.60) est une locution tout à fait classique pour signifier l'institution d'un nom, cf. *Hept., gen.* 42-43 où est repoussée ladite scène de nomination des bêtes : *Ilicet exhibitis animantum ex ordine turbis / uiritim cunctis nomen, quod permanet, indit.*

<sup>743</sup> Ici en emploi adverbial.

<sup>744</sup> Schmalzgruber 2017, 225 : « Die Dichter setzt also bei seinem Publikum die genaue Kenntnis des biblischen Inhalts voraus, während etwa Proba in cento 133-134 und Cl. M. Victorius in aleth. 1,370 keinen Zweifel daran lassen, dass der Mann selbst seine Gefährtin benennt. » Cf. cento 133-134: *olli somnum ingens rumpit pauor : ossaque et artus / coniugium uocat ac stupefactus numine pressit ; aleth. 1,370 : ac permissa suo uocitata est Eua marito.*

<sup>745</sup> cf. *Hept. gen.* 350-351 : [...] *Chamus, de quo Chanana iuuentus / nascitur et proceris dixit de nomine gentem ; 723-724 : deuenit ad puteum, cui tum Iuratio nomen / indiderat [...]* ; 801 : *quem pater Esau placito de nomine dixit ; 999-1000 : Digressus uicto conscendit flumine collem / quem Galatum indigenae patrio sermone loquuntur ; 1011-1013 : Ecce uiae medio uatis uidet ardua castra / quae Deus astrigero ductat moderamine rector, / indidit et nomen testatus : « haec Deus implet » ; enfin, une vraie glose qui ne vient pas du texte biblique, au vers 12 : *arida mox posito narratur nomine Terra*, où la parenté étymologique entre *terra* et la famille de *torrere*, « sécher » (racine \*ters-, voir LIV, s.u.), peut sembler connue du poète latin.*

- *Eua* : seuls l'*Heptateuchos*<sup>746</sup> et l'*Alethia*<sup>747</sup> donnent le nom « Eve » en ce point du récit. Les autres poèmes n'évoquent pas non plus la seconde nomination : Dracontius ne mentionne jamais le nom, et Avit (2,166 ; 2,326, etc.) le tient pour connu sans avoir mis en scène le « baptême ». Le lien du nom lui-même avec l'idée de « vie » est donc perdu en latin dans les poèmes comme du reste dans la Vulgate<sup>748</sup>, qui conserve en revanche, en *Gn.* 2,23 la mention d'un nom de la femme dérivé de celui de l'homme<sup>749</sup> ; Jérôme s'autorise ainsi de Symmaque (*lib. quaest. hebr.* 6) :

[...] *Symmachus pulchre* ἐτυμολογίαν *etiam in graeco uoluit custodire dicens 'haec uocabitur* ἀνδρίς, ὅτι ἀπὸ ἀνδρὸς ἐλήμφθη', *quod nos latine possumus dicere : 'haec uocabitur uirago, quia ex uiro sumpta est' [...]*

Comme le remarque H. Schmalzgruber<sup>750</sup>, cet épisode d'intronisation d'Eve en tant que « mère des vivants » est donc déplacé pour venir conclure la création de la femme, pour produire une mise en valeur de la condition féminine, si l'on considère une fois encore qu'à l'origine, le lien d'Eve avec « la vie » était une contrepartie de la Chute ; de plus, tel qu'il est présenté dans le poème, le passage vient s'articuler sur le plan narratif avec le vers suivant<sup>751</sup>, qui débute par *quapropter*, « c'est pour cette raison que » et affirme la vocation de la race humaine à la propagation<sup>752</sup>.

<sup>746</sup> Qui a déplacé l'épisode en ce point pour des raisons déjà évoquées, voir aussi Petringa 1992, 154-155.

<sup>747</sup> 1,370 déjà mentionné ci-dessus : *ac permissa suo uocitata est Eua marito*. L'*Alethia* suit ici le même principe d'économie narrative que l'*Heptateuchos*, voir Cutino 2009, 122 et n. 103.

<sup>748</sup> La Vulgate préfère un nom propre hébraïsant à une explicitation du jeu de mot, cf. *Gn.* 3,20 *et uocauit Adam nomen uxoris suae Haua eo quod mater esset cunctorum uiuentium* ; et ce malgré Jérôme, *Liber Quaest Hebr.* 7 : *7 et uocauit adam nomen uxoris suae uitam quia ipsa est mater omnium uiuentium. Quare Eua uita sit appellata, demonstrat eo, quod sit mater omnium uiuentium. Eua quippe transfertur in uitam.*

<sup>749</sup> *Gn.* 2,23 : *haec uocabitur uirago quoniam de uiro sumpta est.*

<sup>750</sup> Schmalzgruber 2017, 225.

<sup>751</sup> *Hept. gen.* 38 : *Quapropter nati linquunt de more parentes*, cf. *Gn.* 2,24 *propter hoc [...]*.

<sup>752</sup> Schmalzgruber 2017, 225 : « Im neuen Kontext des HD lässt sich die lebensspendende Funktion der Frau zum einem mit der engen Gemeinschaft von Mann und Frau in Beziehung setzen, die die Voraussetzung für die Zeugung von Nachkommen bildet, zum anderen mit der Tatsache, dass die Söhne ihre Eltern verlassen und nach Gründung eigener Wohnsitze ihren Frauen anhängen, denn Ehe und eigener Hausstand dienen auch wiederum der Zeugung und Aufzucht eigener Nachkommen ».

## 2.5. L'homme et la femme seront voués à une existence commune (38-39 / 2,24)

Quapropter nati linquunt de more parentes,  
coniugibusque suis positis cum sedibus haerent.<sup>753</sup>

(2,24) *propter hoc* (sc. le fait que la femme ait été tirée de la chair de l'homme en Gen. 2,23)  
*relinquet homo patrem suum et matrem suam et adhaerebit uxori suae et erunt duo in carnem unam*

A qui doit-on attribuer ces paroles dans l'Écriture ? Le futur du verset biblique (*relinquet, adhaerebit*), outre sa valeur prophétique, ancre cette sentence dans la situation d'énonciation et empêche théoriquement qu'on la considère comme l'intervention du narrateur qu'elle semble être dans l'*Heptateuchos* ; ainsi pour Augustin par exemple Gn. 2,23 et 2,24 sont naturellement solidaires, et 2,24 dépend encore du *dixit Adam* du verset précédent<sup>754</sup>, bien que dans l'Évangile<sup>755</sup>, le Christ (*dominus*) attribue cette parole à Dieu (*deum*), (*gen. ad litt.* 9,19) :

*Quae uerba cum primi hominis fuisse Scriptura ipsa testetur, Dominus tamen in euangelio Deum dixisse declarauit ; ait enim : « Non legistis, quia qui fecit ab initio masculum et feminam fecit eos ? Et dixit : 'propter hoc dimittet homo patrem et matrem et adhaerebit uxori suae, et erunt duo in carne una » , ut hinc intellexeremus per extasin, quae praecesserat in Adam, hoc eum diuinitus tamquam prophetam dicere potuisse.*

On voit qu'Augustin ne s'embarasse pas trop de la contradiction, et la réduit en supposant une inspiration prophétique durant le sommeil « mystique » (*extasis*) qui a précédé ; du reste le style habituel des *logia* du Christ, volontiers tissés de maximes et de sentences paradoxales, prédispose le lecteur à y attendre à des ellipses de ce type. L'idée d'une inspiration prophétique d'Adam en cet endroit est du reste fort répandue, et la plupart du temps solidaire d'une lecture typologique qui trouve sa source chez Paul, *Eph.* 5,31-33<sup>756</sup> : il s'agirait ici

---

<sup>753</sup> « C'est depuis lors que, selon l'usage, les fils quittent leurs parents / quand ils s'attachent à leurs compagnes, et fondent leur foyer. »

<sup>754</sup> Gn. 2,24 : *et dixit Adam hoc nunc os ex ossibus meis et caro ex carne mea haec uocabitur mulier quia ex uiro suo sumpta est haec* ; voir *gen. ad litt.* 9,19 : : *quae uerba cum primi hominis fuisse Scriptura ipsa testetur [...]*.

<sup>755</sup> *Mt.* 19,5, cf. *Mc.* 10,7.

<sup>756</sup> ἀντὶ τούτου καταλείπει ἄνθρωπος τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα καὶ προσκολληθήσεται πρὸς τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, καὶ ἔσονται οἱ δύο εἰς σάρκα μίαν. τὸ μυστήριον τοῦτο μέγα ἐστίν, ἐγὼ δὲ λέγω εἰς Χριστὸν καὶ εἰς τὴν ἐκκλησίαν. πλὴν καὶ ὑμεῖς οἱ καθ' ἓνα ἕκαστος τὴν ἑαυτοῦ γυναῖκα οὕτως ἀγαπάτω ὡς ἑαυτόν, ἡ δὲ γυνὴ ἵνα φοβῆται τὸν ἄνδρα.

d'une figuration du mariage à venir du Christ et de l'Église, ce qui n'empêche pas qu'il faille aussi comprendre le texte littéralement comme un modèle du mariage humain (*πλὴν καὶ ὑμεῖς...*), modèle développé en 1 *Cor.* 7. Mais cette compréhension littérale est moins souvent relevée<sup>757</sup> que la lecture typologique que reprennent tous les commentateurs<sup>758</sup>. Il est donc d'autant plus remarquable que notre poème paraisse ici s'en tenir à un sens strictement littéral : la transposition du futur en présent aléthique (*linquunt*) transforme une prophétie en un mythe d'origine (*de more*) d'une pratique ou d'une institution humaine, qui se présente comme un commentaire du narrateur et qui a ici, comme maints passages de l'*Heptateuchos*, l'allure d'une simplification pédagogique, qu'il s'agisse d'une propédeutique biblique à destination d'un public que l'on préserve des difficultés ou d'une convenance envers un public déjà initié, comme il a été suggéré. Il faut noter d'autre part la disparition dans la paraphrase de la formule frappante *erunt duo in carne una*, que l'on peut supposer motivée par la réticence du poète à aborder la question de la chair, commodément incluse ici dans une idée générale d'installation domestique (*sedibus positis*<sup>759</sup>), formule dont le lien thématique avec *Gn.* 2,23<sup>760</sup> est de toute façon rompu par l'insertion anticipée du baptême d'Eve du « nom de la vie » au vers 37 (*Gn.* 3,20).

Parmi les poètes, Proba semble, comme le Christ en *Mt.* 19,5, attribuer ces paroles à Dieu, et les amplifie jusqu'à l'absurde, en promesse d'un *imperium* universel et d'une immortalité qui doit tout à l'idéologie archaïque de la gloire, et pas grand chose à l'Évangile, et par toute la

---

<sup>757</sup> On la trouve cependant, dès Origène, *in num. hom.* 11,1, par exemple : *Quod autem oporteat hoc etiam secundum litteram custodiri, ipse Dominus et Salvator docet, dicens: « scriptum est: propter hoc relinquet homo patrem et matrem, et adhaerebit uxori suae, et erunt ambo in carne una. Quod ergo Deus coniunxit, homo non separet ». Et ostendit utique observanda esse haec etiam secundum litteram, cum adicit : « quod ergo Deus coniunxit, homo non separet ». A l'inverse, Augustin, dans l'anti-littéralisme de principe de son traité de combat contre les manichéens feint (*non inuenio*) de ne pas déceler ici de sens littéral (*c. manich.* 2,21) : *quod autem additum est, relinquet homo patrem et matrem, et adhaerebit uxori suae; et erunt duo in carne una, quomodo referatur ad historiam non inuenio, nisi quod plerumque in genere humano ista contingunt ; sed tota prophetia est.**

<sup>758</sup> Parmi de nombreuses occurrences, Origène, *comm. in cant.* 2,23 ; Tertullien *de anim.* 11 ; Ambroise *exp. psalm.* 39,11.

<sup>759</sup> Cf. *Hept. gen.* 680.

<sup>760</sup> *et dixit Adam hoc nunc os ex ossibus meis et caro ex carne mea haec uocabitur quia ex uiro suo sumpta est haec.*



pompe de vers virgiliens détaillant les arrêts des dieux<sup>761</sup>. Cl. Marius Victorius montre ici une emphase qui, si elle est plus théologiquement correcte, vise, comme chez Proba, à exalter la félicité de la condition édénique pour dramatiser la Chute qui va suivre, ce que ne font ni le texte biblique ni l'*Heptateuchos*<sup>762</sup>. Dracontius, comme dans tout son récit de la création de l'homme, s'attache à doter ces esquisses humaines d'une psychologie, d'une vie intérieure qu'il postule semblable à la sienne ; il donne une explication prosaïque de la formule *erunt duo in carne una*<sup>763</sup>, et exalte comme l'*Alethia* et le *Centon* la condition qui était promise à l'homme<sup>764</sup>. Avit<sup>765</sup>, enfin, donne à lire, comme Proba et dans des termes virgiliens

---

<sup>761</sup> *cento* 136-146 : *His demum exactis torquet qui sidera mundi / inquit : - eo dicente premit placida aequora pontus / et tremefacta solo tellus, silet arduus aether - / 'uiuete felices interque nitentia culta / fortunatorum nemorum sedesque beatas. / Haec domus, haec patria est, requies ea certa laborum ; / his ego nec metas rerum nec tempora pono : / imperium sine fine dedi, multosque per annos / non rastros patietur humus, non uinea falcem. / At genus immortale manet, nec tarda senectus / debilitat uires animi mutatque uigorem'.*

<sup>762</sup> *aleth.* 1,385-397 : *iam scire daret, quod nomen coniugis uxor, / quod dulces nati postponendique parentes / coniugibus. Quid ? iam una duos in carne manere / aeternam pariter uitam ducentibus esset - / nam dum terrarum uitis et labe carerent, / diuinis uigere animis, nullius egeni / quas dabat orbis opes ; non quippe obnoxia morbis / corpora gestabant cupidi nec uentris alumna ; / tantum in deliciis cibus et quod postulat usus / nondum erat auxilium uitae propriumque uigebat / immortale animae - , ni serpens dira ueneno / maioris stimulata mali dissoluere legem / talibus incautam suasisset fraudibus Euam : [...].* Il faut remarquer cependant que l'*Alethia* donne au passage une tonalité douce-amère (*quid ?*), marquée par la conscience de la déchéance à venir.

<sup>763</sup> Par l'union des deux êtres, Dieu restitue la côte empruntée à Adam, et ainsi, *ambos coniunxit in unum* (1,399) : ce qui témoigne d'une conception mystique du couple proche de celle produite par la fable de l'androgyne dans le *Banquet*.

<sup>764</sup> *laud.* 1,398-415 : *Nescia mens illis fieri quae causa fuisset. / Tunc Deus et princeps ambos coniunxit in unum / et remeat sua costa uiro ; sua membra recepit, / accipit et fenus, cum non sit debitor ullus. / His datur omnis humus et quidquid iussa creauit. / Aeris et pelagi fetus, elementa duorum / arbitrio commissa manent. His "crescite" dixit / Omnipotens "replete solum de semine uestro, / sanguinis ingeniti nati nutrite nepotes / et de prole nouos iterum copulate iugales. / Dumque freta terra, dum caelum subleuat aer, / dum solis micat axe iubar, dum luna tenebras / dissipat et puro lucent mea sidera caelo, / sumere quidquid habent pomaria nostra licebit / deliciae que fluent uobis et honesta uoluptas : / arboris unius tantum nescite saporem".*

<sup>765</sup> *spir. hist.* 1,170-190 : *Principio rector tanti sacrare figuram / disponens uincli nectit conubia uerbo : / "uiuete concordi studio mundumque replete, / crescat longaeuum felici semine germen, / non annis numerus vitae nec terminus esto. / Progeniem sine fine dedi, quam tempore toto / adspicies, generi primus qui poneris auctor. / Pronepos eductos spargens per saecula nepotes / uiuentes numeret proauos inque ora parentum / ducant annosos natorum pignora natos". / "Tum lex coniugii toto venerabilis aeuo / intemerata suo seruabitur ordine cunctis. / Femina persistat de uiscere sumpta uirili / coniugio seruire fidem : nec separet alter, / quod iungit sociatque deus : cum patre relinquat / et matrem iusto constrictus amore maritus. / Ista parentales non rumpant*

analogues<sup>766</sup> une promesse de prospérité temporelle, et explicite *erunt duo in carne una* par la spiritualisation d'un attachement conjugal bien éloigné des contingences de la chair (1,188-190) : *Taliter aeterno coniungens foedere uota, / festiuum dicebat hymen castoque pudori / concinit angelicum iuncto modulamine carmen.*

Chez tous paraphrastes, cette évocation de l'installation commune du premier couple est liée à la bénédiction et à l'injonction à leur endroit de croître et multiplier de *Gn.* 1,28, ce qui nous a amené à anticiper un peu par rapport à notre poème où cet épisode n'interviendra qu'au vers 45, car l'*Heptateuchos* intercale auparavant la nomination des animaux de *Gn.* 2,19-20, puis la venue du septième jour de *Gn.* 2,2-3. L'opération éloigne de fait l'union du couple de la mention de la question de la reproduction, pour un effet un peu analogue, nous semble-t-il, à celui produit par la spiritualisation d'Avit de Vienne ; ce qui « animaliserait » le couple dans sa condition prélapsaire est ainsi euphémisé, effet que visait déjà probablement le déplacement de la dénomination des animaux du contact avec la dénomination d'Eve.

- Pour ce qui concerne la technique paraphrastique, la locution conjonctive *propter hoc*, non attestée en poésie, est remplacé la conjonction didactique et lucrétienne *quapropter*<sup>767</sup> ; les deux couples d'archétypes *homo / uxor* et *pater / mater* de la Bible sont remplacés respectivement par des variantes au pluriel *nati / coniuges*<sup>768</sup> et le synthétique *parentes*, mais sans modification de l'ordre (mari / parents / épouse dans les deux cas) ; *relinquere* est remplacé par une variante non-préfixée *linquere*. H. Schmalzgruber relève<sup>769</sup> en outre que la clause *de more parent\** connaît des attestations chez Stace (*Theb.* 4,465), Silius Italicus (6,484 ; 7,177 ; 8,548) et Dracontius (*Romul.* 2,11), et que la formulation du passage correspondant de l'*Alethia* (1,385-387) déjà cité<sup>770</sup> est très proche.

- *haerere* est encore une forme désuffixée pour *adhaerere*, qui est la leçon d'Ambroise, d'Augustin et aussi celle de la Vulgate, tandis que la *Vetus Latina* comporte sept variantes

---

*uincula curae, / uita sed amborum carnem teneatur ad unam." / Taliter aeterno coniungens foedere uota, / festiuum dicebat hymen castoque pudori / concinit angelicum iuncto modulamine carmen.*

<sup>766</sup> *Progeniem sine fine dedi*, cf. *cento 143 imperium sine fine dedi*.

<sup>767</sup> Lucrèce est le seul poète classique à en user, avec 27 occurrences sur les 43 hexamètres recensés par *pedecerto* ; suivent le *Carmen aduersus Marcionem* (5 occurrences), Juvencus (3), Prudence (1), et l'*Heptateuchos*, *gen.* 38 donc et *exod.* 1248.

<sup>768</sup> *Natus* est plus poétique et épique que *filius* et moins « anthropologique » qu'*homo*, peut-on supposer ; *coniunx* est le terme employé par Virgile qui n'utilise jamais *uxor*.

<sup>769</sup> Schmalzgruber 2017, 225.

<sup>770</sup> *Iam scire daret, quod nomen coniugis uxor, / quod dulces nati postponendique parentes / coniugibus.* [...]

pour le προσκολληθήσεται de la *LXX*<sup>771</sup>. Le groupe nominal à l'ablatif *sedibus positus*<sup>772</sup>, seul reliquat éventuel de *erunt duo in carne una* dans le poème, nous semble indiquer un circonstant relatif à l'idée de « s'installer avec son épouse », que nous avons traduit en le coordonnant<sup>773</sup> pour ne pas forcer son lien logique assez lâche avec la proposition *cum haerent coniugibus suis*. On pourrait enfin relever une clausule lucretienne assez semblable à la fin d'hexamètre *cum sedibus haerent*, et que l'on hésiterait à citer s'il n'y avait le lien thématique : il s'agit, à la fin du livre 4 de *De natura rerum*, de deux figurations de la passion amoureuse, où se lit le syntagme *Veneris compagibus haerent*, en 4,1108-1114<sup>774</sup>, et encore en 4,1201-1205<sup>775</sup>. Il y aurait là une imitation contrastive assez malicieuse par sa neutralisation de l'évocation des désordres de la chair, sous la tutelle biblique d'une vertueuse affection conjugale ; les deux autres solutions possibles étant qu'il s'agisse d'une réminiscence innocente<sup>776</sup> d'une fin de vers *cōm-\*-ībŭs hāērent*<sup>777</sup>, ou d'une correspondance totalement fortuite.

---

<sup>771</sup> Voir Fischer 1951-1954, 54.

<sup>772</sup> Cf. Tite-Live 42,39,8 : *Salutatio non tamquam hostium sed hospitalis ac benigna fuit, positisque sedibus consederunt.*

<sup>773</sup> « quand ils s'attachent à leurs compagnes, et fondent leur foyer. »

<sup>774</sup> *et adfigunt auide corpus iunguntque saliuas / oris et inspirant pressantes dentibus ora, / ne quiquam, quoniam nihil inde abradere possunt / nec penetrare et abire in corpus corpore toto; / nam facere inter dum uelle et certare uidentur. / usque adeo cupide in Veneris compagibus haerent, / membra uoluptatis dum ui labefacta liquescunt.*

<sup>775</sup> *Nonne uides etiam quos mutua saepe uoluptas / uinxit, ut in uinclis communibus excrucientur, / in triuuis cum saepe canes discedere auentis / diuorsi cupide summis ex uiribus tendunt, / quom interea ualidis Veneris compagibus haerent ?*

<sup>776</sup> Ce que rend possible la familiarité, démontrée par ailleurs, de l'auteur avec l'œuvre de Lucrèce ; du reste, dans l'érudition chrétienne, la neutralisation par une forme de cécité volontaire de ce qui peut être licencieux dans la tradition classique n'est pas sans exemple, comme en atteste en premier lieu la popularité d'Ovide dans la chrétienté antique et médiévale.

<sup>777</sup> La clausule *-ibus haerent* est assez fréquente en poésie hexamétrique : on trouve 33 occurrences dans *pedecerto*, de Lucrèce à Avit de Vienne ; dans l'*Heptateuchos*, cf. *gen. 237 : femineas placitis nimis complexibus haerent*, encore en contexte érotique, à propos des étreintes des géants avec les filles des hommes (*Gn. 6,2*) et *gen. 1252 : dumque suis pigrae – mirum ! – uix ossibus haerent*, qui traite du songe de Pharaon en *Gn. 41*.

## 2.6. Fin du sixième jour et bénédiction du septième (40-41 / 1,31-2,3)

Septima<sup>778</sup> luce Deus factorum fine quieuit,  
sacratam statuens uenturi ad gaudia saeculi.<sup>779</sup>

(1,31) *et uidit deus omnia quaecumque fecit et ecce bona ualde et facta est uespera et factum est mane dies sextus* (2,1) *et consummata sunt caelum et terra et omnis ornatus illorum* (καὶ πᾶς ὁ κόσμος αὐτῶν LXX) (2,2) *et consummauit deus in die sexto opera sua quae fecit et requieuit die septimo ab omnibus operibus suis quae fecit* (2,3) *et benedixit deus diem septimum et sanctificauit illum quia in eo cessauit ab omnibus operibus suis quae coeperat deus facere*

La présentation de la fin de l'œuvre des six jours et du repos du septième dans les poèmes bibliques est conditionnée d'une part par une phraséologie qui évoque le repos mérité du héros épique, d'autre part par la mise en place d'une perspective eschatologique : ainsi le vers 40 dans notre poème est une abréviation de *Gn.* 1,31-2,2, versets qui marquent la fin de l'œuvre par les formules accoutumées (*ecce bonum, factus est mane*), affirment l'achèvement du monde et de ses ornements, et relatent le repos de Dieu au septième jour ; le vers 41 quant à lui couvre 2,3 qui décrit l'institution du repos du sabbat et l'amplifie par l'emploi de termes qui évoquent l'eschatologie chrétienne. En ce qui concerne le texte biblique, M. Harl observe que le syncrétisme philosophique philonien accordait un sens plein aux termes d'appréciation comme *et ecce bona ualde* (καὶ ἰδοὺ καλὰ λίαν LXX) ; elle écrit à propos de 1,31 :

« La formule d'appréciation apparaît ici pour la première fois dans une forme développée, insistante [...] : les commentateurs ont vu dans ce verset l'excellence de la création (par exemple Philon, *Her.* 160, Didyme, *ad loc.*). La tradition philosophique d'où proviennent les concepts d'ordre et de beauté est explicitement affirmée à propos de ce passage par Eusèbe de Césarée, en PE 11,31, qui cite ce que dit Platon en *Timée* 29 a : le monde est beau, la plus belle chose qui est venue à l'existence [...]. »<sup>780</sup>

---

<sup>778</sup> Pour l'abrègement de la désinence en *-ā* de l'ablatif féminin singulier, cf. p., et voir Peiper 1891, *index metricus* p. 344. Cf. *aleth.* 1,171, qui propose le syntagme au nominatif : *Septima lux magnum uidit cessasse parentem*.

<sup>779</sup> « Le septième jour, au terme de son œuvre, Dieu se reposa, / instituant ce jour comme un jour consacré, pour la joie du monde à venir ».

<sup>780</sup> Harl, p. 98.

Mais en lieu de cette appréciation esthétique platonisante, l'*Heptateuchos* oppose donc une formulation « épique »<sup>781</sup>, s'il est possible de surinterpréter un peu les *facta* du vers 40 et de voir dans le terme la connotation élogieuse qu'il revêt pour désigner les exploits des héros, comme dans les vers célèbres de l'*Énéide* 10, 467-469 : *stat sua cuique dies, breue et inreparabile tempus / omnibus est uitae ; sed famam extendere **factis**, / hoc uirtutis opus*. Lorsqu'elle est prise dans une dynamique encomiastique comme ici au terme de la Création, la poésie biblique semble davantage guidée par la phraséologie que par les contenus doctrinaux, et au moment d'exalter l'œuvre achevée, la rhétorique de louange mène ainsi les poètes chrétiens à faire référence aux deux voies que connaissait l'antiquité païenne vers l'immortalité : la gloire, et la descendance, cf. *aleth.* 1,171-177 :

*Septima lux magnum uidit cessasse parentem,  
sed generum numeros tantum desisse creare  
et requiem tenuisse suam, meritoque sacrata est,  
diuersum quae uidit opus ; nam hoc quoque plenum est  
uirtutis cessasse deum, posuisse labores.  
Formam progenitis, qua praemia digna pararent,  
bis ternis satis est Dominum spectasse diebus*

Cet extrait, qui rappelle le *distinguo* augustinien évoqué *supra*, entre création des raisons séminales et créations effectives<sup>782</sup>, le fait toutefois dans des termes analogues aux vers virgiliens mentionnés : les *labores*, l'*opus uirtutis*, les *praemia*, le mérite (*merito*) appartiennent au héros épique, comme les *numeros generum* et les *progenitis* au lexique de la descendance et de la propagation de la lignée, quand bien même ils désignent ici des créations d'une nature différente. Le même extrait virgilien est utilisé par Proba, un peu plus tôt dans le récit mais dans une circonstance analogue, lorsque Dieu contemple son œuvre avant de créer l'homme<sup>783</sup> (*cento* 107-110) :

*iamque dies alterque dies processit, et omne  
**hoc uirtutis opus**, diuinae mentis et haustus*

<sup>781</sup> *factorum fine quiueit*, où l'allitération vient souligner les termes employés.

<sup>782</sup> Dans ce texte précis, *generum numeros tantum desisse creare [...] formam progenitis, qua praemia digna pararent, bis ternis satis est Dominum spectasse diebus* « il avait seulement cessé de créer les catégories d'espèces [...] il suffit que le Seigneur ait eu en vue pendant deux fois trois jours, pour les êtres qu'il produisait, la forme selon laquelle ils offraient de dignes présents » (traductions d'E. Falcon 2016).

<sup>783</sup> Voir p. 266.

*prospiciens genitor perfectis ordine rebus  
expleri mentem nequit [...]*

Les réflexes phraséologiques de certains poètes contribuent ainsi à spontanément produire du Créateur une conception anthropomorphique que la raison et tous les exégètes s'accordent à rejeter<sup>784</sup> ; par ailleurs, en contrepartie de cette héroïsation de la geste divine<sup>785</sup>, les considérations esthétiques (*Gn. 2,1 caelum et terra et et omnis ornatus illorum*) disparaissent des paraphrases, mais nous avons vu *supra*<sup>786</sup> qu'elles ont été réservées aux passages de contemplation du monde par Dieu avant la création de l'homme ; en outre les *ekphraseis* du Paradis donneront l'occasion de s'y attarder encore.

- Proba, pas davantage que le Pseudo-Hilaire, Dracontius ou Avit, n'évoque le repos du Seigneur au septième jour, ce qui semble relever d'un processus de « déjudaïsation » des textes bibliques plus ou moins intentionnel, tel qu'étudié J.-M. Poinssotte à propos des versifications néotestamentaires de Juvencus<sup>787</sup> ; du reste la mention explicite du « sabbat », tel qu'institué par Moïse en *Exode 35,1-3* ne se trouve pas non plus ni dans l'*Heptateuchos* (le simple verbe *quieuit* y exprime l'idée du repos) ni dans l'*Alethia*, qui décrivent bien tous deux l'institution d'une pratique vouée à être imitée et reproduite<sup>788</sup> mais comprennent ce repos à la lumière des fins propres à l'eschatologie chrétienne, comme l'explique M. Cutino à propos des vers 1,174-183 de l'*Alethia*, dont nous citons à présent les vers 1,178-183 :

*Septima lux docuit ueneranda exempla quietis,  
quam sperare iubet populos pro munere uitae ;  
semper post operum tribuendam facta piorum.  
Haec quoque lux illa est, dira qua tartara Christus  
soluit et euicto reditum patefecit auerno,  
dum requiescit humi patriam rediturus in aulam.*

---

<sup>784</sup> Ils tiennent souvent à préciser que Dieu n'a pas besoin de repos, cf. Clément, *strom.* 6,16, Ephrem, *in gen.* 1,33 Augustin, *gen ad litt.* 4,16, et alii.

<sup>785</sup> On peut remarquer que dans l'*Heptateuchos*, c'est seulement la deuxième mention du nom *Deus*, après celle du vers 3 *immensusque Deus super aequora uasta meabat*, dans le prélude à la Création que constituent les vers 1-4.

<sup>786</sup> Voir p. 266 sq.

<sup>787</sup> Voir Poinssotte 1979

<sup>788</sup> *Hept. gen.* 40, *sacratam statuens*, autre expression allitérante emphatique après le *factorum fine quieuit* du colon précédent ; *aleth.* 1,178 *septima lux docuit ueneranda exempla quietis*, en regard de *Gn. 2,3 et benedixit deus diem septimum et sanctificauit illum*.

« Di questo evento [...] il poeta innanzitutto fornisce alcune interpretazioni non letterali : il riposo di Dio sarebbe il paradigma della pace eterna cui l'uomo è destinato alla fine dei tempi [...] overro avrebbe valore tipologico prefigurando il mistero della morte del Cristo e della sua discesa agli Inferi prima di risorgere il terzo giorno »<sup>789</sup>

L'*Heptateuchos* est certes bien moins explicite et ne mentionne pas le Christ et encore moins sa catabase, mais les termes employés peuvent s'inscrire aisément dans ce type de projection typologique : ainsi la locution *saeculum uenturum*<sup>790</sup> où la mention du *saeculum*, qui porte la valeur philosophico-eschatologique du grec αἰών, est renforcée par l'emploi du participe futur *uenturum*<sup>791</sup>, qui est en latin la forme verbale privilégiée pour l'expression de la prophétie (cf. *Alethia* : *Christus [...] rediturus*), c'est-à-dire, dans la pensée chrétienne, de la foi en un gouvernement temporel de la Providence. Ainsi encore l'évocation de la « joie » *gaudium*<sup>792</sup>, au sein d'un tour *ad gaudia* qui se trouve rarement en latin classique<sup>793</sup> ; en

---

<sup>789</sup> Cutino 2009,119 et notes 92-93 ; l'auteur cite Augustin, *gen. ad litt.* 4,11 : *Cuius quietis et Dominus Iesus Christus, qui nonnisi quando uoluit passus est, etiam sepultura sua mysterium confirmauit. Ipso quippe die sabbati requieuit in sepulcro eumque totum diem habuit sanctae cuiusdam uacationis, posteaquam sexto die, id est parasceue, quam dicunt sextam sabbati, consummauit omnia opera sua, cum de illo quae scripta sunt in ipso crucis patibulo conplerentur.*

<sup>790</sup> Voir d'autres occurrences de la *iunctura* chez Schmalzgruber 2017, 227, n. 279, avec en particulier la 4<sup>ème</sup> églogue de Virgile (*ecl.* 4,52) lieu privilégié de la croyance en un prophétisme chrétien de la poésie virgilienne ; et aussi, en poésie chrétienne proprement dite chez Prudence *c. Sym.* 1,560 ou l'*Heptateuchos* en *gen.* 295, à propos de l'Arche de Noé lancée sur les flots : *uenturisque parens seruabat semina saeculis*, et en *Hept. deut.* 12 : *et placidam pacem uentura in saecula tenere* ; enfin l'*Alethia* 3,1 à propos de Noé encore *Talia mente gerens uenturaque saecula cernens* ; ainsi que 3,124 et 3,522.

<sup>791</sup> Que l'on pourrait traduire ici par « qui vient », mais aussi « qui va venir » ou encore « qui doit venir ».

<sup>792</sup> Il arrive que le terme *gaudium* désigne des plaisirs « mondains », comme chez Lucrèce (4,1205 ; 5, 854), mais une définition de Cicéron présente un distinguo d'allure stoïcienne qui l'oppose à *laetitia* pour le consacrer aux félicités de l'âme (*Tusc.* 4,6,13) : *nam cum ratione animus mouetur placide atque constanter, tum illud gaudium dicitur ; cum autem inaniter et effuse animus exultat, tum illa laetitia gestiens uel nimia dici potest, quam ita definiunt : sine ratione animi elationem.* Le terme connaît par la suite une spécialisation chrétienne dans l'expression de la condition psychologique du juste dans le salut, voir *ThLL* 6.2.1712.55 « apud christianos : de beatitudine aeterna ». L'emploi « charnel » ne disparaît pas complètement, en raison sans doute de l'ambiguïté morale intrinsèque de tout ce qui se rattache au plaisir, mais reste mineur en fréquence, voir l'emploi de *gaudium* courant dans les traductions latine de saint Paul (parmi de nombreux exemples, *Gal.* 5,22 *fructus autem Spiritus est caritas gaudium pax longanimitas bonitas benignitas*) ; ou encore Augustin, *ciu.* 14,8 *quia gaudium proprie bonorum et piorum est.*

contexte chrétien, cette joie spiritualisée reçoit de la préposition *ad* une nuance de but qui en fait un enjeu d'antithèses sotériologiques. Chez Augustin dans les *Sermons*, l'expression vise à détourner des voies mauvaises et des fausses joies du monde, comme il sied dans le discours d'un pasteur (*serm.* 212) :

*Ipsius enim eritis figmentum, creati in Christo Iesu in operibus bonis quae praeparauit Deus, ut in illis ambuletis et, uetustate deposita induentes hominem nouum, sitis creatura noua, cantantes canticum nouum, hereditatem accepturi aeternam per testamentum nouum ; unde etiam post istam mortem, quae in omnes homines pertransiit, quae uetustati primi hominis debetur, et redditur sperate etiam in fine uestrorum corporum resurrectionem : non ad passiones dolorum, sicut resurrecturi sunt impii ; nec **ad gaudia carnalium desideriorum**, sicut putant stulti : sed sicut Apostolus ait, seminatur corpus animale, resurget corpus spiritale, ubi spiritui beatificato sic erit subditum corpus et ad omnem facilitatem mira felicitate subiectum, ut iam non aggrauet animam, nec ullam quaerat refectionem, quia nullam patietur defectionem.*<sup>794</sup>

Dans la théologie moins sévère de l'*Heptateuchos* l'expression vise en revanche manifestement la béatitude promise aux justes<sup>795</sup>, si l'on considère, outre *gen.* 47 *ad gaudia uenturi saeculi*, le vers 1107, où le sens eschatologique et sotériologique est on ne peut plus explicite (*Hept. gen.* 1104-1107, à propos de la mort d'Abraham) :

[...] *exit,*  
*uisurus sanctas, quas dat prudentia, sedes,*  
*in quibus astrigero recubans per saecula fulchro*  
*inuitat niueos secura ad gaudia iustos.*

---

<sup>793</sup> Les deux seules occurrences « classiques » du tour sont Silius italicus 11,493-494 : *nec lentum in medios rapienda ad gaudia uulgi / procurrit fluctus [...]*, et Tacite, *ann.* 14,4,1 : [...] *Agrippina, facili feminarum credulitate ad gaudia.*

<sup>794</sup> Voir encore *sermo* 254 : *Dic, amice, unde tristis es ? Perdidisti pecuniam. Locus inmundus, fructus nullus, audiat Apostolum : tristitia mundi mortem operatur. Non solum fructus nullus, sed et magna pernicies. Sic etiam de ceteris rebus ad gaudia saecularia pertinentibus, quas res longum est numerare.*

<sup>795</sup> Cf. à l'inverse Juvencus, où l'expression est plus anecdotique, et moralement ambivalente, « bonne » joie en 1,440-444 : *Denique certatim languoris tabe peresos / diuersisque malis nexos, quis longa dolore / absumpsit populans membrorum robora tabes, / monstrabant Christo ; facili sed munere cunctos / reddebat propere miranda ad gaudia sanos.* (*Mt.* 4,23-25) et 2,405-408 : *Sed Christus, leti uictor uitae que repertor, / frigentis dextram dignatus prendere dextra / surgere mox iussit miranda ad gaudia patris* (*Mt.* 10,25) ; joie « mauvaise » en 3,67 : *Illa - nefas - matri scelerata ad gaudia portat* (*Mt.* 14,11).



Pour conclure sur ce « repos de Dieu », nous avons là un cas où l'interprétation littérale, privilégiée le plus souvent par notre poète, est empêchée par un risque d'anthropomorphisme d'autant plus évident qu'il supposerait, en postulant la nécessité d'un « repos », une faiblesse du Créateur ; en conséquence, l'*Heptateuchos* s'appuie sur les termes au sémantisme « final » et la notion de « sanctification » présents dans le texte biblique<sup>796</sup>, pour y voir une figuration eschatologique chrétienne qui vient ainsi, de fait, oblitérer la justification scripturaire d'une institution juive.

## 2.7. Dénomination des animaux (42-44 / 2,19-2,20)

Ilicet exhibitis animantum ex ordine turbis  
uiritim cunctis nomen, quod permanet, indit  
Adamus, donata sibi prudentia<sup>797</sup> sollers<sup>798</sup>

(2,19) *et quaecumque finxerat deus adhuc de terra omnes bestias agri et omnia uolatilia caeli et adduxit illa ad Adam ut uideret quid uocaret illa et omne quodcumque uocauit illud Adam animam uiuam hoc nomen illius* (2,20) *et uocauit Adam nomina omnibus pecoribus et omnibus uolatilibus caeli et omnibus bestiis agri Adae autem non est inuentus adiutor similis ipsi*

Cet épisode, que nous avons été amené aborder relativement à la création de la femme, et que saint Augustin, dans le cadre de son exégèse *ad litteram*, jugeait fort obscur<sup>799</sup>, se révèle en revanche, en raison même de son étrangeté intrinsèque, propre à l'amplification allégorique. Pour Philon, il s'agit d'une figuration du droit de souveraineté de l'homme sur les autres êtres vivants, en même temps qu'une affirmation de sa compétence à l'exercer, en vertu du discernement accordé par Dieu à cet effet, lorsqu'il créa l'homme « de sa propre main » (*opif.* 148) :

Παγκάλως δὲ καὶ τὴν θέσιν τῶν ὀνομάτων ἀνῆψε τῷ πρώτῳ· σοφίας γὰρ καὶ βασιλείας τὸ ἔργον, σοφὸς δ' ἐκεῖνος αὐτομαθῆς καὶ αὐτοδίδακτος, χερσὶ θεαίας γενόμενος, καὶ προσέτι βασιλεύς· ἐμπρεπὲς δ' ἡγεμόνι προσαγορεύειν ἕκαστον τῶν ὑπηκόων.

<sup>796</sup> Gn. 2,1-3 : *et consummata sunt* [...] *et consummauit* [...] ; *et benedixit deus* [...] *et sanctificauit* [...].

<sup>797</sup> Pour l'abrègement des ablatifs en *-ā*, déjà constaté *supra*, voir Peiper, p. 344.

<sup>798</sup> « Alors, comme la multitude des êtres vivants se présentent à lui l'un après l'autre, / à chacun en particulier, l'ingénieur Adam attache un nom qui demeure encore, / grâce au discernement qui lui a été accordé ».

<sup>799</sup> Voir *supra*, section 2.3. p. 294 et *gen. ad litt.* 9,20 déjà cité : *uidetur mihi propter aliquam significationem propheticam factum* [...].

L’homme, pour Philon, est comme un vicaire<sup>800</sup> de Dieu sur terre, et il subit par cette étrange procédure comme une mise à l’épreuve, un examen de fin d’études qui contrôlerait et validerait la maîtrise des facultés intellectives (*opif.* 148, suite de l’extrait précédent) nouvellement reçues :

[...] φησιν οὖν ὅτι πάντα τὰ ζῶα ἤγαγεν ὁ θεὸς πρὸς τὸν Ἀδάμ, ἰδεῖν βουλόμενος τίνας θήσεται προσρήσεις ἐκάστοις, οὐχ ὅτι ἐνεδοίαζεν – ἄγνωστον γὰρ οὐδὲν θεῶ – , ἀλλ’ ὅτι ἤδει τὴν λογικὴν ἐν θνητῶ φύσιν κατεσκευακῶς αὐτοκίνητον, ὅπως ἀμέτοχος αὐτὸς ἦ κακίας. ἀπειραῖτο δ’ ὡς ὑφηγητῆς γνωρίμου τὴν ἐνδιάθετον ἕξιν ἀνακινῶν καὶ πρὸς ἐπίδειξιν τῶν οἰκείων ἀνακαλῶν ἔργων, ἵν’ ἀπαυτοματίσει τὰς θέσεις μὴτ’ ἀνοικεῖους μὴτ’ ἀναρμόστους ἀλλ’ ἐμφαινούσας εὖ μάλα τὰς τῶν ὑποκειμένων ιδιότητας.

Sa réussite à cet examen montre ainsi le caractère supérieur de la condition prélapsaire : l’entendement de l’homme n’ayant pas encore été obscurci par les conséquences de sa désobéissance, il donne les noms conformes à la vraie nature des êtres<sup>801</sup>, selon une conception cratyliste du langage<sup>802</sup>. Cette conception cratyliste est explicitée par Eusèbe de Césarée dans la *Préparation évangélique* 11,6,8-10 : après avoir exposé la problématique du *Cratyle* et en avoir compilé divers extraits<sup>803</sup> il se reporte à la Genèse :

Ταῦτα ὁ Πλάτων· φθάνει γε μὴν αὐτὸν ὁ Μωσῆς, ὃς οἶα δὴ σοφὸς νομοθέτης ὢν ὁμοῦ καὶ διαλεκτικὸς ἐπάκουσον τί φησί· “Καὶ ἔπλασεν ὁ θεὸς ἐκ τῆς γῆς πάντα τὰ θηρία τοῦ ἀγροῦ καὶ πάντα τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ καὶ ἤγαγεν αὐτὰ πρὸς τὸν Ἀδάμ, ἰδεῖν τί καλέσει αὐτά. Καὶ πᾶν ὃ ἂν ἐκάλεσεν αὐτὸ Ἀδάμ ψυχὴν ζῶσαν, τοῦτο ἦν ὄνομα αὐτοῦ.” Διὰ γὰρ τοῦ φάναι “τοῦτο ἦν ὄνομα αὐτοῦ” τί ἄλλο ἢ κατὰ φύσιν τεθεῖσθαι τὰς

<sup>800</sup> *opif.* 148 : [...] ὃν σπουδῆ διαπλάσας ὁ θεὸς ἡξίου δευτερείων, **ὑπαρχον μὲν αὐτοῦ**, τῶν δ’ ἄλλων ἀπάντων ἠγεμόνα τιθεῖς.

<sup>801</sup> F. Chapot a montré comment ce motif biblique pouvait être reçu comme un écho d’une maxime pythagoricienne qui postulait que tous les noms avaient été institués par un ancêtre inspiré : « καὶ πᾶν, ὃ ἐὰν ἐκάλεσεν αὐτὸ Ἀδάμ ψυχὴν ζῶσαν, τοῦτο ὄνομα αὐτοῦ. On peut comprendre cette affirmation comme une tautologie [...]. Mais on peut aussi lui donner un sens plus riche : l’appellation qu’Adam donne à chaque être vivant correspond à ce qui est son nom véritable – et préexistant », Chapot 2007, 157.

<sup>802</sup> *opif.* 150 : ἀκράτου γὰρ ἔτι τῆς λογικῆς φύσεως ὑπαρχούσης ἐν ψυχῇ καὶ μηδενὸς ἀρρωστήματος ἢ νοσήματος ἢ πάθους παρεισεληλυθότος, τὰς φαντασίας τῶν σωμάτων καὶ πραγμάτων ἀκραιφνεστάτας λαμβάνων εὐθυβόλους ἐποιεῖτο τὰς κλήσεις, εὖ μάλα στοχαζόμενος τὰς λαμβάνων εὐθυβόλους ἐποιεῖτο τὰς κλήσεις, εὖ μάλα στοχαζόμενος τῶν δηλουμένων, ὡς ἅμα λεχθῆναι τε καὶ νοηθῆναι τὰς φύσεις αὐτῶν.

<sup>803</sup> Eusèbe juxtapose des répliques choisies dans une large portion du texte du *Cratyle*, qui court de 390a à 409e.

προσηγορίας παρίστησι; τὸ γὰρ ἐπικληθὲν ἄρτι φησὶ τοῦτο καὶ πάλαι πρότερον ἐν τῇ φύσει περιέχεσθαι εἶναι τε καὶ προϋπάρχειν ἐκάστῳ τῶν ἐπωνομασμένων τοῦτο ὄνομα, ὅπερ ὁ δηλούμενος ἄνθρωπος ἐπιθειάσας δυνάμει κρείττονι τέθειται.

La façon dont les noms propres hébraïques eux-même sont justifiés dans la Bible par un étymon « signifiant » le conforte dans cette thèse, qui relève, on peut le noter au passage d'une logique poétique analogique, et non d'un raisonnement dialectique et critique.

L'affirmation de l'*Heptateuchos* en *gen.* 43-4, [...] *cunctis nomen, quod permanet, indit / Adamus, donata sibi prudentia sollers*, s'insère aisément dans de telles vues, la pérennité des dénominations d'Adam (*quod permanet*) étant un signe de leur pertinence initiale, et l'épithète définitoire du vers 44 (*Adamus donata prudentia sollers*) rappelant l'entendement puisé *a diuino pectore* au vers 31. Comme souvent, il faut solliciter le poème pour lui attribuer un sens qui n'est pas appuyé, et relever que l'incise *quod permanet* sonne davantage comme appartenant à un mythe d'origine que renvoyant au débat cratylite, mais ce trait est tout de même remarquable dans la mesure où, hormis les exemples mentionnés chez Philon et Eusèbe<sup>804</sup> le passage biblique n'a rien d'un *locus classicus* et semble être passé inaperçu des exégètes :

« En fait, il s'avère que Gn. 2,19 n'est guère utilisé par les Pères. La première littérature, tant grecque que latine, le cite peu, et surtout ne le commente jamais. Par la suite le verset, sans être négligé, n'est jamais au premier plan de l'exégèse, éclipsé peut-être par les versets suivants évoquant la création de la femme. »<sup>805</sup>

Si l'on se place à présent sur le plan de l'allégorie morale, une autre lecture de Gn. 2,19-20 veut voir dans ces animaux des figurations des passions opposées à la raison organisatrice<sup>806</sup> ; elle figure dans l'exégèse de saint Ambroise (*de parad.* 11,51) :

---

<sup>804</sup> Auxquels on peut ajouter Tertullien, avec une allusion incidente en *De uirginibus uelandis* 5,4, examiné dans l'article déjà mentionné de F. Chapot 2007.

<sup>805</sup> Chapot 2007, 161. L'auteur observe que le passage n'est pas non plus cité ni mentionné par Origène alors qu'il « prend parti pour la théorie naturaliste » (p. 163), et qu'Ambroise, qui suit Philon pour une bonne part de son argumentation, « ne retient pas [...] l'idée qu'Adam est historiquement à l'origine du langage » (*ibid.*).

<sup>806</sup> Rôle qui vient un peu redoubler celui tenu par Eve, en antithèse avec le même Adam, cf. *de parad.* 3,12, cité *supra* au point 2.3. : *est etiam uoδς tamquam Adam, est et sensus tamquam Eua*. En termes moins allégoriques, on peut supposer que pour Ambroise, les animaux représentent les stimuli, la femme les affects, et l'homme l'intellection.

[...] *bestiae autem agri et uolatilia caeli, quae adducuntur ad Adam, nostri inrationabiles motus sunt, eo quod bestiae uel pecora quaedam diuersae sint corporis passiones uel turbulentiores uel etiam languidiores. Volatilia autem caeli quid aliud aestimamus nisi inanes cogitationes, quae uelut uolatilium more nostram circumuolant animam et huc atque illuc uario motu saepe transducunt ? Propterea nullus inuentus est menti nostrae similis adiutor nisi sensus, hoc est αἴσθησις. Similem sibi solam νοῦς noster potuit inuenire.*<sup>807</sup>

La perspective est ici pessimiste, car derrière cet épisode se profile une autre mise à l'épreuve dont l'homme ne sortira pas avec succès<sup>808</sup>, et ainsi, loin d'exalter les facultés intellectives de l'homme, Ambroise invoque *Matthieu* 7,1 pour l'appeler à l'humilité dans le jugement moral. Cette tonalité parénétiq ue n'a en général guère de contrepartie dans les poèmes bibliques, morale, à l'exception peut-être d'Avit qui est le plus tardif des poètes concernés, et le plus fertile en considérations morales. Mais au tournant du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> s., il paraît au contraire se produire un changement de tendance herméneutique<sup>809</sup> au détriment du sens « figuré », et de l'allégorie morale, qui a pour conséquence d'attirer l'attention de l'exégète sur des détails plus prosaïques, sur de simples circonstants du récit ; ainsi Augustin s'interroge notamment sur la façon dont les animaux ont été amenés en présence d'Adam<sup>810</sup>. La lecture *ad litteram* se

<sup>807</sup> Cf. Philon, qui propose cette lecture dans un autre traité, *leg. all.* 2,9-10 : Τοῦ δὲ βοηθοῦ ἐστὶ διττὸν τὸ εἶδος, τὸ μὲν ἐν πάθει, τὸ δ' ἐν αἰσθήσει. τό γε νῦν μόνον τὸ πρότερον εἶδος γεννήσει, λέγει γάρ· "καὶ ἔπλασεν ὁ θεὸς ἔτι ἐκ τῆς γῆς πάντα τὰ θηρία τοῦ ἀγροῦ καὶ πάντα τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ καὶ ἤγαγεν αὐτὰ πρὸς τὸν Ἀδάμ, ἰδεῖν τί καλέσει αὐτά· καὶ πᾶν ὃ ἂν ἐκάλεσεν αὐτὸ Ἀδὰμ ψυχὴν ζῶσαν, τοῦτο ὄνομα αὐτοῦ". Ὅρᾳς, τίνες εἰσὶν ἡμῶν οἱ βοηθοί, τὰ θηρία, τῆς ψυχῆς τὰ πάθη. [...] Οὐ κυρίως δὲ οὔτοι βοηθοὶ ἀλλὰ καταχρηστικῶς λέγονται, εὐρίσκονται γέ τοι πρὸς ἀλήθειαν <καὶ> πολέμιοι, ὥσπερ καὶ τῶν πόλεων ἔστιν ὅτε οἱ σύμμαχοι προδότηι καὶ αὐτόμολοι καὶ ἐν ταῖς φιλίαις οἱ κόλακες ἀντὶ ἐταίρων ἐχθροί.

<sup>808</sup> *de parad.* 11,52 : [...] *dedit tibi certe sensum, quo uniuersa cognosceres et de cognitio iudicares, meritoque de illo fecundo paradisi agro eiectus es, quia non potuisti seruare mandatum. Sciebat enim deus esse te fragilem, sciebat iudicare non posse : ideo dixit quasi fragilioribus : nolite iudicare, ut non iudicemini.*

<sup>809</sup> L'écart entre l'exégèse ambrosienne et augustinienn e d'une part, entre l'Augustin du *contra Manichaeos* et celui de l'*ad litteram* d'autre part donne ainsi l'impression d'une désuétude temporaire de l'allégorie au profit d'une forme de philologie, qui aussi est celle qui motive l'entreprise de la Vulgate.

<sup>810</sup> *gen. ad litt.* 9,24 : *neque enim sicut indagant atque adigunt uenant es uel aucupantes ad retia quaecumque animantia capiunt, ita hoc factum esse credendum est aut uox aliqua iussionis de nube facta est eis uerbis, quae rationales animae audientes intellegere atque oboedire adsolent.* Ce questionnement lui inspire d'ailleurs des réflexions pénétrantes sur la façon dont les êtres vivants sont guidés par des représentations visuelles (9,25 : *omnis enim anima uiua, non solum rationalis sicut in hominibus, uerum etiam inrationalis, sicut in pecoribus et uolatilibus et piscibus, uisis mouetur [...]*).

préoccupe davantage des incohérences parce qu'elle ne croit pas que le texte constitue une fable édifiante, et elle implique donc un plus grand souci de la continuité narrative. À ce titre, nous avons déjà plusieurs fois mentionné<sup>811</sup> le déplacement dans *l'Heptateuchos* de cet épisode de *Gn. 2,19-2,20* qui constitue dans la Bible une cause de la création de la femme et de sa « nomination » par Adam : dans notre poème, l'épisode est posé en conclusion de l'œuvre créatrice de Dieu, et son aspect d'épreuve initiatique est renforcé par les bénédictions qui suivent aux vers 45 et suivants<sup>812</sup>, qui prennent alors l'allure de félicitations académiques. Il résulte aussi de ce déplacement une séparation de l'évocation de la reproduction animale et de celle de la reproduction humaine, et qui semble une réticence d'autant plus remarquable qu'elle ne trouve pas de contrepartie chez les exégètes ; pour ne citer qu'Ambroise et Augustin, voyons à nouveau *de paradiso* (11,49) :

*Simul accipe qua causa omnia deducta sint ad Adam, ut in omnibus uideret ex utroque sexu substantiam constare naturae, id est ex masculino et femina et ipse usu exemploque cognosceret necessarium sibi consortium mulieris adiectum.*

Et, chez Augustin, *gen. ad litt* 9,20 :

*Iam uideamus, quare sit factum quod adductae sunt ad adam omnes bestiae agri et omnia uolatilia caeli, ut eis nomina inponeret, atque ita uelut necessitas oreretur creandi ei feminam ex eius latere, cum inter illa animalia simile illi adiutorium non fuisset inuentum.*

Les poètes qui le mentionnent n'ont pas déplacé non plus l'épisode ; ainsi Proba, chez laquelle le rapport est évident (*cento* 122-123) :

*quaeritur huic alius ; nec quisquam ex agmine tanto  
audet adire uirum sociusque in regna uocari*

Dans l'*Alethia* (1,355-360) :

[...] *Sed nemo animantum  
aequa homini specie uultuque habituque uigebat  
et prope conlato maiorem addebat honorem,*

<sup>811</sup> La passage est donc dans notre poème amputé de sa conclusion de *Gn 2,20* : *non est inuentus adiutor similis ipsi* ; voir *supra*, section 2.3. p. 295.

<sup>812</sup> *quem Deus adloquio iunctam dignatur et Euam*[...]. Pour rappel, dans l'Écriture, l'épisode suit l'institution du Paradis et précède la création de la femme.

*totque inter duplici uitam inlustrantia sexu  
impar solus erat, dudum qui coniugis aptam  
in se materiem gignendae ignarus habebat.*

Dracontius rapporte la scène au point de vue subjectif d'Adam, et avec des termes plus délicats (*laud.* 1,356-359) :

*at procul exspectat uirides iumenta per agros  
et de se tacitus quae sint haec cuncta requirit  
uel quare secum non sint haec cuncta uolutat ;  
nam consorte carens cum quo conferret egebat.*

Chez Dracontius la vivacité de la représentation tend toutefois à prendre le pas sur la bonne administration du contenu philosophique ou théologique : ici, tout à une recherche d'empathie avec les états d'âme du premier homme, il occulte la question des noms, de moindre intérêt dans sa perspective qui n'est peut-être pas ici dénuée d'auto-apitoiement.

Avit, le plus proche sur ce point de notre poème, réduit l'épisode à une allusion à la subordination des êtres vivants à l'homme, insérée dans les recommandations du Seigneur (1,143) : *praecellens factis Factorem pronus adora*<sup>813</sup> ; cette ellipse produit un effet à analogue à la disjonction narrative de l'*Heptateuchos*, qui minimise l'analogie entre l'homme et la bête. Mais la comparaison avec Avit, dont l'idéologie témoigne partout d'une sévérité morale qui incline vers l'ascétisme, nous fait hésiter à attribuer les omissions de l'*Heptateuchos* à une « tendance moralisante » qui lui serait propre, pour y voir davantage, comme nous l'avons déjà avancé précédemment, une pudeur de pédagogue ou encore d'homme du monde, qui tiendrait en tous les cas à éviter les considérations potentiellement scabreuses. Sa « tendance moralisante », quoi qu'il en soit, ne s'exprime que par la censure ou l'atténuation, et non par des considérations positives ou des jugements moraux explicites.

L'*Alethia*, enfin, qui est toujours plus riche en commentaire théologique, propose une amplification conséquente du motif ; l'ordre biblique des événements étant conservé, la scène est immédiatement précédée de la prohibition du fruit de l'Arbre de la connaissance, qui inspire au poète (1,325-1,337) une justification de l'interdit à la mesure de l'élection dont bénéficie l'homme ; ainsi il enchaîne alors sur la présentation des bêtes à Adam en

---

<sup>813</sup> Voir Hecquet-Noti p. 148 n. 1, qui cite les parallèles chez Prudence *c. Symm.* 2,132-140, et Augustin *in psalm.* 187,7 : *Facta laudant factorem* ; la formule d'Avit surenchérit sur cette idée par un motif de subordination récurrente.

comprenant la procédure de dénomination dans le cadre de la théorie des raisons séminales<sup>814</sup> (1,337-360) :

[...] *Tunc ut sibi cuncta parentem  
indulsisse pium rudis incola crederet orbis,  
omne animal, quod adhuc tellus dare iussa creauit  
**et tacito, uernans in corpore, semine fudit,**  
iussit adesse deus proprioque obedire tyranno,  
summaque post generum uocitamina dicere partis  
nomina ceu famulis rebus quo figeret Adam ;  
ammonitu Domini tanta inter munera uitae  
qui dedit et nomen proprium. Nec fit mora : sistit  
omne genus natura Deo, quacumque creatum est  
mundi parte noui ; coeunt tam dissona motu  
temporis unius spatio, quae fortia nisu,  
molli lenta gradu, rapido promptissima cursu  
impete praecipiti uel prona per aera labi  
uel subnixa fretis et pondere lubrica ferri  
instruxit genitor, diuerso munere donans,  
armauitque manu, cornu, pede, dente, ueneno  
atque aliis, quibus artis inops animique minoris  
concretum muniuit opus. [...]*

De même qu'on peut parfois feindre de laisser gouverner un enfant afin de stimuler son développement, Dieu, si nous comprenons bien la syntaxe assez dense<sup>815</sup>, laisse donc à l'homme le choix des dénominations, procédure qui vient parachever le développement des « raisons latentes » (*omne animal, quod adhuc tellus dare iussa creauit / et tacito, uernans in corpore, semine fudit*) déposées dans le monde lors des six premiers jours. Cet argument dépasse, dans l'exaltation de l'élection de l'homme, l'argument cratyliste évoqué précédemment : l'onomatothèse n'est ainsi plus seulement une mise à l'épreuve couronnée de succès des capacités intellectives d'Adam, mais une véritable association de l'homme à l'œuvre créatrice, après quoi peut avoir lieu le développement des *semina* en les différentes espèces, enfin définies dans leurs attributs.

---

<sup>814</sup> Voir Cutino 2009, 123 et notes.

<sup>815</sup> *Tunc ut sibi cuncta parentem / indulsisse pium rudis incola crederet orbis.*

- *ilicet* : nous avons déjà relevé<sup>816</sup> la prédilection de l'auteur de l'*Heptateuchos* cet adverbe de liaison, notons ici que le premier hémistiche du vers 42 se lit également en *Hept. exod.* 1323 (1323-1325) : ***ilicet exhibitis populo certante metallis / et quae Sidonio tinguntur uellera luto, / artibus eximiis sacratam perficit aedem.*** Le fait remarquable est que le passage biblique que rapporte cette partie de l'*Heptateuchos* est le début du chapitre 35 de l'*Exode* (*Ex.* 35,5 *sq.*), qui suit immédiatement l'institution du sabbat par Moïse, dont le modèle hexaméral était mentionné aux vers 40-41. Le lien, omis dans le poème<sup>817</sup>, entre le septième jour de la *Genèse* et le sabbat de l'*Exode* a peut-être causé cette réminiscence ; c'est peu pour conclure à une intention signifiante de l'auteur, mais contribue à l'impression que sa maîtrise du contexte théologique et exégétique est plus grande que son choix d'une continuité narrative littéraliste ne le laisse voir.

- *exhibitis animantum ex ordine turbis* : ce syntagme appelle plusieurs commentaires ; tout d'abord, la formulation au passif évite comme souvent au poète de préciser l'agent du rassemblement des bêtes et du verbe *exhibere*, point qui pouvait donner lieu à des questionnements<sup>818</sup>. Ensuite, il y a dans le passage une forte antithèse entre le désordre et l'organisation, exprimée ici par le substantif *turba*, qui est en latin la désignation spécifique d'une multitude désorganisée<sup>819</sup> ; face à cette cohue, *ex ordine*<sup>820</sup>, puis au vers suivant *uiritim*<sup>821</sup>, viennent exprimer la capacité de *rectio* accordée à l'homme. *Animantum*<sup>822</sup> enfin est un terme très courant chez Lucrèce et Cicéron pour désigner les animaux, avec, peut-on présumer, une hauteur philosophique dont manque le terme *bestiae*.

<sup>816</sup> À propos du vers 34, voir commentaires *ad loc.*

<sup>817</sup> Voir *supra*, p. 324.

<sup>818</sup> Voir Augustin, *gen. ad litt.* 9,25, déjà cité ci-dessus.

<sup>819</sup> Le mot désigne aussi « le désordre » d'une façon plus abstraite : voir *DELL* s.u. : « désordre (d'une foule par opposition à *rixa*, qui ne s'applique qu'à un tout petit nombre de personnes [...]) ; voir aussi Schmalzgruber 2017, 230, n. 293 pour des emplois poétiques du mot analogue à celui de notre texte.

<sup>820</sup> La locution *ex ordine*, que nous avons ici rendue par « l'un après l'autre », désigne une succession organisée et méthodique, parmi de nombreux exemples, Lucrèce 5, 416-418 ; *Sed quibus ille modis coniectus materiai / fundarit terram et caelum pontique profunda, / solis lunai cursus, ex ordine ponam* ; l'expression est appropriée pour toute procédure accomplie « dans les règles », voir *ThLL* 9.2.957.50 « secundum ritum », et *Aen.* 5, 772-773 : *tris Eryci uitulos et Tempestatibus agnam / caedere deinde iubet soluique ex ordine funem.*

<sup>821</sup> Adverbe apparenté à *uir*, et signifiant « chaque homme à son tour » ; nous avons un peu surtraduit par « à chacun en particulier » en raison de la proximité d'*ex ordine* dont le sens est redondant, en considérant que le doublet parasynonymique exprime souvent l'emphase en stylistique ancienne.

<sup>822</sup> Cf. *aleth.* 1,356-357, déjà cité : [...] *sed nemo animantum / aequa homini specie uultuque habituque uigebat.*



- *uiritim cunctis nomen, quod permanet, indit* : nous venons de commenter *uiritim* ; *cunctis* exprime encore, si l'on veut, le caractère méthodique de l'œuvre d'Adam. Nous avons par ailleurs déjà rencontré l'expression *nomen indere*<sup>823</sup> à propos de la dénomination d'Eve, et cet écho lexical est dans le poème la seule trace du lien narratif que la Bible pose entre les deux événements. Enfin, *quod permanet*, comme relevé ci-dessus, relève de la même style didactique de « mythe d'origine » que le vers 38 *quapropter nati linquunt de more parentes* ; cette incise ressemble fort ici à la glose d'un conteur pédagogue.

- *Adamus, donata sibi prudentia sollers* : ce vers a l'aspect d'une épithète homérique<sup>824</sup> et de fait, il s'attache à résumer ce qui a été dit de l'homme et du caractère électif de son processus de fabrication : *donata prudentia* est une périphrase qui rappelle avec toute la retenue du participe passif le don divin<sup>825</sup> responsable de la capacité d'Adam à nommer, c'est-à-dire à créer une réalité *solo uerbo*. La forme *Adamus*<sup>826</sup> est par ailleurs remarquable : l'auteur est ainsi le premier auteur répertorié à utiliser la forme *Adamus*, inconnue des Pères et des poètes de l'Antiquité chrétienne<sup>827</sup> ; chez les Pères, on a souvent un *Adam* nominatif/accusatif, avec

---

<sup>823</sup> Voir note au vers 37, *ad loc.* : *inditur et nomen uitae, quod dicitur Eua*. Cf. par ailleurs *aleth.* 1,345 déjà cité : *qui dedit et nomen proprium* [...].

<sup>824</sup> *Sollers*, dérivé de *ars* qui signifie « ingénieux, habile », est ici une caractérisation à la tonalité odysseenne, l'*ars* ajoutant à la notion de *prudentia* une nuance d'ingéniosité à la limite de la probité, caractéristique de la figure que la mythologie comparée nomme *trickster*, et dont le modèle est en premier lieu, dans notre contexte culturel, le titan Prométhée.

<sup>825</sup> C'est-à-dire le *spiritus a diuino pectore* du vers 31.

<sup>826</sup> Les quantités vocaliques du terme changent dans le poème en fonction de l'opportunité métrique, comme nous l'avons exposé dans le chapitre 3, p. 72 ; ainsi nous lisons en gen. 44 *Ādāmūs*, gen. 64 *Ādāmūs*, gen. 134 et gen. 197 *Ādāmūs* ; cela prouve assez bien l'obsolescence dans l'*Heptateuchos* d'un métrique purement quantitative et explique les nombreuses licences, qui n'en sont pas vraiment dans un état de langue où la quantité vocalique n'a plus guère de valeur linguistique propre. Ces variations de quantité donnent lieu chez Mayor à une charade érudite à laquelle nous renvoyons le lecteur aventureux, et il propose ainsi pour les vers 43-44 : *discretim cunctis quod permanet indit Adamus / nomen, donata sibi iam prudentia sollers* (Mayor 1889, 6). Un entendement plus borné nous fait juger, de même que H. Schmalzgruber (p. 231, n. 302) : « Indiskutabel sind Majors Versuche, die Prosodie in hept. gen. 44 und 64 an die überwiegend vorkommende Form *Ādāmūs* anzugleichen »

<sup>827</sup> Quelques attestations médiévales sont répertoriées, mais la forme n'est fréquente qu'à partir de la période humaniste (Calvin, Laurent de Brindisi), et surtout à l'âge classique dans le latin savant du nord de l'Europe, semble-t-il (on lit *Adamus* chez Jansénius, Spinoza, Hobbes ou Wolff). Sur le sujet de la latinisation des noms propres dans l'*Heptateuchos* voir Ciarlo 2008, 731 n. 13.

une forme *Adae*<sup>828</sup> qui couvre le génitif/datif. Notre poète montre donc une aspiration à réintégrer l'onomastique sémitique issue de l'Ancien Testament dans le système morphologique latin, et nous propose ainsi un *Adamus* de première déclinaison, ce qui évite opportunément la confusion avec *Ada*, l'une des deux épouses de Lamech en *Gn.* 4,19-24<sup>829</sup>.

H. Schmalzgruber suggère enfin de lire ce dernier vers en antithèse avec le vers 82 *sed tamen infirmo uincuntur pectora sensu* (Schmalzgruber 2017, 231) :

« Dabei ist zu fragen, ob der HD die *prudencia* hier bewusst nur auf den Mann bezieht, um diesen schon in im Voraus von der Frau abzuheben, die sich später von der Schlange überlisten lässt und an deren Verstand daher gezweifelt werden kann. »

Cela ne paraît pas impossible, même s'il faut relever que le poème, comme on le verra *infra*, ne blâme pas particulièrement la femme pour une faute dont la gravité est en outre assez nettement atténuée, et que d'autre part, il ne nous semble pas que l'homme, lors du malheureux épisode, fasse preuve de plus de *prudencia* que sa compagne<sup>830</sup>.

## 2.8. Bénédiction (45-49 / 1,28 ; 2,16)

quem Deus adloquio iunctam dignatur et Euam :

« Crescite multimodo uentura in tempora partu,  
ut polus et plenae uestro sint germine terrae ;  
heredesque mei, uarios decerpite fructus  
quos nemora et pingui reddunt de caespite campi. »<sup>831</sup>

(1,28) *et benedixit illos deus dicens crescite et multiplicamini et replete terram [...]* (1,29) *et dixit deus ecce dedi uobis omne pabulum satiuum seminans semen quod est super omnem terram et omne lignum quod habet in se fructum seminis satiui erit uobis in escam [...]* (2,16) *et praecepit dominus deus Adae dicens de omni ligno quod est in paradiso edes ad escam.*

---

<sup>828</sup> La forme est attestée dans le texte *Itala*, *Gn.* 2,16 *et praecepit Dominus Adae dicens [...]*, voir Fischer 1951-1954, 46.

<sup>829</sup> cf. *Hept. gen.* 182-183 : *coniugibus hic facta gemens sese increpat ultro, / quarum prima fuit Ada atque altera Sella.*

<sup>830</sup> Voir *Hept. gen.* 85-87 : *tum sapor, inlecebram mellitis faucibus indens, / perpulit insueto munus deferre marito. / Quod simul ac sumpsit [...]* Le vers 82 accuse bien un *sensus infirmus*, mais ne semble pas suggérer ensuite qu'Adam manifeste au contraire le moindre discernement.

<sup>831</sup> « Et Dieu l'honore par ce discours, ainsi qu'Eve sa compagne : / 'Pour les temps à venir, croissez en une descendance diverse, / afin que le ciel et les terres soient emplis de votre progéniture, / et en tant que mes héritiers, cueillez les fruits variés / que les bois et les plaines tirent du sol fertile' ».

L'*Heptateuchos* avait déjà proposé, aux vers 23-24<sup>832</sup>, une bénédiction qui rendait compte de Gn. 1,28, mais compte tenu des manipulations effectuées sur l'ordre biblique des événements, il ne concernait que les animaux et pas le couple humain et il la répète donc à leur intention aux vers 45-47 ; comme la souveraineté des hommes sur les bêtes, détaillée dans la fin de Gn. 1,28<sup>833</sup> et dans Gn. 1,30<sup>834</sup> était comprise aux vers 27-28<sup>835</sup> dans le projet de création de l'homme, il ne donne ici, outre la bénédiction proprement dite, qu'une paraphrase de Gn. 1,29 (48-49). L'extrait considéré contient par ailleurs, après le *lux fiat* du vers 6 et les vers 27-28 que nous venons de citer, une nouvelle intervention du Seigneur au discours direct (quatre vers, cette fois), ce qui va impliquer un style d'apparat ; le poème tient à signaler, semble-t-il, les discours solennels qu'il prête à Dieu par le niveau de langue le plus soutenu et le registre le plus orné possible.

En ce qui concerne la littérature exégétique, le lien de ces bénédictions avec l'union de l'homme et de la femme a déjà été abordé au point 2.5., et la recommandation de Gn. 2,16 dont nous n'avons ici qu'un avant-goût, le sera au point suivant, en 3.1. ; les poèmes bibliques, dont les passages analogues ont été déjà cités au point 2.5., sont tous caractérisés, comme l'*Heptateuchos*, par le même style solennel et orné riche en hyperboles, visant à souligner la majesté de celui qui s'exprime autant qu'à exalter la circonstance<sup>836</sup>. L'*Alethia* se

---

<sup>832</sup> *cunctaque multiplici mandauit crescere passim / germine, et immensis errare et pascere terris.*

<sup>833</sup> [...] *replete terram et dominamini eius et habete potestatem piscium maris et uolatilium caeli et omnium pecorum terrae et reptantium omnium quae repunt super terram.*

<sup>834</sup> *et omnibus bestiis terrae et omnibus uolatilibus caeli et omnibus reptantibus quae repunt super terram quod habet in se spiritum uitae et omne faenum uiride ad escam et factum est sic : le faenum réservée à l'alimentation du bétail, est séparée des autres végétaux cités en Gn. 1,29.*

<sup>835</sup> [...] *Hominem nostris faciamus in unguem / uultibus adsimilem, toto qui regnet in orbe. »*

<sup>836</sup> Nous rappelons ces textes : cento 136-146 : *His demum exactis torquet qui sidera mundi / infit : – eo dicente premit placida aequora pontus / et tremefacta solo tellus, silet arduus aether – / 'uiuete felices interque nitentia culta / fortunatorum nemorum sedesque beatas. / Haec domus, haec patria est, requies ea certa laborum ; / his ego nec metas rerum nec tempora pono : / imperium sine fine dedi, multosque per annos / non rastros patietur humus, non uinea falcem. / At genus immortale manet, nec tarda senectus / debilitat uires animi mutatque uigorem' ; laud. 1,404-415 : [...] *His "crescite" dixit / Omnipotens "replete solum de semine uestro, / sanguinis ingeniti nati nutrite nepotes / et de prole novos iterum copulate iugales. / Dumque freta terra, dum caelum subleuat aer, / dum solis micat axe iubar, dum luna tenebras / dissipat et puro lucent mea sidera caelo, / sumere quidquid habent pomaria nostra licebit / deliciae que fluent uobis et honesta uoluptas : / arboris unius tantum nescite saporem", spir. hist., 1,170-190 : Principio rector tanti sacrare figuram / disponens uinclu nectit conubia uerbo : / "uiuete concordi studio mundumque replete, / crescat longaeuum felici semine germen, / non annis numerus vitae nec terminus esto. / Progeniem sine fine dedi, quam tempore toto / adspicies, generi primus qui**

distingue toutefois, seul poème qui ne feint pas à ce stade du récit d'ignorer les événements ultérieurs et les épreuves qui attendent le premier couple, et à ne pas proposer de discours direct du Créateur, ni d'ailleurs la moindre bénédiction à proprement parler (*aleth.* 1,385-397) :

*iam scire daret, quod nomen coniugis uxor,  
quod dulces nati postponendique parentes  
coniugibus. Quid ? iam una duos in carne manere  
aeternam pariter uitam ducentibus esset –  
nam dum terrarum uitis et labe carerent,  
diuinis uiguere animis, nullius egeni  
quas dabat orbis opes ; non quippe obnoxia morbis  
corpora gestabant cupidi nec uentris alumna ;  
tantum in deliciis cibus et quod postulat usus  
nondum erat auxilium uitae propriumque uigebat  
immortale animae - , ni serpens dira ueneno  
maioris stimulata mali dissoluere legem  
talibus incautam suasisset fraudibus Euam : [...].*

Au lieu de l'enthousiasme, un *quid ?* désabusé vient comme regretter la condition perdue, et la protase retardée du système hypothétique (*ni serpens dira ueneno...*) transforme rétrospectivement les subjonctifs en irréels, quand les autres poètes suivent la synchronie du récit ; dans ce passage l'*Alethia* accuse comparativement, par son traitement du point de vue narratif, un statut de commentaire exégétique bien plus que de simple paraphrase. Mais l'*Heptateuchos* n'anticipe pas ainsi, et il nous reste à examiner dans le détail les modalités du petit discours d'apparat qu'il propose.

- *quem Deus adloquio iunctam dignatur et Euam* : le vers exprime encore la grâce faite à l'homme par l'emploi du verbe *dignor*<sup>837</sup> qui caractérise dans le poème les interactions directes de Dieu avec sa créature<sup>838</sup> ; comparativement aux théophanies plus abstraites, les

---

*poneris auctor./ Pronepos eductos spargens per saecula nepotes / Viuentes numeret proauos inque ora parentum / ducant annosos natorum pignora natos".*

<sup>837</sup> *Hept. gen.* 30 [...] *dignatus ducere dextra.*

<sup>838</sup> Voir *Hept gen.* 601-603, lors de la « théophanie » de Mambré : *pacificusque suae dignetur tegmina quercus / atque pedes geminos frigenti ut perluat unda / ac positos panes mensae dignetur amicae.*

colloques avec le Seigneur (*adloquio*)<sup>839</sup> sont ainsi l'objet d'un petit stéréotype phraséologique (*adloquio dignetur*) qui sera repris en *Hept. gen.* 148, lorsque le Seigneur « daigne » tenter de raisonner Caïn (*Gn.* 4,6-7) : *quem deus adloquio dignatus talibus infit* : / [...]<sup>840</sup>. Le texte inclut Eve dans cette attention par la tournure *Euam iunctam*<sup>841</sup>, qui semble rechercher une forme de pompe par la disjonction des termes et la position de *et Euam* en fin de vers, avec un effet d'hyperbate.

- *Crescite multimodo uentura in tempora partu* : chaque terme de *Gn.* 1,28 est soigneusement représenté : *crescite* est dans le texte biblique, et l'impératif est renforcé dans sa qualité d'arrêt de la Providence par une tournure au participe futur (*in tempora uentura*)<sup>842</sup> ; le syntagme circonstanciel *multimodo partu* rend compte de *multiplicamini*. Le « composé possessif » *multimodus* (« dont les modalités sont multiples ») est un terme littéraire très fréquent dans l'*Heptateuchos* (12 occurrences)<sup>843</sup>, apparenté, voire dérivé de l'adverbe *multimodis* qui est un terme prisé par Lucrèce (11 occurrences) ; les deux vocables expriment le chatoiement de la complexité et même simplement de la multiplicité ; *multimodus* semble une variante hellénisante du syntagme adverbial *miris modis*, lu chez Virgile et Lucrèce encore<sup>844</sup> et qui est très fréquent chez saint Augustin (39 occurrences). Grâce au membre *multi-*, le terme est à même de représenter *multiplicamini* en remplaçant opportunément une injonction assez crue à la reproduction par une idée de fascination intellectuelle devant le miracle de la propagation de la vie.

- *ut polus et plenae uestro sint germine terrae* amplifie la fin de *Gn.* 1,28, *replete terram* ; nous avons déjà évoqué *supra* le mot *germen*<sup>845</sup> dont nous avons indiqué la forte fréquence dans le poème, à propos des vers 23-24 qui traitait de l'injonction aux animaux : *cunctaque*

<sup>839</sup> Le terme *adloquium* semble souvent avoir sens plus fort que celui de *sermo*, *adfatus* (*ThLL* 1.0.1692.60), voir Blaise s.u. : « (en parl. des paroles de l'Écriture, ordin. *eloquia*) *adloquia Spiritus Sancti*, Ambroise *hexaem.* 6, 3, 9 ».

<sup>840</sup> Cf. *aleth.* 3,586, à propos d'Abraham (*Gn.* 12,1 sq.) : *alloquio dignatus adit iussitque trementem* / [...].

<sup>841</sup> L'emploi du participe de *iungo* dans le champ matrimonial est bien répertorié, voir *ThLL.* 7.2.658.60.

<sup>842</sup> cf. *Hept. gen.* 330, *exod.* 688, *Ios.* 459.

<sup>843</sup> *Hept. gen.* 3 occurrences, *exod.* 4, *lev.* 2, *num.* 1, *deut.* 1, *iud.* 1 ; la base *pedecerto* recense seulement 35 occurrences cumulées de l'adjectif et de l'adverbe *multimodis*. L'adverbe est attesté avant l'adjectif (voir *ThLL* 8.0.1589.55), dont la première occurrence certaine se trouve chez Tertullien (*anim.* 52,3), qui est un amateur avéré de composés hellénisants et de mots rares.

<sup>844</sup> Le syntagme est attesté chez Plaute (5 occ.) ; chez Lucrèce en 1,123 : *sed quaedam simulacra modis pallentia miris* ; cf. *Aen.* 10,821 : *ora modis Anchisiades pallentia miris*.

<sup>845</sup> Voir p. 257, cf. *gen.* 346, à propos des fils de Noé : *ut uacuum denso complerent germine mundum*.

*multiplīci mandauit crescere passim / germine [...]*. Cela permet de mesurer la différence de traitement, l'injonction aux bêtes étant énoncée au discours indirect (cf. ici *germine uestro*) et le verbe *multiplicare* n'y étant pas remplacé par un autre vocable. Le simple *terram* biblique est amplifié par le syntagme *polus et terrae* ; H. Schmalzgruber suggère que la mention du « ciel » par le substitut poétique que constitue ici *polus*<sup>846</sup> pourrait relever, par comparaison avec la Bible qui ne mentionne que la Terre, d'une *interpretatio christiana*.<sup>847</sup> Comme elle le relève également, on pourrait aussi, étant donné qu'il n'est pas réellement question, en contexte, de coloniser le ciel, considérer que *polus et terrae* constitue une forme de « mérisme »<sup>848</sup>, de désignation emphatique du tout<sup>849</sup>, ce qui correspond au registre du passage.

- *heredesque mei uarios decerpite*<sup>850</sup> *fructus / quos nemora et pingui reddunt de caespite campi* : les vers 48-49 paraissent rendre compte de Gn. 1,29 de la Genèse<sup>851</sup>, sous une forme à la fois condensée et ornée. Le terme *heredes*, qui pose le couple en légataires du Seigneur<sup>852</sup>, pourrait être un trait chrétien<sup>853</sup>, un prolongement christologique de la proclamation de la souveraineté humaine de Gn. 1,28 ; ainsi chez Paul cette souveraineté transmise est solidaire d'un devoir moral, qui consiste à se mesurer à l'aune du modèle que constitue le Christ, lui-

---

<sup>846</sup> Comme *cardo*, (voir p. 229), avec lequel il partage la possibilité de référer à un « axe de rotation », *polus*, importation latine du grec πόλος (racine \*k<sup>w</sup>elh<sub>1</sub>-, signifiant « tourner », voir *LIV* s.u.), est une désignation métonymique et poétique du ciel.

<sup>847</sup> Schmalzgruber 2017, 232-233.

<sup>848</sup> Voir chapitre 3 p. 79.

<sup>849</sup> L'auteur cite notamment Stace *theb.* 7,216 : *tellus polusque*, et Prudence, *perist.* 2,415 : *O Christe, factor orbis et poli* et renvoie à *ThLL* 10.1.2573.75, « in enumeratione, qua totus mundus, universitas rerum comprehenditur – B. bimembri ».

<sup>850</sup> *Decerpere* est un verbe fréquent en poésie, mais c'est ici la seule attestation de la forme d'impératif *decerpite*.

<sup>851</sup> Gn. 1,29 *et dixit deus ecce dedi uobis omne pabulum satiuum seminans semen quod est super omnem terram et omne lignum quod habet in se fructum seminis satiui erit uobis in escam.*

<sup>852</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 233 et notes.

<sup>853</sup> Cf., chez saint Paul, *Rm.* 8,16-17 : ἀὐτὸ τὸ πνεῦμα συμμαρτυρεῖ τῷ πνεύματι ἡμῶν ὅτι ἐσμὲν τέκνα θεοῦ. εἰ δὲ τέκνα, καὶ κληρονόμοι· κληρονόμοι μὲν θεοῦ, συγκληρονόμοι δὲ Χριστοῦ, εἴπερ συμπάσχομεν ἵνα καὶ συνδοξασθῶμεν ; Vulg. *ipse Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei ; si autem filii et heredes ; heredes quidem Dei, coheredes autem Christi, si tamen conpatimur ut et conglorificemur.* L'idée d'héritage peut ainsi constituer une métaphore de la transmission du πνεῦμα, et revêt une valeur eschatologique, comme en *Tite* 3,7.

même proclamé « héritier » en *Hébreux* 1,2<sup>854</sup>. Le passage rappelle le droit initial du premier couple à se nourrir sans efforts, des productions d'un jardin conçu selon le stéréotype littéraire du *locus amœnus*<sup>855</sup>. Ce « lieu aimable » revêt les atours lexicaux virgiliens d'une nature domestiquée par l'homme: elle présente une harmonie de *nemora* et de *pingues campi*<sup>856</sup> et le « sol » est appelé *caespes*, terme polysémique mais fort usité en poésie et qui tend à y signifier une terre idéalisée et ornée d'un gazon homogène et accueillant<sup>857</sup>. Ainsi que le suggère le verbe *reddunt*<sup>858</sup>, ce sol produit ses fruits de lui-même, sans intervention ni labeur humains, conformément à la conception mythologique de l'« âge d'or »<sup>859</sup>; nous allons retrouver tous ces motifs dans le point suivant, en examinant les réécritures poétiques de la description du Paradis (*Gn.* 2,8-17).

---

<sup>854</sup> Cf. Ps.-Hilaire, *carm. de eu.* 40-42 : *cunctorum genitor solum te dicere natum / dignatur, solum communis cura parentum : / heres tantorum solus tu iure bonorum.*

<sup>855</sup> Sur ce motif, voir Hass 1998.

<sup>856</sup> Cf. par exemple *georg.* 3,520-522 : *non umbrae altorum nemorum, non mollia possunt / prata mouere animum, non qui per saxa volutus / purior electro campum petit amnis [...]*.

<sup>857</sup> Voir *ThLL* 3.0.112.10, « II. A. : latiore sensu a gleba translato i. q. totum gramen campi, uiride pratum : campus gramineus ». *Pingui de caespite* est néanmoins une *iunctura* qui semble originale en poésie, la seule autre occurrence relevée se trouvant dans l'*Heptateuchos*, *lev.* 284-285 : *et quamuis pingui generetur caespite terrae / uerna seges, teneras culmis non promet aristas*. C'est néanmoins un réarrangement syntaxique de termes qui relèvent en littérature d'une même isotopie.

<sup>858</sup> Voir Schmalzgruber p. 234 : « [...] klingt in *reddunt* das Automaton-Motiv der *aurea aetas* an, demzufolge die Erde ohne Zutun des Menschen ihre Früchte hervorbringt ».

<sup>859</sup> Cf. Ovide, *met.* 1,101-112 : *ipsa quoque immunis rastrisque intacta nec ullis / saucia uomeribus per se dabat omnia tellus, / contentique cibus nullo cogente creatis / arbuteos fetus montanaque fraga legebant / cornaque et in duris haerentia mora rubetis / et, quae deciderant patula Iouis arbore, glandes. / Ver erat aeternum, placidique tepentibus auris / mulcebant Zephyri natos sine semine flores ; / mox etiam fruges tellus inarata ferebat, / nec renouatus ager grauidis caneat aristis : / flumina iam lactis, iam flumina nectaris ibant, / flauaque de uiridi stillabant ilice mella.*

### 3. La Chute 50-133 (Gn. 2,8-17 ; 2,25 ; 3,1-24)

#### 3.1. Le paradis 50-69 (Gn. 2,8-17 ; 2,25)

Chez les poètes bibliques, la description du paradis<sup>860</sup> fait souvent l'objet d'amplifications significatives<sup>861</sup> ; c'est d'abord l'occasion pour eux de faire démonstration de leur art par le traitement d'un thème pictural stéréotypique qui trouve, comme évoqué au point précédent<sup>862</sup>, des correspondances dans les figurations classiques du mythe de l'« âge d'or ». Mais contrairement à la tradition rapportée à Hésiode<sup>863</sup>, chez lequel la perte de cette condition optimale est, comme dans la *Genèse*, liée à une déficience morale des hommes<sup>864</sup>, le récit vétérotestamentaire, lorsqu'il est considéré par les auteurs chrétiens, ne s'inscrit pas dans une conception cyclique de la marche des temps, mais dans celle d'un temps orienté vers une fin. Ainsi, à la lecture du récit de la désobéissance de ses ancêtres, l'examen de conscience de

---

<sup>860</sup> Voir Harl 1986, 101, à propos du terme qui désigne le jardin d'Eden dans la *LXX* : « Pour nommer le 'jardin', le grec prend le mot *paradeisos*, dérivé du perse, qui désigne dans la littérature classique un parc consacré au plaisir des rois et des nobles distinct du *kepos*, le jardin planté de légumes et de fleurs. Le mot, passé en français sous la forme *paradis*, est devenu très vite un mot technique pour désigner l'au-delà. Ici, ce jardin est situé dans un lieu géographique nommé *Eden* mais en 3,23-24, *'ēdēn* est considéré comme un nom commun et traduit par *truphē*, 'délicatesse', 'luxe', 'délices' ». Plus précisément, la *LXX* donne dans ces deux derniers versets la locution *παράδεισος τῆς τρυφῆς*, où le second substantif peut donc être lu comme un génitif « épexégétique », qui explicite et définit le signifié du substantif dont il est le régime.

<sup>861</sup> Seulement 19 vers dans l'*Heptateuchos* et 17 chez Proba (*cento* 136-152), mais 111 dans l'*Alethia* (1,223-334) ; une centaine de vers aussi chez Dracontius, en additionnant 1,180-205 (la description est avancée au troisième jour, après la création de la végétation), 1,348-359 (point de vue subjectif d'Adam sur le jardin) et 1,402-458 (qui décrit la condition édénique en amplifiant *Gn. 2,25 et erant ambo nudi*) ; plus de 200 vers enfin chez Avit, qui comme Dracontius distingue la description du jardin (à la fin du livre I, *De initio mundi*, en 1,191-325) et l'éloge de la condition édénique par l'amplification de *Gn. 2,25* (2,1-76, en ouverture du livre II, *De originali peccato*).

<sup>862</sup> Voir Cutino 2009, 131 n. 126 : « Il *locus amœnus* si presenta come un paesaggio idealizzato e trasfigurato, i cui elementi sono fissi: in esso si trovano un boschetto, prato, fiori, acque che scorrono o zampillano, il canto melodioso degli uccelli e il soffio di una brezza ristoratrice » ; sur ce *topos* du *locus amœnus* dont les influences sur les anciennes représentations littéraires du paradis sont bien documentées, nous avons déjà mentionné l'ouvrage Hass 1998 ; voir aussi Schönbeck 1962 et Fontaine 1970 ; sur la présence du motif dans les poèmes bibliques, voir notamment Hecquet-Noti 1999, 121-123, et Cutino 2009, 131-136.

<sup>863</sup> Voir *Les travaux et jours* 109-201, et l'analyse de Vernant 1960 ; à propos du motif en poésie latine classique, voir Castorina 1971.

<sup>864</sup> Il n'est toutefois pas facile de déterminer si la décadence morale décrite par le poème hésiodique entraîne la dégradation des conditions de vie, ou si elle en est la conséquence.



l'homme face à ses insuffisances doit remplacer la commisération résignée du sage devant une décadence vue comme une loi de la nature, et l'exaltation de la félicité édénique est pour le chrétien l'occasion de mesurer la perte encourue, comme d'entrevoir la fin promise aux justes grâce à l'intercession du Christ<sup>865</sup>.

Dans l'*Heptateuchos*, la peinture du jardin d'Eden est un peu désolidarisée du cycle de créations et d'institutions examinées dans les deux premiers points de ce commentaire<sup>866</sup>, pour endosser une fonction narrative d'exposition au sein du grand drame de la Chute : tout d'abord, par le déplacement de la création de la femme en amont de l'épisode<sup>867</sup>, et ensuite, par l'anticipation de la perte du berceau édénique, via une caractérisation menaçante de l'arbre mystique<sup>868</sup>. Comme on l'a noté, les vers 50-69, comparés aux passages analogues des autres poèmes bibliques, font moins figure de morceau de bravoure autonome et l'ornementation épideictique y est relativement sobre.

### 3.1.1. Institution du paradis (50-51 / 2,8)

Haec ubi disseruit, laeta paradus in aula  
instruitur, primique adspectat lumina solis.<sup>869</sup>

(2,8) *et tunc plantavit dominus paradusum in Eden secundum orientem* (LXX ἐν Ἐδεμ κατὰ ἀνατολὰς) *et posuit ibi hominem quem finxit.*

- La première question qui se posait à l'exégète était celle de l'éventuelle valeur symbolique à attribuer à ce « jardin », dans la mesure où le mot *paradusum*, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, pouvait être entendu comme un nom commun<sup>870</sup>, et plus généralement compris

---

<sup>865</sup> Voir par exemple Lc. 23,42-43 : *et dicebat* (le « bon larron » sc.) *ad Iesum Domine memento mei cum ueneris in regnum tuum et dixit illi Iesus amen dico tibi hodie mecum eris in paradiso.*

<sup>866</sup> Comme nous l'avons noté ci-dessus, à propos du poème d'Avit, l'évocation du paradis constitue un pivot narratif naturel au sein de la matière biblique, qui vient simultanément clôturer la série des *initia mundi*, et forme le cadre du *peccatum originale* et du début de l'histoire de l'homme ; la même utilisation de l'ekphrasis comme ornement de transition se retrouve de même dans l'*Alethia*, voir Cutino 2009 p. 129.

<sup>867</sup> Voir *supra*, point 2.3. « La création de la femme », p..

<sup>868</sup> Vers 52 : *gignitur haec inter pomis letalibus arbor* ; l'auteur ne semble voir dans le texte biblique qu'un seul arbre et non deux, voir *infra*, p. 351 sq.

<sup>869</sup> « Quand il eut ainsi parlé, il organise, en une enceinte riante, un paradis / qui fait face aux premiers feux du soleil »

<sup>870</sup> Via la locution *παραδείσος τῆς τρυφῆς* : Ambroise, Augustin ou Jérôme donnent *paradusum uoluptatis*.

comme la désignation allégorique d'une existence bienheureuse<sup>871</sup>. Cela permettait conséquemment de tenir les éléments qui composent le jardin, les quatre fleuves et les arbres mystiques pour des désignations elles-aussi allégoriques ; comme à l'accoutumée, l'*Heptateuchos* n'exprime pas de telles opinions ni ne s'arrête pour les réfuter, ce qui est remarquable, dans la mesure où le passage biblique, par sa figuration d'objets archétypiques comme l'*hortus conclusus* ou le cercle quadripartite, appellait naturellement des lectures allégoriques et symboliques<sup>872</sup>, même dans le cadre d'une exégèse littéraliste. C'est ce que montre cette remarque de saint Augustin, qui tient à distinguer le récit de l'institution du paradis d'autres textes plus franchement allégoriques selon lui, dont le type serait le Cantique des cantiques (*gen. ad litt.* 8,1) :

*Non ignoro de paradiso multos multa dixisse ; tres tamen de hac re quasi generales sunt sententiae. Una eorum, qui tantummodo corporaliter paradysum intellegi uolunt, alia eorum, qui spiritaliter tantum, tertia eorum, qui utroque modo paradysum accipiunt, alias corporaliter, alias autem spiritaliter. Breuiter ergo ut dicam, tertiam mihi fateor placere sententiam. [...] Narratio quippe in his libris non genere locutionis figuratarum rerum est sicut in Cantico canticorum, sed omnino gestarum est sicut in Regnorum libris et huiuscemodi ceteris.*<sup>873</sup>

<sup>871</sup> Voir Philon, *leg. alleg.* 1,43-45, en particulier 1,45 : τὴν οὖν ἐπίγειον ἀρετὴν σπεῖρει καὶ φυτεύει τῷ θνητῷ γένει ὁ θεὸς μίμημα καὶ ἀπεικόνισμα οὗσαν τῆς οὐρανοῦ· ἐλέησας γὰρ ἡμῶν τὸ γένος καὶ κατιδὼν ὅτι ἐξ ἀφθόνων καὶ πλουσίων κακῶν συνέστηκεν, ἐπίκουρον καὶ ἀρωγὸν τῶν ψυχῆς νόσων ἀρετὴν ἐπίγειον ἐρρίζου, μίμημα, ὡς ἔφην, τῆς οὐρανοῦ καὶ ἀρχετύπου, ἣν πολλοῖς ὀνόμασι καλεῖ. παράδεισος μὲν δὴ τροπικῶς εἴρηται ἡ ἀρετὴ, τόπος δὲ οἰκεῖος τῷ παραδείσῳ Ἐδέμ, τοῦτο δὲ ἐστὶ τρυφή· ἀρετῇ δὲ ἀρμόττον εἰρήνη καὶ εὐπάθεια καὶ χαρὰ, ἐν οἷς τὸ τρυφᾶν ὡς ἀληθῶς ἐστὶ ; cf. Ambroise *de parad.* 3,12 : *Est ergo paradysus terra quaedam fertilis, hoc est anima fecunda in Edem plantata, hoc est in uoluptate quadam uel exercitata terra, in qua animae sit delectatio.* Observons que, comme souvent, l'affirmation d'une valeur allégorique ne remet toutefois pas en cause l'existence matérielle de l'objet considéré, voir *de parad.* 1,5 : *in hoc ergo paradiso hominem deus posuit, quem plasmauit. Intellege iam quia non eum hominem qui secundum imaginem Dei est posuit, sed eum qui secundum corpus ; incorporalis enim in loco non est.*

<sup>872</sup> Voir Harl 1962, 330, à propos de l'exégèse philonienne : « [...] chaque mot de l'Écriture peut servir de point de départ à diverses interprétations allégoriques qui se substituent l'une à l'autre sans se contredire ; ainsi le Paradis est : soit l'esprit humain en lequel Dieu a planté les vertus, soit ces vertus elles-mêmes qui forment un jardin que l'homme est chargé de cultiver, soit encore le monde en son entier [...] ».

<sup>873</sup> Voir Agaësse & Solignac 1972, 497-499, n. 36, pour l'attribution des trois types d'opinions mentionnées par saint Augustin : la lecture purement allégorique est principalement représentée par Origène (*de princ.* 4,16 ; *in gen. hom.* 2), et la lecture strictement littérale par ses adversaires (Épiphanes, *panar.* 64,42,1, cf. Jérôme *ep.* 51,7,6-7) ainsi que par Jean Chrysostome (*in gen. hom.* 13,3) ou Lactance (*inst. diu.* 2,13) ; les auteurs notent :

De même, notre poème présente les faits bibliques comme des *res gestae*, laissant, et mimant en cela le texte biblique, le choix au lecteur de décider si ces événements sont une figuration d'autre chose.

- *Haec ubi disseruit* récapitule le contenu des vers 46-49, marque le début d'une nouvelle rubrique narrative, et signale une transition : le tour *haec ubi* suivi d'un verbe d'énonciation est banal dans la littérature épique<sup>874</sup> ; *haec ubi disseruit* en revanche ne se lit que dans l'*Heptateuchos*<sup>875</sup>. *Disseruit* porte une idée de structuration logique du propos<sup>876</sup>, alors que les vers concernés par cette anaphore étaient plutôt chargés en éléments lyriques<sup>877</sup> : nous retrouvons ici l'insistance du poème sur le caractère organisé de l'œuvre de création, sa subordination à la raison organisatrice, idée que souligne également le choix du verbe *instruere* qui dénote la création architecturale ou institutionnelle<sup>878</sup>, face au plus spécifiquement horticole *plantare*<sup>879</sup> de l'Écriture (*LXX* ἐφύτευσεν). Le choix du passif, par la substitution de *instruitur* à *plantavit Deus*, permet, comme souvent dans le poème, d'atténuer les connotations anthropomorphiques.

- *laeta aula* : la *iunctura* se lit chez Horace et y désigne le palais de Priam<sup>880</sup>. Le substantif *aula* désigne ordinairement le domicile privé<sup>881</sup>, mais aussi, bien souvent, la demeure ou la

---

« la troisième interprétation est déjà celle de Philon, qui penche pourtant davantage vers une interprétation allégorique (*leg. All.* 1,43) [...] On la retrouve chez Théophile d'Antioche, (*ad Autol.* 2,19,24). C'est aussi l'exégèse d'Ambroise (*de parad.* 1,5-6 ; 11,51 ; *epist.* 45,3) avec, comme Philon, une préférence pour l'interprétation allégorique, et même de saint Jérôme (*quaest. in gen.* 2,8) », p. 497-498.

<sup>874</sup> On retrouve en particulier chez Virgile (13 occurrences dans l'*Énéide*) la formule *haec ubi dicta* employée aussi dans l'*Heptateuchos* (*gen.* 282, *ex.* 22, *num.* 40, *Ios.* 479).

<sup>875</sup> *ex.* 467 et 611, *num.* 663, *Ios.* 222 et 567.

<sup>876</sup> *ThLL* 5.1.1459.60, II.A.1. s.u..

<sup>877</sup> Rappelons les vers 46-49 : *Crescite multimodo uentura in tempora partu, / ut polus et plenae uestro sint germine terrae ; / heredesque mei, uarios decerpite fructus / quos nemora et pingui reddunt de caespate campi.*

<sup>878</sup> *ThLL* 7.1.2015.30 I.A.1. : « praeualet notio comparandi sc. erigendi, creandi sim. : exstruendo, aedificando, fundando sim. » ; Schmalzgruber 2017, 237, n. 336 signale un parallèle en *Aen.* 1,637-638 : *at domus interior regali splendida luxu / instruitur [...]*, avec le même rejet du verbe, à propos des appartements que Didon fait apprêter à l'intention d'Énée.

<sup>879</sup> Notons toutefois que *plantare* signifie bien en latin classique φύτευειν (*ThLL* 10.1.2330.65), mais qu'il reçoit en latin chrétien une extension de son sémantisme pour devenir un synonyme d'*instruere*, (*ThLL* 10.1.2331.55).

<sup>880</sup> *carm.* 4,6,13-16 : *ille non inclusus equo Mineruae / sacra mentito male feriatos / Troas et laetam Priami choreis / falleret aulam [...]*.

<sup>881</sup> *ThLL* 2.0.1455.70 s.u. 2. *aula*, II,1.

cour d'un prince<sup>882</sup>. H. Schmalzgruber<sup>883</sup> y voit dans le poème un sens fort, et *aula* vaudrait ici *regia*, ce qui s'harmoniserait bien avec le destin de souveraineté promis à l'homme au vers 28<sup>884</sup> ; dans le même ordre d'idée, H. Homey<sup>885</sup>, considérant le lexique dans le passage (*instruitur, aula*, et les vers 54-55<sup>886</sup> dans leur ensemble) juge que le poème, conformément à la tendance des poèmes bibliques à la romanisation des référents culturels, donne à voir la représentation d'un complexe palatial romain<sup>887</sup>. De fait, *aula* est le terme utilisé par l'*Heptateuchos* pour désigner le palais de Pharaon<sup>888</sup>, et la demeure d'Abraham dans la période de prospérité qui suit son alliance avec Abimelech (*Gn.* 21,22-34 ; *Hept. gen.* 737-738) :

*inde senex curuo terram dum sulcat aratro,  
ingentem laetis compleuit messibus aulam*

Mais on peut toutefois se demander au vu de ce dernier exemple<sup>889</sup> si *aula*, comme l'adjectif *laetus* dans *laetis messibus*, ne relève pas simplement d'un lexique épideictique de célébration de la prospérité, et si ce ne sont pas plutôt les complexes palatiaux romains qui se conforment à une topologie mythique qui leur préexiste et s'exprime ingénument dans les stéréotypes poétiques ; quoi qu'il en soit, rien dans la suite du poème, en ce qui concerne Adam comme Abraham, ne laisse imaginer un cadre comportant des bâtiments construits par l'homme. C'est pourquoi nous avons traduit *laeta aula* par « une enceinte riante », et voyons dans *aula* un sens d' « espace sacré », d' « enclos protecteur », dénominations bien attestées dans la littérature

---

<sup>882</sup> *ThLL* 2.0.1456.15 s.u. 2. *aula*, II,3.

<sup>883</sup> 2017, 236-237.

<sup>884</sup> 27-28 : *hominem faciamus [...] / [...] toto qui regnet in orbe.*

<sup>885</sup> Homey 2009, 150-174.

<sup>886</sup> *Hept. gen.* 54-55 : *aedibus in mediis puro fluit agmine flumen, / quod rigat insignes liquidis de fluctibus hortos.*

<sup>887</sup> Homey 2009, 151 : « Dass der HD hier die Vorstellung vom Paradies als Gebäudekomplex mit Gartenanlage entwickelt, soll nicht bestritten werden [...] » ; l'auteur s'appuie sur le jugement d'Herzog (Herzog 1975, 108, n. 1) à propos des vers 50-54 : « Im „ornatus“ dieser Darstellung glaubt er 'die besondere, von der antiken Gartenvilla abgezogene Vorstellung des Heptateuchdichters vom Paradies als Gebäude mit umgebendem Garten' ausmachen zu können. »

<sup>888</sup> *Hept. gen.* 1210, 1369, 1443, *Hept. exod.* 174.

<sup>889</sup> Il est difficile dans ce cas, malgré l'hyperbole (*ingentem aulam*), d'imaginer qu'Abraham réside dans un palais au luxe comparable à celui du Pharaon.

latine chrétienne<sup>890</sup> ; mais dans tous les cas, il est question dans ces vers d'un luxe spiritualisé, qui manifeste par l'opulence la beauté, la pureté morale qui est encore celle de l'homme dans le jardin. H. Homey veut même voir dans cette *laeta aula* et ces *aedes* une projection eschatologique, une figuration de la Jérusalem céleste<sup>891</sup>, laquelle est plus évidente chez Proba, lorsqu'elle emploie pour désigner le paradis une locution virgilienne qui désignait dans le livre 6 de l'*Énéide* les Champs-Élysées (*cento* 139-140) :

« *uiuute felices inter que nitentia culta  
fortunatorum nemorum sedesque beatas.* »<sup>892</sup>

Nous hésitons, à la suite de H. Schmalzgruber<sup>893</sup>, à forcer à ce point le sens des termes du texte ; il n'en reste pas moins vrai que la poésie chrétienne, lorsqu'elle pratique l'ekphrasis à thème architectural, a généralement tendance à user des mêmes images qui, dans la peinture de la Jérusalem céleste d'*Apocalypse* 21,10-21, expriment la splendeur ineffable du divin par le chatoiement des pierres et des métaux précieux.

- *primique adspectat lumina solis* : *a(d)spectare*, forme emphatique d'*aspicere*, se lit chez Virgile<sup>894</sup> dans le même emploi topographique, et signifie « être orienté vers », « faire face à ». *Primi lumina solis* est un ornement qui rend compte de *secundum orientem*<sup>895</sup> ; notons que le nom propre *Eden*<sup>896</sup> disparaît de la paraphrase, conformément à la tendance du poème à

<sup>890</sup> Voir *ThLL* 2.0.1458.45 : II. 4 : « in sermone biblico et apud christianos : pro templo, ecclesia, basilica », et même 2.0.1459.25 : « de utero Mariae vel ipsa Maria virgine ». L'Eden serait ainsi opportunément assimilé à une matrice.

<sup>891</sup> Homey 2009, p. 152-153 ; pour Philon, on l'a vu, en l'absence de recours possible au scénario du salut, ce paradis était, au contraire, plutôt un archétype.

<sup>892</sup> *Aen.* 6,639.

<sup>893</sup> 2017, p. 237 : « [...] doch sind die Begriffe *aula* und *laeta* für sich allein genommen so vieldeutig, dass sich eine eschatologische perspektive nicht unbedingt aufdrängt ».

<sup>894</sup> *Aen.* 1,420 ; 10,4 ; 12,915.

<sup>895</sup> Harl 1986, 101 : « Le grec situe le paradis 'au Levant'. Les leçons hexaplaïres attestent que l'hébreu, *miqqèdèm*, pouvait être pris non pour l'indication d'un point cardinal, mais au sens temporel (Aquila, Symmaque, Théodotion : « au commencement »). La situation du paradis « au Levant » a reçu un commentaire cosmique (le monde va de l'Est à l'Ouest) mais aussi moral : le Levant est le monde de la Sagesse (Philon, *plant.* 40). Pour les chrétiens le Levant, Ἀνατολή, est aussi le nom du Christ, selon *Za.* 6,12. Ce verset sera utilisé pour justifier la prière ou des rites 'vers le Levant' » ; citons ici *Za* 6,12 : καὶ ἐρεῖς πρὸς αὐτόν Ἐάντε λέγει κύριος παντοκράτωρ Ἰδοὺ ἄνθρωπος, Ἀνατολή ὄνομα αὐτοῦ, καὶ ὑποκάτωθεν αὐτοῦ ἀνατελεῖ, καὶ οἰκοδομήσει τὸν οἶκον κυρίου.

<sup>896</sup> Schmalzgruber 2017, 241 et n. 373 émet l'hypothèse que le terme ait disparu dès le texte biblique dans la tradition utilisée par le poète, *eden* ayant été remplacé par *aedem*, ce qui concorderait avec le vers 54 : *aedibus in*

normaliser l'exotisme de l'onomastique hébraïque. Nous avons compris le syntagme *primi lumina solis* comme une hypallage valant pour *prima lumina solis*<sup>897</sup>, mais avons renoncé à conserver dans la traduction la figure, qui nous semblait en français plus artificielle qu'en latin ; peut-être à tort, dans la mesure où, en ces commencements du monde, parler des « feux du premier soleil » pourrait relever du jeu de mots poétique. Remarquons que la formule connaît un précédent virgilien en *Aen.* 6,255 : *ecce autem primi sub limina solis et ortus*, vers repris tel quel par Proba (*cento* 160) dans le même contexte biblique que l'*Heptateuchos* ; de plus le texte virgilien comme celui de Proba connaissent dans leur tradition manuscrite des variantes en *lumina solis*<sup>898</sup>.

- Notons enfin que le poète a différé la mention du transfert de l'homme dans le jardin (2,8 *posuit ibi hominem quem finxit*) et ne le mentionne qu'à l'accompli, avec le parfait passif *positus* au vers 64<sup>899</sup>, à la fin de la description du paradis, et pour y rendre compte de *Gn.* 2,15 *et adprehendit deus hominem quem fecit et posuit eum in paradiso operari et custodire* ; sans préjuger des intentions qui président à ce déplacement, on peut conjecturer que la mention en ce point du poème, rendue quelque peu triviale par l'emploi du verbe *ponere*, du transfert de la créature humaine<sup>900</sup> aurait peut-être diminué la dignité que le poème s'était attaché à lui conférer auparavant. Mais le choix narratif du poème, lorsqu'il déplace la création de la femme en amont de celle du paradis, interdit une lecture différentielle de *ponere* telle que celle proposée par saint Ambroise, qui y voit une antithèse implicite (*de parad.* 4,25) : *ergo positus est in paradiso uir, facta est in paradiso mulier*.

---

*mediis puro fluit agmine flumen* ; l'auteur renvoie à Homey 2009, p. 155, et à Fischer 1951, p. 41 et 43, dans l'apparat portant sur *Gn.* 2,8 et 2,10. Voir *infra* p. 358.

<sup>897</sup> Cf. *Hept. num.* 184-185 : *haec properat prima castrorum portio, / quae se porrigit aurorae primaque ad lumina solis* : il se pourrait ainsi que l'hypallage de *gen.* 51 vienne résoudre un problème métrique. Opinion un peu différente de H. Schmalzgruber (2017 p. 238) qui voit ici un trope ornemental plutôt qu'une figure portant sur la syntaxe : « [...] *primi ... solis* im Sinne von *solis orientis* zu verstehen ist » ; dans les deux cas le vers conserve le même sens, et il est le lieu d'une stylisation épique via une formule périphrastique.

<sup>898</sup> Voir Schmalzgruber 2017 238, n. 437, avec références. Notons aussi que la clausule *lumina solis* est assez courante en poésie latine : 25 attestations dans la base *pedecerto*.

<sup>899</sup> *Hic positus custos Adamus cum coniuge fida* / [...].

<sup>900</sup> Harl 1986, 101 : « Le grec disant que Dieu 'plaça' l'homme en employant le verbe τίθημι, certains Pères grecs en tirent l'idée d'un transfert, d'un progrès de l'homme, depuis la 'terre' dont il a été pris jusqu'au paradis (Théophile d'Antioche, 2,24) ».

### 3.1.2. L'arbre mystique (52-53 / 2,9)

Gignitur haec inter pomis letalibus arbos,  
coniunctum generans uitae mortisque saporem<sup>901</sup> ;

(2,9) *et produxit deus lignum speciosum ad aspectum et bonum ad escam et lignum uitae in medio paradisi et lignum scientiae boni et mali. [...] (2,17) de ligno autem quod est scientiae boni et mali non edetis qua die autem manducaueritis ex eo morte moriemini*

Des deux « arbres mystiques » du paradis<sup>902</sup>, l'*Heptateuchos* n'en mentionne qu'un seul, un *pomis letalibus arbos, generans uitae mortisque coniunctum saporem* dont la définition paraît elle-même mélanger les attributs des deux arbres : tout d'abord, comme évoqué ci-dessus, la caractérisation de l'arbre par sa production, les *poma letalia*, anticipe la mise en garde de *Gn.* 2,17 à propos de l'arbre « de la connaissance du bien et du mal » ; ensuite, l'antithèse *scientia mali / boni* est remplacée par une antithèse *sapor coniunctus mortis / uitae* qui évoque plutôt l'« arbre de vie ». Cet « arbre de vie », qui ne sera mentionné à nouveau dans le texte biblique qu'en *Gn.* 3,22-24<sup>903</sup>, après le jugement du couple, y reste une entité assez mystérieuse qui ne joue pas de rôle dramatique, et peut y être compris comme une synecdoque du jardin tout entier, et de la condition dans lequel y vit le premier couple<sup>904</sup>.

---

<sup>901</sup> « Dans ces parages pousse un arbre aux fruits mortels / qui produit un arôme mêlé de vie et de mort ».

<sup>902</sup> Sur ce sujet, et les valeurs respectives qui ont été assignées à chacun des deux arbres, voir l'étude de l'adjectif *μᾶθόριος* chez Harl 1962 ; voir aussi Jozaki 1959.

<sup>903</sup> *et dixit deus ecce Adam factus est tamquam unus ex nobis ad scientiam cognoscendi bonum et malum et tunc ne porrigeret manuum suam Adam ad arborem uitae et sumeret sibi inde et ederet et uiueret in aeternum dimisit illum Dominus Deus de paradiso uoluptatis up operatur terram de qua sumptus erat et eiecit Adam et posuit eum contra paradysum uoluptatis [...].*

<sup>904</sup> C'est la compréhension symbolique qui semble la plus immédiate, et considère l'« arbre de vie » comme un symbole de la nécessaire soumission du chrétien aux arrêts célestes et à la voie de la vertu ; l'arbre de vie est un Bien idéal vers lequel on tend, comme explicité chez Ambroise, *de Isaac* 5,43 : *uade ad patrem, sed non relinquant Euam, ne iterum labatur ; te cum eam ducito, iam non errantem, sed arborem uitae tenentem*, cf. Tertullien, *adu. Marc.* 2,3, Novatien *de trin.* 1,49, Augustin *gen. ad litt* 8,6. Nous ne nous attarderons pas ici sur les lectures allégoriques négligées par le poète, mais pour la tradition alexandrine, elles s'imposaient particulièrement en cet endroit (Origène *de princ.* 4,3,1) : *Quis uero ita idiotas inuenietur, ut putet uelut hominem quendam agricolam 'deum plantasse arbores in paradiso, in Eden contra orientem', et 'arborem uitae' plantasse in eo, id est lignum uisibile et palpabile, ita ut corporalibus dentibus manducans quis ex ea arbore uitam percipiat et rursum ex alia arbore manducans 'boni ac mali' scientiam capiat ? Sed et illud, quod 'deus post meridiem deambulare' dicitur 'in paradiso' 'et Adam latere sub arbore', equidem nullum arbitror dubitare quod figurali tropo haec ab scriptura proferantur, quo per haec quaedam mystica indicentur.* Les exégètes

Cette réduction apparente des deux arbres à un seul qui représente à la fois l'instrument de la chute (le désir de connaissance) et ce qui est perdu par l'effet de la désobéissance (la vie éternelle) peut se comprendre selon le principe d'économie narrative et d'élimination des doublons qui informe l'*Heptateuchos*<sup>905</sup> ; elle est du reste, malgré 3,22-24 que nous venons de mentionner, permise par la syntaxe biblique où, comme on l'a constaté précédemment, les groupes nominaux coordonnés (ici, *et lignum scientiae [...] et lignum uitae*) expriment fréquemment une reformulation emphatique désignant le même référent<sup>906</sup>.

Les exégètes qui penchent vers une sensibilité gnostique ont donc tendance à opérer cette même réduction des deux arbres<sup>907</sup> à un seul ; l'*Heptateuchos*, pour sa part, fait donc subir un infléchissement assez net au motif des arbres du Paradis : en tant qu'œuvre d'un homme cultivé, mû par le goût de la connaissance et lui accordant intuitivement une valeur sotériologique, le poème va tendre à assimiler l'arbre de la connaissance à l'arbre de vie, et ainsi remplacer l'ambivalence morale liée à la connaissance (*scientia bonum et malum*) par une antithèse dramatique mort / vie ; l'épisode devient ainsi assimilable à une épreuve initiatique dans laquelle le couple irait au devant de la mort (en ingérant les « fruits mortels ») pour accéder à une vie supérieure de l'esprit. Cette compréhension, permise par les obscurités du texte biblique, n'est évidemment guère orthodoxe, et montre assez bien la licence dont peut bénéficier la poésie biblique, qui peut esquisser des interprétations sans avoir à les défendre en tant que théologèmes, et témoigner de la réception du texte biblique en amont de rationalisations herméneutiques dépendantes d'*a priori* théologiques.

---

voient donc en cet arbre de vie la croix du Christ (Origène *in exod. hom.* 7,1, Ambroise *exp. psalm. xii*, ps. 35,3,4), ou, via *Proverbes* 3,13-18 la Sagesse, et donc le Christ (Philon, *quaest. in gen* 1,6, Ambroise *de parad.* 1,6).

<sup>905</sup> H. Schmalzgruber suggère, quant à ce choix narratif la possibilité d'une influence de Proba (p. 239) : « Bei der Auslassung des *lignum uitae* konnte der HD auf das Vorbild der Proba zurückgreifen die sich ebenfalls auf den einen, verbotenen Baum konzentriert », et cite *cento* 148 : *est in conspectu ramis felicibus arbos*, dont le second hémistiche est peut-être apparenté à celui de notre vers 52, *gignitur haec inter pomis letalibus arbos*, et certainement à *georg.* 2,81 *exiit ad caelum ramis felicibus arbos*.

<sup>906</sup> Le texte biblique prête sur ce point encore à confusion en plaçant les deux arbres « au milieu du jardin », l'arbre de vie en *Gn.* 2,9 (τὸ ξύλον τῆς ζωῆς ἐν μέσῳ τῷ παραδείσῳ), et l'arbre de la connaissance en 3,2 (ἀπὸ δὲ καρποῦ τοῦ ξύλου, ὃ ἐστὶν ἐν μέσῳ τοῦ παραδείσου, εἶπεν ὁ θεός Οὐ φάγεσθε ἀπ' αὐτοῦ) ; voir Harl 1986, 102.

<sup>907</sup> C'est le cas des gnostiques selon Origène, *c. Cels.* 4,33 ; Harl 1986, 102 précise en outre que l'*Épître à Diognète* ou Théophile d'Antioche (2,25) tiennent aussi à mettre hors de cause l'Arbre de la connaissance lui-même, et à blâmer la seule désobéissance.



- *Gignitur haec inter pomis letalibus arbos* : encore une reformulation au passif qui oppose *gignitur* à *produxit deus* ; outre l'habituelle atténuation de l'anthropomorphisme biblique, le tour à l'intérêt de mettre l'accent sur le sujet du verbe passif, l'« arbre », dont la mention est rejetée en fin de vers, pour un effet d'entrée en scène dramatique.

La périphrase *pomis letalibus arbos* est une caractérisation anticipée, une forme de métalepse qui vise aussi à la dramatisation (voir ci-dessus). *Pomis*, le « fruit comestible » (ou l'arbre qui les produit), est un hyperonyme de *malum*, qui, pour autant qu'on le sache<sup>908</sup>, tend à désigner spécifiquement la « pomme », ou plus généralement n'importe quel fruit à pépin. Comme le relève H. Schmalzgruber, *haec inter*, qui est d'ordinaire davantage une locution conjonctive exprimant la simultanéité ou la succession temporelle immédiate est aussi indéterminé sur le plan topographique que *in medio paradisi*.<sup>909</sup> La *iunctura pomis letalibus* ne connaît pas d'attestation classique ; le premier emploi attesté, chez Pierre Chrysologue, désigne le fruit défendu<sup>910</sup>, et les deux termes sont rapprochés bien que disjoints chez Jean Cassien<sup>911</sup>. L'adjectif *letalis* se lit aussi chez Avit, mais pour qualifier l'arbre, et sans anticiper sur le récit (*spir. hist.* 2,210-211) : *unum de cunctis letali ex arbore malum / Detrahit et suavi pulchrum perfundit odore*. Notons enfin le choix d'*arbos*<sup>912</sup> en lieu du *lignum*<sup>913</sup> biblique : le mot est banal mais ne permet pas l'assimilation métonymique de l'arbre à la croix du Christ<sup>914</sup>.

On peut en outre relever la similarité de la clause avec le vers du *cento* 148 : *est in conspectu ramis felicibus arbos*<sup>915</sup>, mais comme d'habitude, il est difficile d'affirmer une

---

<sup>908</sup> Voir *ThLL* 8.0.208.45.

<sup>909</sup> Schmalzgruber 2017, 238 : « *in medio paradisi* nicht den genauen geographischen Mittelpunkt meint », avec renvoi à Soggin 1997, 63.

<sup>910</sup> *Collectio sermonum* 74,45 : *O si tunc uel leuis turbo arborem mortiferam deiecisset ! o si nebulae fumus illius mulieris tenebrasset aspectum ! o si tetra nubes letalis pomi speciem caligasset ! o si manus tangens inconcessa tremuisset ! o si peccati diem tenebrasset iniuncta nox ! et lamenta mundi, et incrementa mortis, et creatoris iniuriam tunc tulisset.*

<sup>911</sup> *conf.* 23,12 : *ille enim a serpente pretium libertatis suae esu interdictae arboris capiens a naturali libertate discessit illique maluit semet ipsum perpetua dedere seruitute, a quo uetiti pomi letale pretium fuerat adsecutus [...].*

<sup>912</sup> C'est la forme poétique d'*arbor*, qui conserve une morphologie archaïsante comme le fait volontiers la langue poétique.

<sup>913</sup> *Lignum* est ici la traduction fidèle du grec τὸ ξύλον.

<sup>914</sup> Comme chez Origène *in exod. hom.* 7,1, et Ambroise *exp. Psalm. xii*, ps. 35,3,4, déjà mentionnés.

<sup>915</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 239.

influence de Proba, dans la mesure où les mots qu'elle emploie se trouvent déjà dans le domaine public, et qu'il est concevable que l'auteur de l'*Heptateuchos* soit amené à connaître par lui-même le vers des *Géorgiques* 2,81 : *exiit ad caelum ramis felicibus arbos*.

- *coniunctum generans uitae mortisque saporem* : le vers tente de rendre compte de la désignation biblique *lignum scientiae boni et mali*, en affectant la dualité morale à la production de l'arbre (*saporem generans*) davantage qu'à l'arbre lui-même, ce qui est encore un point de vue narratif davantage que doctrinal ou philosophique, comme le relève H. Schmlazgruber<sup>916</sup>,

Auf diese Weise deutet der HD Gut und Böse entsprechend ihrer Konsequenz für die Menschen, wie dies etwa ganz explizit in *Dtn.* 30,15 oder auch *Röm.* 6,20-23 geschieht. Gut und Böse und ihre Folgend Leben und Tot sind insofern miteinander verbunden (vgl. *coniunctum*), als ein Verständniss dessen, was mit dem Guten bzw. dem Leben gemeint ist, nicht möglich ist ohne eine Vorstellung von seinem Gegenteil und umgekehrt [...].

La tournure antithétique serait ainsi interprétée comme l'expression assez banale d'une *coincidentia oppositorum*<sup>917</sup> ; sans réfuter cette lecture qui s'impose d'elle-même, l'on pourrait toutefois, à la lumière de la suite du récit et de la façon dont il est présenté par le poète, y voir aussi l'expression, condensée à l'extrême par l'emploi d'une conjonction copulative (*uitae mortisque*), d'un bénéfice et de sa contrepartie, où la mortalité du corps viendrait payer pour la vie accordée à l'esprit.<sup>918</sup> L'emploi de *saporem*<sup>919</sup> comme désignation métonymique du fruit<sup>920</sup> est enfin remarquable ; par son caractère abstrait, il paraît tirer le substantif *sapor* vers un sens intellectif ou cognitif qu'il n'a pas d'une manière aussi claire,

---

<sup>916</sup> *Ibid.*

<sup>917</sup> L'idée est un lieu commun chez les Pères : Ambroise *de parad.* 2,8 : *nam neque quod malum erat malum iudicemus esse, nisi esset scientia boni - scientia autem boni esse non posset, nisi esset et bonum - neque rursus quod bonum erat sciremus bonum esse, nisi esset scientia mali* ; Augustin, *gen. ad litt.* 8,3 : *quomodo enim, si non esset scientia boni et mali, inter bonum et malum discretionem aliquam disceremus ?*

<sup>918</sup> Voir *infra*, dans l'analyse du récit de la Chute.

<sup>919</sup> Cf. v. 85, tout à fait similaire : *tum sapor inlecebram mellitis faucibus indens*, et de même chez Dracontius (*laud.* 1,415) : *arboris unius tantum nescite saporem*.

<sup>920</sup> Voir *Forcellini, s.u. sapor* : II a : « Metonymice est res ipsa saporem habens ».

mais qui peut être tiré de son ascendant le verbe *sapio*<sup>921</sup> : *sapor* pourrait ainsi faire figure de substitut poétique de *sapientia*, ou tout du moins constituer une forme de jeu de mots.

### 3.1.3. Les quatre fleuves (54-63 / 2,10-14)

aedibus in mediis puro fluit agmine flumen,  
quod rigat insignes liquidis de fluctibus hortos,  
quadrifidosque secat undante ex fonte meatus :  
Phisonus auriferis praediues fluctuat undis,  
conspicuasque terit rauco de gurgite gemmas  
– prasinus huic nomen, illi est carbunculus ardens –  
perspicuisque uadis terram praelambit Euilam ;  
post hunc Aethiopas Geon adlapsus opimat,  
tertius est Tigris, Euphrati adiunctus amœno,  
Assyriam celeri discretim flumine sulcans.<sup>922</sup>

(2,10) *flumen autem prodibat ex Eden et inrigabat paradisum et postea diuiditur in quattuor initia* (ἀρχὰς LXX / *capita* Vulg.) (2,11) *nomen uni Phison* (Φισων LXX) *hic est qui circuit omnem terram Euilat ubi est aurum* (2,12) *terrae autem illius aurum bonum est ubi est carbunculus et lapis prasinus* (ὁ ἄνθραξ καὶ ὁ λίθος ὁ πράσινος LXX / *bdellium et lapis onychinus* Vulg.) (2,13) *et nomen secundo Geon hic est qui circuit omnem Aethiopiam* (2,14) *et flumen tertium Tigris hic est qui uadit contra Assyrios et flumen quartum est Euphrates.*

Il s'agit de la partie principale de la description du paradis, qui présente dans la Bible un lieu à l'aspect idéalisé, un espace divisé par le moyen de quatre fleuves émanant d'une source unique (2,10) ; ces quatre fleuves y sont alors caractérisés de telle sorte que chaque fleuve se voit accorder moins d'attention que le précédent : d'abord le Phisôn, dont la louange s'étend sur deux versets (2,11-2,12), et qui charrie l'or, et les pierres précieuses ; ensuite le Géôn, avec un seul verset, qui est manifestement rapporté à l'Afrique et suggère une identification

---

<sup>921</sup> Voir DELL, *s.u. sapio*, qui explique le glissement sémantique, opéré dès le début de la latinité littéraire : « Ennius emploie *sapientia* pour traduire σοφία et le marque expressément ».

<sup>922</sup> « au milieu de ce domaine coule une onde au cours pur / qui baigne de glorieux jardins de ses flots limpides / et divise en quatre son cours, en jaillissant de sa source ondoyante : / le Phisôn, remarquable d'opulence, coule en flots chargés d'or, / polit dans ses tourbillons grondants des gemmes éclatantes / – celle-ci se nomme émeraude, celle-là l'ardente escarboucle – / et baigne de ses eaux translucides la terre d'Evila ; / après lui, le Géôn s'écoule, qui apporte aux Ethiopiens l'opulence ; / le troisième est le Tigre qui se mêle au gracieux Euphrate / et, de son cours vif, sillonne sa part de l'Assyrie. »

au Nil ; enfin, les « jumeaux » Tigre et Euphrate, dont le nom est, contrairement aux deux autres, connu des exégètes chrétiens, se partagent un seul verset, et si le Tigre est caractérisé a minima (il « coule le long du pays des Assyriens », traduction M. Harl), l'Euphrate ne l'est pas du tout. Le premier fleuve se voit donc consacré deux versets, le second un seul, et les deux derniers un demi-verset chacun : cette structure est un peu modifiée, mais toujours décelable dans la paraphrase, où le Phisôn occupe 4 vers (57-60), le Géôn un seul (61), et le Tigre et l'Euphrate deux (62-63), mais ils sont proprement mentionnés dans le même vers 62. Le vers 63 voit le poète utiliser son savoir géographique personnel pour englober l'Euphrate dans la caractérisation biblique du Tigre ; malgré ces quelques modifications, il paraît qu'il a tenu à conserver quelque chose de l'échelle relative<sup>923</sup> et de la structure rythmique qui préside à la description biblique des fleuves du paradis.<sup>924</sup>

Sur le plan herméneutique, le mélange de noms « mythiques » propre à la Bible hébraïque (le Phisôn et le Géôn) et de noms connus et usités par les commentateurs (Tigre et Euphrate)<sup>925</sup> paraît appeler le mélange ingénu d'exégèse littérale et d'allégorisme qui caractérise souvent l'exégèse ambrosienne, et c'est bien ce que présente le traité *de paradiso*<sup>926</sup> : d'abord, suivant une tradition remontant à Flavius Josèphe, saint Ambroise voit dans les deux fleuves inconnus du texte biblique d'anciens noms de fleuves connus : le Phisôn

---

<sup>923</sup> En matière de quantité de texte relativement à l'hypotexte.

<sup>924</sup> Si nous comparons aux autres paraphrase, observons, face aux 10 vers de notre poème, que Proba ne dit rien des quatre fleuves, faute sans doute de matériel approprié dans le corpus virgilien ; l'*Alethia* (38 vers, 1,267-304) est nettement plus prolixe (sur ce texte, voir Cutino 2009, p. 134 sq.) et moins respectueux des quantités relatives bibliques (10 vers pour la source, 9 pour le Phisôn, 4 pour le Géôn, 11 pour le Tigre, 7 pour l'Euphrate), de même que Avit (41 vers, 1,258-298), qui modifie par ailleurs l'ordre d'exposition (2 vers pour la source, puis 2 pour le Tigre et l'Euphrate, puis le Géôn décrit sur 28 longs vers, puis enfin le Phisôn sur 10 vers) ; voir Hecquet-Noti 1999, p. 123-124. Quant à Dracontius, il n'accorde guère d'intérêt aux fleuves du paradis et ne leur accorde que quelques vers, d'abord à la fin du troisième jour de la Création (il plaçait en effet sa description du jardin après la création des végétaux, voir *supra* p. ), en 1,180 : *est locus interea diffundens quattuor amnes*, puis lors de sa peinture de l'éveil de la conscience d'Adam (1,348-352) : [...] *miratur amœnum / sic florere locum, sic puros fontibus amnes / quattuor undisonis stringenti gurgite ripas / ire per arboreos saltus camposque uirentes / miratur [...]*.

<sup>925</sup> M. Harl observe (1986, 103) : « Le grec, qui a transcrit la forme hébraïque des noms perses des deux premiers fleuves, donne pour les deux autres les noms grecs communément admis [...] » ; cette dissymétrie référentielle est donc un artefact de la traduction en grec.

<sup>926</sup> *de parad.* 3,13-23.

est le Gange et le Géôn, le Nil,<sup>927</sup> ce qui est une manière d'affirmer la réalité littérale des quatre fleuves ; mais c'est pour exposer aussitôt une leçon philonienne qui assimile les quatre fleuves aux quatre vertus cardinales<sup>928</sup>. La source unique de *Gn.* 2,10, assimilée à celle mentionnée en *Gn.* 2,6, est comprise comme une allégorie de la Sagesse, c'est-à-dire, pour Ambroise, du Christ.<sup>929</sup> Il faut encore, pour résumer l'état de l'exégèse à l'époque du poème, évoquer les interrogations de saint Augustin à propos de la mention biblique de ces fleuves connus du monde des mortels, alors que la localisation du paradis leur est inconnue : il imagine ainsi un cours souterrain qu'ils emprunteraient avant de déboucher à nouveau pour former les cours que nous leur connaissons.<sup>930</sup> Mais rien de tout cela, ni les gloses et

<sup>927</sup> *ant. Iud.* 1,38-39 : ἄρδεται δ' οὗτος ὁ κήπος ὑπὸ ἐνὸς ποταμοῦ πᾶσαν ἐν κύκλῳ τὴν γῆν περιρρέοντος, ὃς εἰς τέσσαρα μέρη σχίζεται. Καὶ Φεισῶν μὲν, σημαίνει δὲ πληθὺν τοῦνομα, ἐπὶ τὴν Ἰνδικὴν φερόμενος ἐκδίδωσιν εἰς τὸ πέλαγος ὑφ' Ἑλλήνων Γάγγης λεγόμενος, Εὐφράτης δὲ καὶ Τίγρις ἐπὶ τὴν Ἐρυθρὰν ἀπίασι θάλασσαν· καλεῖται δὲ ὁ μὲν Εὐφράτης Φοράς, σημαίνει δὲ ἥτοι σκεδασμὸν ἢ ἄνθος, Τίγρις δὲ Διγλάθ, ἐξ οὗ φράζεται τὸ μετὰ στενότητος ὄξύ· Γηὼν δὲ διὰ τῆς Αἰγύπτου ῥέων δηλοῖ τὸν ἀπὸ τῆς ἐναντίας ἀναδιδόμενον ἡμῖν, ὃν δὴ Νεῖλον Ἕλληνας προσαγορεύουσιν, cf. *de paradiso* 3,14 : *haec igitur quattuor sunt flumina, hoc est Phison - secundum Hebraeos Phison dicitur, Ganges autem secundum Graecos -, qui fluit contra Indiam. Geon autem Nilus, qui circuit terram Aegypti uel Aethiopiam. Mesopotamia autem dicitur, quod Tigris et Euphrates incluserint eam, eo quod inter duo haec flumina constituta sit, quod etiam longe positus nomen ipsum et opinio communis expressit.* Voir Agaësse et Solignac 1972b, note complémentaire 38, p. 500, qui mentionne aussi Eusèbe, *Onom. sacr.* et Jérôme, *quaest. in gen.* 2,11. Il existe des variantes à ces *interpretationes*, qui font plutôt du Phisôn le Danube ou le Nil, voir Harl 1986, 103 ; pour une étude récente à propos des l'identification des fleuves du paradis, voir E. Cothenet, *Dictionnaire de la Bible Suppl.* 6, 1182-1185. Chez les paraphrastes, Cl. Marius Victorius et Avit mentionnent les noms « Gange » et « Nil », mais non Dracontius qui se contente de citer « quatre fleuves ».

<sup>928</sup> Vertus que sont *prudencia, temperantia, fortitudo, et iustitia, de parad.* 3,15-18, cf. Philon *leg. all.* 1,65, *Poster.* 129, *Somn.* 2,243 ; voir aussi Augustin, *gen. c. manich.* 2,10,13.

<sup>929</sup> *de parad.* 3,14 ; à leur tour, les quatre vertus symbolisent pour saint Ambroise les quatre âges du monde, celui des commencements jusqu'au déluge, celui des patriarches, celui de Moïse, et celui du Christ (3,18-3,22). Pour une étude de ces lectures allégoriques, voir Février 1956, « Les quatre fleuves du paradis ».

<sup>930</sup> *gen. ad litt.* 8,7 : *Cum potius credendum sit, quoniam locus ipse paradisi a cognitione hominum est remotissimus, inde quattuor aquarum partes diuidi, sicut fidelissima scriptura testatur, sed ea flumina, quorum fontes noti esse dicuntur, alicubi isse sub terras et post tractus prolixarum regionum locis aliis erupisse, ubi tamquam in suis fontibus nota esse perhibentur. Nam hoc solere nonnullas aquas facere quis ignorat ? Sed ibi hoc scitur, ubi non diu sub terris currunt.* Il est possible que l'*Alethia*, qui a coutume de rendre compte des spéculations augustiniennes, suggère quelque chose du même ordre dans les vers qu'il décrit le Tigre plonger à deux reprises vers les profondeurs pour en émerger ensuite, d'abord en compagnie de l'Euphrate, puis tout seul (*aleth.* 1,288-298) : *Tertius hinc rapido procurrens gurgite Tigris / it comes Euphrati, iuncta quos mole ruentes / tellus uicta cauo sorbet patefacta barathro, / donec in armeniae saltus ac medica pascua / quos non sustinuit nec*

spéculations rationalisantes<sup>931</sup> ni les *interpetationes* des fleuves au nom hébraïque, ni les lectures allégoriques,<sup>932</sup> n'a de contrepartie manifeste dans le poème, qui suit le texte biblique en ne l'ornant, comme nous allons le voir à présent, qu'avec mesure.

- *aedibus in mediis puro fluit agmine flumen* : Mayor conjecture un éventuel *sedibus* qu'*aedibus* aurait remplacé, ce qui passerait sans doute comme une note eschatologique renvoyant aux *sedes beatas* virgiliens évoqués ci-dessus<sup>933</sup>, mais comme souvent chez le savant anglais, peu d'arguments permettent de justifier l'intuition. *Aedes*, pour lesquels notre traduction, « ce domaine », suppose un sens faible,<sup>934</sup> désigne aussi parfois des édifices ou des périmètres sacrés, et particulièrement au pluriel<sup>935</sup>, ce qui parlerait pour une traduction par « sanctuaires »<sup>936</sup>, par exemple. Nous avons vu ci-dessus<sup>937</sup> le flou sémantique de la locution prépositionnelle *in mediis / in medio*, que nous n'avons donc pas traduit ; du reste l'hémistiche *aedibus in mediis* se lit aussi chez Virgile, Silius Italicus et Martial<sup>938</sup>, et a donc ici quelque chose d'automatique.

*Flumen fluit* constitue une *figura etymologica*<sup>939</sup>, et cette figure s'inscrit dans la poétique globale d'une ekphrasis qui vise à frapper l'imagination par des termes exaltant les mille vicissitudes de l'écoulement des flots : *flumen fluit* (54, écoulement) ; *quod rigat hortos* (55,

---

*iam capit euomat amnes. / Sed Tigris nigro tamquam indignatus Auerno / rosilit aetherias motu maiore sub auras / et rursus spelaea subit mersusque cauernis / intus agit fremitus et fortior obice factus / multiplicatur aquis artoque citatior antro / exit et assyrios celeri secat agmine campos.*

<sup>931</sup> Outre la leçon, si nous ne nous trompons pas sur sa nature, donnée par l'*Alethia* sur l'existence de cours fluviaux souterrains (voir note ci-dessus), on peut relever la pédagogique description des crues du Nil et de leurs vertus fécondantes chez Avit de Vienne (*spir. hist.* 1,264-283).

<sup>932</sup> Seul Cl. Marius Victorius rend compte de cette allégorie morale, mais d'une manière discrète, par le biais de la caractérisation ornée qu'il accorde à chaque fleuve, voir Cutino 2009, 134-135.

<sup>933</sup> Voir Mayor 1889, 6.

<sup>934</sup> Voir *ThLL* 1.0.908.30, s.u., I,2,β : « loci, ex quibus aedes iam non de singulis domus conclavibus, sed de tota domo dictum esse apparet ».

<sup>935</sup> Voir *ThLL* 1.0.911.50, II : « aedificium sacris usibus destinatum, tamquam dei deaeve cuiusdam domicilium exstructum, sive parvulum (i. q. aedicula, lararium, sacellum), sive maius. cum singulari saepe tum numero plurali ».

<sup>936</sup> Blaise, s.u., 2. : « sanctuaire, temple de Jérusalem », et l'auteur cite la locution *sacratibus [...] aedibus* en II *Mac.* 6, 4.

<sup>937</sup> Voir point précédent, cf. *Gn.* 2,9 *et produxit deus lignum speciosum ad aspectum et bonum ad escam et lignum uitae in medio paradisi.*

<sup>938</sup> *Aen.* 2,512, *pun.* 13,277, *epig.* 9,61,5.

<sup>939</sup> La déclinaison de *fluere* se poursuit au vers suivant, v. 55 : *liquidis de fluctibus*, et trois vers plus loin, v. 57 : *Phisonus auriferis praediues fluctuat undis.*

irrigation) ; *quadrifidos* [...] *secat undante ex fonte meatus* (56, division du cours) ; *Phisonus* [...] *fluctuat undis* (57, écoulement avec un suffixe fréquentatif insistant) ; *terram praelambit Euilam* (60, « qui baigne la terre d'Evila ») ; et enfin *Assyriam celeri* [...] *flumine sulcans* (63, écoulement vif et enjoué). L'hypotexte biblique se bornait à employer les verbes *inrigare* (2,10) et *circuere* (2,11 et 2,13).

L'isotopie est renforcée sur le plan sonore par la recherche d'allitérations de consonnes sonantes et sifflantes (54-55 *aedibus in mediis puro fluit agmine flumen, / quod rigat insignes liquidis de fluctibus hortos*), ou des télescopages de vélaires à la limite parfois de l'harmonie imitative, comme dans les vers 57-59, qui donnent l'impression de vouloir donner à entendre les frottements de pierres roulées par les flots : *Phisonus auriferis praediues fluctuat undis, / conspicuasque terit rauco de gurgite gemmas / – prasinus huic nomen, illi est carbunculus ardens* – [...]. La poétique de l'écoulement des flots n'est pas la seule ressource employée par le passage, qui va développer parallèlement des lieux épidiectiques, comme l'éloge de la transparence et de la limpidité des flots, qu'illustre dans ce vers le syntagme *puro agmine*, « au cours limpide », qui est pratiquement une épithète de nature<sup>940</sup> ; cette caractérisation a quelque chose d'automatique dans l'*Heptateuchos*, et l'on tend à la retrouver dès qu'un cours ou un plan d'eau est évoqué : dans cette ekphrasis, relevons au vers suivant *liquidis de fluctibus*, et au vers 60 *perspicuis uadis*. Solidaire de l'idée de transparence, l'idée d'éclat lumineux, qui entraîne à son tour une idée de richesse et d'opulence<sup>941</sup>, deux thèmes poétiques dont nous avons évoqué la constance dans les peintures du paradis et de la Jérusalem céleste ; ainsi, la poétique de l'écoulement des flots et ces trois axes épidiectiques, la louange de la transparence, de l'éclat lumineux, et de l'opulence, constituent les ressources poétiques que va décliner tout le passage. Bien entendu, cette « transparence » exprime ici la pureté morale (*puro agmine*) consubstantielle au paradis, avant que la *macula* de l'épisode du serpent ne viennent l'entâcher.

- *quod rigat insignes liquidis de fluctibus hortos* : ce vers amplifie la proposition de Gn. 2,10 et *inrigabat paradysum*. *Rigare* est une désuffixation poétique d'*inrigare*<sup>942</sup> ; nous avons abordé au paragraphe précédent le syntagme *liquidis de fluctibus*. Nous voyons dans *insignes*

<sup>940</sup> C'est aussi une *iunctura* originale de l'auteur, à moins que la source ait échappé à notre enquête.

<sup>941</sup> Voir v. 57 *Phisonus* [...] *praediues, auriferis* [...] *undis*, v. 58 *conspicuas* [...] *gemmas* ; relevons aussi des termes qui évoquent non plus les pierres et les métaux précieux, mais davantage une prospérité agricole de ces *insignes hortos*, comme *opimat* (61) ou *sulcans* (63).

<sup>942</sup> *inrīgāre* peut difficilement s'intégrer à un hexamètre ; pour sa part, le verbe *rigare* semble strictement poétique à l'époque classique ; dans la littérature patristique, le verbe reste assez rare, mais se lit souvent chez

*hortos*<sup>943</sup> une périphrase qui use d'un pluriel poétique pour éviter la répétition de *paradisus*, qui n'est pas répété après le vers 50 où il était employé comme un nom commun ; mais nous devons rappeler ici l'idée d'H. Homey qui y voit la partie d'un complexe palatial romain.<sup>944</sup> On pourrait voir dans l'emploi de l'adjectif *insignis*, terme de louange assez polysémique, une référence à la « célébrité » des fleuves dénotés, peut-être en référence aux *interpretationes* évoquées plus haut, et qui font du Phisôn le Gange et du Géôn le Nil.

- *quadrifidosque secat undante ex fonte meatus* : le vers glose *et postea diuiditur in quattuor initia*<sup>945</sup> du verset 2,10 avec une syntaxe assez compacte. Les quattuor *initia* sont ici entendus strictement comme des « défluents » d'un cours d'eau unique, que les termes *undante*<sup>946</sup> *ex fonte* rattachent peut-être à la source de *Gn.* 2,6 comme le font Philon et Ambroise.<sup>947</sup> Le vers use pour exprimer la division du fleuve d'un adjectif en fonction d'attribut proleptique de l'objet<sup>948</sup> : *secat meatus quadrifidos*, « il divise [son] cours **en quatre parties** ». *Meatus* est un terme soutenu, mais il est attesté pour désigner le cours d'un fleuve.<sup>949</sup> Le composé d'allure grecque *quadrifidus* est aussi attesté mais il est fort rare, et exclusivement virgilien à l'origine<sup>950</sup> ; on le trouve dans l'*Alethia*, dans le même contexte.<sup>951</sup>

---

Ambroise, qui présente une cinquantaine d'occurrences, contre aucune pour saint Augustin, à titre d'exemple. Cf. *aleth.* 1,269 : *fons rigat et diti prolem uirtute maritat*, et *Louanges de Dieu*, dans sa description de l'existence édénique (*laud.* 1,449-451) : *uomere non tellus, non rastris iussa domari, / quaerere nec sudor fructus quocumque labore / cogitur aut campos aliquo de fonte rigare [...]*.

<sup>943</sup> L'*Eden* est nommé *hortus* par Proba (*cento* 167) : *inuitant croceis halantes floribus horti*, et Dracontius (1,553) : *offendunt hunc ambo pium : truduntur ab horto*.

<sup>944</sup> Voir Homey 2009, 151 et section 3.1.1., p. 348.

<sup>945</sup> (ἄρχαίς LXX / *capita* Vulg.) Harl sur le terme, source des vertus, mais pas dans le poème.

<sup>946</sup> Les manuscrits C et G portent *undanti*, que l'on pourrait préférer selon l'analyse syntaxique et l'état de langue supposé (voir Schmalzgruber 2017 p. 244, n. 392) ; la voyelle, du reste, est éliée (*undant(e/i) ex fonte*).

<sup>947</sup> Voir *supra*, p. 276 sq.

<sup>948</sup> Le modèle en est *Aen.* 1,69 : *incute uim uentis submersasque obrue puppes*.

<sup>949</sup> *ThLL* 8.0.512.80, s.u., I,2,c,β : « fluviorum, rivorum, fere i. q. fluctus, fluentum ».

<sup>950</sup> Moins d'une vingtaine d'occurrences des commencements jusqu'au VIe s., avec toutefois *Aen.* 7,509, et *georg.* 2,25, puis Juvencus *eu. lib. IV*, 4,158, Claudien *carm. Maiora* 1,268 ; un des rares exemples en prose se trouve chez saint Ambroise, *hexaem.* 3,14, à propos de la croissance des plantes. L'*Alethia* (voir note ci-dessous) est le seul parmi tous ces exemples à appliquer le terme à la division d'un cours d'eau.

<sup>951</sup> *aleth.* 1, 269 : c'est l'occasion de mesurer une fois encore par comparaison le caractère modeste, quantitativement et dans le ton, des amplifications de l'*Heptateuchos* (*aleth.* 1, 267-275) : *At gremium sacri nemoris, quod silua coronat, / fons rigat et diti prolem uirtute maritat, / quadrifido tumidum laetus caput amne resoluens / ditior oceano ; iugi nam gurgite promptus / hic proprios donat latices, ille accipit omnes / et non*



- *Phisonus auriferis praediues fluctuat undis, / conspicuasque terit rauco de gurgite gemmas* : nous avons déjà mentionné les visées euphoniques de ces deux vers ; cette facture ouvragée est de plus agrémentée d'un télescopage d'épithètes dont le placement dans le vers est soumis à la *uariatio*, selon un complexe combinaison de chiasmes : nom A / **adjectif B** / **adjectif A** nom B, puis adjectif C / adjectif **D** / substantif **D** / substantif C, avec un verbe décalé par rapport au modèle d'un *versus aureus*, en quatrième position dans le premier vers, en deuxième dans le second. *Auriferis undis* n'est pas un groupe attesté par ailleurs ; *aurifer* est un calque du grec<sup>952</sup>, et un terme de langue épique. *Praediues* est un superlatif de *diues*<sup>953</sup> qui est ici un trait épictique. C'est là un trait stylistique du poète, qui use fréquemment d'adjectifs dont le préfixe *prae-* ne semble pas conserver grand chose de son sémantisme d'antériorité temporelle pour revêtir une valeur purement épictique : au vers 57 *praediues undis*, 254 *unguine praepingui*, 308 *praepinguis oliuae*, 471 *praecelsum altar*, 563 *praegelida aluo*, 803 (et 1112) *praediues Iacobus*, 913 *praegelido cubili*, 914 *praeduram cautem*, 1159 *praedurum ferrum*. Tous ces termes, dont nous examinerons la fréquence lorsque nous les rencontrerons dans le commentaire, se trouvent être d'emploi assez rare en poésie classique, et pour nombre d'entre eux c'est l'*Heptateuchos* qui contient le plus grand nombre de mentions : il s'agit donc d'une forme de superlatif poétique qui signale l'emphase et une langue littéraire. *Conspiciuus*<sup>954</sup> est encore ici un terme de louange emphatique qui exalte la splendeur visuelle. *Gurges* est un terme poétique qui désigne « l'abîme », « le gouffre », en contexte maritime, mais aussi montagnard ou moral, et il est très fréquent chez les poètes

---

*sentit aquas ; minor est qui crescere tantis / fluctibus infusis quam qui decrescere nescit amnibus effusis* [...] : on voit que le mystère est pleinement médité dans la lettre du poème de Cl. Marius Victorius, tandis que notre auteur se borne à l'exposer en langue soutenue.

<sup>952</sup> *ThLL* 2.0.1496.65, s.u.

<sup>953</sup> *ThLL* 10.2.576.10, s.u. *praediues* ; le terme est encore assez rare et recherché : les premières attestations sont poétiques, *Aen.* 11,213, Ovide *met.* 9,91 ; à noter des emplois en contexte satirique chez Juvénal, 10,16 et 14,305, et par la suite, des occurrences plus courantes chez les Pères.

<sup>954</sup> En poésie classique, c'est un terme presque exclusivement ovidien (inconnu chez Virgile, une attestation chez Horace, *car.* 3,17) : voir *met.* 8,373 ; 12,467, *trist.* 2,54 *et alia*. La *iunctura* avec les *gemmae* est originale semble-t-il, mais l'on trouve les deux termes rapprochés chez Ovide, *Medicamina faciei feminae* 11 : *Conspiciuam gemmis uultis habere manum*, où les pierres précieuses sont bien l'instrument de l'éclat visuel. On trouve le substantif *gemma* ou du moins son dérivé, chez Dracontius (*laud.* 1,180-181) : *est locus interea diffundens quattuor amnes / floribus ambrosiis gemmato caespite pictus*) et à proprement parler chez Avit (*spir. hist.* 1,255-256) : [...] *quas miratur mundi iactantia gemmas, / Illic saxa iacent*. Ces deux exemples montrent des images analogues de diamants jonchant le sol, qui sont assez différentes celle présentée par notre auteur.

classiques.<sup>955</sup> Son emploi ici, à propos du cours d'un fleuve, est nettement emphatique. *Raucus* enfin est un terme presque exclusivement poétique<sup>956</sup> qui se comprend aisément en français ; son association, en hypallage, avec le substantif *gurgis* est originale. *Terere*, enfin, exprime un procès de frottement<sup>957</sup> qui vient justifier le son « rauque » rendu par le *gurgis*.<sup>958</sup>

- *prasinus huic nomen, illi est carbunculus ardens* : les démonstratifs déictiques et l'effet d'incise syntaxique accélèrent le texte et rendent un effet d'hypotypose, tandis que le procédé de dénomination<sup>959</sup> donne au vers l'allure d'une glose. Les noms des pierres venant traduire le grec ὁ ἄσθραξ καὶ ὁ λίθος ὁ πράσινος, sont *prasinus*, « l'émeraude »<sup>960</sup>, et *carbunculus*, « l'escarboucle »<sup>961</sup> ; ce sont les noms usuels des textes bibliques latins cités par

---

<sup>955</sup> 5 attestations chez Catulle, 3 chez Lucrèce, 26 chez Virgile, 27 chez Ovide, etc. ; il est remarquable que l'immense majorité de ces occurrences présentent, comme le vers 58 du *liber geneleos*, la forme casuelle *gurgite* au cinquième pied de l'hexamètre. Cf., pour désigner les fleuves ou la source du paradis, *aleth.* 1,271 ; 1,288 ; 1,299, *laudes* 1,350, et *spir. hist.* 1,251 : *Hic fons perspicuo resplendens gurgite surgit*, avec un *perspicuo* qui peut ressembler au *conspicuas* de notre poème.

<sup>956</sup> Son association aux flots est rare mais attestée, voir *ThLL* 11.2.238.40 ; parmi les cas similaires, un autre se lit dans l'*Heptateuchos*, au livre de Josué, et avec la même figure de déplacement (v. 96) : [...] *rauco perfundit lubrica fluctu* ; un autre encore chez saint Ambroise (*hexaem.* 5,11) : *Adde pisces salientes et delphinas ludentes, adde rauco sonantes fluctus murmure, adice currentes naues ad litora uel de litoribus exeuntes*, mais sans l'hypallage, cette fois.

<sup>957</sup> Terme appliqué aux pierres dès les plus anciennes occurrences (Plaute *Asin.* 1,1,16 : *illuc me ducis, ubi lapis lapidem terit*) ; et rapporté aux pierres précieuses, il signifie naturellement « polir » (Martial *epig.* 9,14 : *gemma trita pollice*) ; voir *Forcellini* s.u. *tero*.

<sup>958</sup> Seul parmi les autres paraphrastes, Dracontius évoque aussi le son rendu par les fleuves, dans les vers déjà cités (1,349-352) : *sic puros fontibus amnes / quattuor undisonis stringenti gurgite ripas / ire per arboreos saltus camposque uirentes / miratur*.

<sup>959</sup> *Prasinus huic nomen est..* ; le texte biblique n'a pas ce caractère autonymique (*Gn.* 2,12) : *terrae autem illius aurum bonum est ubi est carbunculus et lapis prasinus*. De même, le démonstratif est ici anaphorique, et n'a pas l'insistance de ceux du vers de l'*Heptateuchos*.

<sup>960</sup> Le terme est un import du grec πράσινος, « le poireau », et désigne donc « la pierre verte », c'est-à-dire « l'émeraude », voir *ThLL* s.u. *prasinus*. Le poète de l'*Heptateuchos* est le seul à donner ce nom ; l'*Alethia* donne *smaragdus* (1,283).

<sup>961</sup> Celui-ci est de formation latine, un diminutif en *-culus* de *carbo* : « le petit charbon ». La référence à l'aspect rougeoyant de la braise en fait une désignation des pierres précieuses de teinte rougeâtre, qui comprend le rubis mais ne s'y limite pas (voir *ThLL* 3.0.432.40 s.u. *carbunculus* I,B ; « *materia lapidea rubens* »). On le traduit généralement en français par son descendant phonétique « escarboucle ». Le terme apparaît dans l'*Alethia* (1,282) : *fulmineo rutilans carbunculus igne coruscat*, et dans les *Louanges de Dieu* (1,322), *Phrygius et roseo carbunculus ardet honore*, mais il s'agit d'une digression et non d'un passage paraphrastique.

Ambroise, Augustin et Jérôme<sup>962</sup>, dont les recherches ont ensuite abouti à une modification dans la Vulgate.<sup>963</sup>

- *perspicuisque uadis terram praelambit Euilam* : le vers est une image aimable exprimée dans des termes encore un peu précieux : *uadum* est ici un terme de *uariatio* pour *gurges*<sup>964</sup> et *perspicuus* vient apporter une idée de transparence et de limpidité des flots.<sup>965</sup> *Praelambere* est un verbe extrêmement rare<sup>966</sup>, formé par *lambere*, « lèche », et le préverbe *prae* : il signifie au sens propre « goûter avant de manger »<sup>967</sup>, mais connaît quelques emplois similaires à celui-ci,<sup>968</sup> où il exprime la coexistence paisible du cours d'eau et des lieux qui le bordent.

- *post hunc Aethiopas Geon adlapsus opimat* : les trois autres fleuves sont présentés dans une syntaxe ramassée (les participes parfaits expriment dans une même phrase des procès successifs), et, par l'emploi de termes axiologiquement positifs, vise à donner une impression d'enjouement et de vivacité. *Hunc* est ici anaphorique, mais la forme démonstrative continue de tirer le texte vers l'hypotypose ; *adlabor* est un verbe qui exprime l'écoulement, employé par Virgile dans un contexte analogue<sup>969</sup> ; *opimat* est un verbe de formation tardive qui signifie « opimum reddere ».<sup>970</sup> Notons enfin la *uariatio* qui substitue au nom de pays employé dans le Bible le nom du peuple qui l'habite, en raison peut-être du caractère

---

<sup>962</sup> Ambroise, *de parad.*, 3,14 ; 3,15, 3,22 ; Augustin *c. manich.*, 2,195 ; 2, 203, *gen. ad litt.* 8,7 ; Jérôme, *comm. in Is.* 6,13,12.

<sup>963</sup> Jérôme, *lib. quaest. hebr.* 5 : *pro carbunculo et lapide prasino βδέλλιον et ὄνοχα alii transtulerunt.*

<sup>964</sup> Le mot présente un caractère énantiosémique, car il désigne fort souvent un cours d'eau guéable, où l'on peut traverser à pied, mais devient chez les poètes un nom emphatique de la mer (cf. la locution *uada salsa* chez Catulle, *carm.* 64,6, dans *Aen.* 5,158, Silius Italicus, *punica* 17,155, etc.). Voir Forcellini, s.u. *uadum*.

<sup>965</sup> Il n'y a pas d'autres attestations de la *iunctura perspicua uada*, mais on trouve les termes rapprochés dans des contextes analogues, cf. Silius *pun.* 4,82-83 : *caeruleas Ticinus aquas et stagna uadoso / perspicuus servat turbari nescia fundo* ; Martial *epig.* 4,22,7-8 : *insilui mersusque uadis luctantia carpsi / basia : perspicuae plus uetuistis aquae.*

<sup>966</sup> Il connaît 6 attestations seulement dans la base LLT-A.

<sup>967</sup> Augustin, *serm.* 21 : *Habemus tamen primitias spiritus, et aliunde fortasse, et quem diligimus propinquamus, et quod auide manducaturi et bibituri sumus, nunc etsi tenuiter praelambimus atque gustamus.*

<sup>968</sup> Voir *ThLL* 10.2.683.45 2 : « de aquis, fluminibus a cum obi. locorum, quae fluctibus tanguntur », avec un exemple chez Prudence, *cath.* 5,117-120 : *Illic et gracili balsama surculo / desudata fluunt raraque cinnama / spirant et folium fonte quod abdito / praelambens fluius portat in exitum.*

<sup>969</sup> *ThLL* 1.0.1659.15, « de fluidis », cf. *Aen.* 10,269.

<sup>970</sup> *ThLL* 9.2.708.5.

amétrique d'*Aethiōpīa*, bien que nous ayons constaté que le poète n'hésite pas à modifier les quantités vocaliques au besoin ; notons également la *uariatio* symétrique deux vers plus loin, avec *Assyriam sulcans* pour le *qui uadit contra Assyrios* biblique.

- *tertius est Tigris, Euphrati adiunctus amæno* : les deux derniers fleuves sont compressés au milieu du vers, par le moyen d'une syntaxe un peu forcée (*adiunctus* évite manifestement d'annoncer « le quatrième » comme le poète vient d'annoncer « le troisième ») qui recherche encore la *uariatio* ornementale ; *amænus*, qui vient clore le vers et souligner l'effet général que vise l'ekphrasis, est employé pour caractériser un fleuve, en une personnification pathétique à la manière de Virgile, chez lequel *fluvio amæno* est une épithète « homérique » du Tibre.<sup>971</sup>

- *Assyriam celeri discretim flumine sulcans*<sup>972</sup> : comme nous l'avons déjà relevé *Assyriam* remplace *Assyrios*, ce qui donne lieu à une métaphore du fleuve labourant les terres, tandis que la métaphore usuelle impliquant l'assez rare verbe *sulcare* est celle du navire sillonnant les flots.<sup>973</sup> Ici, le trope ne porte donc pas sur ce qui est l'objet du labour, mais sur ce qui en est l'instrument, le fleuve, et *sulcans* résonne avec *opimat* pour suggérer une expression mineure de l'enthousiasme de l'*Alethia*, lorsque le poème décrit ces quatre fleuves comme disséminant dans le monde prélapsaire la vie et une opulence obtenue sans effort.<sup>974</sup> *Celeri flumine*<sup>975</sup> est encore une notation visant à amplifier la vivacité du tableau ; *discretim*, enfin refonte postclassique de l'adverbe *discrete*,<sup>976</sup> est ici un peu difficile à traduire avec les sens « séparément », « à part », fournit par les dictionnaires français. Une seconde occurrence de l'adverbe dans le *liber geneleos* nous donne peut-être un indice de la manière dont l'entend le texte (344-345) : *diuidit hinc dominus placiti mox pignora uatis / fecundasque iubet discretim*

---

<sup>971</sup> *Aen.* 7,30-32 : [...] *fluvio Tiberinus amæno* / [...] *in mare prorumpit*, et *Aen.* 8,31, avec le même syntagme.

<sup>972</sup> Cf. la formulation très proche de l'*Alethia* 1,298 : *exit et assyrios celeri secat agmine campos*, avec *secat* à la place de *sulcans*.

<sup>973</sup> *Forcellini*, s.u. *sulco*, 2. : « Item a similitudine, praecipue apud Poetas, ponitur pro navigare, *navigare, solcare*, quia prora navis aquas findit, ut vomer humum » ; *Aen.* 158 : [...] *et longa sulcant uada salsa carina*.

<sup>974</sup> *aleth.* 1,305-309 : *Haec igitur cuncto naturae ditia fetu / regna, tot et tanta uirtutum dote refertae / deliciae prima est hominis possessio primi, / in quam deductus uita exultare perenni / accola iussus erat [...]*.

<sup>975</sup> Il n'existe pas d'autre attestation de ce groupe nominal, rappelons toutefois le strict équivalent *celeri agmine* dans le vers de l'*Alethia* 1,298.

<sup>976</sup> 10 attestations dans le LLT-A ; l'adverbe prend place dans toute une série d'adverbes en *-tim*, souvent assez rare et d'emploi tardif, que semble affectionner l'auteur de l'*Heptateuchos* ; dans le *liber geneleos* citons *uiritim* (43, 1398), *discretim* donc (63, 345), *promptim* (227, 704, 875, 944, 1391), *certatim* (365, 1456), *iunctim* (373), *raptim* (399), *saltim* (566), *confestim* (873, 1180, 1296, 1412).

*sumere terras*. Ces verbes paraissent paraphraser Gn. 9,19 qui raconte la dissémination sur la terre des enfants de Noé : *tres isti sunt filii Noë et ab his disseminatum est omne hominum genus super universam terram*. Il semble, si l'on compare les deux contextes, que l'adverbe exprime une forme de propriété distributive, selon laquelle chacun doit obtenir le résultat d'un partage. Ainsi, pour *Assyriam celeri discretim flumine sulcans*, plutôt que « de son cours vif, [le Tigre] sillonne *séparément* l'Assyrie », nous proposons « de son cours vif, [le Tigre] sillonne *sa part* de l'Assyrie ».

Cette petite composition sur les fleuves du paradis, si elle est modeste par sa taille et ses ambitions comparée à celles produites par les autres poètes qui s'y arrêtent, est toutefois exécutée d'une manière assez méticuleuse, avec une syntaxe précieuse et des termes de haut niveau de langue ; des leçons exégétiques y sont difficilement décelables. Le texte semble viser essentiellement à produire une représentation vivante et aimable ; mais il ne développe pas non plus des motifs esthétiques qui lui seraient propres, et se borne à ajouter du son et à rehausser les couleurs.

#### 3.1.4. Mission de l'homme et mise en garde (64-69 / 2,15-17)

Hic positus custos Adamus cum coniuge fida  
 atque opifex tali formatur uoce Tonantis :  
 « Ne trepidate simul licitos praecerpere fructus  
 quos nemus intonsum ramo frondente creavit ;  
 solliciti, ne forte malum noxale legatis,  
 quod uiret ex gemino discreta ad munia suco. »<sup>977</sup>

( 2,15) *et adprehendit deus hominem quem fecit et posuit eum in paradiso operari et custodire*  
 (2,16) *et praecepit dominus deus Adae dicens ex omni ligno quod est in paradiso ad escam edes* (2,17) *de ligno autem quod est scientiae boni et mali non edetis qua die autem manducaueritis ex eo morte moriemini*

Ce passage vient conclure la description du paradis et poser l'enjeu du récit de la Chute ; il est dans le poème quelque peu amplifié<sup>978</sup> du point de vue quantitatif, et sur le plan du

---

<sup>977</sup> « Placé en ces lieux avec sa fidèle épouse comme gardien / et ouvrier, Adam est averti par cette parole du Tonnant : / ‘Ne craignez pas de goûter ensemble les produits licites / qu’a enfantés la forêt chevelue sur son rameau verdoyant, / mais défiez-vous de jamais toucher au mal redoutable / qu’une sève mêlée fait croître vers des œuvres divergentes’ ».

contenu, il procède à des modifications qui ne sont peut-être pas simplement cosmétiques. Pour le verset 2,17 en effet, où la Bible a une syntaxe claire et un contenu qui l'est relativement, le poème a tenu à compliquer la forme, pour exprimer encore, nous semble-t-il la même transposition de la dualité de l'arbre de la connaissance vers l'arbre de vie que les vers 53-54 donnaient à voir<sup>979</sup> ; la transposition est facilitée ici par la mention biblique de la « mort » (*morte moriemini*). Sur le plan formel, l'extrait présente le mélange à présent accoutumé pour le lecteur de caractérisation topique, et de la formulation amphigourique qui exprime souvent dans le poème le mystère des choses divines.

- *Hic positus custos Adamus cum coniuge fida / atque opifex [...]. Hic*, en regard du circonstant biblique *in paradiso*, relève de l'hypotypose ; par ailleurs, le poème montre le transfert de l'homme déjà accompli<sup>980</sup> (*positus vs et posuit eum*). *Custos* et *opifex* répondent à *Gn. 2,15 custodire* et *operari*, avec un renversement de l'ordre des deux mentions bibliques toutefois. *Custos* signifie simplement « gardien »<sup>981</sup>, mais *opifex* présente une plus large polysémie, du simple « ouvrier<sup>982</sup> », que suggère ici le texte biblique, à l'*artifex*<sup>983</sup> ; conséquemment, il désigne souvent, et à plus forte raison chez les chrétiens, le créateur du monde<sup>984</sup>, et c'est hormis ici toujours le cas dans la poésie chrétienne<sup>985</sup> ; le choix du poète de

---

<sup>978</sup> Deux vers (64-65) pour le verset 2,15, puis quatre (66-69) pour les deux versets 2,17 et 2,17, qui contiennent l'adresse du Seigneur à Adam, rapporté dans les deux cas au discours direct.

<sup>979</sup> Rappelons (voir le point précédent) que l'*Heptateuchos* ne mentionne jamais qu'un seul arbre.

<sup>980</sup> Le distinguo de saint Ambroise (*de parad. 4,25*) : *ergo positus est in paradiso uir, facta est in paradiso mulier* n'est pas repris par le poète, conformément aux modifications de la structure du récit que nous avons relevées *supra*.

<sup>981</sup> Cf. v. 158, à propos de Caïn : *ille negat positum custodem se fore fratris*. Notons que le vers comporte aussi le participe parfait de *ponere*, dans une locution qui paraît signifier chez le poète « affecté à la garde de.. ».

<sup>982</sup> *ThLL 9.2.703.55*.

<sup>983</sup> *ThLL 9.2.704.10 b* : « de pictoribus, sculptoribus, architectis sim » ; et même « ingénieur » dans les *Métamorphoses* (8,201) où le terme désigne Dédale.

<sup>984</sup> Voir *met. 1,78-79* : *natus homo est, sive hunc diuino semine fecit / ille opifex rerum [...]* ; Lactance, *inst. diu. 1,5,13* : *Ouidius quoque in principio praeclari operis sine ulla nominis dissimulatione a Deo, quem fabricatorem mundi, quem rerum opificem uocat, mundum fatetur instructum*.

<sup>985</sup> Ausone, *ephem 3,8* : *ipse opifex rerum, rebus causa ipse creandis, / [...]* ; Prudence, parmi de nombreux exemples, *ham. 116* : *Ipse opifex mundi, terram mare sidera fecit / condidit ipse hominem [...]* ; Paulin de Nole, *natal. 7,309 (carm. 23)* ; *natal. 9, 83 (carm. 27)* ; *de ob. Cels., 97 (carm. 31)*, où le mot désigne le Christ : *quare opifex hominum mortali in corpore uenit*. Dans les poèmes de réécriture génésiaque, le terme, de même, désigne toujours le créateur : Ps.-Hilaire déjà, lors de la création de l'homme (*gen. 121*) : *inde, opifex rerum, assumis mollia terrae, / atque uirum formas [...]* ; *Alethia 2,523*, lors de l'annonce du Déluge (en même contexte, Avit,

l'*Heptateuchos* de réserver le terme à la créature (c'est ici sa seule occurrence dans le poème) est donc assez remarquable, mais conséquent avec sa volonté constante de célébrer l'homme comme « image de dieu ». L'usage du nom *Adamus*, avec sa suffixation latine, est, nous l'avons déjà relevé, une originalité de notre poème<sup>986</sup> ; c'est ici l'unique mention sous la forme métrique *Ādāmūs*, avec deux voyelles brèves. *Coniuge fida* est une *iunctura* qui affecte la « conjointe » d'une épithète « de nature » ; elle est attestée dans la même position métrique chez Horace et Silius Italicus<sup>987</sup>, et dans une position différente mais, comme dans notre poème, en fonction de régime de la préposition *cum*, dans l'*Alethia*<sup>988</sup>.

- *tali formatur uoce Tonantis* : cette clause épique remplace le litannique *dicens* qui introduit les discours directs dans la Bible. *Formare* dans le sens d' « informer », « instruire », « notifier »<sup>989</sup>, est inusité en poésie, pour autant que notre enquête a permis de le dire, et nous pensons qu'il faut ici prendre le terme comme une nouvelle expression de l'identité de la créature avec le Créateur : *formatur* constitue ici une syllepse qui convoque sens concret du verbe en même temps que l'abstrait, cf. l'anthropogénèse de Cicéron, dans *leg.* 1,26 :

*Ipsum autem hominem eadem natura non solum celeritate mentis ornauit, sed et sensus tamquam satellites adtribuit ac nuntios et rerum plurimarum obscuras nec satis intellegentias inchoauit quasi fundamenta quaedam scientiae figuramque corporis habilem et aptam ingenio humano dedit. Nam quom ceteras animantes abiecisset ad pastum, solum hominem erexit et ad caeli quasi cognationis domiciliique pristini conspectum excitavit, tum speciem ita formauit oris, ut in ea penitus reconditos mores effingeret.*

*Formare* est ordinairement la fonction de l'*opifex*, et ainsi la proposition *opifex formatur* est-elle une structure récursive qui nous montre Dieu en train de « créer un créateur ».

---

*spir. hist.* 4,341) ; Ps.- Prosper *de prou. Dei* 120 ; Dracontius en *laud.* 1,377, (création de l'homme, déjà cité) et en 1,434-436, dans le cadre d'une doxologie : *Spes opifex Dominus rector dux arbiter index, / continua bonitate pius, uirtute modestus, / simplicitate bonus, sed culmine celsior omni* ; et encore, Avit, *spir. hist.* 1,76, (création de l'homme).

<sup>986</sup> Voir section 2.7 p. 338.

<sup>987</sup> Respectivement, *epist.* 2,1,139 : *cum sociis operum pueris et coniuge fida* ; et *pun.* 13,876-877 : [...] *desertis coniuge fida / et dulci nato linquet Carthaginis arces.*

<sup>988</sup> Cependant le groupe nominal n'y désigne pas Eve mais l'épouse de Noé (2,515-516 : *Noen monuit sacris excedere claustris / coniuge cum fida natis nuribusque pudicis*) et celle d'Abraham (3,345 : *coniuge cum fida, cari cum pignere fratris*).

<sup>989</sup> *ThLL* 6.1.1104.5.

La locution *tali uoce* se rencontre dans de telles clauses<sup>990</sup> et constitue un élément de phraséologie épique. Quant à l'emploi de *Tonans*<sup>991</sup>, « le Tonant », pour désigner le dieu de la Genèse, pour étrange que la pratique paraisse à un lecteur moderne, c'est une assimilation jupitérienne banale dans la poésie chrétienne, puisqu'on la relève chez Juvencus, Prudence, Paulin, Dracontius, Avit, Arator ou Venance Fortunat, à une fréquence qui dispense de citer ici toutes les occurrences ; dans l'*Heptateuchos*, on relève 21 occurrences, dont 8 dans le livre de la Genèse<sup>992</sup>. Partout, le terme clôt le vers : c'est un véritable cliché de la poésie hexamétrique, plus fréquent à mesure que l'on avance dans l'histoire de la littérature latine.

- *Ne trepidate simul licitos praecerpere fructus / quos nemus intonsum ramo frondente creauit* : commence alors, dans le poème comme le texte biblique, l'adresse au discours direct qui comporte deux parties : une autorisation et une interdiction, que le poème va développer sur deux vers pour chacune. L'autorisation est exprimée dans l'*Heptateuchos* dans un vocabulaire marquant la compassion et la bienveillance, avec l'impératif *ne trepidate*<sup>993</sup>, et la mention *simul*, « ensemble », « tous les deux ». Le poème emploie ainsi un pluriel et Dieu s'y adresse au couple, tandis que la Bible emploie un singulier et réserve cette autorisation au seul Adam (*Gn. 2,16, edes*), et emploie le pluriel pour la mise en garde de *Gn. 2,17 (non edetis)*<sup>994</sup>. De plus, ces deux vers sont marqués par une caractérisation purement ornementale : tout d'abord avec un l'emploi d'un verbe *praecerpere* où l'élément de relation *prae-* nous semble fonctionner comme un marqueur épithétique sans sémantisme d'antériorité temporelle, car il est difficile de comprendre pourquoi le Seigneur conseillera à Adam de cueillir les fruits avant qu'ils fussent mûrs<sup>995</sup> ; nous renvoyons, au sujet de l'élément *prae-*, au point 3.1.3. et à l'analyse de l'adjectif *praediues* (vers 57, p. 361).

<sup>990</sup> Cf. *Aen.* 1,406 et 9,17 ; *met.* 5,307 ; *Ilias latina* 319.

<sup>991</sup> Une seule occurrence chez Virgile (*Aen.* 5,820), mais très fréquent par ailleurs chez Ovide (9 occurrences), Lucain (10), Stace (35), Silius Italicus (21), etc.

<sup>992</sup> *Hept. gen.* 65, 141, 168, 325, 793, 930, 1044, 1278, et 3 occurrences dans l'*Exode*, 1 dans le *Deutéronome*, 3 dans *Josué*, 5 dans les *Juges*.

<sup>993</sup> Cf. *Aen.* 9,114 : *Ne trepidate meas, Teucrici, defendere naues*.

<sup>994</sup> Voir Harl 1986, 104 : « Le grec passe ici à la 2<sup>e</sup> personne du pluriel [...]. Le texte massorétique reste à la 2<sup>e</sup> personne du singulier. Philon commente ce pluriel : trouver le bien est le fait du seul sage, s'abstenir du mal vise de nombreux hommes ».

<sup>995</sup> *ThLL* 10.2.425.65. ; comparer le vers 66 aux vers 1071-1072 : *Illic improbius Dinam Chorraeus amatam / polluit et tenerae praecerpsit uirginis usum*, où il est bien question de « cueillir avant l'heure le fruit de la tendre vierge ».



*Licitos fructus*, affecté au fruits que l'homme est autorisé à consommer dans le jardin, n'est pas une expression que l'on retrouve ailleurs, pas plus dans la poésie que dans la littérature exégétique traditionnelle. L'emploi de *licitus* est d'ailleurs assez étrange syntaxiquement, étant donné que d'ordinaire ce sont des comportements qui sont *liciti*, et nous n'avons pas trouvé d'autre exemple de *licitus* pour un produit qu'il serait permis de consommer<sup>996</sup>. Quoiqu'il en soit le terme est dans le poème l'antonyme de *uetitus* (*uetitos ramos*, vers 81).

Le *nemus intonsum*<sup>997</sup>, « forêt chevelue », avec son *ramo frondente*<sup>998</sup> « rameau verdoyant » nous paraissent être comparable à la *coniuge fida* rencontrée deux vers plus haut : ce sont là des caractérisations qui relèvent du topos du *locus amœnus*<sup>999</sup>, des clichés plaisants qui illustrent dans le poème le haut niveau de langue employé par le Seigneur à l'adresse du

---

<sup>996</sup> La seule occurrence de l'adjectif que nous ayons relevée dans un texte patristique relatif au fruit défendu est celle de saint Augustin, *gen. ad litt.* 11,7 : *Sicut ergo ratio uera docet meliorem esse creaturam, quam prorsus nihil delectat illicitum, ita ratio uera nihilominus docet etiam illam bonam esse, quae habet in potestate illicitam delectationem, si extiterit, ita cohibere, ut non solum de ceteris licitis recteque factis, uerum etiam de ipsius prauae delectationis cohibitione laetetur. Cum ergo haec natura bona sit, illa melior, cur illam solam et non utramque potius faceret deus ?* Augustin vient de justifier (11,6) l'utilité de la tentation, selon le principe dialectique, fréquent chez lui, qui justifie l'existence du mal par le moyen qu'il donne de discerner son contraire. Nous ne prétendons pas ici affirmer une influence de ce texte sur l'*Heptateuchos*, mais relever le caractère ambivalent de la fable du fruit défendu en théologie chrétienne : d'une part, comme pour les juifs, c'est l'histoire d'une tragique erreur de jugement et d'une faute morale qui sont la cause de notre misère actuelle ; d'autre part, la tentation est sentie comme une épreuve initiatique, une condition nécessaire de l'aptitude présente de l'homme à discerner le bien et à se détourner du mal. Le problème légal, central dans le récit juif, tend s'effacer devant des considérations de philosophie morale, qui font de cette « chute » une forme d'amélioration de la créature humaine pour les esprits à tendance rationaliste : cela peut expliquer l'absence de sévérité à l'égard des fautifs que nous allons pouvoir observer de la part de notre poète.

<sup>997</sup> Si la *iunctura* ne connaît pas d'autre attestation, l'adjectif *intonsum* est en revanche un terme poétique fréquent chez Virgile, les poètes élégiaques, Ovide et Stace, parmi d'autres, mais il y est toujours épithète de la chevelure ; la métaphore de la « forêt chevelue » n'est pas inconnue de la poésie latine, dans les locutions *comata silua*, que l'on trouve chez Catulle (4,11) et *comata Gallia*, chez Catulle encore (29,3). L'adjectif *intonsum* se trouve encore à trois reprises dans l'*Heptateuchos*, en *num.* 82, et *iud.* 135 et 381 ; on le lit aussi chez Proba (428, *intonsum montes* ; 506 *ora intonsa*) et *Dracontius* (1,395 déjà cité, *intonsa comes* ; 3,601 *crinibus intonsis*).

<sup>998</sup> Ce groupe nominal-ci est en revanche attesté chez Virgile, au pluriel en *Aen.* 3,23, au singulier en *Aen.* 7,135, et surtout 7,67, en même position métrique, avec des sonorités un peu analogues : *examen subitum ramo frondente pependit*. Cf. Proba 172, qui fait du même rameau le repaire du serpent : [*anguis sc.*] *obliqua inuidia ramo frondente pependit* ; voir Schmalzgruber p. 252, qui discute l'éventualité d'une médiation de Proba entre Virgile et l'*Heptateuchos*.

<sup>999</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 251.

couple ; H. Schmalzgruber (p. 252) remarque d'ailleurs que les deux épithètes *intonsum* et *frondente* sont des quasi synonymes, ce qui signale leur faible valeur descriptive ou narrative.

- *solliciti, ne forte malum noxale legatis* [...]. *Solliciti*, ainsi apposé au sujet ajoute une note d'inquiétude bienveillante et font ressembler cette interdiction à une recommandation paternelle. *Malum noxale* est une désignation très abstraite pour le fruit défendu ; faute de mieux, nous avons traduit ici « mal redoutable », ce qui ne rend pas compte<sup>1000</sup> de la spécialisation juridique de l'adjectif *noxalis*, « qui cause un tort, un dommage », terme qui n'est attesté par ailleurs que dans des textes de loi ou chez le jurisconsulte Gaius. L'auteur de l'*Heptateuchos* est le seul auteur de textes « littéraires » à l'employer, et il le fait en onze occurrences, et tout au long des sept livres<sup>1001</sup> : c'est un élément qui parle pour l'unicité de l'œuvre, et qui suggère bien une formation juridique de l'auteur. Observons enfin que comme dans l'autorisation qui précède, ce dernier évite d'explicitement l'ingestion proprement dite du fruit<sup>1002</sup>, et emploie l'image euphémistique<sup>1003</sup> de la « cueillette », avec *ne trepidate* [...] *praecerpere* et *ne forte* [...] *legatis*. Cela correspond à sa répugnance générale à mentionner les faits trop prosaïques et les fonctions corporelles « basses ».

- *quod uiret ex gemino discreta ad munia suco* : ce vers illustre une autre tendance du poète, qui consiste à rendre compte du mystère ou du paradoxe par des charades rhétoriques<sup>1004</sup> : c'est ici d'autant plus remarquable que le texte biblique qu'il paraphrase, *qua die autem manducaueritis ex eo morte moriemini*, est sans ambiguïté. Le mystère est donc de son fait dans la mesure où le fruit défendu dans le texte-source n'est aucunement ambivalent, puisqu'il assure simplement la mort de celui qui l'ingère. Le poète anticipe donc ici les promesses du serpent et les place dans la bouche-même du Seigneur dans ce vers qui exprime un vertige de la dualité, et qui est d'autant plus difficile à traduire qu'il est intentionnellement obscur<sup>1005</sup>. Le *gemino suco* énonce, croyons-nous<sup>1006</sup>, une dualité dans la nature-même, le

---

<sup>1000</sup> Le terme français le plus adéquat serait peut-être « préjudiciable ».

<sup>1001</sup> *gen.* 97, *poma noxalia*, pour désigner les mêmes fruits, et aussi *gen.* 435 et 443, *exod.* 824, 835, et 902, *leu.* 124, *num.* 730, et *Ios.* 206 et 453.

<sup>1002</sup> Les termes de la Genèse sont *edes / non edetis ex ligno*, ainsi que le verbe *manducare*, qui désigne à proprement parler la mastication.

<sup>1003</sup> C'est en vérité une forme de métonymie parfois nommée « métalepse », qui consiste ici à désigner la conséquence par la cause, ou du moins un acte donné par celui qui le précède.

<sup>1004</sup> Cf. vers 36 : *atque artus mixta geminos substantia firmet* ; voir *supra* p. 311 sq. et chapitre 3, p. 77.

<sup>1005</sup> H. Schmalzgruber traduit : *dass vom doppelten Saft für Aufgaben anderer Art strozt*.

principe de croissance de l'arbre, qui à son tour vient expliquer une dualité dans les conséquences de l'ingestion (*discreta munia*) : le châtiment lui-même, avec les conséquences fâcheuses que l'on connaît, mais aussi l'élévation de la conscience que le poète va décrire aux vers 83-88<sup>1007</sup>. Nous proposons donc de traduire « qu'une sève mêlée fait croître vers des œuvres divergentes », en nous autorisant des cas où *geminus* exprime une hybridité, une dualité de nature<sup>1008</sup>.

Les autres poèmes bibliques amplifient différemment l'épisode : l'*Alethia* expose la problématique morale dans des termes dialectiques augustinien (*aleth.* 1,317-328) :

*Quodque illa seuerae legis scita tulit libertatemque repressit,  
spondet adhuc maiora bonis et praemia seruat,  
qui causam meritis statuit, cum, « Vescere », dixit,  
« arboribus cunctis ; hanc tantum horrere memento,  
quae diuersarum gestans examina rerum  
tunc uos scisse bonum, morsu cum laesa profano,  
nosse malum faciet, mortis quod pœna sequatur ».  
Tali lege data ratio docet alta parentis  
quod non mortalem fieri, sed uiuere dignum  
esse hominem uoluit, dignum obseruantia parua  
quem faceret. Pro quanta dei indulgentia magni est !*

Si les termes de l'*Alethia* sont dialectiques, il n'y a en revanche nulle ambivalence de l'épreuve elle-même, ni des conséquences d'une éventuelle désobéissance ; la mention de la peine de mort, qui sera signifiée et symbolisée par l'expulsion du Paradis<sup>1009</sup>, est explicite :

---

<sup>1006</sup> Cf. *Histoire spirituelle*, 1,309-310 : *arbor / notitiam recti prauique in germine portans* : l'image d'Avit ressemble en apparence à celle du *sucus geminus* de l'*Heptateuchos*, et c'est surtout la nature ambivalente de l'expérience de l'ingestion dans notre poème qui nous la fait comprendre rétrospectivement comme une préfiguration et même une cause de cette ambivalence, et non comme une la simple désignation métonymique et ornée du « fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal » qu'elle est chez Avit.

<sup>1007</sup> Voir *infra*, p. 395 sq.

<sup>1008</sup> *ThLL* 6.2.1748.20, IV B : « in quo una pars ab altera qualitate differt ». Cf. *met.* 2,630 : *eripuit geminique tulit Chironis in antrum*.

<sup>1009</sup> Le châtiment est à la mesure du mérite qu'aurait acquis l'homme en réussissant l'épreuve, cf. Augustin, *gen. ad litt.* 11,6 : « *Sic autem quidam mouentur de hac primi hominis tentatione, quod eam fieri permiserit Deus, quasi nunc non uideant uniuersum genus humanum diaboli insidiis sine cessatione tentari. Cur et hoc permittit Deus ? An quia probatur et exercetur uirtus, et est palma gloriosior non consensisse tentatum, quam non potuisse tentari* »

*mortis [...] pœna sequatur*, face aux allusions assez vagues de l'*Heptateuchos* à un *malum noxale* et des *discreta munia*. Il y a chez Cl. Marius Victorius une dialectique du libre-arbitre et du mérite<sup>1010</sup>, du péché et de la grâce, qui semblent totalement absents de notre poème.

Avit de Vienne est moins philosophe et plus explicite, mais il présente une conception un peu analogue (*spir. hist.* 1,309-325) :

« *Est tamen in medio nemoris, quam cernitis, arbor  
notitiam recti prauisque<sup>1011</sup> in germine portans :  
huius ab accessu uetitum restringite tactum.  
Nec uos forte premat temeraria discere cura,  
quod doctor prohibet : melius nescire beatis,  
quod quaesisse nocet. Testor quem fecimus orbem,  
quod si quis uetitum praesumpserit arbore pomum,  
audax commissum mortis discrimine pendet.  
Non inmensa loquor ; facilis custodia recti est.  
Servator uitam, finem temerator habebit ».  
*Accipiunt iuuenes dictum laetique sequuntur  
spondentes cuncto seruandam tempore legem.  
Sic ignara mali nouitas nec conscia fraudis,  
incautas nulla tetigit formidine mentes.**

En particulier, il exprime clairement, selon une formule gnomique et une sagesse assez rudimentaire, ce qui constitue selon lui la clef du mystère de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : *melius nescire beatis, / quod quaesisse nocet* ; la l'interdiction est énoncée, comme dans l'*Alethia*, sans détours et dans une langue incontestablement juridique : *audax commissum mortis discrimine pendet*.

Dracontius enfin, toujours plus soucieux de tirer du texte biblique des motifs romanesques et esthétiques qu'une théologie, comme Victorius, ou des principes pastoraux, comme Avit,

---

<sup>1010</sup> Voir Cutino 2009, 65-66 : « Inoltre nel passo, [...] la prova alla quale Dio sottopone Adamo, è giudicata di piccola entità dell'autore (v. 327 : *obseruantia parua*), rispetto al premio prospettato, e cioè non essere solo il dominatore del creato, secondo il ruolo conferitogli dal Creatore, ma anche il fautore di quella condizione beata e immortale, in cui egli già si trova per dono divino. »

<sup>1011</sup> Cf. les termes analogues chez le Ps.-Prosper, *de prou. Dei* 285-288 : [...] *uetitis [...] ramis, / queis inerat recti et prauī experientia maior / tunc dititione hominis, quia nondum acceperat hanc uim, / qua posset uitanda suo sine nosse periclo* ; voir les commentaires de M. Cutino 2011, 208, *ad loc.*, sur cette lecture originale du Pseudo-Prosper,

n'amplifie pas l'épisode (*laud.* 1,446-448) : *illicitum sibi prorsus nihil esse putabant / et bene credebant, quibus omnia iussit ad usus / arboris unius fructu sub lege negato* ; sa compréhension de *Gn.* 2,17 est, comme dans les cas d'Avit et de Cl. Marius Victorius, qu'il s'agit de l'énoncé d'une loi et de la peine encourue par les transgresseurs éventuels<sup>1012</sup>, ainsi qu'on le verra lors de la condamnation du couple à vivre sous la condition de mortels (1,544-545) : *exurgit censura dei pietate seuera / et uitae mortisque simul sententia fertur*<sup>1013</sup>.

Pour tous ces poètes chrétiens, « la mort, pour Adam et Eve, [ne sera] pas la conséquence du péché originel, mais bien une punition, selon l'interprétation de *Rm.* 1,6 et 1 *Co.* 15,56 »<sup>1014</sup>. A ce titre, la façon obscure et mystérieuse dont l'*Heptateuchos* formule l'interdiction divine est plus proche du texte biblique qui dit simplement : *qua die autem manducaueritis ex eo morte moriemini*<sup>1015</sup> ; à proprement parler, c'est une conséquence nécessaire mais fâcheuse qui est énoncée, davantage qu'une menace ou qu'une règle de droit, et les modalités de cette conséquence ne sont pas détaillées. Toutefois, l'ambivalence (*discreta munia*) sur laquelle nous avons insistée n'apparaît pas dans le texte biblique, et cela semble bien une originalité de notre poème, constant dans sa façon d'éviter de remodeler le récit biblique à la lumière de l'exégèse : il préfère, au besoin, lui inventer une cohérence interne en fabriquant des épisodes qui viennent combler les ellipses.

---

<sup>1012</sup> Cf. Proba, *cento* 148-152 : *est in conspectu ramis felicibus arbos, / quam neque fas igni cuiquam nec sternere ferro, / religione sacra numquam concessa moneri. / hac quicumque sacros decerpserit arbore fetus, / morte luet merita : nec me sententia uertit.* Le poème suit le motif mythologique du rameau d'or, au livre 6 de l'*Énéide*.

<sup>1013</sup> Comme Avit, lorsqu'il juge que *melius nescire beatiss*, Dracontius retient finalement de la Chute une forme de lieu commun : « il faut bien mourir », suggère-t-il aux vers 1,559-561 : *Mors mundanorum requies est certa laborum / et male uiuenti praestatur fine salutis : / continuans quodcumque nocet prauumque bonumque. / Solus in aeternum Deus est regnator et auctor, / uirtus una Deus, trinus Deus omnis et unus.* Cette sagesse résignée, pour utile qu'elle puisse être dans l'activité pastorale et la littérature de consolation, a le tort de faire perdre toute valeur à l'« épreuve » du fruit défendu, puisque même le prix fini par être présenté comme peu désirable. A ce titre, l'auteur de l'*Heptateuchos* fait davantage de cas du récit biblique proprement dit, en refusant de le simplifier par ce type d'artifice rhétorique.

<sup>1014</sup> Hecquet-Noti 1999, 124.

<sup>1015</sup> Voir Cutino 2016b, 118.

### 3.2. La tentation et la faute (70-106 / 3,1-3,13)

Les quatre principaux poèmes bibliques de notre corpus (*l'Heptateuchos*, *l'Alethia*, les *Laudes Dei*, et le *De spiritalis historiae gestis*) ont apporté un soin particulier à leur récit de la Chute, et entretiennent sans doute des rapports entre eux ; il est fort probable, au vu des correspondances de vocabulaire et de thèmes que nous relèverons au cours de l'analyse, que chacun ait lu au moins certains de ses prédécesseurs<sup>1016</sup>. *L'Heptateuchos*, que nous postulerons être le premier dans l'ordre chronologique<sup>1017</sup>, ne pourra donc pas être considéré comme écrit en réaction aux autres, mais son originalité et sa tonalité particulière pourront être mieux mesurées par la comparaison avec *l'Alethia*, et plus encore avec *l'Histoire spirituelle* ; il semblerait même envisageable que l'épisode, dans le poème d'Avit, ait été conçu en partie dans l'idée de réfuter le récit de *l'Heptateuchos*. Nous procéderons donc d'abord, comme à l'accoutumée, à l'étude de petites unités narratives, mais nous tâcherons de revenir régulièrement sur la structure générale pour conserver une vue d'ensemble de ce récit complexe et de ses différences avec ceux des poèmes analogues.

#### 3.2.1. « Ils étaient tous deux nus et n'avaient point de honte » (70-71 / 2,25)

Nec minus interea caecos nox alta tenebat,  
ac modo formatos uestis non texerat artus<sup>1018</sup>

(2,25) *et erant ambo nudi adam et mulier eius et non pudebat illos*

*Gn.* 2,16-2,24, qui traite de la création de la femme, ayant été anticipé à la suite immédiate de la création de l'homme, le poème passe donc à la conclusion du chapitre 2 de la Genèse qui peut facilement, selon la logique narrative et l'histoire du texte biblique lui-même<sup>1019</sup>, être vu

---

<sup>1016</sup> Cela nous semblent surtout vrai de *l'Histoire spirituelle*, et de *l'Alethia*, qui semblent porter trace d'une connaissance de *l'Heptateuchos* ; les *Louanges de Dieu* présentent aussi des parallèles formels, mais la perspective est différente, plus orientée vers une sotériologie individuelle qu'intéressée par un face à face avec le texte biblique, et son intérêt direct pour l'explication de notre texte semble ici légèrement moindre.

<sup>1017</sup> Nous suivons ici M. Cutino 2016b, 109-116. La suite de l'article (p.116-123) contient une étude des vers 64 à 100 de notre texte, étude à laquelle nous devons beaucoup d'éléments importants de notre exposé, et en particulier le parallèle avec le *De Providentia Dei* du pseudo-Prospère et avec l'exégèse ambrosienne.

<sup>1018</sup> « Cependant une nuit profonde leur ôtait la vue, / et nul vêtement ne couvrait leurs corps tout juste formés ».

<sup>1019</sup> Voir Harl 1986, 106 : « [...] Plusieurs manuscrits anciens (suivis par quelques commentateurs, comme Augustin [...]) rattachent ce verset au chapitre 3 et font commencer ici l'épisode de la tentation [...] ». Nous avons par ailleurs relevé *supra* comment *l'Heptateuchos* plaçait sa description du paradis dans l'ombre du drame à venir en évoquant, dès le vers 52 (*gignitur haec inter pomis letalibus arbos*), un « arbre aux fruits mortels »,

comme l'exposition du drame de la tentation et de la faute proprement dit<sup>1020</sup>, qui fait l'objet du chapitre 3 : c'est la structure sous-jacente que suggère l'usage par le poète de la formule épique *nec minus interea*, qui signale le début d'une nouvelle rubrique<sup>1021</sup>. Le premier fait remarquable dans la paraphrase est l'omission de ce qui constitue la moitié du verset biblique, à savoir, l'absence de scrupule moral lié à la nudité (*non pudebat illos*) ; parallèlement alors que la moitié « descriptive » du verset, *et erant ambo nudi* semble exhaustivement paraphrasé par le vers 71 *ac modo formatos uestis non texerat artus*, le vers 70 paraît être un ajout sur le plan du contenu<sup>1022</sup>.

- *caecos nox alta tenebat*<sup>1023</sup> : *caecos tenebat* [*eos*] est une locution verbale, où *caecos* est un attribut de l'objet, objet sous-entendu, mais manifestement anaphorique du groupe nominal du vers 64, *Adamus cum coniuge fida* ; la nuit profonde « les tenait dans l'aveuglement ». Cet aveuglement, comme la *nox alta* qui en est la cause, sont manifestement à prendre ici dans un sens métaphorique<sup>1024</sup> dont la teneur reste, à ce stade du poème, à préciser, mais qui doit être

---

raison pour laquelle nous avons intégré cette description au chapitre 3 (« La chute ») de notre commentaire ; cependant il s'agissait encore d'une exposition du contexte et du décor : les vers 70-71 marquent le véritable début de l'action, présentent sa « situation initiale ».

<sup>1020</sup> Harl 1986, 106-107 : « [...] il y a un lien fort, dans la LXX, entre le thème de la nudité sans honte de notre verset (les 'vêtements de gloire' des traditions juive et chrétienne) et les thèmes du chapitre 3 : la prise de conscience de la nudité après la faute, et les vêtements qui cachent la honte (3,7). La nudité sans honte est donnée en exemple au baptisé par Cyrille de Jérusalem, *Cat. Myst.* 2,2). »

<sup>1021</sup> Voir Cutino 2016b, 118 ; la locution, strictement poétique, connaît une vingtaine d'occurrences dans la littérature épique : Virgile (6 occurrences) et l'auteur de *l'Heptateuchos* (5) en sont les principaux utilisateurs : voir *georg.* 2,429 ; 3,311, *aen.* 1,633 ; 6,212 ; 7,572 et 12,107, *Heptateuchos*, *gen.* 70, 293, 835, et 1452 ; *num.* 114 ; voir aussi Valerius Flaccus *arg.* 3,611, Stace *theb.* 3,169, Prudence *psych.* 467, Sedulius *carm. pasch.* 3,158.

<sup>1022</sup> Voir Cutino 2016b, 118.

<sup>1023</sup> Nous sommes ici contraint, pour bien mesurer le sens à accorder à cette *nox alta*, d'anticiper un peu sur la suite du poème et d'évoquer en particulier les vers 79-88, qui seront plus précisément considérés le moment venu.

<sup>1024</sup> Dans les autres occurrences poétiques de *nox alta*, cette « nuit » est parfois entendue au sens propre, mais exprime toujours, au sens figuré, un temps d'épreuve, de ruine, d'ignorance ou de danger : Ovide *amores* (3,5, 45-46) : *Dixerat interpres : gelido mihi sanguis ab ore / fugit, et ante oculos nox stetit alta meos* ; Sénèque *Agamemnon* 725-726 : *ubi sum? fugit lux alma et obscurat genas / nox alta et aether abditus tenebris latet* ; et aussi *Argonautiques* 3,206 ; 6,14, et enfin Paulin de Nole, *natal.* 5,148-150 : *Digressis igitur cum facta silentia turbis / secretoque fugae fidas nox alta tenebras / praebuit [...]* : dans ce dernier exemple où la fin du vers 149 *nox alta tenebras* se révèle très proche de celle de notre vers 70 *nox alta tenebat*, la mention de « la nuit » est

mis en rapport, comme nous l'avons déjà suggéré, avec le contenu de *Gn. 3,7 et aperti sunt oculi eorum*. Ce dernier verset contraint les exégètes à préciser, rétrospectivement, ce qu'il faut entendre en *Gn. 2,25* : l'aveuglement est compris, à rebours d'une métaphore usuelle qui voit dans la cécité un égarement de l'esprit<sup>1025</sup>, comme une protection, un attribut de celui qui observe les commandements du Seigneur ; ainsi, pour Augustin, il va de soi que cet aveuglement était métaphorique, et qu'il signifiait l'absence de la concupiscence, elle-même attribut du *corpus mortis*<sup>1026</sup> propre à l'homme tombé dans le péché (*gen. ad litt. 11,31*) :

*Ergo ederunt, 'et aperti sunt oculi amborum.' Quo nisi ad inuicem concupiscendum, ad peccati pœnam carnis ipsius morte conceptam, ut iam esset corpus non animale tantum, quod poterat, si obœdientiam conseruarent, in meliorem spiritalemque habitum sine morte mutari, sed iam corpus mortis, in quo lex in membris repugnaret legi mentis ? Neque enim clausis oculis facti erant et in paradiso deliciarum caeci palpantesque oberrabant [...]*<sup>1027</sup>

---

moins métaphorique et offre une protection, de même que la *nox alta* de notre poème protège le premier couple des conséquences potentiellement regrettables de sa curiosité.

<sup>1025</sup> Parmi de nombreux exemples scripturaires, citons l'Évangile, et 1 *Jn. 2,10-11* : Ὁ ἀγαπῶν τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ ἐν τῷ φωτὶ μένει, καὶ σκάνδαλον ἐν αὐτῷ οὐκ ἔστιν. Ὁ δὲ μισῶν τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ ἐν τῇ σκοτίᾳ ἐστίν, καὶ ἐν τῇ σκοτίᾳ περιπατεῖ, καὶ οὐκ οἶδεν ποῦ ὑπάγει, ὅτι ἡ σκοτία ἐτύφλωσεν τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ. Mais cette cécité représente aussi souvent dans l'Écriture un aveuglement bénéfique au monde qui est le premier stade d'une initiation de nature mystique, dont le modèle le plus frappant est celui de la conversion de Saul en *Actes 9,1-18*, mais qui est aussi présente dans la suite de la première Épître de Jean (1 *Jn. 2,15-16*) : Μὴ ἀγαπᾶτε τὸν κόσμον, μηδὲ τὰ ἐν τῷ κόσμῳ. Ἐάν τις ἀγαπᾷ τὸν κόσμον, οὐκ ἔστιν ἡ ἀγάπη τοῦ πατρὸς ἐν αὐτῷ. Ὅτι πᾶν τὸ ἐν τῷ κόσμῳ, ἡ ἐπιθυμία τῆς σαρκός, καὶ ἡ ἐπιθυμία τῶν ὀφθαλμῶν, καὶ ἡ ἀλαζονεία τοῦ βίου, οὐκ ἔστιν ἐκ τοῦ πατρὸς, ἀλλ' ἐκ τοῦ κόσμου ἐστίν. Quoi qu'il en soit, le fait d'accorder ou non la vue est une prérogative du Seigneur (*Ex. 4,11*) : εἶπεν δὲ κύριος πρὸς Μωϋσῆν Τίς ἔδωκεν στόμα ἀνθρώπῳ, καὶ τίς ἐποίησεν δύσκωφον καὶ κωφόν, βλέποντα καὶ τυφλόν ; οὐκ ἐγὼ ὁ θεός ;

<sup>1026</sup> Voir *Rm. 7,23* : Ταλαίπωρος ἐγὼ ἄνθρωπος: τίς με ῥύσεται ἐκ τοῦ σώματος τοῦ θανάτου τούτου ;

<sup>1027</sup> Voir aussi *gen. ad lit. 11,1* : *quod antequam fieret, nudi erant, ut dictum est, et non confundebantur ; nullus erat motus in corpore, cui uerecundia deberetur ; nihil putabant uelandum, quia nihil senserant refrenandum. Quemadmodum propagaturi filios, iam antea disputatum est ; non tamen eo modo credendum est, quo propagauerunt, posteaquam crimen admissi praedicta ultio consecuta est, cum, priusquam morentur, iam in corpore inobœdientium hominum iustissimo reciprocatu inobœdientium membrorum tumultum mors concepta uersaret. [...]* ; cf. *loc. hept. 1,9, c. manich 2,206*, et encore *ciu. 14,17*, où Augustin précise combattre une idée reçue : *nam sicut scriptum est: nudi erant, et non confundebantur, non quod eis sua nuditas esset incognita, sed turpis nuditas nondum erat, quia nondum libido membra illa praeter arbitrium commouebat, nondum ad hominis inobœdientiam redarguendam sua inobœdientia caro quodam modo testimonium perhibebat. Neque enim caeci*



Il est tentant d'interpéter la *nox alta* de notre poème comme une expression de cette ignorance bienheureuse, que notre poète, fidèle à sa méthode de renforcement de la cohésion narrative, mentionnerait à sa juste place dans le récit, en écho à l'inférence rétrospective de l'exégèse (Schmalzgruber 2017, 254) :

« Ausgehend von der Prämisse, dass es dem HD grundsätzlich um eine getreue Nachbildung de Bibel, um deren besseres Verständnis durch seine Leser oder auch um originelle poetische Gestaltung geht, und ausgehend davon, dass der HD in der zeitgenössischen Exegese bewandert ist, liegt es nahe, dass die Blindheit der Menschen hier in einem metaphorischen Sinn für ihre Unschuld verwendet wird. »

Cela pose néanmoins un problème, en rapport avec l'omission dans la paraphrase de la question du scrupule moral de *Gn. 2,25 et non pudebat illos* : le récit dans le poème ne s'inscrit jamais dans des catégories éthiques, et cette « innocence » sera plutôt présentée comme une simple ignorance, et même une ignorance préjudiciable. La façon dont le poème file la métaphore nocturne aux vers 79-88<sup>1028</sup> en imaginant, à la consommation du fruit, qu'un spectacle lumineux exubérant et fascinant se donne à voir au premier couple, rend difficile de considérer l'obscurité initiale comme entièrement souhaitable et bienfaisante. Il n'est qu'à voir comment, à l'inverse, les autres poètes<sup>1029</sup>, décrivant cet « aveuglement », dépeignent avec enthousiasme l'ignorance comme une bénédiction, d'une manière qui s'accorde bien davantage aux leçons de l'exégèse : Dracontius (*laud.* 1,437-448) donne à voir une chaste idylle aux atours de poésie érotique, et qui évoquent les « verts paradis des amours enfantines » de Charles Baudelaire :

---

*creati erant, ut inperitum uulgus opinatur* [...]. Cf. aussi Ambroise, *de parad.* 13,63 : *et ante quidem nudi erant, sed non sine uirtutum integumentis.*

<sup>1028</sup> La métaphore n'est du reste pas désignée comme telle, comme le serait une image ornementale, mais elle est entièrement narrativisée, comme incluse dans une modification substantielle du récit biblique. Cela explique ce qui a conduit J. M. Evans (*Paradise Lost and the Genesis Tradition*, 1968, p. 137-142) à proposer une interprétation ingénieuse de cette innovation narrative de l'*Heptateuchos* : selon lui, l'épisode de la Tentation y est décrit comme une mystification du serpent, qui aurait joué sur le fait qu'Adam et sa compagne étaient ignorants du cycle des jours et des nuits : Eve ainsi aurait seulement été abusée par la première aube dont elle aurait été le témoin. Néanmoins cela semble reposer sur peu de preuves textuelles, et l'on peut même trouver des objections importantes : en particulier, si tel était le cas, on peut se demander comment Eve aurait pu répéter la procédure avec Adam aussitôt après sa propre mystification (vers 87, *quod simul ac sumpsit...*) ; par ailleurs les vers 79-88 semblent davantage évoquer un ciel nocturne étoilé (voir, au vers 80, *astrigero cardine*) qu'un lever de soleil. Voir aussi les objections de Schmalzgruber, p. 255.

<sup>1029</sup> À l'exception de Proba, qui ne rend pas compte de Gn 2,25.

*Ibant per flores et tota rosaria laeti  
inter odoratas messes lucosque uirentes  
simpliciter pecudum ritu uel more ferarum,  
corporibus nudis et nescia corda ruboris.  
Quid pars membrorum secretior esset habenda ?  
Vnde rudes scirent, quid moribus esset honestum ?  
Quod digitos oculosque, putant hoc quoque pudenda.  
Publica iungebant adfectibus oscula passim,  
nec rubor ullus erat, cum staret origo pudoris,  
illicitumque sibi prorsus nihil esse putabant.  
et bene credebant, quibus omnia iussit ad usus  
arboris unius fructu sub lege negato.*

L’*Alethia*, comme Augustin en *gen. ad litt.* 11,31 déjà cité, explique la condition initiale du couple d’une manière rétrospective, et emploie pour décrire cette ignorance le même vocable, *splendor*, qu’utilise l’*Heptateuchos*<sup>1030</sup> pour décrire la révélation consécutive à la consommation du fruit (*aleth.* 1,423-433)

*Hinc timor, inde pudor ; quippe antea degere nudis  
et nescire datum, siue almi plena uigoris  
corda rudes homines celsarum conscia rerum  
et caelo tantum mundoque intenta ferentes  
pectora ad excelsum semper conuersa parentem,  
**dum secretorum miracula diuinorum**  
**paene incorporeae mentis splendore notarent,**  
nondum contigerat membrorum cura suorum  
amentes meliore anima, seu corpora nulla  
in senium soluenda mora penetrare nequibat  
motus, qui sciri faceret quodcumque necesse est  
[...]*

Les « mystères divins » du vers 1,428 semblent ici s’opposer à ceux qui seront révélés aux hommes par le serpent aux vers 79-88 de notre poème.

---

<sup>1030</sup> Vers 88 : *emicuere oculi mundo splendente sereni.*

Avit, enfin, oppose à notre « nuit profonde » toute une isotopie de la vue et du rayonnement lumineux, et il déploie des projections eschatologiques, qui assimilent cette condition enviable à celle promise à la fin des temps<sup>1031</sup> (*spir. hist.* 2,20-32) :

*Corpora nuda uident et mutua cernere membra,  
non pudet atque rudis fœdum nil sentit honestas,  
non natura hominis uitio, sed causa pudori est.  
Nam quaecumque bonus formauit membra creator,  
ut pudibunda forent, carnis post compulit usus.  
Tunc mens intactos seruabat candida uisus,  
angelicae qualis narratur gloria uitae,  
sidereas habitare domos qualemque redemptis  
spondet reddendam mortis post tempora Christus,  
quis neque coniugium curae nec fœdere turpi  
miscabit calidos carnalis copula sexus.  
Cessabit gemitus, luxus, metus, ira, uoluptas,  
fraus, dolor atque dolus, maeror, disordia, liuor  
[...]*

Ce *liuor*, lui, sera le trait définitoire du serpent ; mais pour l'heure, il faut mesurer l'insistance de l'*Alethia* et de l'*Histoire spirituelle* à glorifier d'une façon paradoxale l'ignorance originelle, et à faire de ces ténèbres de l'esprit une illumination de l'âme, ce qui se conforme du reste à un idéal de *sancta simplicitas* qui est bien à sa place dans un contexte chrétien.

Quoiqu'il en soit, retenons que dans les trois poèmes qui nous servent ici de termes de comparaison, la valorisation de l'ignorance originelle est explicite et même appuyée ; si la *nox alta* de l'*Heptateuchos* vise à désigner l'innocence, force est de constater que le poète ne se soucie pas d'en faire longuement l'éloge et qu'à l'inverse de ses collègues, il va réserver son enthousiasme pour sa description des conséquences de l'ingestion du fruit.

- *modo formatos uestis non texerat artus* : cette notation est une litote de la mention biblique *et erant ambo nudi*. On y reconnaît la pudeur habituelle du poète, qu'il relève d'une touche de pathos virgilien, avec ces métonymiques « membres à peine formés », où *formatos artus* rappelle le *opifex formatur* du vers 65, et l'idée que les premiers hommes ont été façonnés

---

<sup>1031</sup> Le motif « angélique » est inspiré de Mt. 22,20, cf. Augustin *ciu.* 22,20 ; voir Hecquet-Noti 1999 p. 190 et notes.

d'esprit (*opifex formatur*) comme de corps (*artus formatos*), ce qui, on l'imagine, rend le créateur quelque peu responsable de leurs dispositions psychologiques. En outre, le thème pathétique du vêtement est dans le texte une anticipation de l'issue de l'aventure, qui voit le Seigneur, avec une sollicitude qui n'est pas aussi nette dans l'Écriture, « coudre » des vêtements pour le couple à présent conscient de sa nudité (*Hept. gen.* 131-133 pour *Gn.* 3,21) :

*Quis Dominus, pigro ne frigore membra rigerent,  
consuit euulsas pecudum de uiscere pelles,  
operiens nudos calidis de uestibus artus.*<sup>1032</sup>

C'est là un effet de « composition en anneau » dont nous aurons une autre occurrence plus avant à l'intérieur du récit de la Chute<sup>1033</sup>, ce qui forme une structure récursive qui trahit le soin apporté à la composition de l'épisode dans le poème.

### 3.2.2. Le serpent (72-75 / 3,1)

has inter sedes et bacis mitibus hortos,  
spumeus, astuto uincens animalia sensu,  
serpebat tacite, spiris frigentibus anguis ;  
liuida mordaci uoluens mendacia sensu<sup>1034</sup>,

---

<sup>1032</sup> Cf. Ambroise, qui joue avec l'image du vêtement dans le même contexte (*de parad.* 13,63) : *nudi erant propter morum simplicitatem et quod amictum fraudis natura nesciret ; nunc autem multis simulationum inuolucris mens humana uelatur. Ergo posteaquam spoliatos se illa sinceritate et simplicitate uiderunt integrae incorruptaeque naturae, quaerere mundana et manu facta caeperunt, quibus nuda suae mentis operirent, delectationes delectationibus et mundi huius umbratiles uoluptates uelut folia foliis adsuentes, quibus obumbrarent genitale secretum. Nam quomodo clausos oculos corporis habuit Adam, qui omnia animantia ita uidit, ut his et nomen inponeret ? Quomodo cognouerunt, id est interiore et altiore scientia non tunicam sibi, sed uirtutum deesse uelamina.* La « plus haute science » des temps édénique correspond à la valorisation de la simplicité évoquée plus haut, et s'oppose évidemment aux révélations du serpent. Dans le poème, le motif du « vêtement » se trouve encore une fois lors de l'épisode de l'ivresse de Noé (*Hept. gen.* 349-356 pour *Gn.* 9,20-23), que ses fils vertueux recouvrent chastement d'un vêtement : [...] *pariles pietate tegunt uelantque iacentem* (v. 353).

<sup>1033</sup> Voir *infra*, section 3.2.4, p. 401.

<sup>1034</sup> « là, parmi ces contrées et ces jardins aux baies suaves, / écumant, surpassant les êtres vivants par son intelligence retorse, / il glissait en silence, le serpent aux nœuds glacés ; / roulant des mensonges chargés d'envie dans son esprit tout prêt à mordre [...] ».

(3, 1) *Serpens autem erat sapientior omnium bestiarum quae erant super terram quas fecerat dominus deus [...]*

Ces quatre vers ménagent l'entrée en scène de l'adversaire ; tout d'abord il faut noter qu'il s'agit bien, comme dans le texte génésiaque, d'un simple serpent, qui n'est jamais identifié d'une façon explicite à la figure du diable<sup>1035</sup>, ce qui est le cas chez Ambroise, Augustin<sup>1036</sup>, ou Avit<sup>1037</sup>. Cette « introduction » est amplifiée et ornée par une recherche euphonique qui, comme souvent lorsqu'il est question de serpents, tend vers l'harmonie imitative<sup>1038</sup>, et d'éléments de caractérisation topiques dont certains appartiennent au patrimoine poétique commun<sup>1039</sup>, et d'autres sont issus de la tradition exégétique. Notons à l'inverse que si le texte biblique est, comme à l'accoutumée, avare en matière de caractérisation, le seul adjectif a un contenu assez clairement laudatif (*sapiens*)<sup>1040</sup> et qu'il est de plus au superlatif<sup>1041</sup> ; toutes les

---

<sup>1035</sup> Le poème s'en tient à la lettre du texte génésiaque, sans mentionner les différentes spéculations qui, à partir de lectures croisées avec *Is.* 14,12, *Ez.* 28,14, et dans le Nouveau testament, 2 *Pierre* 2,4, ou *Jude* 6, faisait du serpent un ange déchu : cf. Tertullien *adu. Marc.* 2,10, ou Origène, *de princ.* 1,5,4, au début d'une longue tradition. Sur ce sujet, nous renvoyons à Vercauteren 2001, « Les Pères de l'Église et la chute de l'ange ».

<sup>1036</sup> Ambroise, *de parad.* 12,54 ; pour Augustin, dans la perspective rationalisante du *De Genesi ad litteram*, le serpent est davantage un instrument du diable que le diable lui-même, voir *gen. ad litt.* 11, 2 : *Quidquid igitur serpens ille significauit, ei prouidentiae tribuendum est, sub qua et ipse diabolus suam quidem habet cupiditatem nocendi, facultatem autem non nisi quae datur uel ad subuertenda ac perdenda uasa irae uel ad humilianda siue probanda uasa misericordiae. Natura itaque serpentis unde sit, nouimus ; produxit enim terra in uerbo Dei omnia pecora, et serpentes et bestias : quae uniuersa creatura habens in se animam uiuam inrationalem uniuersae rationali creaturae siue bonae siue malae uoluntatis lege diuini ordinis subdita est. Quid ergo mirum, si per serpentem aliquid agere permissus est diabolus, cum daemones in porcos intrare Christus ipse permiserit ?*

<sup>1037</sup> Le portrait des vers 2,38-44 de l'*Histoire spirituelle*, qui narre la déchéance antérieure du serpent, mérite d'être cité : *Angelus hic dudum fuerat, sed crimine postquam / succensus proprio tumidos exarsit in ausus, / se semet fecisse putans, suus ipse creator / ut fuerit, rabido concepit corde furorem / auctoremque negans : "Divinum consequar, inquit, / nomen et aeternam ponam super aethera sedem / excelso similis summis nec uiribus inpar". / Talia iactantem praecelsa potentia caelo / iecit et eiectum prisco spoliavit honore.*

<sup>1038</sup> Relevons l'abondance de sifflantes dans ces vers : *has inter sedes et baxis mitibus hortos, / spumeus, astuto uincens animalia sensu, / serpebat tacite, spiris frigentibus anguis / liuida mordaci uoluens mendacia sensu.*

<sup>1039</sup> Cf., parmi de nombreux exemples, *Aen.* 2, 471-474 (*georg.* 3,425-439), Sénèque *Phaedr.* 1035-1049, *Med.* 686-690, Claudien *rapt. Pros.* 1, 181-185, Prudence *ham.* 199-202.

<sup>1040</sup> Voir Harl 1986, 107 : « L'adjectif *phrónimos*, 'avisé', a une valeur positive tant dans la *LXX* [...] que dans la langue grecque. Malgré les tentatives des commentateurs grecs, de Philon (*QG* 1,32) à Théodoret (*QG* 31), pour dévaloriser *phrónimos*, ce dernier ne peut avoir le sens péjoratif de 'rusé, fourbe'. »

qualités que les poètes attribueront donc à « la plus avisée de toutes les bêtes qui se trouvaient sur la terre » lui viennent donc de l'extérieur du texte de la *Genèse*.

- *has inter sedes et bacis mitibus hortos* : le vers, évoquant encore un *locus amœnus*, vient se placer en arrière-plan pour relever sur le plan esthétique l'histoire des noires machinations du serpent ; les *sedes* apportent des harmoniques eschatologiques virgiliens<sup>1042</sup> ; les *bacis mitibus hortos* évoquent, sans qu'il y ait forcément davantage qu'une forme de réminiscence ou de réutilisation de clichés poétiques, les jardins de Pomone des *Métamorphoses*<sup>1043</sup>. La succession de quatre spondées ménage pompe et tension dramatique pour mettre en scène la mention retardée du serpent lui-même, qui n'aura lieu que deux vers plus tard (74), après un vers 73 tissé d'épithètes.

- *spumeus, astuto uincens animalia sensu* : *spumeus* signifie « semblable à l'écume » ou « écumant », mais caractérise la plupart du temps les flots, à de rares exceptions, dont, dans l'*Heptateuchos*, *exod.* 193 : *spumeus in spiram tractu se colliguit anguis*<sup>1044</sup>. Il exprime ici la méchanceté et la malveillance, selon une analogie avec les symptômes de la rage attestée chez Lucain<sup>1045</sup>, et l'on relève chez Paulin de Nole une utilisation du terme pour caractériser la possession démoniaque<sup>1046</sup>. Nous avons traduit « écumant », pour conserver en français la métaphore insolite. *Vincens animalia* rend compte de *sapientior omnium bestiarum quae erant super terram quas fecerat dominus deus* d'une façon plus brève et avec les connotations épiques que d'autres poètes, d'Avit à Milton ou Hugo, ont employées pour décrire la geste de Satan. De plus *animalia*, traduit ici « les êtres vivants », comprend les hommes<sup>1047</sup> ce qui n'est

---

<sup>1041</sup> Un comparatif à valeur superlative dans le texte biblique présenté, mais certaines variantes de la *Vetus Latina* donnent bien *sapientissimus* pour le φρονιμώτατος de la LXX (Voir Fischer 1951-1954, 56).

<sup>1042</sup> Cf. *Aen.* 6,637-639 qui décrivent les Champs Élysées : *His demum exactis, perfecto munere diuae, / deuenere locos laetos et amœna iurecta / fortunatorum nemorum sedesque beatas.*

<sup>1043</sup> *met.* 14,689-690 : *Sed neque iam fetus desiderat arbore demptos / nec, quas hortus alit, cum sucis mitibus herbas.*

<sup>1044</sup> L'adjectif se substitue dans ce vers à l'épithète de nature *squameus* (« squameux, couvert d'écaille ») du vers virgilien d'origine qui est emprunté quasi à l'identique (*georg.* 2, 154) : *squameus in spiram tractu se colliguit anguis* ; cf. vers 21 de notre poème : *sexta pater gelidos in spiras lubricat angues.*

<sup>1045</sup> 5,190, à propos de la Sibylle : *Spumea tunc primum rabies uesana per ora / effluit et gemitus nec anhelos clara meatu / murmura ; tunc maestus uastis ululatus in antris, / extremaeque sonant domita iam uirgine uoces.*

<sup>1046</sup> *natal.* 8, 348-351 : [...] *qui nunc inflatus acerbo / daemone uipereum per spumea labra saporem, / concussu laterum et singultu gutturis ampli / saepius assiliens flatus ructabat amarus, / iam totus uel solus homo in sua iura reuersus / dulce sapit, sanum spirat placidumque profatur.*

<sup>1047</sup> Voir *ThLL* 2.0.78.75, 2. « de homine ».

pas le cas des *bestia* bibliques : le serpent est donc désigné par le poème comme *sapientissimus* à l'exception de Dieu lui-même, ce qui est une manière d'atténuer à l'avance la responsabilité de ceux qui seront trompés par un être aussi avisé<sup>1048</sup>. Cette intelligence est nommée ici *astuto sensu*<sup>1049</sup>, avec un adjectif *astutus* qui apporte une nuance franchement péjorative<sup>1050</sup>, contrairement à la *φρόνησις* / *sapientia* mentionnée par le texte biblique.

- *serpebat tacite, spiris frigentibus anguis* : nous sommes là dans la caractérisation la plus topique du serpent et du dragon : on y trouve la sournoiserie associée à la reptation, ici relevée par l'adverbe *tacite*, « en silence »<sup>1051</sup>, et des « nœuds glacés » que nous avons déjà rencontrés au vers 21 : *sexta pater gelidos in spiras lubricat angues*<sup>1052</sup>. Le caractère tortueux et froid du serpent, qui sont ses qualités « de nature », sont mises en avant pour susciter la répulsion dans un vers où le monstre lui-même est redoublé par l'emploi du verbe *serpere* qui lui donne l'un de ses noms<sup>1053</sup>.

<sup>1048</sup> Le poème ne porte pas de trace de la nuance exprimée par saint Ambroise, pour lequel le serpent ne possède que la sagesse de ce monde (*de parad.* 12,54) : *cum dicit sapienterem serpentem, intellegis quem loquatur, id est illum aduersarium nostrum, qui tamen habet huius sapientiam mundi.*

<sup>1049</sup> Cf. *spir. hist.* 2,118, à propos du même serpent : *Forte fuit cunctis animantibus altior astu.* Remarquons que *cunctis animantibus altior* vaut le *uincens animalia* de notre texte, et comprend donc les hommes parmi les êtres surpassée par l'intelligence du serpent ; voir Hecquet-Noti 1999, 202 n. 3.

<sup>1050</sup> Voir *ThLL* 2.0.987.5 : « *callidus, dolosus, uersutus* », et Augustin, *gen ad litt.* 11,2 : *Abusione quippe nominis ita sapientia dicitur in malo, quemadmodum in bono astutia, cum proprie magisque usitate in latina dumtaxat lingua sapientes laudabiliter appellentur, astuti autem male cordati intellegantur* ; et en 11,29 : *Proinde prudentissimus omnium bestiarum, hoc est astutissimus, ita dictus est serpens propter astutiam diaboli, quae in illo et de illo agebat dolum, quemadmodum dicitur prudens uel astuta lingua, quam prudens uel astutus mouet ad aliquid prudenter astuteque suadendum. Non enim est haec uis seu uirtus membri corporalis, quod uocatur lingua, sed utique mentis, quae utitur ea.*

<sup>1051</sup> L'adverbe est d'ailleurs ici amusant dans la mesure où le silence ne durera guère, et parce qu'il va s'avérer que ce serpent est extrêmement éloquent et même bavard (voir les *mendacia* évoquées au vers suivant) ; cela renforce l'impression qu'il s'agit ici d'une caractérisation stéréotypée du « monstre », dans un style propre aux récits populaires où l'amplification du danger vise à renforcer l'empathie avec les personnages. Les épithètes contenues dans le vers 70 semblent donc davantage expressives que descriptives.

<sup>1052</sup> Voir point 1.7. à propos de ce vers, et des *spirae* qu'il mentionne.

<sup>1053</sup> Les deux principaux noms du serpent, *anguis* et *serpens*, semblent employés indifféremment en prose ou en poésie, bien que *serpens* soit plus fréquent et *anguis* peut-être plus littéraire. *Draco*, que le poète emploie un peu plus loin, est davantage polysémique, et plus fréquemment associé à des créatures mythologiques ; les trois termes, au demeurant, se substituent indifféremment dans notre poème au gré de l'opportunité métrique et euphonique, et selon une logique de *uariatio*.

- *liuida mordaci uoluens mendacia sensu* : *uoluens* continue, sur la lignée des *spira*e et de *serpebat*, à insinuer l'image topique d'une créature retorse, associée ici aux détours mensongers de l'art rhétorique (*uoluens mendacia*) ; *mordaci sensu* vient rappeler *astuto sensu* deux vers plus haut, mais en passant de la malveillance à la prédation. Mais c'est *liuida*, qui qualifie ici les mensonges que le serpent prépare *in petto* (c'est le sens de *uoluens*), qui se révèle plus intéressant, dans la mesure où le *liuor* du serpent n'est pas un trait biblique mais représente en revanche une tradition exégétique bien attestée ; voici l'exposé de saint Ambroise, qui offre une prosopopée du serpent (*de parad.* 12,54)<sup>1054</sup> :

*Cum dicit sapientiozem serpentem, intellegis quem loquatur, id est illum aduersarium nostrum, qui tamen habet huius sapientiam mundi. [...] Inuidiae autem causa beatitudo hominis in paradiso positi et ideo, quoniam ipse diabolus acceptam gratiam tenere non potuit, inuidit homini eo quod figuratus e limo, ut incola paradiso esset, electus est. Considerabat enim diabolus quod ipse, qui fuisset superioris naturae, in haec saecularia et mundana deciderat, homo autem inferioris creaturae sperabat aeterna. Hoc est ergo quod inuidit dicens : 'Iste inferior adipiscetur quod ego seruare non potui ? Iste de terris migrabit ad caelum, cum ego de caelo lapsus in terras sim ? Multas uias habeo quibus hominem decipere possim : de limo factus est, terra ei mater est, corruptibilibus inuolutus est ; etsi anima superioris naturae, tamen et ipsa lapsui potest esse obnoxia in corporis carcere constituta, quando ego lapsum uitare non potui. Est igitur uia prima, ut decipiatur, dum condicione sua maiora desiderat. Hic enim quidam est conatus industriae, deinde carnis est quod non habeat desiderare. Postremo in quo uideor ego omnibus esse sapientior, nisi circumscribam hominem et uersutia et fraude contendam ?'*

Le serpent, être céleste déchu, serait donc jaloux de la faveur de l'homme et voudrait le perdre pour cette raison. Tout ceci forme dans notre poème une caractérisation assez complexe, qui comprend bien, comme dans la Bible, la sagacité (*astuto sensu*), mais y ajoute une note d'héroïsme (*uincens animalia*), des attributs poétiques plus courants du serpent, méchanceté (*spumeus*), sournoiserie (*tacite, mendacia*), et, donc un trait d'origine exégétique : l'envie.

---

<sup>1054</sup> Cf. Tertullien *de anim.* 20,5, Lactance *inst. diu.* 2,9,11, Augustin *lib. arb.* 3,25,76, Jérôme *ep.*, 21,11 ; voir Cutino 2016b, 119 et Hecquet-Noti 1999, 203 n. 4. Le trait tend à devenir proverbial, ainsi que le montrent des expressions comme *serpentinus liuor* (Cyprien de Carthage, *zel.* 17, 76), ou encore, chez Paulin de Nole, *liuidus serpens* (*natal.* 11, 72 / *carm.* 19) et *draco liuidus* (*natal.* 4, 130 / *carm.* 15).



Des autres paraphrastes, Dracontius est celui dont la description du serpent est la plus semblable à celle de l'*Heptateuchos* (*laud.* 1,459-467) :

*Solus ibi inrepsit squamoso corpore serpens  
fraudibus imbutus mortis, caput omne malorum,  
pectore uipereo<sup>1055</sup> mellitum ex ore uenenum  
funereo sub dente parans spumante palato.  
ergo ibi livor edax, coctum serpente uenenum  
inuidiae mordacis habens sub fronte modesta,  
quaerit opem sceleri, per quam fallatur honestas  
simplicitasque cadat uel credula corda reatum  
incurrant non fraude sua, sed clade perenni.*

Tous les traits sont comparables à ceux de notre poème, et ils sont même accentués : *liuor edax* et *inuidiae mordacis* redoublent *liuida mordaci uoluens mendacia sensu* ; seul parmi les autres paraphrastes, il emploie dans ce contexte l'adjectif *mellitus* que l'*Heptateuchos* emploie par deux fois<sup>1056</sup>. Proba, de son côté, œuvre avec ce que lui laisse le matériel virgilien et livre une composition tératologique qui culmine dans le désaveu paternel initialement constaté pour la furie Allecto, *odit et ipse Pater*<sup>1057</sup>. Cl. Marius Victorius ne semble pas s'intéresser aux œuvres ni aux motivations de l'adversaire, et se débarasse de sa description au détour d'un irréel du passé inclus dans sa description de la condition prélapsaire (*aleth.* 1, 395-397) : [...] *ni serpens dira ueneno / maioris stimulata mali dissoluere legem / talibus incautam suasisset fraudibus Euam*. Avit enfin, avec une exubérance pastorale qui contraste avec son austérité morale, et sans faire état de la rationalisation augustinienne mentionnée ci-dessus, et qui faisait du serpent un simple instrument du diable, imagine les modalités concrètes de la métamorphose de l'ange déchu en bête rampante (*spir. hist.* 2,118-139) :

---

<sup>1055</sup> Voir le vers 115 de notre poème, *nam sua uipereis intexens uerba uenenis*.

<sup>1056</sup> Cf. v. 79 *e quis si studeas mellitos carpere uictus*, et 85 : *tum sapor, inlecebram mellitis faucibus indens* : observons que dans notre poème, c'est le fruit qui porte la saveur suave ; chez Dracontius l'oxymore *mellitum* [...] *uenenum*, l'adjectif désigne le caractère plaisant des paroles mensongères du serpent.

<sup>1057</sup> *cento* 172-181 : *Iamque dies infanda aderat : per florea rura / ecce inimicus atrox immensis orbibus anguis / septem ingens gyros, septena uolumina uersans / nec uisu facilis nec dictu affabilis ulli / obliqua inuidia ramo frondente pependit, / uipeream spirans animam, cui tristia bella / iraeque insidiaeque et crimina noxia cordi. / Odit et ipse pater* [...]. Ce dernier hémistiche, il faut le noter, est aussi opportun sur le plan « généalogique » et narratif qu'est aberrante, sur le plan théologique, l'idée que le Créateur puisse « haïr » qui que ce soit.

*Forte fuit cunctis animantibus altior astu,  
aemulus arguto callet qui pectore, serpens :  
huius transgressor de cunctis sumere formam  
eligit aerium circumdans tegmine corpus,  
inque repentinum mutatus tenditur anguem :  
fit longa ceruice draco, splendentia colla  
depingit maculis teretisque uolumina dorsi  
asperat, et squamis per terga rigentibus armat.*

[...]

*Ergo ut uipeream malesuada fraude figuram  
induit et totum fallax processit in anguem,  
peruolat ad lucum ; nam forte rubentia laeti  
carpebant iuuenes uiridi de palmite mala.*

Comme chez Dracontius, les caractéristiques sont semblables à celles de notre texte : outre les traits monstrueux, la sagacité biblique prise en mauvaise part (*astu, arguto pectore*), la fausseté (*malesuada fraude, fallax, formam uipeream*<sup>1058</sup>), et l'envie (*aemulus*<sup>1059</sup> *serpens*). Mais chez l'auteur de l'*Heptateuchos*, l'absence d'insistance sur les caractéristiques monstrueuses du serpent au profit de traits psychologiques montrent l'intention de le présenter comme un personnage du drame, et non simplement comme un symbole, ni une entité théologique abstraite, ni, comme chez Augustin<sup>1060</sup>, une créature actionnée de l'extérieur, via un phénomène de possession, par le démon véritable.

---

<sup>1058</sup> L'adjectif est ici relationnel « sa forme de vipère », mais vers 105-106, lors des aveux et explications d'Eve il est nettement « qualifiant » : *nam sua uipereis intexens uerba uenenis, / haec mihi prae cunctis narrauit dulcia pomis.*

<sup>1059</sup> *Aemulus* signifie ici « envieux » : *ThLL* 1.0.978.70, II. « inuidus, inimicus, obliquus, aduersus, aduersarius, contrarius » ou encore 1.0.979.55 « in amore i. q. rivalis » ; voir Hecquet-Noti 1999, 203 n. 4.

<sup>1060</sup> Voir *gen. ad litt.* 11,2, et note ci-dessus.

### 3.2.3. Persuasion d'Eve (76-82 / 3,1-3,6)

femineo temptat sub pectore mollia corda :

« Dic mihi, cur metuas felicia germina mali ?

Numquid poma Deus omnia nata sacrauit ?

E quis si studeas mellitos carpere uictus,  
aureus astrigero ridebit cardine mundus. »

Illa negat uetitosque timet contingere ramos,  
sed tamen infirmo uincuntur pectora sensu.<sup>1061</sup>

(3,1) [...] *et dixit serpens ad mulierem quare dixit deus ne edatis ab omni ligno quod est in paradiso* (3, 2) *et dixit mulier ad serpentem ex omni ligno quod est in paradiso edemus* (3, 3) *a fructu autem ligni quod est in medio paradiso dixit deus non edetis neque tangetis illud ne moriamini* (3, 4) *et dixit serpens mulieri non morte moriemini* (3, 5) *sciebat enim deus quoniam qua die ederitis ex illo aperientur oculi uestri et eritis sicut dii scientes bonum et malum* (3, 6) *Et uidit mulier quia bonum est lignum ad manducandum et quia gratum oculis ad uidendum et speciosum est ad intuendum [...]*

Le dialogue assez laborieusement exposé par le texte biblique par une série d'interventions au discours direct est rendu d'une manière asymétrique par le poème, qui ne garde au discours direct que le discours du serpent, et ne reproduit pas la structure en questions / réponses, ni la répétition par Eve du commandement du Seigneur ; ce dernier est remplacé par une dénégation, un refus exposé dans un discours narrativisé (*Illa negat...*). Enfin, au vers 82 il suggère un conflit intérieur (*uincuntur pectora sensu*), quand *Gn. 3,6* montre simplement la femme trahie par le témoignage de ses sens.

- *femineo temptat sub pectore mollia corda* : *temptare*, « mettre à l'épreuve », est le verbe usuel pour désigner dans la Bible la « tentation » diabolique ; *corda* désigne ici l'âme sous un pluriel poétique<sup>1062</sup>, et la qualification *mollia*, « tendre », correspond à un lieu commun à propos de la fragilité et de la crédulité de la femme, que nous retrouvons chez Dracontius dans les mêmes termes (*laud. 1,468-472*) :

---

<sup>1061</sup> « il met à l'épreuve une âme tendre en s'insinuant dans le cœur de la femme : / « Dis-moi, pourquoi devrais-tu craindre les fruits savoureux du pommier ? / Dieu n'a-t-il pas béni tous les fruits venus au monde ? / Pour peu que tu veuilles, parmi eux, cueillir celui qui a la saveur du miel, / le monde te sourira, enluminé par sa voûte étoilée. » / Elle refuse et craint de toucher les rameaux interdits, / mais ses faibles sens ont raison de son cœur.

<sup>1062</sup> La *iunctura* est attestée au singulier chez Ovide, *pont. 1,3,32, trist. 4,10,65* et *5,8,25*.

*Fortia corda uiri non expugnanda per anguem  
 praesensit pietatis inops et coniugis aures  
 adgreditur sub uoce pia, sermone maligno  
 insidiosus adit heu mollia corda puellae :  
 ingerit ore cibos crudeli funere plenos.*<sup>1063</sup>

Une fois ceci expliqué, la locution *sub pectore femineo* semble faire un peu doublon : *sub pectore*, dans la langue virgilienne, paraît signifier une emphase sur la précision fatale d'un trait ou d'une procédure magique<sup>1064</sup>, quelque chose comme « en plein cœur »<sup>1065</sup>. C'est l'adjectif *femineo*<sup>1066</sup> qui est sans doute important ici, et nous interpréterions donc ce vers, en glosant un peu : « il choisit de s'attaquer à un cœur tendre en s'insinuant dans le cœur de la femme », c'est-à-dire le cœur le plus tendre des deux.

- *Dic mihi, cur metuas felicia germina mali ? / Numquid poma Deus omnia nata sacrauit ?* : le serpent désigne spécifiquement le fruit défendu (*germina mali*, cf. vers 68 *ne forte malum noxale legatis*), par une périphrase au sein de laquelle il le qualifie de *felix*, mot qui peut être interprété de diverses façons mais qui fonctionne dans le texte comme un antonyme du

<sup>1063</sup> Cf., de même, implicitement, *spir. hist.* 2,140-144 : *Tum ueritus serpens, firma ne mente uirili / non queat iniecto subuertere corda ueneno, / arboris erectae spiris reptantibus alto / porrigitur tractumque suum sublimibus aequans / auditum facilem leni sic uoce momordit / [...]* ; voir Hecquet-Noti 1999, 206 n. 2 ; nous retrouvons d'ailleurs les *spirae* du serpent, mais justifiées ici par sa position, dans un arbre perché. L'*Alethia* (1,395-397), déjà cité, ne porte pas de remarque de ce genre, se bornant à déplorer l'« imprudence » d'Eve : [...] *ni serpens dira ueneno / maioris stimulata mali dissoluere legem / talibus incautam suasisset fraudibus Euam*. En revanche, saint Augustin (*ciu.* 14,11) pense également que la femme constituait un point faible, du point de vue du serpent : [...] *fallacia sermocinatus est feminae, a parte scilicet inferiore illius humanae copulae incipiens, ut gradatim perueniret ad totum, non existimans uirum facile credulum nec errando posse decipi, sed dum alieno cedit errori* ; voir aussi Schmlazgruber 2017, 264.

<sup>1064</sup> *ThLL* 10.1.909.45 s.u. *pectus* : I. B. 4 : « pectora infestantur vi quadam divina » ; cf. *Aen.* 6,101 *stimulos sub pectore uertit Apollo*, et 7,456-457 *sic effata facem iuueni coniecit et atro / lumine fumantis fixit sub pectore taedas*.

<sup>1065</sup> Cf. toutefois, dans notre poème, le vers 620, *dum timet et tacito uoluit sub pectore culpam*, à propos de Sara, qui se repent d'avoir été sceptique à l'annonce de sa maternité tardive : ici, serait *sub pectore* signifierait plutôt « au fond de son cœur ».

<sup>1066</sup> L'adjectif est extrêmement courant en poésie, chez Virgile, Ovide, et d'autres ; l'auteur de l'*Heptateuchos* l'emploie à 12 reprises (*gen.* 76, 237, 675, 702, 1037 ; *leu.* 212 ; *num.* 761 ; *iud.* 178, 231, 394, 576, 579) : son sens est généralement relationnel, mais il connaît des emplois péjoratifs. Dans notre vers 76, il renvoie à *mollia corda*, et répond davantage à l'intention de désigner un fait naturel qu'à celle de blâmer la femme d'avoir un *cor molle*.

*noxalis* du v. 68, ce qui correspond à son ambivalence au sein du poème. Dans la Bible, la question est plus détournée, et le serpent laisse Eve mentionner elle-même le fruit défendu<sup>1067</sup> ; en outre, dans le poème il précise alors son argument, sophistique dans la forme<sup>1068</sup>, et gnostique dans le fond : il s'agit de faire jouer une sacralité théorique et générale des œuvres divines contre un commandement spécifique et explicite de Dieu, ce qui correspond, comme le relève M. Cutino<sup>1069</sup>, à un type d'objections caractéristique des milieux marcionites, et que rapporte encore saint Ambroise (*de parad.* 5,28) :

[...] *quaestionem plurimi commouerent, quibus responderi oportet a nobis, ne simplices mentes malitiosa interpretatione transducant : [...] quomodo lignum uitae plus operari uidetur ad uitam quam insufflatio dei ? Deinde : si hominem non perfectum fecit deus, unusquisque autem per industriam propriam perfectionem sibi uirtutis adsciscit, nonne uidetur plus sibi homo adquirere quam ei deus contulit ? Tertium obiciunt : et si homo non gustauerat mortem, utique quam non gustauerat scire non poterat ; ergo si non gustauerat, nesciebat : si nesciebat, timere non poterat. Frustra igitur deus mortem pro terrore obiecit, quam homines non timebant.*

Il faut noter la forte charpente rhétorique et l'aspect « raisonneur »<sup>1070</sup> des vues rapportées par Ambroise, qui sont tout à fait du même ordre que dans les propos du serpent de *l'Heptateuchos* ; le serpent biblique est sur ce point moins retors, mais plus audacieux, en se bornant à dénoncer, comme nous allons le voir, un mensonge du Seigneur (*Gn.* 3, 4 *non morte moriemini*).

---

<sup>1067</sup> *Gn.* 3,1 : [...] *quare dixit deus ne edatis ab omni ligno quod est in paradiso ?*

<sup>1068</sup> L'interrogation en *numquid* sollicite faussement l'intelligence de l'interlocuteur en le forçant à admettre, avec la « majeure », le syllogisme entier.

<sup>1069</sup> Voir Cutino 2016, 119-120.

<sup>1070</sup> La tentation du *Centon* de Proba présente le même aspect de chicane intellectuelle, et semble voir dans la curiosité le point faible de la créature humaine ; le serpent se présente (*dux ego uester ero*) comme un initiateur au style socratique (183-196) : *dic' ait, 'o uirgo, lucis habitamus opacis / riparumque toros et prata recentia riuus / incolimus, quae tanta animis ignauia uenit ? / Strata iacent passim sua quaeque sub arbore poma, / pocula sunt fontes liquidi ; caelestia dona / adtractare nefas : id rebus defuit unum. / Quid prohibet causas penitus temptare latentes ? / Vana superstitio, rerum pars altera adempta est. / Quo uitam dedit aeternam ? Cur mortis adempta est / condicio ? Mea si non inrita dicta putaris, / auctor ego audendi sacrata resoluere iura. / Tu coniunx, tibi fas animum temptare precando, / dux ego uester ero : tua si mihi certa uoluntas, / extruimusque toros dapibusque epulamur opimis.'*

- *E quis si studeas mellitos carpere uictus, / aureus astrigero ridebit cardine mundus* : après avoir piqué la curiosité de sa victime, le serpent en vient à l'objet de la tentation proprement dit. Examinons d'abord les termes du poème : le fruit défendu est vanté par le serpent, avec la périphrase ornementale *mellitos uictus*, « nourriture au goût de miel », et si l'on en croit la suite du poème, il ne ment pas sur ce point, car au vers 85, lors de la consommation du fruit, on lit *tum sapor, inlecebram mellitis faucibus indens*. *Mellitus* est un mot poétique, ancien mais rare, particulièrement en latin classique<sup>1071</sup> ; il est en conséquence assez probant, sur le plan des influences intertextuelles, de le retrouver chez Dracontius dans des vers déjà cités<sup>1072</sup> qui comptent d'autres termes analogues à ceux de l'*Heptateuchos*. *Carpere*, comme litote de *edere* ou *manducare*, joue de la même métalepse un peu précieuse relevée auparavant aux vers 66 (*Ne trepidate [...] praecerpere fructus*) et 68 (*ne forte malum noxale legatis*). *Astrigero cardine* n'est pas une *iunctura* attestée, mais des groupes analogues existent, comportant l'adjectif *astriger*, « qui porte les étoiles, étoilé » en tant qu'épithète de nature du ciel<sup>1073</sup> ; notre poème est celui qui en compte le plus d'attestations (6 occurrences)<sup>1074</sup>, et on le lit chez Avit, dans les vers de conclusion du livre 1 de l'*Histoire spirituelle* (1,324-325) : *At pater instructos sacrata in sede relinuens / laetus in astrigeram caeli se sustulit aulam*.

Si les deux mots qui le composent sont banals, le groupe *aureus mundus* ne connaît pas d'autre occurrence, mais les mots sont cependant rapprochés chez saint Jérôme qui cite *Jérémie* 51,7<sup>1075</sup>, dans un texte qui nous paraît ici intéressant à reproduire (*tract in psalm. lix, ps. 77*) :

*Dicat aliquis : quare fecerunt uitulos aureos ? Noster thesaurus repositus est in uasis fictilibus. Ecclesiastici enim rustici sunt et simplices : omnes uero haeretici aristotelici*

<sup>1071</sup> En poésie, il se lit chez seulement chez Catulle *carm* 99,1, et Horace *epist.* 1,10,11 ; rien ensuite avant Ausone (3 occurrences), et l'auteur de l'*Heptateuchos* (4 occurrences) : *gen* 79 et 85, *exod.* 640, et *leu.* 25. Le mot devient en revanche, selon les chiffres de la base LLT-A, assez courant au moyen-âge (environ 200 occurrences).

<sup>1072</sup> En l'occurrence, *laud.* 1,461 : *pectore uipereo mellitum ex ore uenenum*. L'alliance oxymorique utilisée par Dracontius, *mellitum uenenum*, donne au mot une nuance de tromperie qu'il n'a pas dans notre poème, ni dans les propos du serpent, ni dans ceux du narrateur au vers 85.

<sup>1073</sup> *Astriger* (*ThLL* 2.0.959.25 : « vocabulum poetarum proprium ») est un composé poétique hellénisant de formation tardive : la première attestation est chez Stace, *Theb* 10, 828 (*astrigeros [...] axis*).

<sup>1074</sup> *Hept. gen.* 80, 1012, 1106, *exod.* 559, *num.* 5, *Ios.* 403.

<sup>1075</sup> *Jr.* 51,7-8 : *calix aureus Babylon in manu Domini inebrians omnem terram de uino eius biberunt gentes et ideo commotae sunt ; subito cecidit Babylon et contrita est ululate super eam tollite resinam ad dolorem eius si forte sanetur*. Ce verset est souvent commenté par les Pères, en particulier Origène, Ambroise ou Jérôme.

*et platonici sunt. Denique ut sciatis quoniam omnis eloquentia saecularis aurum dicitur, hoc est, quoniam lingua eorum quasi propter splendorem aurum dicitur: 'calix aureus babylon in manu domini'. Videte quid dicat, babylon confusionis ; ergo mundus iste calix aureus est : de hoc calice aureo omnes gentes propinantur.*

L'ivresse, finalement trompeuse<sup>1076</sup>, promise par le serpent, avec un vocabulaire promettant bonheur et délectation<sup>1077</sup>, cette « ivresse du monde » sera dans le poème aussi ambivalente que le sont les connotations, dans la rhétorique des Pères, du terme *aureus*, qui exprime la beauté et la bonne fortune, mais aussi la fausseté, le caractère illusoire des idoles, aussi illusoire que la jouissance des biens matériels et les *simulacra aurea* dans l'ouverture du livre 2 du *De natura rerum*<sup>1078</sup>. La tradition de la poésie épique didactique use ainsi d'une dialectique de la lumière, qui va opposer le brillant mensonger aux lumières authentiques de l'esprit<sup>1079</sup>, et qui, pensons-nous, se reflète dans l'ambivalence du récit de la Chute de l'*Heptateuchos* ; par contraste, observons comment cette dialectique est rejetée par l'*Alethia*, qui place ici les accents lucrétiens et ses élans vers la connaissance dans la bouche du serpent (*aleth.* 1,398-405) :

*O uitae melioris inops rerumque bonarum  
gens ignara homines ! Nam qui dinoscere nescit,  
quo distent diuersa bonis, hic nec bona nouit.  
Atque ideo augustos homini fas carpere fructus  
noluit esse deus, ne mentis nube remota  
dent animis oculos et quae sint optima, rerum  
alterna pars per cuncta docens arcana peritos  
dis faciat similes. [...]*

<sup>1076</sup> Mais trompeuse dans une certaine mesure seulement, comme nous le verrons *infra*.

<sup>1077</sup> *Felicia germina, mellitos uictus, aureus mundus ridebit.*

<sup>1078</sup> *de rer. nat.* 2,24-29 : *si non aurea sunt iuuenum simulacra per aedes / lampadas igniferas manibus retinentia dextris, / lumina nocturnis epulis ut suppeditentur, / nec domus argento fulget auroque renidet / nec citharae reboant laqueata aurataque templa, / cum tamen inter se prostrati in gramine molli [...]*. Le lexique de la subjugation de l'entendement par le rayonnement lumineux est assez comparable à celui qui se déploie dans ce passage de l'*Heptateuchos*.

<sup>1079</sup> *de rer. nat.* 2,14-19 : *O miseris hominum mentes, o pectora caeca ! / Qualibus in tenebris uitae quantisque periculis / degitur hoc aeui quodcumque ! Nonne uidere / nihil aliud sibi naturam latrare, nisi ut qui / corpore seiunctus dolor absit, mente fruatur / iucundo sensu cura semota metuque ?*

Nous reviendrons sur ce texte ; pour l'heure, tâchons de résumer ce qui précède et d'exposer en quoi, dépouillée de son vocabulaire d'apparat, la promesse du serpent de notre poème diffère de celle du serpent biblique. Comparons donc les modalités de cette « tentation » : l'« appât », pour commencer, est fort différent : notre poète substitute une promesse de jouissance d'une merveille caractérisée de façon visuelle, (80 : *aureus astrigero ridebit cardine mundus*) à une promesse d'égaliser la divinité par la possession (*Gn.* 3,5) d'une *scientia boni et mali*. Le type d'argumentation diffère également ; dans la Bible, le discours du serpent peut être glosé ainsi : « on vous a menti sur la nature de l'arbre mystique : non seulement vous ne mourrez pas si vous mangez de son fruit (*non morte moriemini* 3, 4) ; mais c'est précisément parce qu'il ferait de vous ses égaux que Dieu vous a interdit d'en manger (*sciebat enim deus quoniam qua die ederitis ex illo aperientur oculi uestri et eritis sicut dii scientes bonum et malum* 3, 5). » Ce discours explique l'interdiction par un trait de malveillance jalouse projetée sur le Créateur, cette même malveillance jalouse dont les exégètes font le trait définitoire du serpent ; au mensonge de la fausse promesse il ajoute la calomnie. Dans notre poème en revanche, on trouve un argument original, en forme de chicane sophistique : (78 *numquid poma deus omnia nata sacrauit ?*) ; le serpent n'accuse pas ici Dieu de jalousie envers sa créature : le registre est plus subtil et intellectuel.

Le poème oppose donc, dans sa version du discours du serpent de *Gn.* 3,1-4, une promesse de connaissance totale – le spectacle céleste étant vu comme paradigme d'une connaissance authentique – exprimée par des procédés de persuasion intellectuelle, à ce qui est à l'origine une promesse d'apothéose, amenée par la calomnie et une stimulation maligne de l'orgueil<sup>1080</sup>.

---

<sup>1080</sup> Il faut en ce point mentionner Avit, qui imagine entre la femme et le serpent un dialogue argumenté (*spir. hist.* 2,145-203) trop long pour être intégralement considéré ici, mais qui a la particularité de cumuler tous les registres et toutes les thématiques présentés par les autres poètes et exégètes : le dialogue commence par la flatterie la plus éhontée (2,145-156 : *O felix mundique decus pulcherrima uirgo [...]*), se poursuit, comme dans notre poème, sur des sophismes qui simulent une pensée spéculative (2,159-160 : *Scire uelim, quis dira iubet, quis talia dona / inuidet et rebus ieiunia miscet opimis ?*) ; ensuite viennent le mensonge et la calomnie, comme dans le texte biblique (2,185-188 : *Terroris uacuum formidas femina nomen ; / non ueniet uobis rapidae sententia mortis, / sed pater inuisus sortem non contulit aequam / nec uos scire dedit, sibimet quae summa reseruat [...]*) ; pour finir (2,189-203), il formule une injonction à l'élévation de l'esprit exprimée par les mêmes images de contemplation céleste que nous lisons dans notre poème (2,194-195) : *Consilium mage sume meum mentemque supernis / inserte et erectos in caelum porrige sensus*. Tout cela est entrecoupé de réponses circonstanciées d'Eve et de commentaires du narrateur qui vitupère contre elle (2,162-165 : *Quis stupor, o mulier, mentem caligine clausit ? / Cum serpente loqui ? Verbum committere bruto / non pudet, ut uestram praesumat belua linguam ? /*



- *Illa negat uetitosque timet contingere ramos* : le poème met en scène un conflit intérieur qui est un ajout au contenu de Gn. 3,6<sup>1081</sup> ; il nous fait épouser le point de vue d'Eve<sup>1082</sup>, et vise à prédisposer favorablement le lecteur envers elle par une emphase pathétique, comme avec l'emploi de la clausule virgilienne *contingere ramos*<sup>1083</sup>. La métonymie *uetitos ramos*<sup>1084</sup>, par une désignation indirecte du fruit, exprime l'appréhension et la fascination d'Eve, dans ce qui nous paraît un bon exemple de style « subjectif-empathique »<sup>1085</sup> virgilien.

- *sed tamen infirmo uincuntur pectora sensu* : Comme au vers précédent, un conflit (*uincuntur*) entre les sens et l'entendement est inféré du texte biblique, ce qui renforce l'empathie avec le personnage et donne une plus haute idée de sa conformation morale. *Sensus*, qui est un terme complètement polysémique et peut désigner n'importe quel niveau de processus cognitif, de la sensation pure à l'intellection abstraite, signifie ici « les sens », si l'on se réfère au contenu de Gn. 3,6. Le *pectus* ainsi vaincu doit peut-être se comprendre selon un sens un peu particulier, de spécialisation chrétienne, et qui conçoit le *pectus* en tant qu'instance de l'âme humaine où résident les commandements de Dieu, comme ce qui rend apte à se conformer à eux et à rendre à Dieu le culte qui lui est dû<sup>1086</sup>. Nous avons traduit « cœur » pour conserver la métaphore, mais en admettant le sens « chrétien », nous aurions pu

---

*Et monstrum pateris responsumque insuper addis?*) dans des termes impliquant une conception littéraliste bien éloignée de la finesse du *De Genesi ad litteram*.

<sup>1081</sup> *Et uidit mulier quia bonum est lignum ad manducandum et quia gratum oculis ad uidendum et speciosum est ad intuendum.*

<sup>1082</sup> Le pronom *illa* a ici une valeur de « topic change » : il insiste sur le changement de point de vue ou de thème syntaxique, et suppose une forme d'emphase.

<sup>1083</sup> *ecl.* 8,39 : *iam fragilis poteram ab terra contingere ramos* : il s'agit d'une évocation pittoresque de l'âge tendre.

<sup>1084</sup> Pas d'autres attestations de ce groupe nominal, mais une variante dans l'*Alethia*, lors du jugement du serpent (1,481-482) : *deiecisti homines uetitasque attingere fruges / fraude tua impulsis praedurae mortis origo es*. Citons également, parce qu'elle nous semble exprimer, dans un contexte analogue, un même mélange de scrupule religieux, de pathos, et de piété inquiète, cette prière issue des *Fastes* d'Ovide (*fast.* 4,747-755) : *Siue sacro pauis, sediue sub arbore sacra, / pabulaque e bustis in scia carpsit ouis ; / si nemus intraui uetitum, nostrisue fugatae / sunt oculis nymphae semicaperque deus ; / si mea falx ramo lucum spoliavit opaco, / unde data est aegrae fiscina frondis oui, / da ueniam culpae [...] ; cf. encore le motif du rameau d'or issu de l'*Énéide* 6 dans le *Centon* de Proba 148-152, voir p. 373 n. 1012.*

<sup>1085</sup> Selon l'expression d'Otis 1967, 41 sq. ; le récit biblique (*Et uidit mulier quia...*), lui, est tout extérieur.

<sup>1086</sup> *ThLL* 10.1.916.15 : « II. B. usu Christianorum de anima, mente sim. : 1. de parte interiore, incorporali hominis : a. in qua deus colitur, habitat sim. », cf. Minucius Felix, 32,2 : *in nostro [...] consecrandus est pectore deus*.

risquer « ses sens ont raison de sa piété ». Le caractère *infirmus*<sup>1087</sup> de l'âme sensitive nous semble ici un trait ontologique<sup>1088</sup>, une épithète de nature, et non un blâme qui viserait une crédulité particulière de la première femme<sup>1089</sup>; quoi qu'il en soit, ces deux derniers vers produisent, comparés à leur hypotexte, une bien plus forte identification à la victime du serpent, et le lecteur peut ainsi être témoin d'une résistance totalement inférée du texte biblique, avant de compâtrer (*sed tamen*) à sa défaite devant un adversaire bien trop retors.

---

<sup>1087</sup> H. Schmalzgruber 2017, 268, relève que le syntagme *infirmus sensu* est une antithèse, en même position métrique, de l'*astuto sensu* du vers 73, et qui qualifiait le serpent (cf. également *mordaci sensu* au vers 77); de même, par l'usage du même verbe *uincere*, le poème reproduit entre les sensations d'Eve et son jugement (82 *uincuntur pectora sensu*) l'antagonisme constaté entre le serpent et le reste des êtres vivants (73 *uincens animalia sensu*), mais avec un renversement total de la signification de *sensus*, qui désigne l'intelligence du serpent, mais la perception esthétique de la femme.

<sup>1088</sup> Ainsi, en littérature chrétienne, l'on trouve souvent les deux termes articulés par un génitif dans le syntagme *infirmus sensus*, qui désigne le caractère foncièrement défaillant du témoignage de nos sens; citons Hilaire de Poitiers (*trin.* 11,23): *intellegentiae uero a Deo donum fidei munus est, per quam infirmitas sensus gratiam reuelationis meretur*, ou rapporté au contexte qui est le notre, chez saint Ambroise (*de cain et abel* 1,3,10): *Ergo, ut quod proposuimus compleamus, adiecit inquit parere Abel, hoc est meliorem, Eua, quae grauiter ante peccauerat, ex se generauit sententiam, ut superioris sententiae aboleret errorem. Mentior, nisi hoc in uniuersis probatur. Ita enim nascimur, ut ante infirmus infantiae sensus in nobis sit, postea pueritiae corporis tantummodo curam sciens, nullum cultum, nullam habens obseruantiam diuinorum*. Ici, le *sensus* s'oppose bien à la capacité d'observance des commandements divins (cf. note ci-dessus sur le sens « chrétien » de *pectus*).

<sup>1089</sup> *Contra*, voir Schmalzgruber, 2017, 268: « Im gegensatz zum schlauen Verstand der Schlange hat Eva also einen schwach ausgeprägten, mangelhaften Verstand, so dass sie sich von den Verlockungen der Schlange überlisten lässt, sie ist arglos und naiv »; l'auteur s'appuie ici sur la tradition exégétique, notamment Ambroise (*de paradiso* 13,62, où Eve est l'*infirmus auctor iudicii*), et Augustin (*gen. ad litt.* 11,42): *an quia hoc credere ipse (homo sc.) non posset, propterea mulier addita est, quae parui intellectus esset et adhuc fortasse secundum sensum carnis, non secundum spiritum mentis uiueret [...]*?. De même, relève-t-elle, dans l'*Alethia*, Eve est dite *incautam* (1,397) et *credula* (1,411); chez Avit, elle est dite *seductilis* (2,166). Nous ne prétendons pas que cette idée soit absente de notre poème, et nous l'avons évoquée notamment en examinant le vers 76 *femineo temptat sub pectore mollia corda* (cependant « avoir le cœur tendre » n'est pas être *credulus* ou *incautus*); mais elle ne nous semble pas appuyée ici, à moins qu'on ne veuille l'y trouver, et le texte nous paraît exciter davantage à la pitié qu'au blâme.

### 3.2.4. Consommation du fruit et effets de l'ingestion (83-90 / 3,6-3,7)

Illicet ut niueo iam mitia dente momordit,  
adfulsit nulla maculatum nube serenum  
tum sapor, inlecebram mellitis faucibus indens,  
perpulis insueto munus deferre marito.  
Quod simul ac sumpsit, deterosa nocte, nitentes  
emicuere oculi mundo splendente sereni.  
Ergo ubi nudatum prospexit corpus uterque,  
atque pudenda uident ficulnis frondibus umbrant.<sup>1090</sup>

(3,6) [...] *et accipiens de fructu eius manducauit et dedit uiro suo secum et manducauerunt*  
(3,7) *et aperti sunt oculi eorum et cognouerunt quod nudi essent, et consuerunt folia fici et fecerunt sibi tegimenta.*

Au-delà des ornements poétiques et narratifs habituels, la comparaison du poème et de l'hypotexte laisse voir une modification d'ampleur, qui est une invention et un ajout, non une simple amplification : la phrase *aperti sunt oculi eorum*, qui n'implique dans la Bible, pour les protoplastes, que la triste constatation de leur propre nudité, est ici comprise, comme on l'a suggéré *supra*<sup>1091</sup>, comme une réalisation de la promesse formulée par le serpent au vers 80, *aureus astrigero ridebit cardine mundus*.

- *Illicet ut niueo iam mitia dente momordit* : ce vers paraphrase *et accipiens de fructu eius manducauit*, avec quelques ornements. *Niueus*<sup>1092</sup>, qui est en poésie un adjectif expressif signifiant « blanc comme neige », participe de l'isotopie du rayonnement lumineux qui va se déployer ensuite ; *niueo dente* est une *iunctura* qui relève du registre de la poésie amoureuse, et constitue un attribut conventionnel de la beauté féminine<sup>1093</sup>. *Mitia*, les « douceurs », est

---

<sup>1090</sup> Aussitôt, dès qu'elle eut, de sa dent blanche comme neige, mordu dans ces douceurs, / un ciel dégagé, que ne souillait aucun nuage, se mit à resplendir ; / alors, la saveur, insinuant la tentation dans sa gorge rassasiée de miel, / la détermina à porter à son époux ce présent dont il n'avait pas l'habitude. / A peine eut-il pris de cette nourriture que la nuit fut balayée ; / ses yeux, étincelants, pleinement lucides, s'allumèrent devant la splendeur du monde. / Alors, lorsque chacun a porté les yeux sur le corps dénudé de l'autre, / et qu'ils aperçoivent leurs parties honteuses, ils les couvrent du feuillage d'un figuier »

<sup>1091</sup> Cf p. 380.

<sup>1092</sup> L'adjectif est fort courant en poésie durant toute la latinité, avec notamment 12 occurrences dans l'*Heptateuchos*, 2 dans l'*Alethia* (2,216 et 3,4), 3 dans les *Louanges de Dieu* (1,319 ; 1,394 ; 3,320).

<sup>1093</sup> Voir Schmalzgruber p. 269, et Ovide, *epist.* 18,18, ou Martial 5,43,1-2 : *Thais habet nigros, niueos Laecania dentes / Quae ratio est ? emptos haec habet, illa suos.*

une désignation indirecte du *fructus*, sous un aspect conforme à celui décrit par le serpent au vers 79 (*mellitosis uictus*)<sup>1094</sup>. Il semble que nous ayons ici la seule occurrence d'une substantivation de *mitis* au neutre pluriel<sup>1095</sup>, mais l'adjectif est un attribut habituel des fruits de l'âge d'or<sup>1096</sup>, bien que cette portion de texte ne s'inscrive plus à proprement parler dans cette topique. La clause *dente momordit*, se lit, à la désinence verbale près, chez Ovide<sup>1097</sup>, et également, telle quelle, chez Dracontius, mais non dans son poème biblique<sup>1098</sup>.

- *adfulsit nulla maculatum nube serenum* : c'est ici que la simple conséquence biblique *et aperti sunt oculi eorum* laisse place, dans le poème, à une glorieuse révélation du spectacle céleste, qui devient, pouvons-nous supposer, subitement intelligible pour le personnage ; H. Schmalzgruber relève que le vers émane probablement d'une réminiscence de Claudien<sup>1099</sup> dans un *simile* qui fait usage d'une imagerie olympienne. Les autres poètes bibliques usent de la même image du surgissement soudain de la lumière pour exprimer sous une forme poétique l'ouverture des yeux des personnages, mais pour tous, cet événement est présenté d'emblée comme funeste<sup>1100</sup>, tandis que, comme le montre la suite, notre poème le montre comme un moment d'extase. Le texte biblique, en effet, présente la consommation du fruit par Eve et la

<sup>1094</sup> Cf. l'aveu d'Eve, au vers 130 : *haec mihi prae cunctis narrauit dulcia pomis*.

<sup>1095</sup> Voir *ThLL* 8.0.1152.50.

<sup>1096</sup> *ecl.* 1,80 : [...] *sunt nobis mitia poma* ; l'*Alethia* (1,230) et l'*Histoire spirituelle* (2,7) utilisent aussi la locution à propos des pommes « ordinaires » du jardin, non du fruit défendu. Le même image, avec *dulcis* à la place de *mitis*, se lit chez Proba dans le même contexte (*cento* 25) : [...] *animum subita dulcedine mouit*.

<sup>1097</sup> *met.* 13,943 : *pabula decerpsi decerptaue dente momordi*.

<sup>1098</sup> *Orest.* 786 : *Pallia purpurea praestricto dente momordit*.

<sup>1099</sup> *carm. maiora* 17,206-211 : [...] *ut altus Olympi / uertex, qui spatio uentos hiemesque relinquit, / perpetuum nulla temeratus nube serenum / celsior exurgit pluuiis auditque ruentes / sub pedibus nimbos et rauca tonitrua calcat, / sic [...]* ; voir Schmalzgruber 2017, 270.

<sup>1100</sup> Cf. Proba, 206-207 : *continuo noua lux oculis effulsit ; at illi / terrentur uisu subito [...]*. L'*Alethia* place l'image dans la promesse, fallacieuse chez lui, du serpent (*aleth.* 1,401-403) : *atque ideo augustos homini fas carpere fructus / noluit esse deus, ne mentis nube remota / dent animis oculos [...]*, avec une clause *nube remota* qui se lit dans l'*Heptateuchos*, (*Hept. num.* 299-300) : *uix haec ediderat, cum raptim nube remota / ira uenit Domini [...]*, où cette *nubes* désigne la présence du Seigneur (*Nb.* 12,9-10). L'*Histoire spirituelle* refuse aussi toute interprétation positive de cette effusion lumineuse (*spir. hist.* 2,263-264) : *ecce repentinus fulgor circumstetit ora / lugendoque nouos respersit lumine uisus*. Les *Louanges de Dieu*, pour leur part, n'usent pas de la métaphore visuelle, et se permettent même de gloser le texte biblique en parlant de *lumina cordis* (*laud.* 1,473-476) : *his semel adsumptis reserantur lumina cordis / ac permixta bonis patuit doctrina malorum. / Paenituit nescisse dapes et damna putantur / temporis exacti spatia [...]*.

tradition dudit fruit à Adam comme des évènements quasi simultanés<sup>1101</sup>, au point qu'il soit possible, compte tenu du style des parallélismes hébraïques, de penser que les deux membres du couple consomment le fruit en même temps (*secum et manducauerunt*) ; l'*Heptateuchos*, pour sa part, élabore un petit récit qui amplifie *dedit uiro suo* de Gn. 3,6, et qui ne laisse pas de doute sur l'effet initial du fruit : d'abord Eve consomme et subit un effet de fascination positive, puis, par un effet pervers encore indécélable pour elle, elle est subrepticement poussée à le partager avec Adam<sup>1102</sup>, chez lequel la consommation entraîne le même effet de fascination, encore amplifié par le poème<sup>1103</sup>. Il semble que c'est seulement la réciprocité<sup>1104</sup> des des lucidités de chaque membre du couple qui entraîne la déchéance finale<sup>1105</sup>, avec la conscience coupable de la nudité. Mais le ressort de la contamination d'Adam par Eve est, justement, le caractère initialement fascinant et positif de l'effet de la consommation du fruit. *Adfulgeo* est un terme assez rare et soutenu, qui dénote un surgissement lumineux souvent lié aux manifestations divines<sup>1106</sup> ; le verbe sera repris lors de la réponse d'Adam à son interrogatoire, au vers 100 : [*mulier dixit*] *adfulsisse sibi solemque et sidera caeli*. Ce dernier vers, s'il nous est permis d'anticiper sur le commentaire, montre rétrospectivement, par sa structure d'*adynaton*, le caractère « figuré » de l'illumination décrite par notre poème<sup>1107</sup>. *Serenum*, employé à trois reprises dans le récit<sup>1108</sup>, est un adjectif substantivé qui désigne parfois un ciel dégagé<sup>1109</sup>, et symbolise ici une clarté de l'esprit nouvellement acquise.

<sup>1101</sup> Gn. 3,6 [...] *et accipiens de fructu eius manducauit et dedit uiro suo secum et manducauerunt*.

<sup>1102</sup> 85-86 : *tum sapor, inlecebram mellitis faucibus indens, / perpulit insueto munus deferre marito*.

<sup>1103</sup> 87-88 : *quod simul ac sumpsit, detersa nocte, nitentes / emicuere oculi mundo splendente sereni* ; l'emploi du même terme, *serenum*, qu'au vers 84, montre la similarité des deux expériences.

<sup>1104</sup> 89 : *ergo ubi nudatum prospexit corpus uterque / [...]*.

<sup>1105</sup> 90 : [...] / *atque pudenda uident ficulnis frondibus umbrant*.

<sup>1106</sup> Cf. Ovide, *Ibis* 211 et Silius Italicus, *pun.* 7,467, où le sujet est Vénus ; cf. encore Claudien *carm. maiora* 24,3,60 où il s'agit de l'« arc d'Apollon ».

<sup>1107</sup> Si les étoiles et le soleil se mettent à briller simultanément, il est difficile d'avancer une interprétation naturaliste comme celle, déjà mentionnée, d'Evans 1968, 137-142, qui voyait dans cet évènement de l'*Heptateuchos* la découverte par les protoplastes du cycle des jours et des nuits, voir *supra*, pt. 3.2.1., p. 375.

<sup>1108</sup> Vers 84, 88, lors de la consommation du fruit par Adam, *emicuere oculi mundo splendente sereni*, et une dernière fois, en 98-100, lors de l'aveu d'Adam au Seigneur, *tradidit haec mulier, dum dicit lumina promptim / candenti perfusa die liquidumque serenum / adfulsisse sibi [...]*. M. Cutino (2016, 121-123) a relevé ici un procédé de « composition en anneau » ; cf. pt 3.2.1.

<sup>1109</sup> Voir Forcellini, s.u. *serenus* ; cf., outre le vers de Claudien (*Carm. maiora* 17,208) cité *supra*, Suétone, *de uita Caesarum*, *Diuus Augustus* 95,1 : *post necem Caesaris reuerso ab Apollonia et ingrediente eo urbem repente liquido ac puro sereno circulus ad speciem caelestis arcus orbem solis ambiit ac subinde Iuliae*

L'emploi, enfin, pour désigner l'absence de nuage, de *maculatus*, un dérivé de *macula* qui signifie « la tâche », et souvent « la souillure émanant d'une faute morale »<sup>1110</sup>, est peut-être une manière de garder la question morale présente à l'esprit du lecteur, même si elle est absente à celui du personnage ; pour le moins, le terme joue poétiquement sur une antithèse pureté / souillure qui ne sera guère explicitée thématiquement dans le poème.

- *tum sapor, inlecebram mellitis faucibus indens, / perpulit insueto munus deferre marito* : il y a là une reformulation amplifiée et très abstraite du simple *dedit uiro suo* de l'Écriture : « l'appât » (*illecebra*), c'est-à-dire le fruit et l'attraction pour ce qu'il représente, est dissimulé dans sa nature pernicieuse par son goût suave, ce *sapor mellitus*<sup>1111</sup> qui est l'agent des formes verbales (*indens, perpulit*), en lieu et place du serpent<sup>1112</sup> ; selon lettre du poème, ça n'est pas Eve qui pousse Adam à consommer le fruit, mais la saveur elle-même qui pousse Eve à le lui donner. Ce rôle du plaisir, ici sous l'espèce de la délectation gustative, dans la promotion du péché, est une idée présente dans la *Laus sancti Iohannis*<sup>1113</sup>, dans le cadre d'une méditation morale (236-246) :

*Quis locus hic uitiiis ? Aditum quem praua cupido  
inuenit haec inter sacrae ad penetralia mentis ?  
Quo peccet qui nil cupiat ? Quo tendat iniqui  
in latebras sensus quisquis non indiget ullo ?  
Sic primi uixere homines, mundoque recenti  
hos auctor dederat uentura in saecula mores,  
inseruit donec sese **malesuada uoluptas**  
ac se cum luxus et amorem inuexit habendi.*

---

*Caesaris filiae monumentum fulmine ictum est*, lors d'un prodige présageant la grandeur d'Auguste, avec le même adjectif *liquidus* que dans notre vers 99 (voir note ci-dessus).

<sup>1110</sup> Voir *ThLL* 8.0.24.80, s.u. *macula*.

<sup>1111</sup> Mayor 1899, 7 veut corriger ici le *mellitis* des manuscrits en *mellitus*, ce qui ne semble pas nécessaire.

<sup>1112</sup> L'idée selon laquelle Eve représenterait « les sens » est cela étant conforme à la tradition allégorique déjà citée (p. 299 et n. 667) qui comprend Philon, *opif.* 151-52, et Ambroise, *de parad.* 3,12 : *est etiam voûς tamquam Adam, est et sensus tamquam Eua*. Cf., un peu plus tôt dans notre poème, pour Eve persuadée par le serpent (v. 82) : *sed tamen infirmo uincuntur pectora sensu*.

<sup>1113</sup> Poème anciennement attribué à Paulin de Nole, *carmen* 6 de l'édition Hartel 1894.

*Hinc odia, hinc lites, hinc fraus, hinc liuor et irae*<sup>1114</sup>,  
*caedes arma cruor conflictus proelia mortes,*  
*hinc offensa dei, quam tartara saeua piabunt.*

Saint Ambroise exprime encore la même idée, dans une exégèse de l'épithète *sapiens* qui qualifie le serpent, et où nous retrouvons notre lien étymologique, évoqué *supra*, entre *sapor* et *sapientia* (*de parad.* 12,54) :

*Cum dicit sapientiozem serpentem, intellegis quem loquatur, id est illum aduersarium nostrum, qui tamen habet huius sapientiam mundi. Sed et uoluptas atque delectatio bene sapiens dicitur, quia et carnis appellatur sapientia, sicut habes quia sapientia huius carnis inimica est Deo et ad exquirenda delectationum genera astuti sunt qui adpetentes sunt uoluptatum.*

En cet endroit du reste, le récit scripturaire, comme relevé par saint Augustin, « laisse entendre » ici plus qu'il ne décrit<sup>1115</sup>, ce qui laisse une place pour l'invention et la licence poétique, mais l'idée qu'une réelle qualité inhérente au fruit pousse Eve à le partager ne se présente pas chez la majorité des autres poètes : Proba montre le couple se livrer à une consommation commune dans une scène orgiaque et sinistre<sup>1116</sup> ; l'*Alethia* accuse Eve d'avoir sciemment chercher à entraîner Adam dans sa déchéance<sup>1117</sup>, de même que Dracontius<sup>1118</sup>, avec des mots un peu moins sévères. Auit est le seul à présenter, comme l'*Heptateuchos*, le personnage d'Eve abusé par une euphorie trompeuse (*spir. hist.* 2,232-251) :

<sup>1114</sup> Syntaxe et lexique similaires en *Hept. gen.* 895 : *Inde irae et lacrimae, et fraus quaesita nocendi* / [...]; cf. *aleth.* 1,423, même contexte : *hinc timor, inde pudor* [...].

<sup>1115</sup> *gen. ad litt.* 11,31 : *atque ideo sumsit de fructu eius et manducauit et dedit etiam uiro suo se cum fortassis etiam cum uerbo suasorio, quod scriptura tacens intellegendum relinquit.*

<sup>1116</sup> *cento* 197-199 : *sic ait, et dicto citius, quod lege tenetur, / subiciunt epulis olim uenerabile lignum / instituuntque dapes contactuque omnia fœdant*, le second hémistiche du vers 199 étant issu d'une description des agissements des harpies du livre 3 de l'*Énéide* (3,227).

<sup>1117</sup> Tant et si bien qu'Eve est pour lui un « second ennemi » (1,411-416) : [...] *nam credula postquam / rupit sacrilegis praescriptum morsibus Eua, / experti iam docta mali, solacia culpae / quaerit et in crimen facilem tractura maritum / qua periit prior, arte petit. Sic hoste subactus / a gemino cedit sceleri miserabilis Adam / [...].*

<sup>1118</sup> *laud.* 1,473-477 : *his semel adsumptis reserantur lumina cordis / ac permixta bonis patuit doctrina malorum. / Paenituit nescisse dapes et damna putantur / temporis exacti spatia. Procedere peius / ausum quippe nefas : temptat seducta maritum / et capit insontem iam noxia femina uictum. / Circumuenta perit, sed circumscripta fefellit.*

*Dulce subit uirus, capitur mors horrida pastu.  
 Continet hic primum sua gaudia callidus anguis<sup>1119</sup>  
 dissimulatque ferum uictoria saeua triumphum.  
 Ignarus facti diuersa parte reuertens  
 Adam diffusi laetus per gramina campi,  
 coniugis amplexus atque oscula casta petebat.  
 Occurrit mulier, cui tunc audacia primum  
 flabat femineos animosa in corda furores.  
 Et sic orsa loqui, semesum namque gerebat  
 adseruans misero pomum exitiale marito :  
 « Sume cibum dulcis uitali ex germine coniunx,  
**quod similem summo faciet te forte Tonanti**  
**numinibusque parem. Non hoc tibi nescia donum,**  
**sed iam docta feram.** Primus mea uiscera gustus  
 attigit audaci dissoluens pacta periclo.  
 Crede libens, **mentem scelus est dubitasse uirilem,**  
 quod mulier potui. praecedere forte timebas,  
 Saltim consequere atque animos attolle iacentes.  
 Lumina cur flectis ? Cur prospera uota moraris  
 uenturoque diu tempus furalis honori ? »*

Le fruit était plein d'un « poison suave » (*dulce uirus*), et c'est manifestement à son propre insu, et convaincue d'avoir atteint une condition quasi divine<sup>1120</sup>, qu'Eve pousse son compagnon à partager son crime. Le texte donne l'impression d'expliciter une stratégie en deux temps du serpent<sup>1121</sup>, stratégie implicite dans l'*Heptateuchos*, et symbolisée ici par la pomme « à demi consommée » (*semesum [...] pomum*) ; mais au lieu de nous placer du point de vue des protoplastes et de nous donner à voir les merveilles dont ils sont à présent les spectateurs, Avit se place en quelque sorte du point de vue du serpent, qui a déjà inoculé à Eve sa propre cruauté et sa duplicité, visibles à la façon dont elle attaque basement la virilité

<sup>1119</sup> Cf., un peu plus loin dans le même poème, 2,410 : (*serpens sc.*) *iam non dissimulans, quem presserat ante, triumphum.*

<sup>1120</sup> Elle reprend à son compte la promesse *eritis sicut dii* du serpent en *Gn. 3,5*.

<sup>1121</sup> 2,233 : *continet hic primum sua gaudia callidus anguis.*



d'Adam<sup>1122</sup>. La structure narrative est donc semblable à celle de l'*Heptateuchos*, si ce n'est qu'une présentation péjorative des personnages remplace chez Avit la narration empathique de notre poème.

- *Quod simul ac sumpsit, detersa nocte, nitentes / emicuere oculi mundo splendente sereni* : enfin, l'effet de révélation du ciel lumineux se reproduit chez Adam, décrit sur deux vers qui s'attachent à décrire le brillant des yeux d'Adam, qui font miroir à la splendeur du monde soudain révélé ; la *nox alta* du vers 70 est « balayée » (*detersa*<sup>1123</sup>), et la lueur de l'intelligence fait scintiller les yeux de la créature humaine (*nitentes emicuere oculi*) dans une vertigineuse correspondance entre microcosme et macrocosme. Nous avons un peu anticipé sur ce passage en considérant le vers 84<sup>1124</sup>, et relevé l'originalité de cette transformation de l'épisode de l'ingestion du fruit en une théophanie lumineuse. Ainsi, la consommation du fruit produit effectivement une révélation sous forme de spectacle cosmique : la promesse du serpent, entièrement fallacieuse dans l'Écriture<sup>1125</sup> se trouve ici en partie tenue, et une seconde fois dans ce passage, alors qu'Adam consomme à son tour le fruit. Il semble que, dans l'idée du texte, le serpent n'a pas tout à fait menti sur le fond, et a juste amené le premier couple à franchir une limite qu'il n'avait pas le droit de franchir<sup>1126</sup>. M. Cutino, dans son étude de ce

---

<sup>1122</sup> A la manière d'un mythe d'origine, Avit date ainsi de cet événement la naissance de la « folie propre aux femmes » (2,238-239) : *occurrit mulier, cui tunc audacia primum / flabat femineos animosa in corda furores*.

<sup>1123</sup> Le *ThLL* donne, comme premier sens de *detergere*, (5.1.796.55, I.A.1) : « tergendō demere, auferre [...] ; strictiore sensu, humores, sordes sim. » ; et le terme s'applique souvent, chez Ambroise et Augustin, au péché, aux vices, ou à un état plus abstrait de confusion intellectuelle et morale (*conluuione detersa*, Ambroise *de Isaac* 3,9, *exp. eu. sec. Luc.* 4 et 5, *de uirg.* 3,4,19) ; il connote une idée de purification, cf. Prudence, *cath.* 7,21-22 : *frenentur ergo corporum cupidines / detersa et intus emicet prudentia*, où nous retrouvons aussi le verbe *emicare* de notre poème. Appliqué à la « nuit » pré-lapsaire, cela s'accorde avec la caractérisation négative qu'en donne l'*Heptateuchos*, qui s'opposait sur ce point aux poèmes comparables (voir *supra*, section 3.2.1., p. 375 sq.).

<sup>1124</sup> Voir p. 375 sq.

<sup>1125</sup> Laquelle donne simplement, comme conséquence de l'« ouverture des yeux » du couple, *cognouerunt quod nudi essent* en *Gn.* 3,7.

<sup>1126</sup> Evans 1968, d'une manière un peu provocatrice, et en s'appuyant sur la théorie « documentaire », postule que cette idée était déjà celle avancée par le texte biblique ( p. 19, « according to J, the Fall does not seem to have been a *fall* at all. On the contrary, it was an over abrupt *rise* (...) it was a cautionary tale of a child who grew up too quickly, not a demi-god who fell. » Il observe en effet que l'importance du récit de la Chute n'était pas aussi forte dans l'exégèse juive (p. 26) et que, du reste, le drame de la Chute n'est pas évoqué dans le reste de l'Ancien Testament, ni Adam et Eve dans les Évangiles ; de fait, le thème prend son essor, dans le christianisme, via les épîtres de Paul, qui sont le lieu de la première connexion causale entre la rédemption et la

passage de l'*Heptateuchos* cite un passage du *de paradiso* d'Ambroise<sup>1127</sup> qui explicite les raisons de la jalousie du diable<sup>1128</sup> :

« Il motivo di invidia, dunque, è per Ambrogio il fatto che l'uomo può sperare nella beatitudine eterna, al contrario del demonio definitivamente condannato. Questa stessa possibilità, però, ragiona il demonio secondo il vescovo milanese, è anche un elemento di debolezza dell'uomo perché egli brama cose maggiori della sua condizione, donde il suo sforzo di operosità. L'inganno ordito dal serpente, dunque, ai danni dell'uomo fa leva per Ambrogio sulla sua aspirazione ad essere qualcosa di più di ciò che è, anche nella condizione paradisiaca, e cioè ad attingere la dimensione dell'immortalità, per dirla con le parole del diavolo nel testo biblico, l'« essere come dei ». Ora, questa dimensione dell'immortalità, propria della divinità, nella Scrittura è associata al possesso della luce inaccessibile diffusa nella sede del sommo Dio, al di sopra dei cieli, dominata da un fulgore che non conosce offuscamento alcuno, come si può notare in un testo esemplare come 1 Timoteo 6, 16 : « *(Deus) qui solus habet immortalitatem, lucem habitans inaccessibilem quem uidit nullus hominum, nec uidere potest* », un testo che diventa presto canonico, in tale contesto, nella produzione cristiana<sup>1129</sup>, anche poetica. »

Parmi cette littérature poétique, l'auteur s'arrête sur le *Poema ultimum* du pseudo-Paulin de Nole<sup>1130</sup>, aux vers 151-163 :

*Iam sat erit nobis uanos narrare timores,  
haec ego cuncta prius, clarum quam lumen adeptus,  
meque diu incertum et tot tempestatibus actum  
sancta salutari suscepit ecclesia portu ;*

---

Chute (I Cor. 15, 21-22) : Ἐπειδὴ γὰρ δι' ἀνθρώπου ὁ θάνατος, καὶ δι' ἀνθρώπου ἀνάστασις νεκρῶν. Ὡσπερ γὰρ ἐν τῷ Ἀδὰμ πάντες ἀποθνήσκουσιν, οὕτως καὶ ἐν τῷ χριστῷ πάντες ζῳοποιηθήσονται.

<sup>1127</sup> *de parad.* 12,54 : *Inuidiae autem causa beatitudo hominis in paradiso positi... Considerabat enim diabolus quod ipse, qui fuisset superioris naturae, in haec saecularia et mundana deciderat, homo autem inferioris creaturae sperabat aeterna. Hoc est quod inuidit dicens : « Iste inferior adipiscetur quod ego seruare non potui ? Iste de terris migrabit ad caelum, cum ego de caelo lapsus in terras sim ? Multas uias habeo quibus hominem decipere possim. ... Est igitur uia prima, ut decipiatur, dum condicione sua maiora desiderat. Hic enim quidam est conatus industriae. »*

<sup>1128</sup> Cutino 2016b, 121-122

<sup>1129</sup> L'auteur renvoie en ce point à Tertullien, *adu. Prax.* 15,8 ; 16,6 ; Ambroise, *hexaem.* 1,33 ; Augustin, *c. Fel.* 2,7 ; Verecundus, *in cant* 8.

<sup>1130</sup> Anciennement *carmen* 32 (Hartel 1894) ; voir Corsano & Palla 2003 pour une édition récente du poème.

*postque uagos fluctus tranquilla sede locauit,  
 ut mihi iam liceat **detersa nube** malorum  
 tempore promisso **lucem sperare serenam**<sup>1131</sup>.  
 Iam prior illa salus, quam perdidit immemor Adam,  
 tunc uento suadente malo, nunc remige Christo  
 eruta de scopulis semper mansura resurget.  
 Rector enim noster sic undique cuncta gubernat,  
 ut modo qui nobis errorem mentis ademit,  
 hic meliore uia paradisi limina pandat.*

Cette lumière est ici non seulement la demeure de Dieu mais encore la condition que connaîtra le chrétien dans la vie éternelle, lorsque s'ouvriront à nouveau les portes du Paradis. La datation de ce poème (fin du quatrième siècle, et sûrement pas postérieur à 389) rend une influence possible ; en tout cas la correspondance de vocabulaire est frappante, comme l'est la correspondance narrative avec l'allusion à l'« oublieux Adam ». Comme le résume M. Cutino<sup>1132</sup> :

« Spunti ambrosiani e della poesia anteriore, correlati entrambi in base al riferimento scritturistico di 1 Timoteo 6, 16, concorrono a spiegare, dunque, perché [il poeta] abbia potuto mettere al centro del peccato originale l'« essere come dei » e darne una presentazione come aspirazione a godere della luce inaccessibile, possesso del solo Dio in quanto eterno. Se così stanno le cose, l'autore dell'Heptateuchos allora possiede una sua visione teologica nel riscrivere la Bibbia, che non collima con le problematiche solitamente connesse all'interpretazione di un passi così discusso del testo genesiaco come quello del peccato originale, – il poeta si astiene da qualunque riferimento al problema del male, della libertà umana e della provvidenza divina –, ma che ha un indubbio interesse culturale: [il poeta] fa della colpa originaria il segno della vocazione, quasi prometeica, all'immortalità e alla conoscenza assoluta, che connota la natura umana, destinata però ad essere frustrata senza l'appoggio e l'assenso divino. »

Ainsi, lorsqu'il interprète la condition divine en terme de jouissance d'une lumière surnaturelle, le poète fait en quelque sorte une lecture typologique du récit, et verrait la Chute comme la conséquence d'une tentative hardie de dépassement de sa condition ; une tentative

<sup>1131</sup> *Serenam* est ici adjectif de *lucem*, quand notre poème donne le vocable sous sa forme substantivée au neutre *serenum* qui désigne, comme nous l'avons vu, un ciel dégagé, *detersa nube*.

<sup>1132</sup> Cutino 2016b, *ibid.*

avortée mais qui, par l'instant fugace de partage de cette condition divine à laquelle elle donne lieu, préfigurerait l'avenir de l'homme dans la vie éternelle. Cette lecture « anthropologique » du récit de la Chute se fait dans le poème au détriment de la plupart des interprétations reçues dans la tradition, trop riche pour en faire ici le catalogue<sup>1133</sup>, et sans porter trace, en particulier, de la doctrine augustinienne du péché originel<sup>1134</sup> qui est une influence manifeste des poèmes de Cl. Marius Victorius et d'Avit de Vienne. Pour l'*Alethia*, le caractère néfaste du fruit est sensible dès son ingestion (1,418-423) :

*Sed quia legis in his suberant praescripta seuera  
plus quam uipereo mortem allatura ueneno,  
**ut primum**<sup>1135</sup> **inlicito uiolarunt membra sapore,**  
**confestim sensere nefas facinusque peractum**  
*creuit et ignaro percussit pectora sensu.*  
*Hinc timor, inde pudor [...]**

Le terme *sapor* (*inlicito sapore*), comme dans l'*Heptateuchos*, mais une fois le mal consommé, est le vocable employé pour indiquer la responsabilité du plaisir comme cause du péché ; mais d'une manière strictement inverse à celle de l'*Heptateuchos*, c'est justement en ingérant le fruit qu'ils perdent cette faculté de contempler, tournés vers le ciel, les mystères divins (*aleth.* 1,423-433) :

*[...] quippe antea degere nudis  
et nescire datum, siue almi plena uigoris  
**corda rudes homines celsarum conscia rerum**  
**et caelo tantum mundoque intenta ferentes**  
**pectora ad excelsum semper conuersa parentem,**  
**dum secretorum miracula diuinorum**  
**paene incorporeae mentis splendore notarent,***

<sup>1133</sup> Voir *DTC* s.u. « Péché originel » I, II, III et IV pour l'époque qui nous concerne.

<sup>1134</sup> Résumée par Evans 1968, 99, sous une forme synthétique que nous lui empruntons : « The Fall consisted not in a descent from spirit to matter, not in reason's submission to the pleasure of the senses, not in the premature acquisition of knowledge, not even in the rejection of the heavenly for the earthly ; it consisted in one act of disobedience that involved all those things, an act which created at the macrocosmic level a gulf between Man and his Maker, and the microcosmic a gulf between his own will and appetite. »

<sup>1135</sup> Même immédiateté de la perception de l'effet néfaste chez Dracontius, *laud.* 1,473-474, déjà cité ci-dessus : *his semel adsumptis reserantur lumina cordis / ac permixta bonis patuit doctrina malorum* ; de même chez Avit, cité ci-dessous.

*nondum contigerat membrorum cura suorum  
amentes meliore anima, seu corpora nulla  
in senium soluenda mora penetrare nequibat  
motus, qui sciri faceret quodcumque necesse est*

La « réfutation » du récit de notre poète est encore plus nette dans l'*Histoire spirituelle* : avec des accents parénétiqes quelque peu cruels, Avit somme la créature de se réjouir de cette « lumière » qu'il a si injustement convoitée (*spir. hist.* 2,261-272) :

*Vix uno pomum libauerat horrida morsu  
ingluvies summumque dabat uix esca saporem :  
ecce repentinus fulgor circumstetit ora,  
lugendoque nouos respersit lumine uisus.  
Non caecos natura dedit nec luminis usu  
privatam faciem peperit perfectio formae ;  
nunc mage caecus eris, cui iam non sufficit illud  
noscere, quod tantus uoluit te nosse creator.  
Ad uitam uobis cernendi facta facultas :  
uos etiam letum uestra sed sponte uidetis.  
Tum patuisse gemunt oculos<sup>1136</sup> ; nam culpa rebellis  
fulsit<sup>1137</sup> et obscenos senserunt corpora motus.*

« À présent, ils se repentent d'avoir ouvert les yeux » : c'est spécifiquement l'outrecuidance d'une prétention humaine à l'omniscience divine qui est ici blâmée par Avit, et non une simple désobéissance ; le reproche est en outre plus violent que dans l'*Alethia*. Si cela ne suffit pas à établir que la cible du trait polémique est le récit de l'*Heptateuchos*, cela paraît toutefois fort possible, et le cas échéant, ce serait l'indice d'une large diffusion de notre poème, assez large en tout cas pour qu'il paraisse utile de la réfuter. Mais quoi qu'il en soit, il s'agit pour Avit de combattre une curiosité, une funeste prétention à la connaissance (*lugendo*

---

<sup>1136</sup> Voir Hecquet-Noti 1999, 221 n. 6 : « Avit insiste sur le paradoxe : l'éclat de la lumière, loin de donner aux hommes une bonne vue [...], les rend aveugles en les détournant de Dieu (v. 269-270). Ce paradoxe est traduit par l'opposition entre *ad uitam cernendi facultas*, et au vers suivant, *letum uidetis* (la réalité due au péché originel. »

<sup>1137</sup> Cf. vers 84 : *adfulsit nulla maculatum nube serenum* et vers 98-100 déjà cités également : *tradidit haec mulier, dum dicit [...] liquidum[...] serenum / adfulsisse sibi [...]* c'est chez Avit leur propre culpabilité qui les éblouit et les frappe de stupeur, en lieu d'une révélation cosmique.

*lumine*, dit-il au vers 2,264) qu'on imagine aisément être celles d'un public cultivé à même d'apprécier une réécriture néoclassique érudite de la *Genèse*, public dont la « sensibilité rationaliste et médiatrice sur le plan culturel »<sup>1138</sup> pouvait le conduire à formuler ses propres interprétations du récit biblique ; la doctrine se précisant, et en l'occurrence, en Occident, sous une forte influence augustinienne, de telles lectures, du point de vue de l'évêque de Vienne, devaient sembler se situer à la limite de l'hérésie.

Pour conclure son chant II *De originali peccato*, ce dernier revient encore une fois sur le même lieu polémique, en proposant un monologue du serpent qui exulte de sa victoire, et dans lequel il se présente, avec une ironie mordante, comme un éducateur de l'homme<sup>1139</sup>, avant d'abandonner le couple dans les ténèbres<sup>1140</sup> ; ce qui était pour l'*Heptateuchos* une brève mais authentique épiphanie ne représentait, pour Avit, qu'une corruption et une initiation démoniaque (*spir. hist.* 2,408-423) :

*Tum uictor serpens certamine laetus ab ipso,  
puniceam crispans squamoso in uertice cristam,  
iam non dissimulans, quem presserat ante, triumphum  
acrior insultat uictis et taliter infit :*  
*"En diuina manet promissae gloria laudis !*  
*Quidquid scire meum potuit, iam credite uestrum est;*  
*omnia monstraui sensumque per abdita duxi,*  
*et quodcumque malum sollers natura negabat,*  
*institui dextrisque dedi coniungere laeuum.*  
*Istinc perpetua uosmet mihi sorte dicaui.*  
*Nec deus in uobis, quamquam formauerit ante,*

<sup>1138</sup> Voir Cutino 2016b, 123 ; l'existence d'un tel lectorat pourrait en outre permettre de préciser la datation de l'*Heptateuchos* : « L'intento dell'autore nella riscrittura di *Genesi* 2, 15-17. 3, 1-12 è ben lontano dalle preoccupazioni teologiche delle riscritture di Claudio Mario Vittorio o di Alcimo Avito: egli vuole prospettare i contenuti scritturistici attraverso categorie perfettamente comprensibili ai suoi lettori, – in questo caso la colpa è il volere superare il limite della condizione umana, donde discende il castigo conseguente che consiste nella perdita della felicità edenica, secondo un approccio che possiamo definire razionalistico e mediatore sul piano culturale. Tale approccio può ben inquadrarsi nel primo quindicennio del V secolo, in rapporto a destinatari alieni dalle questioni teologiche che in Occidente si verificano soltanto a partire dalla questione pelagiana [...]. »

<sup>1139</sup> 2,421 : *Multa creatori debetis, plura magistro.*

<sup>1140</sup> 2,422-423 : *Dixit et in media trepidos caligine linquens / confictum periit fugiens per nubila corpus : le liquidum serenum*, le « ciel limpide » de l'*Heptateuchos* est envahi par l'ombre (*caligine*) et la nuée (*fugiens per nubila*).

*iam plus iuris habet : teneat, quod condidit ipse ;  
quod docui, meum est ; maior mihi portio restat.*

***Multa creatori debetis, plura magistro***".

*Dixit et in media trepidos caligine linquens*

*confictum periit fugiens per nubila corpus.*

- *ergo ubi nudatum prospexit corpus uterque, / atque pudenda*<sup>1141</sup> *uident ficulnis frondibus umbrant* : ces deux vers paraphrasent la fin du verset 3,7, *et cognouerunt quod nudi essent, et consuerunt folia fici et fecerunt sibi tegimenta* comme nous l'avons relevé précédemment, le poème semble souligner le fait que c'est la réciprocité du regard qui engendre la honte, par l'emploi du pronom *uterque* : encore une fois, c'est Avit qui propose quelque chose d'analogue (3,6-10) :

*Utque pudor capto detorsit lumina sensu  
reppulit et miseros alterno a corpore uisus*<sup>1142</sup>,  
*nec iam secura praestatur luce*<sup>1143</sup> *tueri  
signatam fixo peccati stigmatate carnem,  
indumenta petunt [...]*

---

<sup>1141</sup> Morel, puis Martène ont ici corrigé le *quae pūdenda* des manuscrits en *cumque pūdenda* ; mais *cumque* vient doubler syntaxiquement le *ubi* du vers précédent, raison pour laquelle nous avons préféré corriger en *atque pudenda*. Comme l'a relevé Peiper 1891, 347, cet allongement du *u* n'est pas aberrant dans un texte pour lequel les variations de quantités vocaliques servent souvent de cheville métrique, et la correction ne s'imposait peut-être pas ; mais nous lisons chez Ovide, *epist.* 15,119 *utque pudenda mei uideatur causa doloris* avec un *utque* et une structure métrique proche, et surtout, nous retrouvons le terme *pudenda* en *Hept. leu.* 40-41 (*Lv.* 12,3) : *octauus, quo sollemne est truncare pudenda / pelliculam demet ueretri [...]* : il est question de circoncision, et *pudenda* est substantivé pour « les parties génitales ». Ce ne sont donc probablement pas les *corpora* en soit qu'ils trouvent *pudenda*, et la syntaxe ne fonctionne pas très bien avec un *quae* initial.

<sup>1142</sup> Notons, encore une fois, une formulation qui évoque, selon la traduction de N. Hecquet-Noti, un « entendement captif » (*capto sensu*) et des « regards malheureux » (*miseros uisus*), comme pour condamner l'aspiration à l'omniscience (et la « pulsion scopique » qui en découle) qui caractérise le premier couple dans l'*Heptateuchos*. À titre de comparaison, l'*Alethia* donne (1,436-438) : [...] *uestis egenos / en se senserunt homines sexuque latenter / erubere suo [...]*, qui réfère davantage au regard sur soi-même qu'à un regard réciproque ; Dracontius est à la fois plus trivial (*laud.* 1,485-486) : *membra pudenda putant partem, quae est prolis origo, / et qua uentris erat digestio turpis habetur*, et plus raisonneur, en proposant un paradoxe à visée parénétiq ue (1,487-490) : *Omnibus e membris pars mundior illa putatur, / noxia sola magis fuerat quae in corpore toto, / os, aditus mortis, quam protulit atque recepit / lingua suada mali, sed et aures limina mortis.*

<sup>1143</sup> Relevons ici, pour désigner le mode de cognition pré-lapsaire, le syntagme *secura luce* qui pourrait encore passer pour une pointe polémique visant le récit de l'*Heptateuchos*.

L'emploi du participe accompli *nudatum*, « dénudé », relève de la métaphore pathétique<sup>1144</sup>, puisque que les personnages n'ont été dépouillé que de leur innocence, non de leurs vêtements<sup>1145</sup> : une fois encore, notre poème préfère proposer un récit de style subjectif-empathique plutôt qu'un discours de condamnation morale. *Pudenda* vient rappeler en cet endroit du récit la mention *non pudebat illos* qui avait été omise dans la paraphrase de *Gn.* 2,25 ; par ailleurs, par un autre déplacement, les travaux d'aiguille (*Gn.* 3,7 *consuerunt folia fici*) sont omis ici et seront réservés au Seigneur, au vers 132 : *consuit* (*dominus sc.*) *euulsas pecudum de uiscere pelles* (pour *Gn.* 3,21 : *et fecit dominus deus Adae et mulieri eius tunicas pellicias et induit eos*)<sup>1146</sup>. Au lieu de *consuerunt*, le poème use encore du réseau métaphorique de la lumière et de l'ombre, en disant *umbrant*, image utilisée en ce point par tous les autres poètes<sup>1147</sup> à l'exception de Dracontius<sup>1148</sup>.

L'interprétation du drame de la chute que propose *l'Heptateuchos* atténue ainsi la sévérité et l'aspect légaliste du récit juif ; d'un point de vue chrétien, son exégèse est dénuée de traits polémiques, et non-dogmatique par sa valorisation de l'aspiration à la connaissance ; même selon une morale classique, la condamnation attendue de l'*hybris* est introuvable, supplantée par des termes d'empathie et de pitié. L'absence remarquable de toute mention, même

<sup>1144</sup> H. Schlmazgruber relève des parallèles en même contexte, chez Augustin (*gen. ad litt.* 11,31) : *mox ergo ut praeceptum transgressi sunt intrinsecus gratia deserente omnino nudati, quam typho quodam et superbo amore suae potestatis offenderant, in sua membra oculos iniecerunt ea que motu eo, quem non nouerant, concupiuerunt*, et chez Ambroise (*de Noe* 30,115) : *denique nec Adam in paradiso positus nudum se putabat nisi posteaquam praeuaricationis commisit errorem. Et redopertus amictu sapientiae ac iustitiae mandatorumque caelestium praeuaricatione nudatus <se> nudum uidit et foliis operiendum putauit* ; l'un comme l'autre sont, du reste, des amateurs et des utilisateurs fréquents du style pathétique virgilien.

<sup>1145</sup> Voir *supra*.

<sup>1146</sup> Le déplacement sert la vraisemblance du récit (on imagine mal les personnages affolés s'installer pour coudre des vêtements), et prête au Seigneur une prévenance accrue pour ses créatures.

<sup>1147</sup> Cf. *Aen.* 11,66 : *extractosque toros obtentu frondis inumbrant*, et *cento* 208 : *corpora sub ramis obtentu frondis inumbrant* ; *aleth.* 1,438-440 : [...] *tacitis miserabile questi / fletibus umbrosae foliis noua tegmina fici / texunt consertis*, *spir. hist.* 3,20-23 : *umbrosis propter stabat ficulnea ramis / frondentes diffusa comas, quas protenus Adam / uentem capiens raso de cortice librum / adsuit et uiridi solatur ueste ruborem*. Cf. encore Ambroise, *de parad.* 13,63 : *ergo posteaquam spoliatus se illa sinceritate et simplicitate uiderunt integrae incorruptaeque naturae, quaerere mundana et manu facta caeperunt, quibus nuda suae mentis operirent, delectationes delectationibus et mundi huius umbratiles uoluptates uelut folia foliis adsuentes, quibus obumbrarent genitale secretum* ; voir Schmalzgruber 2017, 274, et n. 609.

<sup>1148</sup> Cf. *laud.* 1,491-494 : *uiderat Omnipotens homines didicisse pudorem, / perdiderant quem fraude truci dapibusque comesis, / errantes per prata reos foliisque tegentes / fecundos artus [...]*.



allusive, de la théorie du péché originel<sup>1149</sup> nous semble enfin un élément important au sein du débat sur la localisation chronologique, et les réfutations « augustiniennes » qu'il nous a semblé lire chez Cl. Marius Victorius et Avit de Vienne confirment l'originalité de cette absence, presque scandaleuse, à moins que le poème n'ait été conçu avant la pleine diffusion de ladite doctrine<sup>1150</sup>.

---

<sup>1149</sup> Selon le *DThC*, s.u. « Péché originel », la doctrine augustinienne du libre-arbitre, de la nature déchue et de la grâce est constituée en 397 ; la théorie du péché originel est entérinée lors du 16<sup>e</sup> concile de Carthage, en 418, dans le cadre de la controverse pélagienne.

<sup>1150</sup> L'hypothèse inverse, selon laquelle le poète choisirait sciemment d'ignorer une théorie déjà répandue dans son univers intellectuel et religieux, lui supposerait une audace doctrinale qu'il ne manifeste nulle part.

### 3.3 Le Jugement (91-133 / 3,8-3,24)

Le texte biblique qui présente le jugement et la condamnation du premier couple et du serpent est, en soi, moins difficile que celui qui relate la Chute ; tout d'abord les « accusés » avouent des faits déjà connus, pour se voir, en guise de châtement pour leurs agissements, jetés dans une condition qui est tout aussi familière au lecteur, comme le souligne saint Augustin après avoir cité *Gn.* 3,17-19 (*gen. ad lit.* 11,38) :

*Hos esse in terra labores humani generis quis ignorat ? Et quia non essent, si felicitas quae in paradiso fuerat teneretur, non est utique dubitandum ac per hoc etiam proprie uerba haec primitus accipere ne pigeat.*

Ainsi l'identité de notre condition actuelle avec celle d'Adam condamné prouve-t-elle incidemment la pertinence de l'approche littérale de la Bible ; mais pour le reste, les exégètes semblent s'étendre moins sur ce passage que sur ce qui précède et le traitent un peu comme un épilogue : l'essentiel du drame est déjà joué. Par ailleurs, à ce stade d'une lecture de la *Genèse*, les nombreuses licences anthropomorphiques ont cessé d'étonner, et même des mystères comme la mention du chérubin qui fait tournoyer une épée de feu (*Gn.* 3,24) ne suscitent pas de commentaires très poussés<sup>1151</sup>.

Parmi nos poètes bibliques, l'auteur de l'*Heptateuchos* est celui qui reproduit la structure originale du récit avec le plus de fidélité, et le seul en tout cas à présenter une séquence d'interrogatoires et de sentences<sup>1152</sup> semblable à celle du texte biblique : Proba supprime le témoignage d'Eve et déplace sa condamnation après celle d'Adam ; Cl. Marius Victorius supprime les deux témoignages ; Dracontius ne garde que celui d'Adam et ne détaille pas les châtements ; Avit est celui dont le récit est le plus fidèle à la Bible et donc le plus semblable à celui de l'*Heptateuchos*, mais la structure en disparaît à cause de nombreuses et longues digressions qu'il y insère<sup>1153</sup>.

Aucun des poètes ne mentionne le Chérubin de *Gn.* 3,24, comme si cette figure mythologique avait du mal à s'intégrer au petit conte moral qu'est devenu pour eux le texte de la *Genèse* à cet endroit du récit ; l'auteur de l'*Heptateuchos*, enfin, est le seul à déplacer à la fin du récit la mention des « tuniques de peau » de *Gn.* 3,21, épisode dont, nous allons le constater, il propose une interprétation à rebours de celle des Pères.

---

<sup>1151</sup> Voir, *infra*, p. 438-440.

<sup>1152</sup> L'ordre biblique est : interrogatoire d'Adam, interrogatoire d'Eve, condamnation du serpent, condamnation d'Eve, condamnation d'Adam.

<sup>1153</sup> Le châtement est dans son poème l'occasion de débiter le livre 3, *De sententia Dei*.

### 3.3.1. Interpellation (91-96 / 3,8-3,10)

Forte sub occiduo Domini iam lumine solis  
agnoscunt sonitum trepidique ad deua tendunt ;  
tum Dominus caeli maestum compellat Adamum :  
« Dic, ubi nunc degas ? » ; respondit talia supplex :  
« O Domine, adfatus pauido sub corde tremesco,  
magne, tuos, nudusque metu frigente fatigor. »<sup>1154</sup>

(3,8) *et audierunt uocem domini deambulantis in paradiso ad uesperam et absconderunt se Adam et mulier eius a facie domini in medio ligni paradisi* (3,9) *et uocauit dominus deus Adam et dixit illi Adam ubi es* (3,10) *et dixit illi uocem tuam audiui domine in paradiso et timui quia nudus sum et abscondi me*

Le poème amplifie assez largement cette scène par l’ajout de notations pathétiques : *trepidi*, *maestum*, *supplex*, *pauido sub corde tremesco*, *metu frigente*, viennent ainsi gloser les factuelles mentions bibliques *absconderunt se* (Gn. 3,8) et *timui quoniam nudus sum* (Gn. 3,10). L’insistance sur l’infériorité ontologique de la créature humaine est une occasion de s’apitoyer sur son sort, et non d’insister sur l’impudence de la transgression<sup>1155</sup>.

- *sub occiduo Domini iam lumine solis / agnoscunt sonitum* : le syntagme *sub occiduo lumine solis* est une périphrase qui rend compte de la notation biblique de Gn. 3,8, *audierunt uocem Domini deambulantis in paradiso ad uesperam*<sup>1156</sup> ; comme le note Schmalzgruber 2017, 275, cela distingue l’*Heptateuchos* des poèmes de Proba et de Cl. Marius Victorius, qui ne donnent pas cette circonstance. La périphrase elle-même, *occiduo lumine solis*<sup>1157</sup>, apporte ses

---

<sup>1154</sup> « Mais sous la lumière déjà déclinante du soleil, / ils entendent approcher le Seigneur ; éperdus, ils tentent de se mettre à l’écart ; / alors le maître des cieux interpelle le malheureux Adam : / ‘Dis-moi, où peux-tu bien être maintenant ?’ Et lui, suppliant, répond par ces mots : / ‘Seigneur, le cœur saisi d’effroi, je redoute tes paroles, / toi qui es si grand, et déjà nu, je suis harassé par une crainte qui me glace.’ »

<sup>1155</sup> Le *Centon* de Proba, au lieu du point de vue subjectif d’Adam, propose celui du Seigneur (210-214) : *at non haec nullis hominum rerumque repertor / obseruans oculis caedes et facta tyranni / praesensit : notumque furens quid femina posset. / Continuo inuadit : ‘procul, o procul este profani’ / conclamat, caelum ac terras qui numine firmat*. Cette conception un peu inepte d’un Dieu en fureur qui pousse de hauts cris est l’un des nombreux éléments qui nous rendent difficile de prendre ce texte au sérieux (que dire de ces *caedes et facta tyranni* ?), et d’y voir autre chose qu’un divertissement mondain.

<sup>1156</sup> LXX τὸ δειλινόν ; la Vulgate dit *post meridiem*.

<sup>1157</sup> Cf. *sole occiduo* en *spir. hist.* 5,270-271 : *Non tamen infensas patitur committere partes / sole sub occiduo uicinus praelia Vesper*. La *unctura* se lit chez Ovide, *fast.* 5,558 et *met.* 1,63.

connotations propres : l'adjectif *occiduus*<sup>1158</sup> évoque, bien que discrètement, la déchéance morale subie par les personnages, et c'est ainsi qu'Augustin interprète cette « lumière déclinante » (*gen. ad litt.* 11,33) : ‘*et audierunt uocem Domini dei ambulantis in paradiso ad uesperam*’ : *ea quippe hora tales iam conuenerat uisitari, qui defecerant a luce ueritatis.*<sup>1159</sup> Par ailleurs, il y a une forme d'amphibologie relative au génitif *Domini*, que nous avons naturellement choisi de rapporter au substantif *sonitum*<sup>1160</sup> du vers suivant, mais que le lecteur, dans le vers 91, peut aussi construire avec *lumine* pour lire *sub occiduo lumine Domini*<sup>1161</sup>, ce qui est cohérent avec la lecture augustinienne que nous venons de mentionner. Saint Augustin, du reste, tient à relever la licence anthropomorphique<sup>1162</sup> du verset (*gen. ad litt.* 11,33) :

*nunc tamen quod audierunt uocem dei ambulantis in paradiso ad uesperam, non nisi per creaturam uisibiliter factum est, ne substantia illa inuisibilis et ubique tota, quae patris et filii est et spiritus sancti, corporalibus eorum sensibus locali et temporali motu adparuisse credatur.*

Du reste le poème ne rend pas compte de la *deambulatio* divine, qu'Ambroise comprend comme une désignation figurée de l'omniscience (*de parad.* 14,68) :

---

<sup>1158</sup> *ThLL* 9.2.353.30, s.u., II. : « pertinet ad interitum, perniciem sim., fere i.q. in finem vergens, caducus, mortalis sim. » ; cf. *Heptateuchos*, *Hept. gen.* 124-125 (annonce à Adam de sa condamnation à la condition mortelle) : [...] *in occiduo uenientis tempore mortis, / unde geris corpus, terrae reddare iacenti.*

<sup>1159</sup> Schmalzgruber 2017, 276 : « [...] demnach hat Gott Adam und Eva gerade am Abend aufgesucht, weil diese Zeit dazu passt, dass die beiden sich vom Licht der Wahrheit, also vom Licht Gottes, entfernt haben. » Saint Ambroise propose une interprétation qui relève davantage de la psychologie (*de parad.* 14,68) : *quid est ad uesperam nisi quia culpam suam sero cognoscit et sero uenit quaedam erroris praeteriti uerecundia, quae errorem praeuenire debuerat ?*

<sup>1160</sup> Voir Forcellini, s.u. : « sonitus est sonus, et fere sonus magnus, strepitus » ; le mot se retrouve aussi chez Proba (220-221) dans le même contexte : *Nec longum in medio tempus, cum creber ad aures / uisus adesse pedum sonitus genitorque per auras* et 235 : '*omnipotens, sonitumque pedum uocemque tremesco*', mais rapporté aux bruits de pas du seigneur, et non seulement à sa voix également mentionnée dans le texte biblique (*Gn.* 3, 8 : *et audierunt uocem domini deambulantis*) ; dans des contextes différents, le mot se lit aussi chez Cl. Marius Victorius (*aleth.* 3,299) et Avit (*spir. hist.* 4,485).

<sup>1161</sup> Voir Schmalzgruber p. 276 pour ce syntagme *lumen Domini* qu'on lit en *Isaïe* 2,5 : *domus Iacob uenite et eamus in lumine Domini* ; on le trouve aussi chez Tertullien (*De paenitentia* 1). Sur la construction grammaticale de ces deux vers, voir aussi Mayor, p. 8.

<sup>1162</sup> Pour Théophile d'Antioche (*ad Autolyc.* 2,22), cette « voix du Seigneur » figurait le Logos.

*Sed puto deambulationem quandam esse dei per diuinarum seriem scripturarum, in quibus dei quaedam uersatur praesentia, cum audimus quia ipse aspicit omnia et « oculi Domini super iustos »<sup>1163</sup>, cum legimus quia « Iesus sciebat cogitationes eorum »<sup>1164</sup>, cum legimus : « quid cogitatis mala in cordibus uestris ? »<sup>1165</sup> ; ergo dum haec recensemus, quasi deambulantem cognoscimus deum.*

Le thème de la vanité de la tentative de dissimulation en regard de cette omniscience divine, est présent dans *l'Alethia*<sup>1166</sup>, les *Louanges de Dieu*<sup>1167</sup>, et *l'Histoire spirituelle*<sup>1168</sup> ; mais comme on l'a suggéré, cet acte désespéré ne semble inspirer que de la pitié à l'auteur de *l'Heptateuchos*.

- *ad deuia tendunt* : *tendere ad...* signifie « aller, se diriger vers... »<sup>1169</sup>, avec toutefois une nuance conative qui participe du pathos de la scène ; le substantif *deuia*<sup>1170</sup>, qui désigne ici une cachette que le texte biblique semble localiser plus précisément<sup>1171</sup>, se charge en contexte chrétien, comme l'adjectif *occiduus* examiné ci-dessus, d'une connotation de condamnation morale<sup>1172</sup> : dans les termes du poème, Adam et Eve cherchent ici, en quelque sorte, une « échappatoire »<sup>1173</sup>. Claudius Marius Victorius, assez inspiré par l'épisode, en propose une

<sup>1163</sup> Ps. 33,16.

<sup>1164</sup> Lc. 6,8.

<sup>1165</sup> Mt. 9,4.

<sup>1166</sup> *aleth.* 1,446-451 : [...] *siluas umbrosaue lustra / obtendunt, uanae solacia falsa latebrae. / Nam quo te timidum fas est subducere corpus, / te, te, inquam, qui mox primus retrahendus es, Adam ? / Virtus uiua patris mundi occultissima praesens / implet et immensos exit diffusa recessus.*

<sup>1167</sup> *laud.* 1,531-533 : *an deus omnipotens posset nescire latebras / rupis et ex foliis vestis contexta caducis / aspectus obstare ? [...]*

<sup>1168</sup> *spir. hist.* 3,66-71 : *At primi interea iuvenes conamine casso / per deserta ruunt tutoque abscondita furto / facta putant, caecis optant latuisse tenebris. / Quid iuvat ? Infelix, oculos a iudice flectis ? / Te iudex cernit : nolis cur ipse videre, / cum videare palam ? [...]*

<sup>1169</sup> Forcellini, s.u. « 2-1. Saepe est ire, pergere, iter dirigere, contendere ».

<sup>1170</sup> *ThLL* 5.1.867.60, qui mentionne Isidore (*orig.* 14,8,32) : « sunt loca secreta et abdita, quasi extra uiam ».

<sup>1171</sup> *Gn.* 3,8 : *et absconderunt se Adam et mulier eius a facie domini in medio ligni paradisi.* Harl, p. 108 : « Naturellement, il faut prendre ici le mot *xúlon* (au milieu « de l'arbre », au singulier) pour un collectif » ; le couple se cache donc dans ce qui est au moins un bosquet.

<sup>1172</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 277 : « [...] in übertragenen Sinne für ein Abirren vom rechten Weg bzw. für Sünde verwendet » ; *ThLL* 5.1.867.84. A l'inverse, le terme se lit dans un sens « neutre » chez Avit, en *spir. hist.* 1,282.

<sup>1173</sup> Ambroise, *de parad.* 14,68 : *Fugerat ergo peccator, non quo Dei posset latere conspectum, sed intra conscientiam suam latere cupiebat, opera sua lucere nolebat.*

lecture psychologique, et se le représente comme une tentative de retour dans les entrailles de la terre dont l'homme a été tiré (*aleth.* 1,442-447) :

[...] *quid agant, qua crimen inustum  
seque ipsos fugiant ? Cuperent, si forte paterent,  
condere se terris*<sup>1174</sup> : *adeo contermina pœna  
culpa suae est, ut iam miseros mortale pauentes  
mortis imago iuuat ; siluas umbrosaue lustra  
obtundunt, uanae solacia falsa latebrae.*

- *Dominus [...] compellat Adamum* : *compellere*, qui peut signifier simplement « appeler », connaît un emploi juridique où il signifie « accuser », « mettre en accusation »<sup>1175</sup>. Nous l'avons traduit par « interpellé », qui nous semblait avoir une polysémie intéressante dans ce contexte.

- *Dic, ubi nunc degas ?* Cette mention semble prendre en défaut l'omniscience divine<sup>1176</sup>, mais il est facile de voir dans la question un expédient qui offre à Adam une occasion de se justifier ; comme le relève Augustin (*gen. ad litt.* 11,33), *incredantis uox est, non ignorantis*<sup>1177</sup>. *Degere*, en emploi absolu, signifie ordinairement, « vivre, passer son temps, sa vie »<sup>1178</sup> ; ici, le contexte dicte une traduction telle que « où es tu, où te trouves tu ? »<sup>1179</sup>. Les autres poètes, cependant, ne reprennent pas la question du Seigneur, et n'en rendent compte que via un discours narrativisé, et par le même verbe qu'Augustin et Ambroise, *incredare*<sup>1180</sup>,

---

<sup>1174</sup> « Ces [...] vers illustrent que le schéma originel est brisé et inversé : au lieu de désirer le Ciel et l'ascension vers la nature divine, l'homme se tourne vers le bas, et même le monde souterrain. » Falcon 2017, 76.

<sup>1175</sup> *ThLL* 3.2028.30 « I.B.2 : i.q. reum facere, postulare, in iudicium uocare, accusare » ; cf. *Histoire spirituelle* 1,131-132 : *Tum uarias mundi species caelumque refulgens / mirantem tali compellat uoce Creator [...]*.

<sup>1176</sup> Cf. *Gn.* 3, 9 : *et uocauit dominus deus Adam et dixit illi Adam ubi es ?* Harl 1986, 108 : « Les commentateurs rangent cette question dans la rubrique des anthropomorphismes, car Dieu n'ignore pas où est Adam (Origène, *com. in Math.* 10,14, etc). ».

<sup>1177</sup> Cf. Ambroise, *de parad.* 14,70 : *Quid ergo 'Adam ubi es' ? Id est non 'in quo', sed 'in quibus' es ? Non interrogatio ergo est, sed increpatio. De quibus, inquit, bonis, de qua beatitudine, de qua gratia in quam miseriam recidisti ?* H. Schmalzgruber (2017, 278) s'appuie sur ce dernier texte pour voir dans *dic ubi degas* non une interrogative, mais une exclamative, où *ubi* devient un adverbe relatif.

<sup>1178</sup> *ThLL* 5.1.385.25.

<sup>1179</sup> Cf. *Hept. gen.* 157, adressé à Caïn, [...] *quonam terrarum degat Abelus ?*, dans le même contexte d'interrogatoire d'un coupable.

<sup>1180</sup> *cento* 223-224 : *talibus adloquitur dictis atque increpat ultro ; laud.* 1,496 : [...] *hos increpat ore tonanti ; spir. hist.* 3,74 : *Tum sic terribili primum deus increpat ore.*

verbe bien emphatique si l'on songe que le Seigneur dit simplement : *Adam, ubi es ?* Claudius Marius Victorius, là encore, explicite mieux que les autres son point de vue (*aleth.* 1,460-470) :

*cur ubi sis quaerit, nisi quod te more doloris  
lapsum sponte tua secum non esse fatetur  
et caelo cecidisse sacro ? Sed sancta parentis  
desperare uetat pietas, clementia cuius  
– fas dixisse mihi, fas sit quoque dicta probasse –  
iustitiam excedit. Nec tam me uoce seuera  
corripiens ubi sis, trepido quid pectore uoluas,  
terret quam recreat, quod adhuc post crimina lapsum  
immersumque metu latebris ac paene sepultum  
euocat et reuocat. Nec longa exempla petantur :  
ipsa probat Dominum mitem donatio culpa.*

Ce passage est intéressant pour la caractérisation de l'*Heptateuchos* : l'auteur de l'*Alethia*, en effet, a beau déclarer vouloir « démontrer » la clémence d'un *mitis Dominus*, ses vers n'en sont pas moins constamment agressifs et vindicatifs, quand ils ne sont pas, nous allons le voir sous peu, ouvertement méchants. En l'occurrence, il démontre la clémence de Dieu en insistant sur l'ampleur de la faute et l'indignité du pécheur davantage que sur la mansuétude du juge ; par comparaison, l'*Heptateuchos* n'affirme pas la clémence de Dieu, mais il la donne constamment à voir, au risque sans doute d'affadir le contenu effectif du texte biblique.

- *adfatus [tuos] tremesco* : *adfatus* n'est pas un terme à connotation juridique, mais une désignation poétique et emphatique des « paroles » qui, note Blaise, s'emploie à propos des écrits ou allocutions du pape ou de l'empereur. *Tremesco* est un terme de poésie classique relativement rare, et qu'emploie aussi Proba dans le même contexte<sup>1181</sup> ; Avit, de son côté, propose une intervention d'Adam au discours direct qui est très semblable à celle que l'on lit dans l'*Heptateuchos* (*spir. hist.* 3,77-80) :

[...] « *Tuus, o celsissime, terror  
Mentibus insidens latebram temptare coegit.  
Nam quia nuda forent inopertis corpora membris,*

---

<sup>1181</sup> cento 235 : *Omnipotens, sonitumque pedum uocemque tremesco* ; cf. *Aen.* 3,647-648 où l'objet de la crainte est un groupe de cyclopes : [...] *uastosque ab rupe Cyclopas / prospicio sonitumque pedum uocemque tremesco.*

*Erubui, fateor, caelumque per abdita fugi ».*

Cf. *Hept. gen.* 95-96 :

« *O Domine, adfatus pauido sub corde tremesco,  
magne, tuos, nudusque metu frigente fatigor.* »

Le vocatif, le possessif détaché, le contenu sémantique des termes, et la phraséologie dans son ensemble rendent assez probable qu'Avit ait ici produit une amplification de l'*Heptateuchos*.

- *metu frigente fatigor* : la fraîcheur (*metu frigente*), métaphorique pour l'heure mais inférée thématiquement du *nudus sum* biblique, est une préfiguration, au début du jugement, de la bienveillance qui va être celle du Créateur à l'issue de ce même jugement dans le poème<sup>1182</sup> ; elle introduit par ailleurs un petit réseau métaphorique qui oppose le chaud et le froid selon des modalités que nous allons détailler plus loin.

### 3.3.2. Interrogatoire d'Adam (97-100 / 3,11-3,12)

Tum Dominus : « Quis poma dedit noxalia uobis ? »

« Tradidit haec mulier, dum dicit lumina promptim  
candenti perfusa die liquidumque serenum  
adfulsisse sibi solemque et sidera caeli... »<sup>1183</sup>

(3, 11) *et dixit illi dominus deus quis tibi indicauit quia nudus es nisi de ligno de quo praeceperam tibi de hoc solo ne manducares ex eo manducasti* (3, 12) *et dixit Adam mulier quam dedisti mihi ipsa mihi dedit de ligno et manducaui*

Le texte biblique est ici presque escamoté : 3,11, qui revient sur l'interdiction préalable de *Gn.* 2,16-17 et mentionne la nudité coupable d'Adam, et 3,12, qui semble, dans le texte latin, être le lieu d'une accusation à l'encontre du Seigneur<sup>1184</sup> sont omis, et ne subsiste qu'une question portant sur les circonstances de l'acte<sup>1185</sup> : une procédure juridique remplace un reproche moral.

Les difficultés du texte sont, comme souvent, passées sous silence, au profit d'une

---

<sup>1182</sup> *Hept. gen.* 131-133 : *quis Dominus, pigro ne frigore membra rigerent, / consuit euulsas pecudum de uiscere pelles / operiens nudos calidis de uestibus artus.*

<sup>1183</sup> « Le Seigneur dit : 'Qui vous a donné de ces fruits criminels ?' / 'C'est cette femme qui m'en a remis, en me disant que ses yeux, subitement, / s'étaient vus baignés d'un jour éclatant et qu'un ciel limpide / s'était mis à resplendir devant elle, et le soleil, et les étoiles du ciel...' »

<sup>1184</sup> Voir ci-dessous.

<sup>1185</sup> 97 : *quis poma dedit noxalia uobis ?*



réorganisation esthétique et narrative de la matière biblique : les vers 98-100 constituent ici une amplification qui reprend des termes des vers 84-88 pour clore d'une façon marquante l'épisode de la transgression proprement dite, en attendant le jugement à venir. Dans les autres réécritures, mentionnons l'*abbreviatio* de l'*Alethia*, qui passe sans grand détour du flagrant délit à la sentence (*aleth.* 1,471-472) : *Postquam excussa reos distinxit quaestio summos, / incipit omnipotens [...]*

- *Quis poma dedit noxalia uobis ?* Quand la formulation biblique soulignait implicitement la responsabilité d'Adam et sa désobéissance, celle de l'*Heptateuchos*, « qui t'as donné ce fruit ? », est, comme on l'a dit, circonstancielle, et incrimine en fin de compte plutôt le serpent<sup>1186</sup>. Avec *poma noxalia*, pluriel poétique que nous avons rendu par une tournure partitive, le Seigneur reprend le terme *noxalis* employé dans son interdiction du vers 68 (*Gn.* 2,17) *solliciti, ne forte malum noxale legatis* ; l'hyperonyme *pomum* remplace *malum*. Du reste, la mention de la nudité contenue dans la question du Seigneur est supprimée par le paraphraste ; parmi les autres réécritures, seule celle d'Avit évoque cette circonstance humiliante et insiste à son propos<sup>1187</sup>.

- *Tradidit haec mulier [...]* : l'omission de la relative *quam dedisti mihi* incrimine Eve seule<sup>1188</sup>, quand le texte biblique latin paraissait blâmer le Créateur. L'hypotexte grec cependant, use en *Gn.* 3,12 d'une tournure un peu étrange : ἡ γυνή, ἣν ἔδωκας μετ'ἐμοῦ, littéralement « la femme que tu as donnée avec moi », et le caractère inusité du tour a suscité chez les alexandrins des interprétations allégoriques<sup>1189</sup>. Augustin voit dans cette allégation d'Adam une impudence caractérisée, une *superbia* qu'il présente avec son éloquence

<sup>1186</sup> Ambroise, en faisant jouer les équivalences allégoriques qu'il tire de l'exégèse philonienne (voir *supra*, p. 299, n. 667), en arrive de même à donner le premier rôle au serpent (*de parad.* 15,73) : *delectatio igitur prima est origo peccati, ideoque non mireris cur ante serpens damnetur iudicio Dei, secundo mulier, tertio uir.*

<sup>1187</sup> *spir. hist.* 3,81-94 : « *Et quis, ait, subitum concussit corde pudorem ? / Visus et unde nouus ? Nam te nec uellera dudum / nec contexta prius uelauit tegmine uestis. / Forma rudis proprio melius contenta decore / iudice se placuit ; sed postquam fœdere rupto / interdicta tuus perstrinxit germina gustus, / naturale tibi tegmen non sufficit unum, / hactenus et nudis nunc denudata patescunt, / arguit obscenus quia turpia corpora motus* ». / *Ille ubi conuictum claro se lumine uidit, / prodidit et totum discussio iusta reatum, / non prece submissa ueniam pro crimine poscit, / non uotis lacrimisue rogat nec uindice fletu, / praecurrit meritam supplex confessio pœnam.*

<sup>1188</sup> La responsabilité de la femme est dénoncée dès *Si.* 25,24 : ἀπὸ γυναικὸς ἀρχὴ ἁμαρτίας, καὶ δι'αὐτὴν ἀποθνήσκομεν πάντες ; puis, chez Paul, *Rm.* 7,9-11, *2 Cor.* 11,3, et *1 Tm.* 2,13-15.

<sup>1189</sup> Voir Harl 1986, 109 : « Philon (*Leg.* 3,56-57) commente ce tour [...] en faisant d'Eve la « sensation » donnée à l'« intellect » : la femme n'a pas été donnée à l'homme pour qu'elle soit sa propriété, mais il l'a laissée libre » ; cf. aussi Origène *c. Cels.* 4,38.

coutumière comme relevant du « type psychologique » du pécheur<sup>1190</sup>. C'est la lecture que suit manifestement Avit<sup>1191</sup>, de loin le plus prédicateur des poètes bibliques, et le plus attaché en la circonstance à établir la bassesse morale d'Adam pécheur. En revanche, Ambroise, de même que notre poète, ne relève pas le tour dans *De paradiso*, d'autant moins qu'il ne rend pas du tout compte de *Gn. 3,12*, et semble au contraire prendre la défense d'Adam dans cette peu glorieuse circonstance (*de parad. 14,70* : [...] *cur ante increpatur Adam, cum mulier ante gustauerit ?*), avant de fournir une hypothèse un peu rhétorique et manquant de conviction : *sed a praeuaricatione sexus infirmior cæperit, a uerecundia et excusatione fortior, ut femina erroris causa fuerit, uir pudoris*. Augustin semble répondre à la question dans *De Genesi ad litteram 11,34* :

*Hoc sane ad aliquam pertinet significationem, quod sicut praeceptum uiro datum est, per quem perueniret ad feminam, ita uir prior interrogatur; praeceptum enim a Domino per uirum usque ad feminam, peccatum autem a diabolo per feminam usque ad uirum.*

- *dicit lumina promptim / candenti perfusa die liquidumque serenum / adfulsisse sibi solemque et sidera caeli* : au lieu de faire preuve d'arrogance comme chez Avit, Adam rapporte dans notre poème les termes de persuasion d'Eve, dans une tirade emphatique qui reprend le style sublime du narrateur aux vers 84-88<sup>1192</sup>. Rappelons les vers concernés, d'abord (v. 84), lorsqu'Eve consomme le fruit :

*adfulsit nulla maculatum nube serenum*

Puis, quand vient le tour d'Adam (87-88) :

---

<sup>1190</sup> Voir *c. manich. 2,209* : *nihil est autem tam familiare peccantibus, quam tribuere Deo uelle undecumque accusantur, et gen ad litt. 11,35* : *Superbia ! Numquid dixit : peccaui ? Habet deformitatem confusionis et non habet confessionis humilitatem. Ad hoc ista conscripta sunt, quia et ipsae interrogationes nimirum ad hoc factae sunt, ut et ueraciter et utiliter scriberentur, quia, si mendaciter, non utique utiliter, ut aduertamus, quo morbo superbiae laborent homines hodie non nisi in creatorem conantes referre, si quid egerint mali, cum sibi uelint tribui, si quid egerint boni. Vel potius illum uult ostendere peccasse, se autem esse innocentem.*

<sup>1191</sup> *spir. hist. 3,95-107* : *Iamque miser factus nondum miserabilis ille est, / erigitur sensu tumidisque accensa querellis / fertur in insanas laxata superbia voces : / « Heu male perdendo mulier coniuncta marito, / quam sociam misero prima sub lege dedisti, / haec me consiliis uicit devicta sinistris, / haec sibi iam notum persuasit sumere pomum. / Ista mali caput est, crimen surrexit ab ista. / Credulus ipse fui, sed credere tu docuisti / conubium donans et dulcia vincula nectens. / Atque utinam felix quae quondam sola vigebat, / caelebs vita foret talis nec coniugis unquam / fœdera sensisset comiti non subdita pravae ! ».*

<sup>1192</sup> Le discours d'Eve à Adam aux vers 85-86 n'était pas rapporté, mais simplement « narrativisé » : *tum sapor, inlecebram mellitis faucibus indens, / perpulit insueto munus deferre marito.*

*quod simul ac sumpsit, detersa nocte, nitentes  
emicuere oculi mundo splendente sereni.*

*Nulla maculatum nube* est ainsi repris par *liquidum*<sup>1193</sup> ; à l'obscurité « balayée » (*detersa nocte*) répondent des yeux soudains « inondés » par la lumière du jour (*perfusa die*)<sup>1194</sup> ; *lumina* répond à *oculi* et *adfulsisse* à *emicuere*. Le fait, plus évident dans le rapport d'Adam que dans le récit initial, qu'il s'agissait d'un événement extraordinaire et qui ne relevait pas du cycle connu de la nature, est soulignée par le fait qu'il parle de voir « étinceler » simultanément le soleil et les étoiles<sup>1195</sup> (*solemque et sidera caeli*), ce qui, sur le plan de l'expression poétique, est un *adynaton* qui sert une impression d'enthousiasme et de trouble chez le locuteur. Dans l'ensemble le retour, avec une simple *uariatio*, de termes lus auparavant, donne une tonalité de candeur et d'honnêteté au discours d'Adam : si l'on compare aux termes de la Bible latine et à la lecture qu'en fait saint Augustin, il s'agit davantage dans le poème d'une confession sincère que d'une vile tentative pour incriminer autrui<sup>1196</sup>. Dracontius, de même, atténue largement la méchanceté que l'on pourrait inférer de la réponse d'Adam ; comme l'auteur de l'*Heptateuchos*, son but premier semble être d'assurer la compassion du lecteur pour le sort du protagoniste, et non de le blâmer comme le commande ici une théologie bien ordonnée (*laud.* 1,533-543) :

[...] *Deo tunc uoce reatus  
crimine femineo semet peccasse fatetur  
infelix coniux, in coniuge facta redundat  
et reus accusat ; sed non purgandus agebat  
sed sic participem propter solacia cladis  
consciuit socius, ceu femina duxit  
ad scelus horrendum vel saeua piacula mortis.*

---

<sup>1193</sup> Pour le groupe *liquidum serenum*, cf. Prudence, *c. Symm.* 1,414.

<sup>1194</sup> Cf., au vers 34, l'image similaire lors de l'« anesthésie » d'Adam, *ilicet inriguo perfundit lumina somno* voir pt. 2.3., p. 310.

<sup>1195</sup> H. Schmalzgruber (2017, 282) a décelé un parallèle dans la poésie érotique de Catulle : « Darüber hinaus könnte durch die Sonne in Verbindung mit *candenti* (v. 99) und *adfulsisse* (v. 100) der erotische Kontext von Catull. 8,3.8 aufgerufen werden (*fulsere quondam candidi tibi soles* bzw. *fulsere uere candidi tibi soles*) und Evas Worten auch eine in erotischer Hinsicht verführerische Kraft beigemessen werden, die Adam als Mann zusätzlich entlasten würde ». La thématique érotique cela étant, resterait très allusive.

<sup>1196</sup> Ces considérations sont bien entendu, et expriment le résultat d'une comparaison avec l'hypotexte biblique : il n'en reste pas moins vrai qu'Adam commence au vers 98 par dire « *tradidit haec mulier* ».

*Supplicio sociante duos relevare reatum  
 credidit infelix, si par sententia damnet,  
 quos par culpa tenet (gradus illic temporis inter-  
 est tantum, nam causa ligat communis utrumque).*

Dracontius lie ainsi le sort d'Eve et d'Adam et partage la responsabilité d'une façon équitable, ce qui nous semble être aussi, implicitement, la lecture de l'auteur de l'*Heptateuchos*.

D'une manière plus anecdotique, relevons dans notre poème l'emploi de l'adverbe *promptim*, un mot rare<sup>1197</sup> que l'on ne lit pratiquement que dans l'*Heptateuchos* ; relevons enfin l'hyperbate au vers 100, *solemque et sidera caeli*<sup>1198</sup>, que nous avons tenté de rendre par une aposiopèse, et qui nous semble impliquer une confusion et un trouble de la part du locuteur.

### 3.2.6. Interrogatoire d'Eve (101-106 / 3,13)

Protinus ira dei turbatam territat Euam,  
 auctorem uetiti dum quaerit maximus acti ;  
 illa sub haec pandit : « Serpentis suasa loquellis  
 accepi fallente dolo blandoque rogatu ;  
 nam sua uipereis intexens uerba uenenis,  
 haec mihi prae cunctis narravit dulcia pomis. »<sup>1199</sup>

(3, 13) *et dixit deus mulieri quid hoc fecisti et dixit mulier serpens seduxit me et manducaui*

Le contenu de *Gn.* 3,13 est amplifié sur six vers qui, comme par le résultat d'une contamination par la rhétorique enjôleuse du serpent, sont le lieu d'une débauche

<sup>1197</sup> Le *ThLL* (10.2.1891.60) dit : « legitur apud solum Cyprianus Gallus », mais les bases en lignes donnent actuellement une autre occurrence, chez Bède le Vénérable, *Vita Cuthberti metrica* 5,151. Dans l'*Heptateuchos*, nous trouvons 13 occurrences, 6 dans le livre de la *Genèse* (98, 227, 704, 875, 944, 1391), 3 dans *exod.* (108, 922, 945), 1 *lev.* (238), 1 dans *num.* (234), et 2 dans *Ios.* (83, 152). Sur les advebes en *-tim* en général et leur fréquence dans l'*Heptateuchos*, voir p. 71.

<sup>1198</sup> La fin d'hexamètre *sidera caeli* est relativement fréquente : on dénombre 30 occurrences dans la base *pedecerto*, dont Virgile, *georg.* 2,1et 4,58, *Aen.* 1,259, Ovide *met.* 7,580 ; dans l'*Heptateuchos*, outre cette occurrence, *gen.* 1117 et *exod.* 1191.

<sup>1199</sup> « Et c'est Eve, égarée, que frappe aussitôt d'épouvante la colère de Dieu, / comme le Très-haut s'enquiert de l'auteur de l'acte défendu ; / questionnée de la sorte, elle avoue : 'Je les ai pris, persuadée par les paroles du serpent, / abusée par le piège de ses flatteries pressantes ; / en effet, mêlant ses paroles de ses venins de vipère, / il m'a décrit ces fruits comme plus doux qu'aucun autre.' »

d'allitérations : les dentales aux vers 101-102<sup>1200</sup>, les sifflantes au vers 103<sup>1201</sup>, les liquides en 103-104<sup>1202</sup>, les spirantes vélares enfin au vers 105<sup>1203</sup>, donnent à ces vers une qualité musicale qui semble excuser Eve de s'être ainsi laissé persuadée, ou au moins expliquer les moyens de la persuasion. Les épithètes et les verbes saturent de pathos le sec dialogue biblique ; la question du Seigneur est narrativisée quand seule la réponse d'Eve est maintenue au discours direct, dans une scène qui oppose la majesté et la puissance divine à la fragilité d'une créature humaine otage de ses sens. La réponse d'Eve est peu traitée par les autres paraphrastes ; Avit la donne au discours indirect<sup>1204</sup>, et seule Proba lui fait l'honneur d'une réplique rapportée sans grand relief<sup>1205</sup>.

- *ira dei turbatam territat Euam : ira dei*, qui est une locution fréquemment employée dans les élégies ovidiennes dans le cadre de lamentations des amants contre la cruauté du destin<sup>1206</sup> fonctionne ici comme une périphrase qui désigne Dieu vengeur du péché ; si la locution n'est pas absente des versions latines de l'Ancien Testament<sup>1207</sup>, sa résonance eschatologique est évidente dans le corpus néotestamentaire, et elle est notamment employée à six reprises dans l'*Apocalypse*<sup>1208</sup>. H. Schmalzgruber relève qu'une telle conception qui justifie la « colère divine », conception formalisée par la littérature patristique<sup>1209</sup>, se démarque de la tradition philosophique classique qui faisait de la colère une passion regrettable ; il nous semble pourtant que le poème ne se place pas sur ce terrain, et que la locution y est une périphrase

<sup>1200</sup> *Protinus ira Dei turbatam territat Euam, / auctorem uetiti dum quaerit maximus acti* ; on peut relever aussi l'écho interne entre *turbatam* et *territat* qui se succèdent.

<sup>1201</sup> *Illa sub haec pandit* : « *Serpentis suasa loquellis* / [...].

<sup>1202</sup> *illa sub haec pandit* : « *Serpentis suasa loquella / accepi fallente dolo blandoque rogatu*.

<sup>1203</sup> *nam sua uipereis intexens uerba uenenis* / [...].

<sup>1204</sup> *spir. hist.* 3,113-115 : *Illa pudens tristisque genas suffusa rubore / auctorem sceleris clamat decepta draconem, / qui pomum vetito persuasit tangere morsu*.

<sup>1205</sup> *cento* 241-243 : *suasit enim, scis ipse, neque est te fallere cuiquam. / Ut uidi, ut perii, ut me malus abstulit error, / contigimusque manu | quod non sua seminat arbor*.

<sup>1206</sup> Cf. *pont.* 1,4,44 et 2,8,76 ; *trist.* 1,5b,40 ; 1,10,42 ; 5,12,14.

<sup>1207</sup> *Ps.* 77,31 : *simulatores et callidi provocant iram Dei neque clamabunt cum uincti fuerint*.

<sup>1208</sup> Cf. *Jn.* 3,36 (dans la bouche de Jean le Baptiste) : *qui credit in Filium habet uitam aeternam qui autem incredulus est Filio non uidebit uitam sed ira Dei manet super eum* ; et aussi chez Paul, *Rm.* 1,18, *Ep.* 5,6, *Col.* 3,6, 1 *Th.* 2,16 ; enfin, *Ap.* 14,10 ; 14,19 ; 15,1 ; 15,7 ; 16,1 ; 19,15.

<sup>1209</sup> L'auteur mentionne Lactance et le traité *de ira Dei*, ou Augustin, *epist.* 184 A 1,2 ; voir Schmalzgruber 2017, 283. Cf., dans l'*Histoire spirituelle* 3,108-109 : *Hac igitur rigidi commotus mente Creator / maerentem celsis compellat uocibus Euam* / [...]. Pris en un sens littéral cela étant, l'idée que le Créateur puisse se montrer *commotus* présente des couleurs de paganisme.

métonymique, une sorte d'épiclèse qui désigne Dieu dans une fonction particulière d'administration de la justice. *Territare*, surenchère fréquentative sur *terrere*, est un verbe usité principalement en poésie<sup>1210</sup>, et son emploi permet de mesurer l'amplification pathétique en ce lieu : rappelons en effet que le texte biblique paraphrasé est *dixit deus mulieri quid hoc fecisti*.

- *maximus* : le superlatif n'est pas un terme courant pour désigner le Seigneur<sup>1211</sup>, et dénote le haut rang d'une dignité indéterminée, d'où notre traduction le « Très-haut », probablement discutable : dans ce contexte juridique, il pourrait désigner Dieu dans son rôle de magistrat suprême<sup>1212</sup>.

- *Illa sub haec pandit serpentis suasa loquellis / accepi* : *illa / ille sub haec* est une formule attestée chez Virgile et dans la poésie hexamétrique pour annoncer le changement de tour de parole dans un dialogue rapporté<sup>1213</sup>. L'emploi de *pandere* comme verbe d'élocution<sup>1214</sup> n'est pas banal : il peut désigner, en poésie, le dévoilement, à valeur initiatique, d'un contenu intellectuel occulte<sup>1215</sup>, mais ici, il dénote une confession dont, comme dans le témoignage d'Adam, l'intensité émotionnelle garantit par ailleurs la sincérité. De même, saint Ambroise relève l'authenticité de la confession d'Eve, qui explique selon lui la clémence de sa condamnation ultérieure<sup>1216</sup>. *Loquellis*<sup>1217</sup> désigne « les paroles », « le langage », au sens de

---

<sup>1210</sup> Notamment, en même position métrique, *Aen.* 4,187, 11,351, et 12,852.

<sup>1211</sup> On le retrouve toutefois en *Hept. gen.* mais en tant qu'épithète de *regnator* (961) : *Deus aetheriae regnator maximus aulae* : au vers 1235, il désigne le chef-pâtissier du Pharaon : *post haec uisa sibi pistorum maximus infit* / [...].

<sup>1212</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 283 ; comme le relève l'auteur, la titulature de Jupiter, « *Optimus Maximus* », vient à l'esprit, mais nous observons cependant que les poètes classiques ne semblent pas nommer Jupiter « *Maximus* ».

<sup>1213</sup> Cf. *Hept. Ios.* 133, et *Aen.* 5,394, Silius Italicus *pun.* 13,772, Stace *theb.* 3,516 et 11,298, Juvencus, *Eu. Libr. IV* 2,113 ; 2,193 ; 2,259 ; 3,138. Elle est habituellement suivie du discours direct sans verbe introducteur, à l'exception des deux exemples de l'*Heptateuchos* et de Juvencus 3,138 (*illa sub haec fatur*).

<sup>1214</sup> *ThLL* 10.1.198.80 s.u. 2. Pando I.B.2. : « dictis, scriptis (siue mero respectu eloquendi, proferendi [...], siue cum colore explicandi illustrandi [...], notionem patefaciendi se uerbis) ».

<sup>1215</sup> *de rer. nat.* 5,54 [...] *omnem rerum naturam pandere dictis*, *Aen.* 6,266-267 *Sit mihi fas audita loqui, sit numine uestro / pandere res alta terra et caligine mersas* ; et aussi *Aen.* 3, 252 et 3, 479, Ovide *met.* 4, 679, Lucain 6,590.

<sup>1216</sup> *de parad.* 14,72 : *ergo quia Eua ipsa confessa est delictum, mitior sequitur et profutura sententia, quae condemnaret errorem et ueniam non negaret, ut ad uirum suum conuersa seruiret*.

<sup>1217</sup> Voir *ThLL* 7.1.1656.35 : « loquendi actus uel effectus ».

« façon de s'exprimer » : c'est la manière dont le serpent tourne les choses, source de *uoluptas*, plus que le contenu, qui a eu raison d'elle.

- *accepi fallente dolo blandoque rogatu* : nous comprenons *dolo blandoque rogatu* comme un *hendyadyn*, qu'il nous a semblé difficile à reproduire en français ; nous proposons « abusée par le piège de ses flatteries pressantes »<sup>1218</sup>.

- *sua uipereis intexens uerba uenenis* : *uipereis uenenis* est une *iunctura* attestée<sup>1219</sup> ; l'image du « tissage » malveillant se lit chez Ambroise dans le même contexte, dans une définition de l'action du serpent (*de parad.* 12,56) : *simulat se uerba dei dicere et proprios intexit dolos*.

### 3.4. La sentence (107-133 / 3,14-3,24)

Observons tout d'abord que l'*Heptateuchos* a donné la paraphrase de *Gn.* 3,20, qui voit la femme baptisée du « nom de la vie, qui se dit *Eve* », au vers 37<sup>1220</sup>, juste après sa création de la côte d'Adam, tandis que sa localisation à la fin du chapitre 3 en fait une contrepartie de la mortalité contractée par la désobéissance ; ça n'est pas la première fois que nous observons dans le poème de telles réductions des difficultés théologiques et des réalités déplaisantes. Autre modification de la structure, la paraphrase de *Gn.* 3,21, qui est le verset évoquant les « tuniques de peau », va être déplacé, comme nous allons le constater, afin de ménager une conclusion reconfortante à ce récit de la Chute. Pour le reste, le texte biblique va surtout faire l'objet d'amplifications quantitatives et d'ornementations épidiqtiques, comme lors de chaque allocution solennelle du Seigneur<sup>1221</sup> ; d'une façon générale, si l'on excepte la question du sort de la femme, la « sentence de Dieu »<sup>1222</sup> ne suscite pas chez les poètes d'interprétations très contradictoires<sup>1223</sup>, et l'on semble s'accorder sur l'idée que notre sort est dur mais juste, et certainement regrettable. Ainsi Dracontius, de même qu'il ne donnait que l'interrogatoire d'Adam, ne donne qu'une seule condamnation générale sans s'arrêter à celle du serpent : ses antithèse un peu scolaires (*pietate seuera*, etc.) résumant assez bien l'impression générale de

---

<sup>1218</sup> H. Schmalzgruber traduit : « da sie mich mit Arglist und smeichelnder Bitte täuschte ».

<sup>1219</sup> Lucain 9,636, Prudence *perist.* 13,57, Sedulius *pasch. carm.* 2,186, Claudien *carm. maiora* 2,9 et dans la réécriture vétérotestamentaire, *aleth.* 1,419 et Ps.-Prosper *de prou. Dei* 876.

<sup>1220</sup> Voir section 2.4. du commentaire, p. 316-317.

<sup>1221</sup> Voir chapitre 3, p. 80, à propos des discours de Dieu dans l'*Heptateuchos*.

<sup>1222</sup> *De sententia Dei* est le titre du livre 3 de l'*Histoire spirituelle* d'Avit de Vienne.

<sup>1223</sup> Voir la citation d'Augustin mentionnée ci-dessus, p. 410 (*gen. ad lit.* 11,38) : « *hos esse in terra labores humani generis quis ignorat ?* »

résolution douce-amère que l'on retire à la lecture de cet épisode chez les poètes comme chez les exégètes (*laud.* 1,544-562) :

*Exsurgit censura Dei pietate seuera  
et uitae mortisque simul sententia fertur ;  
supplicium infelix, quo mors datur atque negatur,  
ultio uitalis cohibetur limite mortis :  
pœna mori crudelis erat, sed uiuere peius.  
Otia delicias perdunt discutuntque labores  
qui cultore Deo fructum telluris habebant ;  
agricolam Dominum qui non diuiserat unquam  
– ipse rigator erat, sator altor messor arator –  
offendunt hunc ambo pium : truduntur ab horto  
perpetui floris, nec habet sub iure reorum,  
et uitae mors meta datur cum fine malorum.  
Magna dei pietas, uenia qui temperat iras :  
uita grauis hominum subciditur impete mortis,  
quae recidiua magis conuersis corde resurgit.  
mors mundanorum requies uel certa laborum  
et male uiuenti praestatur fine salutis :  
continuans quodcunque nocet prauumque bonumque.*

Incidentement, nous voyons dans cet exemple à quel point le poème de Dracontius s'éloigne d'une simple paraphrase ; reprenons donc à présent le fil du récit biblique, tel que le suit en tout cas l'auteur de l'*Heptateuchos*.

#### **3.4.1. Condamnation du serpent (107-113 / 3,14-3,15)**

*Illicet Omnipotens condemnat gesta draconis  
praeciens cunctis inuisum uiuere monstrum,  
pectore mox fuso prorepere, tum sola morsu  
mandere, mansuro quaecumque in tempora bello  
humanos inter sensus ipsumque labentem,  
uertice ut abiecto pronus post crura uirorum*



serperet et calces, dum labens comminus instat.<sup>1224</sup>

(3,14) *et dixit dominus deus serpenti quoniam fecisti hoc maledictus tu ab omnibus pecoribus et ab omnibus bestiis quae sunt super terram super pectus tuum et uentrem ambulabis et terram edes omnibus diebus uitae tuae* (3,15) *et inimicitias ponam inter te et mulierem et inter semen tuum et semen eius ipse tuum calcabit caput et tu obseruabis calcaneum eius*

Le texte biblique qui détaille le châtement du serpent présente la syntaxe redondante des formules d'exécration, et fait sans doute usage, à l'origine, du procédé du parallélisme hébraïque<sup>1225</sup> : il convient à propos de ce passage de renvoyer au *magnum opus* de M. Roberts qui en propose une étude littéraire précise<sup>1226</sup>, et convoque ici une intéressante notion d'« abondance compensatoire » par laquelle le poète latin transposerait la stylistique archaïque du texte original<sup>1227</sup>. Une longue phrase, qui court sur sept vers, use ainsi de l'hypotypose pour mimer la morphologie et les déplacements tortueux du serpent, et en faire une manifestation de sa bassesse et de sa duplicité morale ; elle est fortement ornée par des ablatifs en balancement<sup>1228</sup>, des homéotéleutes<sup>1229</sup>, une paronomase *mansuro / mandere*, ou encore des allitérations omniprésentes. Enfin, il faut relever que la condamnation du serpent et celle de la femme sont rapportées au style indirect, contrairement à celle de l'homme : dans le texte biblique, toutes trois sont rapportées au discours direct.

Sur le plan du contenu, cet assez long passage se réduit à peu d'éléments<sup>1230</sup> : il s'agit de l'abaissement d'un orgueilleux qui a voulu dépasser sa condition, et qui est ramené à la bassesse de ses appétits signifiée par son mode de déambulation, et voué à une aversion universelle ; notons aussi que les deux autres poèmes qui paraphrasent le passage, l'*Alethia* et

---

<sup>1224</sup> « Alors le Tout-puissant condamne les agissements du serpent / en l'assignant à vivre comme une aberration, haï de tous ; / l'ayant bientôt abattu sur le ventre, il le condamne à se traîner en avant, / à mordre la poussière, dans guerre qui durerait toujours / entre l'entendement des hommes et lui, qui rampe ; / afin qu'il glisse, penché en avant, la tête basse, derrière / les jambes des hommes et que tu le piétines lorsqu'il vient te menacer en rampant. »

<sup>1225</sup> Voir p. 57, et n. 230 ; ici, les parallélismes sont : *ab omnibus pecoribus / ab omnibus bestiis ; pectus / uentrem ; semen tuum / semen eius ; ipse tuum calcabit caput / tu obseruabis calcaneum eius*.

<sup>1226</sup> Voir Roberts 1985, 134-135.

<sup>1227</sup> *Ibid.*, 135 : « out of the Hebrew parallelism the poet creates classical *copia uerborum* »

<sup>1228</sup> Ablatifs nominaux, *pectore, morsu*, ou verbaux *fuso, mansuro, abiecto*.

<sup>1229</sup> Les infinitifs *prorepere, mandere*

<sup>1230</sup> Saint Augustin, dans sa perspective littéraliste, doit voir ici un sens figuré (*gen. ad litt.* 11,36) : *tota ista sententia figurata est nec aliud ei debet scriptoris fides narrationisque ueritas, nisi ne illam dictam fuisse dubitemus*.

l'*Histoire spirituelle*<sup>1231</sup>, se bornent de même à amplifier et à reformuler la véhémence biblique, à l'exception de cette petite glose exégétique de l'*Alethia* 1,479-482 :

*tu maledictus eris et peior, quam tegis intus,  
inuida mens, coluber, qui caelum intrare creatos  
deiecisti homines uetitasque attingere fruges  
fraude tua impulsis praedurae mortis origo es.*<sup>1232</sup>

Examinons les termes de cette *copia uerborum* dans l'*Heptateuchos* :

- *Omnipotens condemnat gesta draconis* : *Omnipotens* remplace ici *Dominus Deus*, comme chez Proba (*cento* 224) et Cl. Marius Victorius (*aleth.* 1,472) ; le terme *draco*<sup>1233</sup> est une désignation traditionnelle du serpent dans la poésie classique, mais qui, les siècles passant, tend à dénoter en particulier des créatures mythologiques plus proches de ce que nous entendons aujourd'hui par « dragon » : en l'occurrence, une précision telle que *pectore mox fuso*, au vers 109, tend à laisser entendre que l'être en question n'était pas précédemment un « serpent » à proprement parler.

- *praecipiens cunctis inuisum uiuere monstrum* : le poète utilise plusieurs fois le verbe *praecipere* dans le *liber geneleos* pour exprimer l'exercice du jugement divin : outre celle-ci, une seconde fois au vers 115, puis au vers 399, pour la destruction de la tour de Babel, puis au vers 502 pour assurer Abraham de son soutien<sup>1234</sup>. Le groupe nominal *inuisum monstrum* est une antithèse étymologisante originale<sup>1235</sup> autour du sème de la vue ; le substantif *monstrum*, par ailleurs, confirme l'acception tératologique du terme *draco* avancée ci-dessus.

- *pectore mox fuso prorepere, tum sola morsu / mandere* : la position allongée sur le ventre (*pectore fuso*) à laquelle est vouée le serpent, de même que la reptation, sont pour saint Ambroise l'image de la subordination aux appétits terrestres et de l'incapacité à s'élever vers

---

<sup>1231</sup> Voir *aleth.* 1,478-496 et *spir. hist.* 3,116-136 ; le *Centon* de Proba (244-251), faute d'avoir trouvé dans son répertoire virgilien la matière adéquate, fait ici un peu exception.

<sup>1232</sup> Cf. *spir. hist.* 3,130-131 : *Inter cuncta, replent quae nunc animantia mundum, / auctor mortis eris, fies gravis omnibus horror.*

<sup>1233</sup> Voir *ThLL* 5.2060.59, I. A. : « A fere i. q. serpens, anguis (apud recentiores plerumque magni serpentes hoc nomine significantur) » ; cf. *hept. gen.* 118, où le terme est rappelé dans le cadre du jugement d'Adam.

<sup>1234</sup> 115 : *praecipitur duro discrimine ponere partum* ; 399 : *praecipiens uarias raptim prorumpere uoces* ; 502 : *praecipit ut cuncta uacuet formidine pectus.*

<sup>1235</sup> Fait relevé par Schmalzgruber 2017, 287.

le divin<sup>1236</sup> ; la vocation à se nourrir de la terre participe de la même isotopie, mais la locution *sola mandere* connaît un précédent virgilien en *Aen.* 11,699 : *mandit humum moriensque suo se in uolnere uersat*<sup>1237</sup>, où elle signifie ce que nous entendons par « mordre la poussière ».

- *mansuro quaecumque in tempora bello / humanos inter sensus ipsumque labentem* : notons le participe futur de *mansuro*, qui est la forme verbale naturelle de la prophétie et de la prédestination en latin ; le *bellum humanos inter sensus ipsumque labentem* exprime visuellement une insistance ironique sur le sort de celui qui doit ramper aux pieds de ceux qu'il a voulu humilier : la reptation est mentionnée quatre fois en seulement sept vers avec *prorepere* (109), *serperet* (113) et *labens* (113).

- *uertice ut abiecto pronus post crura uirorum / serperet et calces, dum labens comminus instat* : les termes relèvent encore du sermon contre les appétits terrestres ; la position *post crura uirorum* d'abord (*de parad.* 15,74) :

*Ergo si sapientia diaboli feris inmanissimis comparatur, quibus intra pedes pectus sit, si etiam homines qui terrena sapiunt nec interiore affectu eriguntur ad caelum utero uidentur reptare per terram, utique uentrem animae nostrae non corruptibilibus saeculi huius implere, sed magis dei uerbo satiare debemus.*

L'adjectif *abiectus*, ensuite, qui dans la tradition intellectuelle latine désigne par excellence le sort des bêtes, tournées vers la terre, quand seul l'homme se tourne vers le ciel<sup>1238</sup> : chez Cicéron (*leg.* 1,26) :

*Nam cum ceteras animantes abiecisset ad pastum, solum hominem erexit et ad caeli quasi cognitionis domicilii que pristini conspectum excitavit [...]*

Chez Lactance encore (*inst. diu.* 2,18, 6) :

*quod qui fecerit, hic plane sapiens, hic iustus, hic homo, hic denique caelo dignus iudicabitur, quem suus parens non humilem nec ad terram more quadrupedis abiectum, sed stantem potius ac rectum sicut eum fecit adgnouerit.*

---

<sup>1236</sup> *de paradiso* 15,74 : *Qui sunt qui in utero suo ambulant nisi qui uentri et gulae uiuunt, quorum deus uenter et gloria in pudendis eorum, qui terrena sapiunt et cibo onerati ad terrena curuantur ?*

<sup>1237</sup> Voir Roberts 1985, 134 ; l'expression virgilienne connaît elle-même un antécédent homérique, *Il.* 11,749 ὁδᾶξ ἔλον οὐδᾶς, cf. *hept. gen.* 83, lorsqu'Eve mort dans le fruit défendu : *Illicet ut niueo iam mitia dente momordit*, expression assez analogue à *morsu mandere* que nous lisons ici.

<sup>1238</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 290.

*Pronus* évoque encore la même idée<sup>1239</sup>. La clause *comminus instat*, enfin, a un précédent chez Lucain 7,106, se lit également en *hept. exod.* 488 et 583.

En insistant à ce point sur l'abaissement du serpent, la poète, conformément à sa croyance en la bienveillance et en la mansuétude divine, souligne en quelque sorte la dignité qui est conservée à l'homme au moment de la Chute.

### 3.4.2. Condamnation de la femme (114-116 / 3,16)

Femina fraudigeris misere decepta suadellis,  
praecipitur duro discrimine ponere partum,  
seruitiumque sui studio perferre mariti.<sup>1240</sup>

(3,16) *et multiplicans multiplicabo tristitias tuas et gemitus tuos et in tristitia paries filios et conuersio tua ad uirum tuum et ipse tui dominabitur*

La condamnation de la femme n'est pas amplifiée sur le plan quantitatif, et plus atténuée encore que l'ensemble du jugement sur la plan qualitatif : les termes de commisération comme l'adverbe *misere*, ou l'adjectif *durus* qui vient qualifier la peine à laquelle est condamnée la femme, joints à l'absence de condamnation morale du poète, tranchent avec une tradition exégétique souvent prompte au blâme<sup>1241</sup>. L'*Alethia* et l'*Histoire spirituelle* se livrent ainsi à une forme de surenchère (*aleth.* 1,497-507) :

---

<sup>1239</sup> Lactance, *inst. diu.* 7,9,11 : *an aliquis cum ceterarum animantium naturam considerauerit, quas **pronis corporibus abiectas** in terramque prostratas summi Dei prouidentia effecit, ut ex hoc intellegi possit nihil eas rationis habere cum caelo, potest non intellegere solum ex omnibus caeleste ac diuinum animal esse hominem, cuius corpus ab humo excitatum, uultus sublimis, status rectus originem suam quaerit et quasi contempta humilitate terrae ad altum nititur, quia sentit summum bonum in summo sibi esse quaerendum memorque condicionis suae, qua deus illum fecit eximium, ad artificem suum spectat ?* ; Salluste, *Catil.* 1,1 : *Omnes homines, qui sese student praestare ceteris animalibus, summa ope niti decet, ne uitam silentio transeant ueluti pecora, quae natura **prona** atque ventri obœdientia finxit* ; Ovide, *met.* 1,84-86, déjà cité : *pronaque cum spectent animalia cetera terram, / os homini sublime dedit caelumque videre / iussit et erectos ad sidera tollere vultus.*

<sup>1240</sup> « La femme, misérablement trompée par des paroles corruptrices, / est vouée à n'enfanter qu'au prix d'une cruelle épreuve / et à endurer la servitude, en se pliant au bon plaisir de son époux ».

<sup>1241</sup> Harl 1986, 110 : « Les lecteurs anciens insisteront sur la sujétion de la femme (voir les versets pauliniens sur la nécessaire soumission de la femme : *Ep* 5,21 s. et *al.*) et y verront une conséquence de sa faute » ; dans la tradition latine, on tend de même à blâmer la femme, voir Tertullien *cult. fem.* 1,1,1-2, Prudence *ham.* 258-278, Ambroise *de parad.* 10,47 et 12,56. Cette idée n'est cependant pas universelle ; saint Augustin, notamment, répartit les torts entre les deux membres du couple, voir *gen. ad litt.* 11,42, et *ciu.* 14,11, texte qui mérite qu'on

*Dixit et exsanguem sic est exorsus in Euam :*  
*« At tu quae minimum solam te perdere fructum*  
*esse putans sceleris, misero iam mente nocendi*  
*insidiata uiro dominataque crimine tanto es,*  
*praebebis famulare iugum subiectaque duri*  
*arbitrium sensura uiri patiere labores*  
*casibus assiduis, ut, cœptum quae prior ausa es*  
*multiplicare nefas, multis uersere periclis,*  
*et pariens crebris adeo torquebere natis,*  
*ut quos mortalis faciet tua culpa creari,*  
*mortis nonnumquam lacerae sint causa parenti. »*

Cl. Marius Victorius emploie, comme notre poète, l'adjectif *durus* pour qualifier le sort d'Eve, mais cela ne l'empêche pas de présenter à l'imagination la mort en couche en tant que punition méritée : sa compassion connaît ses limites. Avit est plus cruel encore, qui illustre son petit sermon de la vision d'enfants morts-nés (*spir. hist.* 3,137-153) :

*Post haec adtonitam iudex commotus in Evam:*  
*« At tu, quae primam uiolasti femina legem,*  
*Accipe, succiduum vitae quod restat in aeuum.*  
*Imperium patiere tori Dominumque timebis,*  
*quem socium dederam: parebis subdita iussis*  
*et curuata caput libitus adsuesce uiriles.*  
*Moxque ubi concipiens fetum persenserit aluus,*

---

le cite un peu longuement : *ita credendum est illum uirum suae feminae, uni unum, hominem homini, coniugem coniugi, ad Dei legem transgrediendam non tamquam uerum loquenti credidisse seductum, sed sociali necessitudine paruisse. Non enim frustra dixit apostolus: et adam non est seductus, mulier autem seducta est, nisi quia illa quod ei serpens locutus est, tamquam uerum esset, accepit, ille autem ab unico noluit consortio dirimi nec in communione peccati; nec ideo minus reus, si sciens prudensque peccauit. Unde et apostolus non ait: "non peccauit", sed: non est seductus ; nam utique ipsum ostendit, ubi dicit: per unum hominem peccatum intrauit in mundum, et paulo post apertius: in similitudine, inquit, praeuaricationis adae. Hos autem seductos intellegi uoluit, qui id, quod faciunt, non putant esse peccatum; ille autem sciuit. Alioquin quo modo uerum erit : adam non est seductus ? Sed inexpertus diuinae seueritatis in eo falli potuit; ut ueniale crederet esse commissum. Ac per hoc in eo quidem, quo mulier seducta est, non est ille seductus, sed eum fefellit, quo modo fuerat iudicandum quod erat dicturus: mulier, quam dedisti me cum, ipsa mihi dedit, et manducaui. Quid ergo pluribus ? **Etsi credendo non sunt ambo decepti, peccando tamen ambo sunt capti et diaboli laqueis implicati.***

*uentris onus gemitu testaberis ac tibi clausum  
 anxia crescentem portabunt uiscera fascem :  
 donec transacto fastidia tempore complens  
 naturale malum partu sub uindice pendat  
 producens uitam proles, sic pœna parentis.  
 Quid diversa loquar post iam discrimina matris ?  
 Nam cum praeduro mulier confecta labore  
 optatam subolem tali produxeris ortu,  
 lugebis uacuos nonnumquam orbata dolores ».*

Ces deux longs extraits permettent de mesurer la retenue des trois vers de l'*Heptateuchos*. Mais au-delà d'un jugement moral sans doute un peu anachronique, cette comparaison permet aussi d'observer deux types différents de rapport au texte biblique : l'*Heptateuchos* aspire seulement à en donner à lire le contenu narratif ; Victorius et Avit l'utilisent en tant qu'argument pour une prédication morale<sup>1242</sup>.

- *femina fraudigeris* : cette *iunctura* allitérante présente un *hapax* avec *fraudiger*, composé hellénisant qui résume les torts imputés à Eve par le poème.

- *suadellis* : ce substantif rare<sup>1243</sup>, qui renvoie aux *suasa loquellis* des vers 103-104, se lit chez Prudence, dans le même contexte biblique (*ham.* 713-715) :

*Hoc mulier rea criminis exprobranti  
 respondit Domino suadellis se malefabris  
 inlectam suasisse uiro. [...]*

- *praecipitur* : cf ci-dessus, vers 108, à l'occasion du jugement du serpent.

- *ponere partum*, enfin, est une locution peu fréquente qu'on lit aussi en *hept. gen.* 563 : *et quia praegelida partum non poneret aluo / [...]*. La seule autre occurrence est chez Maxime de Turin, 97,3 : *Nam Ioseph suscepit filium, quem non genuit ; Maria partum posuit, quem sexus consuetudine non creauit*<sup>1244</sup>.

<sup>1242</sup> Prédication à l'encontre de la femme à l'occasion de laquelle ces deux augustiniens, il faut le relever, ne sont pas soutenus par saint Augustin, voir la citation de *ciu.* 14,11 ci-dessus, p. 388 n. 1063.

<sup>1243</sup> On le lit chez Plaute *cist.* 566, et Horace, *ep.* 1, 6, 36, mais il faut ensuite attendre des occurrences chez Apulée. On le trouve plus tard chez Ambroise, Irénée et Augustin, mais le mot reste peu fréquent.

<sup>1244</sup> Voir Schmalzgruber 2017, 292.

### 3.4.3. Condamnation de l'homme (117-125 / 3,17-3,19)

« Tu uero, cui uisa fuit sententia uerax  
coniugis, immiti cessit quae uicta draconi,  
deflebis miserum per tempora longa laborem,  
nam tibi triticeae surget pro germine messis  
carduus et spinis multum paliurus acutis,  
ut cum uisceribus lassis et pectore maesto  
plurima sollicitos praestent suspiria uictus,  
donec in occiduo uenientis tempore mortis,  
unde geris corpus, terrae reddare iacenti. »<sup>1245</sup>

(3,17) *Adae autem dixit quoniam audisti uocem mulieris tuae et edisti de ligno de quo praeceperam tibi ab hoc solo non ederes maledicta terra erit in omnibus operibus tuis in tristitiis edes eam omnibus diebus uitae tuae* (3,18) *spinas et tribulos generabit tibi et edes faenum agri* (3,19) *in sudore uultus tui edes panem tuum donec revertaris in terram de qua sumptus es quoniam terra es et in terram ibis*

La paraphrase est ici extrêmement fidèle au texte biblique dont elle reprend les arrêts point par point, avec simplement quelques nuances et atténuations, et en rassemblant comme à l'accoutumée les éléments similaires disjoints par les parallélismes ; les textes de Proba et de Claudius Marius Victorius sont assez semblables, celui d'Avit beaucoup plus amplifié. Étrangement pourtant, aucun des poètes ne mentionne à nouveau la consommation du fruit (*Gn.* 3,17 ici) comme motif de la condamnation : ils résument l'« attendu » du jugement à *quoniam audisti uocem mulieris tuae*<sup>1246</sup>, et oublie *et edisti de ligno de quo praeceperam tibi ab hoc solo non ederes* ; la violation de l'obligation légale, qui est pourtant le point capital

---

<sup>1245</sup> « Quant à toi, qui a prêté créance à l'opinion de ta compagne / qui a cédé, vaincue par l'impitoyable serpent, / tu auras à déplorer, durant de longs jours, une triste besogne, / car pour toi, au lieu des pousses du froment bon à moissonner / se lèveront, en abondance, le chardon et la ronce aux épines acérées, / de sorte que, le corps épuisé et le cœur dans l'angoisse, / c'est au prix de maints soupirs que tu obtiendras la subsistance dont tu as tant besoin, / jusqu'à ce que, quand ton temps touchera à sa fin, lorsque la mort viendra, / tu sois rendu à la terre inerte d'où tu tiens ton corps. »

<sup>1246</sup> Proba n'a pas trouvé de syntagmes virgiliens appropriés, mais l'*Alethia* donne (1,508-510) : « *Tu quoque, cui monitus nostros et prima salutis / uincula femineis postponere fraudibus auso / sponte mori placuit, talem reus excipe sortem : / [...]* » ; et l'*Histoire spirituelle*, pour sa part (3,153-156) : *Interea trepidus iam dudum sustinet Adam, / quid sibi terribilis tandem sententia seruet. / Cui pater: « Adtentis, inquit, nunc auribus et tu / accipe quid mereare, leuis quem femina uicit. / [...]* »

du récit hébraïque, n'est décidément pas une préoccupation de premier plan pour les poètes chrétiens, qui se montrent davantage fâchés par le fait qu'Adam ait présumé l'oreille à sa compagne.

- « *Tu uero, cui uisa fuit sententia uerax / coniugis [...]* » : notons d'abord, comme nous l'avions indiqué précédemment, que cette dernière sentence reçoit l'honneur d'un discours direct du Seigneur. L'emphase sur le jugement particulier d'Adam, sa « mise à l'index » par la locution vocative *Tu uero*, qui n'est pas dans la Bible<sup>1247</sup>, trouve un équivalent dans tous les autres poèmes qui rendent compte du jugement<sup>1248</sup>. La formulation de sa soumission à l'influence de la femme, cela étant, est moins infamante que chez ses collègues : *tu uero, cui uisa fuit sententia uerax coniugis*<sup>1249</sup> implique une persuasion intellectuelle, c'est-à-dire davantage une « erreur », qu'une « faute » morale.

- *immiti cessit quae uicta draconi* : en outre, la responsabilité de la femme est ici à son tour atténuée par le rappel du rôle du serpent, rappel qui n'est pas dans le texte biblique, ni dans les autres poèmes génésiaques. La *iunctura* « *draco immitis* » connaît un parallèle chez Sédulius, *carm. pasch.* 1,132 : *Mitis in inmitem uirga est animata draconem* ; et, en modifiant le nom du serpent, chez Ovide, *met.* 13,804, dans une série d'*adynata* poétiques : *surdior aequoribus, calcato inmitior hydro*, ce dernier serpent « piétiné » en évoquant un autre.

- *Nam tibi triticeae surget pro germine messis / carduus et spinis multum paliurus acutis* : ces deux vers qui rendent compte des deux composantes « agricoles » du jugement, disjointes dans l'Écriture<sup>1250</sup>, sont un quasi centon virgilien<sup>1251</sup>, qui permet de constater la manière dont cette partie du châtiment vient actualiser en poésie classique un schème mythico-poétique relevant des « Wald- und Feldkulte », dont le mythe de Déméter-Perséphone est le plus illustre représentant.

---

<sup>1247</sup> 3,17 *Adae autem dixit...*

<sup>1248</sup> cento 252 : « *at tibi pro scelere, exclamat, pro talibus ausis / [...]* » ; *aleth.* 1,508, mentionné ci-dessus : « **Tu quoque, cui monitus nostros et prima salutis / [...]** ; *spir. hist.* 3,155-156 : *Cui pater: « Adtentis, inquit, nunc auribus et tu, / accipe quid mereare, leuis quem femina uicit. / [...]* »

<sup>1249</sup> Notons la paronomase *uero / uerax*.

<sup>1250</sup> (3,17) *maledicta terra erit in omnibus operibus tuis*, et (3,18) *spinis et tribulos generabit tibi*.

<sup>1251</sup> Cf. *ecl.* 5, 38-39 : *pro molli viola, pro purpurea narcisso / carduos et spinis surgit paliurus acutis* ; *georg.* 1,219-220 : *at si triticeam in messem robustaque farra / exercebis humum [...]*. Cf. encore Proba 255-259 : [...]  
*horrebit in aruis / carduus et spinis surget paliurus acutis / lappaeque tribolique et fallax herba ueneni / At si triticeam in messem robustaque farra / exercebis humum [...]*.



- *ut cum uisceribus lassis et pectore maesto / plurima sollicitos praestent suspiria uictus* : les vers rassemblent, comme ci-dessus, plusieurs mentions bibliques disjointes<sup>1252</sup>, agrémentées d'une nette emphase pathétique : *uisceribus lassis et pectore maesto* constituent un mérisme<sup>1253</sup> où l'antithèse corps / âme convoque la totalité de l'être désormais soumis au labeur ; *pectore maesto* est une *iunctura* attestée par ailleurs<sup>1254</sup> ; les *suspiria* qui, selon un trope métonymique, doivent maintenant assurer la subsistance de l'homme, portent quant à eux une tonalité élégiaque<sup>1255</sup>.

- *donec in occiduo uenientis tempore mortis, / unde geris corpus, terrae reddare iacenti* : ceci enfin rend compte de la sentence de mort de Gn. 3,19 [...] *donec revertaris in terram de qua sumptus es quoniam terra es et in terram ibis* en conservant la structure syntaxique générale, ce qui est assez rare pour qu'on le souligne. *In occiduo uenientis tempore mortis* est une expression très emphatique aux résonances eschatologiques qui évoque la déambulation *in medio umbrae mortis* du Psaume 22,4<sup>1256</sup> ; il faut d'ailleurs relever ici que le texte biblique ne mentionne la mort que de façon oblique. La syntaxe agile du dernier vers, ornementée de l'hypallage *terra iacens*<sup>1257</sup> adoucit de même la sentence par la délicatesse de l'expression, de même que la forme passive du verbe *reddere*. L'idée de « rendre son corps à la terre », relève H. Schmalzgruber, est pour sa part assez œcuménique<sup>1258</sup>.

Face à ces élégances euphémistiques, voici ce que dit l'*Alethia* (1,515-519) :

<sup>1252</sup> (3,17) *in tristitiis edes eam omnibus diebus uitae tuae* ; (3,18) *edes faenum agri* (3,19) *in sudore uultus tui edes panem tuum*.

<sup>1253</sup> Voir p. 79-80.

<sup>1254</sup> Cf. Catulle 64,202, Sénèque, *Phaedr.* 1255, Paulin de Nole *natal.* 4,210.

<sup>1255</sup> Voir Properce 1,3,27 ; 2,22b,47 ; 3,8,27 ; Ovide, *amores* 2,19,55.

<sup>1256</sup> Voir Ambroise, *exp. Psalm. cxviii* 22,24 : *in regione umbrae mortis sumus, abscondita est uita nostra, non libera ; erit enim libera in regione uiuorum, in qua fiduciam conplacendi iustus adsumit, ut placeat Domino in regione uiuorum*.

<sup>1257</sup> La *iunctura* se lit chez Virgile, *Aen.* 1,223-226 : *Et iam finis erat, cum Iuppiter aethere summo / dispiciens mare ueliuolum terrasque iacentis / litoraue et latos populos, sic uertice caeli / constitit et Libyae defixit lumina regnis*. L'adjectif verbal représente ici le point de vue de Jupiter (cf. *aleth* 1,49 : *celsi conuexa poli terraeque iacentes*) ; dans l'*Heptateuchos* toutefois, la figure de déplacement semble évidente, le singulier étant un indice suffisant.

<sup>1258</sup> Schmalzgruber 2017, 301 n. 785 ; l'auteur cite Cicéron, *tusc.* 3,59, citant lui-même des vers d'une tragédie perdue d'Euripide : *Mortalis nemo est quem non attingat dolor / morbusque ; multis sunt humandi liberi, / rursum creandi, morsque est finita omnibus. / Quae generi humano angorem nequicquam adferunt :/ reddenda terrae est terra, tum vita omnibus / metenda ut fruges. Sic iubet Necessitas*.

« [...] *Tu uiuere laetus  
his in deliciis et cunctis uiuere saeculis  
sponte recusasti : duro nunc uiue labore,  
uiue in miseriis, donec te lenta senectus  
terram, quod magis es, faciat terraeque refundat. »*

Nous retrouvons la brutalité parénétiq ue que nous avons déjà observée, assortie des habituelles libertés prises avec la lettre du texte biblique : avec l'incise *quod magis es*, il émet une réserve sur le caractère hylique de l'être humain, dont la Bible dit pourtant *quoniam terra es*. Le passage correspondant chez Avit, là encore, est le lieu d'une surenchère sur l'*Alethia*, surenchère quantitative d'abord, avec pas moins de 38 hexamètres (3,155-192), dont nous donnons ici quelques *excerpta* : l'idée du « retour à la terre » est présenté sans ménagement (*spir. hist.* 3,173-176)

*Aerumnosa diu volvetur talibus aetas,  
donec praescriptum ponant tibi saecula finem  
et compacta luto<sup>1259</sup> solvantur tempore membra ;  
limo formatus rursus redigeris in arvum.*

On annonce en outre à Adam la mort prochaine de son fils Abel (3,177-178) :

*Ante tamen proprium nati praecurrere letum  
Conspicies pœnasque tuas in prole videbis.*

Pour terminer une sentence qui tient davantage de l'imprécation, la terre elle-même, accablée de terreur, se met à trembler 3,194 : *audierat, motumque dedit conterrita Tellus*. Le style « laïque » de l'*Heptateuchos* semble ici un lointain souvenir, et le texte biblique est vaincu par la prédication ; sur le plan littéraire, ces parallèles justifient la réticence, évoquée en introduction, de F. E. Consolino à nommer collectivement ces poèmes des « paraphrases bibliques »<sup>1260</sup>.

<sup>1259</sup> Notons l'emploi du mot *lutum*, qui renvoie à la « boue », ou la « glaise » avec laquelle Dieu façonne l'homme en *Gn. 2,7*, avant lui insuffler la vie, alors que l'*Alethia* a tenu insister (*quod magis es*) sur la nature hybride de l'homme.

<sup>1260</sup> Voir Consolino 2005, 519 , et chapitre 1, p. 18.

#### 3.4.4. Adam et Eve exilés du paradis (126-130 / 3,22-3,24)

His actis Dominus trepidis dat taedia uitae,  
deiectosque procul sacratis dimouet hortis,  
obuersosque locat medioque eliminat igni,  
in quo perceleri cherubin euoluitur aestu,  
dum calidus deferuet apex flammisque uolutat.<sup>1261</sup>

(3,22) *et dixit deus ecce Adam factus est tamquam unus ex nobis ut sciat bonum et malum et nunc ne porrigeret manum suam adam ad arborem uitae et sumeret sibi inde, et ederet et uiueret in aeternum, (3,23) dimisit eum dominus deus de paradiso uoluptatis, ut operaretur terram de qua et sumptus fuerat (3,24) et eiecit Adam et conlocauit eum contra paradisum uoluptatis et ordinauit cherubin et flammeam rhomphaeam quae uertitur custodire uiam ligni uitae.*

C'est ici au tour de l'*Heptateuchos* de se montrer quelque peu infidèle à l'hypotexte : Gn. 3,21, comme signalé *supra*, est différé en conclusion de l'épisode, et la première partie de Gn. 3,22, qui stipule *et dixit deus ecce Adam factus est tamquam unus ex nobis ut sciat bonum et malum*. Si le déplacement de 3,21 est une particularité de notre poème, l'omission du début de 3,22 est en revanche une règle générale dans les poèmes génésiaques. De fait, la mention est assez difficile à interpréter ; voici ce que dit saint Augustin (*gen. ad litt.* 11,39) :

*Factus est, inquit, « tamquam unus ex nobis in cognoscendo bonum et malum ». Quid aliud intellegendum nisi exemplum timoris incutiendi esse propositum, quod non solum non fuerit factus, qualis fieri uoluit, sed nec illud, quod factus fuerat, conseruauit ?*

Un peu plus tôt dans le même traité (11,39) :

*Et dixit deus : « ecce adam factus est tamquam unus ex nobis in cognoscendo bonum et malum ». Quoniam hoc, per quodlibet et quomodolibet dictum sit, deus tamen dixit, non aliter intellegendum est, quod ait « unus ex nobis », nisi propter trinitatem numerus pluralis accipiatur, sicut dictum erat « faciamus hominem », sicut etiam Dominus de se et Patre « uenimus ad eum et mansionem apud eum faciemus ». Replicatum est igitur*

---

<sup>1261</sup> « Ayant rendu ce jugement, le Seigneur voue le couple tremblant à vivre dans l'amertume ; / il les expulse et les déplace, loin des jardins sacrés, / il les établit du côté opposé, et leur en interdit l'entrée par un feu placé en plein milieu, / dans lequel un Chérubin est enveloppé d'une fournaise vive, / tandis que la pointe de sa lame brûlante rougeoit et roule des flammes. »

*in caput superbi, quo exitu concupiuerit quod a serpente suggestum est : « et eritis sicut dii, ecce, inquit, adam factus est tamquam unus ex nobis ».*

S'il est relativement clair que la phrase désigne pour Augustin l'outrecuidance d'Adam à avoir aspiré à dépasser sa condition, la répétition de la formule *quid aliud, nisi...* montre que le propos du verset n'est pas si évident qu'on le souhaiterait ; d'une façon générale, les interprétations semblent confuses et les exégètes embarrassés<sup>1262</sup> ; chez Tertullien, ces mots semblent même, au contraire, porteurs d'un espoir eschatologique (*adu. Marc. 2,24*) :

*Nam etsi adam propter statum legis deditus morti est, sed spes ei salua est, dicente Domino : « ecce adam factus est tamquam unus ex nobis », de futura scilicet adlectione hominis in diuinitatem. Denique quid sequitur ? « Et nunc, ne quando extendat manum et sumat de ligno uitae et uiuat in aeuum ». Interponens enim « et nunc »<sup>1263</sup>, praesentis temporis uerbum, temporalem et ad praesens dilationem uitae fecisse se ostendit.*

Quoi qu'il en soit, c'est là un verset que tous les poètes ont laissé de côté ; le sens le plus probable, en effet, celui d'un dénigrement sarcatique des ambitions déçues d'Adam, ne correspondait sans doute pas à l'idée qu'ils se faisaient de la majesté divine.

- *His actis Dominus trepidis dat taedia uitae, / deiectosque procul sacratis dimouet hortis, / obuerosque locat* : ces vers forment une évocation pathétique de l'exil du couple hors du jardin qui amplifie *Gn. 3,23, dimisit eum Dominus Deus de paradiso uoluptatis [...] (3,24) et eiecit Adam et conlocauit eum contra paradisum uoluptatis. Taedia uitae* est une clause poétique employée notamment par Ovide<sup>1264</sup>, qui désigne ici la détresse psychologique du couple déchu de la faveur divine<sup>1265</sup>, thème pictural dont d'autres poètes, nous allons le voir, ont davantage exploité les potentialités pathétiques. Notre texte se contente de porter l'emphase sur la perte du jardin par la structure de ses vers : *deiectosque procul* est placé en tête de vers, et les *hortis sacratis* à la fin du même vers ; puis c'est une reprise anaphorique

---

<sup>1262</sup> Voir notamment Ambroise *de parad. 11,52 et 14,70, de hel. 4,8* ; Augustin *c. manich. 2,197 et 2,213* ; voir aussi Harl 2010, 111 qui souligne que « prise à la lettre, la préposition *ex* (ἐξ ἐξ ἡμῶν) a permis de dire que l'homme s'était rendu semblable à celui qui est sorti du monde divin, c'est-à-dire Satan : c'est l'interprétation d'Origène, *com. in Jn. 32,223 et in Ez. hom 1,9*, avec la citation d'autres versets bibliques où le pronom 'un' est pareillement rapporté à Satan (*Ps. 81,7 ; Jn. 13,21*) »

<sup>1263</sup> Certaines leçons de la *Vetus Latina* ont *tunc* au lieu de *nunc*, pour le νῦν de la *LXX*, que Tertullien veut donc comprendre comme signifiant « pour l'heure » : voir Fischer 1951-1954, 77.

<sup>1264</sup> *met 10,482, 10,625, pont. 1,9,31* ; cf. aussi Stace *theb. 7,464* ; Juvénal *sat. 11,207*.

<sup>1265</sup> Ce qui correspond à la sentence de *Gn. 3,17, in tristitiis edes eam omnibus diebus uitae tuae*.

d'un participe passif, *obuersos*, qui vient faire écho à *deiectos* tout en rendant compte de la mention au sens un peu incertain, (3,24) *et conlocauit eum contra paradisum uoluptatis* : l'idée est de toute façon celle d'un lieu désirable à présent inaccessible. Ces *taedia uitae* sont narrés par d'autres poètes avec davantage d'éloquence : ainsi une peinture inspirée de cette « misère de l'homme sans Dieu » forme dans le poème d'Avit l'épilogue de la triste et édifiante histoire du premier couple (*spir. hist.* 3,197-212) :

*Tum terris cecidere simul mundumque uacantem  
 intrant et celeri perlustrant omnia cursu.  
 Germinibus quamquam uariis et gramine picta  
 et uirides campos fontesque ac flumina monstrans,  
 illis fœda tamen species mundana putatur  
 post paradise tuam. Totum cernentibus horret  
 utque hominum mos est, plus, quod cessauit, amatur.  
 Angustatur humus strictumque gementibus orbem  
 terrarum finis non cernitur et tamen instat.  
 Squalet et ipse dies, causantur sole sub ipso  
 subductam lucem, caelo suspensa remoto  
 astra gemunt tactusque prius uix cernitur axis.  
 Tunc inter curas permixti felle doloris  
 adfectus sensere novos et pectora pulsans  
 nondum conpertas prorumpit fletus in undas  
 attentisque genis iniussus defluit umor.*

Ainsi tous les ornements bucoliques, tirés de la tradition poétique classique, dont l'auteur de l'*Heptateuchos* parsème son récit biblique, les *germinibus quamquam uariis et gramine picta et uirides campos fontesque ac flumina*, sont mentionnés comme source de dégoût, et la lumière même, dont la fugace jouissance justifiait presque la désobéissance dans notre poème<sup>1266</sup>, semble elle-même dégradée : *squalet et ipse dies, causantur sole sub ipso / subductam lucem, caelo suspensa remoto / astra gemunt tactusque prius uix cernitur axis*. Ainsi le couple de l'*Histoire spirituelle* semble être puni sur le même terrain où celui de l'*Heptateuchos* a péché. Quoi qu'il en soit de cet éventuel jeu intertextuel entre les deux poèmes, Avit fait de la misère spirituelle qu'il vient de décrire un archétype du sort de l'âme

<sup>1266</sup> Voir les vers 98-100 : « *Tradidit haec mulier, dum dicit lumina promptim / candenti perfusa die liquidumque serenum / adfulsisse sibi solemque et sidera caeli* ».

pécheresse après la mort<sup>1267</sup> ; in extremis, le couple est donc allégorisé, ce qui justifie rétrospectivement une insensibilité envers le sort des personnages, que nous avons constatée notamment dans les invectives à l'encontre d'Eve. C'est le tort de l'allégorisme, de mettre le texte à distance et d'empêcher à la fin de croire en la réalité de ce qui est écrit ; il en résulte une sécheresse du sentiment, un intellectualisme froid, qui sont, nous semble-t-il, les cibles que vise la doctrine exégétique littéraliste de saint Augustin.

Ainsi le poème de l'*Alethia*, qui, comme on l'a vu, est pourtant une œuvre emplie de polémique et d'emportements, s'écarte-t-il sensiblement du récit biblique pour ménager une sortie honorable au couple malheureux<sup>1268</sup> (*aleth.* 1,529-536) :

*continuo sacris iussos decedere lucis  
expediunt uenti, nemoris quos silua profundi  
conciat – ast illos libranti turbine nexos  
continet aura uehens et spiritus aëra totum  
natura uergente rapit – terrisque relatos,  
unde datum corpus, mollito flamine ponunt  
expertes tanti spatii expertesque pericli,  
sed non expertes, agitatur qui corda, doloris.*

Ils sont emportés du paradis par les vents, et sont laissés sur terre<sup>1269</sup>, incertains et en proie à mille doutes et interrogations ; cependant la fin du livre I de l'*Alethia* mentionne pour eux une espérance d'une plaisante symétrie typologique (*aleth.* 1,540-547) : [...] *uterque / se quaerat, [...] / [...] an cum uia mortis amarae / per lignum ingruerit mundo populisque futuris, / possit adhuc aliquod per lignum uita redire.*

- *medioque eliminat igni, / in quo perceleri cherubin euoluitur aestu, / dum calidus deferuet apex flammisque uolutat* : le récit de la désobéissance et du jugement dans l'*Heptateuchos*

---

<sup>1267</sup> *spir. hist.* 213-219 : *Haut aliter vivax deceptus mole caduca / spiritus, inpleto venit cum terminus aevo, / post obitum peccata dolet. Tum quidquid iniquum / gesserit, in mentem revocat, tam paenitet omnis / errorum lapsus, semet quos iudice damnat ; / et si praeteritae reddatur copia vitae, / sponte ferat, quoscumque dabunt mandata labores.*

<sup>1268</sup> Rappelons que chez Dracontius, les personnages sont abandonnés après la mention de leur châtement, on ne les voit pas quitter le jardin (voir section 3.4. p. 424) ; plus encore que chez Avit, le texte biblique est un prétexte pour lui, mais dans une entreprise de pénitence et de réhabilitation personnelle et non plus dans une perspective didactique « exotérique ».

<sup>1269</sup> Il s'agit d'une inversion astucieuse du sort d'Hénoch, d'Élie, ou de Paul, enlevés au ciel après leur mort terrestre.

diffère donc encore des autres par son dénouement : il est ainsi le seul parmi les paraphrastes à rendre compte de *Gn. 3,24 et ordinavit cherubin et flammeam rhomphaeam quae uertitur custodire uiam ligni uitae*. Si la fonction de cet être divin est explicite dans le texte<sup>1270</sup>, l'aspect mythologique du tableau, qui rend difficile de l'intégrer à une exégèse morale, a prêté à diverses interprétations<sup>1271</sup> :

« On lit chez Philon<sup>1272</sup> des interprétations allégoriques d'ordre cosmologique (les Chérubins sont les sphères célestes et leur tournoiement est représenté par l'épée de flamme) [...]. Pour les chrétiens, cette épée de feu pourra figurer la purification que l'on doit franchir pour accéder au paradis (Origène *in Luc. hom. 24,2 et al.*) »<sup>1273</sup>

A l'époque qui nous préoccupe, saint Ambroise ne s'y arrête pas et ne mentionne pas ce verset, ni dans son traité *De paradiso*, ni ailleurs, à moins qu'une référence nous ait échappé ; saint Augustin résume les interprétations allégoriques dans son traité anti-manichéen<sup>1274</sup>, et dans *De Genesi ad litteram*, il traite l'épisode comme tous ceux qui impliquent l'intervention des puissances angéliques, c'est-à-dire avec une retenue de bon aloi devant notre incompréhension des plus profonds mystères divins<sup>1275</sup>.

L'image que présente l'*Heptateuchos*, rendue floue par la syntaxe et la redondance du vocabulaire, nous semble être celle d'une boule de feu en rotation rapide sur elle-même (*cherubin euoluitur perceleri aestu*), qui projetterait des langues de flamme semblables aux éruptions solaires et émettrait une forte chaleur (*calidus deferuet apex flammisque uolutat*).

Le terme *apex*, qui fonctionne ici comme une synecdoque de la *flammas rompheam* biblique, et désigne la « pointe de la flamme »<sup>1276</sup>, et le verbe *deferuere* qui signifie une forte émission

<sup>1270</sup> Jérôme en reste là, voir *lib. quaest. hebr. 7*.

<sup>1271</sup> Pour une synthèse sur les interprétations de ce verset, voir Alexandre 1986.

<sup>1272</sup> Philon d'Alexandrie, *cher. 21*.

<sup>1273</sup> Harl 1986, 112.

<sup>1274</sup> c. Manich. 2,214 : *sicut illi uolunt qui hebraea uerba in scripturis interpretati sunt, cherubim latine scientiae plenitudo esse dicitur. Flammea uero framea uersatilis, temporales poenae intelliguntur, quoniam tempora uolubilitate uersantur. Propterea et flammea dicitur, quia urit quodammodo omnis tribulatio. Sed aliud est uri ad consumptionem, et aliud est uri ad purgationem ; nam et apostolus dicit: quis scandalizatur, et ego non uror ? Sed iste affectus purgabat eum magis, quia de charitate ueniebat. [...] Nemo ergo potest peruenire ad arborem uitae, nisi per has duas, id est per tolerantiam molestiarum, et scientiae plenitudinem..*

<sup>1275</sup> *gen. ad litt. 11,40* : [...] *hoc per caelestes utique potestates etiam in paradiso uisibili factum esse credendum est, ut per angelicum ministerium esset illic ignea quaedam custodia : non tamen frustra factum esse nisi quia significat aliquid etiam de spiritali paradiso non est utique dubitandum.*

<sup>1276</sup> *ThLL 2.227.32, I.8.* : « de summa parte flamma ».

de chaleur<sup>1277</sup>, sont encore rapprochés par l'auteur de l'*Heptateuchos* à la fin du livre de l'*Exode*, qui voit la présence de Dieu, sous la forme d'une manifestation ignée dénommée *uolucris apex*<sup>1278</sup>, signalée nuit après nuit sur le tabernacle de Moïse (*hept. exod.* 1331-1333, pour *Ex.* 40, 36-38) :

[...] *nox rursus sueta reverti,*  
*fulgebat rubrae nimio de lumine flammae,*  
*dum uolucris deferuet apex numenque praesentat.*<sup>1279</sup>

Le chérubin qui garde l'arbre de vie est donc décrit dans des termes qui désignent pour l'auteur une présence manifeste du Seigneur, présence dont désormais interdite pour les protoplastes, et déployée sous un aspect menaçant.

### 3.4.5. Les « tuniques de peau » (131-133 / 3,21)

Quis Dominus, pigro ne frigore membra rigerent,  
 consuit euulsas pecudum de uiscere pelles,  
 operiens nudos calidis de uestibus artus.<sup>1280</sup>

(3,21) *et fecit dominus deus Adae et mulieri eius tunicas pellicias et induit eos*

Le déplacement de ce verset en conclusion de l'histoire des protoplastes est une dernière originalité de l'auteur de l'*Heptateuchos* ; les poètes qui mentionnent l'épisode le situent à sa place biblique<sup>1281</sup>, et sans ajouter le moindre commentaire. Ces trois vers délicats laissent le lecteur sur une image de prévenance inquiète de la part du Créateur et du Juge : *pigro frigore* est ainsi une *iunctura* poétique assez courante<sup>1282</sup>, comme l'est la clause *membra*

<sup>1277</sup> *ThLL* 5.321.50

<sup>1278</sup> Cette locution désigne ici encore des « langues de feu » : l'association de tels phénomènes aux théophanies n'est pas une exclusivité vétérotestamentaire, cf. *Actes* 2,2-3 : Καὶ ἐγένετο ἄφνω ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἦχος ὡσπερ φερομένης πνοῆς βιαίας, καὶ ἐπλήρωσεν ὅλον τὸν οἶκον οὗ ἦσαν καθήμενοι. Καὶ ὤφθησαν αὐτοῖς διαμεριζόμεναι γλῶσσαι ὡσεὶ πυρός (*diuisae linguae tamquam ignis*), ἐκάθισέν ε ἐφ' ἓνα ἕκαστον αὐτῶν.

<sup>1279</sup> *Ex.* 40,38 : νεφέλη γὰρ ἦν ἐπὶ τῆς σκηνῆς ἡμέρας καὶ πῦρ ἦν ἐπ αὐτῆς νυκτὸς ἐναντίον παντὸς Ἰσραὴλ ἐν πάσαις ταῖς ἀναζυγαῖς αὐτῶν.

<sup>1280</sup> « Et le Seigneur, afin que leurs corps ne soient pas raidis et engourdis par le froid,/ cousit pour eux des peaux arrachées à la dépouille des bêtes, / en couvrant de vêtements chauds leurs membres nus. »

<sup>1281</sup> *aleth.* 1,520-522 : *Dixit et ignaros caelum defendere membris / ueste tegit pecudum miserans uitamque tueri / edocet [...]. spir. hist.* 3,195-196 : *Sic pater exactis haedorum pellibus ambos / induit et sancta paradisi ab sede reiecit.*

<sup>1282</sup> Sénèque *Med.* 736, Martial 4,3,4.



*rigerent*<sup>1283</sup> ; *operiens nudos calidis de uestibus artus* renvoie, via un nouvel effet de composition en anneau, au vers 71, *uestis non texerat artus*, et à l'innocence prélapsaire. Mais plus généralement, cette évocation pathétique d'un monde soumis aux rigueurs de l'hiver nous évoque davantage les vers des *Géorgiques* 3,364- 371 :

*aeraque dissiliunt uolgo, uestesque rigescunt  
indutae, caeduntque securibus umida uina,  
et totae solidam in glaciem uertere lucunae,  
stiriaque inpexis induruit horrida barbīs.  
interea toto non setius aere ninguit :  
intereunt pecudes, stant circumfusa pruinis  
corpora magna boum, confertoque agmine cerui  
torpent mole noua et summis uix cornibus extant.*

Si nous ne le prétendons pas directement inspiré de cet extrait virgilien, nous avons toutefois l'impression que notre texte convoque davantage un sentiment de pitié cosmique de ce type, que l'atmosphère pénitentielle propice à la méditation de la faute que l'on attendrait en cet endroit. En effet, si l'on excepte les habituelles acrobaties allégorisantes philoniennes<sup>1284</sup>, les exégètes voient dans cet épisode une humiliation davantage qu'une prévenance : Ambroise, cette fois, ne reprend pas l'allégorie de Philon, et ne parle d'ailleurs pas de ces tuniques dans son traité d'exégèse génésiaque *De paradiso* ; mais il le fait dans le traité de morale ascétique *De helia et ieiuno*, où contrairement au poète il voit dans ces tuniques un abaissement. Il compose ainsi une sévère prosopopée divine (*de hel.* 4,8) :

*Denique uestiuit eum tunica pellicia prius et sic ait : « ecce Adam », quasi dicat : « ecce amictus tuus, ecce dignum indumentum tuum, hic te uestitus decet. Qui diuina affectant tali digni habentur ornatu ; ecce quo te tua culpa deduxit, ecce nunc in hac tunica pellicia tamquam unus ex nobis aperuisti oculos. Circumspice diligenter : nudum te aspicias, quem uestitum putabas. Gula ergo nudos facit, ieiunia operiunt et exutos. [...]*

De même pour Augustin (*gen ad lit.* 11,39), il s'agit là d'un châtement de l'orgueil. Le poète, à rebours de ces lectures, a vu ici l'occasion d'un enchaînement thématique et poétique

<sup>1283</sup> Lucain 2,25, Silius Italicus 6,170.

<sup>1284</sup> Philon (*quaest. in gen.* 1, 53) interprète cet épisode comme une prise de possession par Adam et Eve de leurs corps physiques : « cette interprétation est liée le plus souvent au thème platonicien de la chute de l'âme ; on la retrouve chez les gnostiques, selon Irénée *adu. haer.* 1,5,5 et elle sera constamment reprochée à Origène [...] », Harl 1986, 111.

avec l'épisode du chérubin à l'épée de feu de *Gn.* 3,24 : de même que la chaleur signifiait la présence divine<sup>1285</sup>, le froid signifie la solitude de l'homme privé de Dieu. Mais le Seigneur, selon ces vers, n'a pas voulu que cette désolation fût totale, et veille ainsi à protéger l'homme à le tenir au chaud pour son amendement futur. *Magna dei pietas, uenia qui temperat iras*, dit Dracontius<sup>1286</sup>, et comme lui, tous les poètes génésiaques veillent tôt ou tard à affirmer leur foi en l'équité et en la compassion de Dieu dans son commerce avec l'homme ; l'auteur de l'*Heptateuchos*, pourtant, est le seul à chercher à la rendre sensible au lecteur, au point d'altérer par une transposition la fin de sa paraphrase de la *Genèse*, pour la conclure sur cette note.

---

<sup>1285</sup> Cf. *Ps.* 18,7 : *non est qui se abscondat a calore eius.*

<sup>1286</sup> *laud.* 1,556.





## **Bibliographie**

## 1. Abréviations

*Blaise* = *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, A. Blaise, 1954

*CSEL* = *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, Vienne 1863-

*DELL* = *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, A. Ernout & A. Meillet, Paris 1951

*DthC* = *Dictionnaire de Théologie Catholique*, Paris 1903-1970

*Forcellini* = *Forcellini Lexikon Totius Latinitatis*, Padoue 1771

*LIV* = *Lexikon der indogermanischen Verben*, H. Rix, Wiesbaden 1998

*LLT* = *Library of Latin texts online database*

*LXX* = *Septuaginta, id est Vetus Testamentum Graece iuxta LXX interpretes, ed. altera*, Rahlfs - Hanhart, Stuttgart 2006

*MGH* = *Monumenta Germaniae Historica*, Hannover 1826-

*PG* = *Patrologiae cursus completus – Series Graeca*, Paris 1857-1866

*PL* = *Patrologiae cursus completus – Series Latina*, Paris 1844-1855

*RE* = *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumwissenschaft*, Stuttgart-München 1893-1980

*RLAC* = *Reallexikon für Antike und Christentum*, Stuttgart 1950-

*ThLL* = *Thesaurus Linguae Latinae, Lipsiae* 1900-

*Gn.* = livre biblique de la *Genèse*

*gen.* = Ps.-Hilaire, *Metrum in Genesim* (Kreuz 2006)

*Hept. gen.* = livre de la *Genèse* de l'*Heptateuchos*

## 2. Éditions de l'*Heptateuchos*<sup>1287</sup>

MOREL 1560 = Cl. Marii Victoris, oratoris Massiliensis, ΑΛΗΘΕΙΑΣ seu commentationum in Genesin libri III. Epigrammata varia vetusti cuiusdam auctoris, inter quae sunt et aliquot psalmi versibus redditi. Hilarii Pictaviensis episc. Genesis. Cypriani Genesis et Sodoma. Dracontii De opere sex dierum. Omnia versibus, nunc primum e vetustis codicibus expressa, apud Guil. Morelium, Parisiis 1560.

MOREL 1564a : D. Caecilii episcopi Carthaginiensis ... Opera, quotquot perquirentibus reperire Dei munere concessum est, omnia ... aucta Gul. Morellii ... diligentia ac labore, ... apud Claudium Fremy, Parisiis 1564.

MOREL 1564b : D. Caecilius Cyprianus ope veterum librorum repurgatus, et libris auctus, G. Morellii diligentia et labore, apud Gul. Morellium, Parisiis 1564.

FABRICIUS 1564 = Poetarum veterum ecclesiasticorum Opera Christiana, et operum reliquiae atque fragmenta..., diligentia et studio Georgii Fabricii Chemnicensis, per Iohannem Oporinum, Basileae 1564.

(DE) PAMÈLE 1568 = Opera D. Caecilii Cypriani Carthaginiensis episcopi ... iam denuo quam accuratissime recognita, collatione facta editionum Pauli Manutii et Guilielmi Morelii ad exemplaria aliquot manuscripta vetustissima ... Adnotationes Iacobi Pamelii ... interiectae..., 3, apud viduam et haeredes Ioannis Stelsii, Antverpiae 1568.

(DE) PAMÈLE 1583 = Q. Septimii Florentis Tertulliani Carthaginiensis presbyteri Opera, quae hactenus reperiri potuerunt omnia ... cum Iacobi Pamelii Brugensis ... argumentis et adnotationibus ... interiectis ..., 2/4, apud Michaellem Sonnum, Parisiis 1583.

GOULART 1593 : Caecilii Cypriani Carthaginiensis Episcopi ... Opera iam denuo quam accuratissime recognita, collatione facta editionum Pauli Manutii et Guilielmi Morelii ad exemplaria aliquot manuscripta vetustissima... in tres tomos nunc primum distincta. Adnotationes Iacobi Pamelii ... interiectae... Editio ultima prioribus emendatior... [Edidit Simon Goulartius, Genevae]. Excudebat Ioannes le Preux 1593.

(DU) JON 1597 = Q. Septimii Florentis Tertulliani Carthaginiensis presbyteri ... Opera quae adhuc reperiri potuerunt omnia... Itemque castigationes ac notae perspicuae et breves Francisci Iunii Biturigis..., excudebat Aegidius Radaeus, Franekeræ 1597.

FICHET 1616 : Chorus poetarum classicorum duplex, sacrorum et profanorum, lustratus illustratus, 2, apud Ludovicum Muguet, Lugduni 1616.

RIGAULT 1634 = Q. Sept. Florentis Tertulliani Opera, ad vetustissimorum exemplarium fidem locis quamplurimis emendata, Nicolai Rigaltii I. C. observationibus et notis illustrata ..., sumptibus Mathurini du Puis, Lutetiae 1634.

SIRMOND 1643 = S. Aviti Archiepiscopi Viennensis Opera edita nunc primum, vel instaurata, cura et studio Iacobi Sirmondi..., Parisiis 1643.

RIGAULT 1648 = Sancti Caecilii Cypriani Opera, Nicolai Rigaltii observationibus ad veterum exemplarium fidem recognita et illustrata, apud viduam Mathurini du Puis, Lutetiae Parisiorum 1648.

RIVINUS 1651 = Quinti Septimii Florentis Tertulliani Carthag. presbyteri ... Opera poetica omnia, ... cura et impensis D. Andreae Rivini ..., excudebantur Gothae prelo Reyheriano Joh. Mich. Schallen, Lipsiae 1651.

(LE) PRIEUR 1664 = Q. Septimii Florentis Tertulliani Opera ad vetustissimorum exemplarium fidem sedulo emendata, diligentia Nic. Rigaltii I. C. ... Ph. Priorius argumenta et notas ... de novo adiecit..., impensis Societatis typographicae, Lutetiae Parisiorum 1664.

---

<sup>1287</sup> Nous devons cette liste exhaustive à Petringa 2016, 163-165.

(LE) PRIEUR 1666 = Sancti Caecilii Cypriani *Opera ad vetustissimorum exemplarium fidem sedulo emendata, diligentia Nic. Rigaltii I. C. ... Ph. Priorius argumenta et notas ... de novo adiecit...*, sumptibus Iohannis du Puis, Lutetiae 1666

FELL 1682 : Sancti Caecilii Cypriani *Opera*, recognita et illustrata per Joannem Oxoniensem Episcopum..., e teatro Sheldoniano, Oxonii 1682.

MAITTAIRE 1713 = *Opera et fragmenta veterum poetarum Latinorum profanorum et ecclesiasticorum*, duobus voluminibus comprehensa [ed. M. Maittaire], 2, apud J. Nicholson - B. Tooke – J. Tonson, Londini 1713

BALUZE-MARAN 1726 = Sancti Caecilii Cypriani ... *Opera, ad mss. codices recognita et illustrata*, studio ac labore Stephani Baluzii Tutelensis. Absolvit post Baluzium, ac praefationem et vitam Sancti Cypriani adornavit unus ex monachis Congregationis S. Mauri, ex typographia regia, Parisiis 1726.

MARTÈNE & DURAND 1733 = *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium, amplissima collectio*, 9, ... prodiit nunc primum studio et opera domni E. Martène et domni U. Durand..., apud Montalant, Parisiis 1733.

COLLECTIO PISAURENSIS 1766 = *Collectio Pisaurensis omnium poematum, carminum, fragmentorum Latinorum ... a prima Latinae linguae aetate ad sextum usque Christianum seculum [sic] et Longobardorum in Italiam adventum pertinens* [ed. P. Amati], 5, ex Amatina chalcographia, Pisauri 1766.

GALLAND 1768 : *Bibliotheca veterum patrum antiquorumque scriptorum ecclesiasticorum ... cura et studio A. Gallandii...*, 4, ex typographia Joannis Baptistae Albritii, Venetiis 1768.

OBERTHÜR 1781 = Q. Septimii Florentis Tertulliani *Opera omnia*, [ed. F. Oberthür], 2, in Officina libraria Staheliana, Wirceburgi 1781.

AREVALO 1792 = C. Vetti Aquilini Iuvenci presbyteri Hispani *Historiae Evangelicae libri IV*. Eiusdem carmina dubia, aut suppositicia ... recensuit F. Arevalus..., apud Antonium Fulgonium, Romae 1792

POETAE ECCLESIASTICI 1825 = Q. S. F. Tertulliani, Cypriani, M. Victoris, Juvenci, Hilarii, Victorini, Typherni, Damasi, Zozonii, Ambrosii, Paulini, et Probae Falconiae *Opera (Poetae Ecclesiastici Latini, 3)*, sumptibus et typis A. F. Hurez, Cameraci 1825.

MIGNE 1844 = J. P. Migne, Quinti Septimii Florentis Tertulliani ... *Opera omnia, PL 2*, Parisiis 1844.

MIGNE 1846 = J. P. Migne, Quarti saeculi poetarum Christianorum, Juvenci, Sedulii, Optatiani, Severi et Faltoniae Probae *Opera omnia*, ad fidem Arevalensis et Pisaurensis editionum recognita..., *PL 19*, Parisiis 1846.

PITRA 1852 = *Spicilegium Solesmense complectens Sanctorum Patrum scriptorumque ecclesiasticorum anecdota hactenus Opera*, ... curante domno J. B. Pitra, 1, apud Firmin Didot Fratres, Parisiis 1852.

OEHLER 1854 = Q. Septimii Florentis Tertulliani *Quae supersunt omnia*, edidit Franciscus Oehler, 2, T. O. Weigel, Lipsiae 1854.

HARTEL 1871 = S. Thasci Caecilii Cypriani *Opera omnia*, recensuit et commentario critico instruxit G. Hartel, *CSEL 3,3*, Vindobonae 1871.

PITRA 1888 = *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata*, edidit J. B. Pitra, apud Roger et Chernowitz bibliopolas, Parisiis - ex officina libraria Philippi Cuggiani, Romae 1888.

PEIPER 1891 = Cypriani Galli Poetae *Heptateuchos*, recensuit et commentario critico instruxit Rudolfus Peiper, *CSEL 23*, Vindobonae 1891.

SCHMALZGRUBER 2017 = H. Schmalzgruber *Studien zum Bibeleos des sogenannten Cyprianus Gallus. Mit einem Kommentar zu gen. 1-362*, Franz Steiner Verlag, Palingenesia 106, Stuttgart 2017.



### 3. Éditions des textes anciens

AGAËSSE & SOLIGNAC 1972 = Saint Augustin, *La Genèse au sens littéral*, éd. P. Agaësse et A. Solignac, 2 vol., I-VII, BA 48 (1972a), VIII-XII, BA 49 (1972b), Paris, 1972.

BAKHOUCHE 2011 = B. Bakhouché, *Calcidius. Commentaire au Timée de Platon. Édition critique et traduction française*, Vrin, Paris 2011.

CORSANO & PALLA 2003 = M. Corsano & R. Palla, *Ps.-Paolino Nolano, <Poema ultimum> [carmen 32]*, Edizioni ETS, Pisa 2003.

CUTINO 2011 = M. Cutino, *Ps.-Prospero di Aquitania, La provvidenza divina. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di Michele Cutino*, Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Pavia 123, Pavia 2011.

DOLVECK 2015 = F. Dolveck, *Paulini Nolani Carmina. Corpus Christianorum. Series Latina, 21*. Turnhout: Brepols Publishers, 2015.

DÜMMLER 1881 = *Poetae Latini aevi Carolini*, 1, recensuit E. Dümmler, *MGH PLMA* 1, Berolini 1881.

DÜMMLER 1895 = *Epistolae Karolini aevi*, 2, recensuit E. Dümmler, *MGH Epist.* 4, Berolini 1895.

EHWALD 1919 = Aldhelmi *Opera*, edidit R. Ehwald, *MGH AA. aa.* 15, Berolini 1919.

FISCHER 1951-1954 = B. Fischer, *Vetus Latina : Die Reste der Altlateinischen Bibel nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron*, 2, Genesis, Freiburg in B., 1951-1954.

HARL 1986 = M. Harl, *La Bible d'Alexandrie : 1. La Genèse, Traduction du texte grec de la Septante, Introduction et Notes*, Editions du Cerf, Paris 1986.

HARTEL 1894 = Paulinus Nolanus, *Carmina* - ed. W. Hartel, Vienne 1894, *CSEL* 30.

HECQUET-NOTI 1999 = Avit de Vienne, *Histoire spirituelle*, éd. et trad. de N. Hecquet-Noti, t. 1, chants I-III, *SC* 444, Paris 1999.

HECQUET-NOTI 2005 = Avit de Vienne, *Histoire spirituelle*, éd. et trad. de N. Hecquet-Noti, t. 2, chants IV-V, *SC* 492, Paris 2005.

HÖRNER 1972 = H. Hörner, *Auctorum incertorum uulgo Basilii uel Gregorii Nysseni Sermones de creatione hominis, Sermo de paradiso*, Gregorii Nysseni opera Supplementum, Brill, Leiden 1972.

HOVINGH 1960 = Cl. Marius Victorius, *Alethia*, éd. P. F. Hovingh, *CCL* 128, Turnhout 1960.

HUEMER 1885 = Sedulius, *Opera omnia*, éd. J. Huemer (mise à jour par V. Panagl, 2007), *CSEL* 10, Vienne 1885.

HUEMER 1891 = Juvencus, *Euangeliorum libri quattuor*, éd. J. Huemer, *CSEL* 24, Vienne 1891.

KEIL 1872 = H. Keil, *Exempla poetarum e codice Vaticano edita*, in *Index scholarum in Universitate litteraria Fridericiana Halensi cum Viteburgensi consociata per aestatem anni MDCCCLXXII*, Halle 1872.

KENDALL 1975 = Bedae Venerabilis *Opera*, pars I, *Opera didascalica, De arte metrica et de schematibus et tropis*, cura et studio C. B. Kendall, *CChL* 123 A, Turnhout 1975, 142-171.

KREUZ 2006 = *Metrum in Genesim, Carmen de Euangelio*, éd. G. E. Kreuz, *Sbph* 752, Vienne 2006.

MORISI 1993 = *Versus de Sodoma*, introduzione, testo critico, traduzione e commento a c. di L. Morisi, Bologna 1993.

- MOUSSY & CAMUS 1985 = Dracontius, *Louanges de Dieu I-II*, éd. et trad. Cl. Moussy et C. Camus, *CUF*, 1985.
- ORBÁN 2006 = Arator, *Historia apostolica*, éd. A. P. Orbán, *CCL* 130 et 130a, Turnhout 2006.
- PEIPER 1883 = Alcimi Ecdicii Aviti Viennensis episcopi *Opera quae supersunt*, recensuit R. Peiper, *MGH AA. aa.* 6/2, Berolini 1883
- RIZZI & BADINI 2011 = Proba, *Il Centone*, éd. et traduction en italien A. Rizzi et A. Badini, *Biblioteca Patristica* 47, Bologne 2011.
- ROBERT 1881 = *Pentateuchi versio Latina antiquissima e codice Lugdunensi. Version latine du Pentateuque antérieure à Saint Jérôme*, publiée par U. Robert, Firmin-Didot, Paris 1881.
- SCHENKL 1888 = *Poetae Christiani minores*, 1, Claudii Marii Victoris *Alethia* et *Probae Cento*, recensuit C. Schenkl, *CSEL* 16, Vindobonae 1888.
- TRAUBE 1896 = *Poetae Latini Aevi Carolini*, 3, recensuit L. Traube, *MGH, PLMA* 3, Berolini 1896.
- (DE) WINTERFELD 1899 = *Poetae Latini aevi Carolini*, recensuit P. de Winterfeld, *MGH PLMA* 4,1, Berolini 189.

## 4. Travaux critiques

ALEXANDRE 1986 = M. Alexandre, « L'épée de flamme (*Gen. 3,24*) : textes chrétiens et traditions juives », in A. Caquot, M. Hadas-Label, J. Riaud (éds.) *Hellenica et Judaica : Hommage à Valentin Nikiprowetzky*, Peeters, Leuven-Paris 1986, 403-441.

ALEXANDRE 1988 = M. Alexandre, *Le commencement du Livre : Genèse, I-V : la version grecque de la Septante et sa réception*, Paris, Beauchesne, 1988.

BIASI 2016 = C. Biasi, « 'Commencer' et 'créer' (*genèse 1,1-8*) », in B. Bakouche (éd.), *Science et exégèse : les interprétations antiques et médiévales du récit biblique de la création des éléments (Genèse I, 1-8)*, Brepols, Turnhout 2016, 189-224.

BARTELINK 1984 = G. J. M. Bartelink, « *Tres uidit, unum adorauit*, formule trinitaire », *Revue d'Études Augustiniennes et Patristiques* 30 (1984), 24-29.

BOULNOIS 2006 = M.-O. Boulnois, « Trois hommes et un Seigneur. Interprétations patristiques et iconographiques de la théophanie de Mambré », in: Frances M. Young / Mark J. Edwards / Paul M. Parvis, *Studia Patristica XXIX. Historica, biblica, ascetica et hagiographica*, Paris 2006, 193-202.

BOYER 1931 = Ch. Boyer « La théorie augustinienne des raisons séminales », in *Miscellanea Augustiniana* t. 2, *Testi et Studi Agostiniani*, Roma 1931, 795-819 ; nous citons la réédition en 1970 à Milan dans le recueil d'études du même auteur, *Essais anciens et nouveaux sur la doctrine de saint Augustin*, 35-69.

BECKER 1889 = C. Becker, *De metris in Heptateuchum*, Bonn, 1889.

BECKER 1885 = G. Becker, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, Bonnae, apud M. Cohen et f., 1885 (= Hildesheim, Olms, 2003).

BEST 1892 = H. Best, *De Cypriani quae feruntur metris in Heptateuchum*, Marburg 1892.

BAZIL 2009 = M. Bazil, *Centones Christiani : métamorphoses d'une forme intertextuelle dans la poésie latine chrétienne de l'Antiquité tardive*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2009.

BENKO 1980 = S. Benko, « Virgil's Fourth Eclogue in Christian Interpretation » in *ANRW* II.31.1, 1980, 646-705.

BENOIT 1946 = P. Benoit, « Réflexions sur la 'formgeschichtliche Methode' », in *Revue Biblique* 53, n° 4 (Octobre 1946), p. 481-512

BOGAERT 1988 = P.-M. Bogaert, « La Bible latine des origines au moyen âge. Aperçu historique et état des questions » in *Revue théologique de Louvain* 19, 1988.

BOGAERT 1997 = P.-M. Bogaert, « *Eptaticus* : le nom des premiers livres de la Bible dans l'ancienne tradition chrétienne grecque et latine » in J.-Cl. Fredouille et al. (éds), *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques* (Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité, 152), Paris, 1997, 313-337.

BOGAERT 2012 = P. Bogaert, « *The Latin Bible, c. 600 to c. 900* », in R. Marsden & E. A. Matter (éds.), *The New Cambridge History of the Bible*, vol. II : From 600 to 1450, Cambridge University Press, p. 69-92.

BOYANCÉ 1963 = P. Boyancé, *La religion de Virgile*, PUF Paris, 1963.

BOYANCÉ 1972 = P. Boyancé, « Sur la théologie de Varron » in *Études sur la religion romaine*, École française de Rome, Rome 1972, 253-282.

BREWER 1904 = H. Brewer, *Über den Heptateuchdichter Cyprian und die Caena Cypriani*, «ZK » 28, 1904, 92-115.

BUCUR 2015 = B. G. Bucur, « The Early Christian Reception of Genesis 18. From Theophany to Trinitarian Symbolism », *Journal of Early Christian Studies* 23,2 (2015), 245-272.

- BURKITT 1928 = F. C. Burkitt, « The Old Latin Heptateuch » in *Journal of Theological Studies* 29, 1928, 140-146.
- CALTABIANO 1996 = M. Caltabiano, *Litterarum lumen : ambienti culturali e libri tra il IV e il V secolo*, Institutum Patristicum Augustinianum, Rome 1996.
- CANAL 2015 : M. Canal, *Il libro di Giosuè nell'Heptateuchos dello pseudo-Cipriano, Introduzione, testo critico riveduto, traduzione e commento*, thèse de doctorat de l'Université de Padoue dirigée par le prof. R. Benacchio, 2015.
- CASTORINA 1971 = E. Castorina, « Sull'età dell'oro in Lucrezio e in Virgilio », in *Studi di storiografia antica in onore di L. Ferrero*, Torino 1971, 99-115.
- CECCARELLI 2008 = L. Ceccarelli, *Contributi per la storia dell'esametro latino (2 vol.). Studi e Testi TardoAntichi, 8*, Herder, Roma 2008.
- CHAPOT 2007 = F. Chapot « Adam et le sage onomatothète, remarques sur l'exégèse antique de Genèse 2, 19 » in *Revue des études latines* 85 (2007), 155-167
- CHARLET 1980 = J.-L. Charlet, « L'apport de la poésie latine chrétienne à la mutation de l'épopée antique : Prudence précurseur de l'épopée médiévale » in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1980, 207-217.
- CHARLET 1988 = J.-L. Charlet, « Aesthetic Trends of Late Latin Poetry (325-410) », in *Philologus*, 132 (1988), 1, 74-85.
- CHARLET 1995 : J.-L. Charlet, *L'épopée latine aux IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècles*, in *Aspetti della poesia epica latina*, Atti del corso di aggiornamento per docenti di latino e greco del Canton Ticino, Lugano, 1993, éd. C. Reggi, Lugano, 1995, 207-225.
- CHARLET 2008 = J.-L. Charlet, « Tendances esthétiques de la poésie latine tardive (325-470) », in *Antiquité tardive*, 16, 2008, 159-167.
- CIARLO 2008 = « Aspetti del procedimento parafratico nell'Heptateuchos di Cipriano poeta », *Motivi e forme della poesia cristiana antica tra Scrittura e tradizione classica. XXXVI Incontro di studiosi dell'antichità cristiana*, Roma, 2008, 727-753.
- CLARK & HATCH 1981 = E. A. Clark & D. F. Hatch, *The Golden Bough, the Oaken Cross: The Virgilian Cento of Faltonia Betitia Proba*, Chico, Calif., Scholars Press, 1981.
- CONSOLINO 2005 = F. E. Consolino, « Il senso del passato : generi letterari e rapporti con la tradizione nella 'parafrasi biblica' latina », in *Nuovo e antico nella cultura greco-latina di IV-VI secolo*, eds. I. Gualandri, F. Conca, R. Passarella, *Quaderni di Acme* 73, Milano 2005, 447-526.
- CURTIUS 1948 = E. R., *Curtius Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Bern-München 1969 (1948).
- CURTIUS 1991 = E. R., *Curtius, La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, traduction par J. Bréjoux de Curtius 1948, Paris, PUF, 1991.
- CUTINO 2009 = M. Cutino, *L'Alethia di Claudio Mario Vittorio. La parafrasi biblica come forma di espressione teologica*, Institutum Patristicum Augustinianum, Roma 2009.
- CUTINO 2016a = M. Cutino, « Connaissances scientifiques et exégèse de Gn. 1, 1-8 dans l'épos biblique des V-VI<sup>ème</sup> siècles », in B. Bakhouché (éd.), *Science et exégèse : les interprétations antiques et médiévales du récit biblique de la création des éléments (Genèse I, 1-8)*, Brepols, Turnhout 2016, 245-262
- CUTINO 2016b = M. Cutino, « Per un inquadramento dell'Heptateuchos di 'Cipriano Gallo'. Cronologia relativa e finalità compositiva », in Gaëlle Hebert de la Portbarré-Viard & Annick Stoehr-Monjou (eds.), *Studium in libris, Mélanges en l'honneur de Jean Louis Charlet*, Paris-Turnhout 2016, 103-123.

- DANIÉLOU 1950 = J. Daniélou, *Sacramentum futuri : études sur les origines de la typologie biblique*, Beauchesne, Paris 1950.
- DE GIANNI 2014a = D. De Gianni, « Modello ambrosiano e intertesti classici nel poema dell'*Heptateuchos* (Iud. 665-667, 683-684 e 695) », *Revue des Études Tardo-antiques* (RET) 3, 2014, 171-192.
- DE GIANNI 2014b = D. De Gianni, « Intertestualità e critica del testo: Ambrogio (epist. 9, 62, 15) e il poeta dell'*Heptateuchos* (iud. 563) », *VetChr* 51, 2014, 131-140.
- DE GIANNI 2015 = Donato De Gianni, « La presenza di Giovenale nel poema dell'*Heptateuchos* » in Giovanni Cupaiuolo (dir.) *Bollettino di studi latini* 45, fasc. 1, Napoli - Catania, 39-63.
- DE GIANNI 2017 = Donato De Gianni, « Nel laboratorio del parafraste. Le Imprese di Gedeone narrate dal poeta dell'*Heptateuchos* (iud. 249-359) », *Revue des Études tardo-antiques*, Suppl. 4, 2017, 49-83.
- DEPROOST 1997 = P.-A. Deproost, « L'épopée biblique en langue latine. Essai de définition d'un genre littéraire » in *Latomus* 56, 1997, 22.
- DEPROOST 1998 = P.-A. Deproost, « *Ficta et facta*. La condamnation du « mensonge des poètes » dans la poésie latine chrétienne » in *REAug* 44, 1998, 101-121.
- DEPROOST 2007 = P.-A. Deproost, « *Formatur limatur* : le corps d'Adam et Ève dans la poésie latine chrétienne », in P. Carmignani - M. Courrént - T. Éloi - J. Thomas (éds.), *Le Corps dans les cultures méditerranéennes*. Actes du colloque des 30-31 mars et 1er avril 2006 à l'Université de Perpignan, Perpignan 2007, 105-125.
- DHORME 1931 = E. Dhorme, *La poésie biblique*, Paris, 1931.
- DINKOVA-BRUUN 2007 = G. Dinkova-Bruun, « Biblical Versifications from Late Antiquity to the Middle of the Thirteenth Century: History or Allegory ? » in Otten V. & Pollmann K. (éds), *Poetry and Exegesis in Premodern Latin Christianity* (Supplements to *Vigiliae Christianae*, vol. 87), Boston, Leiden, 2007, 315-320.
- DUCKWORTH 1967 = Georges E. Duckworth, « Five Centuries of Latin Hexameter Poetry: Silver Age and Late Empire » in *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, Vol. 98 (1967), 77-150.
- DULAEY 2005 = M. Dulaey, « L'apprentissage de l'exégèse par Augustin (3) », *Revue d'études augustiniennes et patristiques* 51, 2005, 21-65.
- DUMÉZIL 1968 = G. Dumézil, *Mythe et épopée, I : L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Gallimard, Paris 1968.
- EBERT 1889 = A. Ebert, *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande bis zum Beginne des XI. Jahrhunderts*, 1, Leipzig 1889.
- EVANS 1968 = J. M. Evans, *Paradise Lost and the Genesis Tradition*, Oxford, Clarendon Press, 1968.
- FALCON 2016 = E. Falcon, *L'« Alethia » de Claudius Marius Victorius*, mémoire de M2 à l'Université de Montpellier 3 sous la direction d'Anne Fraïsse, 2016.
- FÉVRIER 1956 = P. A. Février, « Les Quatres Fleuves du paradis », *Rivista di Archeologia Cristiana* 32, 1956, p. 179-199.
- FESTUGIÈRE 1949 = A.-J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste, Tome II : Le Dieu cosmique*, Paris, Collection des Etudes Anciennes, 2ème éd. 1950 (1949).
- FONTAINE 1970 = J. Fontaine, « Trois variations de Prudence sur le thème du paradis », *Forschungen zur römische Literatur (Mélanges K. Büchner)* 1, Wiesbaden 1970, p. 96-115.
- FONTAINE 1981 = J. Fontaine, *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien*, EA, Paris 1981.

- FONTAINE 1988 = J. Fontaine, « Comment doit-on appliquer la notion de genre littéraire à la littérature latine chrétienne du IV<sup>e</sup> siècle ? » in *Philologus*, 132, 1988, pp. 53-73.
- FONTAINE & PIETRI 1985 = J. Fontaine & Ch. Pietri (éds), *Le monde latin antique et la Bible*, Paris, 1985.
- FREY 1960 = L. H. Frey, « The Rhetoric of Latin Christian Epic Poetry » in *Annuaire Mediaevale, Vol. II*, éd. John F. Mahoney, Duquesne University Press, Pittsburgh 1960, 15-30.
- FÜHRER 2013 = T. Führer, « Hypertexts and Auxiliary Texts: New Genres in Late Antiquity ? » in T. D. Papanghelis, S. J. Harrison, S. Frangoulidis (éds.), *Generic Interfaces in Latin Literature. Encounters, Interactions and Transformations*, Berlin and Boston 2013, 79-89.
- GAMBER 1899 = S. Gamber, *Le Livre de la Genèse dans la poésie latine au Ve siècle*, Paris, 1899.
- GORMAN 1982 = M. Gorman, « The encyclopedic commentary on Genesis prepared for Charlemagne by Wigbod », *RechAug* 17, 1982, 173-201.
- GOSSEREZ 2001 = Laurence Gosserez, *Poésie de lumière, une lecture de Prudence*, Bibliothèque d'Études Classiques n° 23, Louvain-Paris 2001.
- GREEN 2006 = R. Green, *Latin Epics of the New Testament: Juvenius, Sedulius, Arator*, Oxford University Press, Oxford 2006.
- GRIBOMONT 1985 = J. Gribomont, « Les plus anciennes traductions latines » in Fontaine J., Pietri Ch. (éds), *Le monde latin antique et la Bible*, Paris 1985, 43-66.
- GUNKEL 1917 = 'Genesis' übersetzt und erklärt, Göttingen 1917.
- HARL 1962 = M. Harl, « Adam et les deux Arbres du Paradis (Gen. II-III) ou l'homme 'milieu entre deux termes' (mesos-methorios) chez Philon d'Alexandrie. Pour une histoire de la doctrine du libre-arbitre », in *Recherches de science religieuse* vol. 50 (1962), 321-388.
- HOMEY 2009 = H. H. Homey, « Anmerkungen zur Heptateuchdichtung des Cyprianus Gallus » in *Rheinisches Museum für Philologie* H.2, 2009, 150-174.
- HARNACK 1899 = A. Harnack, *Drei wenig beachtete cyprianische Schriften und die « ActaPauli »*, TU N. F. 4,3b, Leipzig 1899.
- HASS 1998 = P. Hass, *Der locus amoenus in der antiken Literatur : Zu Theorie und Geschichte eines literarischen Motivs*, Bamberg, 1998.
- HASS 1912 = W. Hass, *Studien zum Heptateuchdichter Cyprian mit Beiträgen zu den vorhieronimianischen Heptateuchübersetzungen*, Berlin, 1912.
- HERZOG 1975 = R. Herzog, *Die Biblepik der lateinischen Spätantike : Formgeschichte einer erbaulichen Gattung*, Fink, Munich 1975.
- JAKOBI 2010 = R. Jakobi, « Zur datierung der Heptateuchdichtung », *Hermes* 138 (1), 2010, 124-129.
- JOZAKI 1959 = S. Jozaki, « The Tree of Knowledge of Good and Evil », *Kwansei Gakuin University Annual Studies* VIII, 1959, 1-18.
- JÜLICHER 1941 = A. Jülicher, art. « Cyprianus Gallus poeta » in *Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, IV, 2, Stuttgart 1901, 1941/42.
- KARTSCHOKE 1975 = D. Kartschoke, *Bibeldichtung : Studien zur Geschichte der epischen Bibelparaphrase von Juvenius bis Otfrid von Weissenburg*, Fink, Munich 1975.
- KRESTAN 1957 = L. Krestan, art. *Cyprianus III (gallischer Dichter)*, in *Reallexikon für Antike und Christentum*, vol. 3, 1957, col. 477-481.

LABARRE 1998 = S. Labarre, *Le manteau partagé : deux métamorphoses poétiques de la Vie de saint Martin chez Paulin de Périgueux (Ve siècle) et Venance Fortunat (VIe siècle)*, Collection des Études Augustiniennes, série Antiquité, 188, Paris 1998.

LABARRE 2009 = S. Labarre, « Le projet poétique des auteurs latins d'épopées bibliques : la place des *ekphraseis* » in *Manifestes littéraires dans la latinité tardive* (colloque international organisé par P. Galand-Hallyn et Vincent Zarini à l'Université Paris - Sorbonne, 23-24 mars 2007), Collection des Études Augustiniennes, série Antiquité, 188, 2009, 35-50.

LABARRE 2011 = S. Labarre, « La réécriture de la Bible chez les poètes latins (IVe-VIe siècles) » in *Réécrire les saintes Écritures*, éd. G. Dahan, Cerf, Paris 2011.

LESTRADE 2014 = R. Lestrade, *Recherches sur le livre de la Genèse dans la paraphrase de 'Cyprianus Gallus' : Introduction et traduction des vers 1-402*, mémoire de master 2 sous la direction de M. le professeur V. Zarini, Paris IV Sorbonne - Institut d'Études Augustiniennes, Paris 2014.

LESTRADE 2017 = R. Lestrade, « Les enluminures de Cyprien le Gaulois : une paraphrase néoclassique du récit de la Chute », in M. Cutino (éd.) *Poésie et Bible aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.*, RET supplément 4, 2017, p. 31-48.

LESTRADE 2018 = R. Lestrade, « Le récit biblique de la Création dans une réécriture poétique du V<sup>e</sup> s. », communication tenue le 5 mai 2018 lors de la Journée de l'École doctorale 22 de l'Université Paris-Sorbonne, à paraître dans la revue en ligne *Camenuiae*.

LESTRADE 2019 = R. Lestrade, « Natus, Altor, et le troisième homme : la théophanie de Mambré (*Gn.* 18,1–19,3) dans la paraphrase de l'*Heptateuchos* (*Liber geneleos* 597–641) », communication tenue dans le cadre du colloque *Das Alte Testament in der christlichen Dichtung der Antike. Paraphrase, Exegese, Intertextualität und Figurenzeichnung*, le 24 janvier 2019 à Wuppertal en Allemagne, étude à paraître dans les actes du colloque.

LESTRADE 2020a = R. Lestrade, « Usage des sources poétiques classiques et perspectives « théologiques » dans l'*Heptateuchos* de Cyprien le Gaulois », in M. Cutino (éd.) *Poetry, Bible and Theology from Late Antiquity to the Middle Ages*, Millennium Studies 86, De Gruyter, Berlin-Boston 2020, 105-126.

LESTRADE 2020b = « La Création de la femme (*Gn.* 2,18-2,24) dans la paraphrase biblique de l'*Heptateuchos* (*Liber geneleos* 32-39) », communication initialement prévue dans le cadre de la conférence annulée de l'*European Academy of Religion* en juin 2020, et à paraître dans un volume collectif.

LEVISON 1940 = W. Levison, *An eight-century poem on St. Ninian*, « Antiquity » 14, 1940, 280-291.

LOBRICHON 2001 = G. Lobrichon, « La poésie biblique, instrument théologique : les paraphrases bibliques (XIIe-XIIIe siècles) » in *La Scrittura infinita. Bibbia e poesia in età medievale e umanistica*, Atti del Convegno di Firenze, 26-28 giugno 1997, éd. F. Stella, Firenze 2001, 155-176.

LÖFSTEDT 1959 = E. Löfstedt, *Late Latin*, Aschehoug, Oslo 1959.

LONGPRÉ 1972a = A. Longpré, « Structure de l'hexamètre de Cyprianus Gallus », in *CEA* 1, 1972, 75- 100.

LONGPRÉ 1972b = A. Longpré, « Traitement de l'élision chez le poète Cyprianus Gallus » in *Phoenix* 26, 1972, 62-67.

LUBIAN 2015 = F. Lubian, « La macchina del parafraste: l'esempio di Sansone nel cosiddetto Cipriano Gallo (*Jud.* 482-653) » in L. Cristante & T. Mazzoli (éds.), *Il calamo della memoria VI. Riuso di testi e mestiere letterario nella tarda antichità*, EUT Edizioni Università di Trieste, Trieste 2015, pp. 219-281.

LUCIANI 2007 = D. Luciani, « Genèse 2,4 : Théorie documentaire ou analyse narrative ? » in *Nouvelle revue théologique* 2007/2 Tome 129, 279-284.

MCCLURE 1981 = J. McClure, « The Biblical Epic and Its Audience in Late Antiquity » in *Papers of the Liverpool Latin Seminar* 3, 1981, 309–10.

- MALSBARY 1985 = G. Malsbary, « Epic Exegesis and the Use of Vergil in the Early Biblical Epics » in *Florilegium* 7, 1985, pp. 55-81.
- MANITIUS 1891 = M. Manitius, *Geschichte der christlich-lateinischen Poesie bis zur Mitte des 8. Jahrhunderts*, Stuttgart, Cotta, 1891.
- MARROU 1958 = H.-I. Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, 4ème édition, Paris, 1958 (1938).
- MAURER 1896 = H. Maurer, *De exemplis quae Claudius Marius Victor in Alethia secutus sit*, Diss. Marburg 1896.
- MAYOR 1889 = J. E. B. Mayor, *The Latin Heptateuch*, London, Cambridge University Press, 1889.
- MEILLET 1933 = A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine, 3ème édition*, Paris, Klincksieck, 2002 (1933).
- DE MERODE 1977 = M. De Merode, « 'Une aide qui lui corresponde'. L'exégèse de *Gen. 2, 18-24* dans les écrits de l'Ancien Testament, du judaïsme et du Nouveau Testament », in *Revue théologique de Louvain*, 8e année, fasc. 3, 1977, 329-352.
- MOHRMANN 1955 = C. Mohrmann, *Latin vulgaire, latin des chrétiens, latin médiéval*, Klincksieck, Paris 1955.
- MORESCHINI 2016 = C. Moreschini, « Il firmamento e le acque sopracelesti di *Gen 1,6-8* » in B. Bakhouché (éd.), *Science et exégèse : les interprétations antiques et médiévales du récit biblique de la création des éléments (Genèse I, 1-8)*, Brepols, Turnhout 2016, 79-96.
- NAZZARO 2001 = A. V. Nazzaro, « Poesia biblica come espressione teologica : fra tardoantico e altomedioevo », in *La Scrittura infinita. Bibbia e poesia in età medievale e umanistica*, Atti del Convegno di Firenze, 26-28 giugno 1997, éd. F. Stella, Firenze 2001, 119-153.
- NAZZARO 2006 = A. V. Nazzaro, « Riscritture metriche di testi biblici e agiografici in cerca del genere negato », in *Auctores nostri* 4, 2006, 397-439.
- NODES 1993 = D. J. Nodes, *Doctrine and Exegesis in Biblical Latin Poetry*, Cairns, Leeds 1993.
- OTIS 1967 = B. Otis, *Vergil : A Study in Civilized Poetry*, Oxford, Clarendon Press, 1967.
- OTTEN & POLLMANN 2007 = W. OTTEN & K. POLLMANN (éds), *Poetry and Exegesis in Premodern Latin Christianity* (Supplements to *Vigiliae Christianae*, vol. 87), Leiden, Boston 2007.
- PASSI 2002 = S. Passi, « Il commentario inedito ai Vangeli attribuito a Wigbodus », *StudMed* 43, 2002, 59-156
- PETITMENGIN 1985 = P. Petitmengin, « Les plus anciens manuscrits de la Bible latine » in Fontaine J., Pietri Ch. (éds), *Le monde latin antique et la Bible*, Paris 1985, 89-123.
- PETRINGA 1992 : M. R. Petringa, « I «sei giorni della creazione» nella parafrasi biblica di Cipriano poeta. Tecnica compositiva e moduli espressivi » in *Sileno* 18, 1992, 133-156.
- PETRINGA 1996 : M. R. Petringa, *Verg. Aen. 6, 520 e Cypr. Gall. Gen. 349*, in «Orpheus» XVII (1996), 108-125.
- PETRINGA 2001 : M. R. Petringa, « La fortuna del poema dell' 'Heptateuchos' tra VIII e IX secolo » in *La scrittura infinita. Bibbia e poesia in età medievale e umanistica*, Atti del Convegno di Firenze, 26-28 giugno 1997, éd. F. Stella, Firenze 2001, 523-526.
- PETRINGA 2007a : M. R. Petringa, *La presenza di Virgilio nel poema dell' 'Heptateuchos'*, in V. Panagl (cur.), *Dulce Melos. La poesia tardoantica e medievale*, Atti del III Convegno internazionale di studi (Vienna, 15- 18 novembre 2004), Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2007, 147-176.



PETRINGA 2007b : M. R. Petringa, L'attribuzione e la cronologia del poema dell' 'Heptateuchos': una questione di metodo, in AA.VV., *Studi di Filologia greca e latina offerti a Giovanni Salanitro dai suoi allievi*, «Sileno» XXXIII (2007), 165-182.

PETRINGA 2011 : M. R. Petringa, « Una storia tipografica durata tre secoli: le edizioni dell'anonimo poema latino dell' 'Heptateuchos' », in *Racconto senza fine. Per Antonio Pioletti*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2011, 287-304.

PETRINGA 2016 : M. R. Petringa *Il poema dell'Heptateuchos. Itinera philologica tra tardoantico e alto medioevo*, Biblioteca di Commentaria Classica, Catania 2016.

POINSOTTE 1979 : J.-M. Poinssotte, *Juvenus et Israel : la représentation des Juifs dans le premier poème latin chrétien*, PUF, Paris 1979.

POLLMANN 1992 = K. Pollmann, « Der sogenannte Heptateuchdichter und die 'Alethia' des Claudius Marius Victorius. Anmerkungen zur Datierungsfrage und zur Imitationsforschung », *Hermes* 120, 1992, 490-501.

ROBERTS 1978 = M. Roberts, *The Hexameter Paraphrase in Late Antiquity: Origins and Applications to Biblical Texts*, Urbana-Champaign 1978.

ROBERTS 1985 = M. Roberts, *Biblical Epic and Rhetorical Paraphrase in Late Antiquity*, Cairns, Liverpool 1985.

ROBERTS 1989 = M. Roberts, *The Jeweled Style : Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Cornell University Press, Ithaca 1989.

SCHÖNBECK 1962 = G. Schönbeck, *Der locus amœnus vom Homer bis Horaz*, Dissertation, Heidelberg 1962.

SMOLAK 1972 = K. Smolak, « Die Stellung der Hexamerendichtung des Dracontius (*laud. dei* 1,118-426) innerhalb der lateinischen Genesispoesie », in R. Hanslik / A. Lesky / H. Schwabl (éd.) *Antidosis. Festschrift für Walther Kraus zum 70 Geburtstag*, Vienne-Cologne-Graz 1972, 381-397.

SMOLAK 1975 = K. Smolak, « Lateinische Umdichtungen des biblischen Schöpfungsberichtes », in E. A. Livingstone (ed.) *Studia Patristica* 12, Papers presented to the Sixth International Conference on Patristic Studies held in Oxford 1971, Berlin 1975, 350-360.

SMOLAK 1999 = K. Smolak, *Die Bibelepik als 'verfehlte Gattung'*, «WHB» 41, 1999, 7-24.

SOGGIN 1997 = J. A. Soggin, *Das Buch Genesis*, Kommentar, Darmstadt 1997.

STELLA 1999 = F. Stella, « La poesia biblica come problema interculturale : saggi sulle creazioni di Eva » in Semicerchio, rivista di poesia comparata XX-XXI (1999) : *La lingua assente, Autotraduzione e interculturalità nella poesia europea*, 28-32.

STELLA 2001 = F. Stella, *Poesia e teologia. L'Occidente latino tra IV e VIII secolo*, Milano 2001.

STERNBERG 1985 = M. Sternberg, *The Poetics of Biblical Narrative: Ideological Literature and the Drama of Reading*, Indiana University Press, Bloomington, 1985.

STRECKER 1922 = K. Strecker, *Zu den Quellen für das Leben des hl. Ninian*, «Neues Archiv» 43, 1922, 1-26.

STUTZENBERGER 1903 = A. Stutzenberger, *Der Heptateuch des gallischen Dichters Cyprianus*, Zweibrücken 1903.

THRAEDE 1962 = K. Thraede, art. *Epos*, in *Reallexikon für Antike und Christentum*, vol. 5, 1962, col. 997-1043.

THUNBERG 1966 = L. Thunberg, « Early Christian Interpretations of the Three Angels in Gen.18 », in: Frank L. Cross (éd.), *Studia patristica. VII: Papers presented to the fourth international Conference on Patristic Studies held at Christ Church, Oxford, 1963. 1: Editiones, Critica, Philologica, Biblica*, Berlin 1966, 560-570.

VÄÄNÄNEN 1963 = V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, Klincksieck, 2012 (1963).

VERBEKE 1945 = G. Verbeke, *L'évolution de la doctrine du pneuma du stoïcisme à saint Augustin*, Éditions de l'Inst. Sup. de Philosophie, Paris 1945.

VERCRUYSSSE 2001 = J.-M. Vercruysse, « Les Pères de l'Église et la chute de l'ange » in *Revue des sciences religieuses* 75 n°2 (2001), p. 147-174.

VERNANT 1960 = J.-P. Vernant, « Le mythe hésiodique des races. Essai d'analyse structurale », in *Revue de l'histoire des religions*, tome 157, n°1, 1960, 21-54.

WATKINS 1995 = C. Watkins, *How to Kill a Dragon, Aspects of Indo-European Poetics*, Oxford University Press, New York 1995.

WENHAM 1994 = G. J. Wenham, *Genesis 16–50*, World Biblical Commentary vol. 2, Dallas 1994.

## *Indices*

Ne figurent pas dans les tableaux suivants les renvois et références à *Gn.* 1-3 et à *Hept. gen.* 1-133 qui se trouvent dans le commentaire ; de même, les occurrences qui servent aux enquêtes sur la valeur du lexique ne sont pas systématiquement mentionnées ici. Les *iuncturae*, clausules et attaques de vers similaires sont en revanche mentionnées.



## 1. Lieux bibliques

### *Gn.*

1,1 : 49  
1,2 : 48 n. 188  
3,7 : 46-47  
4,2 : 89 n. 330  
4,6-7 : 83 n. 306, 341  
5,31 : 62-63  
6,2 : 323 n. 777  
6,7 : 82 n. 304, 83  
6,17 : 81  
7,2 : 68  
9,19 : 365  
9,20-23 : 380 n. 1032  
9,28-29 : 67  
12 : 69  
14,18-20 : 32  
15 : 69  
15,12 : 311 n. 720  
17,17 : 91  
18-19,1 : 44  
27,33 : 310 n. 718  
37,0 : 246, n. 450  
38 : 67  
39 : 90  
41 : 323 n. 777  
46 : 67

### *Ex.*

4,11 : 376 n. 1025  
19,10 : 251 n. 470  
23,22 : 76 n. 288  
35,1-3 : 326  
35,5 : 336  
40,36-38 : 440

### *Lv.*

12,3 : 407 n. 1141

### *Nb.*

12,9-10 : 396 n. 1100

### *Ps.*

18,7 : 442 n. 1285  
22,4 : 433  
77,31 : 421 n. 1207  
81,7 : 436 n. 1262  
135 : 246 n. 449

### *Pr.*

3,13-8 : 352 n. 904

### *Jb.*

26,7-14 : 81-82

### *Sg.*

11,17 : 220

### *Si.*

25,24 : 417 n. 1188

### *Za.*

6,12 : 349 n. 895

### *Is.*

2,5 : 412 n. 1161  
14,12 : 381 n. 1035  
44,6 : 218

### *Jr.*

51,7-8 : 390 n. 1075

### *Ez.*

28,14 : 381 n. 1035

### *4 Esd.*

6,47 : 250 n. 463

### *Mt.*

4,23-25 : 328 n. 795  
7,1 : 332  
10,25 : 328 n. 795  
14,11 : 328 n. 795  
19,5 : 319 n. 555  
22,20 : 379 n. 1031

### *Mc.*

10,7 : 319 n. 555

### *Lc.*

23,42-43 : 345 n. 865

### *Jn.*

1,1 : 217  
3,36 : 421 n. 1208  
3,8 : 289 n. 641  
13,21 : 436 n. 1262  
20,21-23 : 286

### *Ac.*

2,2-3 : 440 n. 1278  
9,1-18 : 376 n. 1025

*Rm.*

1,6 : 373  
1,18 : 421 n. 1208  
4,19 : 91  
6,20-23 : 354  
7,9-11 : 417 n. 1188  
7,23 : 376 n. 1026  
8,16-17 : 342 n. 853  
9,20-21 : 282

1 *Cor.*

2,10-16 : 284-285  
7 : 320  
11,3-9 : 298  
11,6 : 308  
15,6 : 373  
15,21-22 : 402 n. 1126

2 *Cor.*

11,3 : 417 n. 1188

*Gal.*

5,22 : 327 n. 792

*Ep.*

5,6 : 421 n. 1208  
5,21 : 428 n. 1241  
5,31-33 : 319

*Col.*

3,6 : 421 n. 1208

1 *Th.*

2,16 : 421 n. 1208  
5,23 : 285 n. 624

1 *Tm.*

2,11-15 : 297, 417 n. 1188  
6,16 : 402

*Tt.*

3,7 : 342 n. 853

2 *P.*

2,4 : 381 n. 1035

1 *Jn.*

2,10-11 : 376 n. 1025  
2,15-16 : 376 n. 1025

*Jd.*

6 : 381 n. 1035

*Ap.*

1,8 : 218  
14,10 : 421 n. 1208  
21,6 : 218  
21,10-21 : 349  
22,13 : 218

## 2. Poésie et littérature classiques

Apulée

*Plat.*

1,5,190 : 223 n. 380

Aristote

*poet.*

1448b-1449b : 59

Caton

*de agri cultura*

57,231 : 57, n. 231

Catulle

*carm.*

3,3-8 : 419 n. 1195

64,202 : 433 n. 1254

Cicéron

*Aratus, phaenomena.*

74-75 : 228 n. 397

*leg.*

1,26 : 427

*nat deorum*

2,98 : 219 n. 360

*tusc.*

1,28,68 : 248

3,59 : 433 n. 1258

4,6,13 : 327 n. 792

5,108 : 269 n. 540

Ennius

*ann.*

8,299 : 74 n. 281

*trag. frag.*

292 : 246 n. 450

Hésiode

*op. et di.*

109-201 : 344

*theog.*

123 : 219 n. 362

Homère

*Il.*

1,68-70 : 79 n. 300, 291 n. 647

11,749 : 427 n. 1237

23,875-881 : 86 n. 317

Horace

*ars poetica*

128-135 : 15

292-294 : 272 n. 553

*carm.*

1,34,5-11 : 289 n. 636

4,6,13-16 : 347 n. 880

*epist.*

2,1,139 : 367 n. 987

Juvénal

*sat.*

6, 284-285 : 90

6, 268-271 : 90

10,61-63 : 89 n. 330

11,173-175 : 255 n. 481

11,207 : 436 n. 1264

14,10-14 : 90 n. 311

14,18-20 : 90 n. 311

14,116-117 : 89 n. 330

Lucain

*phars.*

2,25 : 441 n. 1283

3,230 : 275 n. 567

5,190 : 382 n. 1045

7,106 : 428

9,636 : 423 n. 1219

Lucrèce

*de rer. nat.*

1,24-25 : 74 n. 281

1,73 : 291

1,271-287 : 239 n. 424

2,14-19 : 391 n. 1079

2,24-29 : 391 n. 1078

2,78-79 : 245 n. 444

3,904-905 : 89 n. 326

3,1036-1038 : 89 n. 326

4,1007 : 251 n. 471

4,1108-1114 : 323

4,1201-1205 : 323

5,306-308 : 89 n. 327

5,402 : 245 n. 444

5,1155-1158 : 89 n. 327

5,1211-1221 : 239 n. 424

6,68-78 : 89 n. 327

Macrobe

*sat.*

6,4,7 : 247 n. 450

Manilius

*astron.*

1,842-846 : 247 n. 450

2,451 : 268 n. 530

- Martial  
*epig.*  
 4,3,4 : 440 n. 1282  
 5,43,1-2 : 395 n. 1093
- Ovide  
*amores*  
 3,5,45-46  
*ars amat.*  
 2,467-472 : 253 n. 472  
 3,723 : 79 n. 296  
*epist.*  
 15,119 : 407 n. 1141  
 18,18 : 395 n. 1093  
*fast.*  
 4,747-755 : 393 n. 1084  
 5,558 : 411 n. 1157  
 6,273 : 219 n. 360  
*Ibis*  
 211 : 397 n. 1106  
*met.*  
 1,5-9 : 219  
 1,21-25 : 219  
 1,63 : 411 n. 1157  
 1,76-78 : 267  
 1,78-79 : 366 n. 984  
 1,79-82 : 276 n. 575  
 1,84-88 : 249 n. 457, 428 n. 1239  
 1,101-112 : 343 n. 859  
 2,630 : 371 n. 1008  
 3,725-727 : 87 n. 320  
 8,200-202 : 251 n. 468  
 10,360 : 310 n. 714  
 10,482 : 436 n. 1264  
 10,625 : 436 n. 1264  
 11, 339-341 : 85 n. 312  
 13,804 : 432  
 13,943 : 396 n. 1097  
 14,507 : 86 n. 316  
 14,689-690 : 382 n. 1043  
*pont.*  
 1,3,32 : 387 n. 1062  
 1,4,44 : 421 n. 1206  
 2,8,76 : 421 n. 1206  
 4,3,49 : 268  
*trist.*  
 1,5b,40 : 421 n. 1206  
 1,10,42 : 421 n. 1206  
 4,10,65 : 387 n. 1062  
 5,8,25 : 387 n. 1062  
 5,12,24 : 421 n. 1206
- Platon  
*Timée*  
 48e-49a : 223 n. 380
- 51a : 223 n. 381
- Perse  
*sat.*  
 3, 86-87 : 91  
 5,56 : 310
- Salluste  
*Catil.*  
 1,1 : 428 n. 1239
- Sénèque  
*Ag.*  
 725-726 : 375 n. 1024  
*Med.*  
 686-690 : 381 n. 1039  
 736 : 440 n. 1282  
*Phaedr.*  
 1035-1049 : 381 n. 1039  
 1255 : 433 n. 1254
- Servius  
*ad georg.*  
 2,277 : 272 n. 555
- Silius Italicus  
*pun.*  
 6,9 : 311 n. 726  
 6,170 : 441 n. 1283  
 7,467 : 397 n. 1106  
 13,277 : 358 n. 938  
 13,876 : 367 n. 987
- Stace  
*silu.*  
 5,5,59 : 39 n. 142  
*theb.*  
 7,464 : 436 n. 1264
- Suétone  
*de uit. Caes. Augustus*  
 95,1 : 397 n. 1109
- Virgile  
*Aen.*  
 1,223-226 : 229, 433 n. 1257  
 1,305 : 87 n. 319  
 1,503-504 : 75 n. 287  
 2,252-254 : 75 n. 286  
 2,471-474 : 381 n. 1039  
 2,512 : 358 n. 938  
 2,557-558 : 87 n. 319  
 3,647-648 : 415 n. 1181  
 4,435-454 : 87 n. 321  
 4,533 : 87 n. 320



5,513-514 : 86 n. 316  
5,615-616 : 80 n. 302  
6,101 : 388 n. 1064  
6,255 : 79 n. 297, 350  
6,535-536 : 78 n. 295  
6,637-639 : 382 n. 1042  
6,724-727 : 217  
6,847-848 : 309  
6, 848-849 : 249 n. 457, 282  
7,8-9 : 85 n. 311, 247 n. 450  
7,30-32 : 364 n. 971  
7,67 : 369 n. 998  
7,98-101 : 76 n. 288  
7,228-230 : 227  
7, 254 : 87 n. 319  
7,456-467 : 388 n. 1064  
7,539 : 74 n. 283  
7, 808-811 : 86 n. 318  
8,31 : 364 n. 971  
8,572-573 : 268 n. 534  
9,114 : 368 n. 993  
10,467-469 : 234 n. 414, 325  
11,66 : 408 n. 1147  
11,699 : 427  
12,359-361 : 75 n. 287  
12,664 : 74 n. 284  
12,689-692 : 75 n. 285

*ecl.*

1,80 : 396 n. 1096  
3,96 : 256 n. 486  
4,52 : 327 n. 790  
5,38-39 : 432 n. 1251  
8,39 : 393 n. 1083  
8,71 : 256 n. 486

*georg.*

1,438-444 : 238 n. 422  
2,81 : 352 n. 905  
2,153-154 : 255 n. 483, 382 n. 1044  
2,277-278 : 272  
3, 242-244 : 80 n. 301  
3,425-439 : 381 n. 1039  
3,478-479 : 85 n. 313  
3,520-522 : 343 n. 856  
3,364-371 : 441  
4,39 : 79 n. 300, 291 n. 647  
4,495-496 : 310 n. 716

### 3. Littérature exégétique et théologique

- Ambroise  
*Abr.*  
 1,33 : 45  
*exp. eu. sec. Luc.*  
 2 : 298 n. 666  
 4-5 : 401 n. 1123  
*exp. psalm. xii*  
 35,3,4 : 352 n. 904  
*exp. psalm. cxviii*  
 7,25 : 31 n. 93  
 22,24 : 433 n. 1256  
 39,11 : 320 n. 758  
*de Caïn et Abel*  
 1,3,10 : 394 n. 1088  
*de hel.*  
 4,8 : 436 n. 1262, 441  
*de inst. uirg.*  
 3,22 : 297  
 16,103 : 31 n. 93  
*de interp. Iob et Dauid*  
 4,6,22 : 278 n. 583  
*de Isaac*  
 3,9 : 401 n. 1123  
 5,43 : 351 n. 904  
*de Noe*  
 24,86 : 260  
 25,92 : 287 n. 630  
 30,115 : 408 n. 1144  
 34,126 : 278 n. 583  
*de uirg.*  
 3,4,19 : 401 n. 1123  
*de parad.*  
 1,5 : 346 n. 871  
 1,6 : 352 n. 904  
 2,8 : 354 n. 917  
 3,12 : 299 n. 667, 346 n. 871, 398 n. 1112  
 3,13-23 : 356 n. 926  
 3,14 : 357 n. 927  
 4,25 : 350, 366 n. 980  
 5,28 : 389  
 10,47 : 309 n. 707, 428 n. 1241  
 10,48 : : 297 n. 662, 315  
 11,49 : 295 n. 656, 333  
 11,50 : 305 n. 699, 306 n. 701, 314 n. 736  
 11,51 : 332  
 11,52 : 332 n. 808, 436 n. 1262  
 12,54 : 381 n. 1036, 383 n. 1048, 384, 399, 402  
 12,56 : 428 n. 1241  
 13,62 : 394 n. 1089  
 13,63 : 377 n. 1027, 380 n. 1032, 408 n. 1147  
 14,68 : 413
- 14,70 : 414 n. 1177, 418, 436 n. 1262  
 14,72 : 422 n. 1216  
 12,56 : 423  
 15,73 : 417 n. 1186  
 15,74 : 427  
*epist.*  
 1,6,5 : 255 n. 484  
*hexaem.*  
 1,1,2 : 235 n. 415  
 1,3,8 : 239 n. 424  
 1,7,25 : 220-221, 229 n. 401  
 1,7,26 : 224  
 1,8,29 : 225  
 1,9,33 : 233  
 3,2,7 : 240  
 3,3,14 : 240  
 3,7,29 : 242 n. 435  
 3,8,36 : 242  
 4,5,21 : 248  
 4,5,24 : 246 n. 449  
 5,2,5-6 : 252  
 5,11 : 362 n. 956  
 5,14,45 : 250 n. 464  
 6,2,4 : 256  
 6,7,40 : 270  
 6,7,41 : 274 n. 562  
 6,7,43 : 273 n. 559  
 6,8,47 : 246 n. 448
- Ambrosiaster  
*in rom.*  
 7,5 : 289 n. 637
- Augustin  
*ciu.*  
 13,24 : 265 n. 515, 276 n. 573, 286 n. 625, 287  
 14,8 : 327 n. 792  
 14,11 : 388 n. 1063, 429 n. 1241  
 14,17 : 376 n. 1027  
 15,10 : 63  
 16,26 : 91  
 22,20 : 379 n. 1031  
*conf.*  
 1,13 : 300  
 7,5 : 303  
 11,3 : 218  
 12,7 : 218  
 12,20 : 217 n. 352  
 13,7-9 : 225  
*c. Faustum*  
 12,8 : 304 n. 692

- c. Manich.*  
 1,17 : 266 n. 522, 274 n. 562  
 1,178 : 220  
 1,180 : 230  
 1,186 : 273 n. 557  
 2,11 : 296  
 2,21 : 320 n. 757  
 2,197 : 436 n. 1262  
 2,199 : 276 n. 573  
 2,201 : 286 n. 627  
 2,206 : 376 n. 1027  
 2,209 : 418 n. 1190  
 2,213 : 436 n. 1262  
 2,214 : 439 n. 1274
- c. Max.*  
 2,25,5 : 44 n. 173
- c. Prisc. et Orig.*  
 75 : 278 n. 583
- de bono coni.*  
 3,3 : 301 n. 676
- de haer.*  
 46 : 315 n. 737
- gen. ad litt.*  
 1,18 : 225 n. 388  
 2,10 : 237  
 3,19 : 271 n. 548  
 3,20 : 266 n. 522, 274 n. 562 et 563, 275 n. 566  
 3,8 : 250 n. 464  
 4,11 : 327 n. 789  
 4,16 : 326 n. 784  
 5,4 : 262 n. 510 et n. 511  
 5,6-7 : 276 n. 573  
 5,7 : 265 n. 515, 277 n. 580  
 6,5 : 307 n. 705, 311 n. 721  
 6,5-6,6 : 261 n. 505, 263 n. 513  
 6,10 -6,11 : 261 n. 505  
 6,12 : 280  
 6,13 : 307 n. 705  
 6,15 : 261 n. 505  
 6,18 : 261 n. 505  
 7,1-2 : 286 n. 625, 289 n. 640 et 642  
 7,3 : 286 n. 625  
 8,1 : 346  
 8,3 : 354 n. 917  
 8,6 : 351 n. 904  
 8,7 : 357 n. 830  
 9,4 : 301 n. 673  
 9,5 : 300 n. 674 et 675  
 9,19 : 311, 319,  
 9,20 : 296 n. 658, 333  
 9,21 : 295 n. 656  
 9,23 : 311 n. 725  
 9,24 : 332 n. 810  
 9,25 : 332 n. 810
- 9,34 : 316  
 10,1 : 314 n. 736  
 10,2 : 264, 314 n. 736  
 11,1 : 376 n. 1027  
 11,2 : 381 n. 1036, 383 n. 1050  
 11,6 : 371 n. 1009  
 11,6-11,7 : 369 n. 996  
 11,29 : 383 n. 1050  
 11,31 : 376, 399 n. 1115, 408 n. 1144  
 11,33 : 412, 414  
 11,34 : 418  
 11,35 : 418 n. 1190  
 11,36 : 425 n. 1230  
 11,38 : 410, 423 n. 1223  
 11,39 : 435-436, 441  
 11,40 : 439 n. 1275  
 11,42 : 394 n. 1089, 428 n. 1241
- gen. ad litt. imperfectus liber*  
 5,473 : 231  
 5,475 : 232  
 15,496 : 254 n. 475
- in Ioh. eu. tract.*  
 120,2 : 298 n. 666
- in psalm.*  
 18,7 : 334 n. 813
- lib. arb.*  
 3,25,76 : 384 n. 1054
- loc. hept.*  
 1,9 : 376 n. 1027
- serm.*  
 7 : 42  
 212 : 328  
 254 : 328 n. 794
- trin.*  
 2,11 : 44 n. 173  
 6,2 : 218 n. 355  
 12,6 : 271
- Basile  
*hom. hex.*  
 2,1,8 : 224  
 2,6 : 225 n. 388  
 3,7,6 : 237-238  
 6,8,2 : 246 n. 449, 248  
 8,2 : 250 n. 464  
 8,3 : 252
- Calcidius  
*comm. in Tim.*  
 277 : 239 n. 426  
 277-278 : 222-223
- Cassien Jean  
*conf.*  
 23,12 : 353 n. 911

- de incarn.*  
3,3 : 315 n. 737
- Jean Chrysostome  
*ad illum. catech.*  
3,17 : 298 n. 666
- Clément d'Alexandrie  
*strom.*  
5,93,4-94,2 : 237 n. 421  
6,16 : 326 n. 784  
*hom. gen.*  
4,3 : 221
- Ephrem  
*in gen.*  
1,33 : 326 n. 784
- Eusèbe de Césarée  
*prep. eu.*  
11,6,8-10 : 330-331
- Flavius Josèphe  
*ant. Iud.*  
1,38-39 : 357 n. 927
- Gaudence de Brescia  
*tract.*  
9,4 : 311 n. 721
- Gennade  
*de uir. ill.*  
60 : 38 n. 141
- Grégoire de Nysse (dubius)  
*de creatione hominis*  
2,2 : 278, 279 n. 588, 281
- Hilaire  
*tract. myst.*  
1,5 : 298 n. 666  
*trin.*  
11,23 : 394 n. 1088
- Irénée  
*adu. haer.*  
1,5,5 : 441 n. 1284  
5,1,3 : 271 n. 547  
5,6,1 : 274 n. 564  
*dem.*  
10-11 : 279 n. 588  
11 : 259 n. 498  
43 : 217 n. 352
- Jérôme  
*comm. In Is.*  
6,14,7 : 225 n. 389  
*de uir. ill.*  
84. : 11 n. 14  
*ep.*  
21,11 : 384 n. 1054  
47,5 : 57 n. 234  
140 : 40 n. 141  
*in psalm.*  
88 : 298 n. 666  
*lib. quaest. hebr.*  
6 : 318  
7 : 318 n. 748, 439 n. 1270  
*quaest. in gen.*  
5 : 311 n. 720, 363 n. 963  
25 : 311 n. 720  
*tract. in psalm. lix*  
77 : 390-391
- Justin  
*apol.*  
59,1 : 217 n. 352
- Lactance  
*inst. diu.*  
1,5,13 : 366 n. 984  
2,9,11 : 384 n. 1054  
2,18,6 : 427  
5,1,15-18 : 58  
7,9,11 : 428 n. 1239
- Maxime de Turin  
*collec.*  
97,3 : 430
- Novatien  
*de trin.*  
1,49 : 351 n. 904
- Origène  
*c. Cels.*  
4,33 : 352 n. 907  
4,37 : 259 n. 498  
4,38 : 417 n. 1189  
*comm. in cant.*  
2,23 : 320 n. 758  
2,8,8 : 45  
*comm. in Jn.*  
1,102 : 218 n. 355  
32,223 : 436 n. 1262  
*de princ.*  
1,3,6 : 286 n. 626  
1,5,4 : 381 n. 1035

2,3,6 : 239 n. 426  
3,6,1 : 273 n. 560  
4,3,1 : 235 n. 415, 351 n. 904  
4,16 : 346 n. 872

*in exod. hom.*

7,1 : 352 n. 904

*in Ez. hom.*

1,9 : 436 n. 1262

*in gen. hom.*

1,1 : 235, 237 n. 421

1,5 : 247 n. 451

1,12-13 : 279 n. 589

1,12 : 266 n. 521

1,13 : 273 n. 559

2 : 346 n. 872

*in Luc. hom.*

24,2 : 439

*in num. hom.*

11,1 : 320 n. 757

Philon

*cher.*

21 : 439 n. 1272

*leg. all.*

1,43-45 : 346 n. 871

2,9-10 : 332 n. 807

3,56-57 : 417 n. 1189

*opif.*

3,16 : 223

15 : 235 n. 415

29 : 237 n. 421

45 : 247 n. 451

46 : 247 n. 453

63 : 250 n. 463

134-137 : 259 n. 498

135 : 283 n. 616

148 : 329-330

150 : 330 n. 802

151-152 : 299 n. 667, 398 n. 1112

*quaest. in gen.*

1,6 : 352 n. 904

1,25 : 297 n. 662

1,53 : 441 n. 1284

2,60 : 297 n. 662

Pierre Chrysologue

*collec.*

74,45 : 353 n. 910

Tertullien

*adu. Marc.*

2,3 : 351 n. 904

2,4 : 279 n. 588

2,10 : 381 n. 1035

2,24 : 436

*adu. Val.*

315 n. 737

*cult. fem.*

1,1,1-2 : 428 n. 1241

*de anim.*

11 : 311 n. 722, 320 n. 758

20,5 : 384 n. 1054

21 : 311 n. 721

27 : 312-313

45 : 311 n. 722

*de bapt.*

5 : 286 n. 626

*de ressur.*

6,3 : 274 n. 564

6,15 : 302 n. 682

Ps.-Tertullien

*carm. adu. Marc.*

1,238 : 227

Théophile d'Antioche

*ad Aut.*

2,18 : 271 n. 547

2,22 : 412 n. 1162

*adu. Hermog.*

2,4 : 219 n. 363

15,4 : 219 n. 363

Marius Victorinus

*adu. Arium*

4,10 : 315 n. 737

#### 4. Poésie chrétienne et « tardive »

Ausone	2,408-423 : 406-407
<i>ephem.</i>	2,410 : 400 n. 1119
3,8 : 366 n. 985	3,6,10 : 407
<i>Mos.</i>	3,20-23 : 408 n. 1147
47 : 39	3,66-71 : 413 n. 1168
<i>praef. I</i>	3,74 : 414 n. 1180
1,34 : 275 n. 567	3,77-80 : 415-416
	3,81-94 : 417 n. 1187
Avit de Vienne	3,95-107 : 418 n. 1191
<i>c. Arian.</i>	3,108-109 : 421 n. 1209
30 : 290 n. 645	3,113-115 : 421 n. 1204
<i>spir. hist.</i>	3,116-136 : 426 n. 1231
1,13 : 216 n. 346	3,130-131 : 426 n. 1232
1,14-15 : 216 n. 347, 239 n. 426	3,137-153 : 429-430
1,30-31 : 251	3,153-156 : 431 n. 1246, 432 n. 1247
1,32-34 : 251 n. 468	3,173-178 : 434
1,42-43 : 256	3,195-196 : 440 n. 1281
1,44-56 : 267 n. 527	3,197-212 : 437
1,51-52 : 233 n. 411	4,257 : 240 n. 428
1,62-63 : 249 n. 458	4,341 : 366 n. 984
1,73 : 281 n. 606	4,350 : 289 n. 637
1,74 : 277 n. 578	5,270-271 : 411 n. 1157
1,76-81 : 282	
1,125-128 : 290 n. 645	
1,125-130 : 293	
1,131-132 : 304 n. 691	
1,133-135 : 269 n. 538	
1,143 : 334	
1,144-149 : 305 n. 698	
1,146-147 : 300 n. 671	
1,148-153 : 300 n. 671, 304 n. 694	
1,154-155 : 306 n. 704	
1,156-157 : 307	
1,158-159 : 306 n. 703	
1,160-169 : 298 n. 666	
1,170-190 : 321 n. 765, 322, 339 n. 836	
1,264-283 : 358 n. 931	
1,309-310 : 371 n. 1006	
1,309-325 : 372	
1,324-325 : 390	
1,557 : 272 n. 552	
2,20-32 : 379	
2,38-44 : 381 n. 1037	
2,145-203 : 392 n. 1080	
2,210-211 : 353	
2,118 ; 383 n. 1049	
2,118-139 : 386	
2,140-144 : 388 n. 1063	
2,232-251 : 400	
2,238-239 : 401 n. 1122	
2,261-272 : 405	
2,263-264 : 396 n. 1100	
	Claudien
	<i>carm. maiora</i>
	2,9 : 423 n. 1219
	17,206-2211 : 396 n. 1099
	24,3,60 : 397 n. 1106
	<i>rapt. Pros.</i>
	1,181-185 : 381 n. 1039
	<i>III cos. Hon.</i>
	96-98 : 39, 44, 45
	Dracontius
	<i>laud.</i>
	1,9-11 : 216 n. 345
	1,23 : 220 n. 364
	1,23-28 : 225 n. 388
	1,118-133 : 233 n. 412
	1,130 : 268
	1,151-156 : 240 n. 427
	1,234-1,245 : 253
	1,167-179 : 242 n. 436
	1,180-181 : 242 n. 436, 265 n. 516
	1,252 : 362 n. 955
	1,322 : 362 n. 961
	1,329-330 : 260 n. 502
	1,329-331 : 267 n. 528
	1,332-335 : 279 n. 592
	1,337 : 277 n. 577
	1,339-347 : 292
	1,348-359 : 304, 333, 362 n. 958

1,360-372 : 300	237 : 323 n. 777
1,361-362 : 272 n. 551	243-248 : 79-80
1,371-380 : 305 n. 695	243-249 : 82
1,377 : 367 n. 985	266-269 : 68
1,381-382 : 306 n. 703	267-281 : 81
1,393-398 : 308, 388 n. 1063	290 : 85, 251
1,398-415 : 321 n. 764, 339 n. 836	290-292 : 80
1,415 : 354 n. 919	293-294 : 86
1,437-448 : 378	293-296 : 298 n. 666
1,446-448 : 373	295 : 327 n. 790
1,449-451 : 360 n. 942	303 : 240 n. 428
1,459-467 : 385	306-307 : 86
1,468-472 : 388	324 : 75
1,473-476 : 396 n. 1100	344-345 : 364-365
1,473-477 : 399 n. 1118, 404 n. 1135	349-356 : 380 n. 1032
1,485-486 : 407 n. 1142	350-351 : 317 n. 745
1,487-490 : 407 n. 1142	361-362 : 67
1,491-494 : 408 n. 1148	365 : 75
1,496 : 414 n. 1180	399 : 426 n. 1234
1,531-533 : 413 n. 1167	463-464 : 282 n. 607
1,533-543 : 419-420	463-466 : 76
1,544-545 : 373	495-495 <sup>1</sup> : 32
1,544-562 : 424	502 : 426 n. 1234
1,553 : 360 n. 943	563 : 430
1,556 : 442 n. 1286	592 : 91
1,559-561 : 373 n. 1013	593 : 86
1,584-621 : 284 n. 617	596 : 78
1,587-588 : 242 n. 434	611: 44, 71 n. 268
2,230-231 : 279 n. 592	620 : 86, 388 n. 1065
2,321 : 282	634 : 44
<i>Orest.</i>	723-724 : 317 n. 745
786 : 396 n. 1098	737-738 : 348
	745-746 : 79
<i>Hept.</i>	801 : 317 n. 745
<i>gen.</i>	895 : 399 n. 1114
13 : 39	904 : 71 n. 268, 79
15-16 : 84	912 : 310 n. 717
20 : 85	961 : 422 n. 1211
34-36 : 77	994-995 : 89 n. 327
50-51 : 79	999-1000 : 317 n. 745
68-69 : 77	1005 : 89 n. 327
77-80 : 84	1011-1013 : 317 n. 745
87-88 : 47	1071-1072 : 368 n. 995
134-140 : 85-86	1081-1083 : 89
140 : 74	1104-1107 : 328-329
149-152 : 83	1129 : 310 n. 717
154 : 74 et n. 284	1141-1142 : 84, 246, n. 450
156-157 : 230 n. 404, 414 n. 1179	1172-1174 : 90
158 : 366 n. 981	1175-1176 : 67
162-163 : 74	1200 : 90
188-190 : 89	1235 : 422 n. 1211
197-198 : 89	1236-1237 : 90
197-204 : 63-64	1240-1241 : 87
221-222 : 62, 67 n. 259	1252 : 323 n. 777

- 1255-1257 : 87  
1418-1419 : 79  
1435-1437 : 67
- exod.*  
193 : 255 n. 483, 382  
225 : 227  
441 : 270 n. 541  
474-476 : 39  
488 : 428  
556-557 : 251 n. 470  
583 : 428  
647-648 : 280  
732 : 251 n. 470  
1004 : 76 n. 288  
1028 : 241 n. 432.  
1323-1325 : 336  
1331-1333 : 440
- leu.*  
40-41 : 407 n. 1141
- num.*  
184-185 : 350 n. 897  
299-300 : 396 n. 1100
- deut.*  
12 : 327 n. 790  
181-182 : 266 n. 519
- Ios.*  
7 : 241 n. 432  
49 : 86 n. 318  
89 : 39  
96 : 362 n. 956
- iud.*  
343 : 241 n. 432
- Juvencus  
*eu. lib. IV*  
1,440-444 : 328 n. 795  
2,196-197 : 289 n. 641  
2,405-408 : 328 n. 795  
2,406 : 281 n. 605  
3,67 : 328 n. 795
- Ps.-Hilaire  
*carm. de eu.*  
40-42 : 343 n. 854
- gen.*  
23 : 220 n. 364  
23-59 : 231 n. 408  
23-24 : 221 n. 371  
26-27 : 226  
39 : 226 n. 391  
40-47 : 237 n. 420  
64 : 249  
65-74 : 246 n. 448  
78-79 : 244 n. 441
- 88-93 : 249  
97-101 : 242 n. 433  
101 : 39  
108-110 : 252  
111-115 : 267 n. 526  
116-118 : 271  
119-120 : 273 n. 558  
121 : 366 n. 985  
121-122 : 260 n. 501, 277  
125-127 : 279 n. 591, 282 n. 607, 283  
135-147 : 293-294  
142-144 : 279 n. 591  
145-147 : 290 n. 643  
148-154 : 290-291  
237-245 : 265 n. 517
- Paulin de Nole  
*ad Cyth.*  
876 : 251 n. 468
- de ob. Cels.*  
97 : 366 n. 985
- ep. ad Iou.*  
45-47 : 276 n. 575, 281 n. 606
- epith. in Iul. et Tit.*  
19-22 : 314
- natal.*  
4,210  
5,142 : 268 n. 530  
5,148-50  
7,309 : 366 n. 985  
8, 348-351 : 382 n. 1046  
9,83 : 366 n. 985  
11,48 : 268 n. 530  
13, 773-774 : 279 n. 594
- Ps.-Paulin de Nole  
*laus s. Iohannis*  
236-246 : 398-399
- poema ultimum*  
151-163 : 402-403
- Proba  
*cento*  
*proem.* 1-5 : 215 n. 342  
56 : 217 n. 341  
62 : 220 n. 364  
64-66 : 231 n. 408  
70-73 : 248 n. 455  
99-104 : 256 n. 485  
107-110 : 325-326  
107-114 : 267 n. 525  
115-116 : 260 n. 500  
116 : 277 n. 576



- 116-117 : 282 n. 607  
 119-120 : 273 n. 556, 291-292  
 122-123 : 295 n. 655, 333  
 124-125 : 310 n. 714  
 126-127 : 305 n. 697  
 127-129 : 306 n. 702  
 129-135 : 306-307  
 133-134 : 317 n. 744  
 136-146 : 321 n. 761, 339 n. 836  
 139-140 : 349  
 148 : 352 n. 905  
 148-152 : 373 n. 1012  
 160 : 350  
 167 : 360 n. 943  
 172 : 369 n. 998  
 172-181 : 385 n. 1057  
 183-196 : 389 n. 1070  
 197-199 : 399 n. 1114  
 206-207 : 396 n. 1100  
 208 : 408 n. 1147  
 210-214 : 411 n. 1155  
 220-221 : 412 n. 1160  
 223-224 : 414 n. 1180  
 235 : 412 n. 1160, 415 n. 1181  
 241-244 : 421 n. 1205  
 244-251 : 426 n. 1231  
 252 : 432 n. 1247  
 255-259 : 432 n. 1251
- Ps.-Prosper  
*de prou. Dei*  
 97-100 : 59  
 217 : 251 n. 467  
 220-222 : 279 n. 594, 281 n. 606  
 222-223 : 313  
 285-288 : 372 n. 1011  
 876 : 423 n. 1219  
 902-904 : 269 n. 539
- Prudence  
*apoth.*  
 978 : 290 n. 642  
 1020-1046 : 283 n. 614  
 1023-1024 : 279 n. 593  
*cath.*  
 5,5-9 : 246 n. 448  
 5,117-120 : 363 n. 968  
 7,21-22 : 401 n. 1123  
*c. Sym.*  
 1,414 : 419 n. 1193  
 1,560 : 327 n. 790  
 2,132-134 : 245-246 n. 447  
 2,212-217 : 313
- ham.*  
 116 : 366 n. 985  
 199-202 : 381 n. 1039  
 258-278 : 428 n. 1241  
 665 : 255 n. 480  
 713-715 : 430  
*perist.*  
 10,920 : 290 n. 642  
 13,57 : 423 n. 1219  
*psych.*  
 904-919 : 313
- Sédulius  
*carm. pasch.*  
 1,132 : 432  
 2,186 : 423 n. 1219  
 5,63-65 : 288 n. 633
- Venance Fortunat  
*carm.*  
 1,15,97 : 275 n. 569  
 2,3,15 : 268 n. 530  
 7,22,3 : 268 n. 530  
 11,25,31 : 268 n. 530
- Victorius Cl. M.  
*aleth.*  
*prec.* 83-86 : 290 n. 644  
 1,4-6 : 226  
 1,22-28 : 235 n. 415  
 1,49 : 433 n. 1257  
 1,50-62 : 231 n. 408  
 1,53-54 : 225 n. 388  
 1,71-78 : 238  
 1,88-90 : 239  
 1,96-107 : 247  
 1,103 : 246 n. 448  
 1,114-119 : 289 n. 639  
 1,114-1,128 : 252-253  
 1,153-159 : 267 n. 529  
 1,160 : 272 n. 550  
 1,160-161 : 275 n. 569  
 1,160-162 : 273  
 1,163-170 : 263, 264  
 1,171-177 : 325  
 1,178 : 326 n. 788  
 1,178-183 : 326  
 1,195-199 : 279 n. 595  
 1,202-204 : 281 n. 606  
 1,204-212 : 277, 282 n. 607  
 1,267-275 : 360-361 n. 951  
 1,269 : 360 n. 942  
 1,282 : 362 n. 961

1,288-298 : 357-358 n. 930.  
1,298 : 364 n. 972  
1,305-309 : 364 n. 974  
1,317-328 : 371  
1,325-337 : 334  
1,328 : 269 n. 536  
1,337-360 : 335  
1,355-360 : 295 n. 655, 299 n. 667, 333  
1,361-363 : 304 n. 693  
1,364-369 : 306  
1,370 : 317 n. 744  
1,371-380 : 296-297  
1,385-397 : 321 n. 762, 322, 340  
1,395-397 : 385  
1,398 : 391  
1,401-403 : 396 n. 1100  
1,418-423 : 404  
1,419 : 423 n. 1219  
1,422-416 : 399 n. 1117  
1,423 : 399 n. 1114  
1,423-429 : 47  
1,423-433 : 378, 404-405  
1,436-438 : 407 n. 1142  
1,438-440 : 408 n. 1147  
1,442-447 : 414  
1,446-451 : 413 n. 1166  
1,460-470 : 415  
1,471-472 : 417  
1,479-482 : 426  
1,481-482 : 393 n. 1084  
1,497-507 : 429  
1,508-510 : 431 n. 1246, 432 n. 1247  
1,515-519 : 434  
1,520-522 : 440 n. 1281  
1,529-536 : 438  
2,515-516 : 367 n. 988  
2,523 : 366 n. 985  
3,1 : 327 n. 790  
3,345 : 367 n. 987  
3,586 : 341 n. 840

# Table des matières

## Avant-propos, 9

## Chapitre 1. La poésie de réécriture biblique, 11

1. L'« épopée biblique » : un genre décadent, 11
2. R. Herzog et l'« édification », 13
3. M. Roberts et la paraphrase rhétorique, 14
4. L'« exégèse en vers », 17
5. Conclusions, 19

## Chapitre 2. L'*Heptateuchos* : état de la question, 21

1. La transmission du texte, 22
  - 1.1. La tradition manuscrite, 22
    - 1.1.1. Les manuscrits, 22
    - 1.1.2. Les catalogues médiévaux, 28
    - 1.1.3. Remarques sur la tradition manuscrite et conséquences pour l'édition, 28
  - 1.2. La tradition indirecte (VII<sup>e</sup> - IX<sup>e</sup> s.), 33
    - 1.2.1. Mentions dans les manuels en prose et les florilèges, 33
    - 1.2.2. Imitations dans des textes poétiques, 34
2. Les éditions et les études critiques, 35
  - 2.1. Les éditions, 35
  - 2.2. Auteur et datation de l'œuvre : états de la question, 37
    - 2.2.1. Dans les documents médiévaux et les premières éditions, 37
    - 2.2.2. Dans l'érudition du tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s., 38
    - 2.2.3. Dans les études critiques modernes, 41
    - 2.2.4. Développements récents, 43
      - 2.2.4.1. Sur la question de l'identification et du nom de l'auteur, 43
      - 2.2.4.2. Sur la question de la datation : terminus post quem, 44
      - 2.2.4.3. Terminus ante quem, 45
      - 2.2.4.4. La question du public et du milieu de composition, 49
      - 2.2.4.5. études récentes diverses, 51

## Chapitre 3. Le livre de la *Genèse* de l'*Heptateuchos*, 54

1. La réécriture poétique de la *Genèse*, 54
  - 1.1. Problèmes narratifs, 54
  - 1.2. Problèmes linguistiques : style et niveau de langue des textes bibliques latins, 56
  - 1.3. Le corpus des « épopées bibliques » génésiaques, 59
2. La méthode paraphrastique à l'œuvre dans l'*Heptateuchos*, 61
  - 2.1. L'hypotexte biblique, 61
  - 2.2. Aspect quantitatif : les abréviations, 64
  - 2.3. Amplifications, 69
3. Caractéristiques formelles du poème : langue, métrique, et style, 70
  - 3.1. Langue, 70
  - 3.2. Métrique, 72
  - 3.3. Influences et emprunts poétiques ; la question de l'imitation contrastive, 73

- 3.4. Le style du *liber geneleos* : une poésie ornementée à la tonalité épideictique, 77
  - 3.4.1. Épicismes, 78
    - 3.4.1.1. Transitions, 78
    - 3.4.1.2. Dramatisation de l'exposition des circonstants de temps et de lieu, 78
    - 3.4.1.3. Mérismes, 79
  - 3.4.2. Les discours solennels, 80
    - 3.4.2.1. Les discours « auctoriaux », 80
    - 3.4.2.3. Les discours « judiciaires », 82
  - 3.4.3. Images et ornements, 84
    - 3.4.3.1. Prodiges et merveilles, 84
    - 3.4.3.2. Pathos, 85
- 4. Conclusions : filières exégétiques et contenu « théologique », 87
  - 4.1. Tendances exégétiques : une exégèse littérale « non-augustinienne », 88
  - 4.2. *Moralia*, 88
  - 4.3. Un point de vue « conciliateur », 91

#### **Chapitre 4. Texte et traduction, 93**

- 1. Sommaire des épisodes bibliques, 93
- 2. Remarques sur l'établissement du texte, 94
- 3. Remarques sur la traduction, 95
- 4. Sommaire des modifications par rapport à l'édition Peiper, 95

#### ***Liber Geneleos* : texte critique et traduction, 99**

#### **Chapitre 5. Commentaire des vers 1 à 133 (*Gn.* 1-3), 215**

- 1. Création du monde (v. 1-24 / *Gn.* 1,1-1,26), 215**
  - 1.1. *In principio* (1-4 / 1,1-1,2), 215
  - 1.2. Premier jour : *Fiat Lux* (5-6 / 1,3-1,4), 229
  - 1.3. Deuxième et troisième jours (7-12 / 1,5-1,10), 234
  - 1.4. Suite du troisième jour : la végétation (13-14 / 1,11-1,13), 241
  - 1.5. Quatrième jour : les « luminaires » (15-18 / 1,14-1,18), 244
  - 1.6. Cinquième jour : les animaux issus de la mer (19-20 / 1,20-1,23), 250
  - 1.7. Sixième jour : les animaux issus de la terre (21-22 / 1,24-1,25), 254
  - 1.8. « Croissez et multipliez » (23-24 / 1,22), 257
- 2. Création de l'homme (v. 25-49 / *Gn.* 1,26-2,7 ; 2,18-24 ; 3,20), 258**
  - 2.1. Dieu décide de créer l'homme « à son image » (25-28 / 1,26-1,31), 265
  - 2.2. Dieu façonne l'homme en insufflant la matière inerte (29-31 / 2,4-2,7), 276
  - 2.3. Dieu crée la femme d'une côte d'Adam (32-36 / 2,18-2,23), 294
  - 2.4. Eve se voit assigner son nom (37 / 3,20), 316
  - 2.5. L'homme et la femme seront voués à une existence commune (38-39 / 2,24), 319
  - 2.6. Fin du sixième jour et bénédiction du septième (40-41 / 1,31-2,3), 324
  - 2.7. Dénomination des animaux (42-44 / 2,19-2,20), 329
  - 2.8. Bénédiction (45-49 / 1,28 ; 2,16), 338
- 3. La Chute (v. 50-133 / *Gn.* 2,8-17 ; 2,25 ; 3,1-24), 344**
  - 3.1. Le paradis (50-69 / 2,8-17 ; 2,25), 344**
    - 3.1.1. Institution du paradis (50-51 / 2,8), 345
    - 3.1.2. L'arbre mystique (52-53 / 2,9), 351
    - 3.1.3. Les quatre fleuves (54-63 / 2,10-14), 355
    - 3.1.4. Mission de l'homme et mise en garde (64-69 / 2,15-17), 365
  - 3.2. La tentation et la faute (70-106 / 3,1-3,13), 374**
    - 3.2.1. « Ils étaient tous deux nus » (70-71 / 2,25), 374

- 3.2.2. Le serpent (72-75 / 3,1), 380
- 3.2.3. Persuasion d'Eve (76-82 / 3,1-3,6), 387
- 3.2.4. Consommation du fruit et effets de l'ingestion (83-90 / 3,6-3,7), 395
- 3.3 Le Jugement (91-133 / 3,8-3,24), 410**
  - 3.3.1. Interpellation (91-96 / 3,8-3,10), 411
  - 3.3.2. Interrogatoire d'Adam (97-100 / 3,11-3,12), 416
  - 3.2.6. Interrogatoire d'Eve (101-106 / 3,13), 420
- 3.4. La sentence (107-133 / 3,14-3,24), 423**
  - 3.4.1. Condamnation du serpent (107-113 / 3,14-3,15), 424
  - 3.4.2. Condamnation de la femme (114-116 / 3,16), 428
  - 3.4.3. Condamnation de l'homme (117-125 / 3,17-3,19), 431
  - 3.4.4. Adam et Eve exilés du paradis (126-130 / 3,22-3,24), 435
  - 3.4.5. Les « tuniques de peau » (131-133 / 3,21), 440

### **Bibliographie, 445**

1. Abréviations, 446
2. Éditions de l'*Heptateuchos*, 447
3. Éditions des textes anciens, 449
4. Travaux critiques, 451

### **Indices, 459**

1. Lieux bibliques, 461
2. Littérature classique, 463
3. Patristique, 466
4. Poésie chrétienne, 470

### **Table des matières, 475**





## Réécritures de la *Genèse* en vers, entre littérature, exégèse et théologie : le cas de l'*Heptateuchos* (V<sup>e</sup> s.)

### Résumé

L'*Heptateuchos*, poème hexamétrique latin, est une réécriture en style épique des sept premiers livres de l'Ancien Testament. Ce mémoire est une étude des 1498 vers de son *liber geneleos*, dont il propose un texte critique tiré d'une nouvelle collation des manuscrits médiévaux, et la première traduction en langue française. L'édition est suivie d'un commentaire extensif des 133 premiers vers du poème (*Genèse* 1-3), à la lumière des sources bibliques et classiques, de la littérature exégétique, et des poèmes bibliques analogues. L'absence des théologèmes augustiniens et les rapports intertextuels confirment une hypothèse de datation « haute », au premier quart du V<sup>e</sup> s. ; plus largement, l'analyse met en lumière une volonté de médiation entre culture biblique, connaissances scientifiques du temps, et tradition littéraire classique, ainsi qu'une herméneutique littéraliste et rationalisante, concentrée sur la cohérence et la continuité narrative.

Mots-clés : *Heptateuchos*, Cyprianus Gallus, *Genèse*, épopée biblique, paraphrase biblique, poésie biblique, Augustin, Ambroise, *Alethia*, Pseudo-Hilaire, Avit de Vienne, Dracontius, poésie épique, exégèse, *Hexameron*, *De paradiso*, *La genèse au sens littéral*.

### Abstract

The Latin hexametric poem known as the *Heptateuchos* is an epic paraphrasis of the first seven books of the Old Testament. This memoir is a study of the 1498 verses of its *liber geneleos*, of which it offers a critical text based on a new collation of medieval manuscripts, and the first translation into French. The edition is followed by an extensive commentary on the first 133 lines of the poem (*Genesis* 1-3), in the light of biblical and classical sources, exegetical literature, and analogous biblical poems. The absence of Augustinian theologems, and intertextual reports, confirm a "high" dating hypothesis, back to the first quarter of the 5th century AD. ; more broadly, the analysis highlights a desire to mediate between biblical culture, scientific knowledge of the time, and classical literary tradition, as well as a literalist and rationalizing hermeneutics, focused on narrative coherence and continuity.

Keywords : *Heptateuchos*, Cyprianus Gallus, *Genesis*, biblical epic, biblical paraphrase, biblical poetry, Augustine, Ambrose, *Alethia*, Pseudo-Hilary, Avitus of Vienne, Dracontius, epic poetry, exegesis, *Hexameron*, *De Paradiso*, *The Literal Meaning of Genesis*.